



LAUZUN, PAR PAUL DE MUSSET.

I. — A quoi servent deux bonnes jambes. — Un Tircis respectable. — La fortune cesse de fuir quand on la poursuit avec des passe-pieds.

Quand vint la fin inattendue de la Fronde, on vit le peuple, las de se faire battre et de manquer de pain, se coucher par terre comme un dogue châtié. Les chefs qui l'avaient tant de fois égaré le trouvèrent tout à coup indolent et sourd, sans qu'on pût deviner les motifs de cette torpeur. Les portes de la capitale rebelle s'ouvrirent pour M. le cardinal, et ceux qui avaient si furieusement crié : Mort au Mazarin ! jetèrent des fleurs sur les pas de l'Eminence, suivie d'un cortège plus nombreux et plus brillant que celui du jeune roi Louis XIV. Le parlement de Paris, naguère si hautain, fit une mélancolique figure en débitant des discours humbles et flatteurs.

Le prince de Condé, honteux d'avoir combattu contre la France, désirant reprendre son rang de premier prince du sang, et reposer sa tête glorieuse sur les genoux de madame de Châtillon, entra en négociations avec la cour.

On porta des chapeaux,



Une fois accueilli par le roi, Lauzun fut l'objet d'un engouement extrême.

des cannes, des vêtements à la Fronde; le cardinal lui-même suivit cette mode, et tout fut fini. Il est vrai que le duc de Beaufort, en se grisant chez Renard avec M. de Brissac et d'autres fous de cette espèce, s'écriait encore de temps à autre en relevant ses moustaches :

— Moi, moi, moi, je ne suis pas persuadé qu'il n'y ait plus rien à faire, et si j'avais cinq cents hommes seulement...

Mais quelques paroles aimables de Sa Majesté suffirent pour calmer ce cerveau brûlé. Le turbulent La Rochefoucault, qui, suivant le cardinal de Retz, n'avait jamais eu de grand que les dentelles de ses canons, entra parmi messieurs de la garde-robe du roi. Enfin Gondi lui-même, ce professeur de conspiration, renonçant à ses projets ambitieux, ne songeait plus qu'à faire des économies pour payer ses énormes dettes. Le mariage du roi avec l'infante fut le gage solennel d'une paix avantageuse avec l'Espagne; le peuple admira la jolie figure de sa nouvelle reine; on lui jeta des pièces d'argent valant quatre sous, et on le mit en joie par des fêtes; il oublia tous ses maux passés. Qui aurait pu lut-

ter en effet dans son affection contre l'emploi de moyens aussi puissants ?

Cependant le clergé de Paris gardait sa haine pour Mazarin, et quand ce monde noir demanda au ciel la mort d'un homme, le ciel ne fait pas longtemps la sourde oreille. Des mines profondes se creusèrent de tous côtés autour du cardinal ; des mains invisibles s'élevèrent pour le frapper. Le ministre, ravi de son triomphe, recevait des cadeaux et des adulations sans nombre ; il portait quelquefois imprudemment ses doigts dans les tabatières qu'on lui présentait ouvertes. Un jour il fut pris de violents maux de tête, et se retira à Vincennes, où il mourut bientôt en faisant avec les muscles de son nez une singulière grimace qui effraya beaucoup maître Vallot, son médecin.

Au mois de mai 1631, c'est-à-dire deux mois seulement après la mort de M. le cardinal, il y avait déjà bal chez la jeune comtesse de Soissons, nièce du défunt ministre. Le roi n'aimait point les gens d'humeur triste ; il avait horreur du deuil ; la danse était son goût le plus passionné ; il excellait dans cet exercice, et la comtesse Olympe, remarquant du refroidissement pour elle dans les manières du prince, résolut de se remettre bien en cour en donnant un bal à l'occasion de son entrée dans les fonctions de surintendante de la reine. Combien elle se félicita de son expédient, lorsqu'un soir, chez Monsieur, le roi daigna dire en souriant :

— Madame de Soissons, ce sont les bergers qui dansent au retour du printemps ; ainsi nous voulons que votre fête soit champêtre, et nous y paraîtrons en Tircis !

Puis Sa Majesté se penchant à l'oreille de la comtesse :

— Ma chère Olympe, dit-elle tout bas, je vous enverrai mes violons.

Le jour du bal arrivé, on vit l'hôtel de Soissons miraculeusement transformé en un bosquet enchanté. Les murs et les plafonds étaient cachés par d'épaisses couches de feuillage vert. Les galeries ressemblaient aux allées d'un parc taillé avec une parfaite symétrie, et les portes étaient comme les détours de charmilles touffues. Les girandoles levaient leurs bras comme des plantes gigantesques d'où la lumière sortait en fleurs étincelantes. Les degrés étaient recouverts d'un frais gazon, et toutes les roses de Fontenay gisaient effeuillées dans les salons pour être foulées par les pieds des danseurs. La comtesse aurait certainement commandé à ses valets de se vêtir en faunes, si la cour eût dû prendre le déguisement ; mais on craignait encore d'effaroucher la piété de la jeune reine, dont le confesseur était trop sévère pour permettre la mascarade après le carnaval. Afin de n'être pas seul à porter le déguisement, le roi voulut qu'il y eût une entrée de quatre bergers avec leurs bergères. On choisit les plus jolies femmes et la fleur des cavaliers ; le quadrille, dont la musique était de Baptiste, fut appris et répété dans le plus grand secret.

Le roi ouvrit le bal en dansant avec mademoiselle Louise d'Orléans un pas admirable, exprès étudié pour la circonstance. La beauté du royal Tircis fit épanouir tous les cœurs. Jamais berger idéal, soupirant dans les pages des romans du jour, n'aurait porté la houlette avec une plus moelleuse élégance. Les dames voyaient réalisées les douces visions de leurs lectures pastorales ; elles souriaient en murmurant tout bas des éloges amoureux ; leurs yeux languissants semblaient aider le prince dans l'exécution de ses pas, et le soutenir dans les poses difficiles, comme si elles eussent regretté que des membres si gracieux prissent tant de fatigue. Leur silence ressemblait à une délicieuse rêverie. Elles oubliaient leur rivalité, leur jalousie et leurs querelles ; elles s'oublièrent elles-mêmes, car ce n'était plus l'instant de briller ni de chercher à fixer les regards du roi. Le roi dansait ! elles ne savaient plus où se procurer assez d'attention, d'application et d'intérêt pour un tel spectacle.

Le pas achevé, Sa Majesté s'alla placer près du fauteuil de la jeune reine pour regarder le quadrille composé par maître Baptiste. Sur un geste du roi, les violons donnèrent le signal. Trois cavaliers vêtus en bergers, MM. de Guiche, de Lude et de Villeroi, s'avancèrent conduisant leurs bergères ; mais le quatrième danseur ne parut point, et la duchesse de Valentinois, élevant sa main gauche, que personne ne vint saisir, se plaça toute seule à son poste en disant d'un air étonné :

— Où donc est M. de Villequier ?

Aussitôt la foule répéta timidement le nom de Villequier ; les yeux cherchèrent de tous côtés le quatrième berger sans lequel le quadrille était impossible. Les maîtres des cérémonies coururent par les salons en appelant le danseur égaré avec des cris lamentables. Les assistants étaient saisis d'horreur, car le roi fronçait déjà les sourcils, et son mécontentement était visible. Les violons avaient joué deux fois la ritournelle. L'anxiété de la cour fut à son comble, lorsque des voix confuses crièrent dans l'éloignement que le duc de Villequier n'était pas encore arrivé. Quoique l'effet du quadrille dût être absolument perdu par l'absence du quatrième cavalier, l'impatience du roi et l'ordre qu'il donna impérieusement de commencer ne permirent plus ni hésitation ni retard. MM. de Guiche et de Villeroi débutèrent avec leurs dames sans savoir comment cette cruelle scène allait finir, et laissant M. de Lude dans un embarras voisin du désespoir. La terreur et l'attente crispaient tous les visages.

Tout à coup un jeune homme inconnu, vêtu de l'habit ordinaire de la cour, s'élança hardiment du milieu de la foule, et saisit par la main

madame de Valentinois, qui lui sourit d'un air amical. Voilà ce gentilhomme qui exécute les figures savamment combinées par le directeur des ballets, et répétées depuis une semaine avec un profond mystère. Non-seulement il semble deviner tout ce qu'a imaginé le maître, comme si quelque démon lui révélait sur l'heure les secrets de cour, mais on dirait à voir la souplesse et la multiplicité de ses pas, qu'il se joue des études sérieuses de ses voisins, et qu'il s'élève au-dessus d'eux comme le poète au-dessus du prosateur. Il ajoute des broderies de bon goût au thème de l'inventeur, difficile et compliqué pour les autres, mais qu'il paraît traiter comme un badinage. L'imagination du maître est moins féconde, moins hardie que les jambes de cet étranger.

Un murmure d'étonnement s'éleva d'abord de toutes parts ; la reine parla longtemps à l'oreille du roi, et comme elle fit plusieurs signes de tête approbatifs, on présuma que ce danseur était connu du monarque. Les deux visages royaux souriaient de plaisir à chaque mouvement agile de ce jeune homme. L'étonnement fit bientôt place à l'admiration et à la joie. Quelques dames, au risque d'être blâmées, montèrent sur les sièges. Cette assemblée qu'on avait vue consternée par la crainte d'une catastrophe presque inévitable, fut saisie d'un enthousiasme subit, les hommes s'agitaient avec un air d'empressement et de curiosité.

— L'heureux mortel ! disaient les ambitieux, sa fortune est assurée, il sera désormais de tous les quadrilles.

Le duc de Mortemart, amateur passionné de ballets et de comédies, qui s'extasiait au seul nom du plus mauvais acteur, et qui bondissait lorsqu'on lui parlait de Baptiste, s'écria que c'était à mourir de surprise et de plaisir.

— Admirable ! prodigieux ! criait-on de tous côtés aux moindres jetés-battus de l'étranger. — Voyez ! voyez ! le roi l'applaudit ; messieurs, applaudissons.

L'inconnu termina au bruit des battements de toutes les mains et par un pas d'une extrême difficulté ce quadrille à jamais mémorable. Une question unique vola aussitôt de bouche en bouche.

— Qui donc ? qui donc est ce jeune homme ? — C'est quelque maître à danser envoyé d'Italie au roi, murmura un envieux. — Non, non, répondit M. de La Rochefoucault, l'étude ne peut donner cette noblesse véritable du maintien qu'à un homme distingué ; je gagerais que ce garçon est du meilleur sang de France. — Son nom, par pitié ! demandèrent les dames. — Je le sais, je le sais, dit M. de Villeroi d'un air important. — Vite son nom ? — Il s'appelle Lauzun.

— Lauzun ! Lauzun ! répétèrent cent voix de toutes sortes.

— Lauzun ! dit un duc vérifié ; c'est une branche de l'ancienne et illustre famille des Caumont. — Lauzun, c'est un cousin du maréchal de Gramont. — Madame de Valentinois, fille du maréchal, a révélé à son cousin les secrètes instructions des maîtres des ballets. — C'est cela ! le mystère est éclairci.

Le nom de Lauzun voltigea aussitôt sur les plus jolies lèvres du monde au zéphyr des éventails. On ne parla plus que de Lauzun pendant le reste de la soirée. La nouvelle se répandit que le malencontreux Villequier s'était cassé la jambe.

— Le sot ! dit M. de Mortemart, il ne lui reste qu'à vendre ses charges au jeune Lauzun. — Regardez, regardez ! voilà M. de Lauzun qui danse encore une courante avec madame de Valentinois. — Ce doit être un rusé coquin, s'il a l'esprit aussi délié que les jambes. — Il est d'une taille fort petite. — Oui, mais qu'elle est souple et dégagée ! — La même tournure que celle du roi, madame. — Absolument la même, madame, plus de vivacité seulement. — La plus jolie jambe de la cour. — La plus jolie, sans contredit. — Ses cheveux sont excessivement blonds. — J'aime fort les cheveux blonds. — Voyez comme sa physionomie est fière, madame. — Fière et douce tout à la fois. — Je ne la trouve pas douce, madame. — C'est un enfant. — Dix-huit ans au plus, je gage. — Oh ! madame, quelle petite main ! ses dents sont belles. — Qu'il danse bien ! cette courante est des plus difficiles, savez-vous cela ? — Ce n'est après tout, dit un vieux courtisan, qu'un méchant cadet arrivé de Gascogne depuis huit jours, et je parierais gros jeu qu'il en est venu à pied. — Il est merveilleux qu'un simple cadet de Gascogne possède à ce point les belles manières, n'est-il pas vrai, madame ? — Inouï, admirable, ravissant, madame. — La comtesse, sa cousine, est une belle danseuse, dit un passant. — Elle est bien heureuse ! pensèrent les femmes sans oser le dire.

La magnifique courante, savamment exécutée, valut un nouveau triomphe au jeune Lauzun. La foule était transportée, extasiée jusqu'au délire, les éloges n'eurent plus de bornes. Enfin ce qui environna le débutant d'un éclat formidable, c'est que le roi le fit appeler et daigna l'attirer à lui pour lui parler dans l'embrasure d'une fenêtre. Un sourire charmant et plein de coquetterie, symptôme certain de l'approche du vent de la faveur, soulevait les lèvres royales. Sa Majesté déposa sa houlette contre un volet, et passa sa main gauche dans les plis de son haut-de-chausse pastoral garni d'un vertugadin de soie rose.

— Que pense-t-on de nous en Gascogne, monsieur de Lauzun ? — Le nom de Votre Majesté y est béni et respecté. — Le trône a été fort déconsidéré par nos discordes ; mais je lui donnerai, j'espère, un éclat nouveau. Je veux retremper ma cour et m'entourer de gentils-

hommes dévoués et aimables. Vous resterez près de nous, monsieur de Lauzun. Votre cousin m'a demandé pour vous le commandement d'une compagnie de becs-de-corbin : je vous l'accorde. Vos revenus sont-ils considérables ? — Ils sont fort modestes, sire ; mais je n'épargnerai rien pour soutenir le rang que Votre Majesté veut bien me donner. — Je n'entends pas que votre fortune souffre des dépenses où vous entraînera votre emploi. J'y remédierai par quelque autre faveur plus lucrative. La mort de M. le cardinal met à ma disposition bien des places. Je songerai à vous. On cherche des yeux celui sur qui va tomber le fardeau des affaires. Je veux bien vous dire en confidence qu'il n'y aura plus de premier ministre, et que je régnerai seul. Ainsi faites-nous votre cour, monsieur de Lauzun.

Cela dit, le roi reprit sa houlette, et répondit à la profonde révérence de Lauzun par un signe de tête gracieux ; puis il tourna sur ses talons et rejoignit la reine.

La cour était en émoi. Que pouvait avoir dit le monarque à ce simple gentilhomme ? N'était-il pas évident que Sa Majesté ne pouvait plus se passer de lui, qu'elle lui donnerait un portefeuille ou une surintendance, le gouvernement d'une province ou même un emploi dans la chambre ?

— Quel bonheur, dirent les dames, qu'un si charmant garçon soit mis à sa place !

Les jeunes gens firent au nouveau venu mille avances cordiales, et l'invitèrent à des parties de débauche. De vieux courtisans secouèrent leurs oreilles avec humeur en disant :

— Vous verrez qu'après le règne des Eminences nous tomberons dans celui des favoris. — Mon petit cousin est lancé comme une grenade, s'écria M. de Gramont, Dieu sait où il s'arrêtera. — Il paraît, assura M. de Duras avec mystère, que ce jeune homme a parlé tout à l'heure au roi avec la sagesse d'un Jeannin ou d'un Molé. — Ils ont traité les plus hautes questions politiques, dit M. de Servien. — C'est un homme supérieur, dit l'abbé Fouquet, qui n'avait jamais vu Lauzun.

M. de Mortemart paraissait au comble de ses vœux. Il se tenait les flancs de plaisir, et levant les yeux d'un air exalté, il répétait sans cesse : Lauzun ! Lauzun ! comme on dit : Quel bonheur ! Dieu, que je suis heureux !

Nompar de Caumont, comte de Lauzun, était délicat en apparence, et très-robuste en réalité. Il avait à vingt ans l'assurance d'un homme de trente ; une audace et une ambition diaboliques, un courage au-dessus de tous les dangers, un tempérament de feu, une facilité incroyable à prendre mille formes. Il savait également s'ouvrir les cœurs par ses manières aimables, ou écraser un ennemi sous un monceau de ridicules. Sa logique était inattaquable ; son génie, celui de l'intrigue et des machinations. C'était un de ces hommes exceptionnels que la nature a doués des qualités les plus brillantes, qu'elle a créés avec amour, mais dans l'âme desquels elle a placé d'insatiables desirs qui ne leur laissent point de repos ; un de ces êtres dangereux, dévorés par un éternel besoin d'agitation ; qui n'accordent qu'un sourire de mépris aux âmes candides, et qui ne sont pas faits pour les destinées ordinaires. La postérité les maudit quelquefois ; mais le poète et le philosophe les regardent avec l'admiration qu'ont les savants pour ces astres redoutables dont ils suivent la marche dans le ciel.

II. — Quelques aventures décousues et de la dernière futilité, nécessaires à l'intelligence de grandes choses. — Comment on a gagné l'amitié d'un jeune roi.

La duchesse de Valentinois était une grande et belle dame de dix-huit ans, toujours gaie et de bon appétit, avec qui le roi se plaisait à rire. Elle aimait fort les cadeaux, la danse et le chocolat. La première fois que le duc de Gramont lui avait présenté Lauzun, elle avait rapproché légèrement ses sourcils noirs l'un de l'autre, en fixant les yeux les plus engageants du monde sur la mine douce et fière du petit cousin ; puis elle s'était avancée vers lui familièrement pour examiner ses habits, sa coiffure, ses plumes, et pour toucher du bout des doigts ses dentelles et ses rubans.

Un jour que la cour allait à Fontainebleau, Lauzun fut reconnu au milieu de la route, déguisé en postillon et conduisant le carrosse de sa cousine. La jeune reine fut scandalisée de cette inconvenance, qui amusait le roi et faisait chuchoter les dames. Mademoiselle de Laval-lière baissa ses yeux bleus en disant qu'il était bien malheureux qu'un si aimable garçon fût amoureux de la femme d'un autre ; mais Lauzun se consolait de cette infortune. Le roi adressa quelques plaisanteries à la duchesse sur les assiduités et l'amour de son cousin. Elle était d'une humeur naïvement facile, et ne répondit que par un rire de contralto qui lui gagna aussitôt l'indulgence des assistants ; si bien qu'on ne fit aucun bruit de cette affaire. Par bonheur pour Lauzun, son costume de postillon était fort galant et lui allait à merveille. On trouvait que ce jeune homme, qui avait débuté si hardiment au bal de la comtesse de Soissons, avait des façons d'être et de parler qui n'étaient celles de personne. On rêvait de Lauzun dans les alcôves des filles de la reine. On en rêvait chez des femmes ayant le tabouret à la cour ; peut-être même y en avait-il parmi celles ayant la chaise qui voyaient toutes les nuits Lauzun improvisant les passe-pieds les plus compliqués, ou bien bravant pour une belle d'affreux dangers. Dans ces jolies visions, il montrait plus d'audace que ces héros qui, dans

les Amadis, sortent vainqueurs de toutes leurs aventures, et réparent leurs forces en dormant le long des rivières. Le roi témoignait de l'amitié à Lauzun, le priait de figurer à tous les quadrilles et riait de ses propos. De son côté, Lauzun savait flatter habilement les goûts du jeune maître. Le roi était amateur de parfums : Lauzun fut aussitôt connaisseur en odeurs de toutes sortes. Le roi aimait les pierreries : Lauzun devint le joaillier le plus parfait du royaume. Il se connaissait en chevaux, en armes, en étoffes, parce que le roi parlait de toutes ces choses. Il s'entendait admirablement en optique, parce que Sa Majesté avait un assortiment de lunettes grossissantes. Souvent le roi le faisait appeler pour aller visiter les faisanderie sans aucune suite, ou pour donner à manger aux chiennes qui habitaient près de la chambre à coucher ; et c'était là une faveur bien enviée.

Lauzun ne rencontrait plus que des regards languissants, ne touchait au milieu des danses que des mains tremblantes. On ne lui parlait plus qu'avec des sourires charmants ou provocateurs, et qu'en prenant des tons plaintifs ou confidentiels. Comment serait-il resté fidèle à madame de Valentinois ? la bonne duchesse se vit enlever son petit cousin par sa belle-sœur la comtesse de Guiché. Celle-ci fut supplantée par madame de Soissons ; cette dernière par une fille de Madame, et plus tard les bonnes fortunes de Lauzun s'élevèrent jusqu'à de si hauts rangs que les historiens n'en écrivirent les noms qu'avec hésitation.

Afin de donner au lecteur une idée de cet engouement extrême, nous le conduirons pour un instant dans le bâtiment habité par les filles d'honneur, où deux jeunes princesses de la maison de Savoie-Nemours venaient d'être logées et confiées à la surveillance de la sévère duchesse de Navailles. Nous le prierons de regarder par les fentes d'une porte derrière laquelle il verra au milieu de la nuit une scène étrange. Les deux sœurs sont agenouillées devant un crucifix, et l'une d'elles, qu'on nommait alors mademoiselle d'Aumale, prononce d'un ton solennel le serment suivant :

— Mon Dieu ! vous savez que j'aime Lauzun plus que ma vie. Il n'y a plus de bonheur pour moi dans le monde si je ne puis être à lui. Puisque ma sœur l'aime autant que moi, votre volonté désignera celle de nous deux qui doit l'épouser ; l'autre vous appartiendra sans retour. Je jure à vos pieds, mon Dieu, que si l'arrêt du hasard me condamne, j'abandonnerai tous mes biens à ma sœur, et je me retirerai au couvent de Sainte-Marie pour y prononcer mes vœux dans un an.

Le serment fut répété avec cette bonne foi qu'on ne trouve que chez les jeunes filles. Le Sauveur des hommes ouvrait ses bras d'ivoire et regardait tristement les deux fiancées prosternées devant lui. Quand il eut tacitement fait son choix, le jeu commença. Au lieu de dés ou de cartes on prit un livre d'heures, et les deux premières lettres d'une page ouverte au hasard devaient décider du sort des joueuses.

O vous, dissipateurs, qui risquez après une nuit de pertes votre voiture, vos valets et votre maison sur un seul coup ; pontes déshonorés qui ne possédez plus qu'une pièce, et vous caissiers infidèles qui exposez un dépôt confié, votre enjeu ne vaut pas celui d'un curé de village près de l'enjeu de ces jeunes filles. Démon du jeu, fuis à tire-d'aile loin des tables crasseuses ; viens t'abattre dans une chambre modeste ; souffler ton haleine empoisonnée sur les tranches dorées d'un livre saint ; viens te ruer sur le velours d'un prie-Dieu ; voici une partie comme tu n'en reverras jamais. Deux femmes sont déposées sur le tapis ; elles se donneront toutes deux, l'une au monde, l'autre à Dieu. D'un côté sont les joies de la terre, de l'autre les froides pierres du cloître. D'un côté est la vie, de l'autre la mort. Par ici tu mettras Lucifer, et par là Christ.

Le petit livre bénit s'ouvrit au milieu des litanies de la Vierge ; et le premier mot qu'il présenta fut *janua cæli*. Mademoiselle d'Aumale avait gagné. Sa sœur leva les yeux vers l'image du Sauveur avec autant de douleur et d'accablement que Marie-Madeleine devant le corps sanglant de son amant divin.

— Mon Dieu ! dit-elle en pleurant, je me résigne. Je suis à vous pour la vie.

Cependant Christ ne ferma point ses bras d'ivoire pour embrasser cette fiancée noyée de larmes ; il les tient encore ouverts à cette heure, sans doute pour cette épouse infidèle qui ne vint jamais se jeter dans son sein et qu'un homme lui enleva ; car cette fois la fantaisie d'un homme changea ce dont le ciel avait disposé. Lauzun reçut une petite lettre :

« Ma sœur et moi nous vous aimions toutes deux ; nous vous savions trop ambitieux pour être satisfait par la moitié d'une grande fortune. Puisqu'il fallait qu'une de nous perdît l'espoir de vous appartenir, il ne restait à celle-là d'autre parti que d'ensevelir son amour malheureux dans un cloître. Le sort en a décidé : *je vous ai gagné*. Je vous offre ma main et les biens de l'une des familles les plus riches et les plus renommées de France. Ma sœur dès cet instant est à Dieu. C'est une chose irrévocablement arrêtée entre nous. Monsieur de Lauzun, le vent de la faveur royale est changeant ; la moindre inexactitude dans l'accomplissement de vos devoirs de cour peut le détourner de vous, et songez qu'il ne peut jamais vous élever au-dessus de ma maison. L'offre que je vous fais peut vous épargner bien des fatigues. Je ne parle qu'à votre ambition, peut-être votre cœur y trouvera un jour sa satisfaction. C'est le vœu le plus cher de

» MARIE D'AUMALE. »

— La rage de se marier passe dans l'air, s'écria Lauzun. Voyez-vous commencent petites filles arrangent tout à leur tête? Ah! vous croyez que cela se fait ainsi. Moi, je vous le dis, le simple cadet de la maison de Caumont changera tous vos projets; la religieuse restera dans le monde; celle qui se croit déjà mariée n'aura d'autre bénédiction que la mienne; et s'il plaît à Dieu, j'irai visiter cette jolie chambre où l'on m'a mis en loterie. Les pauvres enfants ne songeaient point qu'elles pouvaient gagner toutes deux. Mais comment tromper la vigilance de la duchesse de Navailles?

Lauzun rôda toute une matinée par les escaliers pour chercher un moyen de s'introduire dans les appartements des filles de la reine. L'œil prudent de la dame d'honneur, d'une inflexible vertu, avait prévu tous les cas possibles d'escalade ou d'effraction. Il se trouva pourtant qu'une cloison fort mince séparait une chambre de laquais d'un petit escalier conduisant au bâtiment des filles d'honneur. Mettre le laquais dans ses intérêts fut une chose facile à Lauzun au moyen de quelque argent. Il fut convenu que le soir on enlèverait une des planches de la cloison pour pratiquer un passage, et qu'on la remettrait soigneusement en place le matin. Tout cela fut préparé d'avance et mis à exécution avec tant d'habileté que la bonne duchesse de Navailles, ayant fait sa ronde de surveillance, commençait à peine à clore ses yeux infatigables, lorsque déjà l'oiseau de proie s'était glissé au milieu de ses colombes, et que Lauzun essayait les pleurs de mademoiselle de Nemours.

Le narrateur ignore absolument ce qui se passa dans cette entrevue. Il lui a seulement été rapporté que les chambres des deux sœurs n'étaient séparées que par une petite porte, mademoiselle d'Aumale n'avait rien perdu de la conversation. Il lui a même été dit qu'en écoutant cette conversation, la jeune sœur avait senti un trouble mortel s'emparer de son esprit; qu'un nuage s'était répandu sur ses yeux; que son sang avait bouillonné avec violence, et qu'elle serait tombée de son long sur le plonger, si elle n'avait pressé dans ses bras la boîte d'une pendule. Quelques personnes, toujours disposées à croire le mal, ont assuré que Lauzun avait fini, peu de jours après, par se tromper de chambre, dans l'une de ces excursions nocturnes, et qu'à son tour mademoiselle de Nemours avait senti le frisson, vu le nuage et cherché l'appui des meubles.

Plus tard, mademoiselle d'Aumale devint reine de Portugal. Elle écrivit plusieurs fois à Louis XIV en faveur d'un amant qu'elle n'a jamais oublié, mais le hasard et l'animosité royale voulurent que ces lettres ne fussent d'aucune utilité pour Lauzun.

La comtesse de Soissons, qui avait possédé la première le cœur du roi, avait su conserver habilement l'amitié de Sa Majesté; depuis longtemps elle songeait à gouverner le roi en lui donnant une maîtresse à elle. La confiance que lui fit mademoiselle de Lavallière, de son amour naissant, causa une frayeur extrême à la comtesse. Elle savait bien que jamais la vertueuse Louise n'entrerait dans ses vues ambitieuses. Olympe Mancini, qui avait une prodigieuse facilité à franchir tous les obstacles par les moyens expéditifs, devint l'ennemie la plus redoutable de Lavallière. Son rôle de confidente lui fournissait mille moyens de nuire à cette rivale. Le cœur de la tendre jeune fille s'était bien rendu sans difficultés, et celui du roi paraissait subjugué, mais il restait encore à vaincre les scrupules, et le roi, souvent rebuté, montrait par instants un dépit dont Olympe savait profiter.

— Sire, disait-elle un soir, vous ne recueillerez que des chagrins de votre amour pour notre chère Louise. La pauvre enfant fuira au couvent pour sauver sa vertu chancelante, et jamais elle ne pourra consentir à une liaison criminelle: j'en suis aise puisqu'elle fera son salut; mais je tremble que votre repos n'en souffre.

La colère fit briller les yeux du roi.

— Elle me cédera, Olympe... Je vous dis qu'elle me cédera. Croyez qu'on ne se joue pas de moi impunément. Suis-je un écolier n'ayant en tête que ses amours, pour qu'on me fasse languir ainsi? Faites-lui part de l'indignation où je suis de ses cruels procédés: il faut qu'elle m'aime bien peu pour ne pas craindre de m'inspirer les sentiments que j'ai pour elle dans cet instant. — Ah! sire, votre colère est injuste. La pauvre fille vous aime, et sa résistance ne vient que de sa vertu. Cela lui fait honneur, sire, lorsqu'on pense qu'il n'y a pas une femme ici, fût-ce même la belle mademoiselle de La Mothe-Houdancourt, qui ne s'estimât heureuse de profiter du dépit amoureux de Votre Majesté. — L'ingrate Louise mériterait bien que je prisse avantage de ses rigueurs pour lui manquer de foi. — Pourquoi ne le feriez-vous pas, sire? les faveurs de l'une de ces jeunes femmes vous donneront plus de patience pour attendre la fin de ces ennuyeux scrupules. — Mademoiselle d'Houdancourt est une belle personne, mais elle n'a aucun esprit. — L'amour lui en donnera. — Elle est sous la surveillance de la duchesse de Navailles, qui mourra plutôt que de manquer à ce qu'elle appellera ses devoirs, et l'appartement des filles de la reine me sera fermé. — Je gagerais bien que toutes les filles d'honneur ne sont pas sages, et sans chercher bien loin, voici là-bas Lauzun qui est homme à se glisser par les trous de serrure en dépit de tous les géoliers du monde. — Vous avez raison. J'aurai recours à lui. Et puis, en courtisant la fille du maréchal, je détournerai l'attention de la reine et celle de ma mère, qui commencent à se fixer sur Louise.

Le roi se tint longtemps assis près de mademoiselle d'Houdancourt,

ce qui mit en rumeur tous les faiseurs de conjectures, et dérouta bien des calculateurs. Le maréchal de La Mothe ayant été un obstiné frondeur, il se trouva des gens qui dirent que cette cabale s'emparerait de l'esprit du roi; que le cardinal de Retz allait rentrer en grâce et gouverner comme Richelieu; que les ministres Colbert et de Lionne seraient chassés honteusement, et que M. de Servin serait arrêté. On expédia en secret des courriers à ce sujet.

La porte de la chambre à coucher du roi venait de s'ouvrir pour les grandes entrées. La foule des courtisans attendait le passage de Sa Majesté. Toutes les figures paraissaient inquiètes ou soucieuses. Bontemps venait d'assurer que le roi s'était levé de mauvaise humeur. Des groupes se formèrent aussitôt dans les salons; on raisonna des grands événements probables de la matinée. Colbert, en se présentant son portefeuille sous le bras, fut étonné de ne trouver que des regards d'effroi ou de pitié, que des gens qui reculaient à son approche comme à celle d'un pestiféré. Cependant il venait de concerter avec le roi l'arrestation du surintendant Fouquet; il sentait le zéphyr de la faveur le soulever délicieusement par derrière, de sorte qu'il marchait lestement, la tête haute et le regard assuré. Le comte de Guîtres vint frapper sur l'épaule de Lauzun.

— Le roi vous demande, lui dit-il tout bas. — Oh! qu'est cela, Guîtres? savez-vous ce qu'il me veut? — Chut! je l'ignore absolument. Vous êtes perdu ou ministre d'Etat, je ne sais lequel. Si vous avez offensé mortellement Sa Majesté, fuyez en Allemagne au plus vite, sinon suivez-moi, je vais vous introduire par le petit escalier. — Est-ce qu'on sait jamais si on n'a pas mortellement offensé tous les rois du monde? Marchez devant, Guîtres; je vous suis.

Le bruit se répandit bientôt que Lauzun avait une entrevue secrète avec le roi.

— Que deviendrons-nous, murmuraient de vieux serviteurs, si des enfants de vingt ans entrent au conseil? — Pensez-vous qu'on lui donne les finances ou les affaires étrangères? — Moi, je crois qu'on va le mettre à la Bastille. — S'il s'agissait de si peu de chose, Sa Majesté ne prendrait pas la peine de lui parler; elle le ferait arrêter par un lieutenant et coffrer sans forme de procès. — Moi, je pense que Lauzun a séduit quelque princesse du sang.

Quand la porte de la chambre s'ouvrait pour laisser sortir un grand seigneur, on se dressait sur la pointe des pieds pour jeter des regards à la dérobée dans le sanctuaire; tous les cœurs étaient tendus, toutes les bouches ouvertes. Il ne restait plus près du roi que de Lionne et le capitaine des gardes.

Lauzun, après mille circuits, était arrivé dans un des cabinets de derrière. Il se mit à regarder un émail de Petitot.

— Ecoutez donc la voix du roi, lui dit Guîtres; elle paraît animée, brève et hautaine. C'est mauvais signe. — Je ne veux pas, disait Sa Majesté, que la royauté soit représentée mesquinement, monsieur de Lionne. Si M. de Créquy n'a pas la fortune nécessaire pour mener un plus grand train à Rome, il faut qu'on lui envoie de l'argent. Entendez-vous avec Colbert pour cela.

De Lionne sortit. Bontemps vint frapper légèrement à la petite porte près de laquelle écoutait Guîtres. Celui-ci se mit à trembler en prenant la main de Lauzun, qui paraissait plein d'assurance. — Bon courage! lui dit-il à l'oreille en l'introduisant.

Le roi était assis devant une table couverte de papiers. Il lisait attentivement; mais Lauzun, qui étudiait les moindres gestes de Sa Majesté, crut remarquer quelques indices d'une distraction affectée.

— Peste! pensait-il, est-ce qu'il s'agirait d'une affaire telle que le roi daignât préparer ses phrases? il paraît que nous devons nous mettre sur nos gardes. Allons, Lauzun, serre les brides et presse ton cheval entre tes genoux; affermis-toi sur la selle, voici un duel dangereux.

— Laissez-nous, monsieur d'Aumont, dit le roi au capitaine des gardes, qui rajustait ses buffles pour feindre l'indifférence.

Bontemps espéra un moment qu'en mettant en ordre les objets de toilette, il passerait inaperçu; mais un signe de la main royale donna le coup de la mort à sa curiosité. Il lui fallut sortir. Le roi s'alla ensuite asseoir dans un fauteuil placé devant une fenêtre, d'où personne au monde ne pouvait entendre ses paroles, excepté Lauzun, qui s'approcha respectueusement. Tous deux étaient pleins de noblesse et de grâce. Sa Majesté prit un son de voix sévère.

— Monsieur de Lauzun, je vous ai donné quelques preuves de l'amitié que j'avais pour vous et de mon désir de vous fixer à ma cour; mais je n'entends pas que vous y soyez une cause de désordres. Il n'est parlé depuis trois mois que de vos bonnes fortunes. Bien que vous vous acquittiez exactement de vos devoirs religieux et que je ne vous croie pas un impie, vous donnez un funeste exemple. Les mœurs de ma cour finiront par s'en ressentir d'une façon irrémédiable. La reine ma mère me reproche souvent mon indifférence sur cet article. Je sais bien que je ne suis pas infailible plus que les autres hommes; il est pourtant de mon devoir de m'opposer au mal que je puis empêcher... Nombre de maris sont offensés par vous journellement... Mais ce qui est grave et inquiétant par-dessus tout, c'est qu'il m'a été rapporté comme une chose certaine que vous aviez une liaison criminelle avec une des filles d'honneur de la reine, une demoiselle d'une grande et riche maison, monsieur de Lauzun... — Toutes les filles de la reine sont de

maisons grandes et riches; puisqu'il ne dit point le nom, je puis encore nier.

Cette réflexion passa dans la cervelle de Lauzun en moins de temps que n'en mit le roi à lever ses prunelles sur l'accusé plein de calme. — Les faveurs de Votre Majesté feraient naître l'envie contre le plus humble gentilhomme, répondit-il avec modestie. On a monstrueusement exagéré mes fautes, et sans doute voyant que l'exagération ne suffisait pas, on a pris la peine d'y joindre une calomnie. — Monsieur de Lauzun, je pardonne volontiers les fautes que la passion et la jeunesse font commettre; mais pour que la vôtre soit oubliée, il faut d'abord ne pas m'irriter en vous obtenant dans un système de dénégation. — Votre Majesté est trop juste pour me regarder comme coupable avant de m'avoir mis en présence de mes accusateurs, ou sans me montrer des preuves de mon crime. Je soutiens que Votre Majesté est abusée par un rapport faux et calomnieux. — Prenez garde à vous, monsieur! car après ce que vous venez de dire, si je suis mieux informé demain, vous ne trouverez plus en moi qu'un juge sévère.

Le roi était visiblement contrarié.

— Sire, ajouta Lauzun, je suis fort de mon innocence; mais quand Votre Majesté serait trompée encore par de nouvelles calomnies plus violentes et plus habiles que celles-ci, je ne puis renoncer à son indulgence, quand je songe que sa cour est la plus riche de l'Europe en belles femmes, que ses courtisans sont la fleur de la galanterie, et que pas un de ces modèles de chevalerie n'hésite à reconnaître son infériorité devant celui qui n'a pas besoin d'être le premier des rois pour être le premier parmi les jeunes hommes.

Le son de la voix royale s'adoucit singulièrement en répondant :

— Nous n'aimons pas la flatterie, monsieur; songez-y bien : si demain vous persistez à nier, nous vous éloignerons de notre personne comme un homme dangereux; nous vous prierons de vous démettre de votre charge. Elle sera vendue, et le montant vous en sera remis... — La royauté est une vraie femme, pensa Lauzun. Elle ne résiste pas à une impudente flagornerie. Je lis l'indulgence et la satisfaction dans ces yeux qui s'efforcent de paraître sévères... Sire, reprit-il d'une voix assurée, je sais que je dois tout aux bienfaits de Votre Majesté; mais que s'il lui plaît de me les retirer, c'est plus qu'un droit pour elle; que non-seulement je n'en puis pas murmurer, mais que je dois encore trouver miraculeusement beau d'avoir un instant fixé son attention, habité sous le même toit et figuré à sa suite. Si mon séjour près d'elle doit se borner à quelques mois, j'en conserverai toute ma vie le souvenir. Je remets ma charge dès cet instant dans ses mains, et je ne consentirai jamais à recevoir une somme d'argent en échange. Comme si tous les millions que produit la France valaient l'honneur de servir le roi !... Mais je le servirai bien malgré tous les médisants du monde et malgré lui-même, fût-ce en prenant le mousquet et en me mêlant aux rangs les plus obscurs de l'infanterie.

Lauzun avait déposé son bâton de bec-de-corbin contre le fauteuil.

— C'est assez, mon cher Lauzun, dit le roi en se levant, terminons cette scène. Reprenez votre bâton, je n'en veux point. Nous resterons amis. J'ai abusé de ma puissance et je vous en demande pardon. Je n'ai reçu aucune information ni écouté aucun rapport contre vous. Ce que je vous ai dit, je l'ai inventé. Vous n'avez point de maîtresse parmi les filles d'honneur de la reine, j'en suis fâché, n'en parlons plus. — Votre Majesté en est fâchée! comment cela? s'écria Lauzun avec étonnement. — Oui, j'en suis fâché; cela m'aurait convenu. — Si j'étais bien sûr que cela convînt vraiment à Votre Majesté... — Ah! vous croyez qu'après avoir plaidé le faux, je pousse la dissimulation plus loin; vous vous trompez, et pour que vous ne doutiez plus de ma franchise, apprenez que moi-même j'ai quelque petite affaire de cœur avec une fille de la reine, et que je voudrais me servir de vos conseils pour pénétrer à travers les portes gardées par la terrible duchesse de Navailles... — O sot animal que je suis, pensa Lauzun, de n'avoir pas su deviner cela !... Si Votre Majesté, reprit-il, avait bien voulu aborder rondement la question avec moi, je lui aurais épargné un quart d'heure de diplomatie et de doute. S'il ne lui faut qu'un passage dans les appartements gardés par madame de Navailles, je lui en promets un pour ce soir. — Vous avez donc une maîtresse par là? — Je ne dis pas cela, sire. — Encore de la méfiance! Lauzun, je vais finir par vous menacer de ma colère si vous ne me montrez pas les preuves d'une liaison coupable avec une des filles d'honneur. — Oh! que Votre Majesté ne me mette pas dans une telle nécessité, car je pourrais bien, plutôt que de lui déplaire, lui fournir les preuves de deux crimes au lieu d'un.

Le roi fronça les sourcils :

— Comment, monsieur, deux liaisons parmi les filles de la reine! et quelles sont ces deux filles-là, s'il vous plaît? — Pardon, sire, je n'ai fait qu'exagérer mon zèle; que Votre Majesté ne craigne rien pour la vertu de mademoiselle de La Mothe-Houdancourt. Une femme remarquée du roi ne peut plus songer à un homme. — Vous l'avez deviné, Lauzun; c'est elle que je courtise. — Je conduirai Votre Majesté, mais à une condition, c'est qu'une fois parvenus dans le labyrinthe, chacun de nous prendra librement le chemin qui lui conviendra sans être gêné par l'autre. — Allez, vous êtes un pervers. Voilà qui est convenu. A ce soir.

On avait déjà gratté avec le peigne à deux portes différentes cachées derrière des tapisseries. Lauzun rencontra en se retirant un homme à mine sournoise qui baissait le nez en préparant tout bas quelque rapport. L'activité mystérieuse qui régnait dans l'intérieur des appartements royaux surprit le courtisan et l'inquiéta. — Je n'aime point ce mouvement perpétuel d'espionnage, pensait-il.

Vers onze heures du soir, Lauzun fut de nouveau introduit par le petit escalier. Il trouva le plus grand roi du monde vêtu d'un simple habit de laine brune, agité par une crainte puérile, et marchant à petits pas comme un écolier en bonne fortune. Sa Majesté daigna faire mille objections privées de raison aux instructions que Lauzun lui donnait avec une grande supériorité, ce qui faisait voir combien peu elle avait l'habitude de ces sortes d'expéditions nocturnes. Le royal amant se mit en campagne, et après mille détours, après avoir rampé à terre comme un larron, grimpé comme un chat à la suite de son guide, il s'arrêta enfin à la porte d'une petite chambre faiblement éclairée. La poitrine d'une majesté se trouvait visiblement oppressée, et les mains royales tremblaient comme des feuilles.

— Oh! quels cris ferait ma mère, si elle savait cela, Lauzun! — Sans doute, sire; que de chagrins ces méchants enfants donnent à leurs pauvres parents! — Et si cette jeune fille n'est pas seule, Lauzun, je suis pris sur le fait. — Nous allons nous en assurer. Permettez que je regarde par le trou de la serrure.

L'œil de Lauzun resta longtemps fixé à la petite ouverture, et son rayon visuel se promena sur tous les coins de la chambre. — Vous n'avez rien à craindre, sire; elle est seule, assise sur son lit. J'ai vu deux jambes fines dont Vénus serait envieuse. La pauvre enfant voyage sur un lac de douces rêveries, et je gage bien que la distance qui la sépare de vous est moins grande encore dans ces charmantes illusions que dans la réalité. — Vous croyez donc que je puis frapper sans crainte? — Assurément. Puisque Votre Majesté a fait une excursion incognito dans les domaines de l'Amour, il n'est pas convenable qu'elle y joue plus longtemps le rôle d'un vagabond sans asile et transi de froid. — Mais, vous, qu'allez-vous faire, Lauzun? — Je trouverai un gîte dans une autre hôtellerie à quelques pas d'ici. — Venez me chercher à une heure. — Voilà qui est entendu, je vous reconduirai à une heure dans vos Etats. — Je n'ose pas frapper, Lauzun. — Il faut donc que je m'en charge.

Lauzun frappa légèrement.

— Qui est là? demanda la fille du maréchal de La Mothe. — Ouvrez, ma chère, répondit encore Lauzun en imitant la voix d'une femme. — Que vais-je lui dire? murmura le roi. — Vous lui direz, sire, que vous avez fait son père maréchal de France et duc de Cardone.

Comme ce bâtiment n'était habité que par des femmes, la jeune fille ouvrit sans hésiter. Lauzun poussa le roi dans la chambre et disparut.

III. — Une majesté sur les gouttières. — Un nez ridicule peut vous sauver d'une disgrâce.

Jamais adolescent épris d'une bas-bleu et trouvant son unique habit des dimanches mangé par les vers n'éprouva une douleur pareille à celle que ressentit la bonne duchesse de Navailles à la découverte du trou par où s'était glissé le corps sacré d'une majesté. Le laquais à qui appartenait la chambre ayant montré une dose plus qu'ordinaire d'insolence dans l'interrogatoire qu'on lui fit subir, il devenait évident que ce drôle était certain de l'appui du roi.

Une grande consultation eut lieu entre le duc de Navailles et sa rigide épouse. Tous deux dans une agitation mortelle, et sentant bien qu'ils touchaient à une des crises les plus terribles de leur destinée, prononcèrent les grands mots de vertu, de devoirs sévères, de cruelle nécessité; après quoi cependant il leur vint aussi à la bouche ceux de sacrifices pénibles et de colère royale. L'épouvantable mot de disgrâce surtout les glaça d'horreur. Il fut résolu qu'ils enverraient consulter leurs confesseurs et les docteurs de la Sorbonne.

Grande rumeur dans les robes noires de Paris. Le révérend P. Charrier, le docte P. Joly, le bon P. Verjus approfondirent admirablement la question des limites de la puissance royale et de la soumission aux volontés des princes. On cita les Ecritures, on parla latin, on compulsa des in-folio. Saint-Augustin semblait condamner impérieusement toute hésitation. Quelques PP. jésuites paraissaient permettre une condescendance aveugle. La poussière des bibliothèques et des tombeaux fut remuée. Malheureusement il se trouva presque autant d'opinions d'un côté que de l'autre.

Le P. Charrier penchait pour l'indulgence la plus respectueuse, mais le P. Joly et le P. Verjus voulaient que le trou fût bouché hermétiquement, de façon que l'insecte le plus menu ne pût pas s'y introduire. Cet avis sévère l'emporta. L'ordre fut aussitôt donné à la duchesse de ne pas hésiter entre ses devoirs et sa fortune, et de faire fermer la cloison, à tout risque, sans tarder d'une minute.

— O mon Dieu! s'écria la bonne dame les joues inondées de larmes, je me soumetts docilement à cette cruelle épreuve; pardonnez-moi ces larmes coupables, ce seront les dernières.

Puis avec le calme stoïque de Brutus sacrifiant ses fils aux besoins de la patrie, elle fit solidement boucher le trou par une triple rangée

de planches. Ce fut au cercle de la comtesse de Soissons, que le roi apprit, de la bouche de Lauzun, cette fatale nouvelle. La fille du maréchal d'Houdancourt, dont la vertu avait résisté à un premier assaut, s'était justement engagée à faire quelques concessions à la prochaine entrevue; de sorte que le puissant prince à qui ses ministres assuraient qu'il pouvait faire trembler l'Europe se voyait cruellement empêché par des obstacles matériels dans ses campagnes galantes. La malencontreuse dame d'honneur reçut quelques bourrades de mauvaise humeur; elle en conçut un tel effroi, que peu s'en fallait qu'elle ne détruisît sur l'heure ses méritoires palissades. Dans son désespoir, sentant le besoin d'un appui, elle courut chez la reine mère, dont les sages conseils et l'approbation la confirmèrent plus fortement dans la résolution de périr, s'il le fallait, au milieu de la citadelle confiée à sa garde.

Olympe Mancini répondit aux confidences plaintives que lui fit le monarque par des plaisanteries qui aigrissaient encore l'humeur royale. Elle excitait Sa Majesté à de violentes mesures; mais, malgré l'entraînement de ses passions, le roi avait un sentiment de justice et de respect pour les convenances, qui ne lui permettait pas de s'abandonner publiquement à une colère tyrannique. Il se borna donc à se laisser incommoder par son dépit et sa bile en dévorant les petits sarcasmes de la dangereuse Olympe. Ce fâcheux combat dans le cerveau du prince se répéta sur toutes les faces des assistants comme sur autant de miroirs; chacun au bout d'une heure avait les dents serrées et le front nuageux, comme s'il eût été abreuvé de contrariétés dans l'intérieur de sa famille.

— Lauzun, dit le roi, il faut que nous passions à tout prix; dussions-nous laisser un de nos membres dans une escalade, il faut que nous passions, vous dis-je. — Il ne serait pas sage de risquer les jours précieux du roi pour une fantaisie galante, sire. — Je vous dis que je ne céderai pas, Lauzun, trouvez un moyen; fût-il plus périlleux que l'assaut d'une place de guerre, je le tenterai: s'il m'arrive malheur, que les suites en retombent sur ces ridicules vieilles gens.

L'amant royal fit appeler Lauzun quand la cour fut retirée. Ils commencèrent ensemble une expédition vraiment dangereuse. Ils franchirent les terrasses et se suspendirent à la cime des toits. Sa Majesté montra une adresse et un sang-froid qui lui valurent de grands compliments de son habile pilote; elle était ravie du pittoresque de sa situation; elle plaisantait au bord des abîmes avec la liberté d'esprit la plus digne d'éloges; elle disait qu'un si glorieuse campagne méritait d'être entreprise au grand jour et aux applaudissements des nations. Après avoir sali leurs mains, déchiré leurs habits et rudement froissé leurs membres, ils arrivèrent enfin haletants et contusionnés chez les filles d'honneur. Lauzun ôta burlesquement son chapeau en s'agenouillant devant le roi.

— Seigneur don Louis, s'écria-t-il, vous avez gagné vos éperons par ce brillant exploit. Allez maintenant recevoir la plus douce des récompenses; allez, beau Léandre, présenter vos cheveux souillés aux parfums de la charmante Héro. Croyez-moi, votre nom sera célébré un jour par les romanciers comme celui du grand don Quichotte.

Sa Majesté remplie de joie releva son sujet et l'embrassa cordialement.

— Le seigneur don Louis, dit-elle, n'oubliera jamais que vous fûtes son guide et son maître; et demain il redeviendra le sage Agamemnon pour récompenser Ulysse, fertile en ruses, qui a su conduire ses armes dans le sein d'Illion.

Le ciel de la cour était pur et serein le lendemain. Le roi étant pénétré d'une douce gaieté, les visages s'épanouissaient comme des fleurs au souffle du matin. Un seul nuage sombre enveloppait l'appartement de la reine mère et celui des filles d'honneur. La duchesse de Navailles était déjà avertie que des personnages de grande qualité avaient été vus la nuit sur les gouttières, et vite elle avait couru effarée chez Anne d'Autriche. Le latin de la Sorbonne fut de nouveau remué comme la vase bouillante d'un creuset d'alchimiste, et cette fois, la pieuse assemblée formula une ordonnance d'une redoutable énergie et d'un style biblique où l'on voyait que l'Eglise militante avait résolu de livrer une guerre à mort au démon.

Deux cabales se partagèrent un moment la cour. Les jeunes gens riaient autour du roi, et les vieilles femmes, toutes crispées, se rangeaient en groupes lugubres autour de la reine mère scandalisée.

Une courte promenade que fit le roi devant le château lui permit de voir clairement des ouvriers qui travaillaient à dresser sur les toits une rangée de grillages d'une solidité à toute épreuve. Sa Majesté, transportée de fureur, se pencha contre l'oreille de Lauzun:

— On a résolu de me pousser à bout; on s'en repentira; je chasserai ces Navailles si loin de moi, que je n'entendrai plus leurs croassements. — Il ne serait pas digne de Votre Majesté de laisser voir sa colère. Ah! sire, je suis dévoré de remords quand je remarque la profonde tristesse que le bruit de notre expédition a répandue sur le beau visage de mademoiselle de Lavallière. Regardez-la, sire; c'est un ange qui endure tous les tourments de l'enfer.

Le courroux du roi, son amour capricieux pour mademoiselle d'Houdancourt, tout cela fondit tout à coup sous le rayon de deux prunelles bleues, et se dispersa dans l'air. Dès cet instant le cœur du roi fut garrotté, soumis et livré sans retour.

Cependant on vit arriver de loin madame de Navailles. Sa mauvaise étoile la conduisait devant le roi dans un moment où les sarcasmes d'Olympe Mancini venaient de pleuvoir contre elle. Un léger retour du ressentiment royal faillit perdre à jamais la duchesse et causer un éclat scandaleux. Sa Majesté s'acheminait les yeux étincelants vers la bonne dame, et sans doute sa colère allait éclater, lorsque Lauzun, remarquant tout à coup une ressemblance frappante entre le visage de la duchesse, armé d'un long nez, et sa canne à bec-de-corbin, planta cette canne dans le sable à quatre pas du roi, et après avoir salué l'insigne de ses fonctions d'un air grave, il s'écria:

— Que nos querelles soient oubliées.

Le roi éclata de rire malgré lui, et la cour suivit. L'étonnement et l'effroi que conçut la dame d'honneur de cette hilarité redoublèrent les rires; le roi complètement désarmé tendit sa main à madame de Navailles, et lui répéta les paroles de Lauzun. Celui-ci s'approcha de mademoiselle de Lavallière, dont les yeux languissants s'étaient animés par un instant de gaieté.

— Rassurez-vous, belle Louise, lui dit-il tout bas. Le roi cherche en vain à vous fuir; il cache au fond de son cœur de bonnes grosses blessures que vous seule pouvez fermer. Il vous reviendra de lui-même. Essayez vos larmes. Bienheureux est celui qui les fait couler!

En effet, la faiblesse de mademoiselle de Lavallière assura son triomphe sur une rivale que le roi laissa sans regrets au milieu des grilles et des verrous de la reine mère. Les scrupules de la vertueuse Louise avaient résisté à toutes les séductions d'un prince qu'elle adorait, mais ils ne purent tenir contre les tourments de la jalousie et d'une courte séparation, ni surtout contre la crainte d'un abandon complet. Puisqu'elle ne pouvait plus conserver l'affection de l'objet aimé que par une défaite, elle n'hésita pas à sacrifier son honneur.

Heureusement pour sa modestie, qui aurait cruellement souffert du titre de maîtresse du roi, les escalades nocturnes avaient détourné bien loin d'elle l'attention publique, de sorte qu'elle goûta pendant quelque temps tous les plaisirs de sa position sans en avoir la honte. Ce fut assurément la plus belle époque de sa vie. Lauzun, le poète Benserade et le marquis de Vardes avaient le secret du roi, et passaient souvent les soirées chez mademoiselle de Lavallière, qui s'amusaient de leur gaieté. Le roi, qui portait le sec démon de l'étiquette solidement cramponné à ses habits jusque dans les détails les plus minutieux de sa vie privée, jusque dans les dialogues conjugaux, et qui, plus tard, trouva le moyen d'installer ce sentiment rabougri dans son cœur à la place de la tendresse paternelle, le roi, entraîné par la franchise de ces jeunes gens et les grâces naïves de la plus parfaite des femmes, se laissait doucement aller par moments à l'oubli de son rang; il philosopha et devisait gaiement, riait des folies de Lauzun, tolérait une familiarité amicale, et permettait même les plaisanteries dont il fallait bien qu'il se vît l'objet quand arrivait son tour, pourvu, bien entendu, que ces plaisanteries fussent toujours obligeantes et flatteuses: car l'aigre susceptibilité d'Anne d'Autriche circulait dans le sang royal à tel point, que pas une goutte ne manquait d'en porter sa petite parcelle.

Ce fut dans une de ces soirées d'abandon et d'intimité que Lauzun obtint du roi le gouvernement du Berry en remplacement du maréchal de Clairembaut, qui venait de mourir. Le favori vit ainsi son crédit et ses revenus doublés tout à coup; mais ce beau festin donné à son ambition ne fit que la mettre en appétit.

IV. — Sages avis donnés par des morts et qui ne servent à rien. — La vieille reine tue, prie et gémit tout à la fois. — On peut s'appeler Lamoignon et aimer l'argent, quoi qu'en dise l'histoire.

Que les bois de Compiègne sont beaux! qu'il fait bon y voir la chasse du roi! Hourra! hourra! par ici les chasseurs! Le cerf a passé par là. Jamais on ne vit gibier si infatigable. Il a fait un crochet, et je gage qu'il est déjà éloigné d'une lieue. Tournez par là vous autres; courons par ici.

La terre sonne sous les pieds de mille chevaux. La forêt tressaille, et le lointain semble pousser des éclats de rire. Le soleil d'août pèse sur tous les dos. M. le prince est gris de poussière, comme s'il venait de battre l'ennemi. Le duc de Beaufort ne peut plus crier. Laroche-foucault s'est foulé une jambe, il court toujours.

Le roi transpire... Voici pourtant un carrosse rempli de dames toutes fraîches. Les renards se retournent dans le fond des terriers. Les lièvres ont le cauchemar... Le bruit s'éloigne; il s'éteint... Silence absolu. La forêt se rendort. Lauzun a perdu son chemin. Le cheval marche au pas, la bride sur le cou; il s'arrête par instants pour manger quelques brins d'herbe. Le cavalier, le menton sur sa poitrine, roule dans sa tête un projet sérieux. Son imagination voyage plus vite que le cerf exaspéré. L'ombre de cet arbre est épaisse. L'endroit est bon pour rêver. Lauzun se couche dans les fougères.

— Me voici donc gouverneur du Berry! C'est le premier échelon d'une magnifique échelle. Mille envieux enfoncez déjà leurs ongles affilés dans mon manteau. Il faut mettre tout à coup le pied sur leurs faces bouleversées, pour sauter lestement hors de leur portée; mais si le maître me retire sa main, je tombe là-bas, on m'y met en pièces, et je porte des guenilles jusqu'au jugement dernier.

Le maître est méfiant? Mais jamais ambitieux n'a mieux que moi enfoui ses pensées sous un amas de balivernes.

Le jeune maître est vain comme une femme? Je le cajole impudemment. Je lui entonne de grossières flatteries dont une courtisane serait honteuse, jusqu'à ce qu'il en soit ivre mort.

Le maître redoute la griffe puissante d'un Richelieu; il a rongé son frein sous la main d'escamoteur du Mazarin; il a horreur de la domination ministérielle; je ne serai qu'un portefaix prenant le fardeau, et je lui laisserai volontiers ce qu'il appellera la gloire... Sire, mes idées vous sont écloses dans la tête... Je vous assure que Votre Majesté veut ceci... Puisqu'elle le veut absolument, je ne m'y oppose plus... Vous aimez mieux perdre une bataille que de voir la gloire de Condé faire ombre à la vôtre? Fort bien. Laissons Condé planter ses choux à Chantilly. Moi, je n'ai pas de gloire, je suis un atome, permettez que je fasse passer vos armées par ici.

Le maître est vindicatif, haineux, et son jeune sang qui bouillonne aujourd'hui ne sera plus tard qu'une lie des plus âcres, comme le sang de sa mère? S'il se fâche une seule fois, il m'écrasera comme un ver... Hum!... Voilà où il faudrait trouver quelque moyen d'être plus qu'un favori ordinaire... On ne tue pas son gendre, on n'emprisonne guère son cousin... Que sais-je? Nous y penserons.

Le jeune maître est faible devant les femmes? Toutes celles de la cour sont sur mes registres. De ce côté, j'ai un bataillon prêt à former un beau déploiement de forces.

Le maître manque d'éducation; il sent son ignorance, et veut la cacher? De là vient cette manie puérile de parler de guerre aux dames, et de se faire grand dans les petites choses. C'est là un des endroits sensibles où j'appliquerai l'éperon. Mazarin savait bien ce qu'il faisait en posant un éteignoir sur la cervelle royale; mais, hélas! la main du prélat ne fut point ferme et hardie: la coiffure de ferblanc vacilla sur la tête chevelue du jeune homme impétueux. Il faut habilement la soutenir et l'empêcher de choir, tant et si bien qu'elle s'enfonce tout doucement jusqu'aux oreilles.

Le soleil avait cheminé tandis que Lauzun rêvait; il venait de jeter curieusement un dernier rayon par-dessus la cime des coteaux, puis il s'était aussi étendu sous les ombres de la forêt pour songer aux affaires du lendemain. La face du ciel devenait soucieuse. Un orage accélérât la chute du jour, et le vent poussait devant lui de gros nuages rouges comme un bouvier chasse ses bœufs. Cependant l'homme à projets demeurait encore étendu sur le dos dans les fougères.

— Voici une légion de conseillers qui m'arrive. Pas une page de l'histoire qui ne renferme un exemple! Qui es-tu, toi? — Je suis Concino Concini, le fils d'un méchant scribe de Florence. Je suis devenu maréchal d'Ancre avant d'avoir fait une campagne. J'ai gouverné la régente Marie et morigéné le roi comme un pédant gronde un écolier. J'ai posé insolemment devant lui mon chapeau sur ma tête. Ma puissance n'avait plus de bornes. J'ai pressé la France dans mes larges mains comme une orange, et je me suis enivré de son suc délicieux. Mille ruisseaux d'or sont venus se jeter dans mes coffres. J'ai fait la guerre à mes frais. Les rebelles à Concini étaient pendus comme des rebelles au roi; et cependant je suis tombé tout à coup frappé par les miens. Je suis tombé malgré l'appui de la reine; et cette reine était une Médicis! Vois cette large plaie: ils m'ont assassiné en plein jour, et pas une épée n'est sortie du fourreau pour me défendre ou me venger. Lauzun, Lauzun! regarde sans cesse derrière toi. Ne souffre pas qu'on t'approche, car celui qui mettra le pied sur ton ombre te tuera. Songe à la fin de Concini.

— Quel est cet autre qui sourit dédaigneusement? Je suis d'Essex. Ma beauté a fait ma fortune. Tous les regards se troublèrent quand je parus à la cour. Pas un fil de mes vêtements où ne fût accroché le cœur d'une femme. L'astre brillant de Leicester s'éteignit devant moi comme une pâle lanterne, et les rideaux du lit royal s'ouvrirent pour me recevoir. J'ai été victorieux en Espagne, aux Indes, en Irlande, en France. Ma gloire et mon orgueil poussèrent comme deux arbres prodigieux, et ce fut dans le plus fort de ma puissance que le sort m'écrasa. La reine portant aux affaires les mesquins sentiments d'une femelle jalouse, osa me donner un soufflet en plein conseil. Si c'eût été le redoutable Henri VIII, je l'aurais tué sur la place. Je conspirai; je fus vendu, abandonné. La crainte de la mort me fit demander grâce à la maîtresse des offenses faites à la reine. Je n'en fus pas moins décapité dans la tour de Londres. Lauzun, Lauzun! c'est à présent qu'il faut craindre les conseils de ton orgueil. Mille caprices t'élèveront, un seul caprice te renversera. C'est au dernier instant qu'il faut rester fier, c'est devant le bourreau qu'il faut marcher la tête haute; mais sois plus humble aujourd'hui pour n'être pas humilié plus tard. Songe à d'Essex.

— Et toi, qui es-tu? — Je suis Biron. Mon père m'avait prédit que je mourrais en Grève. J'étais le favori du meilleur des rois, et dévoré du besoin de tout faire. La guerre m'éleva, et la paix me perdit. La puissance conservatrice de Sully me fut odieuse. Ne pouvant plus dépenser une surabondance excessive de force contre les ennemis d'un royaume tranquille, je voulus renverser le trône que j'avais élevé au prix de tant de sang et de fatigues. Les bras du roi m'étaient ouverts; mais quelle vie misérable n'aurais-je pas trainée à l'ombre d'un prince si généreux, condamné comme je l'étais à l'inaction la

plus honteuse par l'économe Sully! Je préférerai la mort; je fus le plus grand et le plus fier des traîtres. Lauzun, Lauzun! jamais tu ne trahiras un roi plus confiant, plus rempli de douceur et de clémence que le mien; jamais perfidies plus gratuites que les miennes ne te seront si aisément pardonnées. Et j'ai été mis à mort dans une cour de la Bastille. Impose silence à ton ambition. Songe à Biron.

— Holà! hé! Lauzun, mon ami, que diable faites-vous donc au milieu des herbes? est-ce que vous accomplissez un vœu pour l'amour d'une belle? La nuit sera mauvaise; l'orage va vous mouiller, et demain vous serez crotté comme un ours savant. Allons, beau ténébreux, levez-vous, et courons chercher un abri. — Savez-vous le chemin, mon cher Guiche? Par où est Compiègne, sentimental cousin? — Nous en sommes à six lieues, il nous faut demander à coucher au premier village. Suivons ce mur. Mais qu'avez-vous donc? vous rêvez profondément, comme si l'amour ou l'ambition vous tourmentaient. — L'amour et l'ambition! baste! c'est bon pour vous, mon cousin; moi, quand je suis triste, c'est que j'ai la fièvre, la colique, ou une soif d'enfer. Je songe pour l'instant à une table bien servie et aux petits soupers de votre sœur, madame de Valentinois. — A la bonne heure! Pressons nos chevaux, la pluie tombe déjà. Ce mur ne finira donc pas? — Concini, tu es un fou; tu as inutilement insulté le jeune roi et tu ne t'es pas mis en garde contre sa vengeance. Louis le juste t'a fait assassiner. Moi, je pourrai être insolent pour la gent misérable et sottise des courtisans; mais jamais pour le prince. Concini, c'est bien fait, te dis-je: tu l'as mérité. — Que murmurez-vous donc, Lauzun? — Oh! l'air délicieux que celui des Fâcheux de Molière! Tra la la la... — Il est charmant; mais allons plus vite, mon cher.

Et quoi! d'Essex, tu deviens amoureux d'une jolie fille, au point de l'épouser en secret, quand tu es l'amant de la reine! Ah! malheureux, tu ne savais pas tout le prix de ton bonheur. Voilà ce qu'il me faudrait, à moi, une reine, au lieu d'un roi; pourquoi la nôtre n'est-elle qu'une bonne femme sachant bien faire la tapisserie, parler en espagnol de son pays avec une larme sur chaque œil, manger des confitures, dire son chapelet et consulter son confesseur avant d'oser paraître au bal! Hélas! hélas! D'Essex, si je pouvais donc retrouver une position comme la tienne! — Dieu soit loué! je vois une maison. Elle a ma foi bonne mine. — Ta mort est glorieuse, Biron! J'aimerais à t'imiter, si je succombais. Point de grâce au traître. Le traître ne veut point de grâce. Il a échoué, il veut mourir. Point de demi-malheur ni de petite punition. Oh! surtout point de prison! Pour cela il ne faut pas faire au maître de demi-offenses, il n'en faut risquer que de mortelles et d'impardonnables. Mais si quelque petite intrigue, quelque chétive médisance échauffait sa bile, me garderait-il rancune longtemps? Y a-t-il du remède à la rancune de Louis? Hum! quand donc a-t-il pardonné un tort réel? Je ne m'en souviens pas. Il parle encore avec amertume des temps où Gondi a chassé la cour de Paris. Sa rancune est évidemment tenace. Mais enfin, n'arrive-t-il pas un moment où elle s'éteint? Comment le savoir? — Tirez la sonnette, Lauzun; c'est ici que vous trouverez votre affaire. — Quelle affaire? dit Lauzun, sonnait à tour de bras. — Eh bien! le souper et le bon vin que vous demandiez tout à l'heure. Personne ne bouge, sonnez plus fort. Il y a pourtant des lumières en bas. Voici enfin un domestique qui arrive. Eh! Dieu me pardonne! il arme un grand pistolet. Est-ce qu'il s'apprête à soutenir un siège? Ouvrez, ouvrez, brave homme; nous ne sommes point des voleurs: nous sommes des chasseurs égarés.

Le vieux domestique ouvrit avec une visible répugnance.

— Des chasseurs, des chasseurs!... Corps de Christ! quand on chasse on ne s'égare point; ou si on s'égare, on va coucher à l'auberge, et s'il n'y a point d'auberge, on passe une nuit en plein air. — A moins qu'on ne trouve une bonne maison comme la vôtre, et un hôte aussi courtois que vous. Qu'avez-vous à me regarder? Voyons, me prenez-vous pour un espion, vieux faux-monnayeur? — Que la peste enlève ces jeunes gens de cour! Ils se sont donc tous perdus aujourd'hui?

Les deux aventuriers introduits dans une salle basse y trouvèrent le jeune duc de Collin, qui avait aussi demandé l'hospitalité. Il était déjà mollement assis, devant les restes d'un souper, entre le maître du logis et sa fille, que M. de Guiche trouva charmante. On servit promptement un second repas, d'une profusion campagnarde, auquel les chasseurs firent honneur. On vida quelques bouteilles de différents vins assez capiteux. Les joues des convives, pâlies par la fatigue, se ranimèrent, et leur gaieté fit résonner les murs de la petite maison, habituellement silencieux et renfrognés comme la face du concierge. Collin, dont la politesse exagérée était devenue proverbiale, se confondait en remerciements; il se levait à tous propos, et courait devant la jeune fille; il noyait les moindres paroles du maître de la maison sous un déluge de phrases de cour. Le sentimental Guiche tenait incessamment ses grands yeux noirs tournés vers la jeune personne, et s'écriait qu'il croyait voir un ange. Le souper ne s'acheva point sans que Lauzun, utilisant ses habitudes familières, eût trouvé quelque prétexte ingénieux pour embrasser la fille de son hôte. La face anguleuse du vieux gentilhomme se déridait peu à peu au bruit des verres et aux badinages de bon ton de la fleur des courtisans. M. de Guiche était ravi du romanesque de l'affaire.

Quand la jeune personne se fut retirée, on but outre mesure et on chanta; puis le vieil hôte, disposé à la confiance par l'effet du vin, s'informa de quelques gens de l'ancienne cour qui tous étaient disgraciés ou malheureux. Il parla beaucoup du cardinal de Retz, de Brissac et de Noirmoutiers. Enfin après avoir demandé à ses convives la promesse d'une scrupuleuse discrétion, il leur conta son histoire.

— Je m'appelle Lafargue. Ma famille était du Bourbonnais. Quand arrivèrent les troubles de la Fronde, je fus saisi d'admiration pour le courage et les talents du coadjuteur. Je vendis ma petite maison, et je partis pour Paris avec trois chevaux, deux valets et de bonnes armes, pour offrir mes services à Gondy. Il m'accueillit très-bien, et me donna le logement dans une des rues de la Cité. C'était le temps où commençaient les négociations de Ruel pour le retour de la cour à Paris. Gondy, retiré dans son archevêché, attendait une nouvelle occasion de se distinguer. Nous étions plus de quatre cents gaillards dévoués à sa fortune, logés dans les environs de Notre-Dame, avec des mots de ralliement, et prêts à nous réunir au premier cri de guerre. Le peuple, étonné de cette apparente tranquillité, disait que



Le duc de Navailles.

le coadjuteur sifflait les linottes, parce qu'il avait des volières à ses croisées. Mais moi, qui le conduisais chaque soir avec une lanterne au petit escalier du Louvre, je savais bien ce qui se passait dans ses entrevues secrètes avec la reine. Plus tard, dans une querelle qu'il eut au parlement avec La Rochefoucault, je lui sauvai la vie en terrassant d'un coup de poing un certain Pêche, assassin patenté, qui allait poignarder Gondy embarrassé dans un passage étroit. Le jour du combat de la rue Saint-Antoine, je gardais une des portes par où Condé, battu par le roi, voulait rentrer dans la ville, et je refusai obstinément d'ouvrir: j'avais des ordres du coadjuteur. Malheureusement il me vint un contre-ordre de Son Altesse Royale Gaston, sans quoi Condé mourait sous les murs de Paris, lui et toute sa famille incestueuse. — Pardon, monsieur Lafargue, dit le duc de Coïlin, mille pardons si je vous interromps; mais M. le prince est de la famille royale, il conviendrait d'en parler avec beaucoup plus de respect. — Monsieur, reprit le gentilhomme échauffé par le vin et les vieux récits, un prince du sang est un homme, et corbleu! je ne respecterai jamais un homme souillé par un amour incestueux et de lâches trahisons. — Cher monsieur, si vous n'étiez pas un hôte généreux et plein de cordialité, si vous n'étiez pas un vieillard peu sensible aux exigences du point d'honneur, je me verrais forcé de me battre avec vous. Je suis ami du grand Condé. — N'en parlons plus, dit M. de Guiche; poursuivez votre récit, monsieur de Lafargue. — Hélas! messieurs, vous savez comment a fini la Fronde. Vous savez que M. de Gondy se brisa l'épaule en s'évadant de la prison de Nantes. Ce malheur fut décisif; sans doute le ciel ne voulait point que la guerre civile recommençât. M. de Beaufort obtint son pardon, et M. de Brissac accepta une place; Condé revint. En un mot, les grandes portes cochères s'ouvrirent pour les premiers personnages de la tragédie; mais Lafargue, s'il ne se fût sauvé par une petite porte de derrière, eût été pendu quelque matin dans un coin,

grâce à l'amnistie. M. de Retz, au service de qui je m'étais ruiné, me donna une somme d'argent avec laquelle j'achetai cette propriété. Je vous supplie, messieurs, de ne point parler à Anne d'Autriche du rebelle Lafargue; car cette femme avec son cancer au sein et la mort qui la ronge à petites bouchées, se vengerait délicieusement d'un ennemi en poussant le dernier soupir.

On promit le secret à Lafargue, et on s'alla coucher. Les lits étaient bons; les chambres meublées plus richement que l'extérieur de la maison ne semblait l'annoncer. Les trois aventuriers dormirent profondément. Ils se remirent en route au point du jour, afin d'assister au lever du roi. Les chevaux avaient été aussi bien hébergés que les maîtres. Le vieux concierge convertit son dernier murmure de méfiance en remerciement, en empochant quelques pièces d'or. Le maître du logis reconduisit ses hôtes jusqu'à la grille, malgré les instances obséquieuses du courtois Coïlin; et la jeune fille, qui n'avait jamais vu de jeunes gens si beaux, sortit sa tête fraîche par une petite fenêtre pour suivre des yeux les cavaliers jusqu'au détour de la route. On lui adressa de loin des saluts brillants d'élégance et de galanterie. Coïlin pensa que c'était pour lui qu'elle se montrait, à cause des politesses dont il l'avait accablée la veille pendant le souper. Guiche était au fond persuadé qu'elle avait laissé prendre son jeune cœur à des regards pleins de tristesse; et Lauzun s'imagina peut-être aussi qu'elle songeait à lui, parce qu'elle avait rougi extrêmement en recevant son baiser d'hôte, et parce qu'au moment du départ elle lui avait demandé tout bas timidement s'il ne reviendrait jamais à Courson.

On ne parlait au lever du roi que de l'absence des chasseurs égarés. Le maréchal de Gramont avait quelque inquiétude pour son fils. Quand les trois jeunes gens parurent, on les accabla de questions. Un huissier du roi vint les chercher. Le comte de Guiche demanda étourdiment à Lauzun s'il fallait garder le secret du vieux frondeur. — Je ne pense pas que ce soit bien nécessaire: après une amnistie, suivie de dix ans de tranquillité, Sa Majesté ne pourrait songer à inquiéter cet homme. — Chargez-vous donc de conter cette histoire, vous qui savez si bien divertir le roi.

Ce fut en effet Lauzun qui porta la parole. Il insista sur les circonstances les plus singulières de l'aventure; il en fit valoir les détails pittoresques. La libéralité de l'hôte, l'excellence du repas, la profusion des vins, les recherches et les agréments de cette maisonnette perdue au milieu des bois en faisaient un séjour mystérieux. Le roi croyait entendre un conte de fées. La jolie fille de l'hôte intéressait Sa Majesté. Le mauvais accueil du concierge, sa méfiance et son inquiétude en voyant les étrangers, sa répugnance à ouvrir la grille, et d'autres particularités habilement ménagées par Lauzun, excitèrent la curiosité du prince.

— Mais quel est donc ce gentilhomme? demanda Sa Majesté à plusieurs reprises sans obtenir la réponse qu'elle désirait.

M. de Guiche se chargea d'informer le roi des confidences du vieux frondeur; mais sans doute il ne sut point donner à cette seconde partie du récit le piquant et l'attrait de la première; car la physionomie de Sa Majesté devint horriblement sérieuse. Lauzun, qui tenait ses regards d'aigle invariablement attachés à la figure royale, en étudiait les moindres plis. Il crut s'apercevoir qu'au nom de Lafargue, le roi, tombé dans la rêverie la plus désolante pour M. de Guiche, avait cessé d'écouter le reste de l'histoire, et qu'il avait même commencé à murmurer tout bas quelques phrases de mécontentement dont personne ne put deviner la cause.

— Il n'y a vraiment que Lauzun pour amuser le prince, répétaient les ducs, et il faudra bien qu'il obtienne les grandes entrées; car Sa Majesté ne pourra bientôt plus le quitter d'une minute.

Le maréchal de Gramont gronda son fils d'avoir hasardé quelques plaisanteries que le roi avait évidemment trouvées de mauvais goût, puisqu'il n'en avait pas même souri. Tout le monde resta inquiet et étonné en voyant Sa Majesté, après une distraction profonde, prendre son chapeau et sa canne, comme pour sortir, sans avoir commandé son carrosse, et puis monter brusquement le petit escalier de la reine mère.

— Je crois, pensa Lauzun, que nous allons voir enfin si dix ans suffisent pour éteindre la rancune royale.

Anne d'Autriche, étendue sur une chaise longue, soupirait encore douloureusement des dernières souffrances causées par le pansement de son cancer. Quelques larmes arrachées par la violence du mal coulaient sur ses joues, tandis que le médecin attachait les derniers cordons de l'appareil. La reine, les yeux levés au ciel, offrait à Dieu ces douleurs cruelles en expiation de ses péchés. Le roi s'était assis en face d'elle.

— Vous rappelez-vous, lui dit-il, comment s'appelait un certain gentilhomme qui anima le peuple contre votre lieutenant des gardes, le jour que vous fîtes arrêter le conseiller au parlement Broussel? — Je retrouverai facilement son nom au besoin. — Vous rappelez-vous quel homme s'introduisit, à la tête d'une horde en guenilles, jusque dans le Louvre, demandant à me voir, lorsque le bruit se répandit à Paris que vous vouliez m'emmener loin de mes sujets rebelles? — C'était, je crois, le même. — J'ai bonne mémoire: la figure de ce frondeur m'est restée gravée dans l'esprit, quoique je fusse bien enfant. Vous souvenez-vous de celui qui harangua le peuple dans une

place, et s'empara de la porte Saint-Honoré, par où nous devons sortir? — Oui! oui! c'était encore le même. Il s'appelait Lafargue. — Eh bien! Lafargue est à quelques lieues d'ici, tranquillement installé dans une jolie maison au milieu des bois de Compiègne. — Mon fils, comment ce Lafargue est-il si près d'ici? Le misérable! il a menacé M. le cardinal de coups de bâton! des coups de bâton comme à un chien! à M. le cardinal! Il n'est pas possible que vous laissiez en repos l'auteur de telles injures. — C'est mon avis; mais il y a une amnistie dont les termes sont formels. — Sans doute, on ne manquera pas d'écritures de toutes sortes à vous objecter. Quand j'étais régente, sire, ils m'ont opposé ainsi des lois, règlements et parchemins séditieux de tant de façons, qu'ils m'ont forcée de leur faire la guerre. — Le président Lamoignon ne voudra point revenir sur



Les filles d'honneur étaient confiées à la garde de la sévère duchesse de Navailles.

d'anciens crimes auxquels nous avons promis l'oubli. — Mon fils, ces gens de robe ne respectent rien. Ce sont eux qui m'ont poussée à bout par mille tracasseries à tout ce que j'ai voulu faire; mais, grâce à Dieu, vous êtes tout-puissant aujourd'hui. Il serait plaisant que Lamoignon, qui nous doit sa place, voulût nous résister pour une telle misère. Il faut lui commander de faire le procès à cet homme, et qu'on le mette à mort avant huitaine. — Je doute que cela soit possible. — Est-ce bien vous, Louis, qui parlez ainsi? s'écria la reine d'un ton d'aigreur ironique. Vraiment on vous prendrait plutôt pour un vétillaux avocat, que pour le fils d'Anne d'Autriche et l'élève de M. le cardinal. — Ne vous en déplaise, ma mère, je ne suis l'élève de personne. — Soit; mais vous êtes roi de France et maître de punir une insolence, si je n'ai pas désappris ce que c'est que la royauté. Il faut que cet homme meure, qu'importe les amnisties! Il vous plaît qu'il meure. Si les marchands de grimoire n'y veulent point mettre la main, faites enlever Lafargue par vos gardes, et faites-le pendre. — Il mourra. Je vais mander Lamoignon.

Le roi étant sorti, la reine mère pria madame de Motteville de faire une pieuse lecture. La matinée entière s'écoula dans la méditation des sublimes préceptes de l'Imitation de Jésus-Christ, où l'oubli des injures et la charité sont si généreusement recommandés aux fidèles, aussi bien que le mépris de la mort. Une si douce et si consolante morale rendit quelque peu de résignation à la reine infortunée dont les souffrances croissaient tous les jours.

Il ne fut point difficile de trouver dans les détails de la Fronde quelque meurtre dont l'auteur fût inconnu, et dont Lafargue pût être accusé aussi bien que tout autre. D'obscurs valets du Louvre donnèrent volontiers leurs témoignages. Le procès fut instruit avec activité. Les représentations de Lamoignon furent si mal accueillies du roi, que le premier président n'osa les renouveler, de peur que le ressentiment royal ne se tournât contre lui. La plupart des juges s'étaient montrés dans les troubles aussi animés contre la cour que l'accusé lui-même; ils sentaient bien que ce procès était une scandaleuse comédie. L'ac-

cusation était molle; les témoignages se prononçaient timidement. La défense de Lafargue fut seule si logique et si courageuse que le président, en donnant lecture de l'arrêt de mort, sentit sa voix s'éteindre et ses genoux plier, et qu'il fut obligé de s'asseoir au milieu de l'assemblée consternée.

— Malheur à vous, juges lâches et iniques! s'écria le condamné avec fureur, malheur à vous et honte à la France entière, qui n'a que des magistrats vendus! C'est vous-mêmes que vous frappez en me livrant au bourreau, misérables brutes que vous êtes; on vous décimera, on vous tuera l'un après l'autre comme des bestiaux. Nous sommes d'anciens amis, messieurs; j'en vois parmi vous qui ont fait les tribuns et les Brutus, ils auront leur tour, ils auront leur tour! Qu'ai-je besoin de protester de mon innocence? Vous en êtes aussi persuadés que moi. S'il y a là-haut une justice, puisqu'il n'y en a pas ici, je vous verrai arriver comme moi décapités au tribunal céleste. Et toi, Lamoignon, homme sans cœur, voilà un beau début dans tes fonctions! Mais le jour que Dieu sera président pour juger entre nous, fusses-tu muni d'une réputation universelle d'intégrité, fusses-tu couvert d'une robe plus blanche que celle d'une fiancée, je t'inonderai de mon sang; je te cracherai au visage en t'appelant lâche et prévaricateur.

Dans un moment où les douleurs s'étaient un peu calmées, la reine mère se frotta les mains en écoutant le récit de cet étrange procès; elle rit de bon cœur en songeant aux émotions de cette pâle assemblée qui venait de condamner un rebelle dont les insolences avaient été jadis excitées et soutenues par le parlement entier.

Au moins, pensa Lauzun, je sais maintenant ce que pèse la rancune du roi; mais si je l'offense un jour, il se trouvera bien quelqu'un pour demander ma grâce. Voyons si on l'obtiendra.

MM. de Guiche et de Coilin s'unirent à lui pour supplier le prince avec instances de pardonner au malheureux Lafargue.



Grande rumeur parmi les robes noires. Le révérend père Charrier, le docte père Joly, le bon père Verjus citèrent les Ecritures, parlèrent latin, compulsèrent des in-folio...

— Mon cher Lauzun, disait le roi, j'éprouve un véritable regret de vous refuser; mais la reine ma mère ne veut pas entendre parler de grâce. Surtout, ne m'amenez pas la fille de cet homme; je ne veux pas la voir, et vous me ferez plaisir de ne plus songer à tout cela.

Les tendres et éloquentes prières de la duchesse de La Vallière, chez qui Lauzun avait couru aussitôt, ébranlèrent seules le roi. Il s'en alla consulter la reine mère.

La colère ranima un instant les yeux éteints d'Anne d'Autriche. Elle prit pour répondre à son fils un ton qui aurait pu rappeler ses plus beaux moments de rage contre le parlement frondeur, si les souffrances mortelles du cancer n'eussent rendu sa voix plaintive.

— De quoi se mêlent ces gens-là? que leur importe la vie de ce Lafargue? ce n'était pas la peine de le condamner si on ne l'exécute point.

Lafargue fut exécuté sur la Grève.

— Suis-je bien un favori, pensait Lauzun, moi qui n'ai pas su fléchir un instant l'animosité du maître ?

Le président Lamoignon ne dormit pas de huit jours après son tragique début. Il jura solennellement, les larmes aux yeux, à l'instant où le malheureux gentilhomme montait sur l'échafaud, que jamais il ne ferait une autre concession de ce genre à aucun monarque du monde. Sans doute ce tardif repentir l'eût affligé longtemps, si les biens confisqués du condamné ne lui eussent été donnés en gratification par le roi, et si par un heureux hasard la terre de Courson n'eût été voisine d'une petite propriété du président, qui vit ainsi sa fortune doublée¹. Il essuya donc ses larmes et courut au Louvre pour remercier Sa Majesté. Il tenait modestement ses habits noirs cachés derrière la foule des justaucorps de velours, lorsque Lauzun, le prenant par la manche, l'attira dans le milieu du salon.

— Place à M. le premier président, mes amis ; un homme d'humeur douce, qui laisse tuer un innocent plutôt que d'avoir une querelle. La condescendance est une aimable qualité, surtout quand elle fait la fortune de celui qui la possède. Messieurs, le ministre Sully fut le plus probe des financiers une fois qu'il eut fait sa main. M. de Lamoignon sera indubitablement le plus intègre des magistrats maintenant qu'il est chargé de dépouilles. Nous irons le voir à Courson, M. de Guiche, Collin et moi, et cela lui portera bonheur comme à l'autre propriétaire.

La confusion extrême du président l'eût étouffé sur la place, si l'huissier n'eût soulevé le rideau de soie verte de la porte et ne lui eût ainsi présenté une issue par où il s'élança dans la chambre du roi comme un rat échappé d'une souricière.

V. — Acquisition d'un ami dévoué. — Les grandes entrées. — Pluie de faveurs. — Tempête affreuse dans le cérémonial. — Il y a des cœurs que l'on gagne en disant force sottises privées de sens.

Mademoiselle de Montpensier, aussi riche que généreuse, ayant appris que Lauzun avait juré de sacrifier tout ce qu'il possédait pour marier avantageusement l'orpheline de Lafargue, voulait le seconder dans ce louable projet ; mais la jeune personne voulut se retirer dans un couvent.

— L'exemple de Lafargue ne vous donne-t-il pas à réfléchir, disait Lauzun à la cousine du roi ? Votre Altesse fut passablement frondeuse dans les derniers temps, et je lui dirai en confidence un mot prophétique de Mazarin qui la concerne. Lorsque vous avez fait tirer le canon de la Bastille contre l'armée du roi, le cardinal s'écria : Mademoiselle vient de tuer son mari avec ce canon-là ; elle restera fille toute sa vie.

La petite-fille de Henri IV rougit jusqu'aux yeux, car sa beauté qui était encore dans son éclat ne la consolait qu'imparfaitement du malheur d'avoir atteint ses trente ans.

— Monsieur de Lauzun, je vous ferai aussi une confidence ; je n'ai pas besoin que le roi me donne un mari ; je serais capable de m'en choisir un toute seule, et le monde sera bien étonné s'il m'arrive de jeter les yeux sur un simple gentilhomme. Mais je vous promets de vous demander conseil avant de rien décider. — Que signifie cela ? pensa Lauzun, me prendre pour confident et conseiller !... N'allons pas trop vite, s'il vous plaît ; le roi n'aurait qu'à vous garder au fond une rancune comme à Lafargue et à Gondî. Je n'entends pas être culbuté en votre compagnie, fussiez-vous petite-fille de Dieu le père.

Quelques jours suffirent à Lauzun pour acquérir la certitude que le roi n'avait point encore oublié l'affaire du canon de la Bastille ; il évita en conséquence les entretiens secrets avec la fille de Gaston d'Orléans, tout en affectant pour elle un respect si exagéré qu'elle ne pouvait se fâcher de sa réserve.

Une ligue terrible s'était formée contre la pauvre La Vallière ; la Mancini en était l'âme. Le démon honteux de l'envie avait rassemblé autour d'Olympe toutes les jolies femmes qui prétendaient secrètement à l'honneur de captiver le cœur du roi. Madame Henriette, la première personne de la famille après les deux reines, ne craignit pas d'entrer dans une si vilaine cabale. Cette princesse, fort mécontente de son mari, dont les inclinations n'étaient guère conjugales, aurait désiré faire de l'amitié que le roi lui témoignait quelque chose de plus tendre. Sa jolie figure, les grâces de son esprit et ses dix-huit ans lui donnaient des chances de succès ; mais il fallait renverser la favorite, dont la fortune semblait se consolider à chaque effort qu'on faisait pour la détruire. On employa d'abord l'ignoble expédient des lettres anonymes pour avertir la jeune reine de la liaison de son mari. Ce fut le marquis de Vardes, l'un des confidents du roi, qui commit cette bassesse ; mais les espions de Sa Majesté surent intercepter les lettres. Les soupçons du monarque tombèrent sur Olympe, et ce fut le jour d'un grand bal où devait paraître mademoiselle de La Vallière que l'orage éclata. Il ne fallut pas moins que l'habileté d'Olympe pour parer ce coup terrible ; elle vint à bout de le faire tomber sur la tête des Navailles, qu'elle accusa perfidement d'être les auteurs de toutes ces manœuvres. La pauvre duchesse et son mari furent injustement exilés.

Cependant on reconnut que la jeune reine avait reçu quelques avis ; car en voyant entrer mademoiselle de La Vallière dans le bal, elle s'écria :

— *Es esta que el rey quiere !* Voilà donc celle que le roi aime !

Le visage du roi devint visiblement sombre. Lauzun ne quittait pas la favorite ; il lui témoignait une déférence et un respect extrêmes. La reine mère, qui ne se faisait pas faute de contrarier son fils par d'inutiles remontrances, avait déjà mis en mouvement la bile de Sa Majesté en lui parlant de sa maîtresse avec mépris. Des réflexions injurieuses que fit la jeune reine au milieu du bal achevèrent d'irriter le roi. Ils s'avança l'œil brillant de colère vers le groupe des princesses en disant à haute voix :

— Mesdames, parlez mieux, je vous prie, de la duchesse de La Vallière.

La pauvre Louise s'était évanouie ; son joli corps, privé de mouvement, fut déposé dans le fauteuil de la reine, ce qui fit agiter en mille sens les vieux courtisans. La fête fut interrompue par l'apparition du médecin Vallot, qui commanda à la malade le repos le plus absolu et l'air de la campagne.

Peu d'instants après cette scène, le roi, dont l'agitation n'était pas encore calmée, interrompit une conversation qu'il avait avec Louvois pour faire appeler Lauzun.

— Tenez, monsieur de Lauzun, voici Louvois qui me dit du mal de vous. Il trouve mauvais que j'aie élevé un petit cadet de Gascogne, lui que j'ai fait ministre de la guerre, et dont le père n'était qu'un méchant conseiller au parlement. Pour lui donner une leçon, je vous accorde le grade de colonel, mon cher Lauzun, et le premier régiment vacant sera pour vous.

On parla longtemps de cette singulière soirée où le roi, par un mouvement de fureur, avait fait du même coup une duchesse et un colonel. Sa Majesté n'avait pas coutume de répandre ses faveurs légèrement et sans réflexion ; mais aussi, excepté dans l'affaire des princes de Conti, qui dans la suite bouleversa la cour, jamais Louis XIV ne compromit si fort la dignité royale, qu'il savait ordinairement si bien garder ; jamais il ne laissa voir si clairement qu'il y avait un homme caché sous la pourpre, et ce fut sans doute parce qu'il voulut réparer cette conduite inconsidérée, que plus tard ses enfants en lui tendant leurs bras pour recevoir des caresses paternelles, s'écorchèrent toujours les doigts contre les insignes de la royauté. On voit que Lauzun était bien servi du hasard.

Quelqu'un lui frappa sur l'épaule tandis qu'il recevait les félicitations des jeunes courtisans : c'était le maréchal de Turenne, dont la femme était une Caumont.

— Eh bien ! mon jeune cousin, après la canne à bec-de-corbin est venue l'épée de colonel. Est-ce que cela ne vous fait pas voir sur la terre un sentier qui serpente devant vous ? C'est après ma seconde campagne que je me suis senti des ailes aux épaules, et que j'ai reconnu que je ne marchais plus à travers champs. — Hélas ! mon cousin, le terrain des cours est mouvant comme les vagues. Aujourd'hui je monte, et demain peut-être je tomberai dans un abîme. Si je croyais avoir votre génie, je demanderais à faire la guerre, et plus tard j'arriverais peut-être à tuer dans une bonne mêlée quelque morceau de bois en bâton de maréchal. — Bah ! il y a de ces bâtons qui voltigent dans l'air épais des fêtes : un danseur léger pourrait bien en attraper un au vol par un passe-pieds gracieux. Vous avez de bons jarrets, vous, Lauzun. Je ne m'étonnerais pas de vous voir quelque soir sauter assez lestement pour retomber maréchal de France sur la pointe du pied aux applaudissements des dames. — Si cela m'arrive, les infants ne diront jamais en me voyant ce que notre jeune reine murmura tout bas quand vous lui fûtes présenté : Voilà un homme qui a donné bien des soucis au roi mon père. — Vous faites vos campagnes dans les boudoirs, mon cher Lauzun ; les femmes, en se rappelant ces jolies petites batailles, tremblent plus devant leur vainqueur que jamais Espagnol ne trembla en face de moi. Il y a aussi de beaux partis à tirer de ces victoires. Suivez votre route, mon cousin, et prenez garde aux duels, au poison et à la Bastille. — Monsieur de Lauzun, je désirerais vous parler, dit un grand garçon à tête ronde, d'une physionomie flegmatique. — Me voici prêt à vous entendre. — Depuis longtemps je regarde assidument dans le ciel votre étoile ; elle paraît devoir s'élever prodigieusement. Il vous faudra des hommes dévoués quand vous aurez de grands desseins à exécuter : je m'offre à vous dès aujourd'hui, corps et biens. Je suis gentilhomme. J'ai fait de bonnes études en Allemagne. Je sais passablement l'escrime, et ne crains point la fatigue. Vous me plaisez, sans que je puisse dire pourquoi... Je veux suivre votre fortune partout où elle vous entraînera. J'ai trente mille livres par an, dont je mangerai volontiers le fonds à votre service dans les temps malheureux, à la condition que vous m'emploierez toujours. Songez que le coadjuteur ne serait point devenu cardinal de Retz, s'il n'avait eu des amis à toute épreuve, comme Joly, Bussy-Lamet, Bellièvre ; songez qu'il n'aurait pu s'évader de sa prison sans l'argent, le courage et l'amitié du duc de Brissac. Foi d'Alsacien, si on vous arrête un jour, je vous délivrerai. Acceptez-vous mes offres ? Je m'appelle Baraille. — Lauzun, Baraille, cela ne va pas mal. Touchez là, monsieur Baraille. Votre éloquence, et surtout les deux syllabes de votre nom, me déterminent :

¹ Mémoires de Saint-Simon, t. IV.

j'accepte vos services, et je vais vous donner une importante mission pour commencer. Vous commanderez chez Renard un souper copieux pour quatre personnes. Vous ne parlerez point aux convives de nos sublimes projets. Que mes grandes pensées demeurent ensevelies dans votre sein comme les perles au fond de la mer, monsieur Baraille; et si vous voulez que je ne vous croie pas indigne de raser légèrement en ma compagnie les cimes élevées où les vents du destin m'entraînent évidemment, prouvez-moi ce soir votre dévouement à toute épreuve en faisant de votre ventre une barrique. Mais surtout gardez bien mes secrets, monsieur Baraille. — C'est cela, c'est cela, monsieur de Lauzun. Vous avez pris là un excellent masque auquel on donnera passage sans défiance partout où il se présentera. — Sans doute, monsieur Baraille, Quand j'aurai laissé derrière moi toutes les mascarades, et posé mes chaussures sur les marches du trône, alors la comédie sera finie; nous ôterons nos costumes; la foule émerveillée s'écriera dans le fond au-dessous de nos pieds: O ciel! qui aurait pensé que ce blanc-bec si badin était Nestor en personne, le conseiller des rois, traînant après sa robe son fidèle Achatès? — Alors toutes les mains sortiront du gouflre pour saisir votre robe et vous tirer en bas, sage Nestor; mais je prendrai mon épée, et vous verrez comme Baraille frappera vigoureusement sur ces têtes hurlantes. — Oh! que serait Lauzun sans Baraille? Tenez, monsieur Baraille, vous êtes le complément nécessaire de mon individu, la main de mon bras, le corps dont je suis la tête. Que dis-je? le plus essentiel de mes vêtements. A demain donc les grandes affaires, et pour vous donner quelque idée de ce que je roule dans mon cerveau, je vous dirai dès à présent que je songe à faire prendre au premier régiment que je suis destiné à commander de larges buffles et des broderies d'or aux manchettes. — Laissez-moi ce soin. Le lieutenant Baraille vous donne sa parole que le régiment de Lauzun sera le plus beau de l'armée. Pensez plutôt à ceci: le gouverneur du Berry que vous remplacez avait les grandes entrées. — Quel sens mystérieux cachent vos paroles, ô Baraille? Abaissez, abaissez les cils de vos yeux, car leur sagacité alsacienne m'épouvante. Avant que les grandes entrées nous soient ouvertes, que de petites portes il faudra franchir! que de petits escaliers il faudra monter! que d'exactitude dans les promenades à Marly, les chasses, les voyages! que d'assiduité à remplir les devoirs dont l'importance flotte dans les airs! Hélas! monsieur Baraille, n'est-ce pas une chose effrayante ainsi vue de loin?... Mais nous resterons fermes sur nos étriers, nous nous plongerons dans la poudre des routes pour humer les quolibets échappés de la bouche royale par la portière du carrosse; je serai le dernier au coucher, le premier au lever... Infatigable, présent partout à la fois comme le diable lui-même... Mais où allons-nous? Que je sois pendu si j'en sais rien! Feu Cromwell disait: On ne va jamais si loin que quand on ne sait ce qu'on a devant soi. Nous verrons s'il avait raison. — Permettez au lieutenant Baraille de vous donner un petit conseil. — Qu'il parle. — Vous avez séduit assez de belles dames pour votre plaisir seulement; songez maintenant à utiliser les bonnes fortunes. — Le lieutenant a bien parlé; il aura les clefs de notre petite maison de la rue Saint-Louis. Les titres et qualités des femmes lui seront soumis avant qu'on ouvre la porte. Allez, mon cher lieutenant, et montrez autant de discrétion que d'appétit.

Il n'est pas inutile d'apprendre au lecteur ce qui arriva aux ennemis de la duchesse de La Vallière. Vardes et la Mancini se croyaient désormais à l'abri des soupçons, à cause de la profondeur même de leurs perfidies envers le roi, dont ils étaient les confidentes. Pourtant un simple maître des requêtes découvrit par hasard cette affaire, se procura des preuves certaines et instruisit le roi de tous les détails. Sa Majesté prouva cette fois-ci qu'elle ne se laissait pas toujours emporter par le premier mouvement de son sang. Elle dissimula le fond de sa pensée aussi bien que le plus fin de ses courtisans, et garda sa colère enfouie un mois entier, en parlant à Vardes avec la même affection, tandis qu'elle amassait du fiel contre ce malheureux. Le marquis expia ses plaisanteries par quinze ans d'exil, et la comtesse de Saisons fut éloignée pendant quelques mois seulement. Ce qu'il y a d'étrange, c'est que les Navailles, dont on reconnut l'innocence, ne furent point rappelés sur-le-champ, et qu'ils perdirent leurs emplois.

Le marquis de Vardes est digne de quelque attention. Au premier examen, cet homme paraissait avoir une organisation semblable à celle de Lauzun. Sa jolie figure, son esprit railleur, son ambition, son habileté à manier les gens en les flattant, lui donnaient avec le favori du roi plus d'un point de ressemblance, et cependant il lui manquait je ne sais quoi de grand qui éleva toujours Lauzun dans une région qu'il ne pouvait atteindre. Il avait arraché du roi plus d'une faveur par des calculs savants, et cependant il n'obtint jamais qu'une demi-confiance, une demi-amitié et peu de considération. Il échouait là où Lauzun réussissait d'emblée, sans qu'on pût dire qu'il eût commis une faute. La même démarche faite par ces deux courtisans était qualifiée de finesse exquise quand c'était Lauzun qui la tentait, ou de coupable manœuvre si c'était Vardes. Cet homme était l'écorce de Lauzun. Il y avait entre eux la même différence qu'entre deux fruits du même arbre exactement pareils à l'œil, et dont l'un contient un suc délicieux, tandis que l'autre n'a qu'une fade saveur. Ce n'est qu'en examinant l'existence laborieuse et manquée du marquis de Vardes qu'on peut bien comprendre tout ce que valait Lauzun. Les revers d'O-

lympe et de ses amis, et la mort de la vieille reine-mère, qui arriva peu après ces intrigues, mirent fin à toutes les cabales opposées à la maîtresse du roi.

— Baraille, mon ami, disait un soir Lauzun en soupant avec le lieutenant, je suis peu satisfait de mon grade de colonel, puisque je n'ai point de régiment à commander. — Il faut attendre une occasion. — Pourquoi ne la ferais-je pas naître? Imaginons un nouvel uniforme; baptisons-le à notre fantaisie: j'en vante l'élégance au roi; on en compose un régiment dont je suis colonel, et je vous en donne une compagnie. — C'est une grande hardiesse; mais vous pouvez la risquer.

Lauzun commanda un costume militaire de son invention. Un soir que le roi l'avait prié de venir chez la duchesse de La Vallière, il y parut vêtu de ce costume.

— Eh! qu'est cela, Lauzun? s'écria le roi. — C'est un justaucorps militaire que j'ai rêvé, sire, et je l'ai fait exécuter pour voir si Votre Majesté ne serait pas d'avis de former une compagnie d'honneur ainsi vêtue. — Il est, ma foi, fort joli! mais à quel propos créer une nouvelle arme? — Dans mon rêve, sire, on avait trouvé que les gardes de Votre Majesté n'étaient pas une escorte assez nombreuse ni assez militaire, et on y avait ajouté une compagnie comme celle-ci. — Voilà un singulier rêve, Lauzun; mais il faudrait trouver un nom à ce joli uniforme. — Votre Majesté en avait imaginé un qui m'a paru très-ingénieux à mon réveil. Elle appelait ces hommes du nom qu'on donnait autrefois à certains soldats, les dragons. — J'avais là d'assez bonnes idées, Lauzun, et je veux qu'elles soient réalisées. Je me servirai des dragons en temps de guerre ou de voyage. Je trouve cela si gracieux que j'en ajouterais volontiers un détachement, à l'ordinaire, autour de ma voiture, si je ne craignais de faire tort aux privilèges de messieurs les gardes du corps. Nous en ferons toujours un régiment. — Deux régiments, sire. — Deux régiments, soit. Il y en aura un bleu et un blanc. — Voilà qui est parfait; et si Votre Majesté trouvait encore deux autres couleurs, il y aurait alors quatre régiments, c'est-à-dire autant que de compagnies des gardes. — En réfléchissant profondément, nous trouverions bien encore le vert et le rouge, dit le roi. — Le vert est excellent; mais je n'aime pas le rouge. — Le rouge ne sera pas comme celui des Anglais, Lauzun; il sera plutôt amarante. — Amarante est délicieux; heureux celui qui portera le justaucorps amarante! Il faudra nommer quatre colonels. — Vous serez de droit l'un des quatre, Lauzun. — Si Votre Majesté voulait créer un colonel général ayant la haute main sur les quatre régiments, avec le grade de maréchal de camp? — Cela ne s'est fait pour aucune arme. — Ce serait une belle innovation, qui élèverait au-dessus des autres corps celui des dragons que Votre Majesté a si bien perfectionné depuis quelques minutes. — Eh bien! je nommerai un colonel général. — Il faut que ce soit un homme d'une petite taille, si Votre Majesté ne veut pas s'exposer à avoir sans cesse sous les yeux un personnage ridicule et singulièrement vêtu. — Une petite taille, monsieur de Lauzun, cela m'irait bien. — Il n'y a point de costume qui ne paraisse charmant quand Votre Majesté le porte. — Je choisirai M. de Saint-Aignan pour colonel général. — Il a la tête trop forte. — Que dites-vous de Cavois? — Cavois est un joli et brave cavalier; il faut prendre Cavois, sire. — Je pense à une chose: Cavois ne voudra pas quitter la marine, où il vient d'entrer avec Tourville et Forbin. — Il faut absolument prendre Cavois. — C'est impossible; mais nous trouverons bien un homme de petite taille parmi les maréchaux de camp. — Vous nen trouverez pas un seul, sire. Il faudra en faire un nouveau exprès pour cet uniforme. Je recommande surtout à Votre Majesté de le choisir justement de ma taille, sans quoi tout mon rêve sera gâté, ce dont je ne me consolerais jamais. — Allons, allons, je vous entends; vous serez colonel général des dragons, ambitieux que vous êtes. — Ah! sire, quelle reconnaissance ne vous dois-je pas, moi qui vais porter le plus joli justaucorps de l'armée! — Il vous sied à ravir; mais je serai grondé par Louvois. — Votre Majesté s'entend mieux que Louvois en affaires de guerre, car c'est elle qui a formé Louvois. — Cela est très-vrai. — Certainement; et je ne vois pas pourquoi il se mêlerait de contrôler les idées de son maître, ni surtout pourquoi Votre Majesté ne ferait pas de nouveaux élèves. Ce que je sais, je le dois à vos enseignements. Il faut bien que mon éducation s'achève en dépit de Louvois. — Elle s'achèvera, Lauzun, Avec mes leçons et une campagne sous les ordres de votre cousin Turenne, vous deviendrez un bon militaire. — Hélas! sire, je n'ai que bien peu d'heures pour profiter des instructions de Votre Majesté. Je gage que si j'étais seulement dans un coin à écouter vos importantes conversations avec messieurs des grandes entrées, j'acquerrais promptement de belles et d'utiles connaissances. — Point du tout, mon cher Lauzun. Ces ducs sont bornés et ignorants. Je veux bien vous le dire en secret. Les grandes entrées sont données selon le rang de la naissance et non pas suivant l'esprit et les talents. — Il n'appartient pas à un gentilhomme de juger un duc à brevet. — Non-seulement ils sont ignorants, mais ils ne sont pas même bons pour me distraire et m'amuser tandis que Lavienne me coiffe. Je les regardais en pitié ce matin: ils n'ont su que me dire des sottises à me faire bâiller mortellement. Je veux vous y introduire pour leur faire honte. — Un maréchal de camp peut bien avoir les grandes entrées, s'il plaît à Votre Majesté de les lui donner.

— Vous n'êtes pas ancien dans le grade, Lauzun, avouez-le. — J'y suis posé par une belle et forte main ; je ne donnerais pas l'appui de son petit doigt pour les épaules de tous les princes de l'Europe. Et comment le colonel général des dragons pourra-t-il consulter le roi sur les détails de la formation de cette arme s'il n'a point les entrées ? — Vous avez raison, je vous les donne.

— Baraille, mon ami, dit Lauzun, regardez-moi bien, je vous prie, des pieds à la tête. Ne suis-je pas grandi de quelques pouces depuis deux heures ? — Ne me faites pas languir. Qu'est-il arrivé ? — Je suis maréchal de camp, et dans un mois plus de cinq mille personnes porteront le costume que nous avons inventé. — Vive Dieu ! voilà une partie bien jouée. C'est dans la chambre des maîtresses du roi que vous faites vos plus belles campagnes. — Ce n'est pas tout, Baraille : regardez-moi maintenant entre les sourcils, et devinez. — Oh ! voulez-vous que je perde la raison ? Qu'y a-t-il encore ? serait-ce que vous avez les grandes entrées ? — Vous l'avez dit. Embrassons-nous, Baraille. A présent, mon ami, redressons-nous, je vous prie. Un écolier se réjouit d'avoir sauté sur une butte de terre ; mais le voyageur ambitieux rêve avec un front soucieux tant qu'il reste au-dessus de sa tête un pic élevé qui ne porte point l'empreinte de ses semelles. Levez les yeux, Baraille ; la cime de cette montagne où nous cheminons est à peine visible. Il faut marcher avec une nouvelle ardeur ; il faut monter si haut que le jour où nous tomberons, nous soyons brisés en mille parcelles dont on ne puisse pas même trouver de traces dans la vallée. Mon rôle ne sera point exempt de fatigues ni de soucis. Me voici fixé à la frange du manteau royal comme un brin de galon. Le prince ouvre les yeux. Que voit-il devant lui ? Lauzun. Le prince s'ennuie. Qui doit le divertir ? Lauzun. Le prince va, vient, s'arrête, mange, monte à cheval. Qui est là derrière lui ? Lauzun. Quand je serais le protocole, le lieu-commun en chair en os, comme Coillin ; quand je serais né comme lui de l'union du blason avec l'étiquette, il se trouverait toujours des heures où cette vie me serait insupportable. Lauzun n'est plus un homme : il a les grandes entrées ; il portera le bougeoir à son tour quand il aura bien mérité du roi ; il sera envié dans ces puériles fonctions par tout ce qu'il y a de superfin dans les joyaux vivants de la couronne. Savez-vous que ce serait la plus misérable des existences si je n'avais pas pour le monarque une véritable passion ? Vous m'entendez, messire Baraille, il est impossible que je n'aie pas pour le roi une véritable passion, une passion semblable à celle d'un amant pour sa bien-aimée. Tenez-vous cela pour dit, et sachez que toute la terre doit en être persuadée. Soyons toujours à cheval sur le palefroi potelé de la politesse ; soyons exacts comme le soleil, inévitables comme la mort, soigneusement garantis contre les regards scrutateurs sous un parasol de minuties et de discours oiseux. C'est ainsi qu'on se cramponne à la pourpre comme une teigne dévorante, et qu'on finit un beau jour, à force de transformations, par devenir un milan aux serres formidables, d'un insecte chétif qu'on était. Et vous, Baraille, montrez-vous infatigable aussi, surtout prudent et inexorable en matière de convenances.

Après cet essor prodigieux qu'avait pris la fortune de Lauzun, elle s'élevait encore tout doucement comme un oiseau de proie qui semble immobile au milieu des airs, et qui finit pourtant par disparaître dans le ciel. Le roi ne s'intéressait plus qu'à la conversation de Lauzun. Les personnages à grandes entrées en convenaient avec dépit. Lui seul savait animer la conversation du lever, ordinairement sèche et languissante. Les heures de liberté de ce favori étaient celles où les personnages graves occupaient le roi : c'étaient l'instant du conseil d'Etat, celui du travail des ministres et des audiences. On pense bien que la vive amitié de Lauzun pour le prince lui faisait trouver le temps bien long pendant ces affaires sérieuses ; aussi, pour amuser ses ennuis, il consacrait précipitamment ce petit nombre d'heures aux intrigues galantes, où il était plongé plus fort que jamais, emplissant ses coffres de lettres d'amour dont Baraille lisait la moitié, et tapissant les murs de sa maisonnette de l'Île-Saint-Louis avec des portraits de Mignard ou de Petitot. Malgré la discrétion la plus scrupuleuse, il en acquit une immense réputation d'habileté en matière de négociations amoureuses. La vertu la plus réelle et d'une cébrité solidement établie aurait été ternie sans remède par un mot léger de Lauzun. Chaque jour on se disait à l'oreille les noms nouveaux ajoutés à cette liste énorme, et dans le nombre il s'en trouvait de si glorieux et de si hauts, qu'on ne les prononçait qu'avec effroi. Celui de Madame, belle-sœur du roi, passa comme un zéphyr léger au milieu de ces chuchotements, en dépit de la passion publiquement déclarée du comte de Guiche pour cette princesse. Ces intrigues ayant donné lieu à des plaisanteries de mauvais goût où la jalousie était pour moitié, le roi crut devoir avertir amicalement son favori que, s'il ne se modérait, on serait dans la fâcheuse nécessité de l'enfermer pour quelques mois à la Bastille, afin d'apaiser les murmures scandaleux.

Au milieu de cette dissipation inouïe, Lauzun fit sortir de terre les quatre régiments de dragons dont l'éclat, la discipline parfaite et les manœuvres habiles remplirent d'étonnement des maréchaux vieillissants dans les guerres. On demandait où ce courtisan avait pris la connaissance des détails du métier, et Lauzun avait soin de répondre à toutes les questions : — C'est le roi qui m'a enseigné cela. Sans l'aide du roi, je n'en serais point venu à bout.

De sorte que, pour faire leur cour au monarque, les généraux avaient soin de vanter la bonne mine des nouveaux régiments. Les princesses ayant témoigné le désir de voir les dragons, le roi donna l'ordre de former un camp dans le voisinage de Fontainebleau, où se trouvait alors la cour.

La veille de la visite, Lauzun et Baraille eurent une grande consultation.

— Il serait à propos, Baraille, mon ami, de nous distinguer demain par quelque brillante innovation. Si, par exemple, lorsque le roi sera entré dans nos tentes, nous nous emparions de la garde de sa personne en substituant avec adresse les dragons aux gardes du corps ? — La chose est faisable ; mais il y a de quoi nous mettre à dos tous les maîtres des cérémonies. — Lorsqu'un danseur réussit à prendre audacieusement près d'une femme la place qui appartient à un autre, la belle qui se voit l'objet d'un tel empressement montre toujours de l'indulgence pour le cavalier entreprenant qui manque à cause d'elle aux lois de la politesse. Ne savez-vous pas que la royauté est une femme pleine de coquetterie, et que les sévères maîtres des cérémonies ne seront plus à ses yeux que des gens à préjugés, des tuteurs incommodes, si nos infractions à l'étiquette lui font honneur ? — Cela nous vaudra quelques bons coups d'épée... Des duels ! lieutenant, au point où nous en sommes dans l'esprit de cette femme si pleine d'affectation et d'orgueil dont je vous parlais tout à l'heure, un duel serait notre triomphe. Savez-vous qu'elle en pourrait avoir un accès de sensibilité, de tendresse même ; et qui sait où nous la mènerions si elle se jetait tout en émoi dans nos bras ? Elle serait livrée, subjuguée pour la vie... Monsieur Baraille, vous aurez donc soin de vous tenir avec votre compagnie près des barrières du camp des dragons, et sitôt que le roi sera entré sur notre domaine, vous vous avancerez d'un air assuré entre Sa Majesté et les gardes du corps. Vous mettrez des sentinelles aux portes de chaque tente où paraîtra le prince, et vous ferez exactement autour de sa personne tout le service ordinaire des gardes. Il en arrivera ce que voudront Dieu notre seigneur et le génie protecteur des Lauzun. Ce sera une audace inconcevable, je le sais ; ce sera une monstruosité qui fera honnir notre nom à tout jamais par les générations futures, si le caprice royal nous blâme. Tel est le sort de tous les conspirateurs : l'opprobre s'ils échouent, et la gloire la plus éclatante s'ils réussissent. O De Rhodes ! Saintot ! ponctuels maîtres des cérémonies ! Quel cauchemar roidirait vos membres si bien approvisionnés de gestes compassés ! quelles transes mortelles vous agiteraient cette nuit, si vous saviez ce que nous préparons pour demain ! Et vraiment, Baraille, il faut que nous soyons d'incorruptibles pervers pour causer ainsi froidement de ce qui doit bouleverser le monde.

L'entreprise téméraire eut un plein succès. Le roi se montra flatté de l'empressement des dragons. Après avoir admiré la tente de Lauzun, décorée avec un luxe et une recherche qui en faisaient un boudoir de petite-maîtresse, Sa Majesté, accompagnée des princesses, adressa un sourire approbateur à Baraille, qui s'était emparé avec audace de la place réservée au capitaine des gardes en service. Les dames murmuraient amoureusement entre elles, disant que Lauzun agissait toujours autrement et mieux que les autres. Les vieux courtisans, partagés entre la jalousie et la crainte de déplaire au roi, avaient tous une physionomie grotesque en copiant le sourire du monarque et en fronçant leurs gris et épais sourcils. Les gardes du corps, connaissant mal les localités du camp, ne purent trouver une occasion de reprendre leurs postes usurpés. Ils s'égarèrent parmi les tentes. On les vit courir éperdus, se débâter misérablement comme des écoliers au milieu des cordes et des barrières. A peine s'ils réussirent à se rallier pour l'instant de la sortie du prince. Le duc de Charost, capitaine de service, prononça ses commandements d'une voix si voilée par le désespoir et la colère, que les gardes ne l'entendirent point et ne surent que faire. Enfin il s'approcha de Lauzun et lui dit à l'oreille :

— Un tel affront ne sera pas impuni, monsieur ; tout votre sang... — Je suis à vos ordres, monsieur, répondit Lauzun avec autant de hauteur qu'un duc.

Mais le roi interrompit cette querelle.

— Messieurs, dit-il, cette innovation de M. de Lauzun me plaît et me semble aussi raisonnable qu'ingénieuse. Il est juste que ceux que nous visitons nous guident et fassent les honneurs de leur domicile. J'entends qu'il en soit ainsi désormais. S'il arrive qu'on s'en montre mécontent ou qu'on veuille en faire une querelle à M. de Lauzun, on se brouillera sans retour avec moi.

Le duc de Charost ne put soutenir le regard sévère du roi. Il ne reparla jamais de sa provocation ; mais il en garda toute sa vie une haine mortelle contre Lauzun.

M. De Rhodes, dont le favori aurait voulu avoir l'appui, montra une horreur profonde pour les innovations. Son cœur était ulcéré.

— Je sais bien, disait-il les larmes aux yeux, que l'étiquette militaire n'est plus dans mes attributions ; mais si les privilèges des gardes ne sont pas respectés à quatre pas du château, c'est que les hommes se démoralisent. L'infection pénétrera quelque jour au milieu de la cour. C'est une chose effrayante et qui rembrunit l'avenir des couleurs les plus noires. — Consolez-vous, monsieur le grand maître. Le prince a le génie de la conservation et le respect des choses saintes.

Il ne faut pas vous effrayer pour une légère modification dans les escortes de Sa Majesté. — C'est vous, monsieur, qui nous perdrez, c'est vous et ce sont vos semblables. Voilà, voilà le mal incurable que causent les favoris. Ils passent rapidement d'un emploi à un autre avant d'en avoir seulement appris les plus importants détails. Ils arrivent inexpérimentés jusqu'au pied du trône, et là ils donnent aux souverains le dangereux spectacle d'un dignitaire agissant et parlant comme font les particuliers. De là cette confusion honteuse d'une cour où personne ne garde une année seulement la même place, où toutes les dames debout crient jusqu'à ce qu'elles soient assises : elles briguent le tabouret ; et, Dieu me pardonne ! si on ne les arrêtait, elles prendraient des sièges à dos. Ce n'est pas ainsi qu'on fait dans les cours d'Allemagne. Ah ! malédiction sur les favoris ! — Il vous sied bien, riposta Lauzun, transporté de colère, il vous sied bien de parler avec légèreté d'une question que nous avons approfondie et méditée, d'une question que Sa Majesté a résolue avec la sagacité qui la distingue ! Vous qui n'avez pas su organiser les cérémonies du mariage du roi sans y commettre des fautes qu'on ne peut dire sans horreur ! vous qui avez laissé les princesses de Carignan et de Monaco mettre des robes à queue ; ô ciel ! lorsqu'il est au su de tout le monde que les princesses du sang en doivent seules porter ! Vous qui auriez laissé tenir la robe de mademoiselle de Montpensier par le neveu de Mazarin, si la fille de Gaston, sentant se révolter son sang d'illustre source, n'eût pleuré et tréigné pour avoir un duc, tant et si bien que Roquelaure s'offrit à elle !... Quelle honte eût-ce été, je vous le demande, si un étranger sans titre eût tenu dans ses mains, devant tous les grands d'Espagne, la queue d'une nièce de rois par son père et par sa mère ! la queue de la petite-fille de Henri le Grand, si horriblement assassiné par Ravaillac ! O monsieur De Rhodes ! ne parlez plus de hardiesses ni d'innovations dangereuses, vous qui avez compromis la dignité d'un jeune roi, encore sans expérience, par vos impardonnables oublis, et surtout ne m'accusez point de vouloir renverser les lois et commettre des sacrilèges dans l'instant même où je viens de réussir à amener une amélioration certaine, après les recherches les plus scrupuleuses dans les livres savants, où j'ai acquis la certitude de mon droit. — Et quoi ! monsieur de Lauzun, répondit De Rhodes avec étonnement, serait-ce vraiment une chose autorisée par quelques exemples historiques ? Loin d'être un homme léger et futile, comme je vous croyais, auriez-vous une grande érudition dans la plus belle des sciences ? — Eh quoi ! monsieur le maître des cérémonies, reprit Lauzun sur le même ton, auriez-vous oublié ce qui arriva aux réjouissances de la majorité du roi ? Après un immense cortège, composé de tout ce que la noblesse renfermait de galant et de riche, on vit apparaître le jeune monarque. Il se reconnaissait tout d'abord sur son beau cheval pour les délices du genre humain. Les cris de : *Vive le roi !* n'étaient interrompus que par les larmes de joie. Ces cris, épanouissant tous les cœurs et montant jusqu'au ciel, conduisirent le roi jusqu'à l'escalier de la Sainte-Chapelle, où les gardes du corps, saisis d'admiration et de respect, se formèrent en double haie et cédèrent la garde du monarque aux cent-suisse. Alors, ce régiment étranger, posté aux portes de l'église, y introduisit Sa Majesté, et resta autour de son dais, dans le silence et le recueillement, tant que dura la messe. Au sortir de la chapelle, les gardes du corps reprirent leur place derrière...

Lauzun n'en put dire davantage. Le grand maître des cérémonies se jeta dans ses bras. Il s'en alla ensuite, disant partout que le jeune favori était un homme doué de qualités solides, profondément instruit, auquel on pouvait s'en rapporter en toutes choses, même dans les questions les plus ardues du cérémonial.

Cependant Lauzun avait commis une grande imprudence en voulant ainsi prouver que son esprit n'était pas uniquement absorbé par les plaisirs. Les gens qui se piquaient de finesse crurent avoir découvert dans sa conduite au camp de Fontainebleau la preuve certaine qu'il n'avait pas au fond toute la naïveté d'un libertin sans ambition. De plus, la hauteur qu'il avait montrée dans ses débats avec messieurs les gardes, donna aux courtisans une crainte qu'on n'avait pas encore eue. L'attention des personnages les plus puissants, des membres de la famille royale et des vieillards les plus graves se tourna sur ce jeune homme auquel les femmes seules avaient songé jusqu'alors. On parla contre lui à plusieurs reprises au roi, mais Sa Majesté ne voulut écouter aucun de ces propos.

— J'en sais plus que vous sur Lauzun, disait-elle à tous ceux qui lui donnaient des avis. Je suis son ami. Le fond de son cœur m'est ouvert.

D'autres fois elle répondait avec un ton sévère :

— Les sots trouvent toujours la conduite des gens d'esprit tortueuse, et leur langage ambigu. Ils croient voir des calculs et des arrière-pensées dans tout ce qui s'écarte des façons ou des discours que dicte la sottise.

Quelques poètes de cour chansonnaient sur les ridicules de chacun. Le roi étant un soir en bonne humeur, se faisait réciter des couplets épigrammatiques. On appelait ces chansons les contre-vérités. Les coups de patte au favori n'y manquaient pas. L'auteur disait que Lauzun le superbe était un maréchal d'Ancre en herbe. Il raillait finement le courtisan sur ses campagnes, sur ses grades militaires et

sur son habileté à dissimuler son ambition par des dehors de légèreté. Tous les yeux se tournèrent sur le roi, qui se mit à fredonner tout bas le couplet satirique ; puis Sa Majesté dit d'un ton obligeant :

— J'aimerais mieux avoir l'esprit et la pénétration de Lauzun et passer pour un homme dangereux, que de devoir à la sottise une belle réputation de sincérité. — Décidément, pensèrent les envieux, Lauzun est inattaquable.

VI. — Belle réputation gagnée à la pointe de l'épée. — Avis aux maîtresses des princes. — Mystères effrayants. — Une camisole ne préserve point de la mauvaise humeur. — Une femmeuse railleuse mise au dépourvu.

Le roi d'Espagne venait de mourir. Louis XIV se préparait depuis longtemps à une guerre injuste. Lauzun, qui en avait reçu la confiance, se réjouissait d'avoir enfin une occasion de donner à sa fortune croissante des motifs plus graves que le caprice d'un jeune prince. Les envieux virent avec une joie maligne le favori chargé à l'armée d'importantes fonctions qu'ils le croyaient incapable de remplir. Les vieilles moustaches s'apprêtaient à écraser du poids de leur supériorité ce damoiseau si habile en matière de danses et de badinages, qui s'en allait au feu pour la première fois. Les dames le regardaient avec langueur en songeant au dommage que causeraient la fatigue et le soleil à la fraîcheur de son teint. Elles n'osaient penser sans effroi aux chances de mort ou de blessures graves.

Sa Majesté voulait assister en personne aux opérations. Il fallut donc que toute la cour se mît en voyage. Il n'est pas besoin de dire que le roi ne pouvait aller à la guerre sans les dames, ni se passer du grand couvert. C'eût été quelque chose de beau qu'un roi de France en campagne, privé de ses maîtresses et entouré seulement de soldats ! Turenne, qui conduisait les opérations, attendit un grand mois que cette seconde armée de jolies femmes, de maîtres d'hôtel et de valets fût venue se joindre à la sienne.

L'attaque de l'une des portes de la place de Courtrai fut confiée à Lauzun. Il arriva que les dragons et les mousquetaires plaisantant au milieu de l'assaut, et se faisant défi d'arriver les premiers à l'escalade, se trouvèrent tout à coup parvenus au milieu de la ville. Le duc d'Aumont battait encore en brèche d'un autre côté en brûlant à grand fracas la poudre du roi, que déjà la porte occupée par les dragons avait donné passage à l'état-major, et que tout était fini.

Lauzun s'empara de Furnes, mauvaise ville ouverte de tous côtés et située au milieu des ennemis, où il se maintint avec beaucoup de peine. Turenne lui donna le commandement de cette place, et écrivit au roi qu'il n'avait jugé personne plus capable de la garder que celui qui l'avait prise. Ceux qui s'étaient opposés au choix de Lauzun eurent un moment l'espoir qu'il y périrait ; car la ville, assiégée par des forces quadruples des siennes, faillit être reprise. Il ne fut plus permis de douter de l'extrême bravoure d'un homme qui avait passé quatre jours à se battre au milieu des rues et des fossés, qui avait été fait prisonnier et délivré deux fois en quelques heures. La mitraille avait emporté une de ses bottes et mis ses habits en lambeaux. Son obstination inébranlable fut fort approuvée du maréchal. Quand le roi donna lecture des détails aux dames, Mademoiselle dit qu'elle aimait qu'un homme fût extraordinaire en tout comme Lauzun, et la duchesse de Lavallière leva au ciel ses yeux bleus noyés de larmes de plaisir et d'admiration. Le roi trouva mauvais que sa maîtresse montrât ainsi pour un autre une sensibilité exagérée ; il en témoigna beaucoup d'humeur, et la marquise de Montespan, qui s'aperçut du mécontentement de Sa Majesté, sut faire sa cour habilement en disant que Lauzun s'était conduit comme aurait pu faire tout autre officier.

Guity, grand maître de la garde-robe, ami de Lauzun, lui envoya un exprès qui pénétra dans Furnes avec beaucoup de peine en passant au travers des assiégeants, pour lui conseiller de ne pas rester longtemps homme de guerre, et pour lui donner avis que le roi ne prononçait plus le nom de Lauzun avec le même ton affectueux depuis que la majesté royale n'était plus l'objet d'un culte assidu de tous les instants.

Le roi ne pouvait plus s'approcher d'un visage féminin sans entendre parler timidement, après mille détours, des dangers qu'on courait à Furnes, où devait évidemment périr l'élite des officiers. Sa Majesté s'amusait quelquefois de ces inquiétudes amoureuses, et disait que si Lauzun restait longtemps au milieu des ennemis, on finirait par découvrir toutes ses intrigues.

Le favori ne brilla pas moins à la prise de Lille qu'à la défense de Furnes. Il s'était lié avec Vauban, qui n'était alors que maréchal de camp, et dont les conseils ne lui furent pas inutiles. Grâce aux grandes entrées de Lauzun et aux éloges qu'il fit au roi de cet officier, l'homme de génie fut introduit dans la salle des audiences ; car l'étiquette du Louvre et de Saint-Germain brillait dans tout son éclat au milieu du camp. Sa Majesté, pénétrée de l'importance du cérémonial, aurait eu son petit coucher jusqu'à portée des boulets ennemis ; les ducs se seraient disputé l'honneur de lui présenter la canne et le chapeau sur le champ de bataille, et si la mort eût moissonné les membres eux-mêmes de la famille royale, le monarque n'aurait pas changé de linge plutôt que de recevoir la chemise d'autres mains que de celles d'un prince du sang.

Il arriva de notables changements à la cour dès qu'elle fut revenue à Saint-Germain. La duchesse de Lavallière s'aperçut que Sa Majesté venait la voir plus rarement et qu'elle bâillait outre mesure. On remarqua des sourires et de tendres regards échangés jusque chez la reine par la Montespan et le roi. Un soir Lauzun trouva Lavallière tout en larmes, et résolue à se retirer du monde. Elle avait écrit au roi une longue lettre pleine de tendres adieux et de doux reproches, dont Lauzun n'entendit point la lecture sans avoir le gosier quelque peu serré.

— Voilà qui est fort touchant, Louise; mais le cœur du roi est de bon acier, et puis votre lettre est justement ce qu'il faut pour que Sa Majesté dise après l'avoir lue : C'était une aimable et bonne personne. Elle fait une bonne action en se retirant au couvent; qu'elle y reste. — Ah! vous me tuez... N'aura-t-il donc pas même un regret? — Vous ne savez donc pas, Louise, qu'un homme orgueilleux ne regrette pas plus un cœur profondément épris qu'il ne recherche les triomphes faciles! Si le roi vous sait malheureuse, courbée dans votre désespoir sur des pierres humides, et luttant misérablement contre des désirs coupables, il dormira paisible, et doucement rafraîchi par la pensée de vos souffrances et de votre damnation; mais si vous lui dites : Adieu. Louis, le ciel m'appelle; je ne t'aime plus; tu ne me reverras jamais!... Alors son orgueil blessé ouvrira les ailes comme un jeune coq, et sautera par-dessus buissons et murailles pour vous ramener malgré vous.

Lauzun n'était pas homme à se tromper en ces matières. Il déchira la tendre épître, et dicta un petit billet bref et sec, devant lequel le roi resta interdit. Ce fut justement Lauzun que Sa Majesté supplia de poursuivre la fugitive. On n'eut pas longtemps à chercher. Le roi en personne força les portes du couvent de Chaillot, et ramena la duchesse plus triste, plus honteuse et plus résolue que jamais à en finir. La Montespan continua ses agaceries et ses manèges jusque sous les yeux de Lavallière. On n'aurait jamais su quels tourments celle-ci endurait, si elle n'avait dit une seule fois en montrant le roi et sa nouvelle maîtresse avec un sourire à fendre l'âme :

— Quand je serai dans une cellule, s'il m'arrive d'avoir un regret mondain, je penserai à tout ce que ces gens-là m'ont fait souffrir.

Pour qu'une femme de cette trempe ait montré quelque apparence d'amertume, il a fallu qu'elle eût au dedans une plaie profonde, et que sa douleur surpassât tout ce que la pensée humaine peut concevoir. Cependant elle resta bien longtemps encore à la cour, s'estimant heureuse de quelques retours de tendresse de plus en plus rares, et d'un semblant d'amitié si guindé, si plaqué d'étiquette, si à cheval sur le langage à la troisième personne, qu'il fallait être Louise de la Baume pour vivre dans une agréable mélancolie avec une si creuse nourriture. C'était un spectacle déplorable que de voir cette femme si belle et si parfaite ne pouvoir se préserver du malheur et de l'abandon. C'était un magnifique exemple aux maîtresses à venir, et qui n'a profité à personne.

La Montespan, qui avait vécu longtemps imperceptible à l'ombre de la duchesse de Lavallière, se montra bientôt fière et insolente, traînant à la remorque sa rivale vaincue, et se faisant des ennemis par ses épigrammes. Pour plaire à la plupart des hommes, de petits agréments valent mieux que de grandes vertus, et cette femme était le plus charmant des colifichets. A force de s'entendre complimenter de son esprit, elle en vint à ne plus savoir rien respecter et à ne plus mettre de bornes à la légèreté de ses discours. Il en résulta que Sa Majesté la regarda comme un enfant capricieux dont on écoute avec plaisir les malices; mais jamais la marquise ne connut un secret d'Etat; jamais elle ne fut au courant des affaires sérieuses, ce dont elle enragea toute sa vie, moins encore pourtant que de ne pouvoir obtenir le titre de duchesse dont Louise de Lavallière avait tant pleuré.

Un matin que le roi paraissait avoir une funeste disposition à l'ennui, Lauzun fit de grands efforts pour intéresser Sa Majesté en lui adressant mille questions sur de graves points de stratégie qu'il connaissait mieux qu'elle, et en écoutant avec curiosité de minutieuses instructions sur la façon de pointer une pièce ou de conduire un cheval rétif. Tout en se promenant sur la terrasse de Saint-Germain, le roi laissa la conversation devenir confidentielle.

— Sire, disait Lauzun, Votre Majesté est assurément le meilleur artiller de ce royaume. Il est honteux de voir le duc de Mazarin, grand maître de cette arme, ignorant comme un margaillier, et incapable de comprendre seulement la moindre des lumineuses inspirations qui passent par l'esprit du roi dans ses moments perdus.

— Mon cher Lauzun, le duc est plus d'à moitié fou; il ne vivra pas longtemps. Je vous nommerai grand maître de l'artillerie, et nous ferons ensemble des améliorations. — Ah! sire, n'oubliez pas cette promesse; car en voyant le génie naturel de Votre Majesté, je me sens petit et honteux de n'être qu'un danseur de courantes et un pauvre officier plein de zèle. Mais que ne deviendrai-je pas si le roi veut m'aider de ses lumières, et me céder ainsi quelques rayons de sa gloire? — Je ne manque jamais à ma parole. Vous l'avez. Gardez-en seulement le secret, car Louvois s'opposerait à votre nomination.

En ce temps-là, Monsieur se mit en tête d'obtenir un siège à dos. On ne sait qui avait pu inspirer à un prince si peu ambitieux cette prétention inouïe. Peut-être si le roi eût été vieux et sans enfants, et

si le trône eût dû revenir un jour à Monsieur, cette demande aurait-elle eu quelque apparence de raison; mais vouloir le siège à dos uniquement réservé aux rois et aux reines, lorsqu'il y avait un dauphin, c'était le comble de la folie. Sa Majesté ne s'en embarrassa guère d'abord. Des prières on en vint bientôt aux pleurs et aux cris. Madame paraissait en public dans un état d'abattement et de désespoir dont la cour était inquiétée. L'amitié du roi pour cette jeune princesse souffrait de la sévère nécessité d'un refus. Les maîtres des cérémonies passaient les nuits en consultations; d'imprudents amis de Madame se permirent des propos amers; Lauzun seul savait tout ce qu'il en coûtait de sacrifier ses affections de famille à des devoirs sacrés. Le roi fut en apparence cruel et inflexible. Plus tard seulement on trouva dans ses avis au Dauphin, revus et corrigés par Pelisson, quelques pages de regrets qui firent honneur à sa sensibilité aussi bien qu'à son courage.

Monsieur et sa femme n'eurent point le siège à dos.

La bonne humeur de Sa Majesté fut altérée par ces chagrins domestiques. On entendit à diverses reprises la bouche royale exhaler quelques soupirs mêlés à des réflexions douloureuses sur les épines et les ennuis qui environnent le trône. Lauzun, effrayé de ces lueurs de philosophie hypocondriaque et craignant pour la santé du prince, le supplia de se distraire et de chasser les sombres pensées; mais l'esprit du roi, trop fortement tourné au sérieux, ne s'amusait presque plus des satiriques étincelles de la Montespan, restait impassible aux farces de Molière, et goûtait à peine les rondeaux de Benserade et les bouts-rimés de Dangeau.

Les querelles de famille s'apaisèrent. Le cérémonial, un moment agité comme la mer, avait enfin calmé ses vagues furieuses. Les dignitaires se promenaient dans les salons de Saint-Germain avec autant de grave quiétude que les poissons dorés dans les limpides bassins de Marly. Monsieur avait renoncé à ses folles prétentions! et cependant le roi était soucieux.

Il n'était point probable qu'un grand projet eût cette influence sur les muscles de son visage, car les ministres ne se montraient pas plus affairés qu'à l'ordinaire. L'état florissait. Les armées étaient victorieuses, le nom du roi redouté au dehors; et cependant la gaieté du monarque ne revenait pas, et personne n'osait hasarder une plaisanterie au cercle de Madame, où Sa Majesté descendait chaque soir, et le grand couvert n'était plus qu'une silencieuse réunion semblable à un repas de fantômes; et la vaisselle semblait elle-même timide et déconcertée jusque dans ses moindres sons, et depuis quatre grands jours on n'était point allé à Marly; et c'était à peine si le roi avait tué cinq cents pièces de gibier à la dernière chasse à tir; et les justaucorps à brevet restaient dans les armoires, les justaucorps à brevet! cette ingénieuse invention que le roi seul au monde avait pu trouver!

Sachez que c'étaient des vêtements bleus avec des broderies en trèfles qui réjouissaient la vue; que les princes du sang ou un très-petit nombre de favoris avaient seuls le droit de les porter. Sachez aussi qu'on les mettait seulement les jours de promenade ou de chasse, sur un ordre du roi. Heureux celui qui pouvait obtenir le justaucorps à brevet quand il en mourait un!

Pour la première fois Lauzun lui-même ne reçut pas la confidence des mystérieux chagrins de Sa Majesté. On lui donna l'avis que, dans une soirée, les épaules du monarque s'étaient haussées plusieurs fois, tandis que les lèvres toutes-puissantes répétaient son nom avec une évidente humeur. Le valet de chambre Lavienne, ancien baigneur, que Lauzun avait su mettre dans ses intérêts, l'avertit à plusieurs reprises qu'un orage semblait s'élever contre lui dans la cervelle royale depuis quelque temps. Les distinctions et les caresses du prince n'empêchaient point le favori de s'inquiéter, lorsqu'il songeait à la dissimulation profonde employée contre Fouquet, Vardes et nombre d'autres courtisans dont la fin avait été horrible.

Les gens de cour mettaient leur esprit à la torture pour deviner cette énigme. Il ne leur semblait pas croyable que Sa Majesté se mit tout à coup au bout d'un an à se désoler de la mort de sa mère. On se souvenait que le jour de cette catastrophe il y avait eu à Marly collation et violons, et que le roi avait daigné trouver mauvais l'air affligé de quelques bonnes gens dévoués à la feuée reine mère.

Après de vaines recherches, les plus fins coururent chez les médecins ordinaires s'informer si la santé du prince n'avait point quelque petit dérangement secret, ou si ses humeurs en mouvement ne devaient pas bientôt céder à une purgation. Les empressés s'en retournèrent confondus quand ils surent qu'on ne songeait pas même à ordonner la plus légère médecine. Messieurs des grandes entrées sentaient le sang leur monter au visage en passant le seuil de la chambre à coucher, de sorte que le roi ne voyait plus que des faces rouges comme des charbons qui devenaient mortellement pâles au moindre mot. La sottise application des courtisans à refléter l'exakte physionomie du roi était devenue une science profonde qu'on étudiait constamment; car, malgré toute la courtoisie et les formes aimables de Sa Majesté, qui aurait osé risquer d'attirer par la moindre faute la foudre sur sa tête?

La vingt-septième année du roi était près d'expirer; toute la cour entraînait donc dans une de ses époques climatiques. De là sans doute l'universel malaise.

Le bougeoir du roi était préparé : l'univers allait avoir la permission de dormir; et pour la première fois peut-être, la fière cohorte

des ducs était transi d'un frisson général à la seule pensée de la distinction du bougeoir; car celui qui était choisi pour porter cet innocent instrument se trouvait si fort en évidence qu'il lui fallait absolument se mettre en frais d'esprit. Que dire, quand on a le cœur navré par la taciturnité royale? Pour la troisième fois de suite, Lauzun fut désigné, et jamais sa liberté d'esprit ni celle que le roi lui laissait de tout dire ne furent plus enviées.

Après une demi-heure de conversation, Sa Majesté, feignant d'avoir oublié de donner quelque ordre sans importance, envoya Lauzun hors de ses appartements, et personne ne put deviner pourquoi; dès que cet homme fut sorti, le roi tomba dans une profonde rêverie. Lavienne, ayant retiré un des souliers du prince, attendait timidement qu'on lui présentât le pied encore chaussé. Le grand maître de la garde-robe tournait de mille façons entre ses mains une camisole de nuit, et tremblait qu'un rhume ne s'étendît sur la poitrine royale toute nue. Enfin le prince souleva sa tête avec une étrange expression d'humeur:

— Voyons, messieurs, dit-il, vous voilà bien quinze ici qui prétendez avoir quelque esprit, trouvez-moi donc à vous tous une épigramme contre Lauzun qui me fasse rire à ses dépens. Qu'avez-vous donc à regarder d'un air stupéfait? Ai-je dit là une chose incompréhensible? Cet homme n'a-t-il donc pas un ridicule, ou bien êtes-vous des femmes couchées sur la liste de ses maîtresses, que vous restez interdits? Je sais pourtant que vous ne l'aimez guère.

Lavienne faillit tomber à la renverse, et le capitaine des gardes laissa choir son bâton contre la porte: jamais le roi ne montrait une telle brusquerie. A son retour, Lauzun ne trouvant que des visages déconcertés, n'y prit pas garde et releva promptement la conversation, de sorte que les ducs crurent voir dans les paroles du prince un piège tendu au premier imprudent qui eût osé médire du favori.

Le lendemain, Lauzun fut bien surpris en apprenant la scène qui avait eu lieu pendant son absence; il s'en fit répéter deux fois les moindres détails, il en pesa soigneusement chaque mot, et ne trouvant pas d'explication qui pût le satisfaire, il se plongea dans des flots de conjectures.

La duchesse de La Vallière le fit appeler un matin:

— Vous avez commis quelque imprudence, Lauzun. Le roi paraît avoir sujet de se plaindre de vous. J'ai reçu hier sa visite. Votre nom est sorti cent fois de sa bouche, mêlé à des lamentations touchantes sur le malheur des rois, qui ne peuvent avoir d'amis, ni connaître les pensées de ceux qui les entourent. Son langage affectueux était celui d'un homme trompé, qui a besoin des consolations d'une âme sûre et fidèle. — Vous m'embarrassez horriblement, Louise. Je n'ai pas fait une démarche suspecte. Mais répétez-moi quelques-unes de ses paroles avec le ton, le geste et le regard, si vous pouvez. — Il m'a dit: Vous êtes ma seule ressource dans mes instants de chagrin. Ce n'est pas vous qui me sacrifieriez à un Lauzun. — Voilà un mystère de plus en plus obscur, Louise. Je n'ai pas commis la sottise de vouloir lui enlever une maîtresse; je n'ai pas hasardé un mot de galanterie à sa Montespan. — Alors il s'est promené avec agitation autour de cette table en disant: Je ne sais pas pourquoi les femmes vantent cet homme-là; il n'a rien de beau. J'ai trois lignes de plus que lui, et la figure aussi agréable. Sans doute on ne me fait son éloge que pour flatter l'amitié que j'avais pour lui. S'il en est ainsi, nous entendrons d'autres discours, de tout autres discours, avant peu. — C'est à se briser la tête contre le mur; en vérité, je n'y comprends rien. — Voyant qu'il était disposé à me confier ses tourments, j'ai risqué cette question: Que vous a donc fait Lauzun? — Eh bien! comment a-t-il répondu? — Par cette autre question: Mais vous, Louise, que pensez-vous de ce jeune homme? Et il m'a regardée si attentivement, que je me suis troublée. J'ai commencé pourtant à vanter au roi votre dévouement et à lui conseiller de ne point écouter légèrement les propos de ceux qui voulaient l'éloigner de ses amis les plus ardents. Il m'a interrompue: Vous croyez donc qu'il m'aime? a-t-il dit avec douceur. Je le crois si bien, ai-je répondu, que je ne sais au monde qu'une personne qui vous aime davantage. Il a pour vous une véritable passion, sire, et une disgrâce le tuera. Alors le roi s'est encore promené autour de la table, et il est sorti en gardant son air sombre et agité.

Lauzun n'était pas au fond moins agité que Sa Majesté; mais on n'en voyait rien à son visage. Le roi, qui ne gardait pas à la Montespan la fidélité scrupuleuse qu'il avait eue si longtemps pour mademoiselle de La Vallière, faisait de temps à autre conduire quelques dames voilées dans son cabinet. Le grand-maître de la garde-robe avait raconté que madame de Langlée, enveloppée d'une mante, s'était glissée le matin dans les petits escaliers, et le soir madame de Langlée disait à Lauzun: Qu'avez-vous donc fait au roi? Un autre jour Bon-tems avait été vu ouvrant une porte dérobée à madame de Guiche: Qu'a donc le roi contre vous? disait aussi madame de Guiche. Il est vrai que de son côté le prince n'entendait que des éloges de Lauzun, répétés par toutes les dames, et que s'il avait sur le cœur quelque grief, ce concert doucereux était bien fait pour aigrir son humeur.

Madame Henriette, mollement assise dans une attitude gracieuse, penchait sa tête sur son épaule comme une tourterelle; ses yeux demi-fermés étaient tournés vers Sa Majesté. Après un moment de silence,

elle commença une phrase par le nom de Lauzun, et quand cette phrase fut achevée, le roi était à l'autre extrémité du salon.

La duchesse de Richelieu écoutait une bluette de cour.

— De quoi riez-vous? lui dit le roi. — D'un tour de Lauzun, sire. Sa Majesté prit une autre direction.

— Je lui disais hier matin que j'avais inutilement fait chercher dans tout Paris des confitures de Rouen: Me donnez-vous à souper ce soir, si je vous en apporte? me dit-il. Je ne craignais pas de le lui promettre, sachant bien qu'il n'en pourrait trouver: Eh bien! je viendrai à minuit en sortant du petit coucher. J'allais me mettre au lit, ne songeant plus à ce propos, quand il arriva suivi d'une cargaison de confitures. Et devinez d'où cela venait? De Rouen même, où il avait envoyé le secrétaire général des dragons en courrier. Il me fallut faire servir à souper, et passer la nuit à table. Savez-vous, lui disais-je, que M. de Noailles trouverait la chose assez plaisante s'il rentrait? Oh! m'a-t-il répondu, je n'ignore pas que le duc chante la nuit des duos avec une musicienne de la chapelle. — Cet homme-là n'est jamais embarrassé. Il se tire toujours à son honneur des pas les plus difficiles, par quelque moyen bizarre et inattendu. — C'est un aimable et galant jeune homme. — Qui cela? demanda le roi. — Lauzun, sire. — Mais c'est donc une épidémie?

Sa Majesté était chez la Montespan. Il y avait grand couvert aux Tuileries, et la marquise regardait de son balcon les carrosses et les cavaliers qui entraient; elle répondait par un léger mouvement de la tête et des épaules aux innombrables saluts qu'elle recevait des gens de toutes qualités: le roi se tenait assis au fond de la chambre et gardait un morne silence.

— Sire, dit la marquise, devinez quel est celui qui passe là, je le baptise canard plongeur, l'homme aux procédés souterrains? — C'est Tallard, répondit le roi. — Et celui-ci? C'est le pince-maille jardinier, qui parle du bonheur des champs et n'a d'autre dieu que l'or. — Le prince d'Harcourt? — Précisément. Voici un jeune général qui s'y connaît en ajustements mieux que moi; c'est la meilleure lingère de l'armée. — M. du Lude. — Celui-ci est le mensonge en chair et en os, qui mentirait si vous lui demandiez comment il s'appelle, et qui n'a jamais rien oublié de sa vie, excepté ses sottises ou les services qu'on lui a rendus. — M. de Tessé. — A présent je salue une citrouille montée sur deux petits bâtons, le géant Goliath au maillot. — Le duc d'Enghien, c'est parfaitement clair. — Oui; mais devinez qui est le sphinx d'Égypte, et ne regardez pas les chenets de la cheminée, car vous verriez son portrait fidèle. — Vous voulez dire M. de Créqui. — Voici les deux plus hideuses fosses nasales que j'aie jamais rencontrées. — Roquelaure. — Et celui que vous saluez à présent, qui est-ce? — Celui-là... il ressemble à... on pourrait l'appeler le... C'est Lauzun. — Un sobriquet, Athénaïs; vite un sobriquet pour cet homme. — Je ne sais quel nom lui donner.

Sa Majesté s'en alla chez la duchesse de La Vallière.

VII. — Comment on chasse l'ennui. — Qu'il ne faut jamais courtiser une femme à demi. — Réveries d'un cœur fier et blessé. — Une amie dévouée et inconnue.

C'est le soir, après un excellent souper, qu'on aime à songer à ses affaires, les jambes étendues et le dos appuyé dans un fauteuil large et moelleux. L'extase du travail digestif donne aux pensées une tournure particulière. Les soucis du jour s'effacent, et l'inquiétude du lendemain se tient à l'écart, comme un chien maussade. On forme alors les plus belles résolutions. La douce occupation des châteaux en Espagne vous berce paisiblement; mille gerbes de feux se succèdent dans l'imagination du rêveur; et puis la paresse, la seule des passions de l'homme qui ne trouble pas son sang, vous paye d'avance, tandis qu'elle vous tient, de toutes les fatigues futures.

Le chevalier Baraille, qui venait d'obtenir le grade de major général des dragons, ne se réjouissait point de ce bonheur, parce que l'astre de Lauzun paraissait décliner dans le ciel. La fortune du major était invariablement liée à celle de son ami. Ils s'étaient enfermés un soir pour souper tête-à-tête en causant de leurs projets et de la mauvaise physionomie que prenaient leurs affaires. L'incertitude où Lauzun se trouvait jeté par les caprices du roi, l'inconstance d'une faveur dont il avait trop peu profité, tout cela rendit les deux convives soucieux et leur conversation fort sérieuse pendant le repas; mais bientôt la chaleur du vin et la pesanteur agréable du souper donna plus d'activité à leurs cervelles en reposant leurs membres par une molle langueur. Ils se lassèrent de chercher leur chemin dans un labyrinthe de conjectures et de suppositions, et bientôt ils en vinrent aux confidences de leurs bonnes fortunes.

— Comment se fait-il, disait Baraille, que vous n'ayez point sur votre liste le nom de la Montespan? Elle vous serait aujourd'hui d'une grande utilité. Cette femme était pourtant assez belle pour attirer l'attention d'un homme à la mode. — Qui vous dit que je n'y ai point songé, monsieur le major? — Comment avez-vous songé à une chose que vous n'avez pas exécutée? — La Montespan n'était alors qu'Athénaïs de Mortemart. Je n'étais qu'un insecte de rien qui venait de débiter à la cour d'une façon heureuse, il est vrai, mais qu'un ennemi puissant aurait écrasé sans peine. Le risque d'être exilé ou contraint à

un mariage n'était nullement de mon goût. Cependant j'ai failli m'y exposer par entraînement. Une guerre de sarcasmes s'était engagée entre Athénaïs et moi, et lorsqu'une trêve fut conclue, cette fière créature se montra plus que flattée de mes hommages. Sachez, respectable Baraille, qu'Olympe Mancini me surprit même un beau soir aux genoux de la fille des Mortemart. — Corbleu ! pourquoi être resté en chemin ? N'y a-t-il rien eu de plus entre elle et vous ? — Quelques escarmouches de rien, quelques baisers pris à la dérobée derrière les portes. Cette intrigue innocente m'aurait joué certainement de méchants tours, et j'ai regardé comme un grand bonheur qu'elle ne fût pas encore notée par les curieux, lorsqu'une aventure comique vint y mettre fin. — Conte-moi cela, dit le major en se versant une rasade et s'enfonçant dans son fauteuil. — Un soir, au petit jeu de la reine, un provincial d'une mine assez ridicule me tira par la manche : —



— Monsieur de Lauzun, je me nomme Baraille; vous me plaisez sans que je puisse dire pourquoi. Je m'offre à vous corps et biens.

Monsieur, me dit-il, je me trouvais tout à l'heure près de cette table où vous étiez assis, et j'ai eu un moment l'espoir que vous m'adresseriez la parole. — Monsieur, je regrette horriblement de n'en avoir pas eu la pensée. — Monsieur, je suis le marquis de Montespan. — Et moi, le comte de Lauzun, pour vous servir. — J'ai en effet un service à vous demander. Nous sommes compatriotes, monsieur le comte, ou du moins de provinces voisines l'une de l'autre. Mes propriétés sont dans le pays basque. — Est-il possible ! Parlez alors sans crainte, marquis. Je voudrais bien voir que vous eussiez recours à quelque autre qui fût d'une province éloignée ! Parlez vite, et vous jugerez par mon empressement de mon amour pour la patrie. Qui peut encore vous arrêter, puisque nos pays sont limitrophes ?

Le marquis m'entraîna dans un coin pour me dire d'un ton mystérieux :

— Voilà ce que c'est : je suis amoureux de mademoiselle de Mortemart. — La chose est toute simple, marquis. — Je désirerais l'épouser. — Le mariage conduisant légalement à la possession de l'objet aimé, votre désir est d'un galant homme, et Basque de naissance. — Le duc, poursuivit le Montespan, ne m'a pas précisément refusé la main de sa fille ; mais il se réserve de faire agréer le mariage au roi et de consulter la jeune personne. — Ainsi doit agir un père prudent. — M. de Mortemart ne parle de vous qu'avec admiration ; le roi vous aime, et les dames vous chérissent. Mon cher compatriote, un mot de votre bouche arracherait le consentement de Sa Majesté ; un autre mot déciderait le duc, et quelques petits éloges, adroitement placés, me feraient bien voir de la jeune demoiselle.

L'occasion était trop belle pour ne pas berner cet original.

— Sans doute, s'écria Baraille, et j'espère que vous l'avez mystifié comme il faut. — Vous allez voir. Je le complimentai d'abord de l'excellence de ses expédients, et je lui promis de vanter au père les agréments de sa personne, au roi la coupe de ses habits, et à la demoiselle sa fortune. Je m'approchai d'Athénaïs, et je lui fis part des

espérances du marquis. — Oh ! la maudite affaire ! me dit-elle. Mon cher Lauzun, tirez-moi de ce mauvais pas. Je ne veux point épouser cet homme-là.

Alors la pauvre fille, me regardant avec tendresse, ajouta qu'il y aurait, si je le voulais bien, un moyen sûr de sortir d'embarras... Elle hésita, rougit et murmura tout bas :

— Que ce moyen serait d'en épouser un autre. — Et qui donc, mon Dieu ? demandai-je.

Nouvelle hésitation, ... rougeur plus foncée, ... paupières tout à fait baissées, puis cette réponse presque imperceptible :

— Vous. — O ciel ! chère Athénaïs. Je ne suis qu'un gentilhomme fort pauvre. Voulez-vous que je me jette avec une méchante barque sur une mer où je ne vois que difficultés, écueils et tempêtes ? Point de ports !... Ah ! je vous aime, c'est vrai, et c'est le malheur de ma vie ; mais je possède trop bien le sentiment des convenances pour ne pas frémir d'horreur à la seule pensée de signer un contrat d'alliance avec l'héritière d'une si riche maison. Que si son cœur venait à me choir entre les mains je le garderais plus précieusement que mes yeux ; mais il n'y a point de mariage, point de salut pour un simple cadet.

Je fis une pirouette, et je me trouvai devant le Montespan.

— Tout va bien, marquis ; la jeune fleur ouvrira son calice au souffle de l'hyménée. — Vous lui avez dit que je suis un galant de bonne roche ? — Mieux que cela, mieux que cela.

Au moment où le roi sortait, Athénaïs me remit un petit billet écrit au crayon. Voici, je crois, le contenu :

« Il faut que je vous parle encore. Demain au souper de la comtesse de Soissons, je feindrai d'être malade, et je resterai dans le salon. »



— Eh bien, monsieur de la Reynie, y a-t-il de l'espoir ? — Non, mon enfant, le cœur du roi est aussi inflexible que le premier jour.

— Eh bien ! eh bien ? disait le major avec impatience. — Eh bien ! reprit Lauzun, ce fut justement le lendemain que le roi, entrant au cercle d'Olympe, accompagné du duc de Mortemart et de M. de Montespan, informa lui-même Athénaïs qu'on venait de disposer de sa main, et la pauvre fille, malgré sa douleur, n'osa proférer une parole de refus. On convint de signer le contrat au petit lever. Le marquis obtint la permission d'emmener sa femme pour quelque temps dans ses terres des Pyrénées. Le soir je trouvais Athénaïs seule dans le salon d'Olympe, tandis qu'on soupa. — Tout est fini, me dit-elle ; je n'ai plus rien à vous apprendre, sinon que je suis la plus malheureuse des femmes, et liée pour la vie à un homme que je ne puis aimer. Ah ! si vous le vouliez bien, il serait encore possible de me tirer de ce précipice. Le roi et le duc mon père vous aiment, ils n'hésiteraient pas à vous sacrifier ce ridicule provincial ; tout changerait en quelques instants. — Chère Athénaïs ! pourquoi faut-il que je n'ai point de fortune ? — Le roi vous en ferait une sur l'heure. — Ce serait nous perdre tous les deux. Vous seriez la plus belle dame de la cour, je serais jaloux ; on vous aimerait, je vous tuerais, et plus d'Athénaïs.

Il vaut mieux que le Basque se promène bouffi de gloire, votre main dans la sienne ; d'ailleurs vous vous consolerez en critiquant les ajustements conjugaux.

La chère enfant m'accabla de tendres reproches, je me jetai à ses pieds ; j'obtins mon pardon, et nous échangeâmes un baiser d'adieu. Je soulevais déjà la belle désolée dans mes bras, et comme je n'aurais point lâché prise, un malheur allait certainement arriver, si quelqu'un n'était venu fort à propos. Devinez qui entra ?

— Montespan ? — Lui-même.

Il parut surpris de voir les bras de sa fiancée passés autour de mon cou ; mais les évanouissements sont toujours là pour sauver les femmes en danger. Le marquis me laissa même le temps d'embrasser encore Athénaïs, car il courut obligeamment chercher des sels, qui ne furent pas absolument inutiles pour rendre le calme à la belle amoureuse et indignée contre moi. Peu de jours après on vit la fille des Mortemart marcher à l'église vêtue de blanc, et verser des larmes dont on ignorait la cause.

— Est-ce là tout ? dit le major. — Tout absolument.

— Au diable ! Lauzun, je ne suis pas content de vous. Il fallait, il fallait...

Le major Baraille battit quelque peu la campagne.

— N'y pensons plus, interrompit Lauzun ; la marquise est de mes amies, nous sommes au mieux ensemble, elle m'a servi plus d'une fois près du roi : nous n'avons rien à craindre d'elle.

La marquise de Montespan, seule dans son boudoir, tandis que le roi contait ses chagrins à la duchesse de La Vallière, songeait de son côté à Lauzun. Elle était jalouse, mécontente d'elle-même ; elle cherchait à deviner pourquoi ses armes satiriques s'étaient émoussées quand elle avait voulu les tourner contre ce Lauzun qui semblait muni de la cuirasse enchantée de Roland, tandis que lui savait vous enfoncer le ridicule dans tous les pores, comme par un millier de dards. L'esprit de Mortemart avait été battu et s'était retiré en désordre devant celui des Caumont.

La pauvre marquise resta ainsi longtemps à réfléchir tristement à son infériorité. Lauzun lui apparaissait dans le brouillard comme un démon railleur couvert de rubans du meilleur goût, brillant de grâce jusque dans ses moindres gestes, et fascinant tous les yeux par la noblesse dédaigneuse de son langage. Elle le voyait se roulant aux pieds de toutes les femmes, d'un air suppliant, marcher fier et insensible devant la seule Athénaïs. Son cœur bondissait au souvenir du refus formel que cet homme avait fait de sa main ; il lui semblait même dans son rêve qu'il la refuserait aujourd'hui pour maîtresse. Elle le voyait murmurant d'un air distrait : Qu'ai-je besoin de celle-ci ? Mille autres sont prêtes à m'ouvrir leurs bras. Le roi est mon ami, je ne le tromperai jamais ; alors une épouvantable pensée traversait la cervelle d'Athénaïs : Suis-je donc moins belle que les autres ? C'est grâce aux réflexions de cette sorte, qu'on ne voit jamais dans une coterie un homme subjuguer la moitié des femmes, sans que l'autre moitié se livre tête baissée. Malheur à celle qui n'aurait pas son tour ! Elle douterait d'elle-même toute la vie en proie au plus affreux découragement, et n'ayant plus ni foi ni plaisir dans les longs dialogues avec son miroir.

Car une jolie femme sait bien être seule coupable et seule déshonorée au milieu de femmes sages ; mais elle ne pourra rester seule vertueuse dans un entourage de vices et de galanterie.

Une image consolante vint aussi se présenter à l'esprit de la marquise ; c'était un joli tableau digne de Mignard, et qui lui représentait dans le lointain Lauzun faisant la cour à la maîtresse du roi, ayant besoin de son appui auprès du monarque pour une foule de petites faveurs.

— Ce sera mon tour alors d'être fière et indifférente. Je dirai : Nous y songerons, je tâcherai de vous servir... ou bien... c'est impossible, je ne puis demander cela. Il sera humble ou désappointé... Non, je me trompe ; il relèvera capricieusement sa tête arrogante, en disant : Pardieu ! je le demanderai bien moi-même, et je saurai me passer de vos offices... Ah ! Lauzun, Lauzun, tu échoueras, j'espère... je te desservirai... je te perdrai dans l'esprit du roi, et quand tu seras ruiné, banni, j'aurai soin qu'on te dise : C'est Athénaïs qui vous a renversé. Tu m'as dédaignée, mais tu t'en repentiras, je te ferai voir que je suis la maîtresse de ton maître.

Un insecte invisible vint battre des ailes sur les lèvres de la belle Athénaïs, et lui rappeler le profond baiser reçu un certain soir chez la comtesse de Soissons, au milieu de coussins moelleux. C'était un doux souvenir que jamais d'autres baisers, même ceux d'une bouche royale, n'avaient pu effacer ; il était là tout brûlant, et le sang d'Athénaïs en était encore agité, tandis que l'infidèle en avait distribué des milliers d'autres à toutes les femmes. La haine chancelait à ces sensations fugitives, mais le dépit la réveilla tout à coup. La Montespan jura la perte de Lauzun, et dressa ses plans pour une guerre à mort.

Il lui fut facile de rédiger à l'avance nombre de sarcasmes dont elle remplit son arsenal, afin de se prémunir contre un nouveau manque de présence d'esprit. L' inexplicable disposition où se trouvait le cœur du roi pour son favori servait merveilleusement la marquise. Les cérémonieuses politesses dont l'accabla Lauzun, quand elle fut maîtresse déclarée du roi, ne laissaient pas cependant de lui être agréables. Jamais elle n'aurait eu le courage d'attaquer cet homme en face, car il faut à une femme, qui a montré un seul instant quelque faiblesse, une monstrueuse dose d'impudence pour soutenir sans trouble le regard de celui qui l'a tenue en son pouvoir ; mais dans les tête-à-tête avec le prince, il ne restait pas de place où la marquise n'appliquât ses jolies dents pour déchirer outrageusement le favori.

Ce fut un nouveau nuage chargé d'épaisses vapeurs à ajouter à l'orage qui grondait au loin, sans que Lauzun pût deviner encore de quel côté venait la tempête.

Un grand homme sec, vêtu de drap noir, fut in-

troduit par Bontemps dans l'appartement du roi, au rez-de-chaussée des Tuileries.

— Avez-vous enfin découvert quelque chose ? dit Sa Majesté. — Oui, sire, il n'y a plus de doutes à conserver. — Vous êtes un homme précieux, monsieur de la Reinie ! auriez-vous réussi à connaître ce qu'on dit dans la petite maison de l'île Saint-Louis ? — J'y ai entendu de mes oreilles les propos les moins déguisés. — Parfait, parfait ! nous tenons donc enfin ce Lauzun ; mais voyons ce que vous avez appris. Malheur à lui, s'il s'est joué de nous avec sa feinte amitié ! — Sire, j'ai gagné l'un des valets du comte, et je me suis introduit dans la maison de l'île Saint-Louis, avec un déguisement de livrée ; j'ai entendu à travers une cloison tous les discours d'un souper fin entre le comte, son major Baraille et M. Hesselin, secrétaire des dragons, avec trois dames que Votre Majesté n'a sans doute pas envie de connaître. — Dites toujours les noms, monsieur de la Reinie, je veux tout savoir. — C'étaient mesdames de Monaco, de Gèvres et de Beuvron. Hesselin se permit quelques plaisanteries contre Votre Majesté dont madame de Monaco riait excessivement. — Cette abominable créature, elle se moquait avec moi de Lauzun l'autre jour ; voyez si un roi peut se fier un instant à ce qu'on lui dit !... Continuez. — Les deux autres dames firent chorus ; le comte et le major gardaient seuls le silence. — Enfin ? — Enfin, M. de Lauzun adressa tout à coup à ces dames et à M. Hesselin les reproches les plus sévères de leur ingratitude et de



Sa Majesté le roi Louis XIV.

leur peu de respect pour un prince auquel ils devaient tout; puis il assura que Votre Majesté l'ayant honoré de son amitié il regarderait la moindre attaque dirigée contre elle comme une offense mortelle qu'il ne pardonnerait jamais. — Diable! ce n'est pas là ce que j'attendais; vous croyez donc que cette passion qu'il dit avoir pour nous n'est pas un jeu? — Le moyen de ne pas croire à sa sincérité? — C'est vrai! n'importe, monsieur de la Reinie, surveillez-le toujours, et rendez-moi compte de ses moindres actions. Voici dix mille livres en or pour vos dépenses. N'ayez affaire qu'à moi, dans quelques années je vous confierai des fonctions plus importantes que cette police secrète. Qu'attendez-vous encore?... Ah! je comprends, vous voulez me parler de Pelisson; je vous promets qu'il sortira bientôt de la Bastille. — Et Fouquet, sire? — Celui-là mourra en prison; ne me dites jamais ce nom.

Le grand homme sec sortit sans faire aucun bruit, et regagna une petite porte où l'attendait un méchant carrosse de louage à quatre chevaux; il se fit conduire tout près des Tuileries dans une maison dont les fenêtres s'ouvraient sur la place du Carrousel. Une jeune fille de quinze ans au plus et d'une rare beauté courut à lui précipitamment lorsqu'il entra.

— Eh bien! monsieur de la Reinie, y a-t-il de l'espoir? — Aucun, mon enfant; le cœur du roi est aussi inflexible qu'au premier jour; mais Pelisson vous sera rendu. — Si je connaissais donc quelqu'un parmi les gens de la cour! J'ai envie de m'adresser à M. de Lauzun que le roi aime tant. — A M. de Lauzun! êtes-vous folle? une fille de votre âge aller chez le plus dangereux des hommes! vraiment vous me faites trembler. — Pourquoi donc serait-il dangereux?... c'est de tous les officiers du roi celui qui a le visage le plus doux; je serais bien surprise s'il n'était pas bon et généreux. — Il n'est pas généreux pour les jolies filles, mon enfant; croyez-moi, approchez plutôt du diable que de lui... Mais où donc l'avez-vous vu? — Je le vois tous les matins. — Tous les matins! Sainte Vierge! — Oui, par cette fenêtre. Il est toujours présent quand on relève la compagnie des dragons. Je le regarde à mon aise à travers cette jalousie, passer sur son beau cheval. — Prenez bien garde qu'il ne vous remarque, si vous m'en croyez, et surtout ne vous adressez pas à lui pour faire parler au roi, car ce favori n'est pas loin de tomber à son tour. — Ah mon Dieu! le pauvre jeune homme! Sauriez-vous quel danger le menace? — Assurément, je le sais. — Conte-moi donc cela. — Impossible, ma chère enfant, c'est le secret du roi.

Dès le soir même, Lauzun reçut une petite lettre sans signature, qu'il retourna dix fois entre ses mains avec curiosité sans pouvoir deviner qui l'avait écrite.

« Le roi cherche un prétexte de vous punir. Sa police secrète vous entoure. Des espions ont pénétré jusque dans votre maison. Les conversations de votre table ont été rapportées aux Tuileries. Le moindre mot imprudent vous perdrait. Vous seriez emprisonné. Ne cherchez pas à deviner qui vous donne cet avis. C'est une personne qui s'intéresse à vous; mais que vous n'avez jamais vue, et que vous ne connaîtrez sans doute jamais. Pour lui faire savoir que cette lettre vous est parvenue, ayez à votre épaule des rubans de couleur orange quand vous viendrez demain visiter les dragons de la cour du Carrousel.

Lauzun regarda vainement de tous côtés, en se rendant à cheval au poste des dragons, pour découvrir cette mystérieuse amie.

Depuis trois jours, Baraille était parti pour aller à Bourges mettre ordre aux affaires du gouvernement du Berry. Lauzun, déjà désorienté par la certitude d'un danger dont il ne pouvait trouver la cause, fut tout à fait effrayé quand il vit arriver à lui le major couvert de poussière.

— Pour Dieu! Baraille, que venez-vous m'annoncer? Les fâcheuses nouvelles me pleuvent sur la tête: allez-vous me donner le coup de grâce? Parlez vite. — Ce n'est rien de fâcheux: aujourd'hui arrive à Paris un courrier du duc de Mazarin pour remettre entre les mains du roi la charge de grand maître de l'artillerie. Je viens vous avertir qu'il faut réclamer l'accomplissement des promesses de Sa Majesté... Voilà tout. — Le moment n'est point favorable. La face royale est orageuse en diable. N'importe; je suis las de marcher en aveugle. Je cours aux Tuileries. Allez vous reposer chez moi.

Messieurs des grandes entrées avaient fait la convention que, si l'un d'eux avait une grâce à demander, les autres devaient se retirer à l'écart au moment du coucher pour lui laisser le champ libre. Or, Lauzun, n'ayant pas trouvé dans la journée une occasion d'approcher de Sa Majesté, allait faire le signe convenu pour demander le tête-à-tête, lorsque le prince d'Harcourt prit l'initiative. Il se trouva que les ducs de Gèvres et du Lude annoncèrent avoir la même intention. La nouvelle du courrier envoyé par le grand maître était éventée. Lauzun parla le dernier. Sa Majesté lui répéta plusieurs fois du ton d'un homme qui a regret de ne pouvoir trouver un moyen de manquer à sa parole:

— Je vous l'ai promis, monsieur de Lauzun; il faut bien que vous soyez grand maître de l'artillerie. Je ne puis m'en dédire. Je suis le plus honnête homme de mon royaume. Demain, au sortir du conseil, j'annoncerai à tout le monde que je vous ai choisi.

Lauzun ne se pressait point de se réjouir. Le roi sortit du conseil le

lendemain sans proclamer le nouveau grand maître. Huit jours s'écoulèrent ainsi. Baraille était au désespoir.

— Ecoutez, lui dit Lauzun, il faut que cette incertitude cesse. Je vous assure que je vais serrer les flancs au roi tant et si bien que je le ferai passer par où nous voulons; ou bien il me jettera en bas. Non-seulement je veux avoir l'artillerie; mais j'entends qu'il s'explique une bonne fois sur la froideur qu'il me témoigne. Si je me suis trompé, si je ne puis être un favori puissant, assez sûr de l'amitié du roi pour ne rien craindre; enfin si je ne vois point la possibilité de m'emparer un jour de l'esprit du maître pour être maître à mon tour, il ne faut pas s'imaginer que je resterai dans une demi-position, à tenir le bougeoir, à user mes jambes dans les bals, à donner de la mie de pain aux carpes des bassins avec le premier monarque du monde, à briguer l'honneur d'être des Marly, des Trianon ou des Versailles. Tudieu! tout ceci commence à me sembler pitoyable. Les fruits doivent être mûrs, la récolte doit être proche, et si elle ne vient pas, nous quitterons la France. Aussi bien, je suis ennuyé de n'avoir plus à recevoir des femmes de cette cour que des reproches tendres ou amers... Presque plus de visages nouveaux ni de nouvelles conquêtes. Baraille, mon ami, tout s'épuise. Nous serions aussi bons gentilshommes à Londres ou à Madrid que dans la vieille Lutèce, qu'en dites-vous? J'ai ici pour six cent mille livres de charges que je puis vendre; avec cela nous ferons bonne figure par toute la terre. J'aimerais assez voir un autre ciel, d'autres princes, d'autres femmes... d'autres femmes! mon cher major. — Tout cela est fort bien, répondit Baraille; mais si on vous met à la Bastille? — C'est cela, si je donne de la quille contre un rocher pointu, ou bien si je m'enfonce dans les sables jusqu'aux vergues, n'est-ce pas? Le major a parlé comme un prophète. Je prendrai mes mesures, sage Jérémie. Il y a un mien ami, nommé Baraille, qui, sous prétexte de retourner dans mon gouvernement de Berry, se chargera d'échelonner cinq relais de chevaux d'ici à Orléans. Au premier vent de disgrâce qui me souffle aux oreilles, j'écarte mes narines, je flaire la prison d'une lieue, comme un bon limier, et je disparaîs; je gagne la frontière. Nous courons le monde et les aventures, ainsi que le grand Don Quichotte et le fidèle Sancho. Mon cher major, partez dès demain. Restez en secret à Orléans. Je vous écrirai chaque soir les événements de la journée, et deux fois par semaine les relais vous porteront un paquet de lettres en quelques heures. Vous serez ainsi au courant de nos affaires, et votre sang alsacien ne bouillonnera pas dans les angoisses de l'impatience. Avant trois mois, il faut que nous soyons riches comme la mort et puissants comme le diable, ou libres comme les oiseaux des bois, ou bien encore mollement étendus sur la paille pourrie des cachots. Je ne vois dans les combinaisons du sort que ces trois chances... Qu'en pensez-vous, honnête Nostradamus? — Oh! Lauzun, ne plaisantons pas sur la prison, cela porte malheur.

Le major venait de partir pour Orléans quand Lauzun reçut une lettre de Marie d'Aumale, son ancienne amie, qui avait accepté le trône de Portugal refusé par Mademoiselle. La jeune reine, à peine installée chez son royal époux, invitait déjà un amant à venir partager sa puissance. La réponse à ce galant message fut ambiguë et obscure: ce n'était ni un consentement ni un refus. Lauzun n'était pas fâché d'avoir, en cas de disgrâce, un petit royaume grand comme la main, qu'il pouvait aller bouleverser à son aise pour se distraire de ses malheurs; mais il n'était pas homme à quitter une belle partie entamée depuis longtemps et parvenue à son point critique.

Les marches savantes et les calculs admirables qu'il employa dans cette magnifique partie, qui ne fut perdue qu'après avoir été un instant gagnée, ne peuvent être mieux racontés que par le joueur lui-même. C'est dans les lettres de Lauzun à Baraille que le lecteur trouvera tous les éclaircissements possibles sur le mystère des changements opérés dans le cœur du roi. Le récit des intrigues audacieuses de cet étrange favori eût été au-dessus des forces du narrateur. Il fallait la plume de celui qui les avait imaginées. La correspondance intéressante qu'on va lire ne laisse plus de doutes sur l'élévation des vues du comte de Lauzun, sur les ressources inouïes de son esprit, sur sa ténacité, qu'il a poussée jusqu'à braver la haine de Louis XIV. C'est l'exemple unique dans toutes les histoires d'un favori qui se soit encore élevé après avoir perdu l'appui du prince, et en dépit de ce prince lui-même. Les gens qui ont assisté à ces singuliers événements de cour n'ont point compris ce que la conduite de Lauzun avait d'extraordinaire et de beau. Ils n'ont vu qu'une ambition extrême, qu'un grand mariage manqué, qu'une disgrâce suivie d'un emprisonnement. Les lettres que nous avons rassemblées rétabliront les choses sous leur véritable point de vue.

VIII. — Correspondance. — Premier courrier envoyé par le comte de Lauzun au major Baraille. — Découverte prodigieuse. — Stupéfaction d'un homme mal à son aise. — Projets nouveaux.

Mon cher major, quelle différence énorme il y a d'un homme à lui-même par l'effet de quelques années! N'est-il pas admirable que seul entre les êtres vivants, l'homme ait la conscience de ce qu'il est, et le souvenir de ce qu'il a été?... Je ne parle pas ici des sots, race de transition à la brute, et qui vit dans l'ignorance d'elle-même. Ne vous est-il

jamais arrivé de sourire en songeant à votre adolescence ? aux plaisirs que vous cherchiez avec ardeur, aux idées qui vous remplissaient la tête ?... L'une des jouissances les plus vives que je retrouve dans mes souvenirs, est celle que me causa le présent d'un beau couteau, rapporté de Langres par un de mes oncles, quand j'avais douze ans. Plus tard, j'aimai passionnément une fille de chambre de ma mère, ensuite j'aimai toutes les femmes, puis l'argent, les honneurs, le luxe, les emplois de cour. J'aime encore tout cela, mais déjà moins que la chambre, et moins que le couteau de Langres. A présent il me faudrait un royaume, pas autre chose, un royaume à gouverner à ma guise, des armées à conduire, des guerres et des traités à combiner dans ma tête. C'est bien le moins, n'est-ce pas, qu'un pauvre diable qui a le malheur d'approcher de ses trente ans, ait le loisir de remuer un peu l'Europe pour se distraire ! Le royaume, je l'ai déjà dans ma poche, vous verrez cela par la lettre de Marie d'Aumale, que je joindrai à ce paquet, mais c'est un petit Etat qui ne peut entreprendre que des guerres de rien, et n'a qu'une chétive influence. Il vaudrait mieux être seulement ministre ici. Cependant, comme j'ai souvent désiré être l'amant d'une jolie reine, et que c'est vraiment là ma destination sur la terre, je serais déjà parti pour le Portugal si je ne sentais vaguement une odeur de grandes choses autour de moi dans les airs. La terre s'échauffe à chaque pas sous mes pieds, la fumée devient épaisse, nous trouverons bientôt le volcan.

Il me semble que je suis dans cet instant comme un sauvage de l'Amérique, tournant entre ses mains un mousquet dérobé aux matelots de Vespucci, pour deviner l'usage de ce dangereux instrument. S'il pousse imprudemment la languette, il peut se faire sauter le crâne ; mais si, à force de réfléchir, il découvre le mécanisme, l'ustensile de mort devient son serviteur, et voilà le sauvage tout à coup redoutable comme un homme du vieux monde.

Depuis trois jours que vous êtes parti, honnête Baraille, il m'est revenu aux oreilles par mille canaux différents, les propos les plus obligeants de la grande Mademoiselle, sur votre humble ami. Chaque fois que je la rencontre, cette belle princesse a quelque secret à me dire, ou quelque commission à me donner. Comme je n'ignore pas que le roi, malgré ses dehors civils, garde au fond une rancune d'enfance à sa chère cousine, j'ai pensé d'abord que l'estime de cette altesse pour moi avait causé le refroidissement de Sa Majesté ; mais j'ai bientôt appris que le roi ignorait la naissante inclination de la fille de Gaston. Je n'aurais que bien peu de choses à faire pour incendier complètement le cœur de cette grande dame ; mais elle va si bien d'elle-même, qu'il y aurait conscience de la pousser. Je la retiens au contraire tout doucement. Si, plus tard, nous pensons qu'il faille risquer la demande de sa main, ce sera une chose moins difficile à obtenir une fois que nous aurons arraché l'artillerie, et que nous serons encore plus rapproché du soleil de quelques toises.

Le jour même de votre départ, sage major, Guitry, me tirant par le coude, m'annonça que le roi avait un caprice pour la Valentinoise, et que Sa Majesté venait de donner rendez-vous à cette aimable comère. La tendre amitié que la bonne duchesse porte à son cousin Lauzun, et l'esprit des plus fins qu'elle cache au fond de sa ronde franchise, me donnèrent aussitôt l'idée qu'elle pourrait m'être fort utile. Je courus donc à sa poursuite sur-le-champ. Malheureusement je la manquai d'une minute chez elle et chez Madame. Il fallait à tout prix lui parler avant qu'elle fût introduite dans l'appartement du roi. Voyant que je ne pourrais y réussir, je pris le parti de mettre obstacle au rendez-vous. Je me rendis sans bruit dans les petits escaliers, et j'étais à peine arrivé près de la porte dérobée, que je vis la main royale sortir et poser elle-même la clef à la serrure. Baraille connaît mes profondes connaissances dans les arts mécaniques. J'enfermai sans bruit le monarque dans son cabinet, et je disparus, emportant bravement la clef dans ma poche. La duchesse arriva, conduite par le prudent Bontems. On frappe ; on cause à travers les planches ; on les secoue à tour de bras, et la digne cousine s'en retourne vexée avec un jéché de moins sur la conscience. Un dédommagement lui était dû. J'allai lui demander à souper, et je la fis rire de bon cœur en lui rendant la clef du roi. Elle me promit de faire tout au monde pour obtenir de Sa Majesté une bonne confidence sur mes affaires.

Ce matin donc j'allai l'attendre à midi chez Madame. Je la vis arriver bientôt, les yeux brillant d'un certain éclat, dont je connaissais la cause, et les joues fort animées. Elle vint droit à moi :

— Il ne faut pas m'en vouloir, petit cousin, me dit-elle d'un air délibéré. Je n'ai pas pu trouver le temps de parler de toi. Je ne suis restée qu'une demi-heure avec le roi. C'est un joli et aimable homme. Ce n'est pas parce qu'il est puissant que je le dis.

J'avais une injure grossière sur le bord des lèvres toute prête à lui lancer à la face. Je me sentis pris d'un accès de rage, peut-être y entraient-il un grain de jalousie. Une femme que j'ai aimée ne devrait-elle pas repousser les hommages de ce roi ?

La chaleur était excessive. Madame avait imaginé de s'asseoir par terre avec toutes ses femmes. La main de la Valentinoise posait sur le parquet ; j'eus la cruauté de lui appliquer mon pied sur les doigts. J'y fis même une pirouette qui dut la faire passablement souffrir. Elle eut le courage de ne point pousser un cri. Ne me grondez pas, sensible Baraille ; je demanderai pardon à ma cousine dès demain. Il n'est pas

mal, voyez-vous, qu'elle apprenne à ne pas traiter Lauzun avec légèreté.

On apporta l'ordre du roi de partir à l'instant pour Saint-Germain. Pendant la route, je plaçai mon cheval à côté du carrosse de la Montespan. La glace s'ouvrit aussitôt. La marquise reçut mes compliments avec un air moitié satisfait, moitié maussade ; elle rougissait, me regardait d'un air presque tendre, et puis elle crispait les coins de sa bouche comme une femme qui craint qu'on ne la joue. Malgré ces mines suspectes, je n'hésitai pas à la prier de parler de moi au roi pour l'artillerie. Elle me le promit d'un ton singulier. Je crus voir cette pensée secrète lui courir sous l'épiderme :

— Te voilà donc à mes pieds !

La crainte d'être desservi s'empara aussitôt de mon esprit. La marquise aime à se faire voiturier très-vite. Un de ses chevaux s'animait excessivement. Je me plaçai à côté de cette bête, et à force d'exciter ma monture, je fis prendre le mors aux dents à tout l'attelage. Une roue donna contre la borne en traversant Nanterre. Le carrosse fut subitement sur le flanc, ce qui me permit de m'élancer avec un empressement chevaleresque au secours de la marquise. J'espérais causer plus familièrement avec elle à l'occasion de cet incident. Il était urgent de gagner sa bienveillance à l'instant même ; car je voyais écrit partout en caractères de feu cet article des lois de l'amour :

Il n'y a point de trêve ni d'adoucissement à espérer dans la haine d'une femme pour celui qui a refusé l'offre de son cœur.

Jugez donc, Baraille, de mon effroi et de ma tendre inquiétude. J'avais pourtant envie de rire en voyant la belle essoufflée et en désordre sortir par le haut de la voiture comme un oiseau effaré dont on aurait culbuté la cage. Je la soutenais dans mes bras ; je multipliais les questions comme un médecin ; je posais une main sur son cœur ; je lui offrais de l'eau. Il faut lui rendre justice, elle était fort jolie ; et si ce n'eût été le bien du roi, j'aurais risqué une escarmouche. Tout allait pour le mieux, quand je reconnus sur la route la livrée de ce damné Coillin. Du plus loin qu'il nous voit, il saute en bas de son carrosse et court de toutes ses forces. L'empressement courbait son dos en sens divers ; la politesse faisait ondoyer ses épaules ; son haut-de-chausses n'était plus assez large pour l'écart prodigieux de ses cuisses ; il voltigeait comme une bergeronnette par dessus les ornières, livrant au vent les bouts de sa ceinture et les rubans de sa petite oie. Je le donnais intérieurement à tous les diables. Après les phrases les plus banales, arriva la prière d'accepter son carrosse pour aller jusqu'à Saint-Germain.

La marquise regarda d'un air d'envie les franges de duc qui bordaient la voiture.

— Et vous, Lauzun, n'êtes-vous pas blessé ? demanda Coillin. — Je me suis seulement un peu foulé la cheville en sautant à bas de mon cheval : mais ce n'est rien.

Tout en parlant, je glissai le bout de mon pied sous le talon de Coillin qui faisait monter la Montespan dans le carrosse.

— O ciel ! s'écria l'homme le plus poli de la terre, mon cher Lauzun, je vous ai écrasé le pied. — Ma foi, dis-je en me tenant le genou, il ne s'en faut guère. — Oh ! que je suis malheureux ! Je ne souffrirai pas que vous remontiez à cheval. Venez avec nous.

Après les simagrées inévitables sur le choix des places, je me trouvai assis en face de la marquise, et à force de me pencher pour lui parler, de la faire rire, et de donner de l'éperon à son esprit, tout le vinaigre de sa physionomie me parut enfin changé en un lait doux et sucré.

— Quand verrez-vous le roi ? lui demandai-je en arrivant. — Demain, avant le ballet. Je lui parlerai chaudement, je vous assure.

La réponse me parut suspecte, le ton ambigu et la voix douteuse. Que diriez-vous, mon cher major, si je trouvais un moyen de crocheter la serrure de ce petit cœur pour y jeter seulement un regard ? Cette femelle nous joue, et par la corbleu ! on ne se joue pas de Lauzun longtemps. Nous saurons la vérité promptement, vous dis-je. Depuis quatre heures que je suis à Saint-Germain, j'ai fait de ma cervelle une chaudière. Je veux inventer une voie qui nous conduise dans la chambre à coucher de la Montespan. Cette voie fût-elle plus tortue que la queue d'un diable grillé, je la trouverai. L'entreprise va vous sembler d'une audace formidable ; mais l'audace même en fait la sûreté, car les affaires de cette espèce deviennent plus faciles à mesure qu'elles sont plus incroyables. Depuis longtemps j'avais le pressentiment qu'il en faudrait venir à une extrémité. J'avais ordonné au petit Hesselin de plaire à l'une des femmes de la marquise ; et si ce drôle avait su se mettre en mesure, je l'aurais fait cacher demain dans quelque armoire pour écouter les dialogues du roi et de sa mignonne ; mais il ne sera bon à rien avec sa jolie figure. Je lui ai donné plus de six cents livres depuis un mois, sans qu'il ait encore réussi à se rendre maître d'une certaine Louison, assez gentille, qui prépare les draps où la marquise donne le gîte à notre maître. Ce polisson sera puni de sa négligence, et je lui soufflerai sa Louison, puisqu'il faut tout faire soi-même. Ainsi, major, mettez un flacon de sel sous votre nez pour lire sans défaillir ce qui suit : Demain je m'introduirai chez la marquise. Après une sortie sur les propriétés de Louison, je lui dirai de me trouver une cachette sûre d'où je puisse entendre tous les discours de la séance amoureuse. A demain donc, et prions Dieu, qui peut tout,

que je réussisse. En vérité, vous tremblez de tous vos membres à Orléans, et moi, qui m'endors sur la margelle d'un puits, je me sens tout calme.

Baraille, je sais tout, mon ami, je sais tout. J'ai vu de mes yeux le fond du cœur du roi, le fond et tous les recoins. Je suis bouleversé, étourdi. Le défunt savant Pascal ne serait pas plus ravi que moi s'il sortait à présent du centre de la terre, ayant enregistré toutes les merveilles que renferme ce globe. L'homme est vraiment un abîme de puérilités et d'immondices. Je brûle de vous dire ce que j'ai découvert; mais comme les moyens que j'ai employés ne sont pas moins curieux que le résultat, je vais vous conter cela comme une histoire. Le sommeil ne viendrait pas cette nuit étendre ses ailes sur moi; je passerai le temps à vous écrire et à calculer de nouveaux plans, car sachez qu'il nous faut changer toutes nos batteries. Nous allons avoir une guerre bizarre et unique au monde à soutenir. Ma tête s'échauffe et je bondis de joie quand j'y songe. Cela vaut la peine de risquer sa fortune, sa liberté, sa vie même. Quelque chose me dit que je serai vainqueur.

Vous vous souvenez que la Montespan m'avait promis hier de parler au roi aujourd'hui. Comme il y avait ce soir ballet chez la reine, la marquise avait ordre de son royal amant de se préparer à ôter dans la journée ses robes pour s'étendre un peu sur le duvet. Pendant qu'elle faisait sa cour chez Madame, je me rendis à son logement; je fis le désolé de ne pas la rencontrer, et je priai Louison de passer avec moi dans la chambre de la marquise. Là, je commence par regarder la chambrière dans les yeux. Je lui fais un compliment, je lui prends les doigts et j'y glisse une bague de prix; puis je décris autour de sa gorge quelques gestes d'escamoteur. Voyant clairement alors sur sa figure l'étonnement, la cupidité et les desirs amoureux qui se mélangeaient agréablement, je ne dis plus un mot, je pousse les verrous, et nous usurpons ensemble un petit coin du lit réservé aux ébats majestueux du monarque. Ce petit drôle d'Hesselin mériterait d'être chassé pour n'avoir pas su prendre une chose si facile. Tandis que Louison raccommode un peu les plis de sa gorgerette, je lui suspends à quatre pouces du nez une belle bourse remplie d'or.

— Veux-tu gagner cela, ma mie? — Oui, monsieur le comte. — Eh bien! il faut te cacher quelque part quand le roi viendra, et me rapporter tout ce que sa maîtresse lui aura dit. — C'est impossible, madame la marquise s'enferme soigneusement, et quand le roi sort, elle m'appelle de suite; mais si monsieur le comte n'est pas pressé, il peut attendre ici l'arrivée du roi, je le cacherai de façon qu'il pourra tout entendre lui-même. Voici une armoire assez grande dont je prendrai la clef. — J'y perdrais le meilleur de la conversation. — Alors je ne vois que le lit. — C'est dit, Louison, je me cacherai sous le lit.

La fillette empocha la bourse. Comme je la payais en diverses monnaies à la fois, elle fut bientôt dans mes intérêts. Je n'attendis pas longtemps; Louison dressa l'oreille comme un levraut qui entend les chiens, et me dit

— Voici le roi!

Je suis tout de mon long sous le lit.

Baraille, n'appellez point ceci une méprisable intrigue, indigne d'un homme loyal. Je suis un ambitieux, c'est vrai; mais je ne fais rien de honteux pour l'honneur des Caumont. Songez à l'inégalité des armes entre un prince puissant et un simple gentilhomme. Songez à l'épouvantable danger que je cours sous ce lit. Qui eût osé s'y blottir à ma place? Personne, personne au monde. Un mouvement, un éternement, et j'étais mort. Le danger ennoblit les entreprises, et d'ailleurs il fallait en venir là, voyez-vous. Je n'ai pas une police secrète; je suis forcé de prendre mes informations moi-même. C'était une juste représaille, car le roi m'a environné de ses espions. Nos conversations les plus intimes ont été entendues par de vils agents qui ont souillé mon domicile.

C'est infâme, n'est-ce pas, major? j'étais en droit d'user de ruse à mon tour.

La place était bonne, car après quelques phrases indifférentes Sa Majesté dépouilla l'étiquette avec ses chausses.

Je n'ai jamais fait part à une femme de mes projets; je me suis, autant que possible, gardé de montrer les nudités de mon âme et les sentiments bas ou injustes qu'elle enfantait, cependant, si jamais j'ai fait la sottise d'entr'ouvrir un peu la boîte à des regards étrangers, ce fut dans ces instants de faiblesse et d'enivrement où on se laisse bercer par les caresses d'une femme. Le cœur trop plein soulève de lui-même son couvercle, et dans la fumée des extases sentimentales et des hyperboles s'envolent aussi des aveux qu'on regrette d'avoir laissés sortir. C'était sur ce terrain que j'attendais le roi. Il y arriva tout à coup. Les fadaïses amoureuses formèrent un petit ruisseau qui devint une assez belle rivière. Je vous fais grâce de ce dialogue ridicule, où j'ai seulement noté ceci :

— Chère Athénaïs! est-ce bien pour moi et non pour mon trône que vous m'aimez? — Ah! sire, pouvez-vous en douter, puisque je vous aime toujours, et que je ne suis pas même duchesse comme La Vallière. — Si notre liaison n'était pas un double adultère qu'il faut tenir secret, vous seriez duchesse. — Vous ferez cela pour moi. N'est-ce pas, Louis, tu le feras?

Si j'avais su parler comme les ventriloques, j'aurais crié d'une voix prophétique :

— Jamais, jamais!

Vous voyez, mon cher major, que l'amour ne fait point perdre la tête à la rusée marquise. Ce n'est pas elle qui oublierait ses petits intérêts dans un moment de tendresse expansive. Vous avez carte blanche pour mépriser cette Montespan. Le dialogue ci-dessus ne vous rappelle-t-il pas ces filles de joie qui vous dérobent vos diamants en feignant un délire amoureux? Je vous jure qu'en me cachant sous le lit de la duchesse de La Vallière, j'aurais cru commettre un hideux sacrilège. La pensée même ne m'en serait jamais venue.

Mon nom fit bientôt résonner les profondeurs de l'alcôve.

— Est-ce que vous le nommerez grand maître? demanda cette femme. — Je crains de ne pouvoir l'éviter, il a ma parole. — L'avez-vous donc ainsi donnée sans condition? — Vous me faites ressouvenir que je lui ai imposé pour condition de n'en rien dire. — Eh bien! vous voilà dégagé; il n'a point gardé le secret, puisqu'il m'a priée de solliciter pour lui. Sans doute il l'a dit à d'autres encore. Votre refus ne sera plus un manque de parole. — Vous avez raison. Je lui reprocherai son indiscrétion et j'en nommerai un autre. — Je déteste ce Lauzun avec ses airs conquérants. C'est un homme dangereux, sire, croyez-moi; il faut le bannir. — Je finirai par là.

— Voici donc ta façon de me servir, infernale créature! pensai-je.

La conversation voyagea. Ce n'est pas tout plaisir que de surprendre les secrets d'un roi. J'étais fort mal à mon aise, et si le diable était venu me tenter, j'aurais donné le plus beau de mes emplois pour avoir la permission de changer de posture. Cependant je remarquai dans la voix du monarque des symptômes de faiblesse et d'abandon. La royauté était déposée sur le fauteuil avec les hardes. Je commençai à voir l'homme tel que Dieu l'a fait.

— Athénaïs, disait-il, j'ai bien des soucis, bien des ennuis, des déboires même. — Des déboires, sire? — Répondez-moi, Athénaïs. Si j'étais un simple gentilhomme comme Lauzun, me donneriez-vous encore la préférence sur lui? — N'en doutez pas, n'en doutez pas. Si Lauzun m'avait plu, je l'aurais pris pour amant, et jamais je n'aurais été votre maîtresse, fussiez-vous maître de l'univers. Vos soupçons m'offensent. — Je n'ai pas de soupçons, mon enfant, pas de doutes sur votre fidélité; mais je suis jaloux de ce Lauzun, jaloux de son mérite, de sa bonne mine, surtout de son esprit et de son inconcevable bravoure. C'est là mon défaut. C'est mal, je le sais, et je ne puis m'en défendre. La belle réputation de Condé me gêne, les talents de Louvois m'effraient; mais surtout ce Lauzun m'est à charge à toute heure, dans ma cour, au milieu des fêtes. Il me semble que son éclat me fait pâlir. Avez-vous remarqué sa grâce, le goût de ses ajustements, et comme les femmes l'admirent? — Je n'admire point ce petit fat. Sa mine efféminée me semble ridicule. Ce sont de pauvres femmes que celles qu'il subjugué. — Ce sont pardieu les plus jolies et les plus nobles. Je ne puis le souffrir plus longtemps. Il faut que je me débarrasse de cet homme à tout prix.

Baraille, mon ami, je ne vivais plus que par les oreilles. Jamais je n'écouterai comme je faisais alors. La trompette céleste me trouvera sourd au jour du jugement. Jamais dans les bruits de la nature il ne se retrouvera un assemblage de sons qui puisse me frapper d'étonnement comme le murmure léger de ces confidences. Le souffle de la bouche royale venait de renverser tout l'édifice que j'avais élevé à grands frais, et j'étais écrasé, haletant sous les débris. Quel bonheur que j'aie ainsi reconnu la fausse route où je m'engageais imprudemment! Mais j'ai promis de vous conter une histoire. Je garde les réflexions pour un autre moment.

Le roi remet ses chausses; il boutonne, ma foi, son justaucorps lui-même, et s'en va. Louison entre et s'agenouille près de sa maîtresse pour tendre les bas sur cette jolie jambe que nous avons tous vue sur les marche-pied des carrosses. La rusée chambrière se penche et me regarde en souriant. Vraiment j'avais bien autre chose à faire que de m'amuser à jeter des regards curieux! La Montespan passe dans une autre pièce. Vive Dieu! je suis délivré. Je saute dans les escaliers du château. J'arrive chez moi. On me coiffe, on me pare; l'heure du ballet approche. Voici une petite scène assez curieuse.

Le nommé Lauzun, dans une toilette superflue, se fait annoncer chez la marquise de Montespan. Madame achève de s'ajuster; elle remercie M. de Lauzun de vouloir bien venir la chercher pour aller chez la reine. Elle paraît enfin. Interminables compliments de Lauzun sur le goût exquis de la robe et l'éclat des pierreries de la marquise. Tous deux ont le sourire le plus charmant sur leurs lèvres de roses. La main gauche de la belle dans la droite du cavalier. Celui-ci, le corps galamment incliné, respire la courtoisie jusqu'au bruit de ses chaussures et le frémissement de ses dentelles. Nous marchons déjà dans les salons.

— Eh bien! madame, avez-vous eu la bonté de parler de moi? — Oui, certes, j'ai prié instamment... — Ah! vous êtes si éloquente que ma cause doit être gagnée; mais qu'avez-vous dit, qu'avez-vous dit? — Tout ce dont nous étions convenus. — Et qu'a répondu Sa Majesté? — Le roi est bien disposé pour vous. Ayez bon espoir.

La malheureuse s'enfermait jusqu'aux yeux.

Nous sommes arrivés chez la reine. La foule s'écarte pour nous

laisser passer. La bouche de Lauzun est contre l'oreille de la belle. O Baraille ! jugez de l'effet de ces mots qui tombent dans cette jolie oreille comme des gouttes de plomb fondu, tandis que nous traversons le cercle des femmes :

— Vous êtes une coquine, une menteuse et une c.... Vous voilà dégagé. Votre refus ne sera plus un manque de parole. Je déteste ce Lauzun avec ses airs conquérants ; sire, il faut le bannir.

Vite des sels ! Au secours ! qu'a donc la marquise de Montespan ? elle est évanouie dans son fauteuil !

Ce sont là les cris de la foule.

A présent, mon cher major, parlons d'affaires. Réfléchissons attentivement à cette importante découverte, la jalousie du maître. Vous voyez que sans mon audacieuse entreprise je marchais dans les ténèbres, suivant comme un aveugle un chemin qui m'aurait conduit tout droit à un précipice. A cette heure mes yeux sont inondés de lumière, et je vois jusqu'au moindre grain de sable de la route. Jamais je ne fus si joyeux.

Ne croyez pas que la scène tragico-burlesque jouée avec la marquise à mon entrée chez la reine soit une simple vengeance. La perfidie de cette femme n'est plus qu'une misère sans importance. Mon dessein, en faisant voir à la Montespan que je sais tout ce qu'elle a dit au roi, était de faire connaître aussi que je n'ignore pas les aveux faits par le prince sur son bien-aimé Lauzun. Demain au plus tard il y aura un autre dialogue où je n'assisterai point, et dans lequel Sa Majesté s'écriera :

— Mais quel démon lui a donc rapporté toutes nos paroles ?

Voici le plan qui m'est venu à l'esprit cette nuit : Je serai demain plongé dans une tristesse profonde. Toute la cour, voyant mes cheveux légèrement en désordre et mes canons chiffonnés, frémissa d'effroi comme si j'allais mourir subitement. Le roi entendra ces chuchotements inquiets :

— O ciel ! quel malheur est donc arrivé à Lauzun ?

Sa Majesté, très-irritée contre moi, et surtout honteuse de me savoir informé de sa jalousie, cherchera dans sa tête un moyen de me perdre à l'instant, de me faire même disparaître du globe s'il est possible ; mais je la préviendrai pas un coup de maître. Je demande une audience particulière. Le prince est interdit et confus. Je le somme hardiment de tenir ses promesses. Il me faut l'artillerie. J'essuie un refus. Alors je m'écrie douloureusement que j'ai perdu la faveur et l'amitié du roi. J'accable le monarque de tendres reproches. Il ne sait plus où donner de la tête. Il feint de trouver une offense dans mes discours. Je suis arrêté, mis à la Bastille. Oui, major, à la Bastille. Il faut absolument que j'y sois enfermé pour quelques semaines, et puis j'en sortirai plus radieux que le Christ dans la nuit de Pâques.

Vous voyez que nos mesures de stratégie sont entièrement changées. Nos relais ne sont plus bons qu'à porter notre correspondance ; car la position de mon jeu est trop belle, d'une difficulté trop palpable et trop engageante pour que j'abandonne cette cour. Le sort en est jeté ; c'est ici que je serai puissant ou écrasé.

Que le mot de prison ne vous glace pas de crainte, mon cher major. Pesez bien ceci : Le roi n'est pas bon ; mais il veut le paraître. Il n'est pas précisément juste ; mais il a une pudeur qui l'empêcherait de violer ouvertement la justice. Il ne s'embarrasse point du reproche de cruauté, et ne se laisse pas arrêter dans sa vengeance ; mais s'il ne craint pas d'avoir tort, il veut paraître avoir raison. Il veut surtout que ses victimes se disent au fond des cachots :

— Je suis injustement puni ; mais le roi croit sincèrement que je suis coupable.

Or jamais Lauzun ne dirait cela, puisqu'il connaît les sentiments honteux et petits du roi. Lauzun s'écrierait au contraire dans les fossés de la Bastille :

— Sa Majesté a pris un prétexte de cour pour satisfaire la sale passion de l'envie.

Suivez ce raisonnement avec attention. Le roi ne veut pas qu'il y ait même dans la fange des cachots un être qui le méprise. Son orgueil est immense comme la patience du ciel ; mais cet orgueil une fois satisfait par les flatteries en vers ou en prose, par de bons mensonges de ministres, par les intermèdes des histrions, par les portraits, les statues, et les chroniques des carrousels, il reste un côté noble et beau, qui est une envie réelle d'être respecté, craint et aimé. Si donc je viens à bout pour une cause légère de me faire emprisonner, le roi ne dormira plus. Il me verra toutes les nuits, dans ses songes, passer devant lui avec un sourire de mépris sur les lèvres. Mes amis l'environneront. On nous accommodera ensemble ; et je rentrerai avec les honneurs du triomphe, dictant les conditions et demandant des garanties. J'ai de l'orgueil aussi. Nous ne sommes plus au temps où les rois faisaient assassiner leurs favoris, et bien que celui-ci soit petit-fils d'une Médicis, je ne le crois pas capable de penser au poison.

Le jour commence à paraître. Le cheval du courrier hennit au pied de ma fenêtre. Je vais fermer ce paquet et le faire partir. Si vous ne recevez rien d'ici à huit jours, venez à la cour, car je serai en prison.

— Ah ! mon maître, vous êtes jaloux ! eh bien ! nous saurons, j'espère, tirer parti de vos sentiments honteux.

Honnête Baraille, au lieu de froncer ainsi les sourcils, réjouissez-vous, car je ne suis plus un favori ordinaire. Je marche sur un sentier

inconnu jusqu'à ce jour et que je creuse moi-même dans la pierre. Vous êtes encore soucieux, major ? A la pensée de la prison, vous frissonnez comme si l'humidité des murs de la Bastille ruisselait sur vos membres. Rassurez-vous, vous dis-je. Le beau est d'être arrêté, incarcéré par suite de bons calculs, et de prévoir aussi, à huit jours près, l'heure de la délivrance. Je vais dormir, puis je me préparerai à une sage attaque. Il faut maintenant redoubler de soins. Je vais imposer silence à mon bataillon femelle. Bouche close ! dirai-je à toutes les belles ; ne vous avisez plus de faire mon éloge devant le roi.

Dieu vous garde, mon cher ami. Il y aura du nouveau à l'heure où vous ouvrirez ceci.

IX. — Suite de la correspondance. — Confiance d'une princesse bien chaussée. — Une épée brisée. — Résolution hardie d'une fille romanesque. — Belles réflexions inspirées par des pierres rangées en voûte.

Tout a réussi selon mes prédictions. Me voici à la Bastille. Que d'événements en peu de jours ! Je suis encore rompu, hors d'haleine ; mais je vais me reposer ici sous d'épaisses et majestueuses murailles. Qu'il y a loin d'où je suis à l'air des bois ! Que de fossés, de bastions, de cours, de poternes et de verrous ! Baraille, l'atmosphère caverneuse d'une prison n'est décidément pas mon fait. Je m'y sens mal à l'aise. Cependant j'avais besoin de calme et de silence, afin de combiner de larges plans de campagne. Ce n'est pas le temps de réfléchir et de machiner qui va me manquer. Nous aurons de belles choses à faire au sortir d'ici. Bien que mon réduit soit de mine assez sournoise, les égards et les soins qu'on m'y prodigue me prouvent que je n'y resterai pas longtemps. Comme je suis persuadé qu'on me laissera communiquer avec mes amis, je vous prépare un nouveau paquet d'écritures. Je reprends mon récit où je l'ai abandonné.

Vous savez que le château de Saint-Germain étant trop petit pour nous loger tous, nous avons des maisons en ville, ce qui fait de ce bourg un séjour charmant, parce qu'on y rencontre à chaque pas des gens de cour et de jolies femmes. En passant la grille du château, de grand matin je marchais sur le sable, la tête basse et le regard en dessous, comme un voleur. Je me trouvais tout à coup en face de Mademoiselle, qui prenait le frais avec ses femmes, et causait d'affaires avec Préfontaine, son secrétaire. La discrétion me faisait un devoir de me retirer ; mais la princesse daigna m'appeler par mon nom. Vous savez les compliments et révérences obligés. Nous n'en parlerons pas.

— Vous souvenez-vous, monsieur de Lauzun, qu'on m'offrait il y a longtemps le trône de Portugal ? Et ne vous ai-je pas dit la cause de mes refus ? — Je n'ai point oublié que Votre Altesse m'a confié son généreux dessein d'élever jusqu'à elle un homme au-dessous de son rang. — Eh bien ! je suis plus que jamais décidée à prendre ce parti. Je ne chercherai pas loin pour trouver une personne digne de mon estime. Il me faudra vos conseils, monsieur de Lauzun. Vous qui connaissez à fond les jeunes gens de la cour, vous qui remplissez depuis plusieurs années vos devoirs avec une grande exactitude, vous me guiderez dans un choix si important, et dans les démarches à faire. — Si le cœur de Votre Altesse a déjà parlé pour quelqu'un, celui-là ne peut manquer d'être digne de votre estime. Cependant je ne saurais trop vous recommander de lui cacher votre préférence ; car, au moindre soupçon qu'il en pourrait avoir, que d'application cet homme n'apporterait-il pas à dissimuler ses défauts pour parvenir à une élévation si prodigieuse ! Faites donc votre choix toute seule et en secret. Puisque vous voulez bien me consulter, vous n'aurez qu'à me dire le nom de ce gentilhomme, et je vous promets que je vous montrerai le fond de son âme, si bien que vous y lirez comme dans vos Heures. — Il faut vous avouer que depuis longtemps mon choix est irrévocablement fixé, que je n'ai plus une réflexion à faire, et que, si ce n'était la honte involontaire qu'une femme éprouve à dire ces choses, je vous aurais déjà appris le nom... — Tout le monde sait qu'il n'y a pas au monde une princesse plus sage que vous, et cependant je crains de vous voir mettre à cette affaire trop de précipitation.

La princesse me regarda d'un petit air fin.

— Peut-être, si vous connaissiez mon secret, trouveriez-vous que j'y mets trop de lenteur ; car celui-là est de vos amis.

Baraille peut juger comme ce secret est difficile à deviner.

— Ah ! mademoiselle, répondis-je, prenons donc jour et heure pour que vous me fassiez une confiance entière. — Je me sens le courage de vous la faire de suite. — Non ; voici M. de Luxembourg qui vient à nous ; il ne faut pas être interrompu. Vous me direz cela quand je sortirai de la chambre du roi. Je vais demander une audience à Sa Majesté. — C'est convenu. Je vous irai trouver tantôt chez Madame, et je vous dirai tout. — Vous pensez bien que je ne m'éloignai qu'après avoir accablé la belle Altesse de protestations de dévouement et de témoignages d'un respect extravagant. Elle en était moitié aise, moitié embarrassée ; mais nous savons tous qu'elle est bien cousine du roi dans son plaisir à déguster les flatteries. En me retournant de loin, je vis le duc de Luxembourg qui souriait tandis que la princesse lui parlait. J'ai su le même jour qu'elle lui avait dit : — Regardez-moi bien, et devinez à quoi je songe ? — On peut dire de vous, répondit le duc, que vous êtes une Demoiselle bien chaussée, disposée à donner un de ces matins une assez jolie position à quelque gentilhomme

de mérite. — Ne croyez pas plaisanter; je suis capable de le faire. Vous avez parfaitement lu sur mon visage et dans mes chaussures. — Je m'en réjouis d'avance. J'aime fort qu'on relève notre jeune noblesse.

Ayez soin de faire une pose ici, mon cher Baraille. Buvez un verre de notre vin favori de Franche-Comté, pour vous préparer à l'enthousiasme. Appuyez votre coude sur la table, et votre front sur votre large et vaillante main. Commencez-vous à voir clair dans mes projets? La vapeur où vous flottiez ne s'est-elle pas condensée? N'a-t-elle pas maintenant une forme gracieuse et de vigoureuses proportions? Vous comprenez que demander la main de Louise d'Orléans eût été un acte de pure démente dans l'instant où l'animosité du roi était à son plus haut point; qu'en travaillant de sorte que Sa Majesté se mette dans son tort vis-à-vis de moi, j'amène de loin une réconciliation, feinte sans aucun doute, mais suffisante pour rendre difficile le refus du roi, quand la princesse ira solliciter elle-même la permission du mariage.

Baraille, levez-vous donc sur vos jambes solides, et promenez-vous dans votre chambre à grands pas, les yeux hors la tête. Bien. Répétez à présent mes paroles avec cette voix de stentor que les dragons et l'ennemi connaissent.

— Louis de France, petit-fils du bon Henri, tu avais un ami. Ton amitié pour lui s'est changée en haine et en puérile jalousie. Eh bien! tout redoutable et puissant que tu es, cet homme te bravera; il te fera la guerre; il dédaignera tes faveurs passées; il s'élèvera malgré toi; il entrera dans ta famille. Il sera plus riche que toi; il te forcera de l'appeler mon cousin, et sera aussi petit-fils de Henri le Bon.

J'ai dit.

Ce ne serait pas trop de vous donner dix ans et la permission de nager dans la poudre des archives de tous les royaumes pour trouver un homme de cour qui ait entrepris quelque chose de semblable. Reprenons notre récit.

Guitry, par qui je fis demander au roi une audience, m'apprit en confidence que Sa Majesté avait rougi et hésité avant de me l'accorder. L'heure de midi me fut pourtant assignée, et le lieu choisi fut le cabinet de travail, où sont seuls admis les ministres, les espions, les amis intimes et les jupons.

Il n'est pas besoin de vous dire que Lauzun se présenta devant le roi avec un front triste et sévère.

— Que me voulez-vous, monsieur? murmura froidement le monarque en rangeant ses papiers d'un air préoccupé. — Sire, voici plus d'une semaine que Votre Majesté m'a promis d'annoncer au public le don qu'elle m'a fait de l'artillerie; j'ai cru pouvoir sans indiscretion chercher à lui rappeler cette promesse. — Monsieur de Lauzun, n'auriez-vous pas souvenir de quelque circonstance, survenue pendant cette semaine, qui ait pu détourner de vous notre faveur? Il nous semble que vous êtes trop bien servi par ceux de vos amis qui recueillent les informations que vous prenez, pour que vos autres amis se soucient davantage de votre fortune. — Sire, quel homme n'a pas des amis imprudents qui le compromettent? J'ignore quelle confiance Votre Majesté peut avoir dans le dévouement dont je fais profession pour elle; mais je sais qu'il n'y a point dans mes amis un être assez malavisé pour risquer de me dire en face un mot qui tendit à diminuer mon admiration pour la grandeur et la loyauté du roi de France.

Sa Majesté se promena par la chambre comme elle a coutume de faire quand elle veut se fâcher ou qu'elle est embarrassée dans ses derniers retranchements. Lauzun restait appuyé contre la cheminée, et gardait toujours une pose remplie d'une douce tristesse.

— Ecoutez, monsieur de Lauzun. Je n'aime pas à manquer à ma parole; mais cette fois j'en ai le droit. Vous ne m'avez pas gardé le secret. Louvois a su la nouvelle. Son humeur incompatible avec la vôtre causerait des querelles préjudiciables au service. Je suis forcé de me rendre à ses représentations. — L'artillerie est le moindre de mes soucis. Ma seule crainte est de perdre l'amitié de Votre Majesté. Je sais bien qu'elle me dédommagerait aisément de ce manque de parole. Je voudrais être sûr qu'il n'y a point d'autre obstacle que Louvois; mais celui-là même est une chimère. Que Louvois apprenne la nouvelle avant ou après ma nomination, son aversion pour moi n'en saurait être changée. Si Votre Majesté voulait sincèrement me choisir, elle ne s'arrêterait pas devant cette misère. — Doutez-vous donc quand je parle, monsieur? Vos espions vous ont-ils donné des avis qui vous inspirent de la défiance? — Ah! sire, Votre Majesté m'offense gravement et injustement. Je n'ai pas d'espions. — Monsieur, nous aimons à donner, nous regrettons que les faveurs soient trop peu nombreuses pour les services qu'on nous rend; mais nous n'aimons point qu'on nous apprenne ce que nous avons à faire. Je refuse l'artillerie parce que j'en ai le droit; je penserai aux dédommagements dont vous parlez, si je juge à propos de vous accorder d'autres récompenses. Cela doit suffire, et je pense que nous en pouvons rester là.

Le moment était décisif. Je choisis l'instant où le roi marchait vers la fenêtre ouverte, pour tirer sans bruit mon épée, car, s'il avait vu ce mouvement, il aurait pu croire que je voulais le tuer. Quand il se retourna pour revenir vers moi, je mis le pied sur la lame que je brisai, puis j'en poussai les morceaux dans la cheminée. Sa Majesté entra dans une véritable colère, et jeta sa canne par la fenêtre, en disant qu'elle aurait regret de se laisser emporter jusqu'à frapper un gentil-

homme. La scène était vraiment étrange. J'étendis la main avec calme en disant :

— Sire, ne vous trompez point sur le fond de ma pensée. Ce n'est pas parce que vous me refusez une grâce solennellement promise, que je jure de ne plus servir; mais c'est parce que j'ai perdu l'affection du roi. Je n'ai plus rien à faire à la cour. J'y serais malheureux et inutile. — C'est bien, monsieur, sortez, et attendez mes ordres. — Votre Majesté ne doit pas craindre que je prenne la fuite. Si mon emportement mérite à ses yeux une punition, qu'elle parle, j'irai, sur son ordre, me constituer prisonnier seul et à l'autre bout du royaume. Je pleurerai la perte de son amitié dans le fond d'une prison comme dans le séjour le plus beau.

Je sortis par la petite porte, où je rencontrai un grand homme sec, en chausses noires, qui me parut avoir la mine prudente d'un espion. Je le coudoyai, bien qu'il fût collé contre le mur, et je descendis lentement les escaliers en occupant une toise en largeur par l'étagage de mes rubans, le mouvement de mon bras droit armé de mon chapeau et la pointe de mon coude gauche fièrement étayé de ma hanche. Je traversai un salon où furetaient quelques oisifs, comme Dangeau, Maupertuis, de Gesvres, que sais-je enfin? la bande des hommes pareils entre eux. Ils m'adressèrent tous le même regard :

— Eh bien? dit Dangeau. — Eh bien? dit Maupertuis. — Eh bien? dit de Gesvres.

Ma figure ne bougea pas. Il n'y avait ni joie, ni tristesse, ni crainte, rien.

— Eh bien! quoi? dis-je aussi. — Le roi? reprit Dangeau. — Le roi? reprit Maupertuis. — Le roi? reprit de Gesvres. — Le roi se porte bien, repris-je. Vous pouvez me donner la main, de Gesvres. Je ne suis ni enragé ni excommunié, Maupertuis. Rimez-moi un rondeau à la Benserade sur les métamorphoses, Dangeau. — Vous êtes donc devenu quelque chose de nouveau? s'écrièrent les trois niais à la fois. — Je l'ignore. Commencez toujours votre poésie; demain j'aurai percé ma chrysalide, et vous saurez si je suis un vil insecte ou un sphinx majestueux.

Vous pensez bien, Baraille, que je n'allai pas chez Madame chercher les confidences de la cousine du roi. Comme on pouvait à toute heure venir pour m'arrêter, il ne fallait pas que je fusse absent de chez moi. D'ailleurs je ne pouvais plus reparaitre à la cour. Vers le soir j'eus une sérieuse inquiétude en voyant qu'on ne parlait pas de me mettre à la Bastille. Le plus méchant tour que le roi pût me jouer, c'était assurément de me laisser tranquille et banni. J'envoyai Hesselin chez Mademoiselle porter mes excuses et mes respects. Le petit drôle, à ce qu'on m'a dit, s'acquitta fort galamment des saluts et agacouillements. Vous sentez qu'il faudra bien que la princesse fasse des bruits d'étonnement et d'intérêt par tout Saint-Germain, au sujet de ma captivité.

— Je m'étais endormi en attendant les gens du roi, lorsque je fus réveillé par mon secrétaire, qui écarta précipitamment les rideaux de mon lit, et me montra la mine la plus inondée de larmes et la plus effarée que j'eusse jamais vue. — Eh! qu'avez-vous, Hesselin, mon pauvre ami? — Monsieur le comte, quelque malheur vous menace. Un carrosse venant de Paris est à la porte. On vous demande à grands cris. Il faut partir sans perdre une minute.

J'entendais en effet des chevaux dans la rue, et un bruit confus de gens en consultation avec mes valets. Je descendis en robe de chambre et en pantoufles.

— Vite, vite, montez! cria du fond du carrosse une voix de jeune fille d'un timbre délicieux.

Je m'avançai auprès de la portière. La demoiselle, tout à fait exaltée, me tendit avec empressement deux petites mains que je saisis dans les miennes, parce que leur blancheur et leur beauté me frappèrent.

— Montez donc, au nom du ciel! disait-elle d'un ton désespéré. — Où allons-nous, et qui êtes-vous, mademoiselle? — Nous irons où vous voudrez; mais ne perdez pas une seconde, car on doit venir vous arrêter au point du jour. — N'est-ce pas à la Bastille qu'on me conduira? — Précisément. — Qui vous a donné ces renseignements? — Je vous le dirai en route; mais partons. — Cela n'est pas pressé. — Vous me faites mourir d'inquiétude.

Je continuais à tenir affectueusement les deux petites mains. Une torche que portait un valet de pied éclaira l'intérieur du carrosse. Je vis une taille mince et frêle, un col de cygne et les formes naissantes les plus gracieuses; une conformation exquise pour une héroïne de Scudéry. La sensibilité se trahissait par toutes les poses du corps, mais hélas! le visage était caché par un masque. Je ne pus apercevoir qu'une bouche ravissante, deux prunelles d'une douceur angélique et d'un noir de jais. L'appétit et la curiosité me poussaient par les épaules; car je flairais au fond de cette aventure la possession d'une charmante personne de quinze ans au plus. Cependant l'importance de nos affaires et la gravité des circonstances m'inspirèrent le courage de résister. J'adressais mille questions. Je désirais que la partie fût seulement remise; mais une fois que j'eus fait comprendre à cette aimable fille qu'il ne me convenait pas de fuir et que j'avais la certitude que ma captivité ne serait pas longue, toute l'exaltation de cette cervelle enfantine s'envola dans les nuages; il ne lui resta plus que la honte,

le regret et un furieux désir de se voir à cent lieues de moi. Les deux mains blanches commencèrent à se débattre gentiment dans les miennes, qui ne voulaient point lâcher prise. La petite appela du secours avec un accent nerveux et désespéré. Un brigand de valet haut d'une toise me saisit dans ses bras comme une nourrice qui soulève un enfant, et me déposa par terre fort loin. Vous savez que je suis pourtant assez robuste.

— Où allons-nous ? demandèrent les postillons. — A Paris.

Le carrosse disparut avec la rapidité de la foudre.

— Comment te nommes-tu ? dis-je au grand valet qui arrangeait tranquillement la sangle de son cheval. — Yvan, pour vous servir, monsieur le comte. — Tu me diras bien qui est cette jeune fille ? — Je ne vous le dirai point, parce qu'elle me l'a défendu. — Mais si je te donnais une bonne somme ? — Ce serait de l'argent perdu. — Ta maîtresse est donc riche et généreuse ? — Il n'y en a guère d'aussi riches à la cour. — C'est donc une bourgeoise ? — Bonsoir, monsieur le comte.

Le coquin partit au galop, et me laissa perplexe et amoureux. Oui, mon cher major, amoureux comme un écolier ; comme j'aurais pu l'être à dix-huit ans. Cela me rajeunit et me rappelle d'anciennes sensations. Parmi nos beautés, je n'en vois pas une qui m'ait aimé si bien, ni si gratuitement, que cette fille romanesque. C'est elle certainement qui m'a déjà donné l'avis des mauvaises dispositions du roi. La pauvre enfant s'est mise à rêver de moi en me voyant par quelque fenêtre, ou bien au récit de quelque histoire où je figurais, et vite elle a voulu être mon bon ange. Combien son esprit a dû travailler pour préparer et mettre à exécution ce joli projet de m'enlever ! Combien son petit cœur a dû battre pendant le chemin ! Savez-vous qu'il est inhumain de l'avoir renvoyée toute seule. En vérité cela me fait de la peine. Elle doit bien souffrir de voir ses arrangements tout bouleversés. Mais comment une fille si jeune a-t-elle tant d'argent et de liberté ? Qui l'a si bien instruite de mes affaires les plus secrètes ? C'est un profond et charmant mystère auquel je pense avec plaisir. L'amour est un savant maître et un guide plein d'audace pour souffler les moyens d'aplanir des montagnes de difficultés à une fillette enfermée dans sa chambre. Peut-être l'ai-je poussée dans un abîme en la renvoyant dans sa famille, pour peu qu'elle retombe au milieu d'orgueilleux bourgeois cuirassés d'une pédante sévérité. On trouve des gens inflexibles en matière de vertu parmi cette foule vêtue de simple laine. Ils sont capables de me la jeter dans un couvent. Un vague pressentiment me dit que je la reverrai, qu'elle aura même une grande influence sur ma destinée. Parce que nous sommes gens de cour, nous croyons voir tout ce qui mérite de vivre, et nous restons confinés dans une chétive coterie. Quand je sortirai d'ici, je veux faire un voyage dans ce pays immense et inconnu de la bourgeoisie. Valons-nous vraiment plus que cette classe d'hommes, parce que nos pères figurent depuis des siècles sur quelques chiffons de papier ? Nous nous agitions mortellement pour devenir grands et princes, et combien y a-t-il de princes des siècles passés dont on répète une fois par an le nom ?

N'est-ce pas une chose bizarre que les chroniqueurs ne sachent pas nous dire au juste comment s'appelait ce grand connétable qui sauva dix fois la France ? Les uns disent Duguesclin, les autres Guyaclin ou Gayaclin. Risquez donc votre tête pour graver quelques syllabes sur des pierres que les passants usent de leurs semelles ! Quelle probabilité que dans deux cents ans, parmi les hommes qui tâcheront de vivre de leur mieux, il y en ait un seul qui s'occupe d'un être représenté par cet assemblage de lettres : Lauzun ? Ces drôles d'historiens estropieront mon nom, comme les huissiers quand ils vous annoncent. D'ailleurs ils seront ennuyeux comme leurs devanciers, et personne ne les lira.

Je me sens disposé à l'insouciance ; mais ne craignez rien, major ; je n'en suivrai pas moins ma vocation, et vous savez que je n'ai pas l'habitude de rêver creux ni d'écorcher le renard comme feu Pantagruel.

La petite avait été merveilleusement informée ; car on vint m'arrêter avant que le soleil fût levé. On me trouva tout prêt, botté, coiffé, parfumé. Mes papiers étaient en ordre. Je ne craignais point la saisie. Le duc de Rochefort, qui me conduisit à la Bastille, est justement de mes amis, de sorte que nous causâmes gaiement chemin faisant, et qu'il se chargea volontiers de mes commissions. Voici tout à l'heure cinq jours que je suis dans un bouge à peine habitable, entre un assez maigre lit et une fenêtre grillée. J'aurais mauvaise grâce à me plaindre, puisque c'est moi qui l'ai voulu ; mais il ne faudrait pas que cela durât trop longtemps. Le séjour est brumeux et sombre comme la mort ; ces sourdes murailles sont graissées d'une épaisse couche d'inflexibilité ; elles semblent vous dire : N'essaie pas de pousser un cri de détresse ni une prière, car nous en avons tant écouté, que nous en sommes rassasiées pour l'éternité. Dans quelque sens qu'on tourne ici les yeux ou les mains, on trouve étalé partout le désespoir. Il n'y a pas une pierre, un clou, une cheville, qui ne porte sa part d'oppression et de précaution cruelle. Je suis bien aise d'avoir vu cela de près une fois. Ces rois qui vous enferment pour un mot, qui d'un trait de plume vous rayent de la liste des vivants, ne savent pas assurément ce qu'ils font, ils ne savent pas quel nuage noir de malédictions contre eux s'élève chaque matin au-dessus des tours de cet affreux monument.

Les victimes ne sont pas tellement bien ensevelies que leurs soupirs et leurs blasphèmes ne s'infiltreront doucement à travers les grillages ; et les vents qui dispersent ces vapeurs malsaines par toute la terre finiront peut-être, à leur retour, par apporter aux oreilles des princes des murmures de vengeance et d'exécration.

Il est à croire qu'avant seulement deux cents ans on verra quelque grande assemblée de la noblesse pour rétablir les privilèges de la féodalité, en limitant le pouvoir des rois, qui sont beaucoup trop puissants depuis Louis XI. Il est honteux qu'on puisse se jouer ainsi du plus respectable et du premier des besoins de l'homme. Nos neveux réformeront ces abus en exigeant que les nobles ne puissent être enfermés que par suite d'un jugement. Peut-être même le peuple aura-t-il l'audace de faire la même demande ; mais jamais on ne l'écouterait.

Minuit a sonné depuis longtemps ; je vais m'étendre sur mon grabat. Je fais ici une utile campagne, qui m'apprendra pour l'avenir à peser d'une juste façon la considération de l'emprisonnement dans mes calculs ambitieux. Bonsoir, major. Ayez soin de mes dragons et de ma province de Berry. Mettez mes écus en lieu sûr. Nous en aurons besoin quelque jour.

X. — Troisième courrier. — Avantages d'une réconciliation. — L'ambition et la fortune vont croissant. — L'amour au galop. — Airs féminins sur un visage mâle.

O Baraille ! bondissez : je respire le bon air. J'ai montré mes talons aux verrous et poternes pour la vie, j'espère. La douce chose que d'être libre ! Ouvrez votre fenêtre et regardez les blés ou les arbres. Votre ami Lauzun est en liberté ; ainsi, major, folâtrez sur l'herbe comme un jeune pâtre. J'ai bien envie de vous dire ce que je suis encore, pour vous faire admirer mes prévisions, mais ce serait gâter l'intérêt d'un beau petit récit que je vais vous faire tout d'une haleine.

Le sixième jour de ma captivité n'était pas écoulé, quand je reçus la visite de mon secrétaire, à qui Sa Majesté avait accordé la permission de me venir voir. Il m'apprit que la soie de toutes les robes était chiffonnée à Saint-Germain par le trouble universel, depuis mon arrestation ; que plus d'une joue fraîche était sillonnée par les larmes, et que Louvois se frottait les mains. Il me conta que le roi battait la campagne quand on lui demandait la cause de sa sévérité ; que madame, la grande Mademoiselle, toute la famille Grammont et celle de Luxembourg avaient entouré Sa Majesté d'un cercle magique où mon nom lui entrait à chaque pas dans les oreilles. Enfin Guitry pourchassait le monarque jusqu'à son lit, et lui parlait encore de moi en offrant le bonnet de nuit. Ces nouvelles me rendirent l'espérance qui commençait à fuir à tire-d'aile. Je remis à Hesselin un paquet de lettres avec ordre de vous l'expédier en toute hâte, afin de vous épargner l'inquiétude et la peine d'un voyage inutile. Il m'apportait votre première réponse qui m'a causé une bonne heure de distraction. Je répliquais tout seul à vos objections et aux craintes que vous me témoigniez. Vous verrez par la présente lettre que ces répliques étaient victorieuses. Vous verrez que j'ai triomphé sur tous les points, et qu'il me serait permis d'être présomptueux comme le romain Marius, sans avoir ses varices aux jambes, puisque je suis heureux, mais non coupé, comme son rival Sylla.

A présent je suis entré dans un chemin connu de moi seul.

Je ne conspire point ; je ne marche pas avec confiance comme Cinq-Mars, sur un terrain mouvant. Je ne trahis point, comme Biron, un prince bon qui m'aime. Je serre entre mes genoux la plus rétive des montures. Je fabrique de mes seules mains un siège que je clouerais, fixerais en terre et vernirais magnifiquement moi-même pour m'asseoir tout près du prince à table, et je mangerai sous ses yeux une effroyable quantité de mets si délicieux, qu'il croira vivre de miettes en me voyant. Mes valets seront plus richement vêtus que lui-même, et Mignard, qui l'a peint en soleil, recevra l'ordre de faire mon portrait en Jupiter culbutant avec son foudre Phaëton et l'astre incommode.

Hesselin venait de sortir, lorsque notre ami Guitry se jeta comme un fou dans ma caverne.

Il m'annonça qu'il m'était officiellement député par le roi. Sa Majesté me faisait dire qu'elle voulait me pardonner mon emportement, et me satisfaire en m'offrant en place de l'artillerie les fonctions de premier gentilhomme de la chambre. Je me redressai fièrement et je répondis que j'aurais du regret de quitter les dragons, où je croyais pouvoir rendre des services réels, pour prendre des fonctions purement d'apparat et qui ne me procureraient aucun avantage nouveau, puisque j'avais les grandes entrées. Le maître de la garde-robe apprit complaisamment par cœur la réponse telle que je la voulais. Il me promit d'insister pour qu'on me donnât l'artillerie, et de faire entendre à Sa Majesté que je ne consentirais pas à reparaitre à la cour si on n'effaçait par de nouvelles faveurs le fâcheux effet de ma disgrâce, et si on ne me rapprochait davantage de la personne du roi.

Je restai plus d'une semaine dans un isolement qui me désespérait, après cette première négociation. L'envoyé du roi reparut enfin et m'apprit qu'il fallait renoncer à l'artillerie, que M. du Lude l'avait reçue et s'était installé à l'arsenal. Je délibérai avec Guitry, et je le décidai, non sans peine, à porter au roi l'audacieuse demande d'une compagnie des gardes. M. de Créqui me fut aussitôt envoyé.

Je lui montrai beaucoup de hauteur pour tout ce qui regardait l'accommodement des emplois, et la plus vive affliction dès qu'il s'agissait de l'amitié du prince. Je tins ferme pour la charge de capitaine des gardes, et voici comment ces affaires ont été conclues avant-hier seulement, après trois mortelles semaines de diplomatie, pendant lesquelles j'espère que les lettres de Hesselin vous auront tenu au courant et préservé de toute inquiétude : M. du Lude, devenu grand maître de l'artillerie, céda sa charge de premier gentilhomme à M. de Gesvres, qui se défit de sa compagnie des gardes du corps, laquelle compagnie fut prise par Lauzun, que vous connaissez.

Ainsi, Baraille, je suis capitaine des gardes. La présentation a eu lieu dès hier. J'ai fait à ma compagnie la petite exhortation de rigueur. J'ai déjà contracté en quelques heures pour dix mille écus de dettes en améliorations. Vous m'enverrez cette somme. Mes gardes sont émerveillés de ma prodigalité. Le roi lui-même a daigné placer mélodieusement quelques *solo* d'éloges au milieu des chœurs à cent voix qui élevaient mon nom jusqu'au ciel.



Une certaine Louison assez gentille était chargée de préparer les draps où la marquise donne le gîte à notre maître.

Les agrandissements faits au château de Saint-Germain m'ont valu un joli appartement. Pendant le temps où je serai en quartier, je ne m'éloignerai plus du roi de la distance d'une toise. Partout où il paraîtra, Lauzun sera derrière lui debout, son bâton de commandant à la main. Mon amitié l'obsédera comme un remords. Ce sera une persécution.

Rien n'était plaisant comme l'agitation nerveuse de la Montespan, tandis que je l'enterrais sous une montagne de politesses, de flatteries et de protestations, dont elle ne comprenait pas l'ironie. Les femmes sont des êtres faibles et crédules. Elles auront beau vous jouer de méchants tours et savoir parfaitement que vous les détestez, rien ne pourra les empêcher de humer de moqueuses fadaïses comme des sucres de bon aloi; elles les sucent délicatement et se les laissent fondre dans le gosier. Eussiez-vous assaisonné ces sottes friandises de l'amertume la plus intolérable, elles tournent leurs têtes en minaudant comme des oiseaux, et soutiennent que cela est bon et sucré. Il faut croire qu'en tirant des flancs de l'homme ce charmant petit être incomplet, le Tout-Puissant a prononcé quelques mots oubliés dans les Ecritures, comme ceux-ci : « Va, sois débile et changeante. Sois un mélange de fourberie et de crédulité. Que ton instinct soit de trahir, et ton premier besoin d'être trompée. » Donc se jouer des femmes est obéir aux intentions du Créateur, et de ce côté, je suis tellement docile à ses ordres, que je voudrais pouvoir en posséder et en trahir dix mille dans les douze heures d'une nuit... Faites attention, je vous prie, que je sors de prison.

Tout est plaisir pour un captif délivré. Hier matin, j'essayais des habits neufs avec une joie d'enfant. Guitty, qui m'attendait pour aller au tir du roi, tournait autour de moi en répétant que je n'avais jamais été si beau. Je le priai en plaisantant d'aller dire cela à Mademoiselle,

et ce drôle de corps y courut en effet sur-le-champ. Il parla de mes ajustements nouveaux, et vanta surtout à la princesse l'effet d'un ruban rose que j'avais à mon cou. Quand on en est réduit à asseoir les bases de sa fortune sur l'amour d'une femme, on ne saurait donner trop de soin aux plus pitoyables minuties. Vous ne pouvez vous imaginer de quelle importance fut ce ruban rosé. Mademoiselle entraîna une foule de dames au tir, et ne put s'empêcher de faire remarquer ma toilette; elle en parla jusque chez la reine. Dans la journée elle me fit chercher par tout le château.

Dès que je fus arrivé dans sa chambre, elle renvoya ses femmes, et me força, malgré mes révérences, à prendre place sur un pliant. Elle avait à me consulter pour une grave affaire. Le bruit courait, disait-elle, que le roi voulait la marier au prince Charles... Ce bruit n'était entré dans aucune oreille humaine; mais je feignis de le croire possible... Il fallait aviser aux moyens de refuser sans irriter Sa Majesté. Nous voilà tous deux à réfléchir, rédigeant les réponses à des propositions qui ne seront jamais faites. La princesse posait un doigt sur ma manche :

— Mon cher conseiller, mon cher monsieur de Lauzun...

Et puis on montrait de l'embarras; on tenait ses yeux obstinément baissés. Moi, j'étais sentencieux comme un grand prévôt, d'un respect insipide et d'une impassibilité désolante. On me parlait alors de l'amour qu'on avait pour ce troisième personnage, dont le nom n'a pas été prononcé.

Major, je voudrais que vous me vissiez une fois solliciter de la princesse une confiance complète; quand je vois approcher l'aveu sur les lèvres palpitantes de la belle, je romps brusquement les chiens; j'entasse les cérémonies, les saluts, les protocoles, si bien que la pauvre femme, à l'attouchement de ces inventions contre nature, est aussitôt transie de froid, et sent les tendres déclarations se geler dans son gosier.

Elle n'est pas au bout. Vous comprenez la justesse et l'utilité de cette conduite. Si je risquais une démarche ou une avance, je pourrais être écrasé comme un vil suborneur. La petite-fille de Henri IV ne doit pas m'avouer son amour et ses généreuses intentions avant que son trouble et ses discours imprudents en aient donné des soupçons à tout le monde. Il est entendu que l'idée d'un tel mariage ne pourrait m'entrer dans l'esprit, quand même je serais à cette heure conduisant la princesse à l'église. Il faut que l'univers répète : Ce n'est pas la faute de Lauzun si la cousine du roi s'est mise à l'aimer à la rage.

Du reste, la belle serait d'accord avec moi, qu'elle ne jouerait pas mieux son rôle. Mon nom lui part de la bouche à tout propos, comme un éternement, sans qu'elle puisse le retenir. Elle a remarqué dans une pièce de Corneille des vers qui peignent, dit-elle, l'exacte situation de son cœur, et vite elle a expédié un courrier à Paris pour acheter les œuvres complètes de Corneille. Hier elle récitait ces vers chez Madame, et cette coquine de Valentinois, qui rit dès en ouvrant l'œil au soleil du matin, faisait avec son larynx les bruits les plus expressifs de gaieté maligne.

Ma sœur, qui vit retirée dans ses terres d'Anjou, a reçu une belle lettre de la princesse. Quoiqu'on la connaisse à peine, il faut qu'elle arrive à Saint-Germain, sans perdre une minute, pour être comblée de caresses, et pour qu'on lui parle de moi du matin au soir.

Hier on disait à madame de Noailles que j'étais l'homme le plus respectueux et le plus aimable qu'on connût; on s'extasiait sur les charmes de ma conversation. Les moindres mots me furent rapportés sur l'heure.

La comtesse de Soissons, qui m'aime d'une façon bien entendue, me donne des avis utiles, parce qu'elle a vent de tout ce qui se fait plus tôt que les autres.

Madame de Guiche n'est pas de si facile humeur. Elle m'assomme des menaces de sa sottie jalousie; elle parle de poignards, de résolutions extrêmes, et ne veut pas absolument du mariage. Je suis forcé de la ménager; mais je lui tordrais volontiers le cou.

Ne s'avisait-elle pas de m'accabler de reproches au milieu d'un escalier, où le malheur voulut que mademoiselle de Montpensier vînt à descendre. La princesse daigne s'avancer vers moi pour me parler, et la comtesse, au lieu de céder respectueusement la place, s'écrie d'un ton presque colère :

— Laissez-moi causer avec ce monsieur-là. Je ne le vois point quand je veux, et ne puis pas, comme vous, lui donner à toute heure l'ordre de venir chez moi.

Le rouge me monta au visage, pendant que la princesse se retirait avec ses femmes dans l'embrasure d'une fenêtre. Je congédiai madame de Guiche si vertement, qu'elle disparut toute éplorée, puis je m'avançai vers Mademoiselle d'un pas grave et majestueux. Le soir elle conta à Olympe que, dans cet instant, je lui avais semblé le maître du monde.

— Savez-vous, Baraille, de quelle importance est cette affaire? Avez-vous songé au titre de duc de Montpensier, aux revenus immenses du comté d'Eu, à la principauté de Dombes, dont la circonférence a plus de cent lieues; et cela dans le plus riche pays du monde, sur les bords de la Saône? Avez-vous calculé ce que rapporte la baronnie de Thiers en Auvergne? Ne pensez-vous pas au délicieux séjour de Saint-Fargeau, et n'aimeriez-vous pas le duché de Châtellerauld? Les

revenus du roi sont moindres que ceux-là en vérité... Je ne dis rien des prérogatives de la princesse. Le dais de la maison du roi, les carrosses cloués, les valets de pied à chausses retroussées. Mademoiselle ne donne chez elle que la chaise à dos aux princesses du sang, elle étant sur un siège à bras; une reine seule pourrait exiger qu'elle donnât la porte: et vous devez vous souvenir que la princesse de Condé fut blâmée par toute la terre pour s'être assise à Notre-Dame au même rang que Mademoiselle. Décidément, si je réussis, il faudra qu'on me place parmi les demi-dieux; peut-être même arracherai-je aux poètes du jour le dieu tout entier... Baraille, quand je serai prince de Dombes, nous tiendrons table ouverte, et je vous assure que nous aurons une cour.



— Mais vous êtes un fourbe infernal, monsieur de Lauzun, il ne s'est rien passé entre nous, dit madame de Montespan.

Pour vous donner une idée de la fortune et de la générosité de cette chère altesse, je vous annonce qu'elle marie une de ses filles d'honneur, mademoiselle de Créqui, avec le comte de Jarnac, allié des ducs de Rohan. Elle ajoute à la dot de la jeune personne un capital de douze mille livres de rente, et lui paye en outre le traitement viager de ses appointements de fille d'honneur; et puis, à cette occasion, elle donne à souper à plus de deux cents dames, et fait jouer chez elle la nouvelle comédie du *Tartufe*. Il faut avoir quelques mailles de reste pour traiter ainsi ses gens. Nous aurons aussi nos jours de largesses quand nous tiendrons la clef de ce coffre-là.

Ce matin, la Montespan ayant bu sans doute un peu de vin pur à déjeuner, s'en vint, les joues plus rouges que de coutume, voltiger innocemment sur l'herbe de la terrasse. Tout à coup elle s'écrie qu'elle est prise d'une crampe et qu'elle va tomber. Le hasard veut que je la reçoive dans mes bras, et voilà cette petite créature qui marche pendant un quart d'heure, appuyée sur moi en me parlant de reconnaissance, de regrets d'avoir pu méconnaître mon amitié pour elle, comme si je venais de la retirer à la nage du fond de la mer. Elle est toujours prête à devoir ses jours au premier garçon bien mis et de bonnes manières qui passe dans la rue. Du reste, presque toutes les femmes ont cette prodigieuse facilité à se faire sauver la vie. Je suis donc au mieux avec la marquise.

Mes trente mille livres de dépenses en améliorations dans la tenue de ma compagnie sont un bon placement.

— D'où nous viennent toutes ces choses? demandaient les gardes.

— Du roi, messieurs, leur disais-je.

Si bien que le roi eut vent de mes prodigalités et de ma modestie. Je fus appelé aujourd'hui dans le cabinet de travail. Je vis une intention de douceur et d'amitié dans la physionomie royale, et Sa Majesté me tendit la main en venant à moi. Je me précipitai à genoux. J'étais ému et touché réellement, ce qui me donna beaucoup de facilité à improviser les protestations d'un dévouement et d'une tendresse inouïs jusqu'à ce jour.

Vous savez que le frère du roi, s'il a de grands défauts, n'a certainement pas celui d'aimer les femmes. Sa Majesté, après m'avoir re-

levé avec grâce et bonté, daigna me confier les chagrins qu'elle venait de recevoir de Monsieur, qui s'était permis quelques expressions peu respectueuses dans un petit démêlé de famille. Comme le roi pense que Monsieur est mal conseillé par ses favoris, il a bien voulu me donner l'ordre d'arrêter le chevalier de Lorraine. Le premier office que j'ai rempli dans ma nouvelle charge est donc une arrestation. Moi qui portais encore dans mes poumons l'air flatueux des murs de la Bastille, je me serais senti disposé à la pitié, si l'opprimé n'eût pas été le plus abject des êtres. Monsieur, rempli de fureur, comme un amant privé de sa bien-aimée, est parti aujourd'hui pour Villers-Cotteret, après avoir accablé sa femme d'injures indécentes. Son mignon sera écroué au château de Pierre-Encise. Je pense que le roi vient d'acquiescer par là un ennemi implacable.

En revenant de cette expédition, il y eut Marly. Quelques bourgeois s'étaient rassemblés devant la grille du château pour voir passer le roi. J'étais à cheval près de la portière. Sa Majesté me souriait et m'adressait la parole. Jugez de l'étonnement de ce grand prince lorsque, sans écouter la fin d'une phrase bienveillante, je pique des deux et pars au galop bien loin de l'escorte en poursuivant à outrance un carrosse qui fuyait sur le chemin de Versailles! Jamais pareille chose n'était arrivée à Lauzun, l'exactitude et l'étiquette même. On le crut fou. Le roi fronça les sourcils en le suivant des yeux, Mademoiselle criait qu'il allait être tué. Toutes les femmes regardaient avec anxiété. Lauzun ne s'en souciait guère. Il avait reconnu derrière ce carrosse le grand valet de la mystérieuse petite fille. Elle était masquée dans la voiture, dont elle ouvrit la glace dès qu'elle me vit.

— Monsieur de Lauzun, je me suis bien réjoui de votre délivrance. Je vous félicite. Adieu, adieu. — Je ne vous quitte pas ainsi. Dites-moi votre nom, je vous en supplie. Il faut que je vous voie. — Oh! un si grand seigneur que vous, venir chez une pauvre fille comme moi!... Hélas! que dirait Mademoiselle? Toutes les dames se moqueraient de vous. — C'est moi qui me moquerais d'elles si vous m'aimiez. — Je ne veux pas être un jour jalouse et abandonnée comme madame de Guiche. Adieu! retournez auprès du roi. — Vous ne voulez donc pas seulement de ma reconnaissance? Ne pourrai-je rien faire



M. de Louvois et autres courtisans.

pour vous après les services que vous m'avez rendus? — Je ne vous demanderai que de continuer à passer tous les matins sur la place du Carrousel quand la cour sera à Paris. — Est-ce que je ne vous reverrai plus? — Peut-être si vous me revoyez sera-ce mauvais signe pour votre ambition... Mais vous risquez de vous faire gronder par le roi... Adieu! comptez sur mon empressement à vous donner d'autres avis. — Dites-moi au moins votre nom pour que je puisse le prononcer quand vous m'apparaitrez dans mes rêves? — Je m'appelle Cécile. Cet infernal carrosse allait plus vite que le vent. La magnifique escorte me sembla, quand je me retournai, une méchante nuée de sauterelles. Cependant je repris ma place près du roi en me donnant un air si grave et si pénétré que personne n'osa railler. Sa Majesté s'

rêter sa voiture, et la route fut dans un instant encombrée. Le plus grand prince du monde sortit par la portière sa tête surchargée de trente onces de cheveux.

— Que vous est-il arrivé ? demanda le roi. — Sire, j'avais des raisons de penser que j'étais à la poursuite de quelque traître disposé à attenter aux jours de Votre Majesté. Je ne suis pas encore bien certain que je me sois trompé. Si jamais ce carrosse réparait, il faudra le faire saisir.

Toute la cour m'entourait comme si j'eusse été la bête la plus savante des deux mondes. Pas une épaule qui ne servît d'appui à une tête hébétée. Le roi me jeta un regard de tendresse semblable à ceux qu'avait faits la Montespan tout exprès pour moi, quand je lui avais sauvé la vie sur le gazon.

— Messieurs, dit Sa Majesté, il faut avouer que M. de Lauzun s'acquitte de ses devoirs avec un zèle et une activité dont personne n'approche.

Ces paroles, prononcées au milieu d'un silence attentif, produisirent un effet miraculeux. La cour est une ménagerie de singes, et je gagerais bien qu'à partir d'aujourd'hui, les autres capitaines des gardes arrêteront à tort et à travers tout ce qui ressemblera le moins du monde à l'ombre d'un carrosse. En écoutant les violons dans le jardin de Marly, le roi m'adressa plusieurs fois la parole avec une bonté qui me rappelait le plus beau temps de son amitié. Sa coquetterie avait été flattée de mon empressement chevaleresque. Pendant toute la matinée, la physionomie royale fut pourvue d'une douce majesté. Vraiment, si c'eût été la reine, elle n'aurait pas pris des airs plus encourageants ni plus féminins. Quelle pitié, honnête Baraille !

J'ai tout lieu de croire que je vais monter un nouvel échelon. L'effet ordinaire des retours de tendresse est le don de quelque faveur. Nous allons donc moissonner.

Encore un pas et nous songerons sérieusement au duché de Montpensier. Il me semble impossible qu'on me le refuse, une fois que je serai lieutenant général ; mais jusque-là il me faudra poser la main sur la bouche de Mademoiselle, et peut-être il sera fort difficile de tenir dans le silence une si vive et si loquace princesse. — Baraille, si j'ai des enfants, ils seront princes du sang, songez à cela... Du reste, peu m'importe ma progéniture. Ce que je veux, c'est l'entrée au conseil d'Etat ; la suprématie sur les ministres, la voix au chapitre secret ; le pouvoir de chasser de ce conseil une légion d'ignorants à vues étroites qui écoutent à plat-ventre ce que dit la bouche auguste du chef. Je veux créer de nouvelles fortunes, en renverser d'anciennes. Je veux que les souverains de l'Europe s'adressent à moi pour traiter avec le roi. Je veux une principauté où je sois maître absolu, et de l'argent horriblement.

À présent, mon ami, je vais vous dérouler le dernier coin de la toile. Depuis que je suis rentré chez moi, je ne fais plus que songer à ma romanesque Cécile, qui m'aime de loin derrière une fenêtre. J'en suis amoureux sérieusement. J'enrage de ne pouvoir m'emparer d'elle ; de voir qu'elle a le gouvernement de ses amours d'enfant ; qu'elle organise cela toute seule sans que je puisse me mêler de rien, ni apporter le moindre changement à ses résolutions. Il n'y a pas sur mes tablettes un nom pompeux qui vaille son nom modeste... Dans ma tête pas un souvenir que sa pensée n'efface, excepté peut-être celui de la princesse de Nemours, qui m'avait perdu au jeu... Mais comment songer aux rires provocateurs de la Valentinoise ou aux fossettes des joues d'Olympe ? Vous allez dire qu'à mon âge il serait honteux de m'abandonner à un amour d'écolier pour un être presque inconnu et imaginaire ; qu'il serait impardonnable de négliger pour si peu de chose quelqu'une de mes grandes affaires. Eh ! mon cher, ce qui a le plus d'importance dans la vie, n'est-ce pas ce qui vous tient au cœur ? Comment estimer la grandeur d'une affaire autrement que par le désir qu'on a de la mener à bien ? Et puis, le peu que j'ai vu de cette enfant est si charmant et si aimable, que j'en ai la tête montée... Mais ce ne sera rien, et nos plans n'en souffriront point.

Adieu, major ; tout allant bien ici, vous pouvez quitter Orléans et vous rendre à Bourges. Faites-moi aimer dans le Berry le plus que vous pourrez.

XI. — Quatrième courrier. — Un habit de soixante mille francs. — Long supplice d'une petite fille d'Henri IV. — Vaste projet. — Épouvantable danger de guerre. — Détresse de la cour. — La volaille manque. — Aveux amoureux.

Major, mon étoile approche de son périhélie. Encore quelques mois et son orbite formera avec celui du soleil deux cercles tangents. Je suis emporté capricieusement par le doux zéphyr de la faveur comme une feuille d'automne. On m'a confié dans l'intimité un secret d'Etat. La pensée en est assez grande, et je gagerais bien qu'elle est née dans la cervelle de Condé ; mais le roi se l'est déjà si naïvement appropriée qu'il la croit sincèrement de lui seul. Le conseil secret veut en finir avec la Hollande en l'exterminant. Cette puissance maritime, dont les propriétés coloniales sont si immenses que la métropole n'est plus qu'un pied-à-terre en Europe ; ce sublime coin volé aux domaines de l'Océan, cette nation de voyageurs qui décrit avec ses trois cents pavillons des courbes de toutes sortes sur le dos des mers, qui vit dans

une lutte perpétuelle avec les éléments, et dont l'existence est le triomphe du génie de l'homme sur la nature, ils veulent la détruire et la rayer du globe ; ils veulent qu'elle ne figure plus sur les cartes, et que les générations à venir, en cherchant la place où vivaient ces riches familles de républicains, ne trouvent plus qu'un sale marais. L'esprit exterminateur de Louvois va faire une orgie et briser les verres. Les préparatifs sont effroyables : cent vingt mille Français commandés par le roi en personne, les opérations dirigées par Turenne et Condé, Vauban aplanissant les chemins en rasant les places fortes. Dans un an, c'en sera fait de la Hollande si Dieu n'allonge pas son bras du haut du ciel pour soutenir du bout de son doigt cette malheureuse nation, qui ne se doute pas de l'horrible tempête amassée contre elle.

La douce Madame est dans le secret. C'est elle qui va, par un voyage de famille en Angleterre, ménager le consentement et l'appui de Charles II. Pour voiler cette manœuvre diplomatique, la cour va faire une promenade somptueuse. Le roi feindra une inspection des armées du royaume et des places de guerre ; puis, quand on se trouvera dans le Nord, la princesse ira voir son frère comme par occasion. Toutes les forces maritimes de l'Angleterre seront mises à contribution.

Savez-vous maintenant qui commandera en chef sous le roi dans la promenade préparatoire ? cherchez bien. — Ce sera Lauzun. On le fait à cette occasion lieutenant général. On connaît mon imagination en matière de magnificence. Je me suis montré hier soir avec mon uniforme de commandant, qui me coûte seulement 60,000 livres. Sa Majesté approuve fort le luxe des habits... Vous voyez qu'avec un bon tailleur et de l'argent, il est facile d'être grand comme le grand monarque... La reine, les dames, les maîtresses, toute la maison du roi seront du voyage, et j'aurai carte blanche pour dépenser avec profusion les finances de l'Etat.

La perte de la Hollande semble inévitable. L'empereur est harcelé par les Turcs. L'Espagne, assoupie comme une vieille gorgée de boisson, dort profondément, le menton sur son ventre et la lèvre inférieure relevée ridiculement jusqu'au nez ; cependant je gagerais bien que le Tout-Puissant fera échouer tous ces beaux plans par une chiquenaude. Je vois déjà son index railleur s'approcher de son large pouce. Le salut de ce peuple patriarcal est dans le caractère même de l'oppresseur qui le menace. Le roi échouera par ses manies pompeuses. Au lieu de tomber à l'improviste sur ce faible ennemi et de le jeter tout endormi dans la mer, il fera tant de préparatifs, qu'après avoir enfin tiré du fourreau une belle épée tout en or, il donnera simplement, avec une attitude grecque, un superbe coup dans l'eau. Ce n'était pas la stratégie de Turenne qu'il fallait pour une telle entreprise, c'était la folle impétuosité du malheureux Beaufort. Si à cette heure, au lieu de se pavaner comme un coq au milieu de ses poules, le roi disait à ses plus jeunes officiers : Messieurs, partez au galop et ne vous arrêtez qu'à Amsterdam... Tout serait fini dans un mois... Mais l'Océan refermera encore ses mâchoires sans avaler cette proie, qui se rit de lui et vit heureuse comme une fourmière suspendue au penchant d'un abîme.

L'orgueil du maître lui souffle à l'oreille que cette conquête facile, exécutée sans danger avec des forces écrasantes, contre un peuple sans armée, couvrira son nom de gloire. Il veut donc commander en personne, assister aux sièges, et tandis qu'on portera sa vaisselle et ses cuisines, qu'on dressera chaque soir les tables pour les dames, et que le maréchal des logis, les lunettes sur le nez, marquera les logements à la craie, le sévère génie de Guillaume d'Orange aura le temps de se mettre en travail, et les cris de détresse du peuple aux abois trouveront mille échos en Europe. Nous rirons bien dans notre coin, major, en voyant la fausse grandeur de notre puéril monarque faire échouer une si belle entreprise commencée avec une armée immense et les chances les plus brillantes.

Quoi qu'il arrive, je suis commandant en chef. Les autres lieutenants généraux me parlent le chapeau à la main. Je donne des ordres. Mon œil est celui du maître, et en ajoutant quelques deniers à ceux du roi, je me fais adorer des soldats. Jamais on n'a vu un luxe pareil à celui de cette armée galonnée. Le roi et la reine ont autour de leurs voitures plus de deux mille gentilshommes. Ce sont tous les soirs des repas magnifiques. Les villes ne suffisent pas aux logements. Nous jetons l'or et les cadeaux à tout ce qui trouve occasion de nous souhaiter le bonjour. La jalousie du roi s'est endormie dans les antres de son cœur. C'est moi qui ai la peine et lui l'honneur. Cette position est excellente. Au retour du voyage, il faut que je sois duc de Montpensier.

J'avais bien raison de vous dire qu'il me faudrait bâillonner cette bonne Mademoiselle. J'ai vraiment toute les peines du monde à la retenir. La veille du départ de la cour, sa voiture rencontra la mienne dans la rue Saint-Honoré ; nos cochers placèrent les portières l'une contre l'autre, et la princesse daigna causer avec moi en plein air.

— Monsieur de Lauzun, je n'en puis plus ; il faut que vous écoutiez mes confidences et que vous me dictiez la conduite que je dois tenir. — Oh ! mademoiselle, je serais incapable de vous guider dans cet instant où mon commandement me donne tant de soucis ; mais nous parlerons à notre aise pendant le voyage ; et que de choses ne pour-

rez-vous pas me confier ce soir chez le roi!... Remarquez-vous comme mon équipage est nombreux et bien ordonné? — Il est de la dernière magnificence... Nous avons les mêmes goûts. — Que je serais fier d'avoir quelque point de ressemblance avec une si grande princesse! Je vous laisse, car je cours pour le service du roi. — Adieu! mon cher conseiller, à ce soir.

Chez le roi, je tirai Guitry par la manche et lui dis à l'oreille de ne point me quitter d'un pas, et de rester en tiers dans la conversation de la princesse. Son Altesse arriva comme une mouche attirée par les chandelles. Elle parlait avec émotion de son maréchal des logis, nommé Chabannes, qui venait de mourir subitement, bien qu'il fût jeune, robuste et joli garçon. Alors j'entamai le chapitre de la mort, et je philosophai si bien, que les visages des assistants devinrent sombres en quelques minutes. Le roi lui-même, qui avait commencé par rire de mes noires réflexions, finit aussi par pousser des soupirs et regarder la terre... Je vins à bout de gagner ainsi minuit. Mademoiselle, qui ne se rebute point, allait me prendre à part, lorsque le bougeoir du roi me fut apporté.

Le premier jour, la cour s'arrêta à Senlis pour coucher. Je passais à cheval devant le logement de la princesse, qui se trouvait au rez-de-chaussée. Elle m'appela de la voix la plus douce du monde par une fenêtre. — Vous n'avez pas le temps de songer aux affaires de vos amis au milieu de tous les soins qui vous occupent. — Mademoiselle, dans les affaires de mes amis il s'en trouve auxquelles je songe justement comme si elles étaient les miennes. — Eh bien! que pensez-vous des secrets que je vous ai confiés? — Oh! j'écrirais un livre avec ce qu'ils m'ont fait passer dans la tête. Mais il faut que je mette en ordre tout cela avant de vous le soumettre. — Je suis dévorée d'impatience. — Ne vous y laissez pas aller, car l'affaire est telle que ce ne serait pas trop d'une existence entière à dépenser en réflexions avant de se décider. — Ah! vous me faites mourir.

Le duc de Rochefort, qui passa dans la rue, s'écria :

— Vous parlez donc encore de la mort? Allons, Lauzun, laissez vivre gaiement Mademoiselle et faites-vous ermite.

Je partis au galop avec Rochefort.

Le troisième jour, la cour tomba vers le soir, avec beaucoup de fatigue et d'appétit, sur la petite ville de Noyon. La princesse était sur un balcon auprès de la reine; le glorieux Lauzun, envieux de tout le monde et couvert de broderies, se promenait seul à côté du roi dans le jardin, les mains derrière son dos. Rendons justice au monarque, dans cette amicale conversation il me parla de ses projets sur la Hollande en homme sensé; mais lorsque je hasardai des avis respectueux sur le besoin d'user de promptitude, il n'y voulut rien comprendre : de sorte que son superbe plan de campagne n'est à mon sens qu'une ridicule parade. Mademoiselle nous interrompait à tous propos du haut de son balcon. Le roi finit par lui demander si elle ne voulait pas venir prendre l'air. Elle allait descendre, lorsque je lui fis signe de rester près de la reine. — La pauvre altesse tremble devant moi; elle obéit à mes gestes comme un bon cheval de chasse.

Nous sortîmes un jour de Saint-Quentin par une pluie à torrents. Le roi me parlait avec tant de bonté par la portière, que j'avais sans cesse mon chapeau à la main; la princesse, qui se trouvait dans le carrosse, suppliait Sa Majesté de me faire couvrir... Major, prêtez-moi la lyre du Tasse pour chanter les hauts faits de cette armée de cotillons conquérants. Je n'oserais point assurer que l'âme héroïque du grand roi n'eut pas un moment de faiblesse; je n'affirmerais pas devant Dieu que cet intrépide guerrier ne sentit pas un regret de son imprudence, en songeant au milieu des dangers, aux douceurs du bonheur domestique, car le cœur le plus ferme peut tomber pour un instant dans l'abattement, et s'amollir à des souffrances qui passent les bornes de la patience humaine. Je frémis encore au souvenir de cette rude campagne, dont les difficultés ont failli causer la ruine des plans de Sa Majesté.

La pluie la plus effroyable ruissela dès le matin sur des uniformes tout neufs! le désordre se mit vers le soir parmi les équipages! il arriva même que plusieurs carrosses éperdus quittèrent le rang invariablement assigné, de sorte que de simples comtes se trouvèrent, on ne sait comment, devant des ducs à franges. Tu frémis, major! ce n'est encore là rien.

Le roi, dans sa folle humeur de conquêtes, était parti de sa capitale, résolu à faire, au risque de sa vie, six lieues par jour; mais quand il reconnut les difficultés que lui opposaient les éléments déchainés sur la grande route, il sentit qu'il s'était trop avancé, et commença tout bas à murmurer de la longueur prodigieuse des journées réglées par Louvois. L'armée entière courait le risque de voir ses habits fripés en quelques heures. La reine éternuait et regardait les campagnes désolées. Mademoiselle aurait volontiers pleuré du malheur de Lauzun, exposé aux intempéries de l'air. Monsieur boudait, la Montespan se frottait les yeux. Toutes les dames bâillaient d'ennui; M. le Dauphin demandait à boire, et la cour grelottait.

Enfin il se trouva sur la route, une demi-lieue avant Landrecies où nous devions coucher, un ruisseau tellement grossi par la tempête, que les chevaux avaient de l'eau par-dessus les genoux. Le général en chef avertit aussitôt le roi de ce danger. Tout d'une voix on décida que Sa Majesté ne pouvait se précipiter dans une passe plus périlleuse que

celles d'où le grand don Quichotte n'était sorti vivant que par miracle et par la protection de quelques enchanteurs de ses amis.

— Nous n'irons pas plus loin! s'écrièrent mille femmes éplorées.

Le conquérant céda. Il en fut réduit à chercher un asile dans un méchant village. La reine, réfugiée chez une vachère, demanda comment on allait faire pour jouer; ce qui jeta le prince dans une horrible anxiété, car l'heure du petit jeu approchait. Les filles d'honneur de Mademoiselle s'étaient égarées avec leur carrosse. La princesse fut obligée de changer de robes dans la chambre de Madame. Sa Majesté fit dresser sa table dans une grange! O vicissitudes!

Cependant, Baraille, tandis que les puissances de l'enfer semblaient conjurées contre cette cour héroïque, le roi voulut qu'on établît le petit jeu au milieu des sifflements de la tempête, tant il est vrai qu'un vaste génie est au-dessus des plus rudes coups du sort. O Torquato! où es-tu? Viens chanter les bacchanales du sombre royaume de Pluton. Viens célébrer le courage d'un guerrier que les malheurs n'ont pu vaincre, et qui serait plutôt mort dans une lutte désespérée, que de manquer aux lois de l'étiquette en négligeant de faire sa partie d'ombre, à heure fixe, avec les dames. Mais la persévérance du prince n'était pas encore à sa plus terrible épreuve. Le jeu fini, on s'en alla manger dans la grange. Quelle horreur! mon cher major; le souper était froid, maigre et d'une mine pitoyable. On se mit à table avec découragement, et ce fut à peine s'il y eut de quoi apaiser la faim des plus grands princes du monde. La volaille manquait. Les cuisiniers, mal rétablis de leurs fatigues, avaient commis d'étranges fautes. Le roi songea aux délices de Saint-Germain. M. de Romecour, pâle et défait, annonça en tremblant que les convois portant le linge étaient entrés à Landrecies, et qu'il fallait dormir tout habillés sur des matelas. Ce fut le dernier coup. Monsieur se plaignit, les larmes aux yeux, qu'on eût mangé tout le potage, quoiqu'il eût déclaré qu'il n'en voulait point. Il commençait à geindre comme une femme en couches, et faisait de petits sons de voix enfantins. La famille royale se réunit dans une seule chambre pour y dormir. La reine s'écria que ce serait manquer à la décence. On se consulta longuement. Enfin, les scrupules étant levés, on s'étendit pêle-mêle, comme de véritables guerriers dans un bivouac réel. C'était un spectacle à fendre l'âme. Jamais les siècles à venir ne reverront un exemple plus beau des maux que peut endurer la résignation humaine.

Voyez ce que c'est, major, que d'être commandant en chef! on venait à peine de se coucher, lorsque des aides de camp arrivèrent de tous côtés, demandant M. de Lauzun; et comme il fallait traverser la grange pour parvenir jusqu'au général, la reine craignant de montrer le bas de ses jambes, se mettait debout à chaque instant.

— Quelle cruelle nuit nous allons passer! dit le roi. — Qu'est cela? s'écria Lauzun, je n'entends pas qu'on éveille ainsi Leurs Majestés... Vite une compagnie d'ouvriers sapeurs. Qu'on me jette ce mur à bas... Ne craignez rien, mesdames, je fais pratiquer une issue afin qu'on vous laisse dormir en repos.

Voyez encore la malice du sort. Le dégât était justement achevé, quand on vint m'annoncer que les chemins étaient nettoyés, le vent apaisé, le ciel clair, et qu'avant minuit nous pouvions entrer à Landrecies. La confiance revint aussitôt dans tous les cœurs, et nous gagnâmes de bons gîtes, en louant Dieu des traverses qu'il avait bien voulu nous imposer. Ainsi finit cette journée de douleurs, dont les historiens sauront bien immortaliser les moindres détails, car Sa Majesté emmènera Pélisson avec lui pour le prier d'écrire les hauts faits du roi de France dans l'épouvantable campagne de Hollande. M. Boileau sera prié de gratter le coude aux Muses, et Lebrun trempera ses pinceaux dans la cochenille pour étaler sur la toile l'exacte peinture des plus sanglantes batailles.

Rien n'était brillant comme Lauzun en grand uniforme, faisant défiler les troupes sur la place de Landrecies à l'aurore de dix heures du matin. Le roi vint et me fit compliment de mon zèle et de mon activité. Sa Majesté ne cessa de répéter tout le jour qu'il n'y avait pas au monde un homme si soigneux que moi.

— Oserai-je causer avec monsieur le général d'armée? dit Mademoiselle vêtue de blanc comme un ange des cieux. — Hélas! mademoiselle, je ne puis vous tenir compagnie dans cet instant; mais le comte d'Ayen que voici s'en acquittera mieux que moi. — Oh! comment! s'écria d'Ayen : songez-vous à qui vous parlez? — Parfaitement, répondis-je en m'éloignant... Jamais œil étonné ne fut plus ouvert que celui du comte. — Eh quoi! Votre Altesse peut souffrir?... — M. de Lauzun est un homme trop sensé, trop bien instruit de ses devoirs, pour rien faire sans de bons motifs.

Et la princesse s'en alla aussi.

— Mademoiselle est ensorcelée ou malade, pensa M. d'Ayen.

Sur le chemin d'Avesnes, Son Altesse me souriait à la distance de cent pas; puis elle soupira tristement quand je fus près de sa voiture. Nous causâmes longtemps, et tous les discours de la belle se réduisaient à ces mots :

— Je veux me marier, je veux me marier! Mon choix est si bien arrêté, que je parlerai au roi dès le premier séjour que nous ferons, et, s'il y consent, le mariage aura lieu sur-le-champ, fussions-nous en Flandre. — Mademoiselle, dis-je d'un ton excessivement sérieux, si vous tenez à gâter de gaieté de cœur vos affaires, je ne veux pas que

ce soit de mon consentement. Croyez-vous que je n'étudie pas l'esprit du roi ? croyez-vous que je ne sache pas bien à quel instant il convient de faire une demande, ou de risquer une hardiesse ? Si vous voulez me laisser la présidence de votre conseil, je vous conduirai tout doucement par la main jusqu'au moment précis où vous devrez adresser la demande ; je me joindrai à vous et je mettrai aussi en jeu mes batteries ; car pour vous servir, vous et l'heureux personnage que vous aimez, je ne ménagerai pas mon crédit. Vos projets réussiront. Il y va de mon honneur ; mais soyez prudente et n'allez rien brusquer. — Il est plaisant que vous me reteniez parce que vous avez de l'aversion pour le mariage. — Il est vrai que je le crains un peu ; mais un astrologue m'a prédit qu'un mariage me donnerait la meilleure femme et la plus grande fortune du monde. — Alors, si vous m'en croyez, il faut vous mettre en tête de trouver cette femme et cette fortune, et, sans être habile en astrologie, je vous assure que vous réussirez. — Nous parlerons de mes affaires quand les vôtres seront terminées.

Madame venait de nous quitter pour aller à Dunkerque. Cette pauvre petite femme a une si chétive santé, que nous étions inquiets de la voir partir ainsi pour traverser la mer. Le sensible Monsieur disait devant elle avec beaucoup de bonhomie :

— Adieu, Madame. Vous me rapporterez, s'il vous plaît, de belles étoffes anglaises, si vous revenez de Douvres, ce qui est douteux, car vous n'êtes pas bien, et depuis longtemps on m'a prédit que j'aurais plusieurs femmes.

Un soir, le roi était en famille et nous nous trouvions, nous deux Guîtres, les seuls étrangers. Sa Majesté adressa tout à coup à Mademoiselle une parole qui la fit pâlir.

— Savez-vous, ma cousine, que le roi d'Angleterre veut rompre son mariage ? Si cela arrive, il demandera sans doute votre main. — Ce serait bien affreux, dit la reine, qu'un prince eût deux femmes à la fois. Si j'étais Mademoiselle, je ne voudrais point risquer ainsi mon salut. — J'en serais ravi pour ma cousine, dit Monsieur. L'Angleterre est le plus beau royaume après la France.

La princesse pleura comme un enfant. On eut toutes les peines du monde à la consoler.

— Comment ! disait Lauzun, Votre Altesse n'est point tentée d'être une grande reine, et dans un pays où elle pourrait rendre à Sa Majesté tant de services ! L'intérêt du roi n'est-il pas au-dessus de toute autre considération ? — Mon Dieu ! Si, certainement ; mais, mais...

Et la pauvre princesse pleurait toujours. Elle m'entraîna dans un coin.

— Avez-vous juré de me perdre au lieu de me prêter secours ? me dit-elle les yeux encore humides. Vous connaissez l'état de mon cœur, et vous feignez l'étonnement quand je refuse un mariage qui me mettrait au désespoir ! Allez ! homme cruel et ingrat, vous ne méritez pas la confiance que je vous montre.

La tendresse et la mélancolie s'étalèrent délicieusement sur ma face et passèrent dans mes regards :

— Et si j'avais été tremblant d'effroi en vous excitant à accepter le trône d'Angleterre ? Si je n'avais eu d'autre dessein que de m'assurer à quel point votre amour secret vous tient au cœur ; que diriez-vous ? — S'il en est ainsi, je vais vous dire à l'instant le nom de celui que j'aime, et nous irons nous jeter ensemble aux pieds du roi. — O grand Dieu ! vous me faites frémir. Ne voyez-vous pas que le roi vous sait gré de ne point vouloir quitter sa cour ? que s'il découvrait à présent la cause de votre répugnance pour une couronne, il vous accablerait de sa colère ? et moi, pauvre conseiller ! il sera heureux que je me trouve tout botté, pour sauter sur le premier cheval venu, et fuir au delà des frontières.

Cette conversation se tenait à Boulogne, et la bonne Altesse avait encore les yeux rouges à Hesdin, quoiqu'on ne lui parlât plus de mariage ; elle m'attira dans un coin le soir au jeu de la reine.

— Je crois, me dit-elle d'une voix émue, que vous pourriez me donner de meilleurs conseils, si vous saviez quelle est la personne que j'aime. — Il n'est point encore nécessaire que Votre Altesse m'en instruisse. — Ce serait un soulagement pour moi ; j'ai le cœur si plein que je ne puis y résister.

Le tremblement des mains et de la voix redoublait. Je voyais la langue et les lèvres de la princesse prendre leur essor pour me dire : C'est vous ; je me laissais aller à la pitié. Nous étions devant une glace.

— Tenez, me dit la belle, je vais souffler sur ce miroir et écrire le nom du bout de mon doigt.

Le verre était déjà terni et la princesse étendait son bras au-dessus de la cheminée, lorsque la pendule sonna minuit.

— Arrêtez, m'écriai-je ! nous sommes à vendredi ! Remettons la confiance à demain.

Pendant toute la journée du vendredi je ne craignais plus d'approcher la chère Altesse. Je tournais autour de son carrosse et je la réjouissais par d'aimables quolibets.

— Il m'est venu encore un mari, me dit-elle en riant. Madame de Thianges s'est mis en tête de me faire épouser le jeune duc de Longueville. — Madame de Thianges vous aime donc beaucoup, puisqu'elle veut partager avec vous ce qu'elle chérit le plus au monde ? — Oh ! celui-là ne me fera point pleurer comme le roi d'Angleterre.

Mais savez-vous un bruit qui court ce matin ? On prétend que vous épouserez la duchesse de Lavallière. — Ah ! ne rions pas des malheurs de cette femme. Je suis son confident aussi bien que le vôtre. Il est vrai qu'elle se mariera bientôt ; mais ce sera avec un personnage plus généralement estimé que moi. — Eh ! qui donc ? — Jésus-Christ.

La princesse fit le signe de la croix. Dans une rue d'Abbeville son carrosse s'arrêta à quatre pas de moi ; je me présentai pour offrir ma main. Tout à coup il me vint à l'esprit que c'était samedi et que je ne pourrais plus éviter la conversation confidentielle : je me retournai donc brusquement, et je partis, laissant la petite-fille de Henri IV un pied en l'air, et dans le danger de choir sur le marchepied. J'avais résolu de tenir l'affaire en suspens jusqu'au retour du roi. Nous voici arrivés à Paris, je vais me démettre de mon commandement. Sa Majesté vient de m'accorder pour mon ami Baraille une lieutenance dans ma compagnie des gardes. C'est aujourd'hui que je commence à livrer l'assaut au duché de Montpensier. Vous savez que je l'ai de tous côtés entouré de tranchées et de mines profondes. Avant huit jours il faut que je sois maître de la citadelle ; dans une heure je vais expédier ce paquet par un courrier. Vous devez être impatient de connaître les détails du voyage. Vous pouvez rester encore un mois à Bourges avant de venir prendre possession de votre lieutenance ; vos belles épaules et vos joues rondes manquaient au milieu des trois cents gentilshommes de la compagnie Lauzun. Adieu, mon cher ami, nous touchons au port, mais je vois la mer couverte d'écume ; les risques les plus terribles sont à l'arrivée. Vous savez si je suis bon pilote : eh bien ! le cœur est prêt à me manquer ; un nuage se répand sur mes yeux, car la mer est perfide ; des rochers pointus, blottis entre deux eaux, attendent ma barque ; la vue des trésors de la terre m'éblouit ; une faute légère me précipiterait au fond des abîmes. Que les moyens d'un homme sont peu de chose ! il me faudrait à présent les cent yeux d'Argus et les cent mains de Briarée. Dormez bien, Baraille, car je vais passer plus d'une nuit blanche.

Au moment où le courrier va monter à cheval, je brise le cachet pour vous conter ce qui vient de se passer en moins de quatre heures.

A midi j'arrive chez la reine, qui n'était pas encore sortie de son oratoire. Mademoiselle s'approche aussitôt de moi.

— Voici le moment, lui dis-je, de me confier tous vos secrets, parlez vite : qui est celui que vous aimez ? — Je n'ose vous le dire ; mais je vois là-bas une écriture, je vais poser le nom sur un morceau de papier.

Pendant cette cérémonie, la reine et ses femmes entrèrent ; j'étais debout contre la cheminée. La princesse s'approcha, tenant à la main le papier, qu'elle mettait tantôt dans sa poche, tantôt dans son manchon : ses mains tremblaient si fort qu'elle faillit laisser tomber le poulet dans le feu. Je le saisis presque au vol et je me retirai contre une fenêtre. Je trouvai ces deux mots :

— C'est vous.

Je me retournai ayant subitement vêtu à neuf toute ma personne d'une apparence de confusion mêlée d'une grave défiance. L'Altesse, accroupie devant le feu, s'écria :

— Je suis transie ! N'approchez-vous pas, monsieur de Lauzun ? — Le moyen, dis-je tout bas, d'approcher une grande princesse qui se moque d'un pauvre gentilhomme ? Si votre altesse a jugé à propos d'employer ce moyen pour se débarrasser de son conseiller, il était plus simple de le congédier. Savez-vous, mademoiselle, que c'est une méchanceté car ce jeu pourrait faire perdre la raison au cadet de la maison de Caumont, s'il ne se tenait en garde ? — Il n'y a rien au monde de si vrai que les mots tracés sur ce papier, monsieur ; jamais dans ma tête il n'y eut de résolution si arrêtée que celle de conclure cette affaire.

Dans cet instant on vint annoncer au roi que Madame, arrivant d'Angleterre, était à Saint-Denis. On parla d'aller au-devant d'elle ; Monsieur fit une fort mauvaise grimace, et partit scandaleusement pour Saint-Cloud. On se dispersa de tous côtés. Je conduisais la princesse chez elle. Nous gardions tous deux un silence obstiné, car il fallait bien que je fusse confus.

— Qu'avez-vous encore à m'objecter, monsieur ? demanda Mademoiselle au moment de me quitter. — Voici tout ce que je puis répondre.

Et je me précipitai à genoux en embrassant une de ses mains.

— Ah ! que je suis heureuse ! relevez-vous, vous n'êtes pas fait pour rester longtemps à genoux devant une femme.

Une larme d'Altesse se fit jour entre des cils blonds, et me tomba sur la main. Je me relevai.

— Ne perdons pas de temps, dis-je, et ne faisons pas de fausses démarches. Votre altesse doit demander au roi la permission de disposer de son cœur. Après cela, je ferai parler à Sa Majesté par mes amis, et sitôt que nous aurons reçu l'autorisation, nous irons à l'église. — C'est cela ; je puis mettre Madame dès ce soir dans nos intérêts. — Je vais m'en charger ; ne songez qu'au roi. — Je vais lui écrire.

Madame arriva au bout d'une heure, un peu lasse du voyage, et se mit au lit. Nous trouvâmes qu'elle avait fait acquisition en Angleterre d'une santé britannique ; jamais elle n'avait eu tant de fraîcheur et d'embonpoint. Je me fis introduire dans sa chambre par un moyen que j'ai souvent employé, et j'étais assis sur le pied de son lit à lui

conter d'un air très-affairé tous mes projets, lorsque Mademoiselle, en qualité d'amie et de princesse du sang, entra brusquement sans se faire annoncer.

— Ah ! dit-elle avec surprise, je vois que je n'ai plus rien à apprendre à Madame, et que mon crédit sur elle n'est rien près du vôtre.

Nous continuâmes à causer tous trois et à dresser nos plans. La tendresse excessive, je dirais presque inquiétante, du roi pour sa belle-sœur, nous rendait indispensable l'appui de cette douce petite Anglaise. Elle a tant de plaisir à obliger ses amis et s'en acquitte si bien que le succès me paraît certain. Tout est prêt; demain commence l'attaque. Mademoiselle enverra sa lettre au roi; Madame ira trouver Sa Majesté une heure après. Je prierai ensuite Rochefort, Créqui, Montausier, d'Ayen, Guitry, d'Albret et Turenne de paraître comme le bataillon sacré, pour décider la victoire. Je cherche vainement dans ma tête depuis une heure quel accident, autre que le caprice ou la jalousie du roi, pourrait empêcher mon bonheur; je n'en trouve aucun. L'inépuisable bissac du sort fournira pourtant à coup sûr de misérables cailloux pour nous heurter les pieds et apporter un retard de quelques semaines; car vous savez que jamais la destinée maussade ne laisse terminer une si belle affaire au premier essai. Il faut qu'elle se donne le plaisir de vous égratigner de ses ongles; creusez donc votre cervelle, Baraille, et tâchez de deviner les obstacles niais dont ma première lettre vous informera. Je les sens tourner autour de moi comme des insectes, et je ne puis encore les voir. Adieu.]

XII. — Cinquième courrier. — Mort violente. — Que le sort n'est jamais embarrassé pour contrarier les gens. — Grandes négociations. — Pluie de filles à marier. — Toutes les bouches sont béantes. — Triomphe complet. — Echec et mat.

Le sort s'est piqué d'honneur, mon cher major. Je me suis permis de plaisanter avec vous des puériles entraves qu'il ne cesse d'opposer aux plus grands projets des hommes, et pour me punir de mon irrévérence, il m'a jeté dans les jambes le cadavre d'une belle et jeune fille de roi. Moi, qui respecte fort la mort, cette hideuse solution de toutes choses, je me suis arrêté tout court, comme au bord d'un fossé, puis j'ai ôté civilement mon chapeau.

— Seigneur, mon Dieu, ai-je dit après une heure de rêverie, pour me convaincre de votre puissance, il n'était point nécessaire de vous donner tant de peine, ni d'écraser sous votre semelle une faible et douce créature. Vos moyens sont assurément plus sûrs que les miens. Il est clair que si la mort emporte tous ceux dont j'ai besoin, je me démènerai bien inutilement pour les faire agir, et pour peu qu'elle me mange moi-même, le succès de mes entreprises deviendra fort douteux.

Voici quelle est cette plaisanterie féroce que le sort a jugé à propos de nous faire.

Le courrier qui vous porta ma dernière lettre n'était pas encore au Bourg-la-Reine, lorsque Madame, rétablie par quelques heures de repos, voulut aller à Saint-Cloud pour voir son hargneux époux. Le roi lui fit promettre de venir le soir à l'heure du jeu, et je venais de m'asseoir devant une table de brelan, lorsqu'il se fit un bruit inaccoutumé dans les antichambres. On vint appeler Mademoiselle avec empressement, la reine demanda son carrosse, le roi quitta la partie d'homme. Un chuchotement croissant traversa les salons; [et c'était un ouragan effroyable lorsqu'il m'apporta ces mots, qui me glacèrent :

— Madame se meurt à Saint-Cloud.

Plus de cinquante voitures roulaient déjà sur la route. Celle du roi partit emportant le médecin Vallot. Je montai à cheval suivi seulement de quatre laquais, et je dépassai cette cour entourée de flambeaux, qui ressemblait à une procession funèbre. Des têtes livides et désolées sortaient des portières. J'arrivai des premiers à Saint-Cloud. Madame, échevelée, était sur un lit de camp dressé à la hâte. Elle se tordait les bras, et râlait, les yeux hors de la tête. Jamais je ne vis l'expression de la douleur répandue à ce point sur un masque humain. La malheureuse femme pouvait à peine parler; des sons inouïs sortaient de sa poitrine haletante. Il y eut bientôt autour d'elle un cercle de gens consternés. Vallot assurait que ce ne serait rien, que cela passerait tout seul, que ces coliques ne dureraient pas plus de deux heures encore. Madame saisit la tête du roi entre ses mains en criant d'une voix de morte :

— Sauvez-moi, mon frère, ils m'ont empoisonnée.

Monsieur, appuyé sur le bord du lit, donnait des conseils de bonne femme d'un ton indifférent.

— Mais on ne laisse pas ainsi mourir les gens sans essayer aucun remède, s'écria Sa Majesté.

Vallot regardait le plafond. Des femmes pleuraient. La duchesse de La Vallière était dans une horreur profonde. Beaucoup de gens allaient et venaient dans la chambre, comme si ce n'eût pas été celle d'une moribonde. On riait dans un coin. Tessé racontait près d'une fenêtre une histoire de chasse, tandis que Madame se débattait comme si quelque serpent invisible l'eût dévorée au milieu de nous.

— Mon pauvre ami, me dit-elle, je meurs sans avoir pu vous être utile; mais je vous servirai là-haut,

La comtesse de Soissons regardait tout ébahie. Une épouvantable grimace vint contracter les muscles du visage, habituellement si doux, de la pauvre Henriette. Vallot se dressa alors sur la pointe des pieds, et courba son corps en cercle en écartant ses bras dans une pose bizarre; ses vêtements, ordinairement drapés par le pédantisme et l'importance, tressaillirent, agités par la surprise et l'effroi.

— Oh ! te voilà encore, s'écria le docteur; te voilà, mystérieux froncement du nez ! te voilà, mal insaisissable ! cette fois je te tiens, tu ne seras pas caché dans les recoins du cerveau; tu es là, dans l'estomac, et je t'y trouverai, poison, ou quoi que tu sois, tu ne m'échapperas pas.

Le roi lança un regard soupçonneux sur la figure bouffie de son frère, et sortit en disant que si Madame était empoisonnée, ses meurtriers périraient, fussent-ils de la famille royale. Deux heures après, les prévisions du médecin étaient réalisées. Madame ne souffrait plus; elle était froide comme une pierre. L'évêque de Condom avait été choisi pour donner les sacrements, de préférence aux autres prêtres qui se trouvaient là, parce que Monsieur pensa que ce nom aurait meilleur air que tout autre dans les gazettes du lendemain. Ce fut donc Bossuet qui donna la bénédiction à cet ange ouvrant ses ailes pour le grand voyage.

Sans être sorcier, je gagerais bien que cette mort est un coup du chevalier de Lorraine. Les médecins assurent que la maladie est une espèce de choléra-morbus. L'ambassadeur d'Angleterre a voulu lire leur procès-verbal. L'affaire est déjà étouffée. La colère de Sa Majesté n'a point eu de suites.

Personne ne possède comme le roi la philosophie qui console de la perte d'un parent. Il régla devant moi les cérémonies du convoi avec le compassé Saintot, puis il se tourna en souriant vers Mademoiselle :

— Eh ! ma cousine, voici une place vacante, la voulez-vous remplir ? Monsieur mon frère vous a toujours aimée. Quoi ! vous pâlissez ? auriez-vous quelque répugnance ? — Sire, sire, balbutia la princesse, je suis à vos ordres.

N'admirez-vous pas, mon cher lieutenant, l'esclavage stupide des altesses, qui, sur l'ordre du maître, se donneraient sans oser dire mot ?

Je m'approchai de Mademoiselle quand le roi fut sorti, et je fis le salut le plus gracieux du monde.

— Réjouissons-nous du bonheur de votre altesse, qui va devenir belle-sœur du roi. J'espère qu'elle continuera de me traiter avec amitié, afin que je puisse dire avoir gagné les bonnes grâces de Mesdames. — Cette affaire ne se fera jamais, dit la belle d'un ton décidé; je vous en donne ma parole.

Le lieutenant n'a pas besoin de connaître tous les discours qui furent échangés à ce sujet; on sait bien d'avance que je jurai de mettre de côté tous projets de fortune, puis qu'il s'agissait de la gloire de la princesse. Mon sublime désintéressement me fit adorer plus encore, et il est à croire que le mariage souhaité du roi n'aura pas lieu; mais le mien n'en est pas moins renvoyé au calendes grecques.

— Vous souvenez-vous, Baraille, que je vous annonçais dans une de mes lettres mon intention de forcer le maître à répondre à mes importunités par une feinte amitié ? J'y ai parfaitement réussi : je reçois plus de caresses et de marques de distinction qu'au temps où le roi m'aimait réellement. Il veut se purger à mes yeux de cette honteuse jalousie dont il m'a su instruit, et se donne bien de la peine pour me faire croire qu'il a vertueusement nettoyé le fond de son cœur. Je connais assez les humains limons pour rester persuadé qu'une rouille de cette sorte ne peut jamais s'extirper. Un jour viendra où le monarque, cessant de se contraindre, voudra me donner en pâture à ses vipères affamées; il faut que je sois alors perché en lieu si haut et si sûr que nulle morsure ne puisse m'atteindre. Ce plan est le plus raisonnable, car la position brillante où je suis à présent, et que tout le monde croit si certaine, ne serait pas tenable six mois encore. Vous allez juger des dispositions secrètes du cœur du roi.

Ce fut avec l'air le plus affectueux qu'il passa sa main toute-puisante sur ma manche en daignant me nommer son ami, et me prier d'employer mon crédit sur Mademoiselle pour la décider à épouser Monsieur. Or le monarque a de trop bonnes narines pour n'avoir pas flairé mes relations avec sa cousine. Vous devinez qu'il prenait un malin plaisir à ravager d'un petit air enjoué tout le terrain où je dois récolter. Marier la princesse avec Monsieur serait un coup triomphant : cela ferait le malheur de Mademoiselle et le mien, et comme j'ai pour habitude de cheminer avec les femmes par d'autres voies que celles qui passent au pied de l'autel, le roi espère peut-être encore que je brouillerais plus tard le ménage de son frère, qu'il n'aime point. De cette façon, tout ce qu'il y a de vermine dans le cœur royal serait en grand régal. Ce n'est pas à Lauzun qu'on peut jouer de pareils tours sans qu'il les devine. Je choisis l'instant où Mademoiselle chauffait ses petits pieds à la cheminée près de laquelle était assis le roi, pour lui conseiller, avec tout le sérieux et toute l'éloquence dont je suis capable, de céder aux désirs de Sa Majesté.

— Pensez à ce que c'est que Monsieur ! disais-je avec l'emphase d'un homme émerveillé. Monsieur, qui n'a au-dessus de lui que le roi et le Dauphin ! Vous serez la première femme après la reine ! Vous recevrez toute la cour. Les plaisirs, les hommages, les respects pleu-

vront. Vous nous donnerez la musique, le bal et la comédie. Avec quelle joie ne vous verrai-je point de mes fenêtres du château neuf passer au milieu de vos gardes !

La princesse était outrée de douleur. Si Sa Majesté ne nous avait écoutés avec une distraction affectée, il y aurait eu larmes et trépidations. Le roi ne doit savoir que penser du chaleureux empressement que je mets à négocier cette affaire, dont il ne prend tant de soin que pour le dommage qu'elle peut me causer. La pauvre altesse désolée m'entraîna dans une galerie, où je fus accablé de tendres reproches. La conversation ne dura pas moins de trois heures. On me jura de plus belle qu'on mourrait plutôt que de manquer à la foi promise.

— Eh quoi ! disais-je confondu, vous refuseriez Monsieur pour épouser un domestique de votre cousin ; car je ne suis rien de plus ! Et sachez que j'aime trop le roi pour consentir, en aucun lieu que je monte, à quitter mes charges. — Ne voyez-vous pas que ce cousin est mon maître aussi bien que le vôtre ? — Mais je ne suis pas prince. — Vous le deviendrez en m'épousant. — Mais vous ne connaissez pas mes défauts ou mes vices. Peut-être suis-je un homme méchant, avide et dangereux. — Eh bien ! dites-moi quels sont vos défauts, je vous croirai sur parole. — Je dois vous avertir que je suis parfois taciturne comme un mort. Quand les accès de mélancolie me prennent, je m'enferme dans ma chambre, et si quelque valet vient me troubler, je le bats. Je mets tant de passion dans le service du roi que je ne pourrais guère trouver de temps à donner à ma femme pendant que je serais en quartier. Vous aimez la conversation, et je ne suis pas toujours disposé à la faire. Mon humeur est souvent fantasque. Il pourrait m'arriver de manquer en quelque point au respect que je devrais à une épouse d'un rang si supérieur au mien, et je ne me pardonnerais jamais une pareille faute. — Je me chargerai de vous la pardonner. — Il faut vous informer encore d'un affreux défaut qui va me perdre dans votre esprit. Moi, qui suis si bien instruit des obligations de l'étiquette, et si empressé à m'y soumettre quand je suis à la cour, je ne veux point m'en embarrasser chez moi, ni perdre mon temps en formalités. Je sens combien il est juste que M. de Gaise, qui a épousé votre sœur, n'ait qu'un pliant devant elle ; qu'il se tienne debout quand elle se met à table, et qu'il lui offre la serviette ; qu'il se contente ensuite de se faire servir un couvert au bas bout lorsque sa femme l'a invité à s'asseoir, je sais qu'il est convenable que cette cérémonie recommence tous les jours ; mais s'il me fallait accomplir ces devoirs sacrés, il se trouverait quelque instant où, dans un égarement d'orgueil, je me fâcherais, et renverserais la table à grands coups de pied, ce qui serait un cas à me faire exiler pour la vie. J'en frémis quand j'y songe. — J'espère que vous ne refuserez pas de conserver l'étiquette établie chez moi, si on vous y traite comme moi-même, et si vous portez le titre de duc de Montpensier. — Puisque Votre altesse persiste après les aveux que je viens de lui faire, il ne me reste plus qu'à la supplier de prendre encore trois jours de réflexion. — Je ne veux pas prendre trois minutes seulement, et je vais écrire au roi sur-le-champ.

Nous serions bien restés toute la journée en conférence, si le froid n'eût été excessif dans cette galerie. Les filles de la princesse s'y morfondaient. La petite Châtillon, l'une d'elles, en avait le nez fort rouge, et soufflait dans ses doigts.

— Il me semble qu'on étouffe ici, lui dis-je en sortant.

Depuis trois jours que madame de Nogent, ma sœur, est arrivée à Paris, elle n'a presque point bougé du Luxembourg. La princesse chuchote amoureusement avec elle du matin au soir. Mademoiselle m'envoya sa lettre au roi. Vous en trouverez une copie dans ce paquet. Vous approuverez l'habileté de la solliciteuse, nommant les femmes de qualité qui ont épousé des gens en place, et qui se glorifiaient d'être domestiques de Sa Majesté. Mais ce qu'il y a de vraiment sublime, c'est l'obligation où croit être la princesse de dire à son cousin que l'amour qu'elle a pour moi vient uniquement de mon attachement pour la personne du roi.

La ponctuation étant suffisamment revue, les mains tremblantes de la princesse envoyèrent la lettre aux Tuileries. J'étais le soir chez la reine, et le monarque, muni de toute sa dignité, n'avait pas encore donné sa réponse. Mademoiselle étouffait de crainte ; Lauzun, gai comme de coutume, jouait gros jeu, et la princesse, assise près de lui, prenait le plus vif intérêt aux cartes. Ce manège dura longtemps, le roi commençait à en rire ; puis en passant près de nous il nous dit tout bas :

— Ma cousine paraît s'entendre si bien avec M. de Lauzun, qu'il serait dommage de l'en séparer. Jamais elle ne retrouverait dans les capitaines des gardes un garçon plus à son goût.

Le lendemain la réponse de Sa Majesté arriva au Luxembourg tandis que j'y faisais le beau devant le petit Longueville, qui crevait de dépit. Mademoiselle m'entraîna bien vite dans son cabinet : l'épître était aimable et honnête. Le prince disait que l'énorme distance qui séparait sa cousine d'un simple gentilhomme était effrayante ; mais qu'après la première surprise passée l'affaire ne semblait pas impossible. Sa Majesté disait encore qu'elle ne voulait pas contraindre une princesse si sage, et qu'elle se bornait à lui donner le conseil de réfléchir sérieusement et longtemps avant de rien terminer.

— Encore réfléchir et attendre ! s'écria la belle avec douleur. Ils nous feront attendre si longtemps que j'en mourrai. Cela ne peut durer ; je cours chez le roi ; je lui parlerai comme il faut, et nous serons mariés avant une semaine.

L'agitation de la pauvre altesse était si grande, qu'il me parut bon de ne pas la retenir, afin que le monarque pût voir de ses yeux à quel point on aime le Lauzun. Quelques tendresses respectueuses imprimèrent aux rouages qui tournaient déjà dans la cervelle de la princesse un mouvement si rapide, que la belle s'élança dans sa voiture sans mettre seulement du rouge. Cette flèche une fois décochée sur les Tuileries, Lauzun circula dans les vastes salons du Luxembourg pour faire l'inspection de son futur domaine. Les ambassadeurs de Hollande, vêtus de laine noire, attendaient le retour de la princesse pour la complimenter.

— Eh bien ! messieurs, leur dis-je, quelle réponse avez-vous reçue du roi ?

Un vénérable bourgmestre secoua la tête avec tristesse.

— Une dure et cruelle réponse, monsieur de Lauzun ; il nous a dit en fronçant les sourcils, qu'il ferait de ses armées l'usage qui lui plairait. Parler ainsi à des alliés fidèles comme nous, qui l'avons soutenu contre l'Espagne, l'empereur ou l'Angleterre, n'est-ce pas avouer que ses effroyables préparatifs sont faits pour nous écraser ? — J'avoue que votre traduction est assez plausible. — Monsieur de Lauzun, si en revenant chez vous par une nuit sombre, avec d'anciens amis, vous aliez les voir tirer leurs épées et vous assaillir perfidement tous à la fois, jetteriez-vous, comme César, votre manteau sur vos yeux pour vous laisser égorger sans défense ? — Non pas, messieurs, je résisterais jusqu'à la mort, quand je n'aurais que mes dents et mes ongles pour armes. — Eh bien donc ! que devons-nous faire ? — Messieurs, vous êtes d'honnêtes gens, d'humeur calme ; il n'y a pas d'hommes plus dangereux que ces êtres flegmatiques, une fois poussés à bout : tâchez donc de tomber dans le désespoir. — Nous n'en sommes pas éloignés. — C'est votre seule ressource. S'il vous manque des soldats, vous avez de l'argent autant que nous ; mais je veux bien vous dire encore une chose que nous n'aurons pas, et qui serait nécessaire dans cette campagne. — Quoi ? quoi donc ? — De l'activité, de l'activité, messieurs. — Oh ! nous serons forcés d'en montrer. — Sans doute, les minutes vaudront des siècles, et nous en laisserons à revendre, car nous voulons vous tuer d'une façon méthodique et ponctuellement réglée comme une entrée de ballet. Vous voyez, messieurs, que je suis un ennemi généreux. Aussi je vous promets que si le roi me donne un commandement, ce que j'ai tout lieu d'espérer, mes soldats ne se chaufferont pas le ventre au soleil sur la route d'Amsterdam. — Nous vous recevrons comme il faut sous nos remparts. — C'est cela, creusez-moi de bons fossés ; bâtissez de bonnes murailles, car j'aime à prendre de l'exercice.

Pendant que je discourais avec ces dignes marchands, Mademoiselle avait fait d'admirable besogne. Elle avait trouvé son royal cousin dans la ruelle de la reine, et l'avait prié de lui accorder un moment d'audience. Le roi, dont l'humeur se trouvait bonne sans doute, et la digestion facile, passa aussitôt avec sa cousine dans une antichambre déserte. La princesse, surmontant son émotion, commença un beau et touchant discours pour obtenir la permission d'aimer Lauzun. Le roi écoutait à peine, puis il faisait de petites grimaces d'impatience, et regardait en l'air avec embarras, puis enfin il risqua des objections sur la différence des rangs et de la naissance. Alors la belle s'écria qu'elle avait commandé un travail à ses secrétaires sur les titres de noblesse des Lauzun ; qu'il se trouvait de grands traités d'alliance entre des seigneurs de ce nom et les rois de France du neuvième siècle. Ensuite elle débita une curieuse énumération des princesses mariées à des gentilshommes. Les filles de Dagobert, Adèle et Rotelde, avaient épousé des comtes fort peu considérables. La jeune Landrade, fille de Charles Martel, que nous connaissons tous, avait épousé Sidromme de Hasbannin. C'est un exemple remarquable. Mais voici bien autre chose : Berthe, fille de Charlemagne, fut donnée à un simple gouverneur de place, nommé Angilbert. Louis le Jeune prend deux gendres de peu ; la fille de Charles VII est mariée à Guillaume de Ponthieu ; Isabelle, fille de Philippe le Long, à Gui d'Albon, qui n'était qu'un honnête et brave homme fort mal approvisionné en matière d'armoiries. Le roi, séduit par tant d'érudition, répondit qu'il savait bien tout cela, et qu'il n'y avait point songé.

— Eh bien ! ajouta Sa Majesté, je ne vous conseille ni ne vous défends d'épouser Lauzun. Vous êtes en état de savoir ce qu'il vous faut. Faites à votre idée ; mais je vous donne un avis important, tenez votre dessein secret. Les ministres m'en ont déjà parlé, bien des gens s'en doutent ; Lauzun a beaucoup d'ennemis, prenez là-dessus vos mesures.

— Ah ! sire, puisque Votre Majesté est pour nous, qu'aurions-nous encore à craindre ?

La belle voulut baiser les mains de son cousin, qui l'embrassa sur les deux joues avec tendresse.

Que dites-vous de cela, Beraille ? N'est-ce pas un consentement enlevé par assaut ? — Ne vous réjouissez point d'avance. Mille entraves s'élèveront encore sans aucun doute.

J'étais ravi de l'habileté de Louise d'Orléans, et j'allais remonter en carrosse dans la cour du Luxembourg, lorsque je vis de loin, à la por-

tière d'une voiture arrêtée dans la rue, une tête de femme masquée. Je fis signe à mes valets de ne pas me suivre, et je sortis à pied, d'un pas fort lent, de peur d'effaroucher mon petit ange gardien, car c'était lui. Sa tête s'appuyait sur sa main droite, et sa pose révélait la tristesse de son cœur.

— C'est vous, ma jolie Cécile? lui dis-je tout doucement. Voulez-vous me prendre dans votre carrosse? — Perdez-vous la raison, monsieur de Lauzun? Mademoiselle saurait bientôt que vous avez été vu dans Paris avec une femme. — J'en veux courir le risque : je vous aime, Cécile. — Quelle horreur! quelle repoussante chose que cette aisance des hommes à mentir! Ils s'en vont partout, disant : Je vous aime... dans les bals, les boudoirs, les jardins; allez, monsieur, c'est une honte et une indignité. — Ce sont trois mots si jolis qu'on ne saurait trop les répéter, mon enfant. Et que puis-je vous dire de mieux si cela est vrai? Je vous aime, Cécile. — Mon-ieur, monsieur, comment croire cela? Est-ce que vous vous marieriez?... La petite fondit en larmes.

— Moi! me marier! Qui vous a fait ce conte? — Je sais tout, monsieur; le roi vient d'accorder la permission. Vous mourez d'envie d'épouser Mademoiselle. — Que vous importe mon mariage, puisque vous ne voulez pas être à moi, puisque vous me fuyez comme la mort? — Ah! tant que vous étiez libre, je gardais je ne sais quel fol espoir qui n'avait pas le sens commun, mais qui me rendait heureuse. — Ne vaudrait-il pas bien mieux nous voir et nous aimer dans un petit coin, après comme avant mon mariage? — Le jour de vos noces, je me ferai fille du Calvaire.

La chère enfant ayant ses yeux noyés de pleurs, je crus pouvoir tenter d'ouvrir la portière pour monter près d'elle; mais le damné carrosse était fermé au dedans par un verrou.

— Monsieur de Lauzun, reprit la petite d'un air résigné, une ligue se forme contre vous. Le frère du roi, la reine, le prince de Condé et M. de Louvois ont juré votre ruine. Il y a de bien méchantes gens à cette cour. Vos projets échoueront si vous ne mettez à l'exécution une grande promptitude. Surtout ne sortez pas la nuit sans une bonne escorte, car ils seraient capables de vous faire tuer. Je crois aussi qu'il faudrait peu de chose pour décider le roi à vous retirer sa parole. Adieu! Je suis bien sotte de vous donner ces avis.

Sur un signe de la bizarre jeune fille, le cocher fouetta les chevaux, et fit disparaître le carrosse si rapidement que je me frottai les yeux au milieu de la rue, comme si une vision m'eût ébloui.

En arrivant aux Tuileries, je passai sous le vestibule en même temps que madame de Tamboigneau. La bonne dame tenait le bras de sa jolie nièce.

— Lauzun, me dit-elle, voilà une petite fille qui possède cinq cent mille écus de biens, et je lui cherche un parti. Ne pensez-vous pas qu'un cadet de Gascogne pourrait s'en accommoder? — Sans doute, madame; mais hélas! qui voudrait d'un cadet de Gascogne? — Si le cœur vous en dit quelque chose, adressez-vous à moi. — Jamais, jamais. Un pauvre hère ne doit point avoir tant de hardiesse.

Baraille, le jour que la ridicule fantaisie de vous marier vous entrera dans la tête, voilà ce que vous aurez à faire. Vous répandrez par toute la cour la nouvelle que vous épousez la première grande dame venue. Quand on en aura bien chuchoté, vous verrez venir chez vous une file compassée de négociateurs, qui vous offriront toutes les petites mains et toutes les dots de la terre. Le commun des hommes n'a jamais le désir d'une chose que quand un autre la poursuit. Combien de fois n'avons-nous pas vu de sots cavaliers adresser leurs hommages aux femmes dont les amants sont connus, de préférence à celles dont le cœur est libre?

Roquelaure, l'homme le plus laid de la terre après Péliçon, a une fille assez agréable. La duchesse du Lude, le sourire sur les lèvres, me tire par la manche dans l'embrasure d'une fenêtre, et me parle avec une volubilité insupportable.

— Monsieur de Lauzun, je veux vous donner une femme riche et jolie. — Oh! ne prenez pas cette peine, madame, je vous en supplie. — C'est une fille charmante, c'est ma nièce. Roquelaure, son père, a du bien, et beaucoup. M. le grand maître aime fort la petite. Nous n'avons pas d'enfants, et certainement elle sera notre héritière. — Tant mieux! madame; vos intentions sont généreuses : je vous présente mes respects. — Ecoutez-moi. Peut-être n'avez-vous pas compris... Je donne à ma nièce quarante mille livres de rente en sus de la dot que Roquelaure lui fournira. — Il faut que je vous quitte, madame. Mille pardons! — Quarante mille livres de rente, en belles terres, en belles terres. Ecoutez-moi bien, mon cher Lauzun : l'archevêque d'Alby, grand-oncle de la petite, a de son côté trente mille écus de rente au moins en patrimoine et en bénéfices... oh! oui, au moins cela, parce que le bonhomme, qui vit en province, a amassé de l'argent comptant; et comme il est très-vieux, vous sentez que pour des jeunes gens c'est une perspective assez heureuse, assez heureuse. — Je n'en puis plus, madame! — Vous êtes pressé; mais je ne vous retiendrai pas longtemps. Voilà que j'ai fini. Voyez-vous, ce bon Roquelaure... — J'étouffe, madame. — Ce bon Roquelaure ne sait point s'expliquer, avec tout son esprit, car on dit qu'il en a beaucoup... Non-seulement il n'ose point parler de ces sortes d'affaires; mais il est embarrassé de faire les honneurs de sa maison. Hier il avait à dîner M. de Dax,

eh bien! il n'avait pas seulement songé à prévenir ses cuisiniers. De façon qu'au moment de se mettre à table, il m'envoie demander la moitié de mon ordinaire pour ajouter un service à son dîner. Sa fille est une bonne petite personne. C'est moi qui l'ai élevée. Réfléchissez à mes offres, mon cher Lauzun. Je crois que cela peut vous convenir. Roquelaure est un original, mais qu'importe? Il a des manières singulières, c'est vrai; car je vous demande ce qu'aurait pensé M. de Dax, si on n'avait heureusement trouvé chez moi du poisson et plusieurs faisans superbes, deux surtout, deux beaux faisans. Pensez à ce que je vous ai dit. Vous connaissez ma nièce; son humeur vous plaira, parce que... — Certainement, madame, les faisans de Roquelaure seront de mon goût; et, comme vous le dites fort bien, les bizarreries du père ne sont pas de nature à empêcher le mariage, M. de Dax étant de vos amis. La fortune de M. d'Alby doit être prise en considération, c'est pourquoi les quarante mille livres que vous donnerez à votre nièce ne sont pas en numéraire, mais en bonnes terres, en bonnes terres, et je féliciterai Roquelaure de ce que le poisson s'est trouvé frais. A présent, je ne vois plus rien qui me retienne ici. Je suis votre serviteur.

Pardieu! Baraille, il faut bien que vous entendiez quelques-uns des propos insipides qui me bourdonnent sans cesse aux oreilles. Quand j'ai de grands projets en tête, je voudrais, pour un temps, supprimer de la surface du globe la moitié seulement de l'espèce humaine, afin de n'être pas arrêté à chaque pas par la nécessité d'écouter poliment ces bruits inutiles que font les sots avec leurs bouches. Voilà une plaisante duchesse qui sait le compte de ses faisans!

M. de Créqui me fut député pour négocier un troisième mariage. Il s'agissait simplement de la plus riche héritière du royaume, la nièce du cardinal de Reiz. Cette petite fille n'a pas moins de cent mille écus de rente, sans compter ce que laissera le cardinal, qui a payé depuis dix ans sur ses bénéfices pour trois millions de dettes, et qui maintenant amasse des sommes énormes. Vous ne verrez de votre vie une mine plus stupéfaite que celle du bon Créqui, lorsque je lui répondis que je ne me marierais pas ou que je trouverais mieux que cela. Il me crut fou, et recula de trois pas comme s'il craignait d'être mordu par un enragé, puis il me quitta fort scandalisé de mon obstination à plaisanter dans une circonstance si sérieuse. Je le priai de se trouver à trois heures chez Mademoiselle pour y entendre mon dernier mot. Guîtres, Rochefort et le vertueux Montausier, à qui j'avais donné le même rendez-vous, se regardèrent avec étonnement en ne trouvant au Luxembourg d'autre compagnie que la mienne auprès de la princesse. La porte était fermée aux visiteurs. Je me mis à parler avec Guîtres d'une maison de campagne que nous faisons bâtir en commun. Je demandais l'avis de la cousine du roi; je traçais des lignes avec mes ongles sur la table. Montausier me faisait des signes; Créqui, tout à fait persuadé de ma folie, s'apprêtait à gagner le large. Je parlais familièrement à la princesse, qui ne pouvait dissimuler sa joie. Rochefort voyait bien qu'on lui cachait un mystère; mais il cherchait vainement à le comprendre. Enfin Mademoiselle éclata de rire, et nous la suivîmes les uns après les autres. L'explication fut aussitôt donnée.

Mademoiselle eut une plaisante conversation avec la reine.

— Qu'avez-vous besoin de changer votre état, ma cousine? n'êtes-vous pas heureuse? disait l'infante d'Espagne d'un ton fort maussade. — C'est que je pense l'être davantage en me mariant, madame. — De quoi vous avisez-vous? Je désapprouve cela tout à fait, ma cousine, et le roi n'y consentira jamais. — J'ai son consentement, madame, et je ne tarderai point à en profiter, je vous assure. — En vérité, vous feriez bien mieux de rester fille, et de laisser votre bien à mon fils d'Anjou. — Votre fils d'Anjou sera bien assez riche, Madame, et je demanderai à Votre Majesté la permission d'être honteuse pour elle de ce qu'elle vient de me dire.

La nouvelle vola de bouche en bouche; elle monta comme une fusée jusqu'aux mansardes; elle s'échappa en tournant comme une trombe, et s'en alla mugissant dans la ville et la campagne. Le vent emporta les murmures au delà des frontières, toute l'Europe doit à cette heure avoir entendu ces mots : Mademoiselle épouse Lauzun! Ce fut là le seul écho répété par les pierres des Tuileries pendant tout un jour. Vous auriez vainement cherché à la cour une grimace, un geste ou une exclamation produits par une autre cause que cette merveilleuse nouvelle. Jamais il n'y eut tant de belles éplorées; jamais la colère, la surprise et le dépit ne firent remuer tant de petits pieds, bruire tant de robes ou voltiger tant de grains de poudre.

La Feuillade et le duc de Richelieu coururent se jeter aux pieds du roi, et le remercier au nom de toute la noblesse française, qui se trouvait honorée de l'élévation d'un gentilhomme. Ce sont là deux braves gens. Le maréchal de Bellefonds, avec qui j'étais en froid, me sauta au cou, et baisa les genoux de Mademoiselle. Les scènes les plus divertissantes se succédaient. Louvois était sombre comme un sanglier; Monsieur soupirait et secouait les épaules. Colbert me poursuivait partout pour me supplier de me presser.

— Vos ennemis sont si exaspérés, me disait-il, qu'ils parlent de vous envoyer des cartels ou de vous faire assassiner.

De tous côtés on me criait : Mariez-vous, mariez-vous donc!

Je dinai au Luxembourg, et maître Boucherat, suivi de tous les

avocats de la princesse, s'en vint discuter les clauses du contrat. Mademoiselle voulait qu'il n'y eût qu'un article :

— Je donne à M. de Lauzun *tout mon bien*.

Colbert pensait que c'était le meilleur et le plus court ; mais cet infernal scribe de Boucherat et la bande des hommes trempés dans l'encre élevèrent mille difficultés. Je reçus seulement pour le premier jour le duché de Montpensier et la principauté de Dombes. Seulement cela, Baraille ! Je me fais annoncer sous le titre de duc de Montpensier. Je suis duc de Montpensier ! mon ami. Oh ! je le suis, je le suis. Jette en l'air ton chapeau ; perds la raison, Baraille ; cours à travers champs ; ta cervelle ne peut supporter une pareille surprise : deviens fou, te dis-je ; déchire tes habits ; précipite-toi dans la rivière, et meurs misérablement, car Lauzun est duc de Montpensier !



C'était un certain Gilbert, ancien serviteur du prince de Condé, pour qui madame la princesse a eu des bontés toutes particulières.

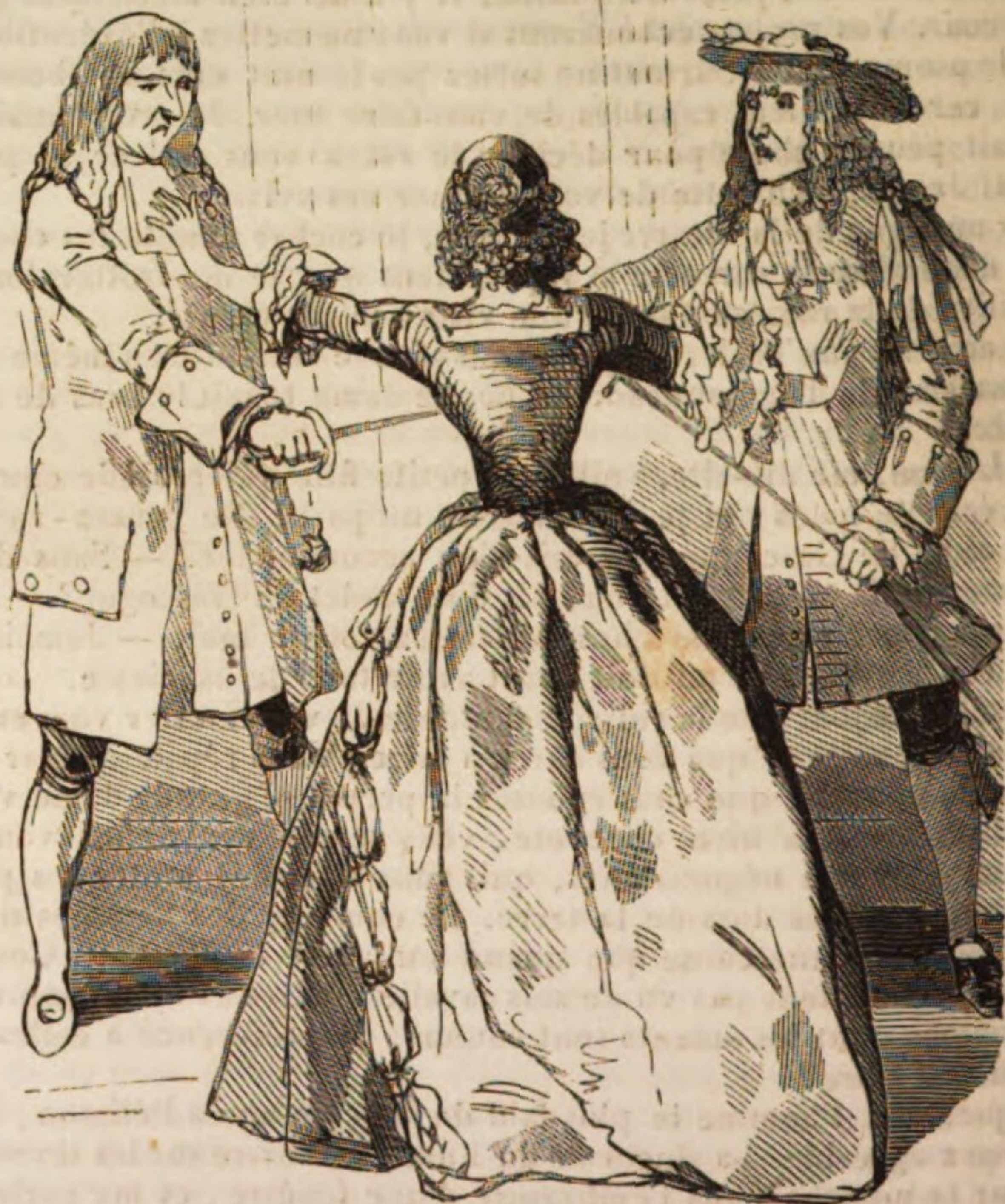
Quelle soirée magnifique, mon cher lieutenant ! les salons du Luxembourg se remplirent de monde. Les hommes m'embrassaient, les femmes s'agenouillaient devant la princesse. Tous les cœurs étaient émus. Pas un bruit qui ne fût une félicitation ou une flatterie. O mon ami ! jamais la dissimulation ne m'avait été plus nécessaire et plus difficile que dans cet heureux moment. Il me fallut tout le courage et l'empire sur moi-même que vous me connaissez pour ne pas donner à cette immense foule de spectateurs la honteuse comédie d'un homme ivre-mort par les rasades versées des mains de la destinée. Au milieu du tumulte, il me sembla que je rêvais, que je voyais ces courtisans ballottés horriblement dans de frêles coquilles par une mer houleuse, tandis que moi, monté sur un large navire, mes voiles enflées, je fendais les vagues, et cinglais rapidement vers un rivage enchanté, où tous les regards étaient fixés et toutes les mains tendues. Cette ivresse passa bien vite, et ne reviendra plus. Vous ne savez point, mon ami, avec quelle désolante promptitude l'esprit de l'homme s'accoutume au bonheur. C'est une machine singulièrement construite ; quand le désir la met en branle, rien n'est beau comme l'activité de ses mouvements compliqués, et puis sitôt qu'arrive l'instant de la possession, il s'opère dans les rouages je ne sais quelle fâcheuse dislocation. Il semble qu'après une réussite il se forme quelque part au dedans, comme sur la barre d'un cric, une espèce de dent qui ne permet plus aux ressorts de tourner en arrière ; la machine gémit et se rouille, et si vous ne donnez à la meule d'autres matières à broyer, tout s'use et tombe en ruines.

Le premier transport de joie étant passé, nous remarquâmes, Guity et moi, que mes anciennes maîtresses entouraient Mademoiselle comme une volée de colombes. Les unes l'accablaient de caresses, les autres penchaient tristement le nez vers la terre en tirant de leurs yeux quelques larmes imperceptibles. Les propos les plus réjouissants me venaient aux oreilles.

— Que vous êtes heureuse de faire la fortune d'un si aimable homme !
— Vous seule pouvez lui donner tout le bien que je désirais lui voir.

— Combien je vous suis reconnaissante ! — Oui, disait la princesse avec émotion : je connais votre tendresse pour lui ; continuez à l'aimer, ce sera maintenant faire preuve d'amitié pour moi-même.

Enfin, Baraille, la tête leur tourne à toutes à la fois. Colbert nous conseilla de ne point nous marier dans la chapelle de la reine, comme nous le voulions d'abord. M. de Richelieu m'offrit de nous emmener dans sa terre de Conflans. Boucherat me promit que le contrat serait terminé demain. Colbert le fera aussitôt signer au roi. Nous irons donc à l'église dans deux jours. Mon cher lieutenant, sachez que le duché de Montpensier et la principauté de Dombes m'ayant été donnés d'avance par une vente simulée, ils ne peuvent plus m'échapper. J'en porte les titres dans la publication des bans. La duchesse de Lavallière ne m'a point parlé. Je ne puis concevoir d'où vient cette froideur. Elle a complimenté ma sœur avec cérémonie. La Montespan m'a serré affectueusement les mains, nous avons échangé de tendres protestations ; mais je m'y connais, et puis vous assurer que le dépit et la rage brûlaient au fond de ce traître petit cœur. Les yeux trahissaient le feu intérieur comme les trous d'une lanterne. Baraille, où êtes-vous ? votre accolade me manque. Celle-là serait sincère au moins ; et puis je vous verrais ému, ivre de joie et balbutiant, spectacle rare et curieux qui doublerait mon bonheur. Avouez que cette première moitié de mon existence est brillante et superbe. La seconde promet de n'être pas moins belle. La gloire nous sera d'une acquisition facile. Nous serons grands à notre aise à présent. Je n'ai plus qu'un regret, c'est de n'avoir point commencé de plus bas. Au lieu d'être un Caumont, je voudrais être né dans quelque grenier afin que les historiens à venir, parlant de ce règne, fissent un chapitre ainsi intitulé : Un homme sortit de la dernière classe du peuple, et s'éleva par son habileté seule au point d'entrer dans la famille royale.



Voilà la princesse éplorée qui se jette entre les combattants comme une Sabine.

Dormons, mon ami. Ma première lettre vous portera les détails de mon mariage. Le premier soin du duc de Montpensier sera de faire préparer au Luxembourg un logement pour son ami Baraille, et c'est aussi pour lui seul désormais que j'importunerai mon cousin le roi. La partie étant gagnée, je dis *Echec et mat* et tire mon bonnet sur mes yeux.

XIII. — Dernier courrier. — Déception. — Malheur supporté avec noblesse. — Trouble accusateur d'une belle innocente. — Tout ce qui devait se faire au grand soleil s'exécute au clair de la lune.

Mon ami, lorsque le grand prévôt prononça la condamnation de Biron, le traître se leva et se découvrit ; ses jambes et son regard restèrent fermes tandis que les juges se sentirent défaillir : faites comme Biron ; levez-vous, et prenez une contenance assurée, car je vais vous porter le coup de la mort.

— Mon mariage est manqué. Je ne suis plus duc de Montpensier. Ma fortune est écrasée sous le talon de la botte royale.

Le ciel m'est témoin que j'ai supporté ce désastre avec une dignité

surhumaine. Après le premier instant de fureur, je n'ai plus songé qu'au chagrin dont mon ami Baraille allait être accablé à cette nouvelle terrible. Je suis renversé dans la poussière ; mais je tiens encore avec mes ongles les vêtements de mes ennemis. Je rampe sous leurs pieds comme un serpent, mais je trouverai bien une jambe nue pour la cribler de morsures.

Il y a ici des visages joyeux qui disent que je suis puni de mon orgueil, et que j'ai manqué ma fortune pour avoir montré une lenteur ridicule, pour avoir voulu traiter avec une princesse de puissance à puissance. Vous qui allez connaître le fond des choses, vous jugerez si cela est vrai.

Pendant la nuit qui suivit la glorieuse journée dont je vous donnais les détails dans ma dernière lettre, tous les vents changèrent, et dès mon réveil je trouvai les girouettes retournées. D'abord je courus chez Boucherat. Comme le contrat de mariage n'était pas plus avancé que la veille, et que ce drôle de scribe ne s'effraya point de mes menaces, il me vint le soupçon que le misérable avait reçu des ordres d'en haut pour temporiser si audacieusement. Je réussis pourtant à lui faire dresser la donation des duchés d'Eu et d'Aumale, et vous conviendrez que j'ai agi prudemment en faisant couvrir ces papiers des signatures nécessaires, car à cette heure ces deux domaines m'appartiennent encore, et je suis ainsi maître des biens de Mademoiselle.

Un vague pressentiment m'avertissait qu'un malheur était là, près de moi. Je le sentais déjà peser sur mes épaules. Au moindre bruit je dressais l'oreille, et je m'en allais cherchant de tous côtés des renseignements pour sortir d'incertitude. Un merveilleux instinct me conduisit chez la Montespan. Cette femme parla de son amitié pour moi, s'étonna des obstacles déplorables qu'on opposait à mon bonheur, et me promit chaudement d'employer en ma faveur son crédit sur le roi. Je n'aurais pas encore eu l'intime conviction de la perfidie de cette créature, que j'aurais conçu d'étranges soupçons, lorsqu'en la quittant j'entendis clairement le bruit d'un rire féminin se mêler à celui que fit la porte en retombant derrière moi. Je mis un instant en question si je ne rentrerais pas pour injurier grossièrement cette péclore, et lui prouver que je n'étais point sa dupe. La camériste Louison, qui m'a rendu déjà de bons services, se trouva bien à propos sur mon passage. Un cadeau et quelques caresses lui délièrent la langue.

La veille au soir, le roi était venu chez la Montespan. Vous savez que la belle a fait présent cette année à son amant d'un enfant deux fois adultérin, qu'on a baptisé duc du Maine. Or, la taille de la mère étant encore un peu avachie, et le prince médiocrement disposé à l'amour, on causa près du feu conjugalement.

— Que ferez-vous pour assurer la fortune de notre enfant, sire ? dit la femme. — Je n'en sais rien encore. — Au lieu de se marier à trente-six ans, cette folle de Mademoiselle ferait mieux de rester fille, et de choisir M. du Maine pour héritier de ses grands biens. Il n'est pas convenable que des terres immenses sortent de la famille royale pour appartenir à un simple gentilhomme. — Vous avez raison ; mais j'ai donné mon consentement au mariage. — Puisqu'on ne s'est point pressé d'en profiter, vous devriez vous rétracter. — Oh ! que de cris et de larmes cela causerait ! — Je voudrais n'avoir qu'à fermer mes oreilles pour acquérir la magnifique principauté de Dombes. Les prétextes pour empêcher le mariage ne seraient pas difficiles à imaginer. — Trouvez m'en donc un raisonnable, et je mets obstacle à l'affaire sur l'heure.

La damnée concubine n'avait rien inventé de satisfaisant, puisqu'un

jour entier s'était écoulé sans que le consentement du roi fût retiré. Louvois, M. le prince et Monsieur furent plus ingénieux ; car leurs représentations ébranlèrent tout à fait le monarque. Souvenez-vous de ces trois noms, Baraille : ce sont là de puissants personnages.

Les avis de Louison m'avaient singulièrement troublé. Je me présentai triste et somptueusement ajusté au Luxembourg, où la princesse, rêveuse et dolente comme Psyché, m'attendait avec impatience.

— Tout est perdu, si nous ne sommes mariés avant une heure ! lui dis-je précipitamment. Prenez vos coiffes comme une bourgeoise, et partons bras dessus, bras dessous, avec des témoins, nous épouser dans la première église que nous trouverons.

Nous l'allions faire, comme je le disais, lorsqu'arriva un ordinaire du roi. Sa Majesté priait sa cousine de venir sur-le-champ aux Tuileries et d'entrer dans le cabinet de travail du rez-de-chaussée par les petits escaliers et la garde-robe. Mademoiselle tomba en pâmoison. Ses femmes arrachaient à grande peine les agrafes et les fourrures

d'hermine ; j'eus le loisir de remarquer que la princesse a la gorge fort belle encore et la peau d'une admirable blancheur, ce qui me touchait peu dans l'instant.

— Du courage ! lui disais-je en la secourant ; employez toute votre éloquence, votre cause est bonne, et vous devez la gagner.

Elle me regarda fixement, et se releva pleine de force et de résolution.

— Vous avez raison, monsieur de Lauzun. Si Louise d'Orléans peut plaider elle-même et gagner son procès, c'est aujourd'hui qu'elle doit le faire.

Louise d'Orléans essuya ses larmes et partit pour les Tuileries dans un état parfait d'exaltation, décidée à mourir aux pieds du maître plutôt que de se laisser ravir son Lauzun. Savez-vous, mon ami, que si cette princesse était plus jeune de quinze ans seulement, elle serait aussitôt la plus sublime des héroïnes ? Il n'est pas besoin de vous dire tout ce que j'ai souffert pendant les deux heures que Mademoiselle passa chez le roi. J'attendais au Luxembourg dans la chambre à coucher. Je promenaï de sombres regards sur ce palais où j'avais été reçu la veille comme Jupiter rentrant dans l'Olympe, et où j'étais aujourd'hui caché comme un fugitif. Je marchais à grands pas et je parlais seul, le nez appliqué

machinalement sur les émaux suspendus dans la ruelle. En vérité, je ne sais dans quel coin de ma personne étaient enfouis mon orgueil et mon sang-froid.

Vous me connaissez trop, mon cher lieutenant, pour penser que je regrette autre chose que les biens et les honneurs attachés au duché de Montpensier, et pourtant j'aime cette chère Altesse. Il est vrai que je la posséderai quand cela me plaira, toute petite-fille de Henri IV qu'elle est. Ceci est un point dont nous mettrons plus tard l'utilité en discussion.

Ce fut une vraie scène de tragédie que le retour de la princesse. Elle jeta les hauts cris en me voyant, se renversa sur le lit en arrachant ses beaux cheveux et disant qu'elle voulait mourir. Voici ce qui était arrivé :

En entrant au cabinet du roi, elle vit le monarque seul. Il se leva et s'approcha de sa cousine d'un air embarrassé ; puis avant de la mettre au désespoir, il fallut bien que ce grand prince se donnât des airs de petite-maitresse. Il s'appuya donc contre le mur en passant la main sur ses yeux, et s'écria douloureusement qu'il souffrait de ses vapeurs.

— Asseyez-vous, sire, dit la princesse, qui pouvait à peine se soutenir. — Non, ce n'est rien, me voici mieux, répondit le roi.

Et après avoir soupiré, geint et toussé, il reprit d'une voix flûtée :

— Ma cousine, je suis désolé d'avoir une mauvaise nouvelle à vous



Les pleurs de la jeune fille redoublèrent lorsqu'elle songea que pour entrer au couvent elle devait faire le sacrifice de sa chevelure.

apprendre. Je sens mes torts envers vous, et je conviens que vous allez avoir à vous plaindre de moi. De méchantes gens ont dit que je vous sacrifiais pour faire la fortune de Lauzun, et des princes étrangers m'en ont fait déjà le reproche. Je ne puis permettre que cette affaire s'achève. — Ah! sire, vous ne voudriez pas me tuer, moi qui vous aime si tendrement; et ce serait m'arracher la vie que de me priver d'une personne sans laquelle il n'y a pour moi ni repos, ni bonheur, ni salut. Comment avez-vous pu écouter les discours des envieux qui en veulent à mon bien? En m'accablant aussi cruellement, vous manquez à votre parole. Au nom de notre aïeul commun, le grand Henri, ne me réduisez pas au désespoir, mon cousin! On ne vous a dit du mal de Lauzun que parce qu'il vous est plus attaché, plus dévoué que les autres. Ils ne seront pas contents qu'ils ne l'aient ruiné, perdu dans votre esprit. — Oh! ne craignez rien, ma cousine, je vous dédommagerai tous deux des peines que je vous cause. — Il n'est pas de compensation possible à un pareil malheur. Sire, sire, tuez-moi plutôt. Je vous pardonnerai ma mort.

Et la pauvre Louise se laissa de nouveau choir sur ses genoux. Alors le roi se mit à genoux aussi, comme Orgon auprès de Tartufe. Il serra sa cousine dans ses bras, et tous deux restèrent ainsi joue contre joue à pleurer sans rien dire. Cela fait, le roi ayant donné des preuves certaines d'une sensibilité exagérée se releva l'œil sec, la voix brève et le visage muni d'une couche d'impassibilité.

— Il est tard, ma cousine, dit-il en regardant une pendule. Vous n'avez plus rien à me dire, et je ne changerai pas de sentiment. Adieu, comptez sur mon amitié.

La princesse voulut faire une dernière tentative; mais le monarque prit son air glacé pour s'écrier en élevant la voix :

— J'ai des affaires, ma cousine; je suis fâché de ne pouvoir vous écouter plus longtemps. Les rois doivent se sacrifier eux et les leurs aux exigences de l'opinion publique.

Louvois, caché dans un cabinet, entendit ces mémorables paroles.

— Sire, répliqua Mademoiselle, ceux qui vous ont dicté cela se moqueront de vous en voyant que vous croyez travailler à votre gloire, tandis que vous servez leur haine et leur envie. — Ma chère cousine, reprit le roi en s'adoucisant, ne vous fâchez pas contre moi. Je ne blâme point votre tendresse pour Lauzun. Je vous aime tous deux. Demandez-moi quelque faveur pour lui, quelque nouvelle distinction pour vous; il faut que je vous console. — Jamais, jamais je ne me consolerais. Je mourrai de chagrin, et puissiez-vous être dévoré de remords toute votre vie!

Alors le monarque essaya de tirer encore une goutte d'eau de ses sacs lacrymaux; mais comme rien ne voulut sortir, il congédia sa cousine éplorée. Louise d'Orléans resta vingt-quatre heures au lit à gémir et à pleurer sans vouloir manger ni dormir. Elle reçut le second jour la visite du roi, qui promit monts et merveilles pour Lauzun. Monsieur vint aussi. Il ne parla que de parfums et d'ajustements de femmes. Créqui, Rochefort et Guîtres ne quittaient plus la princesse. Du plus loin que la pauvre altesse me voyait, elle fondait en larmes. La reine arriva, puis les dames, les maîtresses du roi. C'était une procession de consolateurs. La duchesse de Lavallière se montra plus froide que les autres; je ne sais pourquoi. Sans doute elle s'est déjà donnée à Dieu de cœur, et ne prend plus aucune part aux affaires mondaines.

Mademoiselle ne retourna qu'au bout de trois jours aux Tuileries. Elle faisait pitié à tout le monde. Quelquefois au milieu des salons, ses chagrins lui passant tout à coup par l'esprit, elle est obligée de s'asseoir et devient comme morte pendant un instant. Le roi lui-même montre un peu d'émotion quand il la voit dans cet état. Je forçai la princesse à paraître au bal de la reine, et je m'en repentis plus tard, car en dansant avec M. de Villeroi, elle se mit à pleurer, et resta court au milieu d'un quadrille. Sa Majesté fut horriblement contrariée de cet accident, qui gâtait la symétrie du bal.

Le monarque craignait de me voir faire grand bruit de son manque de parole. Il m'envoya Saint-Aignan pour me dire de me fier à la générosité royale. Lauzun répondit fièrement qu'il ne voulait pas se permettre d'entrer en marché avec un prince qui l'avait déjà comblé de trop de bienfaits; qu'il ne désirait rien de plus que ses fonctions de capitaine des gardes et l'amitié de Sa Majesté.

La cour ne parlait que de mon malheur; tous étaient diversement émus; mon immense fortune frappée de la foudre avait rempli le monde de ses décombres; moi seul je marchais fièrement au milieu des chuchotements et de l'agitation générale, la tête élevée, le regard calme, et mes habits couverts de pierreries : on me sut beaucoup de gré de cette conduite en haut lieu. Les phrases les plus amicales vinrent me rafraîchir le visage le jour que je reparus au petit coucher. Il semblait qu'aucun nuage ne m'eût jamais caché le soleil : on fit mon éloge à l'envoyé d'Angleterre; Buckingham, qui est de mes amis, osa reprocher au roi de s'être montré fort dur.

— Eh bien! répondit Sa Majesté, proposez à Lauzun le bâton de maréchal.

Aussitôt Buckingham crève ses chevaux à me chercher dans Paris, et me trouve recevant dans mon sein les larmes de Mademoiselle. C'est en présence de cette infortunée qu'il m'annonce les intentions généreuses du prince.

— Acceptez, acceptez! répétait l'altesse en pleurant.

Lauzun prit le bras de l'ambassadeur, et courut chez le roi. Sa Majesté sortait justement du conseil.

— Sire, dis-je avec une contenance modeste, je suis heureux de voir que l'amitié de Votre Majesté veut me dédommager du mal que m'a fait sa politique; mais je croirais indigne de moi d'accepter un grade militaire que je n'aurais point gagné par mes services. Je supplie donc Votre Majesté d'ajourner cette nouvelle faveur jusqu'après la campagne de Hollande.

Le roi me tendit la main; je me jetai à genoux, et la cour attendrie répétait en se dispersant dans les galeries, que Lauzun seul au monde avait refusé le bâton de maréchal avec une magnanime noblesse, tandis qu'une larme britannique roulait dans l'œil de Buckingham.

Vous voyez qu'il me restera de beaux débris de mes édifices renversés, et qu'avec les matériaux tirés de ces ruines nous allons bâtir des monuments assez solides. La guerre va détourner le maître de cette mesquine jalousie de cour qui lui rend ma vue importune.

Ce n'est pas tout. Les gens qui ont mis le levier sous mes pierres et qui ont battu mes murailles en brèche se sont grossièrement trompés s'ils pensent me tenir sous leurs genoux. Des actes secrets, dûment revêtus des sceaux de la maison d'Orléans-Montpensier, me rendent propriétaire de tous les biens de la princesse. A Dieu ne plaise qu'elle périsse! Mais les volontés de Dieu sont impénétrables. Le chagrin peut nous l'enlever, la chère femme. J'en serais désolé; cependant il faut tout prévoir. La Montespan est folle à lier si elle s'imagine en avoir fini avec moi. Il serait plaisant que je fusse dépouillé pour enrichir son enfant baveux, encore engourdi dans la stupide végétation de l'enfance. Avez-vous besoin d'argent, Baraille? les coffres de Mademoiselle sont ouverts. Les revenus se montent à plus de deux millions de livres! Je n'y ai rien pris encore! je garde cette immense ressource pour une circonstance décisive; seulement nous ne devons plus craindre de dissiper nos biens. Je suis en marché pour acheter un hôtel nouveau dans le Marais. S'il arrivait malheur à la princesse, vous n'auriez pas de peine à deviner qui serait bien sot en prenant lecture du testament. La bonne altesse a chassé son intendant Guilloire. Je lui ai donné notre ami Rollinde, honnête gentilhomme qui est à moi, de sorte qu'à présent je n'ai plus à craindre les indiscretions. Ne vous laissez donc pas aller à la douleur, mon cher ami; prenez confiance dans les conceptions de ma cervelle. Dans cet instant, elle est enceinte d'un beau projet que je vous confierai plus tard. Dormez.

Je vous écrivais ce qui précède par une nuit pluvieuse et froide, au coin d'un bon feu, dans ma petite maison de l'Île-Saint-Louis. Une heure venait de sonner; le souper était servi. Une voiture de louage entra bientôt dans la cour, et je vis se dessiner sur les tentures la taille mince de madame de Guiche. La comtesse est toujours d'une parfaite exactitude à nos rendez-vous. Elle sortait de chez la reine, et m'apprit que Mademoiselle ne s'y étant pas trouvée, par malheur, on n'avait parlé que d'elle et de moi. La Montespan avait pris un air mystérieux pour dire qu'elle savait bien où étaient Lauzun et la princesse. La reine fit là-dessus mille questions, et la marquise, après bien des difficultés, assura que nous étions occupés à nous faire marier secrètement par le curé de Charenton. Voici la reine en émoi qui dépêche un gentilhomme au Luxembourg. On y fait réponse que Mademoiselle est allée coucher à la campagne pour visiter un château qu'elle veut acheter. Plus de doutes, s'écrient les dames; et l'absurde conte de la Montespan circule de tous côtés, tant et si bien qu'il descend dans l'oreille du roi. Ce récit de madame de Guiche m'avait donné une humeur de dogue. Il eût été mal de déshonorer la comtesse pour prouver mon *alibi*; mais le lendemain je courus à onze heures chez la Montespan, résolu à écraser cette mouche incommode, puisqu'elle voulait me livrer une guerre à mort. Je savais que le roi était chez elle, et je feignis de ne pas comprendre les discours du valet de chambre lorsqu'il me répétait :

— Je vous assure, monsieur le comte, que madame ne peut recevoir personne dans cet instant. — Va toujours annoncer que je suis là, maraud, criai-je sans rien écouter, et dis à la marquise que sa fortune dépend de ce qu'elle va entendre.

Après deux minutes d'hésitation, on me fit entrer. Un signe expressif de Louison m'apprit que le roi était caché quelque part. Je m'avançai d'un pas léger en prenant mes façons familières.

— Savez-vous, chère marquise, que je serais en droit de vous faire de grands reproches? — Pourquoi, mon cher comte? — Ne sommes-nous pas de bons et anciens amis? — Assurément. — Eh bien! vous ne songez donc pas à notre bonne amitié depuis plusieurs semaines, puisque vous travaillez sans cesse des ongles et du bec à me nuire mortellement? Où aviez-vous la tête, je vous prie, lorsque vous avez employé tout votre crédit pour exciter le roi à retirer son consentement à mon mariage? Car je sais que vous ne vous y êtes pas ménagée et vous avez réussi. Je me consolais de ce malheur en pensant que l'affection du roi me restait encore; mais ce que je ne puis souffrir, c'est qu'on cherche à me ravir cette affection, à laquelle je tiens plus qu'à ma vie. Je ne plaisante plus, marquise, quand il s'agit de cet article. Vous avez répandu partout hier une fable ridi-

cule dont la fausseté se découvrira dès aujourd'hui, mais qui aura donné à Sa Majesté vingt-quatre heures de colère contre moi. Prenez-y garde. Nous sommes de bons et anciens amis; cependant ne vous y fiez pas; je puis vous faire aussi quelque tort, voyez-vous, précisément parce que nous avons été fort amis ensemble autrefois. — Que voulez-vous dire? demanda la marquise en changeant de couleur. — Eh! comment dites-vous cela, marquise? Vous feignez de ne pas me comprendre. Voilà qui est plaisant. A quoi sert de dissimuler ici? Nous voici seuls. Autre part, vous pourriez essayer de nier; mais à cette heure, il faut convenir avec moi que j'ai contre vous de terribles armes. Mettez-vous bien dans l'esprit qu'une femme qui a posé ses petits bras à l'entour de mon cou n'a rien de mieux à faire que d'avouer que je suis son maître; et vous savez que vos petits bras se sont posés... — C'est une atroce calomnie! interrompit la belle dans une détresse effroyable. — Ah! voilà ce que vous direz: C'est une atroce calomnie! Eh bien! cela ne vaut rien, marquise. On ne vous croira pas. — Vous êtes un imposteur abominable. — Cela ne vaut rien non plus, parce que je répliquerai à ces dénégations vagues par des détails précis que vous n'aurez pas, j'espère, l'effronterie de nier. — Mais vous êtes un fourbe infernal, monsieur de Lauzun. Il ne s'est rien passé entre nous... — Tout beau, marquise, ne vous engagez pas sur ce terrain. Je puis raconter des circonstances accablantes pour vous. Après tout, le roi est juste; il saura bien apprécier la délicatesse et la réserve de ma conduite. Que lui importe que le marquis de Montespan ait eu ou non votre premier amour? Moi, je serai absous; mais vous aurez perdu la confiance du prince. — Quelle noirceur! — Calmez-vous, marquise, et soyez prudente désormais. Vivons en paix. — Mais c'est infâme, monsieur de Lauzun. Vous me perdez avec cette assurance et ces impostures. Ne partez pas encore, pour l'amour de Dieu. — Me voici, qu'avez-vous à me dire? — Qu'il faut rétracter sur-le-champ tous ces mensonges. — Quels mensonges? — Oh! quelle patience! mon Dieu! tout ce que vous venez d'avancer est faux. — Prenez garde. Ceci ressemble à une déclaration de guerre; et je serais en droit de commencer les hostilités. — Traître! infâme! vil imposteur! Tu mériterais d'être brûlé vif. — Ah! vous êtes en colère. Eh bien, corbleu! nous allons voir qui de nous deux fera taire l'autre. Athénaïs de Mortemart, lève-toi. Étends une main vers ce crucifix. Bien. Jure par le Sauveur des hommes et par ton salut que jamais, chez la comtesse de Soissons, tu n'as donné à Lauzun, derrière les portes et les tapisseries, de tendres baisers et des caresses que ton prétendu, le marquis de Montespan, n'eût pas trouvés à son goût.

Athénaïs retomba sur son siège, anéantie et incapable de proférer une parole. Une grande table qui se trouvait au milieu de la chambre était recouverte d'un immense tapis de Perse que j'avais donné à la marquise. Il me venait de l'envoyé de la république de Venise. Ce tapis tombait jusqu'à terre, et un léger pli qui se forma sur l'une de ses faces me fit penser que le roi était blotti sous la table. Je m'avançai vers ce meuble, et j'y appliquai, de ma canne de bec-de-corbin, un coup terrible qui dut faire cruellement tressaillir le monarque accroupi.

— Athénaïs, poursuivis-je d'un ton de fureur et de menace, c'est toi qui es une perfide et une infâme; car jamais je n'ai cherché à te nuire près du roi, bien au contraire, et tu vois si je l'aurais pu, tandis que, toi, tu m'as couvert de ta bave malfaisante, vipère maudite, tu as épuisé tous les moyens en ton pouvoir de m'enlever l'amitié d'un prince que j'aime passionnément. Si tu avais réussi, créature dangereuse, je serais mort de chagrin. N'ai-je pas raison de me fâcher et de t'injurier?

Je changeai de ton subitement.

— Voilà qui est fini, marquise. Il ne tiendra qu'à vous de me faire garder un silence scrupuleux sur nos relations d'autrefois. Je vous pardonne le tort que vous m'avez fait jusqu'à ce jour. Nous pourrions être encore, comme vous disiez tout à l'heure, de bons et anciens amis; car vous êtes aimée d'une personne pour qui je donnerais ma vie. Vous êtes devenue une tout autre femme à mes yeux par votre amour pour cette personne. Ne craignez pas que je vous rappelle jamais le temps où j'ai chassé sur des terres qui n'étaient pas alors un domaine royal. Adieu, marquise.

Baraille, qui a bonne mémoire, n'a pas oublié la scène pittoresque dont je fus témoin, caché sous le lit de la Montespan. Avouez donc, mon ami, que ceci en est une heureuse contre-partie. Dans la première scène, j'avais étrangement mystifié les acteurs; mais cette fois, le royal spectateur, incommodément placé, fut joué sous jambe par l'acteur, et ne sut pas comprendre au juste le sens détourné du rôle principal.

J'étais sorti plus fier que Baron représentant le Cid; mais pourquoi faut-il que personne au monde n'ait pu assister à la scène qui suivit mon départ! Vous figurez-vous le plus puissant prince du monde quittant son recoin étroit, comme un écolier qui a échappé à la verge, et allongeant ses membres engourdis? Le voyez-vous questionner de cent façons sa maîtresse, et ne sachant que penser des protestations qu'elle lui fait? Voilà cet homme glorieux, avec sa couronne resplendissante, qui ne sait pas seulement si la femme qui a l'honneur de l'aimer n'a pas couru tous les lits de la cour comme une bassinoire;

car Lauzun est un audacieux et inévitable reptile qui se glisse partout, cela est vrai, mais n'y a-t-il pas, parmi nos gentilshommes, bon nombre de jeunes gens connaissant aussi les sentiers qui mènent aux boudoirs de nos belles? Vardes, par exemple, s'est trouvé plus d'une fois sur mon chemin; et quand je passais par le trou d'une serrure, il s'envolait par la cheminée. Pourquoi donc, je vous prie, Vardes n'aurait-il pas caressé, un matin, sur l'herbe d'un parc, cette Athénaïs que j'ai doucement pressée dans mes bras un soir sur un sofa?

Une autre pensée bien cruelle doit faire ravage à cette heure dans la toute-puissante cervelle du monarque. Quelles sont donc ces anciennes relations entre Lauzun et la Montespan? que de questions embarrassantes a dû adresser le prince! Voyons, Athénaïs, contez-moi franchement ces amourettes que vous m'aviez cachées. Alors la pauvre femme toute honteuse, est forcée de dire qu'elle m'aurait désiré pour mari; qu'elle m'avait même accordé d'avance un à-compte sur les plaisirs conjugaux. Oh s'est arrêté Lauzun, je vous le demande, lui qui n'a pas coutume de baguenauder au milieu de la route, ni de s'amuser à la petite oie? Avouez, Baraille, que j'ai fait là un coup de maître en matière de vengeance.

En quittant la Montespan, je me fis conduire au Palais-Royal. Il y avait grand jeu. Le hasard, qui me servait à souhaits ce jour-là, me fit gagner cinq cents pistoles à un certain Gilbert, ancien serviteur du prince de Condé, pour qui madame la princesse a eu des bontés toutes particulières. Ce Gilbert, ne possédant pas un sou, me prit à part, et m'avoua qu'il ne pouvait me payer l'argent qu'il venait de perdre.

— Ne parlons plus de cette misère, monsieur Gilbert, lui dis-je, mais comment se fait-il qu'un joli homme comme vous, qui a pour maîtresse la femme du premier prince du sang, ne soit pas en état de perdre une si chétive somme? — C'est que cette princesse est une créature qui change d'amants comme de linge, et qui dans l'instant vient de me congédier pour le petit Lainé, page du duc d'Enghien, son fils. — Corbleu! monsieur Gilbert, c'est une honte. Si vous voulez le permettre, je vous prêterai ce dont vous aurez besoin; ma bourse vous est ouverte, monsieur Gilbert; mais si j'étais M. Gilbert, je parlerais comme il faut à cette princesse, et je la déshonorerais bel et bien, à moins qu'elle ne sût galamment me fermer la bouche. — Pardieu! monsieur le comte, je serais homme à faire ce que vous dites là. — Non, non, vous êtes trop bon, d'une humeur trop douce, monsieur Gilbert; un aimable caractère est un don du ciel. — Au diable! moi, je vous dis qu'il n'en est rien, monsieur le comte, et je vais à l'hôtel Condé de ce pas. Mais que dirai-je à la princesse? — Ce que vous lui direz, Gilbert, mon ami? Vous lui direz que, quand une princesse a soulevé les couvertures de son lit pour donner asile à un valet de son mari, c'est bien le moins qu'elle paye les dettes de cet homme, si elle tient quelque peu à sa réputation. Or, Gilbert, mon ami, je vous prête mille écus, que mon intendant vous comptera sur votre première demande; ce qui, avec cinq cents pistoles que vous avez perdues, fait une somme de huit mille livres qu'il faut aller sur-le-champ demander à l'hôtel Condé. Voici justement un page qui porte du vin de Chypre; buvez un peu de cette liqueur fortifiante, honnête Gilbert, et marchez.

Le drôle but une rasade en s'en alla chez madame la princesse. Le petit Lainé, fier de sa facile conquête et le nez au vent, parut bientôt si couvert de rubans, qu'on ne lui voyait plus que les chausses.

— Oh! comme vous avez une grande épée relevée d'un air martial, monsieur Lainé! lui dis-je. — Monsieur le lieutenant général, c'est que j'ai de ce matin mon brevet d'enseigne du régiment d'Enghien, et que je prends mon service dès demain. — Eh bien! mon petit ami, je vous conseille d'aller à l'hôtel Condé mettre à l'air cette belle rapière pour la défense de madame la princesse, chez qui un certain Gilbert vient de courir, déterminé à injurier une si grande dame comme la dernière des filles de joie.

Le petit sot fit merveille. Il entra chez la princesse au plus fort de la querelle avec Gilbert. Ces deux coqs se frappent et se roulent par terre comme des crocheteurs, puis ils tirent l'épée, et font un champ-clos de la chambre à coucher. Voilà la princesse éplorée qui se jette entre les combattants comme une Sabine. Elle reçoit une botte dans la main. Tous les domestiques accourus aux cris assistent à la fin de la bataille, et la nouvelle de cet esclandre parvient sur l'heure au Palais-Royal, où Condé perdait contre moi vingt mille livres. Le scandale fut prodigieux. On envoya madame la princesse à Châteauroux, sous bonne escorte, comme une voleuse ou une bohémienne, et le soir même de cette aventure quatre chansons grivoises sur M. le prince égayaient tous les petits soupers de la cour et de la ville. Quant à l'honnête Gilbert, il se gratte la nuque au fond de la Bastille, et réfléchit à loisir sur l'imprudence humaine!

Je n'appelle point cette petite facétie contre les Condé du beau nom de vengeance; nous ferons mieux plus tard. Le duc d'Enghien vient de se marier, mon cher lieutenant, et je vous demande quelle forêt de haute futaie ne peut-on pas faire de son gros crâne de Goliath? Il ne faut pas être ennemi à demi, entendez-vous, Baraille!

Louvois, qui me déteste, est un ignorant. Il perd son temps à me dire de moi près du roi, et ne s'aperçoit pas que c'est me servir;

tandis qu'il lui suffirait de vanter à Sa Majesté mes avantages naturels pour changer la jalousie du maître en fureur. Moi, je prendrai un chemin plus sûr, et désormais dans les conversations du petit coucher, je ferai de Louvois le plus habile ministre qui ait jamais éclipsé la gloire d'un monarque.

— Je serai bien flatté, me disait-il hier d'un ton bourru, d'entrer en correspondance avec M. de Lauzun, quand il aura reçu son bâton de maréchal. — Mon cher Letellier, lui répondis-je en prenant mes airs les plus orgueilleux, je demanderai là-dessus conseil à mon cousin Turenne.

Vous savez que Turenne, seul entre les maréchaux, n'a jusqu'à présent rendu compte de ses opérations qu'au roi.

Monsieur va se marier, on parle de lui donner une princesse de Bavière plus riche en vertu qu'en beauté; mais à quels sacrifices la soif de vengeance ne m'entraînerait-elle pas? Monsieur sera deux fois porté sur ma liste. Une seule de ses maîtresses n'aura point à se garder d'infidélité, c'est le chevalier de Lorraine.

Sage Baraille, je vous vois d'ici cherchant des yeux par toute cette lettre le projet important que je vous ai annoncé; vous vous écriez avec impatience: Mais où ce Lauzun a-t-il la tête? Calmez-vous, lieutenant; le secret est si grave que j'ai longtemps hésité à le confier au papier. Depuis huit jours je dis chaque matin: Il faut écrire cela au fidèle Baraille; et je n'en fais rien. Le temps s'écoule ainsi, et cette sérieuse affaire va être terminée dans vingt-quatre heures. Demain sera pour moi un grand jour. Bonsoir, lieutenant.

Mon cher ami, d'ordinaire après ce qui vient de m'arriver, la destinée d'un homme est réglée comme celle d'un bourgeois tenant boutique; et le premier diseur de bonne aventure vous prédit que vous serez heureux et entouré de petits enfants qui vous couronneront de fleurs dans vos vieux jours. Je suis marié! Tu frémis, lieutenant; je suis duc de Montpensier devant Dieu. Un curé a uni ma main à celle de Mademoiselle en prononçant de si belles paroles, que le Tout-Puissant a gravé nos noms côte à côte sur ses registres. Ce mariage clandestin m'assure une fortune de trente millions dont je puis disposer à mon gré.

La princesse étant encore fraîche et bien conformée, j'aurai, s'il plaît au ciel, un ou plusieurs enfants dont j'administrerai les biens. Voyez si j'avais raison de dire que mes projets étaient sérieux. Les conséquences de cette résolution peuvent être infinies; suivant ce qui en arrivera, j'aurai commis une impardonnable sottise, ou j'aurai mis savamment à exécution le plan le plus magnifique. Vous sentez que je serais perdu si un pareil secret venait à se découvrir à présent. Il ne s'agit donc que de le garder soigneusement jusqu'à des temps plus heureux. Nous soufflerons quand l'heure en sera venue sur les nuages qui voilent l'éclat de ma gloire, et toutes les paupières se baisseront à une telle lumière.

En attendant je tiendrai mes yeux fixés sur le roi. Je l'entourerai d'espions à mon tour, et si j'apprends que mes secrets lui sont connus, je disparaîtrai, suivi de Baraille. Nous irons parcourir le monde avec les deniers de la petite-fille de Henri IV. Que pensez-vous de tout ceci, mon ami? Revenez à Paris, vous allez m'être nécessaire, et puis voici trop de soleils qui se sont couchés sans nous voir étendus dans l'herbe de mon jardin à causer de nos affaires, ou bien assis près du feu à vider des bouteilles, en bouleversant l'univers dans nos rêveries.

Hesselin vous portera lui-même ce paquet de lettres; en le mettant en selle, je lui dirai: Hesselin, mon enfant, ne jure pas de mourir plutôt que de te laisser ravir ces papiers; ne meurs pas et ne te les laisse point ravir. Et puis j'ajouterai ce que disait Gondi à ses gens en pareille occasion: Va, et ne regarde ni aux dangers, ni à la fatigue, ni à l'argent.

Baraille, je me frotte les mains en pensant que je vais vous embrasser.

XIV. — Joie peu obligeante du roi. — La destinée de Lauzun entre les mains d'une fillette. — Catastrophe.

La dépêche expédiée à Baraille avait à peine eu le temps de parvenir à Bourges, lorsque M. de Guîtres, en préparant un matin les habits de chasse du roi, se vit interrompu dans ses fonctions par l'apparition du cauteleux la Reynie, qui fut introduit sur-le-champ dans le cabinet de travail. M. de Guîtres ne se fit point scrupule d'appliquer son oreille contre la serrure; mais la Reynie, qui était la circonspection même, parlait trop bas pour qu'il fût possible d'entendre ses rapports. La nouvelle qu'il apportait parut faire un grand plaisir au roi; car Sa Majesté, sans penser qu'on pouvait écouter des pièces voisines, interrompit souvent le récit verbeux de l'espion par des exclamations de joie.

— Quel bonheur! monsieur de la Reynie, jamais vous n'avez fait une découverte si précieuse pour moi... Oh! je serai donc débarrassé de cet homme incommode! Mais comment avez-vous appris cela?

Le maître de la garde-robe eut beau retenir sa respiration et redoubler d'attention, ses oreilles ne purent distinguer qu'un bourdonnement monotone sortant des lèvres prudentes de la Reynie.

— Admirable! s'écriait le roi, il n'y a que vous pour tout savoir. A

présent on ne dira point que je me fâche sans motif, que j'obéis à la jalousie ni à d'autres passions indignes d'un prince; on ne dira pas que je suis un tyran qui ne sait point mettre de bornes à sa vengeance. Je serai dans mon droit... dans mon droit, mon cher monsieur. Je puis punir... Je puis être sévère, inflexible... une bonne prison... une prison solide et bien fermée... Laquelle, monsieur de la Reynie? — La Bastille, sire. — Je ne veux pas le savoir si près de moi. Qu'il soit loin, fort loin d'ici; à la frontière, en enfer, s'il est possible, et qu'il n'en revienne jamais, et que nous ne pensions pas plus à lui qu'à un mort. Ah! il s'est joué de nous, l'imprudent, il a méprisé nos ordres!... C'est là que nous l'attendons depuis longtemps. Non, je ne voudrais pas pour un royaume qu'il n'eût pas commis cette faute. Il fallait en venir là, voyez-vous. Son insolence devenait intolérable. Madame de Montespan se plaint journellement de son manque de respect, et moi-même... l'autre jour... sous une table... enfin vous n'avez pas besoin de savoir cela... Dieu soit loué! nous voici au terme. Ah! je me sens le cœur tout soulagé. Monsieur de la Reynie, je vous donnerai la police du royaume, je vous le promets, vous l'aurez avant six mois...

Le comte de Guîtres, tout haletant, resta longtemps penché contre la serrure sans pouvoir entendre le nom du malheureux qui allait être frappé d'une affreuse disgrâce. Vainement la physionomie royale fut étudiée pendant la journée par le maître de la garde-robe. Tous les courtisans étaient accueillis du roi avec la bienveillance accoutumée. Rien ne transpara pendant vingt-quatre heures.

Il nous faut conduire le lecteur chez une simple bourgeoise, modestement logée dans la rue de Rohan. La pauvre Cécile avait bien pleuré depuis qu'elle avait appris le mariage secret de Lauzun. Une vieille dame, qui demeurait avec elle, avait été réveillée plus d'une fois la nuit par les sanglots de la petite; et pendant que le carrosse de la Reynie s'en revenait sur la route de Saint-Germain, Cécile restait à son balcon, les yeux fixés sur la cour déserte des Tuileries, où passait autrefois le colonel des dragons. Le froid étant assez vif, elle rentra dans la chambre et ouvrit un livre d'heures posé sur la cheminée; elle rencontra dans les gravures la belle et calme figure de la Madeleine du Corrège, méditant profondément les paroles du Christ mort.

— Vous aussi, Marie-Madeleine, vous avez perdu celui que vous aimiez. — Que dites-vous, Cécile? demanda la vieille dame.

Cécile ne répondit pas, et laissa tomber une larme sur la belle gravure. Elle s'alla mettre ensuite devant une glace pour peigner ses cheveux. Les pleurs de la jeune fille redoublèrent lorsqu'elle songea que pour entrer au couvent, il faudrait faire le sacrifice de sa chevelure. La visite de M. de la Reynie vint la tirer de ses songes enfantins.

— Ne pleurez point, ma chère, dit cet homme posé, tout ira bien. Je pourrai bientôt être utile à votre père. Sachez que le roi m'a promis la police du royaume, tant il a été ravi de la nouvelle que j'ai portée à Saint-Germain. Le comte de Lauzun sera arrêté demain. — Arrêté! — Oui, ma chère, et cette fois ce sera pour tout de bon.

Cécile ouvrit précipitamment un secrétaire et se mit à écrire à la hâte une lettre, pendant que la Reynie faisait le récit de son ambassade. Au moment où elle achevait l'adresse, *A monsieur le comte de Lauzun à Saint-Germain*, le paisible la Reynie terminait son discours par ces mots:

— Et le comte de Lauzun sera enfermé au château de Pignerol. — A Pignerol! Dieu du ciel! s'écria la petite. — Sans doute; qu'y a-t-il de si merveilleux? — Etes-vous sûr que ce sera à Pignerol et non ailleurs? — Parfaitement sûr. — Allons! je me fie à vous, mon Dieu, puisque vous ne voulez point que je meure. — Que parlez-vous de mort?

Cécile jeta sa lettre dans le feu.

Le lendemain, 25 novembre 1671 et jour de la fête de Sainte-Catherine, Lauzun, qui arrivait toujours le premier au lever du roi, fut étonné de trouver Sa Majesté en consultation dans sa ruelle avec Rochefort, capitaine des gardes de service. Sa Majesté montrait une gaieté forcée qui ne pouvait échapper à l'œil sagace de Lauzun. Rochefort, saisissant l'instant où le roi changeait de cheveux derrière un rideau, fronça les sourcils en regardant Lauzun d'un air expressif. Le comte aurait voulu être à cent lieues de Saint-Germain; il devint pâle, et n'eut qu'à peine le temps de se remettre de son trouble. Dès que messieurs des grandes entrées furent congédiés, il courut à son logement; il sonna ses gens et leur commanda de lui seller un cheval à la hâte; puis il ouvrit ses tiroirs et versa dans le feu plusieurs centaines de lettres. Cette opération terminée, il allait partir, lorsque Rochefort entra suivi de quatre gardes du corps.

— Mon cher Lauzun, votre épée. Je viens vous arrêter au nom du roi. — Mon cher Rochefort, il paraît que vous êtes comme M. de Villequier, qui se plaignait à la reine mère de ce qu'elle avait fait arrêter son ami M. de Longueville par un autre que lui. — Vous êtes injuste, Lauzun. Je vous assure que j'aurais préféré que le roi daignât me dispenser de cette vilaine mission.

Eh bien! vous ne me refuserez pas un dernier service. Je vous donne ma parole de rester ici entre les mains de ces messieurs, pendant que vous irez supplier le roi de me recevoir. Il faut que je lui parle à tout

prix. Ma vie dépend de cette seule ressource. Si je puis le voir, il n'aura pas la force de supporter mes reproches. Marchez, Rochefort, et soyez éloquent.

Le duc de Rochefort sortit, emportant l'épée du prisonnier. Le visage du roi se colora d'une belle teinture rouge à la requête du malheureux Lauzun.

— Le voir ! s'écria le roi, oh ! non, jamais ; cela est fini. Grâce à Dieu, je ne verrai plus cet homme ; jamais je ne le reverrai, vous dis-je, voilà qui est décidé. Ne me parlez plus de lui de votre vie. Allez, allez.

Le roi était bouleversé, et il perdait contenance ; son agitation ne se calma point de la journée ; même en jouant le soir chez la reine, les cartes lui tombèrent des mains quand il vit apparaître le visage désespéré de la pauvre Mademoiselle ; il baissa les yeux, devint honteux et triste ; il s'essuya le front comme un homme accablé ; le jeu, qui le favorisait singulièrement, le mettait au supplice en le forçant de crier *Brelan* d'une voix éteinte, et de porter une main tremblante et fiévreuse sur l'argent des dames. La cour se retira glacée et silencieuse.

Pendant ce temps-là, Lauzun, enfermé dans une voiture en compagnie de Dartagnan et de Maupertuis, officiers des mousquetaires, cheminait sur la route du Piémont. Il passa les quatre premières journées du voyage à regarder par les portières, dans l'espoir que Baraille et ses amis tenteraient quelque coup de main pour le délivrer ; mais, quand il eut passé Lyon, il perdit toute espérance et tomba dans un profond abattement. Les chemins étaient affreux. Le carrosse ayant failli verser dans un précipice, les deux officiers sautèrent lestement à terre, en invitant Lauzun à les suivre ; mais il refusa de descendre :

— Les petits malheurs ne sont pas faits pour moi, s'écria-t-il avec amertume.

Après quinze jours de voyage, Lauzun arriva à Pignerol, et malgré sa répugnance il lui fallut bien entrer dans les cours de la forteresse. Après quelques pourparlers avec le commandant, on conduisit poliment le prisonnier dans une chambre fort sombre. En voyant les murs nus et le misérable mobilier de sa nouvelle demeure, Lauzun découragé leva les bras vers le ciel et s'écria :

— *In sæcula sæculorum !*

XV. — Long mémoire adressé à un ami. — Rage impuissante. — Belle tentative et mauvais succès. — Découragement.

Malheur ! malheur ! mon pauvre Baraille ; dans quel abîme nous sommes tombés ! Je ne sais quel est le plus terrible de ma honte ou de ma rage ; après avoir si habilement et si longtemps navigué, me réveiller ici, au fond d'une affreuse prison ! Mais je suis un sot d'en sentir de la honte, puisque je n'ai pas un reproche à me faire. Si j'avais devant les yeux le souvenir d'une faute, je me briserais à l'instant le crâne contre ces murs inébranlables.

A présent que j'ai le temps de réfléchir sur mes années passées, je les vois se diviser en deux belles parties comme les deux premiers actes d'une pièce.

La première partie m'apparaît comme un rêve délicieux ; j'y vois une armée de visages féminins qui sourient, des amours ardents, des formes voluptueuses, des boudoirs obscurs, des soupers éclatants. Oh ! mille fois heureux ce temps où je ne songeais qu'à trouver le vin exquis et les femmes belles ! C'était mon sang qui me gouvernait à sa fantaisie ; le héros de ces visions est un homme que je reconnais comme un ami, mais ce n'est plus moi. Celui de la seconde partie, c'est le moi d'aujourd'hui ; celui-là invente de belles manœuvres et travaille à de grandes choses. C'est alors le règne de la tête. Pensez-vous donc que mon existence doive se réduire à ces deux phases seulement, le plaisir et l'ambition ? Oh ! non, Baraille, tout n'est pas fini, et mon histoire doit se composer de cinq parties comme une tragédie de Corneille. Il reste donc l'époque du malheur, celle où je viens d'entrer ; puis il y aura le temps de la vengeance, qui me fournira d'inépuisables jouissances ; puis nous verrons arriver, j'espère, le triomphe, après quoi la mort sera la bienvenue.

La vengeance, la vengeance, mon ami ! je veux qu'elle soit de longue durée. Je veux la savourer avec délices, la préparer par mille moyens savants ; je la voue perpétuelle ou du moins viagère, contre Louis et ses descendants, contre les Louvois, les Condé, les d'Orléans et leurs enfants. Si je sors vivant du fond de ces pierres, je serai le mauvais génie de ces quatre familles ; je rongerai l'arbre du grand Henri comme un ver invisible. On m'a renversé d'un seul coup ; moi, je mettrai, s'il plaît à Dieu, un demi-siècle à dévorer les feuilles de cet arbre, à mutiler les rameaux, les branches, les racines. Oh ! que les royaux enfants grandissent donc promptement, et que je puisse les pousser par les épaules dans la corruption, l'insubordination et l'ingratitude. Alors, Baraille, comme les Arabes, vous direz : Dieu est grand !

Dieu puissant et éternel ! vous pour qui le temps n'est rien, donnez-moi une longue vie, car je n'aurai jamais assez de jours pour faire tant de choses, et vous voyez qu'on me dérobe injustement mes plus belles années.

Ce que je crains par-dessus tout, c'est de rester entre ces murs assez longtemps pour que ma haine se refroidisse avec mon sang. Quel bonheur qu'on m'ait donné ce qu'il faut pour écrire ! quand je sentirai ma rage se calmer, je relirai ces pages dictées par toutes les furies de l'enfer. Il faut que je fasse un petit livre d'imprécations contre mes oppresseurs, pour mon usage particulier ; il me servira de bréviaire quand je rentrerai à la cour. Je respirerai alors à grands traits les parfums de la prison, les souvenirs de mes angoisses et de ma misère ; ma colère au moins n'aura pas été vaine. Si pourtant les souffrances physiques usaient mon esprit et mes forces, et si je perdais toute énergie, vous me vengeriez, mon ami. Je vous communiquerai mes plans, car il est impossible que je ne vous revoie pas avant de mourir. Je vous laisserai aussi mon immense fortune, dont on n'aura pas l'audace de me dépouiller. Vous avez juré autrefois de tout mettre en œuvre pour me délivrer si jamais j'étais emprisonné, j'attends l'effet de ces promesses ; vous pouvez croire que je travaillerai de mon côté à une évocation. Si le génie de l'homme est habile à inventer d'atroces précautions quand il opprime, combien le génie de la victime n'est-il pas plus fécond et plus indomptable quand il se concentre pendant des années en un trou de quelques pieds. O rage ! n'avois plus d'autre sujet de réflexions que celui-là : comment sortir de ces murailles, comment remuer cette pierre ? Mais si vous alliez m'oublier, si tous les moyens me manquaient ! Ah ! carnage ! fureur ! que deviendrai-je, s'il faut que ce besoin d'activité qui m'a toujours tourmenté soit pressé contre moi dans cette boîte et m'y dévore lentement ! Pardonnez-moi ces plaintes, ô mon ami ; non, je ne veux pas douter un instant de votre fidélité ; vous et Mademoiselle, vous ne me laisserez point pourrir dans cette fosse ; je n'ai pas encore de plan arrêté pour ma délivrance, mais je vais y songer bientôt. Je n'ai rien de précis non plus dans l'esprit sur les moyens à employer pour travailler à la vengeance : mais je vais enfanter et mûrir cela pendant que je suis persécuté ; c'est la bonne saison pour de telles conceptions. Dans cet instant toute la chevelure de Tisiphone s'est fait un nid de mon cœur, et les morsures de tant de bêtes venimeuses me rendent encore incapable d'application.

Si vous pouviez me voir lorsque je me livre à mon désespoir, ce spectacle vous fendrait l'âme. Hélas ! voici déjà deux mois que je suis ici, et mon soupirail élevé, qu'on n'ose honorer du nom de fenêtre, est tourné vers le nord. Ah ! je n'ai pas assez joui du bonheur de voir le soleil, de courir au galop dans les bois, de marcher contre le vent et de voyager au hasard. C'est à présent que j'aime la nature. Si je retourne un jour dans ces cloaques dorés que vous nommez des cours, je ne m'y laisserai point enchaîner par les sots devoirs de misérables emplois. Faut-il que j'aie si longtemps vécu dans la stupide religion de l'étiquette, comme un prêtre confiné dans son temple ! Croyez-moi, autant j'ai montré de respect pour ces pitoyables obligations, autant je serai appliqué à leur livrer une guerre acharnée.

L'horrible chose que la prison, mon ami ! Ces hommes qui vivent tout nus au milieu des forêts de l'Amérique, et que nous osons mépriser, ne devraient-ils pas pousser un rire éclatant quand on leur parle des bienfaits de la civilisation ? Nous les appelons barbares, parce qu'ils tuent leur ennemi et le mangent, et chez nous on creuse des tombeaux où le fort enterre le faible tout vivant. On invente des moyens de changer la vie d'un malheureux en une agonie perpétuelle ; on prive une créature de Dieu du premier des droits, celui de marcher et d'agir. La prison ! la prison ! Qui donc a pu imaginer cette atrocité ? qui donc a le premier mis à exécution cette pensée d'enfer, née comme Alecto de l'accouplement de l'Achéron avec la Nuit ? Nous saurons cela au jour du jugement dernier ; et que de spectres furieux lèveront leurs bras décharnés pour désigner cet homme-là au glaive de Dieu ! Le mien se lèvera comme les autres, et je frapperai ce misérable à la face ; car je veux me venger moi-même, dussé-je être blâmé du père céleste.

N'admirez-vous pas l'énormité de la sottise des hommes qui ont pris l'un d'entre eux et lui ont dit : Tu nous gouverneras, tu nous conduiras à ta guise comme des bestiaux ; tu tondras notre laine et tu te gorgeras de notre lait ; tu prendras tout et ne nous laisseras que ce dont tu ne te soucies point ; tu t'appelleras roi, et tes enfants te succéderont ; ils nous mangeront comme toi ; ta personne sera sacrée, mais tu n'auras point de respect pour les nôtres. Tu nous tueras si cela te plaît ; nous irons à la boucherie comme des moutons, sur ton ordre. O la vile matière que l'humanité qui a pu se créer de si lâches devoirs ; courber son front dans la poussière devant un être fait de boue comme elle et que ses vertus n'ont point élevé ! Fi ! qui me donnera une autre patrie ? qui m'emportera dans quelque autre globe habité par des créatures moins fangeuses ?

A quoi pensais-je lorsque je voulais m'asseoir sur le trône à côté de l'un de ces oppresseurs ? Il fallait bien plutôt appliquer la scie, le marteau et le levier à cet échafaudage ridicule, et le renverser à grand fracas. Si ces instruments trop bruyants me manquent, je rongerai le bois de mes dents comme un rat malfaisant, et j'y laisserai des trous si profonds que nos enfants le verront tomber en poudre.

Après ces deux mois passés dans la frénésie ou le découragement, mon esprit est enfin entré en convalescence. Je veux vivre ; je compte sur mes doigts mes petites chances de salut. Mon plus solide espoir est dans la tendresse que me porte Mademoiselle ; elle fera certainement

pour moi une grande dépense de larmes ; peut-être obtiendra-t-elle qu'on me transporte dans quelque prison moins dure que celle-ci. Alors avec de l'argent, un ami sûr et actif comme vous, mon cher Baraille, une résolution et une audace dont nous avons donné des preuves, et le doigt secourable de la Providence, qui aime à favoriser l'homme courageux et opprimé, nous effectuerons quelque brillante évasion. Pourvu qu'on ne m'oublie pas absolument à Saint-Germain ; pourvu que Mademoiselle ne s'accoutume pas tout doucement aux refus du roi ; que vous-même, vous n'alliez pas désespérer de me sauver avant d'en avoir épuisé tous les moyens ! Ah ! quand ces craintes viennent m'assaillir, mon sang mugit dans mes veines comme la mer, et j'enfonce mes ongles dans mon front pour en arracher ces pensées qui le brûlent. Malheureusement ce ne sont pas des chimères. Mille exemples funestes passent devant mes yeux comme des orfraies réfugiées dans l'ombre de ce cachot. Le marquis de Vardes a-t-il été secouru par ses amis ? Sa maîtresse, l'habile et peu scrupuleuse Olympe Mancini, a-t-elle travaillé à le relever ? Hélas ! le nom de cet homme était oublié depuis longtemps quand je fus accablé du même malheur que lui. Cependant il avait comme moi des parents à la cour, des créatures, des flatteurs, des confidents et des complices parmi les princes eux-mêmes. Qui donc a élevé la voix pour demander sa grâce ? comment espérer que mes amis réussissent à apaiser l'implacable rancune de Louis ?

Je pousse par moments des rires diaboliques en songeant que l'exemple effroyable que je donne à cette foule hébétée des courtisans ne leur sera jamais d'aucun profit. Cela me console et m'égaie un peu. Tandis que je ronge mes doigts dans cette tombe, ils continuent de voltiger comme des mouches autour de la lumière. Ils sollicitent l'honneur du bougeoir, se disputent le justaucorps à brevet, tandis que leurs femmes perdent le sommeil, dévorées par le désir du tabouret. O mon ami ! nous avons fait preuve d'une odieuse imbécillité en ne préférant pas à ces misères le métier de voleurs de grands chemins. Je serais en prison pour quelque chose au moins si j'avais tué des gendarmes, dévalisé nombre de percepteurs, pillé, incendié les biens du roi. Eh bien ! à peine suis-je descendu dans la fosse que les débiteurs de fadaïses s'élancent, le jarret tendu et le sourire sur les lèvres, pour danser légèrement au bord du gouffre qui m'a englouti. Le temps seulement d'accorder les violons et tout est oublié.

Une cour est l'image d'un lac où des nageurs de toutes sortes jouent sans fin à qui devancera le mieux les autres. De temps en temps une tête disparaît, un homme coule et se noie ; et vite on lui passe sur le corps en redoublant les tours d'adresse, sans songer à l'horrible scène qui se joue là-dessous à quelques pieds dans l'eau. Le lac reprend son impassible poli, à peine troublé par de légers plis, et si des globules d'air montent à la surface, on les hume gaiement sans s'informer si ce ne sont pas les derniers soupirs du moribond qui se débat au fond de l'abîme.

Les historiens racontent que certains prisonniers se sont accoutumés à leur misère, et affaiblis dans leurs cages au point de ne plus savoir supporter la liberté ni la lumière, et de demander comme une faveur à retourner se plonger dans l'humidité des cachots. Si je reste ici vingt ans, et que je tombe à ce dernier abaissement du malheur, il vous faudra, mon cher ami, me promener par toute la terre, me montrer aux hommes comme une bête curieuse et dégradée. Vous leur direz : Cet être avili, qui pleure et se plaint que la liberté est un poids trop pesant pour ses épaules courbées, c'est l'actif et orgueilleux Lauzun. Regardez-le, ce sont les persécutions qui ont ainsi éteint en lui le feu de la vie, qui l'ont flétri et ravalé au-dessous de la brute. Vous verrez ce que feront les spectateurs. Ils s'en iront et n'y penseront plus. Quand un oiseau sans force gémit entre les serres d'un milan, tous les autres oiseaux s'assemblent autour du ravisseur et lui arrachent sa victime. L'homme seul s'enfuit aux cris de l'homme.

Mais je vous déclare que je lutterai de toutes mes forces contre la main de fer du malheur. Je prends soin de ma personne. Je me garde également de la crasse du désespoir. Dans mon chétif mobilier se trouve un vieux fragment de miroir. Je m'en sers tous les jours avec persévérance, et quand je regarde mon visage, sur lequel la débauche n'a point tracé de sillons, je prends la résolution de ne pas souffrir que le chagrin y promène la charrue.

Une fois par semaine je reçois la visite du commandant de la prison, le chevalier de Saint-Mars. Il a la complaisance de rester à causer une heure entière avec moi lorsqu'il vient faire l'inspection de mon réduit ; opération dont il s'acquitte sans trop de sévérité, afin de ne point me désobliger. Il ne compte pas les feuilles de mon papier, et je lui montre des dessins à la plume qui suffisent pour en justifier l'emploi. Je cache mes écritures sous un carreau que j'ai détaché du sol. Comme je ne me lasse point de lui demander un autre logement, il a fini par m'apprendre que Sa Majesté a daigné donner l'ordre que ma prison fût sombre, étroite et incommode. Vous sentez, mon ami, que le roi dort mieux et trouve le jour plus beau, me sachant dans un trou noir et malsain. O patience ! ne m'abandonne point encore !

Il faut avoir ici un parti bien pris de ne pas se laisser mourir pour n'être pas tué par l'ennui. Il vous entre par tous les pores, vous pèse sur la tête, et passe dans votre sang avec vos aliments. L'air en est imprégné ; chaque bouffée que je respire me l'enfonce à grands traits

dans la gorge. Je le trouve étalé quelque part que je tourne les yeux. Quant à mes pauvres oreilles, elles sont privées de toute jouissance et presque de tout exercice. Elles n'ont autre chose à faire que d'entendre deux fois par jour ouvrir les verrous, puis d'écouter de fort loin les sons presque imperceptibles de l'horloge. Il y a encore mes imprécations et le bruit de mes pas. Hors cela rien. Il est fâcheux pour moi que je ne sois point un savant laborieux. J'aurais le loisir de m'abîmer dans les mines de la science. Ma prison ne serait plus qu'un paisible laboratoire, où rien ne pourrait me déranger de mes travaux. Il ne faudrait pas cependant que mes découvertes vinssent à s'élever trop haut, car je courrais les mêmes dangers que Galilée. L'humanité a toujours payé singulièrement ses dettes envers les grands hommes qui l'ont éclairée. La stupidité pontificale d'Urbain VIII est une des plus éclatantes merveilles de notre siècle. Notez, je vous prie, que ce personnage qui a dicté à Galilée, au milieu des tortures de l'estrapade, la rétractation de l'hérésie du mouvement de la terre, était un chef portant une triple couronne par élection, et non par droit de naissance. Ce devait donc être un choix trois fois sage, réfléchi avec la triple maturité des cardinaux. Dans les Etats de ce vieillard ainsi élu, se trouve un homme qui, du fond de son cabinet, devine tous les mystères de la création ; on s'empresse de saisir cet être dangereux, de jeter au vent la cendre de ses sublimes manuscrits, et de lui appliquer la question. Mais rendons justice aux princes de la terre, en disant qu'ils finirent par laisser sortir de leurs prisons l'homme de génie, la tête remplie de nouvelles découvertes, et le corps muni d'une hernie intestinale dont il souffrit cruellement jusqu'à sa mort. Ces choses se passaient il n'y a pas encore trente ans ! O lâche troupeau des hommes ! je me console de mes chagrins en pensant que toujours, après moi comme aujourd'hui, vous serez misérables, serviles et sottement émerveillés devant des idoles dorées et ridicules. Oh ! je voudrais être pour quelques jours maître du monde, afin de le décimer. Ma colère passerait sur la terre comme la peste noire. Je voudrais d'abord purger l'Europe de cette engeance détestable, chez qui la sottise est alliée à l'envie et à la méchanceté. Je les ferais hacher et jeter dans l'Océan. Quant aux sots purs et simples, je me contenterais de leur faire trancher la tête. Peut-être, après ces opérations, l'espèce deviendrait-elle de qualité moins mauvaise. Arrêtons-nous, mon cher ami, car la fureur m'étouffe.

A la suite de ce que vous venez de lire, honnête Baraille, je vous avais écrit bien d'autres choses pendant l'espace de trois mois ; mais comme ce n'étaient que d'éternelles répétitions de mes ennuis, ce verbiage volumineux a été livré au feu. Aujourd'hui je vais vous faire une relation simple de quelques événements d'importance pour moi qui viennent de se passer au fond de mon trou. Dans une de ses visites, Saint-Mars m'annonça que Sa Majesté vous avait enfin permis de me faire des envois d'argent, et que je pourrais avec quelques sacrifices, me procurer un grand adoucissement au régime sévère de la prison. A ce mot de sacrifices prononcé d'un ton significatif, la physionomie de Saint-Mars me parut exprimer la rapacité et l'avarice. C'était d'un bon augure. Le commandant m'apprit encore qu'il tenait à ma disposition une somme de vingt mille livres, expédiée par mon ami Baraille. Comme j'ai la certitude que l'argent ne me manquera pas, j'ai cru pouvoir faire le généreux. J'ai donc pris un air négligent pour dire à Saint-Mars qu'il pouvait garder la moitié de cette somme, afin de se couvrir des dépenses que mes demandes allaient occasionner. Depuis cet instant, vous ne sauriez plus deviner, à voir ses révérences, lequel de nous deux est le prisonnier de l'autre. On m'a donné, au poids de l'or, quelques meubles grossiers, mais commodes, et ma nourriture est devenue plus saine, moyennant une pension fort chère. Par un hasard heureux et singulier, ce même Saint-Mars commandait à la Bastille dans le temps où j'y fus enfermé pour quelques jours seulement. Comme il se souvient de m'avoir vu sortir une fois de ses griffes, et rentrer à la cour avec les honneurs du triomphe, il s'imagina que je reprendrai quelque matin mon vol, pour retourner près du roi, plus riche et plus puissant que jamais. Je rirai bien si je réussis à faire commettre à ce cuistre quelque faute qui me procure ma liberté et qui lui vaille la potence.

Dans une des longues conversations que nous avons habituellement ensemble le jour de l'inspection, j'ai pris mes plus grands airs pour lui dire :

— A quoi me servira l'argent que vous m'avez remis, si je ne puis en jouer quelques centaines de pistoles par jour ? Veuillez, je vous prie, mon cher monsieur, demander au roi la permission de réunir les prisonniers de distinction dans votre appartement, et de leur donner un jeu. — Adressez-moi une demande par écrit, monsieur le comte ; je la ferai signer par d'autres prisonniers, et je l'envierai à Sa Majesté.

Le lendemain la pétition était en route pour Saint-Germain.

Un jour que l'ennui m'avait déchiré le foie comme le vautour de Prométhée, je jurai de faire, sur l'heure même, une tentative d'évasion, dussé-je périr dans la vase des fossés, ou sous le feu des sentinelles. J'avais dérobé un couteau, dont je m'armai ; et bien que j'eusse visité mille fois les moindres coins de ma prison, j'en recommençai l'examen avec la patience infatigable d'un ours, qui ne se lasse jamais d'user ses dents contre les grilles de sa cage. J'achevais ma courte promenade, et je soupirais tristement en reconnaissant la prévoyance

de mes gardiens, lorsque je pensai que l'usage constant de ma cheminée, pendant l'hiver, m'avait empêché de songer à cette issue. Je m'élançai aussitôt, tout palpitant d'espoir, au milieu d'une suie infecte. J'étais à peine parvenu à la hauteur d'une toise, quand je rencontrai des barres de fer, si solidement scellées dans les pierres, qu'il m'aurait fallu plusieurs mois de travail pour les arracher, n'ayant pas les ustensiles nécessaires. Je restai haletant et découragé, pendant une heure, assis au milieu des cendres, dans un état de saleté qui vous aurait fait frémir. Un mouvement de fureur me fit donner un coup de poing violent contre la plaque de la cheminée : elle rendit un son de cloche, et je pensai qu'elle n'était point appuyée contre un mur, mais que peut-être cette plaque était commune à deux cheminées. Si cela était, la cheminée voisine devait appartenir à une chambre inhabitée, puisque je n'avais jamais entendu aucun bruit de ce côté. Il pouvait m'être plus facile de trouver à sortir de la forteresse, une fois parvenu dans l'autre pièce. Cette idée me rendit le courage. Je commençai à gratter avec mon couteau le ciment qui entourait la fonte. Après deux heures d'un travail opiniâtre, la plaque fut enlevée. Il faut avoir souffert les angoisses de la prison pour comprendre la joie qui s'empara de moi quand j'eus devant les yeux cette ouverture, plus large qu'il n'était nécessaire pour laisser passer mon corps.

Une fois entré dans la pièce voisine, mon premier soin fut d'examiner la porte; elle était solide et munie de deux serrures bien fermées. Mon chétif et unique instrument se serait brisé mille fois avant que j'en eusse arraché seulement une vis. La chambre était plus étroite que la mienne, plus sombre encore, et le soupirail, plus élevé, était fermé par de plus fortes grilles; des araignées, en grand nombre, avaient établi leurs toiles sur la porte, pour attester qu'on ne l'avait point ouverte peut-être depuis des années. Je me promis bien de venir prendre un exercice salutaire en luttant contre ces serrures; et pendant six semaines, il ne s'est pas écoulé un jour sans que je me sois évertué, avec une persévérance inouïe, à remuer un écrou, une pointe ou un gond.

Comme on vient à heure fixe nettoyer mon domicile et m'apporter mes repas, j'avais soin que la cheminée fût en bon état pour cet instant. J'arrangeais minutieusement la précieuse plaque avec de petites fiches de bois.

Quand je demande quelque livre, ou l'objet de toilette le plus simple, maître Saint-Mars a soin de s'écrier qu'on ne saurait trouver cela dans la petite ville de Pignerol, et qu'on sera obligé d'envoyer à Turin ou à Saluces; ce qui augmentera fort la dépense. C'est là son éternel refrain. Pour en venir à me procurer un tourne-vis, voici le détour que j'ai pris. Je demandai plusieurs ouvrages de géométrie et de physique, comme Euclide, Archimède, etc., puis je dessinaï imparfaitement des figures de toutes sortes en cherchant des problèmes. Saint-Mars ne manqua pas de regarder tout cela, ni surtout de saisir l'occasion de montrer un petit bout de science, comme font toujours les sots, lorsqu'ils se trouvent sur le terrain de leur spécialité. C'est là que j'attendais mon homme.

— Ces dessins ne valent rien, dis-je, parce que je n'ai point d'instruments. — Comment, en effet, monsieur le comte, tracer des cercles sans compas, des lignes droites sans une règle? on sait bien que le tire-ligne est nécessaire, et l'encre de Chine indispensable. — Mon cher chevalier, vous me paraissez fort habile en géométrie; mais vous oubliez l'équerre, sans laquelle il ne faut pas espérer de tracer les parallèles ni les perpendiculaires. — Mille fois j'ai utilisé l'équerre. C'est une simple omission. — Ah! que je serais heureux d'avoir tous ces instruments! — On les trouve réunis dans ce qu'on nomme un étui de mathématiques. — C'est cela; je le cherchais. Qui pourrait donc me procurer ce que vous venez de dire? Ce doit être une chose fort chère. — Horriblement chère, et introuvable parmi les habitants grossiers et ignorants de ce pays. — Les Italiens ne sont-ils pas de bons mécaniciens, et Turin n'est-elle pas une ville riche et peuplée? — Sans doute; mais il faudrait y envoyer exprès, ce qui augmenterait fort la dépense. — N'importe, mon cher chevalier, je ne regarderai point à l'argent pour me procurer une douce distraction.

Trois jours après cette conversation, j'avais un vieil étui de mathématiques, sorti sans aucun doute du cabinet de maître Saint-Mars, et qu'il me fit payer vingt pistoles. Je sautai par-dessus les meubles de ma chambre avec une joie d'écolier, en voyant que l'équerre et la règle étaient en cuivre. J'aiguisai sur une pierre l'un des bouts de la règle, ce qui en fit un ciseau formidable. L'équerre démontée me fournit trois tourne-vis excellents, et je me promis de transformer les branches du compas en deux poignards parfaits, le jour de mon évaison.

Mon travail a été long et pénible. Les serrures de mon laboratoire étaient fixées chacune par quatre pointes de fer dont les têtes se trouvaient à l'intérieur et les écrous au dehors. Je fus obligé de percer le bois de la porte à l'entour des serrures, ce que je ne pouvais faire sans bruit, à moins de me condamner à une désespérante lenteur.

Je choisis pour mon expédition le jour de Pâques, et longtemps à l'avance, je le marquai sur mon almanach d'une grosse croix noire. Vous, Baraille, qui avez quelque piété, vous applaudirez à mon choix. Vous direz que le Seigneur ne pouvait manquer de me tendre sa main puissante pour m'aider à secouer les pierres de ma prison comme

il a écarté celles de son tombeau, il y a quelque seize cents ans. Moi, qui ne sais trop que croire, comme feu Rabelais, ou du moins qui ne suis pas certain que la Providence n'abandonne pas le gouvernement de nos destins à quelque noir et ironique démon, je vous dirai que je choisis le jour de fête, parce qu'il y a toujours dans ces journées du relâchement à la discipline des militaires, des geôliers et des concierges; parce que les sentinelles sont avinées vers le soir; les chefs portés à l'indulgence, et livrés à la bonne chère ou à l'âpreté du jeu; parce qu'il se trouve moins de valets et d'employés dans les cours de la prison, et plus de foule au dehors dans la ville. Ces raisons en valent d'autres, bien qu'elles n'aient rien de religieux.

Vous serez persuadé de la bienveillance du ciel pour votre ami, lorsque vous saurez que, vers le jeudi de la semaine sainte, le bataillon d'infanterie qui faisait le service de la prison fut remplacé par les dragons, et que j'avais dans mes hardes mon ancien uniforme de colonel général de cette arme. Je m'empressai d'arracher de mon justaucorps les ornements et les insignes de mon grade, de façon qu'à moins d'un examen très-sévère, il était difficile de me distinguer des autres soldats si je venais à me mêler parmi eux.

La chambre voisine et la mienne étaient situées dans un corridor souterrain. Les extrémités de ce corridor étaient fermées la nuit; mais le jour elles restaient ouvertes, et gardées seulement par des sentinelles relevées d'heure en heure. Vous devinez dans quelle agitation je passai la journée de Pâques. Vers cinq heures, le soleil étant près de se coucher, je me vêtis de mon uniforme; je remplis mes poches de pièces d'or; je m'armai de mes deux poignards; je brûlai une partie de mes écrits, et je pris le reste sur moi; puis après avoir bu quelques verres de liqueur, je levai les yeux vers le seul petit coin du ciel qui me fût visible du fond de ce caveau.

— Maître du monde, m'écriai-je, vous n'avez rien créé d'inutile, et le dernier des reptiles qui sort de vos mains a une destination à remplir; la mienne ne peut être de végéter dans une fosse. Vous qui d'un signe savez remettre chacun à sa place, secourez-moi. Vous ne pouvez voir avec colère mes efforts pour échapper à l'oppression et à l'injustice humaines.

Cela dit, je me mis en chemin plein de confiance et de résolution. Vous allez voir, mon ami, comment la Providence a daigné disposer les choses de sa propre main, en prenant un soin inouï pour traverser la plus légitime entreprise par des accidents qu'aucun homme ne pouvait prévoir ni éviter.

Après une demi-heure de travail, la porte fut ouverte sans bruit; en hasardant un regard dans le corridor obscur, je vis les deux factionnaires se promener lentement aux extrémités; j'attendis que l'horloge eût sonné six heures, et qu'on vint relever les sentinelles. Bientôt j'entendis les pas réguliers des dragons; on releva le factionnaire de gauche, et le peloton passa devant ma porte pour aller à l'autre issue. Alors je sortis doucement et je pris la direction contraire à celle que suivaient les dragons; je feignis d'être ivre en montant l'escalier au sommet duquel était le soldat qu'on venait de placer. Il parut étonné de voir un de ses camarades sortir sans armes de ce souterrain; mais il me laissa passer sans m'adresser la parole.

Je gagnai la première cour; quelques dragons s'y promenaient, ce qui me permit de faire beaucoup de chemin sans être remarqué. Cependant l'un de ces manants faillit me perdre en se dirigeant obstinément vers moi quelque direction que je prisse. La porte de la seconde cour était ouverte; mais je reconnus de loin qu'il n'y passait personne sans échanger quelques mots avec le concierge, assis sur une borne. Je tirai de ma poche un morceau de papier de la grandeur nécessaire pour représenter rigoureusement une lettre. Je me mis à courir d'un air empressé en agitant ce papier dans ma main. Le concierge étendit le bras vers moi, sans doute pour regarder l'adresse de la lettre; mais au lieu de m'arrêter, je lui criai en passant :

— Pour M. le gouverneur.

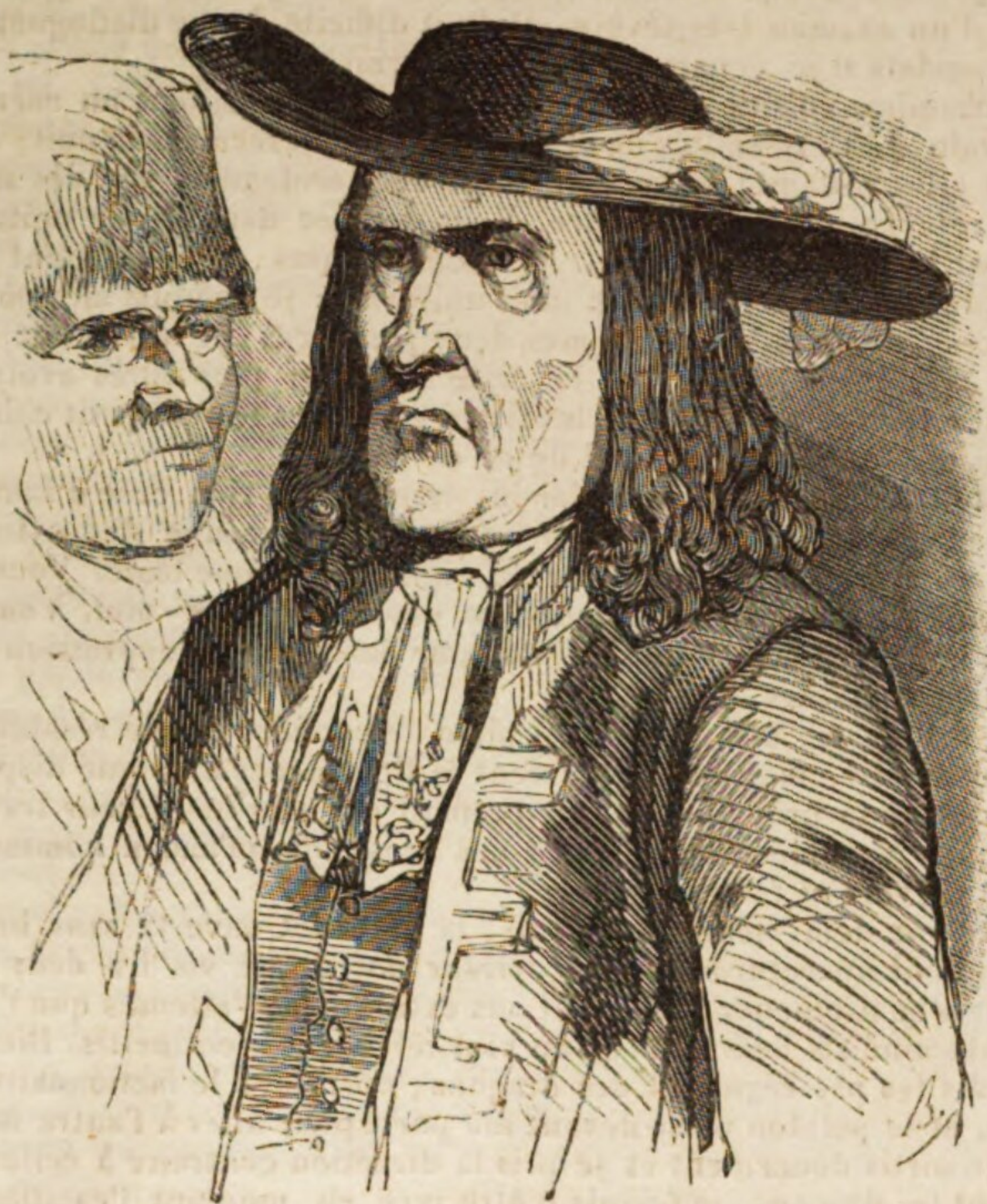
Et je courus plus vite; j'avais déjà traversé la seconde cour, et j'approchais de la dernière porte, lorsque j'y vis paraître la plate figure de Saint-Mars, qui rentrait à cheval, et se prélassait devant son escorte de quatre hommes. Jamais face bouffonne ne me sembla plus odieuse : vouloir passer en présence de cet important eût été la dernière des folies; je me rangeai respectueusement comme pour admirer son cheval; il tourna court contre le mur où je me tenais appuyé, et s'arrêta devant un petit escalier si près de moi, que je ne pus me dispenser de m'avancer pour lui tenir la bride tandis qu'il descendait.

Ce personnage était trop certain de l'admiration générale pour s'abaisser à jeter un coup d'œil sur un inférieur : il ouvrit donc avec dignité des papiers que lui présenta un laquais, et ne daigna pas faire attention à moi. Saint-Mars est encore un de ces hommes qui ne reçoivent point une lettre sans la relire deux fois, et qui se plaignent que tout le monde s'exprime d'une façon obscure, parce qu'ils ne se doutent point de la pesanteur de leur esprit; c'est enfin le modèle parfait des hommes créés pour servir de passe-temps aux gens d'esprit. Vous savez, honnête Baraille, combien de fois ces êtres-là ont eu l'honneur de nous divertir à leur insu; eh bien! voyez dans quel abaissement le sort m'a plongé : j'étais tremblant et je faisais la plus pauvre figure en face d'un pareil Allobroge. Ce fut bien autre chose quand je l'entendis prononcer mon nom; pour le coup, peu s'en fal-

lut que je ne tombasse à la renverse ; j'allais tirer les deux branches de mon compas et me jeter sur l'imbécile, lorsque je m'aperçus qu'il continuait sa lecture. Il était question de moi dans l'une des dépêches.

— Qu'on appelle le premier porte-clefs, s'écria l'important, d'un ton de dictateur romain, j'ai des communications à faire au comte de Lauzun.

Ce vil cornac aime à répéter le nom du plus fier animal enfermé dans sa ménagerie. Le temps devenait précieux. Il fallait trouver un moyen de mettre obstacle à cette visite, qui eût tout découvert avant que j'eusse gagné le large. Le sort me servait mal. J'eus un moment l'idée de sauter sur le cheval dont je tenais la bride et de le lancer au galop par la porte ; mais j'aurais eu peu de chances d'échapper aux piques et aux coups de feu des sentinelles postées au milieu des fortifications que je devais encore traverser. Un autre parti plus sage me vint à l'esprit tout à coup.



Le chevalier de Saint-Mars, gardien du château de Pignerol.

N'avez-vous pas remarqué qu'il y a souvent de ces instants, où, au milieu d'une réunion nombreuse, on pourrait tenter quelque action extravagante sans être vu de personne ? L'attention des assistants n'est cependant fixée sur aucun point ; vous ne sauriez dire par où elle va ; mais il est certain que vous lui échappez et que vous pouvez alors risquer un geste ou un mot décisifs qui vous perdraient une minute plus tard. C'est dans ces précieux moments que les yeux des amants se rencontrent, que leurs mains se cherchent, que les billets et les mots entrecoupés sont échangés rapidement. Je sais maintenant que les prisonniers ont, comme les amants, un instinct merveilleux pour deviner ces fantaisies du hasard et les mettre à profit. Si l'un des palefreniers qui sortaient de l'écurie, l'un des valets du chevalier, l'un des dragons de son escorte ou le ridicule Saint-Mars lui-même m'avaient regardé attentivement, j'aurais été vu tirant de ma poche un compas bien affilé, et l'enfonçant dans le ventre du cheval. L'animal se cabre, secoue horriblement la tête ; je lâche la bride et le voilà courant, éperdu et furieux dans la cour, entraînant tout le monde à sa suite. Pendant ce temps-là je passe doucement la porte et mets le pied sur le pont-levis.

— Halte là ! camarade, me crie un soldat ; on ne sort pas. Eh ! Dieu me pardonne ! c'est vous, monsieur le comte ! — C'est moi-même, Henriot.

Henriot est un ancien valet de la Mancini que j'avais fait entrer dans les dragons.

— Ne croise point ta pique, honnête Henriot ; il faut nous arranger ensemble. Vois ; j'ai deux poignards excellents ; je puis réussir à te tuer, et ton cadavre ira dans la vase de ce fossé. Aimes-tu mieux fuir avec moi ? ta fortune est faite. — Comment cela, monsieur de Lauzun ? — La frontière n'est qu'à dix lieues ; je possède plus de vingt millions ; il y aura cent mille livres pour toi. — Mais si on nous prend, je serai pendu. — Point d'indécision, Henriot. Cent mille livres ou rien. Fuyons ou battons-nous. Es-tu prêt ? — Je le suis, fuyons.

Henriot jeta sa pique dans l'eau et courut devant. Je le suivis à

toutes jambes ; j'étais si heureux de mon succès que je riais en bondissant comme un chevreuil. Ma joie ne fut pas de longue durée. Nous descendions par le chemin de ronde pour gagner la porte souterraine du dernier rempart. Un arquebusier nous voit du haut d'un bastion et nous crie d'arrêter. Nous courons plus fort. Il m'ajuste, tire et me manque. Je redouble de vitesse. Nous arrivons à la dernière porte. Hélas ! elle était fermée et gardée par un poste entier de dragons, sortis du corps de garde au bruit du coup de feu. Henriot est saisi et terrassé. Moi, je suis entouré, forcé de rendre mes pauvres armes.

— Vous m'avez perdu ! criait Henriot désespéré.

J'écumais de fureur. On me conduisit chez le commandant. Si je n'étais pas triste comme un mort, je pourrais vous conter plaisamment la scène des interrogatoires et du procès-verbal. Vous verriez le stupide Saint-Mars, adressant aux fugitifs les questions les plus oiseuses, s'embarrassant dans une foule de phrases qu'il croise en mille sens et laisse à moitié chemin ; vous le verriez se gratter la tête longtemps pour accoucher d'une sottise ; mêlant les reproches, les menaces et les paroles civiles ; s'efforçant inutilement de comprendre mes réponses et les couchant de travers sur son procès-verbal ; mais je n'ai pas le cœur à la joie, je vous assure, et ne trouverais pas le mot pour rire.

La fin de cela fut une invitation de me rendre dans un autre appartement, où Saint-Mars daigna m'installer. Celui-là ne laisse rien à désirer ; il est plus profond, plus sombre et plus humide que l'autre ; la porte en est plus solide et la cheminée plus étroite.

— Ingrat que vous êtes ! me dit Saint-Mars, voici une lettre du roi qui m'autorise à vous laisser communiquer avec d'autres prisonniers ; mais à présent je suis forcé d'attendre de nouvelles instructions. — Mon cher chevalier, l'ingratitude fut toujours mon défaut. Dès mon enfance, je montrai la noirceur de mon âme en fuyant le bras paternel sitôt qu'il paraissait armé de verges.

Le bruit de mon expédition malheureuse est assurément parvenu aujourd'hui à la cour. On aura bien l'esprit de conclure de là que je ne me tiens pas pour dompté, et surtout que je ne m'abaisserai pas à la prière. Non, dussé-je crever ici comme un chien, ma bouche ne sera jamais suppliante ; ma main ne tracera jamais une humble supplique. Un acte d'odieuse tyrannie m'a précipité dans ces cachots. Devant les lois, je n'ai aucun crime sur la tête, et cependant on a lâchement employé, pour me frapper, une arme qui ne doit jamais sortir des mains de la justice. Vous, mon cher ami, dites au roi ce que vous croirez le plus utile à mes intérêts. Pleurez à ses genoux, si vous voulez, en compagnie de Mademoiselle ; mais si un mot de ma bouche parvient à ses oreilles, il y trouvera l'accent orgueilleux de Lucifer, qui raille et défie encore le Créateur en tombant foudroyé dans les abîmes de l'enfer... Si je sors d'ici par grâce, oh ! seulement alors, nous pourrions être humble et respectueux, pour mieux nous venger, mon ami, jamais pour autre chose.

J'ai appris hier que l'infortuné Henriot s'est coupé la gorge dans sa prison. Cet événement n'est pas fait pour me rendre la tranquillité que j'ai perdue. Votre générosité m'est connue ; je suis sûr qu'à cette nouvelle vous n'attendrez pas mon autorisation pour faire du bien à la famille de ce malheureux. Mais comment se fait-il que je n'entende point parler de vous ? comment n'avez-vous pas encore obtenu la permission de me faire une visite ? Ah ! vous m'abandonnez comme les autres. Vous aussi, vous dites en badinant comme les oisifs de cour : Ce Lauzun est un intrigant et un maladroît qui mérite son sort. — Tenez, Baraille, je vais m'arrêter tout à l'heure, car je sens mon fiel qui verse de l'aigreur dans mes paroles.

Depuis un mois que mon entreprise a échoué, je ne cesse de crier que l'humidité m'accable de rhumatismes. Je soutiens avec impudence que j'ai un bras paralysé. Le médecin de la prison en examinant ce bras tout semblable à l'autre, dit que cela n'est pas impossible. Il ordonne des remèdes qui ne me font aucun bien, comme vous pouvez croire... Je demande un médecin de Paris. Mais ne vous imaginez pas que je supplie. Je les accuse de barbarie et les appelle bourreaux. Cependant on me laisse dans ce trou noir d'où une évasion est impossible.

A vous qui êtes mon ami, à vous seul et dans le silence du cachot, je vais avouer que je suis à présent malheureux et accablé. Quand vous obtiendriez, à force de prières, quelque léger adoucissement à mon sort, il n'est plus de plaisir ni de bien-être possible pour moi sans la liberté. J'ai besoin d'agir, de rouler dans ma tête des projets ambitieux, et de les mettre à exécution ; j'ai besoin de faire du bruit, de me battre, de railler les sots et de séduire les femmes. J'ai besoin de vivre enfin, car je ne vis point ici, je languis et meurs, lentement étouffé par mes propres forces. Vous croirez avoir fait beaucoup pour moi peut-être en obtenant que je ne sois plus privé de toute société et qu'on me fasse voir les pâles visages qui gémissent dans les caveaux voisins du mien. Je ne veux pas de ces abominables faveurs ; que le roi se décide à me faire assassiner ou qu'il me rende à la lumière. Qu'il ne me tue pas à demi. Entendez-vous, Baraille ? je veux mourir ou aller où il me plaira.

Ingrat ami ! encore un mois passé dans le néant ! où donc ont abouti ces belles promesses que vous me faisiez ? Ma fortune est assez grande pour que la vôtre ne coure aucun risque, et vous ne faites pas une démarche pour moi ! Lâche Baraille ! soyez maudit, je ne vous écrirai

plus; ce mémoire deviendrait bientôt aussi volumineux que les commentaires de Montluc. Malgré tous mes efforts pour engourdir mon esprit, j'ai des accès de fureur, suivis d'une profonde léthargie; mes nerfs sont parfois si malades que je brise mes meubles comme du verre. La haine de mes ennemis ne m'a jamais fait de peine; mais la perte de votre trompeuse amitié me porte un coup accablant.

Baraille, pour celui qui vaut quelques deniers de plus que les autres, le maître d'en haut ne fait rien d'inutile. Sans le viol de Lucrece, Brutus aurait pu rester toute sa vie dans son rôle d'idiot, et l'étonnante invention de la république romaine s'en allait en terre avec lui; mais la Providence ne se donne pas la peine de créer un Brutus pour qu'il soit mangé des vers sans avoir agi. Ce ne fut pas un vain hasard qui fit entendre à Robert Bruce les plaintes patriotiques du célèbre Wallace, et qui fit naître dans son jeune cœur le violent désir de délivrer l'Ecosse. Pourquoi Duguesclin n'est-il pas mort écrasé sous les ruines



Après deux heures d'un travail opiniâtre, la plaque fut enlevée.

des remparts de Fougerei? C'est qu'une main invisible a écarté les pierres. Cet homme devait plus tard sauver la France. Nos pères ont vu l'abbé de Gondy presque enfant terrassé dans vingt duels, et cet enfant a fait trembler des rois et reçu des avances de Cromwell.

Mon ami, vous m'avez dit cent fois que les destinées du commun des hommes n'étaient point faites pour moi, je l'ai cru. Dans cet instant, je ne puis rien, et je suis réduit à attendre qu'il plaise au Très-Haut de changer mon pitoyable état. Cherchez donc à deviner quel a été son but en me renversant. Que sortira-t-il de tout ceci? est-ce que ma vengeance et ma haine sont nécessaires à des plans qu'il forme en secret et dans lesquels je ne serai peut-être pas initié moi-même?... Assurément je ne mourrai pas après avoir si peu remué; mais que me reste-t-il encore à faire?... Ma mauvaise étoile brille dans le milieu du ciel d'un prodigieux éclat; je puis mettre au pied du mur la Providence en la défiant de trouver dans sa plus belle fabrique un seul petit bonheur qui me fasse oublier un instant ma situation, car je ne suis pas de force à me consoler comme Péliisson dans l'intimité d'une araignée.

XVI. — Nouvelles espérances. — Rencontre inattendue. — On peut trouver du bonheur au fond d'un puits. — Philosophie d'un homme d'intrigues.

Tout est changé, tout est changé, mon ami. Mettons le genou en terre, et courbons nos fronts devant Dieu. Je suis honteux de mes ridicules accès de colère. Mais combien ne dois-je pas être pénétré de reconnaissance en voyant que le Tout-Puissant a pris la peine de me faire comprendre ma sottise! Un soir que mes blasphèmes et mes cris sont arrivés en sons imperceptibles jusqu'à ses oreilles, il aura dit :

— Eh! qui donc s'avise de m'injurier ainsi? n'est-ce point ce drôle de Lauzun? Qu'on jette à cet insecte un grain de mil et qu'il se taise!

Savez-vous, mon cher Baraille, que je n'oserai plus tenter un calcul? Sans doute, un homme se fait à lui-même une partie de sa des-

tinée; mais combien de fois arrive-t-il qu'un souffle du sort enlève son ouvrage par-dessus les monts, et le jette lui-même tout à coup dans un monde qu'il ne connaissait pas? Que de sagesse dans la morale des Orientaux, qui conseille à l'homme de se laisser conduire par le fil que la Providence tourne entre ses doigts! Avec quel plaisir je réfléchis à ces combinaisons immenses dans lesquelles il est évident que mon nom a été écrit! Le bonheur que le ciel m'envoie au fond de mon cachot était préparé depuis quatorze ans. C'est un brin de paille tombé à cent lieues d'ici sur un petit ruisseau, et qui, après avoir roulé du haut des montagnes, échappé aux cataractes et traversé les plaines sur les rivières, est arrivé, surnageant toujours, se présenter à point nommé sous la patte d'une mouche qui s'allait noyer.

Oh! le pauvre esprit que celui de l'homme! Hélas! n'être qu'un homme, n'avoir pour penser qu'une cervelle plus étroite que les deux mains, et voir l'infini devant soi dans quelque sens qu'on tourne ses yeux!

Un mot va vous remplir d'étonnement, mon ami, et peut-être vous donner à croire que j'ai perdu la raison: si vous veniez à cette heure ouvrir les portes de ma prison, tenant à votre main l'ordre de mon élargissement, je ne sais pas si je n'en aurais pas du regret.

Mon secrétaire Hesselin est le frère d'une bourgeoise assez aimable, dont le mari se nomme la Sablière. Cette dame réunit chez elle tous les poètes et écrivains du jour; Hesselin ne pria, l'an dernier, d'honorer ces réunions de ma visite. C'était pendant que vous étiez à Bourges. Je rencontrais dans cette maison, le spirituel et méchant Racine, le bavard Despréaux et le sombre Molière; il y avait encore un autre poète, inconnu à la cour et qui se nomme la Fontaine: c'est un homme indépendant et courageux, qui a osé pleurer la disgrâce de Fouquet, ce qui l'eût infailliblement mené à la Bastille, si pour son malheur il avait eu le talent de Péliisson. Ce fut lui, je crois, qui nous fit un soir la lecture d'une fable dans laquelle on voit un aventurier courir par toute la terre après la fortune, et la trouver, à son



La jeune fille tint son visage baissé sur une tapisserie pendant le temps de ma visite.

retour, endormie devant sa porte. Je me souviens que je discutai longuement avec la Fontaine à ce sujet; le poète ne me parut pas persuadé de la félicité de l'homme d'intrigues et du courtisan. Aujourd'hui je vois que sa fable est mon histoire. J'ai poursuivi le bonheur comme un chasseur infatigable suit le cerf. Je l'ai relancé mille fois, et poussé dans mille directions; je l'ai acculé contre les murs, il m'a toujours échappé. Puis, la nuit m'a surpris au milieu des bois; j'ai roulé dans les fondrières, et lorsqu'enfin je suis resté sans forces sur la terre, je me suis trouvé couché de mon long à côté de ma proie.

Faites provision de patience et serrez la bride à votre curiosité, car je vous avertis que je ne me refuserai pas le plaisir de pousser les détails jusqu'à la minutie, et que je ne presserai pas plus l'allure de mon grison que Sancho, lorsqu'il cherchait, en mangeant des noix, sa principauté de Barataria.

Sachez donc, mon ami, qu'après plusieurs semaines d'ennui, de découragement ou de fureur, il se trouva un jour où je me réveillai de bonne humeur, sans savoir la cause de cette agréable disposition. Une fenêtre de la prison, qui sans doute recevait les rayons du soleil, partageait avec moi cette faveur, en m'envoyant par mon soupirail une pâle réverbération. Quelques mouches, excédées comme moi de l'obscurité, voltigeaient gaiement en bourdonnant dans la lumière; des oiseaux se battaient sur les cheminées; le ciel clair et ardent promettait une de ces chaudes journées de l'été si ordinaires en Piémont. C'était un dimanche, et des prisonniers chantaient contre les grilles, parce qu'ils avaient coutume d'être joyeux autrefois ce jour-là. Je reçus donc, au fond de mon réduit, ma petite part de bien-être et de contentement, comme les mouches et les oiseaux. Depuis mon inutile algarrade, maître Saint-Mars jugeait à propos de me montrer beaucoup de froideur, et ses visites étaient plus rares. Cet animal pensait que cela était d'un effet majestueux et héroïque. Comme il avait eu le temps d'envoyer à Paris quatre fois, et qu'on ne parlait plus de me laisser communiquer avec les autres prisonniers de qualité, je ne comptais plus obtenir de longtemps cette faveur. Je conçus un espoir subit en voyant entrer Saint-Mars la figure ridiculement épanouie par la présomption et la condescendance, les yeux à demi fermés et la main gauche passée dans sa ceinture. Mon cœur battit horriblement, je me crus libre. Le commandant m'annonça qu'il venait de recevoir une réponse à sa lettre, adressée au roi sur mes effractions et ma fuite; car, si les maréchaux de France ne correspondent qu'avec Louvois, Sa Majesté daigne ouvrir elle-même les épîtres des espions et des geôliers. La cause du retard avait été la présence du roi aux opérations de la guerre de Hollande. M'informer de cela était presque une imprudence de la part du chevalier, car l'un des articles du régime des prisons est de cacher aux détenus toutes les nouvelles du dehors.

Saint-Mars me donna lecture de la lettre royale, datée de Cambrai. Voici une phrase digne d'être notée :

« Vous pouvez permettre à M. de Lauzun de voir quelques prisonniers que vous choisirez parmi les gens nobles et ceux d'humeur tranquille; mais il suffira que cette faveur lui soit accordée deux fois par semaine, pendant la première année. Si, d'ici à un an, le comte de Lauzun ne donne aucun nouveau sujet de mécontentement, on pourra le laisser sortir tous les jours, pendant la seconde année et les suivantes. »

Quel atroce langage! quelles odieuses faveurs! régler d'avance mes journées de la seconde année et des suivantes! quelle haine et quelle rancune! ah! pourquoi cet homme n'a-t-il à me reprocher que des intrigues chétives? pourquoi n'ai-je pas commis quelque trahison comme d'Essex ou Biron? pourquoi ne l'ai-je pas offensé mortellement comme le frondeur Lafargue, dont l'exemple ne m'a point servi? J'aurais laissé une page dans l'histoire, j'aurais parlé fièrement à mes juges, et la mort m'eût trouvé plein d'orgueil et de fermeté... Mais où vais-je m'emporter? je me trompe follement et tout est pour le mieux.

Ce sot de gouverneur ne comprit rien à la tristesse avec laquelle j'accueillis les nouvelles qu'il m'apportait; cependant lorsqu'il me demanda quel jour je choisisais pour ma première sortie, je lui répondis que je voulais quitter ce cachot à l'instant même.

— Suivez-moi donc, me dit-il avec un sourire d'importance, je vais vous causer une grande surprise.

Il me conduisit par de longs détours jusqu'à un appartement élevé dont il fit ouvrir la porte, et je me trouvai tout à coup devant le surintendant Fouquet. Quoique je fusse à la cour depuis quatre mois seulement lors de l'arrestation de cet infortuné, victime comme moi de la jalousie du roi, cependant il me reconnut. J'appris avec étonnement qu'on l'avait tenu dans l'ignorance de tous les événements arrivés depuis huit ans qu'il habite Pignerol. Il n'avait aucune idée des guerres de Flandre et de Franche-Comté. Quant aux affaires de cour, comme la mort de Madame, la liaison du roi et de la Montespan, etc., à plus forte raison n'en connaissait-il rien. Il m'accablait de questions et se récriait à chaque mot que je lui disais. Cela me divertissait beaucoup. Ce fut bien autre chose lorsqu'il me demanda la cause de mon emprisonnement. Je commençai un récit abrégé de ma rapide fortune et des faveurs dont le roi m'a honoré. Les exclamations redoublaient. Bientôt je vis sur la figure du surintendant quelques signes d'incrédulité lorsque je parlai de ma compagnie des gardes et de mon grade de lieutenant général; mais dès que je vins à raconter mes prétentions à la main de Mademoiselle, Fouquet me regarda d'un air d'effroi, il s'éloigna doucement de moi, pour passer de l'autre côté de la table, et saisit une sonnette qu'il agita de toutes ses forces, en s'écriant qu'on l'avait enfermé avec un fou.

Il ne fallut pas moins que le retour et le témoignage de Saint-Mars pour que le surintendant prit confiance en moi. Ce premier moment de frayeur passé, il se trouva que nous sympathisions parfaitement ensemble. Cet homme a un esprit élevé, une admirable philosophie, dont j'étais bien éloigné, à l'heure où nous parlions de nos malheurs. La dévotion, comme une digne et charitable matrone, est venue s'asseoir à côté de lui pour essuyer ses larmes et le distraire de ses sombres chagrins par des entretiens pleins de douceur. Il s'occupe même,

je crois, d'un ouvrage de piété sur la mort. Cependant quand je remis ce bonhomme sur le chapitre de son ancienne grandeur, de son faste incroyable et de son ambition, son regard s'anima, son dos, plutôt courbé par la tristesse que par l'âge, se releva fièrement, et je fus étonné d'entendre parler ce personnage si calomnié en homme de génie et de courage, et, ce qui est plus étrange, en sujet dévoué au roi, amoureux par-dessus tout de la gloire de son pays. Pas un mot d'humeur ne lui a échappé contre l'auguste auteur de ses maux, ni contre ses ennemis, dont l'acharnement fut atroce. Il n'a fait qu'un soupir douloureux la première fois que je lui parlai de mon ami Colbert. M. Fouquet m'expliqua longuement ses anciens projets d'agrandir et de fortifier Belle-Isle au point d'en faire un port en état de rivaliser quelque jour avec Londres et Amsterdam. Ses vues étaient larges et fort sensées; rien n'était impossible à une fortune comme la sienne, placée dans les mains d'un homme généreux et hardi. Vous jugez du plaisir que je goûtai dans cette singulière entrevue. La conversation me parut d'autant plus intéressante que, depuis six mois, j'avais été privé du plaisir d'échanger une pensée avec un être doué d'esprit et de raison.

Le surintendant a une fille âgée de quinze ans, qui, après avoir épuisé à Paris tous les moyens de mettre un terme à la rancune royale, devait, m'a dit ce digne homme, venir adoucir le pain de misère du prisonnier en le mouillant de larmes enfantines. Madame Fouquet est à Belle-Isle, occupée à sauver les restes de sa fortune.

A la seconde visite qu'on me permit de faire à M. Fouquet, je trouvai chez lui sa fille, arrivée depuis deux jours; la jeune personne se leva sitôt que je parus; elle m'adressa une révérence très-froide et voulut sortir.

— Ne t'éloigne pas, s'écria le père. Je veux repaître mes pauvres yeux du plaisir de te voir sans cesse. Viens ici, viens que je t'embrasse encore.

Ce fut seulement lorsque la jeune fille s'approcha que je m'aperçus de son extrême confusion. Je ne pus venir à bout de rencontrer ses regards, et les caresses du bonhomme lui permirent de cacher la rougeur de son visage en s'appuyant contre la poitrine paternelle. Ce qui va sans doute vous étonner, c'est que je fus moi-même fort troublé, à la vue de cette enfant. Peut-être la solitude du cachot avait-elle rendu mon imagination et mes sens plus inflammables; peut-être, parmi mes souvenirs amoureux, que leur grand nombre rend passablement confus, se trouvait-il quelque visage de femme offrant une légère ressemblance avec la figure charmante que j'avais devant les yeux; peut-être, dans les rêves fiévreux que le ciel envoie aux prisonniers un ange de la nuit avait-il pris les formes de cette fille pour venir se pencher sur moi en souriant au milieu d'une lumière céleste. Il est certain que je restai interdit, agité par mille sensations contraires; que des mots sans suite vinrent expirer sur mes lèvres, et que mon cœur se souleva impétueusement comme aux plus beaux jours de mon adolescence.

La jeune fille resta près d'une fenêtre, à manier l'aiguille, et tint son visage baissé sur une tapisserie pendant le temps de ma visite. Je la contemplais avec délices, et tout en répondant brièvement aux discours du père, j'analysais à mon aise les charmes de cette admirable créature. A chaque regard je découvrais en elle de nouveaux trésors et de nouvelles grâces. C'était une vierge fraîche, sortie d'un tableau de Mignard. Je fus sur le point de sauter de joie quand je sentis que j'allais me mettre à l'aimer éperdument, et surtout en pensant qu'elle devait rester longtemps dans cette noire forteresse.

Tout à coup il me sembla que cet amour, que je croyais naissant, avait d'anciennes racines dans mon cœur, et ce fut sans doute la conformité d'âge et de taille qui me remit subitement à l'esprit la romanesque Cécile, dont un masque m'a toujours dérobé les traits. J'aurais voulu me jeter aux pieds de cette jeune fille, en la suppliant de me laisser croire qu'elle était ma chère Cécile. Le surintendant dut éprouver quelque surprise quand je l'interrompis brusquement au milieu d'une phrase pour lui donner le nom de sa fille.

— Elle se nomme Marie, dit le bonhomme en souriant. — Pas d'autre nom que celui-là? — Marie-Madeleine. — Fort bien. Continuez, je vous prie, et ne vous étonnez pas de mes manières d'étourdi.

J'étais horriblement contrarié. La petite, intimidée par mes questions, avait redoublé de vitesse dans l'exercice de l'aiguille. Je regagnai ma demeure, agité par des sentiments étranges; ma cervelle était un chaos où la journée entière, passée dans les réflexions, suffit à peine à jeter quelque lumière. Je tremblais que ce germe d'amour ne vint à s'envoler pendant le sommeil, c'est pourquoi je veillai une partie de la nuit. Puis lorsque j'eus acquis la certitude que mon imagination fermentait suffisamment, la crainte me prit que cette jeune fille ne fût sotte ou même stupide. Si mes oreilles avaient recueilli un mot échappé de sa bouche, j'aurais pu du moins le retourner mille fois dans ma tête en lui prêtant la plus sublime expression. Pourquoi ce silence obstiné? Si c'était l'indifférence ou l'ineptie, pourquoi ce trouble et cette rougeur en voyant mon attention? Ces mouvements subits ne sont-ils pas incompatibles avec la sottise, et ne prouvent-ils pas au contraire une organisation délicate et sensible? Comment une âme grossière habiterait-elle cette enveloppe angélique? Il s'est passé

quelque chose entre nous. Est-ce par une prédestination que nous avons tressailli tous deux ? La nature et la destinée se sont-elles entendues ensemble depuis longtemps pour nous unir ? je ne sais ; mais assurément il s'est passé quelque chose entre nous.

Les ordres du roi ne permettant pas au gouverneur de me tirer du cachot plus de deux fois par semaine, je me bornai à demander qu'on me laissât faire au surintendant de longues visites. J'offris de donner ma parole que je n'abuserais jamais de cette faveur pour essayer de m'enfuir. L'appartement de M. Fouquet est vaste et commode. On y est à l'aise et on y jouit d'une belle vue. Saint-Mars nous ayant accordé la permission de dîner ensemble, la fâcheuse timidité de mademoiselle Fouquet se trouva dissipée subitement. Une douce intimité s'établit entre nous dès la troisième entrevue. Nous passâmes la soirée presque gaiement. La jeune personne paraissait ravie de la bonne humeur que ma présence inspirait à son père ; elle saisissait les occasions de me servir ; elle m'accablait de soins, et paraissait craindre que je n'eusse un moment d'ennui. Après le dîner nous primes des cartes. Le surintendant me gagna cent pistoles. L'heure de la séparation approchait. Le soleil se couchait à l'horizon, derrière les montagnes d'Embrun. Je me plaçai à la fenêtre pour contempler ce spectacle, dont j'avais été privé depuis si longtemps. J'élevai les bras avec enthousiasme.

— Beau soleil ! m'écriai-je, divin époux de la terre, je te prends à témoin qu'on m'a ravi injustement ma part de ta lumière. C'est un de ces vains personnages qui croient avoir sur leurs blêmes figures l'éclat de ton front magnifique, parce qu'ils portent des couronnes. Père des hommes, quand donc viendras-tu châtier tes insolents enfants, et brûler ces murailles où ils enferment leurs frères comme des bêtes enlevées aux forêts !

— Vous regrettez bien vivement votre liberté, dit une voix douce tout auprès de moi.

Je m'emparai d'une petite main charmante.

— Et vous, jeune fille, poursuivis-je tout bas, vous êtes plus puissante que mes oppresseurs, car un mot de votre bouche pourrait me rendre plus heureux au fond de mon cachot que je ne l'aurais été dans les grandeurs. Dites que le sort vous a envoyée pour adoucir mes maux, pour m'apprendre que l'amour trouve partout une patrie, une liberté au-dessus des violences humaines ; dites que vous êtes venue pour m'empêcher de maudire le ciel, et avant que ce dernier rayon disparaisse, je vais commander au soleil de porter au Tout-Puissant mes actions de grâces.

La petite main resta dans les miennes, et deux yeux noirs pleins de tristesse furent levés lentement sur les miens.

— Hélas ! monsieur de Lauzun, il y a entre vous et moi une muraille qui ne peut être renversée. — Qui donc pourrait empêcher deux cœurs de s'unir quand ils le veulent ? Celui-là ne serait pas un roi, ce serait Dieu lui-même, ou quelque démon envoyé exprès pour cet office.

Une larme fine comme une perle coula sur la joue de la jeune fille ; la main douce m'échappa ; j'entendis confusément ces mots :

— C'est vous seul, c'est votre ambition, votre mariage...

Et je ne vis plus devant moi que la figure bienveillante du surintendant.

— La triste chose que d'être marié ! disais-je en retournant dans mon caveau.

Mais qui donc a pu révéler ainsi mes secrets ? J'ai beau examiner mes traits dans une glace, je ne puis trouver à quel endroit de ma figure sont gravés ces mots : Voici un homme marié. A l'heure où vos paisibles yeux, mon cher Baraille, seront posés sur cet écrit, vous vous étonnerez, dans votre sage cervelle, de voir que Lauzun, c'est-à-dire le plus méfiant des hommes à l'égard du beau sexe, s'avise de montrer une confiance romanesque pour une jeune fille qui peut-être n'est au fond qu'une artificieuse créature, comme la plupart de ses semblables. Qui vous dit qu'après le court dialogue de la fenêtre je ne suis pas rentré chez moi la tête farcie de soupçons ? En conscience, il n'en pouvait pas être autrement. Il me semblait fort plaisant que la fille de M. Fouquet se fût occupée à Paris de mes affaires. J'en risais tout seul dans ma caverne. Je risais aussi de la simplicité et de l'empressement que j'avais mis à donner à cette fillette un brevet d'ange du ciel. Assurément à la vue de ce brevet, tous les guichetiers du paradis lui auraient ouvert les portes, car un maître expert comme moi doit, je l'espère, s'y connaître mieux que personne, à juger de l'innocence d'une vierge.

— Eh bien ! disais-je gaiement, si la chère petite n'a de céleste que la beauté de son enveloppe, le pauvre prisonnier aura du moins une jolie maîtresse pour passer le temps. La possession d'une belle femme vaut bien le plaisir de s'agenouiller devant une habitante des régions lumineuses.

Cependant j'étais contrarié comme un plongeur qui a cru voir une escarboucle au fond de l'eau, et qui rapporte un petit brin de corail. Je ne voulais pas non plus mettre de précipitation dans mes jugements, car depuis dix mois que je suis enfermé, peut-être mes affaires et l'histoire de mon mariage sont-elles devenues publiques. J'hésitais entre deux plans à suivre : le premier de nier impudemment mon mariage, l'autre d'en faire l'aveu, de mettre en œuvre le don de persua-

sion que vous me connaissez pour détruire les préjugés de la petite, et lui faire entrer dans l'esprit cette vérité : qu'un homme n'est pas possédé du diable ni changé en cyclope pour s'être agenouillé devant un autre homme murmurant des mots latins sur deux mains unies. C'est en effet une pitoyable chose que la persévérance des jeunes filles à croire qu'on les épousera quelque jour. Point d'espoir pour l'amant qui ne leur promet point de les conduire chez l'homme tonsuré qui parle latin.

Le dernier parti que je viens de vous soumettre était un peu plus honnête que le premier. Les faux serments et les mensonges y étaient moins nécessaires. Du reste, mon ami, dites-moi combien il se fait de serments amoureux dans une année, et je vous dirai justement combien il y en a de faux. Le monde en est plein ; si l'orage grondait pour si peu de chose, de mémoire d'homme on n'aurait pas souvenir que la face du ciel eût été paisible pendant une heure, et le tonnerre, excédé de fatigue, ne saurait plus faire qu'un petit bruit imperceptible qui exposerait le Tout-Puissant à voir sa colère tournée en ridicule. Voyez pourtant combien les femmes sont crédules au milieu de leurs astuces ! il n'y en a pas une qui ne vous demande quelques-unes de ces assurances emphatiques ; qui ne pense même avoir dans sa poche le bout d'un fil qui lie tous vos membres, sitôt que vous avez prononcé de ces phrases vieilles comme le monde, en vous promenant au clair de la lune sous de grands arbres, ou bien en causant au coin du feu, dans un boudoir, en face d'un souper fin. Jamais fausse monnaie n'aura un plus long cours.

Après trois jours d'attente, je retournai chez M. Fouquet. Je feignais d'être accablé par l'ennui, et je donnai à mes traits une teinte de mélancolie pour faire penser que l'air de la prison me serait mortel. La jeune fille fut étonnée du changement opéré dans ma physionomie ; ma tristesse parut gagner subitement son petit cœur, et je vis clairement qu'elle était fort contrariée. Peut-être la chère enfant avait déjà pris la jolie résolution de me servir d'ange consolateur. D'avance j'avais prévu tout cela ; vous ne serez donc pas surpris du tour sérieux que je donnai à la conversation.

— Comment pouvez-vous supporter aussi patiemment votre captivité ? disais-je au surintendant. Moi, je sens que le chagrin me dévore ; bientôt il faudra qu'on me creuse une fosse dans cette citadelle, où mon ombre sera fort mal à son aise. — Mon cher Lauzun, songez à votre salut. Oubliez ce monde trompeur qui vous aurait conduit tout droit à l'empire de Satan. Pour moi, quel usage ferais-je de ma liberté ? La vieillesse commence à roidir mes membres, et les infirmités s'emparent de mon corps. Où irais-je exercer mes jambes débiles ? dans les salons de la cour, les chasses du roi, les allées de Trianon et de Marly ? Je ne suis plus propre à jouer un rôle dans les intermèdes mondains. Je ne regrette point les digestions pénibles du grand couvert, les transpirations du ballet, les rhumes qu'on gagne au *media-noche*, ni même les serremments de main des faux amis. Par cette fenêtre je vois le soleil dorer la cime des montagnes, ou les nuages courir sur les étoiles ; c'est plus qu'il n'en faut pour émerveiller mes yeux et ma pensée. — Moi, je n'aurai jamais cette résignation : si le ciel écoute un instant la prière de l'opprimé, mes ennemis tomberont à leur tour. Que les canons de la Hollande fassent pleuvoir une grêle de boulets jusque sur la tête royale, s'il faut pour cela que je sorte de ces murs ! — Dieu préserve la France d'un tel malheur ! vos souhaits ne sont pas d'un bon chrétien. — Les maximes chrétiennes sont faites pour le pauvre et le faible, non pour l'homme de courage qui ne veut point laisser à un dieu indolent et sourd le soin de venger ses injures. Que la mort prenne en paiement tous les princes de la terre plutôt que de venir s'attabler dans ma prison et faire son repas de mon cadavre ! Que son hideux squelette apparaisse assis sur tous les trônes, et que je ne la sente plus décrivant autour de moi des cercles chaque jour plus étroits ! Mais, vous, généreux Fouquet, ne seriez-vous pas heureux qu'on vînt un matin ouvrir ces portes, et vous dire : La jalousie honteuse du tyran est enfermée dans une boîte de plomb. Le successeur vous rend votre liberté, vos amis, votre fortune, dont vous faisiez un si bel usage. Il vous sera permis encore de soulager les malheureux, de donner des pensions aux grands artistes, aux hommes de génie ; de bâtir des villes et d'exécuter des projets qui feront répéter votre nom par des populations entières ? — Lauzun, Lauzun, le démon parle par votre bouche. Laissez-moi repousser les pensées dangereuses, et qu'au moins je ne risque pas le salut de mon âme par de vaines suppositions. Ne songeons point au bonheur que pourrait nous valoir la mort d'un jeune prince auquel nous devons amour et respect. — O nature ! toi qui as fabriqué de tes mains cet être pensant qui porte le nom de Lauzun, toi qui as renfermé dans son cœur des passions et des sentiments que tu as choisis avec soin, dis s'il est possible que cet homme ait de l'amour pour celui qui l'a plongé dans le malheur ; s'il est possible qu'il parle de cet implacable ennemi avec respect, par la seule raison que celui-là s'appelle roi ? Qui donc pourrait me faire un devoir d'une pareille lâcheté ? — Jeune homme, les malheurs nous viennent de Dieu. — Moi, je vous dis que l'oppression, l'envie et la cruauté viennent de l'enfer. — La résignation est la vertu dont le juge suprême nous saura le plus de gré. — Ah ! puisse le ciel me retirer bientôt l'occasion de la mettre en pratique, fussent mes comptes en être plus difficiles à

régler ! Au diable cette vertu des mendiants, des paralytiques et des femmes abandonnées !

La jeune fille était effrayée comme si la foudre allait frapper le blasphémateur ; cependant la terreur parut bientôt faire place à la pitié sur son charmant visage.

Le surintendant levait les mains en l'air, et paraissait suffoqué comme si chacune de mes paroles eût été une exhalaison de l'enfer.

— Dieu clément ! murmura-t-il, ayez pitié de ce jeune homme, la douleur le rend insensé ! Mon pauvre Lauzun, reprit-il avec douceur, pour chasser de votre cœur ces horribles pensées, je vais vous faire une lecture de quelque livre saint.

J'aurais répondu par une grimace de possédé, comme s'il se fût agi d'avalier une médecine, si je n'avais vu les jambes amaigries de Fouquet se diriger vers la porte de la chambre à coucher. La pose du digne homme respirait une majestueuse piété ; la dévotion épanouissait son calme visage, et son ombre elle-même se mouvait par terre onctueusement. Cette ombre n'était pas encore tout à fait disparue, que déjà je m'étais jeté précipitamment aux genoux de la jeune fille. Un petit cri de surprise et d'effroi sortit de sa bouche ; sa poitrine s'agita violemment. Je m'attendais aux paroles d'usage : Imprudent ! ah ! que faites-vous ! Relevez-vous, au nom du ciel ! Il ne fut rien dit de tout cela. Les lèvres virginales tremblèrent convulsivement ; la pauvre enfant pencha sa tête vers moi et fondit en larmes.

— Vous êtes donc bien malheureux ? dit-elle en sanglotant. — Malheureux à en mourir ; mais... — Je me reprocherai toute ma vie de ne vous avoir pas sauvé, car je l'ai pu.

Au lieu de perdre mon temps en questions pour éclaircir ce mystère, j'entourai sa frêle taille avec mes deux bras, et j'appliquai un profond baiser sur une bouche palpitante. La petite était appuyée d'une main sur mon épaule ; j'avais un genou en terre, et sans vanité, mon cher ami, nous formions un si charmant tableau que Lesueur ou Mignard l'auraient voulu peindre sur l'heure. M. Fouquet lui-même et Mademoiselle en personne, ma femme ! cher Baraille, s'ils nous avaient aperçus, chacun par une porte, n'auraient pas eu le courage de se fâcher contre nous. Je crois même qu'ils nous auraient suppliés de rester ainsi embrassés quelques minutes encore, afin de jouir plus longtemps d'un si gracieux spectacle. Vous savez pourtant si la comtesse de Lauzun a l'âme fière ; si elle est entichée de sa royale parenté, que Dieu damne, et surtout si elle est jalouse de ses droits, la chère dame ! La nature a fait les jolies filles de seize ans pour que les beaux garçons de trente ans se jettent à leurs pieds.

Dès que M. Fouquet fit entendre à son retour les craquements de sa paternelle chaussure, la jeune personne s'enfuit comme un oiseau effarouché. Je me vis forcé de rester tête-à-tête, pendant une heure, avec le bonhomme, à écouter son édifiante lecture. Après avoir agité péniblement mes membres sur mon siège, je tombai dans l'assoupissement au bourdonnement des divins préceptes. Saint-Mars vint heureusement nous interrompre, sans quoi la fin de cette journée eût été inutile pour moi. Je demandai aussitôt les cartes ; et comme je perdis huit cents livres contre le gouverneur, je feignis d'avoir de l'humeur et je cessai de jouer, laissant M. Fouquet aux prises avec Saint-Mars.

Quand la jeune fille parut, je lui jetai de loin un regard suppliant, et je m'approchai d'une fenêtre. Elle ne tarda pas à me suivre.

— Vous ne refuserez pas, lui dis-je à voix basse, de m'expliquer le sens de vos paroles. Comment se fait-il que vous ayez pu me sauver ?

Ici la chère enfant parut faire un grand effort pour vaincre sa timidité. Ses beaux yeux se fixaient alternativement sur la pointe de mes bottes et sur les boucles de ma coiffure ; ils s'arrêtèrent enfin sur un des boutons de mon justaucorps, ce qui semblait annoncer une résolution courageuse. Un sourire d'une charmante tristesse releva légèrement les coins de ses lèvres.

— Monsieur de Lauzun, répondit-elle en tremblant, vous regrettez amèrement la vie agitée des cours ; vous vous plaignez de ce qu'on vous ôte les moyens de satisfaire votre passion pour l'intrigue, eh bien ! que diriez-vous si, au milieu de cette prison et à cette heure même, il vous arrivait une aventure des plus bizarres ?

Je gardai le silence. Nouvelle hésitation. Elle reprit avec un trouble croissant :

— Cherchez dans vos souvenirs ; n'y retrouvez-vous pas, n'y retrouvez-vous pas ?... J'avais tout retrouvé subitement, honnête Baraille, mais je me gardai bien de l'interrompre. — Rappelez-vous la nuit, la nuit qui précéda votre première arrestation.

Silence toujours plus obstiné. La crainte de l'indifférence ou de l'oubli commençait à tourmenter son tendre cœur.

— Rappelez-vous les avis qu'une personne inconnue vous donna. Une lettre ! un carrosse qui se présenta devant votre porte, et que vous avez poursuivi sur la route de Versailles ! N'avez-vous jamais souhaité... — Cécile, Cécile ! m'écriai-je en prenant sa main. — C'était le nom que je portais à Paris pour y vivre ignorée. — Ah ! combien de fois l'ai-je répété dans mes plus beaux jours comme dans le malheur ! — Cependant vous faisiez la cour à la fille du prisonnier Fouquet, et vous alliez oublier Cécile. — Jamais je ne l'aurais oubliée. J'ai prononcé ce nom la première fois que j'ai vu la fille du surintendant. Rappelez-vous les questions que j'adressai à votre père. — J'avais

décidé que je vous cacherais ce mystère pour jouir en secret du plaisir de vous voir ici, comme je faisais autrefois par ma fenêtre. Ah ! dans ce temps-là, vous étiez libre, et je n'étais pas coupable ; mais aujourd'hui je vous ai vu malheureux, et mes résolutions n'ont pu tenir contre vos souffrances. — Chère Cécile, je ne me plaindrai plus de la cruauté du sort ; je n'ai plus de colère contre mes ennemis ; je me ris de leur méchanceté, puisqu'ils m'ont rendu le plus heureux des hommes. Vous resterez ici, auprès de moi, n'est-ce pas, vous ne me fuirez plus ? — Jamais, jamais. — Baraille, j'étais fou de joie. Pendant cette soirée, j'appris à savourer convenablement le bonheur de chuchoter amoureusement près d'une fenêtre aux dernières lueurs d'un beau soleil couchant et par une chaude soirée d'août.

Je découvris dans cette conversation que c'était par un certain la Reynie, allié de madame Fouquet, que Cécile était informée de tous mes secrets. Je me souviens d'avoir rencontré cet infernal espion dans les petits escaliers, et d'avoir senti quelque envie de le faire sauter par-dessus la rampe. Il faut vous avouer que, depuis plusieurs jours, un pressentiment vague m'avait averti que mademoiselle Fouquet n'était autre que ma Cécile ; mais je me suis gardé de vous en parler, pour ne pas détruire tout l'intérêt de mon récit.

Souvent il m'est arrivé d'apercevoir, à la première inspection, ce qui doit me déplaire un jour dans la femme que je recherche. Vous pouvez donc me croire, mon ami, ce n'est pas un homme qui a laissé dans sa chambre à coucher plus de trois cents portraits de femmes et des caisses entières pleines de lettres, ce n'est pas cet homme-là qui pourrait voyager sur le cheval ailé de l'Arioste en compagnie d'une créature indigne et souverainement terrestre. Il faut que cette jeune fille touche par un côté à la nature de l'ange pour avoir ainsi échappé à mon coup d'œil mathématique, et surtout pour m'avoir garrotté comme me voilà ; car sachez que je l'aime ardemment, et que, si je n'avais la cruelle expérience de l'instabilité des choses humaines, je serais prêt à jurer devant le ciel que je l'aimerai jusqu'à la mort.

Si tout autre que moi vous contait de pareilles folies, on vous verrait chercher des yeux votre chapeau, vos gants et votre épée, pour fuir à tous les diables en murmurant tout bas contre l'insupportable manie de faire des confidences. Vous n'avez jamais eu assez d'égards pour les amoureux. A qui donc porterez-vous respect, si ce n'est à l'amour ? Quel dieu a mis au cœur de l'homme cette étincelle qui peut éclairer un affreux cachot d'une lumière bienheureuse, et faire que le prisonnier bondisse de joie dans sa cage ? Ah ! mon ami, ne vous pressez pas trop de me plaindre, car une vie nouvelle a commencé pour moi. Je disais que cette troisième partie de mon existence serait celle de la misère et des souffrances, et il se trouve que ce sera une époque de repos, d'amour et de bonheur. Si j'avais eu à ma disposition cette jeune fille dans le temps où les intrigues absorbaient toutes mes réflexions, je l'aurais subjuguée en peu de jours, j'aurais profané cette faible fleur ; et comme un insensé, j'aurais fait un rire diabolique en défiant le Créateur de m'envoyer une femme supérieure à son sexe. Je ne voyais pas alors que c'était mon souffle impur, et le contact des matières pernicieuses dont tout mon être est composé, qui rendaient ces créatures débiles semblables entre elles en les flétrissant dès le premier jour. Le cœur d'une femme peut, au contraire, avoir mille aspects variés ; mais il est comme une cire légère qui reçoit l'empreinte de ce qui le touche. Le libertinage est une lèpre qui se gagne en quelques heures, et quand nous osons décréter que toutes les femmes en naissant portent les germes de ce mal, le ciel devrait nous écraser comme des reptiles échappés de l'enfer. Les femmes sont ce qu'on les fait : qu'il naisse un nouvel Abélard, et cet homme rencontrera une autre Héloïse. Il ne fallait pas moins qu'une catastrophe comme celle qui m'a renversé pour que ces réflexions me vinssent à l'esprit. Dieu veuille que mes idées en restent au point où les voici ! Cependant un doute cruel me travaille par moments ; une voix sinistre et sardonique me crie : Lauzun, souvent déjà tu as cru follement aimer pour la vie ; souvent tu as cru rencontrer des anges de lumière, envoyés exprès pour t'enlever dans des régions inconnues. Dès que tu as étendu les bras, tu as senti l'écaille rude et grossière d'un monstre informe ; rappelle-toi la fable des sirènes.

Ce n'est pas pour les femmes comme celle que j'aime aujourd'hui que les poètes ont imaginé ce sublime symbole. En un mot, j'aime ; je crois être fixé pour longtemps, sinon pour toujours, et je me sens plus de confiance dans les bontés de la Providence pour l'homme que je n'en eus jamais aux plus beaux temps de mes triomphes.

Me voici muni d'une belle dose de patience, pour supporter les ennuis de la prison ; et voyez jusqu'où je pousse cette vertu : lorsque je me retrouvai seul, j'adressai un regard de reconnaissance et de tendresse aux pierres insensibles, qui s'arrondissent en voûte grossière au-dessus de ma tête.

— Mon Dieu ! dis-je avec passion, insensé est celui qui voudrait vous pénétrer ! Si je n'avais pas échoué dans mon ambition, si je n'avais pas été me briser contre l'implacable haine du roi, je ne serais point ici où le bonheur m'attendait. Gloire à vous ! ce que vous faites est bien fait. Il est certain que tout est pour le mieux. Voilà, direz-vous, un langage d'amoureux, et Dieu sait combien cet amour durera. Baraille, mon ami, Dieu sait aussi ce qui m'est réservé dans l'avenir, et les trésors de sa bonté sont inépuisables. Bonsoir donc, lieutenant !

je m'endors extrêmement satisfait de me savoir capable de sentir un amour pur. Tout est pour le mieux, vous dis-je.

XVII. — Le mauvais naturel revient au galop. — Plus d'amours platoniques. — Grandes machinations dans un cercle étroit. — Préparatifs de guerre contre un faible ennemi. — Petit hasard qui cause un violent désespoir.

Mon cher Baraille, vous seriez bien étonné, si vous appreniez quels doux sentiments ont pris leurs ébats dans mon cœur, pendant ces trois derniers mois. J'ai craint vraiment de vous inspirer une méprisante pitié, c'est pourquoi j'ai cessé de vous écrire; et puis j'étais dans un calme si parfait, que je préférais garder les distractions épistolaires pour des temps plus mauvais. Que vous aurais-je dit? que mon âme était semblable à une verte prairie où les pensées les plus fraîches venaient se reposer en folâtrant comme de petits enfants? ou bien je vous aurais fait le récit de scènes de famille aussi patriarcales qu'édifiantes, comme les lectures pieuses, poétiques et autres, les petits badinages innocents avec approbation d'un père indulgent plein de convenances? Parfois il se serait trouvé quelques détails de dialogues, regards et mouvements amoureux, mais d'une céleste pureté.

N'auriez-vous pas été saisi aux cheveux par l'intérêt le plus vif, si je vous avais conté comment un soir, après les extases silencieuses et la contemplation de l'objet aimé, j'avais osé prendre une main sacrée pour y déposer un baiser ardent et respectueux? Oh! oui, votre cœur militaire, mon cher lieutenant, aurait battu de plaisir; vos yeux, dont le regard annonce la force, se seraient remplis de larmes... arrachées par un bâillement, et pour peu que j'eusse ajouté, avec le style des amours de Caliste et Lysandre, une description abrégée, en quatre pages, de cette main mignonne, on n'aurait pas pu vous réveiller d'un mois.

— Assurément, auriez-vous dit, les pensées les plus pures croissent pêle-mêle dans l'âme de Lauzun comme des fleurs dans un parterre; que dis-je, pêle-mêle? elles y viennent en ordre avec la symétrie la plus exquise, et les voici devant moi, classées savamment et revêtues de leurs étiquettes.

Brave Baraille, comme il est vrai qu'au milieu d'une troupe d'enfants prenant la récréation sur l'herbe de la prairie, il se trouve toujours quelques garnements d'un mauvais naturel qui corrompent les autres, si on ne les surveille; de même, parmi les sentiments superflus qui badinaient dans le jardin de mon cœur, avec la grâce du président Tambonneau faisant lui-même ses vendanges; parmi eux, dis-je, il s'est trouvé de mauvais drôles qui ont gâté toute la bande naïve. Au lieu d'aimables petits garçons bien sages et qui ne raisonnaient jamais, ce sont aujourd'hui des vauriens, voleurs, avides, menteurs et insolents comme des démons.

N'allez pas vous imaginer au moins que mes amours avec la divine Cécile soient plus coupables qu'au premier jour: la chère petite ne sait encore rien des changements survenus dans mon cœur, et je prévois qu'il ne me sera pas facile de vaincre ses préjugés.

Comment n'ai-je pas deviné ce qui m'arrive? Les liaisons commencent de mille façons diverses, aurais-je dû me dire, mais elles finissent toutes de même.

Si nous étions assis ensemble, le lieutenant et moi, dans mon hôtel du Marais, et qu'après avoir gorgé nos estomacs d'excellentes boissons, nous nous fussions perdus à travers un bois épais de spéculations, je vous proposerais de résoudre ce problème: Il y a une semaine au plus, je trouvais un plaisir inouï à passer de longues soirées dans la seule contemplation d'une jeune fille; si j'avais reçu du ciel un tempérament calme comme le poète Pétrarque, j'aurais été emporté pour la vie sur la monture ailée des anciens, et vous n'auriez plus tiré de moi autre chose que des sonnets. Il suffisait de quelques regards tendres et de serremments de mains timides pour satisfaire mon amour. Je restais modestement assis à débiter des hyperboles en regardant le ciel, ou bien en jouant avec mes bagues, comme feront les bâtards adultérins du roi, quand ils seront archevêques à vingt ans, et qu'ils voudront confesser les dames. A présent ces plaisirs sont devenus pour moi des supplices intolérables. Je ne puis plus regarder la figure de la petite sans être brûlé de désirs terribles; je ne puis voir sa taille légère à la portée de mes bras, sans être tenté de la saisir. Ajoutez à cela que, dans mes rêves, je n'ai plus le même respect pour son angélique image, et que déjà mon noir cerveau a osé machiner des plans de séduction... Si donc le lieutenant était près de moi dans la situation que je disais tout à l'heure, voici le problème que je soumettrais à ses lumières: Dans laquelle de ces deux phases si différentes l'amour de Lauzun pour Cécile est-il à son plus haut point?

— Dans la dernière, dirait Baraille, qui n'aime pas les fadaïses. L'amour platonique n'est que le germe de l'amour véritable, et les puérilités qui l'accompagnent ne sont que les symptômes de la conception. — Point du tout, s'écrierait Lauzun, de peur que la discussion ne vint à tomber. Le vrai amour brille avec éclat pendant la première phase, et les ardeurs funestes qui commencent à la seconde sont le signe certain qu'il va mourir prochainement avec le délire de la fièvre.

Ceci nous conduit par une pente agréable à définir l'amour. Nous l'expliquons chacun à notre manière, et la conversation dure ainsi

jusqu'à minuit, ou plutôt jusqu'à ce qu'on apporte la septième bouteille, qui nous met d'accord en nous privant de toute raison; puis nous nous endormons comme le Seigneur, qui a daigné prendre du repos après avoir créé l'homme à son image.

Le lieutenant sait qu'il serait facile à un homme de ma trempe de verser ses poisons sur ce petit être fragile; mais qu'y gagnerais-je? Il ne me resterait bientôt plus entre les mains qu'une créature semblable à nos sirènes. Il faut cependant avancer en dépit de tous mes scrupules. Je marche le plus lentement que je puis; mais enfin chaque jour je fais un pas nouveau vers un but connu. Le dénouement ordinaire est inévitable: tôt ou tard il arriverait un jour où cette jeune fille sentirait le besoin d'être une femme, où la nature ferait entendre impérieusement sa volonté. Nous verrions alors l'enfant timide chercher l'ombre et la solitude, pleurer et soupirer sans fin, passer de l'exaltation à une apathie profonde, et promener autour d'elle des regards sombres et inquiets, comme pour chercher la cause de ses souffrances. Les amours ingénues s'envoleraient loin de ce jeune cœur avec la rapidité des oiseaux rendus à la liberté.

Maître Saint-Mars me laisse chez le surintendant jusqu'à neuf heures du soir. Or, vers sept heures, le bon M. Fouquet va s'agenouiller sur un prie-Dieu, tout au fond de sa chambre à coucher. La porte reste encore ouverte; mais la confiance et l'intimité qui s'établissent toujours plus solidement entre nous, permettront avant peu au sage vieillard de s'enfermer pour éviter toute distraction dans son saint recueillement. A chacune de mes visites, j'ai ainsi une grande demi-heure de tête-à-tête avec Cécile. Quelquefois il arrive que nous continuons la conversation commencée, comme si nous n'avions rien de confidentiel à nous dire. Souvent nous parlons à voix basse des événements passés, de mes intrigues ambitieuses, et surtout de l'ancienne passion enfantine de Cécile pour le courtisan Lauzun. C'est là une petite histoire que je ne puis me lasser d'entendre. Nous admirons ensemble l'enchaînement des événements bizarres qui nous ont réunis.

Un soir que ma Cécile m'avait forcé de lui raconter toutes les circonstances de mon mariage, la pauvre fille, quoiqu'elle sût d'avance quelle serait la fin de mon discours, ne put s'empêcher de pleurer outre mesure quand j'en vins à parler d'une certaine chapelle où un prêtre avait officié devant Lauzun agenouillé près de la cousine du roi. Je fus désolé d'avoir fait saigner aussi inutilement ce cœur sensible, et me voilà aux genoux de Cécile, prodiguant les serments, les caresses et les consolations de toutes sortes. Les pleurs s'arrêtèrent; j'implorai un pardon qui m'a cent fois été accordé: quelques tendres baisers furent échangés. Mon sang s'échauffant, je saisis fortement la faible fille, et je tins mes lèvres si longtemps appliquées sur sa charmante bouche qu'elle ne put s'arracher de mes bras avant l'arrivée du surintendant.

A la visite suivante, je trouvai la chère petite excessivement sérieuse. La sévérité redressait son dos gracieux; un air de froideur et de réserve paraissait dans ses moindres mouvements.

— Je ne veux plus que vous m'embrassiez, m'a-t-elle dit sitôt que nous avons été seuls. Il faut que je vive en paix avec ma conscience, et depuis trois jours elle m'a bien tourmentée. Aimons-nous; mais qu'il n'y ait rien de coupable dans notre liaison, sans quoi vous feriez de moi la plus malheureuse des femmes. La sagesse et la tranquillité d'esprit vont ensemble, la sagesse est donc le plus précieux des trésors.

Comme les idées éclosent promptement dans la cervelle d'une fille qui aime! Qui donc lui a enseigné, je vous le demande, ce que c'est qu'une liaison coupable, et à quel moment l'amour cesse d'être innocent? a-t-elle deviné cela toute seule?

— Ma bien-aimée, répondis-je en l'entourant de mes bras, c'est prouver que vous m'aimez bien peu que de montrer cette susceptibilité pour des misères. Tout est permis quand la passion vous pousse, et si la conscience se mêle de ces détails, c'est que l'amour est bien maigre et bien chétif.

Elle fit un pas en arrière avec une fierté charmante.

— Vous n'oserez cependant assurer que vous ne croyez pas à mon amour, monsieur de Lauzun! — Je l'oserais parfaitement, mademoiselle. — Ah! mon ami, dit-elle en se rapprochant un peu, voilà que vous mentez, et c'est une chose affreuse. Parlez-moi donc avec raison et sincérité; montrons-nous l'un à l'autre le fond de nos cœurs. Je vous dirai sans détour que je crains par-dessus tout de perdre votre tendresse, et pourrai-je la conserver longtemps si vous cessez de m'estimer? Vous êtes ici pour bien des années sans doute, ménagez-vous le mince bonheur de m'aimer le plus longtemps possible.

Cette fille est pleine de sens; trop de précipitation m'enlèverait plusieurs mois de plaisir. L'ingénieuse créature posera ses petits pieds sur tous les degrés, dans la marche de sa résistance, et moi, dans les progrès de la séduction, je ne pourrai enjamber par-dessus un seul échelon. Combien de fois ne me suis-je pas plaint de ne trouver dans la possession qu'un faible plaisir auprès de celui que semblait promettre la personne aimée par ses débats et ses scrupules? Les femmes qui s'estiment valoir un trop haut prix s'exposent à faire naître d'étranges réflexions chez leur amant quand vient l'heure où l'on fait ses comptes. Leurs trésors sont si connus qu'il faut toute notre masculine sottise pour que nous nous allions brûler mille fois à la même chan-

delle, croyant toujours découvrir de nouvelles merveilles dans chaque objet nouveau. C'est par une adorable permission du ciel qu'il en est ainsi, car il ne resterait plus à l'homme sans illusions qu'à se donner en pâture aux corbeaux.

Qui a plus que moi le droit de prétendre à la connaissance des femmes? Qui a su plus habilement que moi extraire de ce fruit tout ce qu'il contient de délicieux en laissant aux autres l'amertume? Que de fois aussi j'ai senti la tentation de briser la coupe dorée qui m'avait paru renfermer une céleste liqueur, et qui ne m'avait offert qu'une fade potion! Cependant me voici poursuivant une nouvelle chimère avec plus d'ardeur, plus de confiance que jamais! Oh! non, Cécile ne me trompera pas, et le Créateur lui a fait de plus riches dons qu'aux autres; il ne m'aurait pas amené près d'elle par de si tortueux sentiers, ni au prix de ma fortune, s'il n'avait su me jeter dans un puits où se cache la plus précieuse des perles.

Vous comprendrez à quel point je suis amoureux, en voyant que ces belles réflexions, faites à loisir dans ma prison, ne me servent plus à rien quand je suis près de ma bien-aimée; qu'une funeste ardeur me pousse alors par les épaules, et m'excite à me voler à moi-même la moitié de mon bonheur en précipitant les choses. La brutale engeance que les hommes!

Mais revenons à Cécile. Elle eut à peine achevé ses sages remontrances, avec un petit air de douceur et de dignité, que l'incorrigible Lauzun sentit jusque dans le bout de ses doigts l'envie de commencer un furieux assaut. Vite il étala sur son traître visage une couche de tristesse amoureuse, et prit ses manières tendres et familières en s'asseyant sur le bras d'un grand fauteuil où se tenait la jeune fille.

— Ame de ma vie! dit-il avec l'accent le plus passionné, vous ne savez pas que mon amour devient une source de chagrins pour mon pauvre cœur; et vous ne voudriez pas me voir plus malheureux que si vous n'étiez jamais venue dans cette prison. N'est-ce pas, ma Cécile, tu ne voudrais pas ajouter à ma misère et à mes souffrances; et pourtant, depuis quelques jours, je souffre mille morts. — Mon Dieu! répondit-elle avec effroi, quel nouveau malheur est donc arrivé? qu'avez-vous encore? — L'ennui me tue; les désirs les plus terribles enflamment mon sang. Je n'ai plus un instant de repos; je maudis le ciel et l'existence. — Hélas! que faire, que faire? Ce n'est pas là ce que j'espérais. — Toi seule, tu peux me sauver, en apaisant cet amour qui me dévore comme un affreux poison.

Baraille, je balbutiais, et la passion qui faisait trembler mon corps, causait à la pauvre Cécile une naïve frayeur; mais ce corps agité se penchait de plus en plus sur la tendre fille. Mes mains tremblantes empiétaient audacieusement sur les trésors de sa beauté; ma bouche plaintive ferma la sienne. La terreur qu'inspire toujours un premier combat put seule lui donner assez de force pour m'échapper.

— Quelle odieuse trahison! s'écria-t-elle en s'éloignant de moi. Apprenez que je saurai arracher de mon cœur cet amour dont vous vous croyez certain et dont vous abusez perfidement. Oui, je le saurai. Ne vous imaginez pas, monsieur le comte, que je sois ici pour vous rendre vos passe-temps de cour; oh! ne vous imaginez pas cela!

Cette colère adorable me rendit tout d'abord perclus des pieds à la tête; et puis la céleste fillette me parut si belle que l'usage de mes membres me revenant, je fut sur le point de battre des mains. Puis tout à coup, en la voyant élever en l'air un doigt menaçant et se redresser sur la pointe de ses pieds, je crus avoir devant moi un ange offensé, prêt à déployer ses grandes ailes blanches pour retourner l'habit se blottir tout ému dans le giron paternel du Tout-Puissant.

Si j'avais eu affaire à l'une de ces rieuses beautés de Saint-Germain, qui pratiquent en secret le vice avec élégance et raffinement, elle n'aurait pas manqué l'occasion de humer un plaisir relevé par une circonstance d'aussi bon assaisonnement que la présence du pieux Fouquet, disant ses paternôtres au fond d'une salle dont la porte était entrouverte.

Le retour du surintendant mit fin aux débats amoureux. Cécile me témoigna pendant tout le reste de la soirée une froideur pleine de fierté. La sévérité de ses regards me pénétra d'une crainte réelle; en vérité, mon ami, j'étais humble et je dus lui paraître repentant. Quand je pense à ce victorieux et souverain ascendant que l'innocence peut prendre sur un être inflexible comme moi, je me dis que dans mes nombreuses victoires il ne me restait que peu de chose à faire, après le travail de quelque diable qui m'avait sans doute préparé les voies; et je soutiens que la plupart de celles qui prennent le beau nom de victimes se réjouissent de pouvoir rejeter sur nous l'apparence des torts, tandis que leur vertu est prête à choir comme un fruit mûr, et que leur propre corruption fait plus de chemin que la nôtre.

Il est fort heureux que je n'aie pas réussi dans mes entreprises contre Cécile, car tout le plaisir d'une pareille conquête est dans la persuasion, nullement dans la surprise ou la violence. J'employai le plus triste et le plus touchant des accents pour dire à ma bien-aimée en la quittant :

— Que le ciel vous pardonne les chagrins que vous ajoutez aux maux dont je suis accablé!

Les femmes, ces créatures délicates, se persuadent trop aisément qu'on ne pourra jamais s'arracher de leurs fiets. Elles ne croient pas s'enchaîner elles-mêmes par le plaisir qu'elles trouvent à regarder

celui qui s'agite sous leurs yeux, comme une mouche dans une toile d'araignée; mais l'habitude les enlace de mille plis, et fait bientôt une impérieuse nécessité d'un délassement sans importance. S'il arrive qu'un beau jour, l'amant qu'on croyait avoir garrotté solidement, feigne d'avoir brisé ses liens et s'éloigne d'un air dégagé; si cet amant a le courage, quoi qu'il lui en coûte, de ne plus revenir sans être appelé formellement, alors la pauvre abandonnée voit clair dans son cœur: elle dépose son orgueil, comme les clefs de la ville assiégée qu'on présente à l'ennemi dans un beau plat d'argent, et vous voyez dicter les conditions de paix par l'amant, qui, deux heures plus tard, serait peut-être venu se déclarer prisonnier à discrétion en s'humiliant auprès de sa belle. Ainsi l'amour ne vit que de ruses.

Pour moi, vous savez que lorsqu'une femme prenait trop de goût à me faire languir, je courais aussitôt près d'une autre en feignant de me consoler amplement des rigueurs de la première. Les parlementaires et les lettres arrivaient bientôt, et la fière citadelle ne tardait pas à capituler. Ce moyen ne m'a jamais manqué. Vous ne comprenez pas, sans doute, comment j'aurais pu utiliser cet article des tables de l'amour au milieu de la solitude de Pignerol. Trouver une rivale pour l'opposer à Cécile, n'était pas, en effet, chose aisée. Je déclarai donc que j'étais uniquement livré au désespoir, et je ne témoignai plus d'autre envie que de prendre pour unique maîtresse le squelette de la mort.

Quand on se présenta pour me conduire chez Fouquet, je fis réponse que j'étais indisposé, que je préférais rester dans ma chambre. A la seconde proposition de sortir, je déclarai être accablé d'ennui au point de ne pouvoir souffrir aucune société. La troisième fois j'assurai que j'étais malade. Je priai Saint-Mars de porter mes compliments au surintendant, et de dire à Cécile que mon mal venait d'un grand froid qui m'avait frappé en causant avec elle. Pendant huit jours encore après cela je restai enfermé.

Je me reprochais cet indigne manège, lorsque enfin je reparus devant ma chère Cécile, et que je vis la pâleur et la tristesse sur son visage. J'aurais voulu me jeter à ses genoux et avouer mes coupables artifices. Elle m'aurait tout pardonné, j'en suis sûr, et j'aurais sur la conscience une fausseté de moins. Quelques mots échangés contre une fenêtre, m'apprirent que la pauvre fille était vaincue, domptée, livrée à ma merci. Mais applaudissez à ma délicatesse, honnête Baraille: au lieu de profiter de mon ascendant, je passai l'instant du tête-à-tête modestement assis près d'elle à tenir ses petites mains dans les miennes et à lui promettre de ne plus la quitter. Elle sera à moi quand je voudrai. La persuasion aura tout fait. Je me ris de vos duchesses à franges et de vos princesses jouant de l'éventail sur les chaises. Je dédaignerais même les royaux appas d'une belle ayant le siège à dos: oui, lieutenant. Je ne voudrais pas d'un royaume au prix de ma Cécile. Oubliez-moi, ingrat; oubliez-moi dans mon malheur. Je chante gloire à Dieu! au fond d'une cave. Je bénis la main osseuse de l'envie et les ongles aigus du despote. Que le ciel vous tienne en joie, comme moi. C'est demain que je retourne chez Fouquet!...

O rage! fureur! tempête! je suis joué, bafoyé par le hasard! Mon bonheur m'échappe; après tant de soins pour le bien conserver, et le cueillir au point de sa parfaite maturité, il m'échappe! Le sort m'a suspendu devant les yeux un fruit d'une exquise saveur dans l'instant où la soif brûlait mon gosier, pour le retirer malicieusement lorsque je croyais le saisir. Le ciel me conspue, vous dis-je; c'est moi, moi qu'il ose choisir pour but de ses railleries! O belître que je suis, d'avoir pris pour de sages combinaisons ce qui n'était que le caprice d'un destin aveugle! Je bénissais la main invisible qui me poussait à travers champs, et j'étais le jouet d'une facétie ridicule. Oh! l'horrible chose que le métier de dupe! plutôt mille fois être un scélérat!

A peine étais-je entré ce matin chez le surintendant, à peine avais-je eu le temps de lire dans les yeux inquiets de la tendre Cécile l'agitation que lui causait la pensée des sacrifices promis, que nous entendîmes au dehors un bruit de pas précipités dans les escaliers. Les portes s'ouvrent: Saint-Mars annonce au surintendant l'arrivée de sa femme, munie d'une autorisation d'habiter Pignerol. Madame Fouquet se présente presque aussitôt. Voilà une scène de famille attendrissante dans laquelle je joue le sot rôle de spectateur. Cécile pleure de joie, tandis que je suis prêt à trépigner de colère; Fouquet remercie le ciel, et moi je blasphème sous mes moustaches. On me présente: c'est M. de Lauzun, dit-on, prisonnier, malheureux comme nous et qui nous tient compagnie. Je salue courtoisement, et déjà les regards soupçonneux de la vieille dame se promènent sur la jeune fille et sur moi.

— Mais quel démon a donc jeté cette femme dans mon chemin? dis-je avec rage tout bas, tandis que Cécile s'écrie: Quel bonheur!

Jamais, non, jamais je n'ai passé une si mortelle journée. La prudente mère, pour commencer, ne nous a pas quittés d'une minute. Le plaisir de revoir sa famille l'empêchait de sentir la fatigue du voyage.

Quand le surintendant se retira dans son oratoire, mon cœur fut prêt à éclater comme une bombe. Cécile, voyant mon dépit, se mit en frais pour dissiper mes ennuis par une charmante gaieté, ce qui ne me consola pas le moins du monde. Baraille, si j'apprends un jour que vous avez ri de mon malheur, je vous étranglerai. Vous ne savez pas avec quelle amertume un prisonnier sent la moindre contrariété. Vous, qui avez mille moyens de vous distraire d'un pareil chagrin, vous ne

pouvez comprendre ce qu'il y a d'affreux à se voir enlever un bien si longtemps et si ardemment désiré. Que me reste-t-il à présent ? Les noires murailles de ma prison et la permission de damner mon âme par les blasphèmes.

Etre heureux dans ce cloaque en dépit de toute la terre, c'eût été le plus beau des miracles. La fortune a vu cela du haut des nuages, et la prostituée a tout remué pour me frapper encore une fois à travers les grilles et les pierres. On ne me prendra plus à la remerciement légèrement : quand elle me servirait tout ce que peut désirer un homme insatiable, quand elle se déclarerait mon esclave, quand elle rassemblerait autour de moi toutes les jouissances de la terre et qu'elle en inventerait de nouvelles à mon usage ; quand elle jetterait à mes pieds les couronnes des sept royaumes et qu'elle me donnerait la puissance de Mahomet, le brèche-dent, elle n'obtiendrait plus de moi un simple signe de satisfaction.

Satan et ses flammes sont dans mon cœur ; je souffre à la fois tous les maux humains, ma cervelle est la boîte scellée de Pandore. Une seule fois en ma vie j'ai montré des scrupules, du respect pour l'innocence, une molle hésitation, une confiance bénigne dans le sourire trompeur du destin, et voilà comme il m'encourage ! Oh ! la leçon me profitera, je vous le jure.

Je fus un triple sot de vous parler de mes amours avec une pitoyable légèreté. Cette affaire était sérieuse ; j'aime Cécile à la fureur. Je le sens à présent que je la perds, je l'aime horriblement, vous dis-je, et votre ami est au désespoir.

XVIII. — Entrevue de deux amis. — Lettre du fidèle Baraille. — Désordre parmi les dames. — Campagne brillante. — Gloire acquise à bon marché. — Danger comme on en peut courir.

Certains philosophes qui ne s'embarrassent guère de passer pour des rêveurs, et qui n'aiment point à tourner en ridicule ce qui peut élever et ennoblir l'homme, croient à un sens intime qui se manifeste rarement, et qu'on rencontre seulement dans les organisations supérieures ou délicates. Quand on leur parle de rapports mystérieux qui se sont établis entre certaines personnes, malgré les obstacles du temps et de la distance, ils ne mettent pas légèrement sur le compte d'un hasard capricieux ce qui sort d'une mine profonde et inconnue. Ils n'oseraient pousser le rire homérique, dont les sots et les êtres grossièrement confectionnés sont trop prodigues. Ils disent que le mot de pressentiment, qui se trouve dans toutes les langues, n'est pas un vain assemblage de sons, et que celui qui l'a prononcé pour la première fois avait en lui des facultés que la foule ignore. Il n'appartient pas à un narrateur honnête de vouloir professer devant son lecteur, aussi, nous nous bornerons à conter les faits tout simplement, et nous laisserons les opinions libres.

Lauzun, assis au fond de sa prison, était plongé un matin dans cet état mixte, entre veille et sommeil, que donnent l'ennui, le découragement et la lassitude d'esprit, le menton sur sa poitrine, les paupières à demi fermées, le corps affaissé, les jambes étendues ; ses sens avaient suspendu toute communication avec les objets extérieurs. La forteresse s'évanouit dans les airs, et fut remplacée par la maisonnette de l'île Saint-Louis. Les murs noirs et couverts de salpêtre étaient disparus ; Lauzun se croyait entouré des meubles élégants, des coussins moelleux où tant de fois il s'était reposé des fatigues de cour : il croyait que Baraille allait venir. Dans ce moment, trois personnes qui marchaient dans les corridors de la prison à une heure qui n'était pas celle ordinaire des visites, s'arrêtèrent devant la porte du prisonnier : une clef entra dans la serrure.

— Baraille, est-ce toi ? s'écria Lauzun en s'éveillant. — Lauzun, te voilà donc ? répondit le lieutenant des gardes en s'élançant dans la chambre ; et Baraille pressait réellement son ami dans ses bras à l'étouffer, pendant que le gouverneur débitait les phrases d'introduction préparées d'avance, et qu'il ne fallait point laisser perdre. — Voyons, balbutia le lieutenant, voyons ta figure. Oh ! cela me fait du bien. Vive Dieu ! il a l'œil vif, les joues pleines comme autrefois ; un beau cavalier, s'il y en eut jamais ; le chagrin ne l'a pas trop maigri. Nous aurons encore d'heureux jours ! entends-tu, Lauzun ? Ah ! je vais donc savoir ce que renferme ton pauvre cœur ! que j'embrasse cette tête frappée de la foudre. — Allons, asseyez-vous, Baraille. — C'est cela, parlez-moi, parlez-moi, mon cher Lauzun. — Que signifie votre présence ici, mon ami ? seriez-vous en prison ? — J'ai eu l'honneur de vous dire à l'instant, interrompit le ponctuel Saint-Mars, que le chevalier Baraille avait obtenu la permission de conférer avec vous pendant deux heures. — Deux heures seulement ! ô ciel, rien que deux heures ! — Deux heures entières, monsieur le comte. — Eh bien ! laissez-nous, monsieur. — Impossible, monsieur le comte : l'ordre du roi porte que je resterai présent à l'entrevue. — C'est différent ; reprenons nos esprits, mon ami, et parlons un peu notre langage intime. Vous savez que deux des sœurs infernales sont en guerre dans la personne du maître et la mienne. — Oui, l'envie dans le cœur du maître, et la vengeance dans le vôtre. — Prenez garde, Baraille ! pourquoi traduire mes paroles, et les mettre à la portée des oreilles béotiennes ? — Que disent-ils, murmura Saint-Mars ? à quoi vont-ils passer leur temps ? — Vous apprendrez avec plaisir, reprit Lauzun,

que Tisiphone m'a choisi pour domicile. — Sans doute, elle vous préservera de l'abattement ; mais qu'il vous faudra la cacher longtemps ! — Mon ami, je la tiens au fond de la cave. Je l'en sortirai quelque jour pour lui sauter sur les épaules. Je courrai le monde avec cette monture terrible, et mes éperons se rouilleront dans ses flancs. — Fort bien ! j'aime à vous voir plein de courage. — En attendant, Baraille, la vieille avec ses serpents me cause une soif cruelle, et je n'ai rien à boire. — Patience, patience.

Saint-Mars regarda aussitôt une bouteille et un verre placés sur la cheminée, et murmura :

— Que lui faut-il donc ? je n'ai pas de meilleur vin à ma table. — Dites-moi, reprit Lauzun, s'il y a quelque amendement dans les honteuses passions du soleil ; si bientôt sa rancune se dissipera ? — Je crains fort qu'elle ne dure longtemps encore ; mais vous trouverez des détails à ce sujet dans un certain papier... — Silence ! j'en ai sur moi copie, comme dit l'Intimé, ou plutôt j'ai le pareil à votre adresse. En attendant l'occasion de faire cet échange, dites-moi s'il n'est pas survenu quelque chose de nouveau dans ma famille ; non point celle que tout le monde me connaît, mais bien ma famille secrète. J'avais l'espérance, en partant, de laisser un gage précieux d'amour à une illustre personne ; vous m'entendez ? — Votre espoir s'est réalisé : elle est mère. — Oh ! que m'apprenez-vous là, Baraille ? savez-vous que c'est une chose décisive ? Un rejeton ! vive Dieu ! c'est très-bien cela, c'est magnifique, mon ami. La grande personne mérite mes éloges et mes tendresses ; vous l'embrasserez, et lui ferez compliment pour moi, Baraille. Un rejeton ! récitez, récitez le second vers de l'Andromaque de Jean Racine.

Lauzun courut dans la chambre en bondissant, et le gouverneur fit signe à Baraille que c'était un triste spectacle de voir ce pauvre prisonnier perdre la raison par excès de joie.

— Une seule question, Baraille, poursuivit Lauzun en s'arrêtant. Le rejeton sera-t-il le vengeur de son père, ou seulement l'héritière des maternelles faiblesses ? — Hélas ! mon ami, on en fera quelque jour une abbesse. — J'aurais préféré que ce fût un raffiné duelliste ; mais enfin la petite sera longtemps mineure, et ses biens ne peuvent pas encore lui être ravis. J'espère que le mot de confiscation n'a pas été prononcé contre le père ? — Nullement ; sa fortune est encore intacte. — C'est une belle fortune, ô Baraille ! cet homme-là pourra tout entreprendre avec ces ressources prodigieuses. Avouez qu'il a su élever un édifice colossal malgré les tempêtes et les ouragans continus qui l'assiégeaient. — Hélas ! mon ami, n'en doutez pas, cet homme payera cher sa délivrance. L'éclat de sa fortune blesse les yeux du maître ; on convoite ses biens de tous côtés. On flatte sa femme, on promet à la pauvre éplorée de lui rendre un homme qu'elle aime passionnément, mais on imposera de dures conditions. Il faudra déchirer des contrats, annuler des donations. — Une rançon, Dieu juste ! sommes-nous en Barbarie ? Le soleil s'est-il fait corsaire ? Et l'homme dont il s'agit garderait quelques scrupules, quelques mesures dans sa vengeance !... Oh ! qu'il retrouve donc un jour l'usage de ses membres, le grand air, le loisir de se promener la nuit dans les bois... Qu'on le voie passer, la tête penchée vers la terre, l'esprit plein de sombres projets... Alors le fidèle Pylade préparera ses larges mains pour l'œuvre des œuvres. — Elles sont prêtes, Lauzun ; mais il faut avant cela qu'elles se joignent dans une posture suppliante, qu'elles présentent des requêtes, qu'elles grattent les portes des salles d'audience ; puis elles briseront des liens. Elles tireront l'épée pour la vengeance ; et plus tard, elles n'auront plus qu'à vider les flacons, semer de l'or, faire des signes impérieux et applaudir l'homme dont nous parlons. — Quel peut-être, pensa Saint-Mars, ce troisième personnage dont ils s'occupent ainsi ? — A présent, poursuivit Baraille, convenons des démarches à faire pour votre délivrance. — Ne parlez que de ma santé. Dites que depuis un an qu'on me laisse dans ces cachots humides, je suis accablé de douleurs par tous les membres, et que j'ai surtout un bras absolument perdu. Le chevalier de Saint-Mars est heureusement ici pour affirmer que c'est une chose exacte. Il vous dira même que les mauvais médecins de ce pays n'ont rien compris à mes maux. Suppliez donc le roi d'envoyer un des savants praticiens de Paris. Ayez soin de causer avec le docteur, très-longuement, de toutes mes souffrances. Parlez-lui de ma libéralité d'une façon qui l'étonne ; il faut qu'il soit satisfait de son voyage, et moi aussi. Le médecin sera si habile qu'après une heure seulement de conversation avec vous, il devinera d'avance le régime qui me convient, et en arrivant à Pignerol, d'un coup d'œil il verra que je suis un homme mort si on ne me donne un appartement plus grand, plus sain, plus éclairé ; il ajoutera que je ne puis me guérir entièrement qu'en prenant des bains d'eaux minérales à Plombières ou à Bourbon... Vous m'entendez ? — Parfaitement ; il dira tout cela, sans aucun doute... Si pour fléchir la colère du maître il faut abandonner une partie de vos belles terres, dites-moi jusqu'où pourront aller vos sacrifices. — Oh ! là-dessus, Baraille, ne prenez aucun engagement ; ayez un air d'insouciance lorsqu'on avancera la sonde sur ce point. Dites que je ne tiens pas plus à l'une de mes principautés qu'à l'autre, et vous ne mentirez pas, car je les chéris toutes également. Dites surtout qu'on doit s'adresser à moi-même pour de telles négociations ; que le désir de la liberté me fera sacrifier peu de chose, tandis que pour regagner l'amitié de Sa Ma-

jesté je jetterais au vent toutes les richesses de la terre. — Fiez-vous à moi.

— Messieurs, interrompit le gouverneur, le temps fixé pour la durée de votre conférence est écoulé; il serait à propos de vous séparer. — Le chevalier de Saint-Mars ne parlerait pas ainsi, répondit Lauzun, si vraiment les deux heures étaient passées. Je connais son exactitude, et plutôt que de nous permettre d'achever une phrase trop longue, il nous ferait tuer sur la place au coup de l'horloge. — Le roi ne m'ordonne pas d'user d'une si grande rigueur, monsieur de Lauzun; mais si telles étaient ses instructions, croyez que j'y obéirais scrupuleusement. — Vous l'entendez, Baraille. Rendez hommage au dévouement sans bornes du chevalier pour le soleil, et séparons-nous, de peur d'accident. — Que parle-t-il de soleil? pensa Saint-Mars. —



L'ombre de Fouquet n'était pas encore tout à fait disparue, que je m'étais jeté précipitamment aux genoux de la jeune fille.

Embrassons-nous, Baraille. Laissez-moi quelque objet qui me serve de souvenir, comme une maîtresse à son amant; vos gants, votre ceinture de buffle ou l'une de vos bottes. — Je vous laisse mon chapeau: puisse-t-il, par la permission d'un enchanteur, vous transmettre mes pensées à venir! Quant à celles qui sont écloses pendant cette année sous son ombre, votre amitié saura les y trouver avec un peu d'attention et de bonne volonté. Mais vous, qu'allez vous me donner? — Je ne sais; voyons: je voudrais trouver un meuble qui m'eût longtemps servi. Prenez cet écran. Il est d'un travail grossier; mais il a préservé ma tête malade de l'action du feu; je l'ai tenu à la main des journées et des nuits entières. Mes folles espérances, mes douleurs, mes chimériques visions, ont voltigé autour de lui devant ce foyer désolé; mes larmes y ont laissé quelques taches, mes accès de rage l'ont meurtri; prenez cela mon ami et quand vous serez seul, au coin de votre cheminée, vous évoquerez, avec cet écran, les plus secrètes pensées du prisonnier. Elles passeront devant vos yeux à la lueur des flammes, dans un ordre parfait. Adieu, adieu! — Ouais! dit Saint-Mars, seraient-ils fous tous deux?

Comme s'il eût pressenti l'arrivée de Baraille, Lauzun avait depuis peu enfermé ses épitres dans un écran qu'il avait démonté et reconstruit avec un soin minutieux. Après le premier instant de tristesse causé par le départ de son ami, Lauzun dépeça soigneusement le gage symbolique laissé par le lieutenant des gardes. Le chapeau contenait un double fond dans lequel était la lettre suivante:

Cher et malheureux ami,

Je viens enfin d'obtenir du roi la permission de faire quatre cents lieues pour vous voir. Il faut que ce voyage nous soit utile. Vous sortirez de cette crise; gardez-vous d'en douter. Utilisez votre solitude en formant pour l'avenir quelque grand projet. Celui-là, s'il échoue, n'aura pas du moins le défaut de manquer de maturité. Pour ne point vous rouiller, il est important que vous soyez tenu au courant des

événements de la cour. Je vais donc vous conter ce qui s'est passé depuis un an.

Lorsque vous m'avez annoncé votre mariage secret, je n'en ressentis aucune joie, car je n'aimais pas à voir votre fortune dépendre de la discrétion d'un curé ou d'un subalterne. Vous ne m'aviez pas consulté, ce qui excitait aussi mon orgueil à blâmer une mesure où je n'étais point de moitié. En revenant de Bourges à Paris, je ne fis donc autre chose que prévoir dans ma tête les chances mauvaises qui vous menaçaient, et je me plaisais sottement à les regarder comme probables. Cependant je courus tout d'abord à Saint-Germain, où était la cour, et je montai précipitamment le petit escalier de l'Ouest qui conduisait à votre chambre des bâtiments neufs. Quel fut mon étonnement de trouver les portes fermées, et votre appartement dans un silence profond!

— Lauzun serait-il maréchal de France, et Sa Majesté, lui rendant le titre de prince de Montpensier, l'aurait-elle logé avec la royale cousine?

Voilà ce que je pensai sur-le-champ, oubliant mes noires prévisions, et je ne fis qu'un bond jusqu'à l'appartement de Mademoiselle. C'est de la bouche de la princesse que j'ai appris la fatale nouvelle de votre arrestation.

Si j'avais écouté madame de Lauzun, j'aurais passé les nuits et les jours chez elle, tant elle aime à parler de vous. Depuis votre malheur, sa figure a pris beaucoup de tristesse, et son maintien si fier est aujourd'hui plein de langueur; elle représente admirablement la désolation personnifiée. Quand ce méchant singe de Roquelaure la voit de loin se promener avec moi sous les arbres du jardin, il fait des signes de croix et dit aux passants:

— Depuis que Lauzun a disparu, il y a des fantômes à la cour.

Vous étiez sorti de Paris depuis un mois environ, lorsque Dartagnan, qui vous avait conduit à Pignerol, s'en revint à Saint-Germain. Un soir, pendant le souper, Mademoiselle ne cessa de le regarder; puis, en sortant de table, elle fit tant que Dartagnan s'approcha d'elle. Le roi, qui jouait, vit bien ce qui se passait; il tourna souvent la tête vers sa cousine.



La marquise, appuyée sur le bras du comte de Lauzun, se promenait sous les ombrages de Bourbon-l'Archambault.

— Lauzun est un galant homme, disait Dartagnan; nous étions fort mal ensemble depuis longtemps, et pendant le voyage nous sommes devenus bons amis. — Vous étiez mal avec lui! s'écria le roi en interrompant le jeu. Voilà qui m'étonne beaucoup: jamais il ne m'a dit que du bien de vous. — Ah! sire, dit la princesse, puisque ses ennemis rendent justice à son caractère, qu'en doivent donc penser ceux qu'il aimait? — M. Baraille sait cela, répondit obligeamment le roi. Tous les yeux se tournèrent de mon côté; je pris un ton de prédicateur.

— On ne retrouvera jamais le pareil de Lauzun; il donnerait sa vie pour regagner l'amitié de Votre Majesté, et moi, je sacrifierais la

mienne sur l'heure pour que cela fût fait. — Il était l'âme de tous les plaisirs, murmura madame de Noailles. — Jamais je ne vis un garçon si brave, dit le comte de Lorges; il était au feu comme dans sa chambre. — Un cavalier convenable et poli, assura Coïlin. — C'est une grande pitié, s'écria Mademoiselle d'une voix altérée, de voir un gentilhomme de ce mérite traité comme un brigand ou un empoisonneur. — N'avais-je pas *codille*, mesdames? dit le roi reprenant sa partie d'homme?

Mais les deux dames qui tenaient les cartes se trouvaient au nombre de vos meilleures amies, de sorte qu'elles restèrent silencieuses, et le roi ne trouva que des regards mornes en dépit de ses efforts pour ranimer le jeu. La scène aurait pu mieux tourner, si elle avait eu lieu quelques mois plus tard.

Je ne sais si le roi voulut punir les dames de leurs jérémiades; mais le lendemain de cette affaire fut un triste jour pour quelques-unes de vos maîtresses. Guitry, qui vous aime et vous a toujours bien servi, vint me chercher de grand matin. Il me dit avec un air d'effroi que votre fortune touchait à une crise terrible. Le scellé posé sur vos papiers venait d'être levé, on avait apporté dans le cabinet du roi deux caisses pleines de lettres, de portraits de femmes et de bagues. Heureusement Guitry peut, à l'aide de ses fonctions dans la garde-robe, rôder partout comme un chat; il me conduisit donc par les petits degrés jusqu'au cabinet de travail: il me fit mettre les pieds dans les pantoufles du roi, et me plaça près d'une cloison vitrée d'où je pouvais voir et entendre.

Le roi était seul; les caisses gisaient par terre ouvertes devant lui. Il en tirait les lettres une à une avec soin; il posait sur une table celles qu'il voulait conserver, et jetait les autres dans le feu. Malgré toute la prudence que je vous connais, j'entendis la mort se promener sur ma tête, quand je songai à certaines lettres de ma main qui pouvaient se trouver dans la fatale boîte. Ma mémoire me retraça subitement tout ce que je vous ai écrit en ma vie, et je vis courir sur les murs le mot de Bastille! Un brouillon de lettre, une note égarée pouvaient nous plonger au fond des abîmes pour n'en jamais sortir. J'ignorais que vous aviez donné tous vos papiers secrets à Hesselin, pour les cacher dans les greniers de madame de la Sablière. Jugez de mes transes! l'avenir me montrait deux Baraille fort à plaindre, l'un gardé dans une cage, l'autre fuyant vers la frontière, penché sur la selle de son cheval.

Tout à coup je vis le roi tressaillir à son tour; il tenait un émail fort petit qu'il avait trouvé dans une lettre.

— Quoi! s'écria-t-il tout haut, pas une femme n'a donc pu lui résister! Elle aussi, elle aussi! malheur à ce traître qui m'a trompé! malheur à ce vil séducteur!

Le roi prit lecture du billet; sa figure s'adoucit à mesure qu'il lisait. L'émail se trouva tourné vers moi, et comme j'ai la vue excellente, je reconnus le portrait de la belle Lavallière. Il est fort mal à vous, Lauzun, d'avoir confondu ainsi le présent d'une vertueuse amie avec les souvenirs de vos colombes libertines. Le roi baisa tendrement le portrait et le mit dans sa poche; puis, il continua son inspection, comme le curé dans la bibliothèque de don Quichotte. La plupart de vos maîtresses passèrent dans cette revue. Le roi riait à certaines découvertes; mais il faisait une sombre grimace à certaines autres. Les lettres et le portrait de madame Henriette, par exemple, ne lui causèrent qu'un mince plaisir. Sa Majesté daigna sans doute se souvenir qu'elle courtisait la jeune princesse, lorsque la mort vint couper cette fleur: il est fâcheux pour un grand roi de se voir supplanté par un de ses sujets. Quand vint le tour de la comtesse de

Guiche, le maître, qui a eu de la faiblesse pour cette belle, jeta de colère le portrait sur les chenets. La vanité royale était fort aplatie, car le monarque s'est toujours imaginé que la comtesse était trop heureuse quand il voulait bien lui envoyer par caprice la clef de son cabinet.

L'inventaire terminé, il se trouva sur la table plus de soixante portraits enveloppés soigneusement, de la main du roi, dans soixante lettres autographes pouvant servir de pièces de conviction. Le reste fut anéanti; Sa Majesté se contentait de déshonorer lâchement soixante femmes! le sang me montait aux oreilles. Je ne savais qui m'empêchait d'enfoncer le vitrage d'un coup de poing, et de faire sauter par la fenêtre ce petit homme monté sur de hauts talons, qui se croit maître du monde. Il mettait complaisamment en ordre son arsenal, lorsqu'une dernière lettre échappée au carnage, et qui avait roulé sous un meuble, attira son attention. Il suspendit en hésitant le papier au-dessus des flammes; puis il le retira pour jeter un coup d'œil sur

l'adresse. La majesté fit un bond par excès de surprise. On vit le roi courir par les escaliers, un papier à la main, et se montrer pâle de colère devant la Montespan. Nous suivions à pas de loup, Guitry et moi, comme des chasseurs; nous entendîmes les éclats de la voix du maître et les murmures aigres-doux de la tourterelle accusée. La querelle fut violente, car la marquise parut au grand couvert avec les yeux fort rouges et la face décomposée. Ne m'avez-vous pas assuré qu'il n'y avait eu jamais entre cette belle et vous que des escarmouches amoureuses? La pauvre a donc eu l'imprudence de vous écrire? Qu'elle était loin alors de sa finesse actuelle, et quel coup de maître vous avez fait en gardant ce précieux billet qui a donné tant de soucis à notre ennemi femelle! Que n'avez-vous pu voir comme moi la figure du monarque pendant cette journée! Je triomphais dans mon coin. Ce fut ce jour-là même que je sollicitai la permission de vous envoyer quelque argent; on me l'accorda sans difficulté. La Montespan perdit contenance, quand je prononçai votre nom.

Le roi est trop jaloux de tout mérite et de tout éclat dans autrui pour qu'il fût possible alors de demander votre grâce; l'envie ne quitte plus ce cœur de pierre. Vers

le soir, les gens aux aguets avaient déjà vent des découvertes de Sa Majesté, de façon que celles de vos maîtresses qui avaient su échapper aux regards du public, menacées d'un effroyable danger, prenaient peu de plaisir à la musique du souper. On monta chez la reine, qui se mit à causer avec des dames devant le miroir.

— Savez-vous la nouvelle, ma sœur? dit-elle à Madame; il va être fait justice de soixante hypocrites personnes qui ont passé pour vertueuses jusqu'à présent et qui avaient des liaisons clandestines avec M. de Lauzun.

Les voix ne manquent jamais pour répéter les moindres mots d'une reine. Je vous demande si celui-ci fut longtemps à faire le tour des salons. Le désordre se mit dans le troupeau des pauvres femmes; on ne voyait plus que des yeux inquiets, des joues pâles, des mines rêveuses, des petits pieds qui marchaient en tous sens, des robes qui se chiffonnaient, des plumes qui se balançaient; vingt dames au moins demandèrent aussitôt leurs carrosses et s'en furent à Paris. Le lendemain la fatale liste fut mise en circulation. Les vingt femmes qui avaient disparu, plus compromises ou moins corrompues que les autres, entrèrent au couvent; le reste s'en fut passer quelques mois à la campagne et revint ensuite. La comtesse de Guiche resta fière et imperturbable, sans que personne osât lui rien dire. La duchesse de Valentinois, certaine de la paisible humeur de son mari, M. de Monaco, riait au nez de ceux qui débitaient la nouvelle. Cependant elle partit pour la Provence.



— Corbleu! hôte de malheur, tu as donné mon salon à des étrangers.

— Ne faites point de bruit, monsieur, ce sont des gens de cour en habit de ville.

que je réussisse. En vérité, vous tremblez de tous vos membres à Orléans, et moi, qui m'endors sur la margelle d'un puits, je me sens tout calme.

Baraille, je sais tout, mon ami, je sais tout. J'ai vu de mes yeux le fond du cœur du roi, le fond et tous les recoins. Je suis bouleversé, étourdi. Le défunt savant Pascal ne serait pas plus ravi que moi s'il sortait à présent du centre de la terre, ayant enregistré toutes les merveilles que renferme ce globe. L'homme est vraiment un abîme de puérilités et d'immondices. Je brûle de vous dire ce que j'ai découvert; mais comme les moyens que j'ai employés ne sont pas moins curieux que le résultat, je vais vous conter cela comme une histoire. Le sommeil ne viendrait pas cette nuit étendre ses ailes sur moi; je passerai le temps à vous écrire et à calculer de nouveaux plans, car sachez qu'il nous faut changer toutes nos batteries. Nous allons avoir une guerre bizarre et unique au monde à soutenir. Ma tête s'échauffe et je bondis de joie quand j'y songe. Cela vaut la peine de risquer sa fortune, sa liberté, sa vie même. Quelque chose me dit que je serai vainqueur.

Vous vous souvenez que la Montespan m'avait promis hier de parler au roi aujourd'hui. Comme il y avait ce soir ballet chez la reine, la marquise avait ordre de son royal amant de se préparer à ôter dans la journée ses robes pour s'étendre un peu sur le duvet. Pendant qu'elle faisait sa cour chez Madame, je me rendis à son logement; je fis le désolé de ne pas la rencontrer, et je priai Louison de passer avec moi dans la chambre de la marquise. Là, je commence par regarder la chambrière dans les yeux. Je lui fais un compliment, je lui prends les doigts et j'y glisse une bague de prix; puis je décris autour de sa gorge quelques gestes d'escamoteur. Voyant clairement alors sur sa figure l'étonnement, la cupidité et les désirs amoureux qui se mélangeaient agréablement, je ne dis plus un mot, je pousse les verrous, et nous usurpons ensemble un petit coin du lit réservé aux ébats majestueux du monarque. Ce petit drôle d'Hesselin mériterait d'être chassé pour n'avoir pas su prendre une chose si facile. Tandis que Louison raccommode un peu les plis de sa gorgerette, je lui suspends à quatre pouces du nez une belle bourse remplie d'or.

— Veux-tu gagner cela, ma mie? — Oui, monsieur le comte. — Eh bien! il faut te cacher quelque part quand le roi viendra, et me rapporter tout ce que sa maîtresse lui aura dit. — C'est impossible, madame la marquise s'enferme soigneusement, et quand le roi sort, elle m'appelle de suite; mais si monsieur le comte n'est pas pressé, il peut attendre ici l'arrivée du roi, je le cacherai de façon qu'il pourra tout entendre lui-même. Voici une armoire assez grande dont je prendrai la clef. — J'y perdrais le meilleur de la conversation. — Alors je ne vois que le lit. — C'est dit, Louison, je me cacherai sous le lit.

La fillette empocha la bourse. Comme je la payais en diverses monnaies à la fois, elle fut bientôt dans mes intérêts. Je n'attendis pas longtemps; Louison dressa l'oreille comme un levraut qui entend les chiens, et me dit

— Voici le roi!

Je suis tout de mon long sous le lit.

Baraille, n'appellez point ceci une méprisable intrigue, indigne d'un homme loyal. Je suis un ambitieux, c'est vrai; mais je ne fais rien de honteux pour l'honneur des Caumont. Songez à l'inégalité des armes entre un prince puissant et un simple gentilhomme. Songez à l'épouvantable danger que je cours sous ce lit. Qui eût osé s'y blottir à ma place? Personne, personne au monde. Un mouvement, un éternement, et j'étais mort. Le danger ennoblit les entreprises, et d'ailleurs il fallait en venir là, voyez-vous. Je n'ai pas une police secrète; je suis forcé de prendre mes informations moi-même. C'était une juste représaille, car le roi m'a environné de ses espions. Nos conversations les plus intimes ont été entendues par de vils agents qui ont souillé mon domicile.

C'est infâme, n'est-ce pas, major? j'étais en droit d'user de ruse à mon tour.

La place était bonne, car après quelques phrases indifférentes Sa Majesté dépouilla l'étiquette avec ses chausses.

Je n'ai jamais fait part à une femme de mes projets; je me suis, autant que possible, gardé de montrer les nudités de mon âme et les sentiments bas ou injustes qu'elle enfantait, cependant, si jamais j'ai fait la sottise d'entr'ouvrir un peu la boîte à des regards étrangers, ce fut dans ces instants de faiblesse et d'enivrement où on se laisse bercer par les caresses d'une femme. Le cœur trop plein soulève de lui-même son couvercle, et dans la fumée des extases sentimentales et des hyperboles s'envolent aussi des aveux qu'on regrette d'avoir laissés sortir. C'était sur ce terrain que j'attendais le roi. Il y arriva tout à coup. Les fadaïses amoureuses formèrent un petit ruisseau qui devint une assez belle rivière. Je vous fais grâce de ce dialogue ridicule, où j'ai seulement noté ceci :

— Chère Athénaïs! est-ce bien pour moi et non pour mon trône que vous m'aimez? — Ah! sire, pouvez-vous en douter, puisque je vous aime toujours, et que je ne suis pas même duchesse comme La Vallière. — Si notre liaison n'était pas un double adultère qu'il faut tenir secret, vous seriez duchesse. — Vous ferez cela pour moi. N'est-ce pas, Louis, tu le feras?

Si j'avais su parler comme les ventriloques, j'aurais crié d'une voix prophétique :

— Jamais, jamais!

Vous voyez, mon cher major, que l'amour ne fait point perdre la tête à la rusée marquise. Ce n'est pas elle qui oublierait ses petits intérêts dans un moment de tendresse expansive. Vous avez carte blanche pour mépriser cette Montespan. Le dialogue ci-dessus ne vous rappelle-t-il pas ces filles de joie qui vous dérobent vos diamants en feignant un délire amoureux? Je vous jure qu'en me cachant sous le lit de la duchesse de La Vallière, j'aurais cru commettre un hideux sacrilège. La pensée même ne m'en serait jamais venue.

Mon nom fit bientôt résonner les profondeurs de l'alcôve.

— Est-ce que vous le nommerez grand maître? demanda cette femme. — Je crains de ne pouvoir l'éviter, il a ma parole. — L'avez-vous donc ainsi donnée sans condition? — Vous me faites ressouvenir que je lui ai imposé pour condition de n'en rien dire. — Eh bien! vous voilà dégagé; il n'a point gardé le secret, puisqu'il m'a priée de solliciter pour lui. Sans doute il l'a dit à d'autres encore. Votre refus ne sera plus un manque de parole. — Vous avez raison. Je lui reprocherai son indiscretion et j'en nommerai un autre. — Je déteste ce Lauzun avec ses airs conquérants. C'est un homme dangereux, sire, croyez-moi; il faut le bannir. — Je finirai par là.

— Voici donc ta façon de me servir, infernale créature! pensai-je.

La conversation voyagea. Ce n'est pas tout plaisir que de surprendre les secrets d'un roi. J'étais fort mal à mon aise, et si le diable était venu me tenter, j'aurais donné le plus beau de mes emplois pour avoir la permission de changer de posture. Cependant je remarquai dans la voix du monarque des symptômes de faiblesse et d'abandon. La royauté était déposée sur le fauteuil avec les hardes. Je commençai à voir l'homme tel que Dieu l'a fait.

— Athénaïs, disait-il, j'ai bien des soucis, bien des ennuis, des déboires même. — Des déboires, sire? — Répondez-moi, Athénaïs. Si j'étais un simple gentilhomme comme Lauzun, me donneriez-vous encore la préférence sur lui? — N'en doutez pas, n'en doutez pas. Si Lauzun m'avait plu, je l'aurais pris pour amant, et jamais je n'aurais été votre maîtresse, fussiez-vous maître de l'univers. Vos soupçons m'offensent. — Je n'ai pas de soupçons, mon enfant, pas de doutes sur votre fidélité: mais je suis jaloux de ce Lauzun, jaloux de son mérite, de sa bonne mine, surtout de son esprit et de son inconcevable bravoure. C'est là mon défaut. C'est mal, je le sais, et je ne puis m'en défendre. La belle réputation de Condé me gêne, les talents de Louvois m'effraient; mais surtout ce Lauzun m'est à charge à toute heure, dans ma cour, au milieu des fêtes. Il me semble que son éclat me fait pâlir. Avez-vous remarqué sa grâce, le goût de ses ajustements, et comme les femmes l'admirent? — Je n'admire point ce petit fat. Sa mine efféminée me semble ridicule. Ce sont de pauvres femmes que celles qu'il subjugué. — Ce sont pardieu les plus jolies et les plus nobles. Je ne puis le souffrir plus longtemps. Il faut que je me débarrasse de cet homme à tout prix.

Baraille, mon ami, je ne vivais plus que par les oreilles. Jamais je n'écouterai comme je faisais alors. La trompette céleste me trouvera sourd au jour du jugement. Jamais dans les bruits de la nature il ne se retrouvera un assemblage de sons qui puisse me frapper d'étonnement comme le murmure léger de ces confidences. Le souffle de la bouche royale venait de renverser tout l'édifice que j'avais élevé à grands frais, et j'étais écrasé, haletant sous les débris. Quel bonheur que j'aie ainsi reconnu la fausse route où je m'engageais imprudemment! Mais j'ai promis de vous conter une histoire. Je garde les réflexions pour un autre moment.

Le roi remet ses chausses; il boutonne, ma foi, son justaucorps lui-même, et s'en va. Louison entre et s'agenouille près de sa maîtresse pour tendre les bas sur cette jolie jambe que nous avons tous vue sur les marche-pied des carrosses. La rusée chambrière se penche et me regarde en souriant. Vraiment j'avais bien autre chose à faire que de m'amuser à jeter des regards curieux! La Montespan passe dans une autre pièce. Vive Dieu! je suis délivré. Je saute dans les escaliers du château. J'arrive chez moi. On me coiffe, on me pare; l'heure du ballet approche. Voici une petite scène assez curieuse.

Le nommé Lauzun, dans une toilette superfine, se fait annoncer chez la marquise de Montespan. Madame achève de s'ajuster; elle remercie M. de Lauzun de vouloir bien venir la chercher pour aller chez la reine. Elle paraît enfin. Interminables compliments de Lauzun sur le goût exquis de la robe et l'éclat des pierreries de la marquise. Tous deux ont le sourire le plus charmant sur leurs lèvres de roses. La main gauche de la belle dans la droite du cavalier. Celui-ci, le corps galamment incliné, respire la courtoisie jusqu'au bruit de ses chaussures et le frémissement de ses dentelles. Nous marchons déjà dans les salons.

— Eh bien! madame, avez-vous eu la bonté de parler de moi? — Oui, certes, j'ai prié instamment... — Ah! vous êtes si éloquente que ma cause doit être gagnée; mais qu'avez-vous dit, qu'avez-vous dit? — Tout ce dont nous étions convenus. — Et qu'a répondu Sa Majesté? — Le roi est bien disposé pour vous. Ayez bon espoir.

La malheureuse s'enfermait jusqu'aux yeux.

Nous sommes arrivés chez la reine. La foule s'écarte pour nous

laisser passer. La bouche de Lauzun est contre l'oreille de la belle. O Baraille ! jugez de l'effet de ces mots qui tombent dans cette jolie oreille comme des gouttes de plomb fondu, tandis que nous traversons le cercle des femmes :

— Vous êtes une coquine, une menteuse et une c..... Vous voilà dégagé. Votre refus ne sera plus un manque de parole. Je déteste ce Lauzun avec ses airs conquérants ; sire, il faut le bannir.

Vite des sels ! Au secours ! qu'a donc la marquise de Montespan ? elle est évanouie dans son fauteuil !

Ce sont là les cris de la foule.

A présent, mon cher major, parlons d'affaires. Réfléchissons attentivement à cette importante découverte, la jalousie du maître. Vous voyez que sans mon audacieuse entreprise je marchais dans les ténèbres, suivant comme un aveugle un chemin qui m'aurait conduit tout droit à un précipice. A cette heure mes yeux sont inondés de lumière, et je vois jusqu'au moindre grain de sable de la route. Jamais je ne fus si joyeux.

Ne croyez pas que la scène tragico-burlesque jouée avec la marquise à mon entrée chez la reine soit une simple vengeance. La perfidie de cette femme n'est plus qu'une misère sans importance. Mon dessein, en faisant voir à la Montespan que je sais tout ce qu'elle a dit au roi, était de faire connaître aussi que je n'ignore pas les aveux faits par le prince sur son bien-aimé Lauzun. Demain au plus tard il y aura un autre dialogue où je n'assisterai point, et dans lequel Sa Majesté s'écriera :

— Mais quel démon lui a donc rapporté toutes nos paroles ?

Voici le plan qui m'est venu à l'esprit cette nuit : Je serai demain plongé dans une tristesse profonde. Toute la cour, voyant mes cheveux légèrement en désordre et mes canons chiffonnés, frémissa d'effroi comme si j'allais mourir subitement. Le roi entendra ces chuchotements inquiets :

— O ciel ! quel malheur est donc arrivé à Lauzun ?

Sa Majesté, très-irritée contre moi, et surtout honteuse de me savoir informé de sa jalousie, cherchera dans sa tête un moyen de me perdre à l'instant, de me faire même disparaître du globe s'il est possible ; mais je la préviendrai pas un coup de maître. Je demande une audience particulière. Le prince est interdit et confus. Je le somme hardiment de tenir ses promesses. Il me faut l'artillerie. J'essuie un refus. Alors je m'écrie douloureusement que j'ai perdu la faveur et l'amitié du roi. J'accable le monarque de tendres reproches. Il ne sait plus où donner de la tête. Il feint de trouver une offense dans mes discours. Je suis arrêté, mis à la Bastille. Oui, major, à la Bastille. Il faut absolument que j'y sois enfermé pour quelques semaines, et puis j'en sortirai plus radieux que le Christ dans la nuit de Pâques.

Vous voyez que nos mesures de stratégie sont entièrement changées. Nos relais ne sont plus bons qu'à porter notre correspondance ; car la position de mon jeu est trop belle, d'une difficulté trop palpable et trop engageante pour que j'abandonne cette cour. Le sort en est jeté ; c'est ici que je serai puissant ou écrasé.

Que le mot de prison ne vous glace pas de crainte, mon cher major. Pesez bien ceci : Le roi n'est pas bon ; mais il veut le paraître. Il n'est pas précisément juste ; mais il a une pudeur qui l'empêcherait de violer ouvertement la justice. Il ne s'embarrasse point du reproche de cruauté, et ne se laisse pas arrêter dans sa vengeance ; mais s'il ne craint pas d'avoir tort, il veut paraître avoir raison. Il veut surtout que ses victimes se disent au fond des cachots :

— Je suis injustement puni ; mais le roi croit sincèrement que je suis coupable.

Or jamais Lauzun ne dirait cela, puisqu'il connaît les sentiments honteux et petits du roi. Lauzun s'écrierait au contraire dans les fossés de la Bastille :

— Sa Majesté a pris un prétexte de cour pour satisfaire la sale passion de l'envie.

Suivez ce raisonnement avec attention. Le roi ne veut pas qu'il y ait même dans la fange des cachots un être qui le méprise. Son orgueil est immense comme la patience du ciel ; mais cet orgueil une fois satisfait par les flatteries en vers ou en prose, par de bons mensonges de ministres, par les intermèdes des histrions, par les portraits, les statues, et les chroniques des carrousels, il reste un côté noble et beau, qui est une envie réelle d'être respecté, craint et aimé. Si donc je viens à bout pour une cause légère de me faire emprisonner, le roi ne dormira plus. Il me verra toutes les nuits, dans ses songes, passer devant lui avec un sourire de mépris sur les lèvres. Mes amis l'environneront. On nous accommodera ensemble ; et je rentrerai avec les honneurs du triomphe, dictant les conditions et demandant des garanties. J'ai de l'orgueil aussi. Nous ne sommes plus au temps où les rois faisaient assassiner leurs favoris, et bien que celui-ci soit petit-fils d'une Médicis, je ne le crois pas capable de penser au poison.

Le jour commence à paraître. Le cheval du courrier hennit au pied de ma fenêtre. Je vais fermer ce paquet et le faire partir. Si vous ne recevez rien d'ici à huit jours, venez à la cour, car je serai en prison.

— Ah ! mon maître, vous êtes jaloux ! eh bien ! nous saurons, j'espère, tirer parti de vos sentiments honteux.

Honnête Baraille, au lieu de froncer ainsi les sourcils, réjouissez-vous, car je ne suis plus un favori ordinaire. Je marche sur un sentier

inconnu jusqu'à ce jour et que je creuse moi-même dans la pierre. Vous êtes encore soucieux, major ? A la pensée de la prison, vous frissonnez comme si l'humidité des murs de la Bastille ruisselait sur vos membres. Rassurez-vous, vous dis-je. Le beau est d'être arrêté, incarcéré par suite de bons calculs, et de prévoir aussi, à huit jours près, l'heure de la délivrance. Je vais dormir, puis je me préparerai à une sage attaque. Il faut maintenant redoubler de soins. Je vais imposer silence à mon bataillon femelle. Bouche close ! dirai-je à toutes les belles ; ne vous avisez plus de faire mon éloge devant le roi.

Dieu vous garde, mon cher ami. Il y aura du nouveau à l'heure où vous ouvrirez ceci.

IX. — Suite de la correspondance. — Confiance d'une princesse bien chaussée. — Une épée brisée. — Résolution hardie d'une fille romanesque. — Belles réflexions inspirées par des pierres rangées en voûte.

Tout a réussi selon mes prédictions. Me voici à la Bastille. Que d'événements en peu de jours ! Je suis encore rompu, hors d'haleine ; mais je vais me reposer ici sous d'épaisses et majestueuses murailles. Qu'il y a loin d'où je suis à l'air des bois ! Que de fossés, de bastions, de cours, de poternes et de verrous ! Baraille, l'atmosphère caverneuse d'une prison n'est décidément pas mon fait. Je m'y sens mal à l'aise. Cependant j'avais besoin de calme et de silence, afin de combiner de larges plans de campagne. Ce n'est pas le temps de réfléchir et de machiner qui va me manquer. Nous aurons de belles choses à faire au sortir d'ici. Bien que mon réduit soit de mine assez sournoise, les égards et les soins qu'on m'y prodigue me prouvent que je n'y resterai pas longtemps. Comme je suis persuadé qu'on me laissera communiquer avec mes amis, je vous prépare un nouveau paquet d'écritures. Je reprends mon récit où je l'ai abandonné.

Vous savez que le château de Saint-Germain étant trop petit pour nous loger tous, nous avons des maisons en ville, ce qui fait de ce bourg un séjour charmant, parce qu'on y rencontre à chaque pas des gens de cour et de jolies femmes. En passant la grille du château, de grand matin je marchais sur le sable, la tête basse et le regard en dessous, comme un voleur. Je me trouvais tout à coup en face de Mademoiselle, qui prenait le frais avec ses femmes, et causait d'affaires avec Préfontaine, son secrétaire. La discrétion me faisait un devoir de me retirer ; mais la princesse daigna m'appeler par mon nom. Vous savez les compliments et révérences obligés. Nous n'en parlerons pas.

— Vous souvenez-vous, monsieur de Lauzun, qu'on m'offrait il y a longtemps le trône de Portugal ? Et ne vous ai-je pas dit la cause de mes refus ? — Je n'ai point oublié que Votre Altesse m'a confié son généreux dessein d'élever jusqu'à elle un homme au-dessous de son rang. — Eh bien ! je suis plus que jamais décidée à prendre ce parti. Je ne chercherai pas loin pour trouver une personne digne de mon estime. Il me faudra vos conseils, monsieur de Lauzun. Vous qui connaissez à fond les jeunes gens de la cour, vous qui remplissez depuis plusieurs années vos devoirs avec une grande exactitude, vous me guiderez dans un choix si important, et dans les démarches à faire. — Si le cœur de Votre Altesse a déjà parlé pour quelqu'un, celui-là ne peut manquer d'être digne de votre estime. Cependant je ne saurais trop vous recommander de lui cacher votre préférence ; car, au moindre soupçon qu'il en pourrait avoir, que d'application cet homme n'apporterait-il pas à dissimuler ses défauts pour parvenir à une élévation si prodigieuse ! Faites donc votre choix toute seule et en secret. Puisque vous voulez bien me consulter, vous n'aurez qu'à me dire le nom de ce gentilhomme, et je vous promets que je vous montrerai le fond de son âme, si bien que vous y lirez comme dans vos Heures. — Il faut vous avouer que depuis longtemps mon choix est irrévocablement fixé, que je n'ai plus une réflexion à faire, et que, si ce n'était la honte involontaire qu'une femme éprouve à dire ces choses, je vous aurais déjà appris le nom... — Tout le monde sait qu'il n'y a pas au monde une princesse plus sage que vous, et cependant je crains de vous voir mettre à cette affaire trop de précipitation.

La princesse me regarda d'un petit air fin.

— Peut-être, si vous connaissiez mon secret, trouveriez-vous que j'y mets trop de lenteur ; car celui-là est de vos amis.

Baraille peut juger comme ce secret est difficile à deviner.

— Ah ! mademoiselle, répondis-je, prenons donc jour et heure pour que vous me fassiez une confiance entière. — Je me sens le courage de vous la faire de suite. — Non ; voici M. de Luxembourg qui vient à nous ; il ne faut pas être interrompu. Vous me direz cela quand je sortirai de la chambre du roi. Je vais demander une audience à Sa Majesté. — C'est convenu. Je vous irai trouver tantôt chez Madame, et je vous dirai tout. — Vous pensez bien que je ne m'éloignai qu'après avoir accablé la belle Altesse de protestations de dévouement et de témoignages d'un respect extravagant. Elle en était moitié aise, moitié embarrassée ; mais nous savons tous qu'elle est bien cousine du roi dans son plaisir à déguster les flatteries. En me retournant de loin, je vis le duc de Luxembourg qui souriait tandis que la princesse lui parlait. J'ai su le même jour qu'elle lui avait dit : — Regardez-moi bien, et devinez à quoi je songe ? — On peut dire de vous, répondit le duc, que vous êtes une Demoiselle bien chaussée, disposée à donner un de ces matins une assez jolie position à quel que gentilhomme

de mérite. — Ne croyez pas plaisanter; je suis capable de le faire. Vous avez parfaitement lu sur mon visage et dans mes chaussures. — Je m'en réjouis d'avance. J'aime fort qu'on relève notre jeune noblesse.

Ayez soin de faire une pose ici, mon cher Baraille. Buvez un verre de notre vin favori de Franche-Comté, pour vous préparer à l'enthousiasme. Appuyez votre coude sur la table, et votre front sur votre large et vaillante main. Commencez-vous à voir clair dans mes projets? La vapeur où vous flottiez ne s'est-elle pas condensée? N'a-t-elle pas maintenant une forme gracieuse et de vigoureuses proportions? Vous comprenez que demander la main de Louise d'Orléans eût été un acte de pure démence dans l'instant où l'animosité du roi était à son plus haut point; qu'en travaillant de sorte que Sa Majesté se mette dans son tort vis-à-vis de moi, j'amène de loin une réconciliation, feinte sans aucun doute, mais suffisante pour rendre difficile le refus du roi, quand la princesse ira solliciter elle-même la permission du mariage.

Baraille, levez-vous donc sur vos jambes solides, et promenez-vous dans votre chambre à grands pas, les yeux hors la tête. Bien. Répétez à présent mes paroles avec cette voix de stentor que les dragons et l'ennemi connaissent.

— Louis de France, petit-fils du bon Henri, tu avais un ami. Ton amitié pour lui s'est changée en haine et en puérile jalousie. Eh bien! tout redoutable et puissant que tu es, cet homme te bravera; il te fera la guerre; il dédaignera tes faveurs passées; il s'élèvera malgré toi; il entrera dans ta famille. Il sera plus riche que toi; il te forcera de l'appeler mon cousin, et sera aussi petit-fils de Henri le Bon.

J'ai dit.

Ce ne serait pas trop de vous donner dix ans et la permission de nager dans la poudre des archives de tous les royaumes pour trouver un homme de cour qui ait entrepris quelque chose de semblable. Reprenons notre récit.

Guitry, par qui je fis demander au roi une audience, m'apprit en confidence que Sa Majesté avait rougi et hésité avant de me l'accorder. L'heure de midi me fut pourtant assignée, et le lieu choisi fut le cabinet de travail, où sont seuls admis les ministres, les espions, les amis intimes et les jupons.

Il n'est pas besoin de vous dire que Lauzun se présenta devant le roi avec un front triste et sévère.

— Que me voulez-vous, monsieur? murmura froidement le monarque en rangeant ses papiers d'un air préoccupé. — Sire, voici plus d'une semaine que Votre Majesté m'a promis d'annoncer au public le don qu'elle m'a fait de l'artillerie; j'ai cru pouvoir sans indiscretion chercher à lui rappeler cette promesse. — Monsieur de Lauzun, n'auriez-vous pas souvenir de quelque circonstance, survenue pendant cette semaine, qui ait pu détourner de vous notre faveur? Il nous semble que vous êtes trop bien servi par ceux de vos amis qui recueillent les informations que vous prenez, pour que vos autres amis se soucient davantage de votre fortune. — Sire, quel homme n'a pas des amis imprudents qui le compromettent? J'ignore quelle confiance Votre Majesté peut avoir dans le dévouement dont je fais profession pour elle; mais je sais qu'il n'y a point dans mes amis un être assez mal avisé pour risquer de me dire en face un mot qui tendit à diminuer mon admiration pour la grandeur et la loyauté du roi de France.

Sa Majesté se promena par la chambre comme elle a coutume de faire quand elle veut se fâcher ou qu'elle est embarrassée dans ses derniers retranchements. Lauzun restait appuyé contre la cheminée, et gardait toujours une pose remplie d'une douce tristesse.

— Ecoutez, monsieur de Lauzun. Je n'aime pas à manquer à ma parole; mais cette fois j'en ai le droit. Vous ne m'avez pas gardé le secret. Louvois a su la nouvelle. Son humeur incompatible avec la vôtre causerait des querelles préjudiciables au service. Je suis forcé de me rendre à ses représentations. — L'artillerie est le moindre de mes soucis. Ma seule crainte est de perdre l'amitié de Votre Majesté. Je sais bien qu'elle me dédommagerait aisément de ce manque de parole. Je voudrais être sûr qu'il n'y a point d'autre obstacle que Louvois; mais celui-là même est une chimère. Que Louvois apprenne la nouvelle avant ou après ma nomination, son aversion pour moi n'en saurait être changée. Si Votre Majesté voulait sincèrement me choisir, elle ne s'arrêterait pas devant cette misère. — Doutez-vous donc quand je parle, monsieur? Vos espions vous ont-ils donné des avis qui vous inspirent de la défiance? — Ah! sire, Votre Majesté m'offense gravement et injustement. Je n'ai pas d'espions. — Monsieur, nous aimons à donner, nous regrettons que les faveurs soient trop peu nombreuses pour les services qu'on nous rend; mais nous n'aimons point qu'on nous apprenne ce que nous avons à faire. Je refuse l'artillerie parce que j'en ai le droit; je penserai aux dédommagements dont vous parlez, si je juge à propos de vous accorder d'autres récompenses. Cela doit suffire, et je pense que nous en pouvons rester là.

Le moment était décisif. Je choisis l'instant où le roi marchait vers la fenêtre ouverte, pour tirer sans bruit mon épée, car, s'il avait vu ce mouvement, il aurait pu croire que je voulais le tuer. Quand il se retourna pour revenir vers moi, je mis le pied sur la lame que je brisai, puis j'en poussai les morceaux dans la cheminée. Sa Majesté entra dans une véritable colère, et jeta sa canne par la fenêtre, en disant qu'elle aurait regret de se laisser emporter jusqu'à frapper un gentil-

homme. La scène était vraiment étrange. J'étendis la main avec calme en disant :

— Sire, ne vous trompez point sur le fond de ma pensée. Ce n'est pas parce que vous me refusez une grâce solennellement promise, que je jure de ne plus servir; mais c'est parce que j'ai perdu l'affection du roi. Je n'ai plus rien à faire à la cour. J'y serais malheureux et inutile. — C'est bien, monsieur, sortez, et attendez mes ordres. — Votre Majesté ne doit pas craindre que je prenne la fuite. Si mon emportement mérite à ses yeux une punition, qu'elle parle, j'irai, sur son ordre, me constituer prisonnier seul et à l'autre bout du royaume. Je pleurerai la perte de son amitié dans le fond d'une prison comme dans le séjour le plus beau.

Je sortis par la petite porte, où je rencontrai un grand homme sec, en chausses noires, qui me parut avoir la mine prudente d'un espion. Je le coudoyai, bien qu'il fût collé contre le mur, et je descendis lentement les escaliers en occupant une toise en largeur par l'étagage de mes rubans, le mouvement de mon bras droit armé de mon chapeau et la pointe de mon coude gauche fièrement étayé de ma hanche. Je traversai un salon où furetaient quelques oisifs, comme Dangeau, Maupertuis, de Gesvres, que sais-je enfin? la bande des hommes pareils entre eux. Ils m'adressèrent tous le même regard :

— Eh bien? dit Dangeau. — Eh bien? dit Maupertuis. — Eh bien? dit de Gesvres.

Ma figure ne bougea pas. Il n'y avait ni joie, ni tristesse, ni crainte, rien.

— Eh bien! quoi? dis-je aussi. — Le roi? reprit Dangeau. — Le roi? reprit Maupertuis. — Le roi? reprit de Gesvres. — Le roi se porte bien, repris-je. Vous pouvez me donner la main, de Gesvres. Je ne suis ni enragé ni excommunié, Maupertuis. Rimez-moi un rondeau à la Benserade sur les métamorphoses, Dangeau. — Vous êtes donc devenu quelque chose de nouveau? s'écrièrent les trois niais à la fois. — Je l'ignore. Commencez toujours votre poésie; demain j'aurai percé ma chrysalide, et vous saurez si je suis un vil insecte ou un sphinx majestueux.

Vous pensez bien, Baraille, que je n'allai pas chez Madame chercher les confidences de la cousine du roi. Comme on pouvait à toute heure venir pour m'arrêter, il ne fallait pas que je fusse absent de chez moi. D'ailleurs je ne pouvais plus reparaitre à la cour. Vers le soir j'eus une sérieuse inquiétude en voyant qu'on ne parlait pas de me mettre à la Bastille. Le plus méchant tour que le roi pût me jouer, c'était assurément de me laisser tranquille et banni. J'envoyai Hesselin chez Mademoiselle porter mes excuses et mes respects. Le petit drôle, à ce qu'on m'a dit, s'acquitta fort galamment des saluts et agacouillements. Vous sentez qu'il faudra bien que la princesse fasse des bruits d'étonnement et d'intérêt par tout Saint-Germain, au sujet de ma captivité.

— Je m'étais endormi en attendant les gens du roi, lorsque je fus réveillé par mon secrétaire, qui écarta précipitamment les rideaux de mon lit, et me montra la mine la plus inondée de larmes et la plus effarée que j'eusse jamais vue. — Eh! qu'avez-vous, Hesselin, mon pauvre ami? — Monsieur le comte, quelque malheur vous menace. Un carrosse venant de Paris est à la porte. On vous demande à grands cris. Il faut partir sans perdre une minute.

J'entendais en effet des chevaux dans la rue, et un bruit confus de gens en consultation avec mes valets. Je descendis en robe de chambre et en pantoufles.

— Vite, vite, montez! cria du fond du carrosse une voix de jeune fille d'un timbre délicieux.

Je m'avançai auprès de la portière. La demoiselle, tout à fait exaltée, me tendit avec empressement deux petites mains que je saisis dans les miennes, parce que leur blancheur et leur beauté me frappèrent.

— Montez donc, au nom du ciel! disait-elle d'un ton désespéré. — Où allons-nous, et qui êtes-vous, mademoiselle? — Nous irons où vous voudrez; mais ne perdez pas une seconde, car on doit venir vous arrêter au point du jour. — N'est-ce pas à la Bastille qu'on me conduira? — Précisément. — Qui vous a donné ces renseignements? — Je vous le dirai en route; mais partons. — Cela n'est pas pressé. — Vous me faites mourir d'inquiétude.

Je continuais à tenir affectueusement les deux petites mains. Une torche que portait un valet de pied éclaira l'intérieur du carrosse. Je vis une taille mince et frêle, un col de cygne et les formes naissantes les plus gracieuses; une conformation exquise pour une héroïne de Scudéry. La sensibilité se trahissait par toutes les poses du corps, mais hélas! le visage était caché par un masque. Je ne pus apercevoir qu'une bouche ravissante, deux prunelles d'une douceur angélique et d'un noir de jais. L'appétit et la curiosité me poussaient par les épaules; car je flairais au fond de cette aventure la possession d'une charmante personne de quinze ans au plus. Cependant l'importance de nos affaires et la gravité des circonstances m'inspirèrent le courage de résister. J'adressais mille questions. Je désirais que la partie fût seulement remise; mais une fois que j'eus fait comprendre à cette aimable fille qu'il ne me convenait pas de fuir et que j'avais la certitude que ma captivité ne serait pas longue, toute l'exaltation de cette cervelle enfantine s'envola dans les nuages; il ne lui resta plus que la honte,

le regret et un furieux désir de se voir à cent lieues de moi. Les deux mains blanches commencèrent à se débattre gentiment dans les miennes, qui ne voulaient point lâcher prise. La petite appela du secours avec un accent nerveux et désespéré. Un brigand de valet haut d'une toise me saisit dans ses bras comme une nourrice qui soulève un enfant, et me déposa par terre fort loin. Vous savez que je suis pourtant assez robuste.

— Où allons-nous ? demandèrent les postillons. — A Paris.

Le carrosse disparut avec la rapidité de la foudre.

— Comment te nommes-tu ? dis-je au grand valet qui arrangeait tranquillement la sangle de son cheval. — Yvan, pour vous servir, monsieur le comte. — Tu me diras bien qui est cette jeune fille ? — Je ne vous le dirai point, parce qu'elle me l'a défendu. — Mais si je te donnais une bonne somme ? — Ce serait de l'argent perdu. — Ta maîtresse est donc riche et généreuse ? — Il n'y en a guère d'aussi riches à la cour. — C'est donc une bourgeoise ? — Bonsoir, monsieur le comte.

Le coquin partit au galop, et me laissa perplexe et amoureux. Oui, mon cher major, amoureux comme un écolier ; comme j'aurais pu l'être à dix-huit ans. Cela me rajeunit et me rappelle d'anciennes sensations. Parmi nos beautés, je n'en vois pas une qui m'ait aimé si bien, ni si gratuitement, que cette fille romanesque. C'est elle certainement qui m'a déjà donné l'avis des mauvaises dispositions du roi. La pauvre enfant s'est mise à rêver de moi en me voyant par quelque fenêtre, ou bien au récit de quelque histoire où je figurais, et vite elle a voulu être mon bon arge. Combien son esprit a dû travailler pour préparer et mettre à exécution ce joli projet de m'enlever ! Combien son petit cœur a dû battre pendant le chemin ! Savez-vous qu'il est inhumain de l'avoir renvoyée toute seule. En vérité cela me fait de la peine. Elle doit bien souffrir de voir ses arrangements tout bouleversés. Mais comment une fille si jeune a-t-elle tant d'argent et de liberté ? Qui l'a si bien instruite de mes affaires les plus secrètes ? C'est un profond et charmant mystère auquel je pense avec plaisir. L'amour est un savant maître et un guide plein d'audace pour souffler les moyens d'aplanir des montagnes de difficultés à une fillette enfermée dans sa chambre. Peut-être l'ai-je poussée dans un abîme en la renvoyant dans sa famille, pour peu qu'elle retombe au milieu d'orgueilleux bourgeois cuirassés d'une pédante sévérité. On trouve des gens inflexibles en matière de vertu parmi cette foule vêtue de simple laine. Ils sont capables de me la jeter dans un couvent. Un vague pressentiment me dit que je la reverrai, qu'elle aura même une grande influence sur ma destinée. Parce que nous sommes gens de cour, nous croyons voir tout ce qui mérite de vivre, et nous restons confinés dans une chétive coterie. Quand je sortirai d'ici, je veux faire un voyage dans ce pays immense et inconnu de la bourgeoisie. Valons-nous vraiment plus que cette classe d'hommes, parce que nos pères figurent depuis des siècles sur quelques chiffons de papier ? Nous nous agitions mortellement pour devenir grands et princes, et combien y a-t-il de princes des siècles passés dont on répète une fois par an le nom ?

N'est-ce pas une chose bizarre que les chroniqueurs ne sachent pas nous dire au juste comment s'appelait ce grand connétable qui sauva dix fois la France ? Les uns disent Duguesclin, les autres Guyacilin ou Gayaclin. Risquez donc votre tête pour graver quelques syllabes sur des pierres que les passants usent de leurs semelles ! Quelle probabilité que dans deux cents ans, parmi les hommes qui tâcheront de vivre de leur mieux, il y en ait un seul qui s'occupe d'un être représenté par cet assemblage de lettres : Lauzun ? Ces drôles d'historiens estropieront mon nom, comme les huissiers quand ils vous annoncent. D'ailleurs ils seront ennuyeux comme leurs devanciers, et personne ne les lira.

Je me sens disposé à l'insouciance ; mais ne craignez rien, major ; je n'en suivrai pas moins ma vocation, et vous savez que je n'ai pas l'habitude de rêver creux ni d'écorcher le renard comme feu Pantagruel.

La petite avait été merveilleusement informée ; car on vint m'arrêter avant que le soleil fût levé. On me trouva tout prêt, botté, coiffé, parfumé. Mes papiers étaient en ordre. Je ne craignais point la saisie. Le duc de Rochefort, qui me conduisit à la Bastille, est justement de mes amis, de sorte que nous causâmes gaiement chemin faisant, et qu'il se chargea volontiers de mes commissions. Voici tout à l'heure cinq jours que je suis dans un bouge à peine habitable, entre un assez maigre lit et une fenêtre grillée. J'aurais mauvaise grâce à me plaindre, puisque c'est moi qui l'ai voulu ; mais il ne faudrait pas que cela durât trop longtemps. Le séjour est brumeux et sombre comme la mort ; ces sourdes murailles sont graissées d'une épaisse couche d'inflexibilité ; elles semblent vous dire : N'essaie pas de pousser un cri de détresse ni une prière, car nous en avons tant écouté, que nous en sommes rassasiées pour l'éternité. Dans quelque sens qu'on tourne ici les yeux ou les mains, on trouve étalé partout le désespoir. Il n'y a pas une pierre, un clou, une cheville, qui ne porte sa part d'oppression et de précaution cruelle. Je suis bien aise d'avoir vu cela de près une fois. Ces rois qui vous enferment pour un mot, qui d'un trait de plume vous rayent de la liste des vivants, ne savent pas assurément ce qu'ils font, ils ne savent pas quel nuage noir de malédictions contre eux s'élève chaque matin au-dessus des tours de cet affreux monument.

Les victimes ne sont pas tellement bien ensevelies que leurs soupirs et leurs blasphèmes ne s'infiltrèrent doucement à travers les grillages ; et les vents qui dispersent ces vapeurs malsaines par toute la terre finiront peut-être, à leur retour, par apporter aux oreilles des princes des murmures de vengeance et d'exécration.

Il est à croire qu'avant seulement deux cents ans on verra quelque grande assemblée de la noblesse pour rétablir les privilèges de la féodalité, en limitant le pouvoir des rois, qui sont beaucoup trop puissants depuis Louis XI. Il est honteux qu'on puisse se jouer ainsi du plus respectable et du premier des besoins de l'homme. Nos neveux réformeront ces abus en exigeant que les nobles ne puissent être enfermés que par suite d'un jugement. Peut-être même le peuple aura-t-il l'audace de faire la même demande ; mais jamais on ne l'écouterait.

Minuit a sonné depuis longtemps ; je vais m'étendre sur mon grabat. Je fais ici une utile campagne, qui m'apprendra pour l'avenir à peser d'une juste façon la considération de l'emprisonnement dans mes calculs ambitieux. Bonsoir, major. Ayez soin de mes dragons et de ma province de Berry. Mettez mes écus en lieu sûr. Nous en aurons besoin quelque jour.

X. — Troisième courrier. — Avantages d'une réconciliation. — L'ambition et la fortune vont croissant. — L'amour au galop. — Airs féminins sur un visage mâle.

O Baraille ! bondissez : je respire le bon air. J'ai montré mes talons aux verrous et poternes pour la vie, j'espère. La douce chose que d'être libre ! Ouvrez votre fenêtre et regardez les blés ou les arbres. Votre ami Lauzun est en liberté ; ainsi, major, folâtrez sur l'herbe comme un jeune pâtre. J'ai bien envie de vous dire ce que je suis encore, pour vous faire admirer mes prévisions, mais ce serait gâter l'intérêt d'un beau petit récit que je vais vous faire tout d'une haleine.

Le sixième jour de ma captivité n'était pas écoulé, quand je reçus la visite de mon secrétaire, à qui Sa Majesté avait accordé la permission de me venir voir. Il m'apprit que la soie de toutes les robes était chiffonnée à Saint-Germain par le trouble universel, depuis mon arrestation ; que plus d'une joue fraîche était sillonnée par les larmes, et que Louvois se frottait les mains. Il me conta que le roi battait la campagne quand on lui demandait la cause de sa sévérité ; que madame, la grande Mademoiselle, toute la famille Grammont et celle de Luxembourg avaient entouré Sa Majesté d'un cercle magique où mon nom lui entraît à chaque pas dans les oreilles. Enfin Guitry pourchassait le monarque jusqu'à son lit, et lui parlait encore de moi en offrant le bonnet de nuit. Ces nouvelles me rendirent l'espérance qui commençait à fuir à tire-d'aile. Je remis à Hesselin un paquet de lettres avec ordre de vous l'expédier en toute hâte, afin de vous épargner l'inquiétude et la peine d'un voyage inutile. Il m'apportait votre première réponse qui m'a causé une bonne heure de distraction. Je répliquais tout seul à vos objections et aux craintes que vous me témoigniez. Vous verrez par la présente lettre que ces répliques étaient victorieuses. Vous verrez que j'ai triomphé sur tous les points, et qu'il me serait permis d'être présomptueux comme le romain Marius, sans avoir ses varices aux jambes, puisque je suis heureux, mais non coupé, comme son rival Sylla.

A présent je suis entré dans un chemin connu de moi seul.

Je ne conspire point ; je ne marche pas avec confiance comme Cinq-Mars, sur un terrain mouvant. Je ne trahis point, comme Biron, un prince bon qui m'aime. Je serre entre mes genoux la plus rétive des montures. Je fabrique de mes seules mains un siège que je clouerais, fixerais en terre et vernirais magnifiquement moi-même pour m'asseoir tout près du prince à table, et je mangerai sous ses yeux une effroyable quantité de mets si délicieux, qu'il croira vivre de miettes en me voyant. Mes valets seront plus richement vêtus que lui-même, et Mignard, qui l'a peint en soleil, recevra l'ordre de faire mon portrait en Jupiter culbutant avec son foudre Phaëton et l'astre incommode.

Hesselin venait de sortir, lorsque notre ami Guitry se jeta comme un fou dans ma caverne.

Il m'annonça qu'il m'était officiellement député par le roi. Sa Majesté me faisait dire qu'elle voulait me pardonner mon emportement, et me satisfaire en m'offrant en place de l'artillerie les fonctions de premier gentilhomme de la chambre. Je me redressai fièrement et je répondis que j'aurais du regret de quitter les dragons, où je croyais pouvoir rendre des services réels, pour prendre des fonctions purement d'apparat et qui ne me procureraient aucun avantage nouveau, puisque j'avais les grandes entrées. Le maître de la garde-robe apprit complaisamment par cœur la réponse telle que je la voulais. Il me promit d'insister pour qu'on me donnât l'artillerie, et de faire entendre à Sa Majesté que je ne consentirais pas à repaître à la cour si on n'effaçait par de nouvelles faveurs le fâcheux effet de ma disgrâce, et si on ne me rapprochait davantage de la personne du roi.

Je restai plus d'une semaine dans un isolement qui me désespérait, après cette première négociation. L'envoyé du roi reparut enfin et m'apprit qu'il fallait renoncer à l'artillerie, que M. du Lude l'avait reçue et s'était installé à l'arsenal. Je délibérai avec Guitry, et je le décidai, non sans peine, à porter au roi l'audacieuse demande d'une compagnie des gardes. M. de Créqui me fut aussitôt envoyé.

Je lui montrai beaucoup de hauteur pour tout ce qui regardait l'accommodement des emplois, et la plus vive affliction dès qu'il s'agissait de l'amitié du prince. Je tins ferme pour la charge de capitaine des gardes, et voici comment ces affaires ont été conclues avant-hier seulement, après trois mortelles semaines de diplomatie, pendant lesquelles j'espère que les lettres de Hesselin vous auront tenu au courant et préservé de toute inquiétude : M. du Lude, devenu grand maître de l'artillerie, céda sa charge de premier gentilhomme à M. de Gesvres, qui se défit de sa compagnie des gardes du corps, laquelle compagnie fut prise par Lauzun, que vous connaissez.

Ainsi, Baraille, je suis capitaine des gardes. La présentation a eu lieu dès hier. J'ai fait à ma compagnie la petite exhortation de rigueur. J'ai déjà contracté en quelques heures pour dix mille écus de dettes en améliorations. Vous m'enverrez cette somme. Mes gardes sont émerveillés de ma prodigalité. Le roi lui-même a daigné placer mélodieusement quelques *solo* d'éloges au milieu des chœurs à cent voix qui élevaient mon nom jusqu'au ciel.



Une certaine Louison assez gentille était chargée de préparer les draps où la marquise donne le gîte à notre maître.

Les agrandissements faits au château de Saint-Germain m'ont valu un joli appartement. Pendant le temps où je serai en quartier, je ne m'éloignerai plus du roi de la distance d'une toise. Partout où il paraîtra, Lauzun sera derrière lui debout, son bâton de commandant à la main. Mon amitié l'obsédera comme un remords. Ce sera une persécution.

Rien n'était plaisant comme l'agitation nerveuse de la Montespan, tandis que je l'enterrais sous une montagne de politesses, de flatteries et de protestations, dont elle ne comprenait pas l'ironie. Les femmes sont des êtres faibles et crédules. Elles auront beau vous jouer de méchants tours et savoir parfaitement que vous les détestez, rien ne pourra les empêcher de humer de moqueuses fadaïses comme des sucres de bon aloi; elles les sucent délicatement et se les laissent fondre dans le gosier. Eussiez-vous assaisonné ces sottes friandises de l'amertume la plus intolérable, elles tournent leurs têtes en minaudant comme des oiseaux, et soutiennent que cela est bon et sucré. Il faut croire qu'en tirant des flancs de l'homme ce charmant petit être incomplet, le Tout-Puissant a prononcé quelques mots oubliés dans les Ecritures, comme ceux-ci : « Va, sois débile et changeante. Sois un mélange de fourberie et de crédulité. Que ton instinct soit de trahir, et ton premier besoin d'être trompée. » Donc se jouer des femmes est obéir aux intentions du Créateur, et de ce côté, je suis tellement docile à ses ordres, que je voudrais pouvoir en posséder et en trahir dix mille dans les douze heures d'une nuit... Faites attention, je vous prie, que je sors de prison.

Tout est plaisir pour un captif délivré. Hier matin, j'essayais des habits neufs avec une joie d'enfant. Guîtry, qui m'attendait pour aller au tir du roi, tournait autour de moi en répétant que je n'avais jamais été si beau. Je le priai en plaisantant d'aller dire cela à Mademoiselle,

et ce drôle de corps y courut en effet sur-le-champ. Il parla de mes ajustements nouveaux, et vanta surtout à la princesse l'effet d'un ruban rose que j'avais à mon cou. Quand on en est réduit à asseoir les bases de sa fortune sur l'amour d'une femme, on ne saurait donner trop de soin aux plus pitoyables minuties. Vous ne pouvez vous imaginer de quelle importance fut ce ruban rose. Mademoiselle entraîna une foule de dames au tir, et ne put s'empêcher de faire remarquer ma toilette; elle en parla jusque chez la reine. Dans la journée elle me fit chercher par tout le château.

Dès que je fus arrivé dans sa chambre, elle renvoya ses femmes, et me força, malgré mes révérences, à prendre place sur un pliant. Elle avait à me consulter pour une grave affaire. Le bruit courait, disait-elle, que le roi voulait la marier au prince Charles... Ce bruit n'était entré dans aucune oreille humaine; mais je feignis de le croire possible... Il fallait aviser aux moyens de refuser sans irriter Sa Majesté. Nous voilà tous deux à réfléchir, rédigeant les réponses à des propositions qui ne seront jamais faites. La princesse posait un doigt sur ma manche :

— Mon cher conseiller, mon cher monsieur de Lauzun...

Et puis on montrait de l'embarras; on tenait ses yeux obstinément baissés. Moi, j'étais sentencieux comme un grand prévôt, d'un respect insipide et d'une impassibilité désolante. On me parlait alors de l'amour qu'on avait pour ce troisième personnage, dont le nom n'a pas été prononcé.

Major, je voudrais que vous me vissiez une fois solliciter de la princesse une confidence complète; quand je vois approcher l'aveu sur les lèvres palpitantes de la belle, je romps brusquement les chiens; j'entasse les cérémonies, les saluts, les protocoles, si bien que la pauvre femme, à l'attouchement de ces inventions contre nature, est aussitôt transie de froid, et sent les tendres déclarations se geler dans son gosier.

Elle n'est pas au bout. Vous comprenez la justesse et l'utilité de cette conduite. Si je risquais une démarche ou une avance, je pourrais être écrasé comme un vil suborneur. La petite-fille de Henri IV ne doit pas m'avouer son amour et ses généreuses intentions avant que son trouble et ses discours imprudents en aient donné des soupçons à tout le monde. Il est entendu que l'idée d'un tel mariage ne pourrait m'entrer dans l'esprit, quand même je serais à cette heure conduisant la princesse à l'église. Il faut que l'univers répète : Ce n'est pas la faute de Lauzun si la cousine du roi s'est mise à l'aimer à la rage.

Du reste, la belle serait d'accord avec moi, qu'elle ne jouerait pas mieux son rôle. Mon nom lui part de la bouche à tout propos, comme un éternement, sans qu'elle puisse le retenir. Elle a remarqué dans une pièce de Corneille des vers qui peignent, dit-elle, l'exacte situation de son cœur, et vite elle a expédié un courrier à Paris pour acheter les œuvres complètes de Corneille. Hier elle récitait ces vers chez Madame, et cette coquine de Valentinois, qui rit dès en ouvrant l'œil au soleil du matin, faisait avec son larynx les bruits les plus expressifs de gaieté maligne.

Ma sœur, qui vit retirée dans ses terres d'Anjou, a reçu une belle lettre de la princesse. Quoiqu'on la connaisse à peine, il faut qu'elle arrive à Saint-Germain, sans perdre une minute, pour être comblée de caresses, et pour qu'on lui parle de moi du matin au soir.

Hier on disait à madame de Noailles que j'étais l'homme le plus respectueux et le plus aimable qu'on connût; on s'extasiait sur les charmes de ma conversation. Les moindres mots me furent rapportés sur l'heure.

La comtesse de Soissons, qui m'aime d'une façon bien entendue, me donne des avis utiles, parce qu'elle a vent de tout ce qui se fait plus tôt que les autres.

Madame de Guiche n'est pas de si facile humeur. Elle m'assomme des menaces de sa sottise jalouse; elle parle de poignards, de résolutions extrêmes, et ne veut pas absolument du mariage. Je suis forcé de la ménager; mais je lui tordrais volontiers le cou.

Ne s'avisait-elle pas de m'accabler de reproches au milieu d'un escalier, où le malheur voulut que mademoiselle de Montpensier vînt à descendre. La princesse daigne s'avancer vers moi pour me parler, et la comtesse, au lieu de céder respectueusement la place, s'écrie d'un ton presque colère :

— Laissez-moi causer avec ce monsieur-là. Je ne le vois point quand je veux, et ne puis pas, comme vous, lui donner à toute heure l'ordre de venir chez moi.

Le rouge me monta au visage, pendant que la princesse se retirait avec ses femmes dans l'embrasement d'une fenêtre. Je congédiai madame de Guiche si vertement, qu'elle disparut toute éplorée, puis je m'avançai vers Mademoiselle d'un pas grave et majestueux. Le soir elle conta à Olympe que, dans cet instant, je lui avais semblé le maître du monde.

— Savez-vous, Baraille, de quelle importance est cette affaire? Avez-vous songé au titre de duc de Montpensier, aux revenus immenses du comté d'Eu, à la principauté de Dombes, dont la circonférence a plus de cent lieues; et cela dans le plus riche pays du monde, sur les bords de la Saône? Avez-vous calculé ce que rapporte la baronnie de Thiers en Auvergne? Ne pensez-vous pas au délicieux séjour de Saint-Fargeau, et n'aimeriez-vous pas le duché de Châtellerault? Les

revenus du roi sont moindres que ceux-là en vérité... Je ne dis rien des prérogatives de la princesse. Le dais de la maison du roi, les carrosses cloués, les valets de pied à chausses retroussées. Mademoiselle ne donne chez elle que la chaise à dos aux princesses du sang, elle étant sur un siège à bras; une reine seule pourrait exiger qu'elle donnât la porte : et vous devez vous souvenir que la princesse de Condé fut blâmée par toute la terre pour s'être assise à Notre-Dame au même rang que Mademoiselle. Décidément, si je réussis, il faudra qu'on me place parmi les demi-dieux; peut-être même arracherai-je aux poètes du jour le dieu tout entier... Baraille, quand je serai prince de Dombes, nous tiendrons table ouverte, et je vous assure que nous aurons une cour.



— Mais vous êtes un fourbe infernal, monsieur de Lauzun, il ne s'est rien passé entre nous, dit madame de Montespan.

Pour vous donner une idée de la fortune et de la générosité de cette chère altesse, je vous annonce qu'elle marie une de ses filles d'honneur, mademoiselle de Créqui, avec le comte de Jarnac, allié des ducs de Rohan. Elle ajoute à la dot de la jeune personne un capital de douze mille livres de rente, et lui paye en outre le traitement viager de ses appointements de fille d'honneur; et puis, à cette occasion, elle donne à souper à plus de deux cents dames, et fait jouer chez elle la nouvelle comédie du *Tartufe*. Il faut avoir quelques mailles de reste pour traiter ainsi ses gens. Nous aurons aussi nos jours de largesses quand nous tiendrons la clef de ce coffre-là.

Ce matin, la Montespan ayant bu sans doute un peu de vin pur à déjeuner, s'en vint, les joues plus rouges que de coutume, voltiger innocemment sur l'herbe de la terrasse. Tout à coup elle s'écrie qu'elle est prise d'une crampe et qu'elle va tomber. Le hasard veut que je la reçoive dans mes bras, et voilà cette petite créature qui marche pendant un quart d'heure, appuyée sur moi en me parlant de reconnaissance, de regrets d'avoir pu méconnaître mon amitié pour elle, comme si je venais de la retirer à la nage du fond de la mer. Elle est toujours prête à devoir ses jours au premier garçon bien mis et de bonnes manières qui passe dans la rue. Du reste, presque toutes les femmes ont cette prodigieuse facilité à se faire sauver la vie. Je suis donc au mieux avec la marquise.

Mes trente mille livres de dépenses en améliorations dans la tenue de ma compagnie sont un bon placement.

— D'où nous viennent toutes ces choses? demandaient les gardes.

— Du roi, messieurs, leur disais-je.

Si bien que le roi eut vent de mes prodigalités et de ma modestie. Je fus appelé aujourd'hui dans le cabinet de travail. Je vis une intention de douceur et d'amitié dans la physionomie royale, et Sa Majesté me tendit la main en venant à moi. Je me précipitai à genoux. J'étais ému et touché réellement, ce qui me donna beaucoup de facilité à improviser les protestations d'un dévouement et d'une tendresse inouïs jusqu'à ce jour.

Vous savez que le frère du roi, s'il a de grands défauts, n'a certainement pas celui d'aimer les femmes. Sa Majesté, après m'avoir re-

levé avec grâce et bonté, daigna me confier les chagrins qu'elle venait de recevoir de Monsieur, qui s'était permis quelques expressions peu respectueuses dans un petit démêlé de famille. Comme le roi pense que Monsieur est mal conseillé par ses favoris, il a bien voulu me donner l'ordre d'arrêter le chevalier de Lorraine. Le premier office que j'ai rempli dans ma nouvelle charge est donc une arrestation. Moi qui portais encore dans mes poumons l'air flatueux des murs de la Bastille, je me serais senti disposé à la pitié, si l'opprimé n'eût pas été le plus abject des êtres. Monsieur, rempli de fureur, comme un amant privé de sa bien-aimée, est parti aujourd'hui pour Villers-Cotteret, après avoir accablé sa femme d'injures indécentes. Son mignon sera écroué au château de Pierre-Encise. Je pense que le roi vient d'acquiescer par là un ennemi implacable.

En revenant de cette expédition, il y eut Marly. Quelques bourgeois s'étaient assemblés devant la grille du château pour voir passer le roi. J'étais à cheval près de la portière. Sa Majesté me souriait et m'adressait la parole. Jugez de l'étonnement de ce grand prince lorsque, sans écouter la fin d'une phrase bienveillante, je pique des deux et pars au galop bien loin de l'escorte en poursuivant à outrance un carrosse qui fuyait sur le chemin de Versailles! Jamais pareille chose n'était arrivée à Lauzun, l'exactitude et l'étiquette même. On le crut fou. Le roi fronça les sourcils en le suivant des yeux, Mademoiselle criait qu'il allait être tué. Toutes les femmes regardaient avec anxiété. Lauzun ne s'en souciait guère. Il avait reconnu derrière ce carrosse le grand valet de la mystérieuse petite fille. Elle était masquée dans la voiture, dont elle ouvrit la glace dès qu'elle me vit.

— Monsieur de Lauzun, je me suis bien réjoui de votre délivrance. Je vous félicite. Adieu, adieu. — Je ne vous quitte pas ainsi. Dites-moi votre nom, je vous en supplie. Il faut que je vous voie. — Oh! un si grand seigneur que vous, venir chez une pauvre fille comme moi!... Hélas! que dirait Mademoiselle? Toutes les dames se moqueraient de vous. — C'est moi qui me moquerais d'elles si vous m'aimiez. — Je ne veux pas être un jour jalouse et abandonnée comme madame de Guiche. Adieu! retournez auprès du roi. — Vous ne voulez donc pas seulement de ma reconnaissance? Ne pourrai-je rien faire



M. de Louvois et autres courtisans.

pour vous après les services que vous m'avez rendus? — Je ne vous demanderai que de continuer à passer tous les matins sur la place du Carrousel quand la cour sera à Paris. — Est-ce que je ne vous reverrai plus? — Peut-être si vous me revoyez sera-ce faire mauvais signe pour votre ambition... Mais vous risquez de vous donner par le roi... Adieu! comptez sur mon empressement à vous gronder d'autres avis. — Dites-moi au moins votre nom pour que je puisse le prononcer quand vous m'apparaîtrez dans mes rêves? — Je m'appelle Cécile. Cet infernal carrosse allait plus vite que le vent. La magnifique escorte me sembla, quand je me retournai, une méchante nuée de terribles. Cependant je repris ma place près du roi en me donnant l'air si grave et si pénétré que personne n'osa railler. Sa M

rêter sa voiture, et la route fut dans un instant encombrée. Le plus grand prince du monde sortit par la portière sa tête surchargée de trente onces de cheveux.

— Que vous est-il arrivé ? demanda le roi. — Sire, j'avais des raisons de penser que j'étais à la poursuite de quelque traître disposé à attenter aux jours de Votre Majesté. Je ne suis pas encore bien certain que je me sois trompé. Si jamais ce carrosse réparait, il faudra le faire saisir.

Toute la cour m'entourait comme si j'eusse été la bête la plus savante des deux mondes. Pas une épaule qui ne servît d'appui à une tête hébétée. Le roi me jeta un regard de tendresse semblable à ceux qu'avait faits la Montespan tout exprès pour moi, quand je lui avais sauvé la vie sur le gazon.

— Messieurs, dit Sa Majesté, il faut avouer que M. de Lauzun s'acquitte de ses devoirs avec un zèle et une activité dont personne n'approche.

Ces paroles, prononcées au milieu d'un silence attentif, produisirent un effet miraculeux. La cour est une ménagerie de singes, et je gagerais bien qu'à partir d'aujourd'hui, les autres capitaines des gardes arrêteront à tort et à travers tout ce qui ressemblera le moins du monde à l'ombre d'un carrosse. En écoutant les violons dans le jardin de Marly, le roi m'adressa plusieurs fois la parole avec une bonté qui me rappelait le plus beau temps de son amitié. Sa coquetterie avait été flattée de mon empressement chevaleresque. Pendant toute la matinée, la physionomie royale fut pourvue d'une douce majesté. Vraiment, si c'eût été la reine, elle n'aurait pas pris des airs plus encourageants ni plus féminins. Quelle pitié, honnête Baraille !

J'ai tout lieu de croire que je vais monter un nouvel échelon. L'effet ordinaire des retours de tendresse est le don de quelque faveur. Nous allons donc moissonner.

Encore un pas et nous songerons sérieusement au duché de Montpensier. Il me semble impossible qu'on me le refuse, une fois que je serai lieutenant général ; mais jusque-là il me faudra poser la main sur la bouche de Mademoiselle, et peut-être il sera fort difficile de tenir dans le silence une si vive et si loquace princesse. — Baraille, si j'ai des enfants, ils seront princes du sang, songez à cela... Du reste, peu m'importe ma progéniture. Ce que je veux, c'est l'entrée au conseil d'Etat ; la suprématie sur les ministres, la voix au chapitre secret ; le pouvoir de chasser de ce conseil une légion d'ignorants à vues étroites qui écoutent à plat-ventre ce que dit la bouche auguste du chef. Je veux créer de nouvelles fortunes, en renverser d'anciennes. Je veux que les souverains de l'Europe s'adressent à moi pour traiter avec le roi. Je veux une principauté où je sois maître absolu, et de l'argent horriblement.

A présent, mon ami, je vais vous dérouler le dernier coin de la toile. Depuis que je suis rentré chez moi, je ne fais plus que songer à ma romanesque Cécile, qui m'aime de loin derrière une fenêtre. J'en suis amoureux sérieusement. J'enrage de ne pouvoir m'emparer d'elle ; de voir qu'elle a le gouvernement de ses amours d'enfant ; qu'elle organise cela toute seule sans que je puisse me mêler de rien, ni apporter le moindre changement à ses résolutions. Il n'y a pas sur mes tablettes un nom pompeux qui vaille son nom modeste... Dans ma tête pas un souvenir que sa pensée n'efface, excepté peut-être celui de la princesse de Nemours, qui m'avait perdu au jeu... Mais comment songer aux rires provocateurs de la Valentinoise ou aux fossettes des joues d'Olympe ? Vous allez dire qu'à mon âge il serait honteux de m'abandonner à un amour d'écolier pour un être presque inconnu et imaginaire ; qu'il serait impardonnable de négliger pour si peu de chose quelque-une de mes grandes affaires. Eh ! mon cher, ce qui a le plus d'importance dans la vie, n'est-ce pas ce qui vous tient au cœur ? Comment estimer la grandeur d'une affaire autrement que par le désir qu'on a de la mener à bien ? Et puis, le peu que j'ai vu de cette enfant est si charmant et si aimable, que j'en ai la tête montée... Mais ce ne sera rien, et nos plans n'en souffriront point.

Adieu, major ; tout allant bien ici, vous pouvez quitter Orléans et vous rendre à Bourges. Faites-moi aimer dans le Berry le plus que vous pourrez.

XI. — Quatrième courrier. — Un habit de soixante mille francs. — Long supplice d'une petite fille d'Henri IV. — Vaste projet. — Épouvantable danger de guerre. — Détresse de la cour. — La volaille manque. — Aveux amoureux.

Major, mon étoile approche de son périhélie. Encore quelques mois et son orbite formera avec celui du soleil deux cercles tangents. Je suis emporté capricieusement par le doux zéphyr de la faveur comme une feuille d'automne. On m'a confié dans l'intimité un secret d'Etat. La pensée en est assés grande, et je gagerais bien qu'elle est née dans la cervelle de Condé ; mais le roi se l'est déjà si naïvement appropriée qu'il la croit sincèrement de lui seul. Le conseil secret veut en finir avec la Hollande en l'exterminant. Cette puissance maritime, dont les propriétés coloniales sont si immenses que la métropole n'est plus qu'un pied-à-terre en Europe ; ce sublime coin volé aux domaines de l'Océan, cette nation de voyageurs qui décrit avec ses trois cents pavillons des courbes de toutes sortes sur le dos des mers, qui vit dans

une lutte perpétuelle avec les éléments, et dont l'existence est le triomphe du génie de l'homme sur la nature, ils veulent la détruire et la rayer du globe ; ils veulent qu'elle ne figure plus sur les cartes, et que les générations à venir, en cherchant la place où vivaient ces riches familles de républicains, ne trouvent plus qu'un sale marais. L'esprit exterminateur de Louvois va faire une orgie et briser les verres. Les préparatifs sont effroyables : cent vingt mille Français commandés par le roi en personne, les opérations dirigées par Turenne et Condé, Vauban aplanissant les chemins en rasant les places fortes. Dans un an, c'en sera fait de la Hollande si Dieu n'allonge pas son bras du haut du ciel pour soutenir du bout de son doigt cette malheureuse nation, qui ne se doute pas de l'horrible tempête amassée contre elle.

La douce Madame est dans le secret. C'est elle qui va, par un voyage de famille en Angleterre, ménager le consentement et l'appui de Charles II. Pour voiler cette manœuvre diplomatique, la cour va faire une promenade somptueuse. Le roi feindra une inspection des armées du royaume et des places de guerre ; puis, quand on se trouvera dans le Nord, la princesse ira voir son frère comme par occasion. Toutes les forces maritimes de l'Angleterre seront mises à contribution.

Savez-vous maintenant qui commandera en chef sous le roi dans la promenade préparatoire ? cherchez bien. — Ce sera Lauzun. On le fait à cette occasion lieutenant général. On connaît mon imagination en matière de magnificence. Je me suis montré hier soir avec mon uniforme de commandant, qui me coûte seulement 60,000 livres. Sa Majesté approuve fort le luxe des habits... Vous voyez qu'avec un bon tailleur et de l'argent, il est facile d'être grand comme le grand monarque... La reine, les dames, les maîtresses, toute la maison du roi seront du voyage, et j'aurai carte blanche pour dépenser avec profusion les finances de l'Etat.

La perte de la Hollande semble inévitable. L'empereur est harcelé par les Turcs. L'Espagne, assoupie comme une vieille gorgée de boisson, dort profondément, le menton sur son ventre et la lèvre inférieure relevée ridiculement jusqu'au nez ; cependant je gagerais bien que le Tout-Puissant fera échouer tous ces beaux plans par une chiquenaude. Je vois déjà son index railleur s'approcher de son large pouce. Le salut de ce peuple patriarcal est dans le caractère même de l'oppresser qui le menace. Le roi échouera par ses manies pompeuses. Au lieu de tomber à l'improviste sur ce faible ennemi et de le jeter tout endormi dans la mer, il fera tant de préparatifs, qu'après avoir enfin tiré du fourreau une belle épée tout en or, il donnera simplement, avec une attitude grecque, un superbe coup dans l'eau. Ce n'était pas la stratégie de Turenne qu'il fallait pour une telle entreprise, c'était la folle impétuosité du malheureux Beaufort. Si à cette heure, au lieu de se pavaner comme un coq au milieu de ses poules, le roi disait à ses plus jeunes officiers : Messieurs, partez au galop et ne vous arrêtez qu'à Amsterdam... Tout serait fini dans un mois... Mais l'Océan refermera encore ses mâchoires sans avaler cette proie, qui se rit de lui et vit heureuse comme une fourmière suspendue au penchant d'un abîme.

L'orgueil du maître lui souffle à l'oreille que cette conquête facile, exécutée sans danger avec des forces écrasantes, contre un peuple sans armée, couvrira son nom de gloire. Il veut donc commander en personne, assister aux sièges, et tandis qu'on portera sa vaisselle et ses cuisines, qu'on dressera chaque soir les tables pour les dames, et que le maréchal des logis, les lunettes sur le nez, marquera les logements à la craie, le sévère génie de Guillaume d'Orange aura le temps de se mettre en travail, et les cris de détresse du peuple aux abois trouveront mille échos en Europe. Nous rirons bien dans notre coin, major, en voyant la fausse grandeur de notre puéril monarque faire échouer une si belle entreprise commencée avec une armée immense et les chances les plus brillantes.

Quoi qu'il arrive, je suis commandant en chef. Les autres lieutenants généraux me parlent le chapeau à la main. Je donne des ordres. Mon œil est celui du maître, et en ajoutant quelques deniers à ceux du roi, je me fais adorer des soldats. Jamais on n'a vu un luxe pareil à celui de cette armée galonnée. Le roi et la reine ont autour de leurs voitures plus de deux mille gentilshommes. Ce sont tous les soirs des repas magnifiques. Les villes ne suffisent pas aux logements. Nous jetons l'or et les cadeaux à tout ce qui trouve occasion de nous souhaiter le bonjour. La jalousie du roi s'est endormie dans les antres de son cœur. C'est moi qui ai la peine et lui l'honneur. Cette position est excellente. Au retour du voyage, il faut que je sois duc de Montpensier.

J'avais bien raison de vous dire qu'il me faudrait bâillonner cette bonne Mademoiselle. J'ai vraiment toute les peines du monde à la retenir. La veille du départ de la cour, sa voiture rencontra la mienne dans la rue Saint-Honoré ; nos cochers placèrent les portières l'une contre l'autre, et la princesse daigna causer avec moi en plein air.

— Monsieur de Lauzun, je n'en puis plus ; il faut que vous écoutiez mes confidences et que vous me dictiez la conduite que je dois tenir. — Oh ! mademoiselle, je serais incapable de vous guider dans cet instant où mon commandement me donne tant de soucis ; mais nous parlerons à notre aise pendant le voyage ; et que de choses ne pour-

rez-vous pas me confier ce soir chez le roi!... Remarquez-vous comme mon équipage est nombreux et bien ordonné? — Il est de la dernière magnificence... Nous avons les mêmes goûts. — Que je serais fier d'avoir quelque point de ressemblance avec une si grande princesse! Je vous laisse, car je cours pour le service du roi. — Adieu! mon cher conseiller, à ce soir.

Chez le roi, je tirai Guitry par la manche et lui dis à l'oreille de ne point me quitter d'un pas, et de rester en tiers dans la conversation de la princesse. Son Altesse arriva comme une mouche attirée par les chandelles. Elle parlait avec émotion de son maréchal des logis, nommé Chabannes, qui venait de mourir subitement, bien qu'il fût jeune, robuste et joli garçon. Alors j'entamai le chapitre de la mort, et je philosophai si bien, que les visages des assistants devinrent sombres en quelques minutes. Le roi lui-même, qui avait commencé par rire de mes noires réflexions, finit aussi par pousser des soupirs et regarder la terre... Je vins à bout de gagner ainsi minuit. Mademoiselle, qui ne se rebute point, allait me prendre à part, lorsque le bougeoir du roi me fut apporté.

Le premier jour, la cour s'arrêta à Senlis pour coucher. Je passais à cheval devant le logement de la princesse, qui se trouvait au rez-de-chaussée. Elle m'appela de la voix la plus douce du monde par une fenêtre. — Vous n'avez pas le temps de songer aux affaires de vos amis au milieu de tous les soins qui vous occupent. — Mademoiselle, dans les affaires de mes amis il s'en trouve auxquelles je songe justement comme si elles étaient les miennes. — Eh bien! que pensez-vous des secrets que je vous ai confiés? — Oh! j'écrirais un livre avec ce qu'ils m'ont fait passer dans la tête. Mais il faut que je mette en ordre tout cela avant de vous le soumettre. — Je suis dévorée d'impatience. — Ne vous y laissez pas aller, car l'affaire est telle que ce ne serait pas trop d'une existence entière à dépenser en réflexions avant de se décider. — Ah! vous me faites mourir.

Le duc de Rochefort, qui passa dans la rue, s'écria :

— Vous parlez donc encore de la mort? Allons, Lauzun, laissez vivre gaiement Mademoiselle et faites-vous ermite.

Je partis au galop avec Rochefort.

Le troisième jour, la cour tomba vers le soir, avec beaucoup de fatigue et d'appétit, sur la petite ville de Noyon. La princesse était sur un balcon auprès de la reine; le glorieux Lauzun, envié de tout le monde et couvert de broderies, se promenait seul à côté du roi dans le jardin, les mains derrière son dos. Rendons justice au monarque, dans cette amicale conversation il me parla de ses projets sur la Hollande en homme sensé; mais lorsque je hasardai des avis respectueux sur le besoin d'user de promptitude, il n'y voulut rien comprendre : de sorte que son superbe plan de campagne n'est à mon sens qu'une ridicule parade. Mademoiselle nous interrompait à tous propos du haut de son balcon. Le roi finit par lui demander si elle ne voulait pas venir prendre l'air. Elle allait descendre, lorsque je lui fis signe de rester près de la reine. — La pauvre altesse tremble devant moi; elle obéit à mes gestes comme un bon cheval de chasse.

Nous sortîmes un jour de Saint-Quentin par une pluie à torrents. Le roi me parlait avec tant de bonté par la portière, que j'avais sans cesse mon chapeau à la main; la princesse, qui se trouvait dans le carrosse, suppliait Sa Majesté de me faire couvrir... Major, prêtez-moi la lyre du Tasse pour chanter les hauts faits de cette armée de cotillons conquérants. Je n'oserais point assurer que l'âme héroïque du grand roi n'eût pas un moment de faiblesse; je n'affirmerais pas devant Dieu que cet intrépide guerrier ne sentit pas un regret de son imprudence, en songeant au milieu des dangers, aux douceurs du bonheur domestique, car le cœur le plus ferme peut tomber pour un instant dans l'abattement, et s'amollir à des souffrances qui passent les bornes de la patience humaine. Je frémis encore au souvenir de cette rude campagne, dont les difficultés ont failli causer la ruine des plans de Sa Majesté.

La pluie la plus effroyable ruissela dès le matin sur des uniformes tout neufs! le désordre se mit vers le soir parmi les équipages! il arriva même que plusieurs carrosses éperdus quittèrent le rang invariablement assigné, de sorte que de simples comtes se trouvèrent, on ne sait comment, devant des ducs à franges. Tu frémis, major! ce n'est encore là rien.

Le roi, dans sa folle humeur de conquêtes, était parti de sa capitale, résolu à faire, au risque de sa vie, six lieues par jour; mais quand il reconnut les difficultés que lui opposaient les éléments déchainés sur la grande route, il sentit qu'il s'était trop avancé, et commença tout bas à murmurer de la longueur prodigieuse des journées réglées par Louvois. L'armée entière courait le risque de voir ses habits fripés en quelques heures. La reine éternuait et regardait les campagnes désolées. Mademoiselle aurait volontiers pleuré du malheur de Lauzun, exposé aux intempéries de l'air. Monsieur boudait, la Montespan se frottait les yeux. Toutes les dames bâillaient d'ennui; M. le Dauphin demandait à boire, et la cour grelottait.

Enfin il se trouva sur la route, une demi-lieue avant Landrecies où nous devions coucher, un ruisseau tellement grossi par la tempête, que les chevaux avaient de l'eau par-dessus les genoux. Le général en chef avertit aussitôt le roi de ce danger. Tout d'une voix on décida que Sa Majesté ne pouvait se précipiter dans une passe plus périlleuse que

celles d'où le grand don Quichotte n'était sorti vivant que par miracle et par la protection de quelques enchanteurs de ses amis.

— Nous n'irons pas plus loin! s'écrièrent mille femmes éplorées.

Le conquérant céda. Il en fut réduit à chercher un asile dans un méchant village. La reine, réfugiée chez une vachère, demanda comment on allait faire pour jouer; ce qui jeta le prince dans une horrible anxiété, car l'heure du petit jeu approchait. Les filles d'honneur de Mademoiselle s'étaient égarées avec leur carrosse. La princesse fut obligée de changer de robes dans la chambre de Madame. Sa Majesté fit dresser sa table dans une grange! O vicissitudes!

Cependant, Baraille, tandis que les puissances de l'enfer semblaient conjurées contre cette cour héroïque, le roi voulut qu'on établît le petit jeu au milieu des sifflements de la tempête, tant il est vrai qu'un vaste génie est au-dessus des plus rudes coups du sort. O Torquato! où es-tu? Viens chanter les bacchanales du sombre royaume de Pluton. Viens célébrer le courage d'un guerrier que les malheurs n'ont pu vaincre, et qui serait plutôt mort dans une lutte désespérée, que de manquer aux lois de l'étiquette en négligeant de faire sa partie d'ombre, à heure fixe, avec les dames. Mais la persévérance du prince n'était pas encore à sa plus terrible épreuve. Le jeu fini, on s'en alla manger dans la grange. Quelle horreur! mon cher major; le souper était froid, maigre et d'une mine pitoyable. On se mit à table avec découragement, et ce fut à peine s'il y eut de quoi apaiser la faim des plus grands princes du monde. La volaille manquait. Les cuisiniers, mal rétablis de leurs fatigues, avaient commis d'étranges fautes. Le roi songea aux délices de Saint-Germain. M. de Romecour, pâle et défait, annonça en tremblant que les convois portant le linge étaient entrés à Landrecies, et qu'il fallait dormir tout habillés sur des matelas. Ce fut le dernier coup. Monsieur se plaignit, les larmes aux yeux, qu'on eût mangé tout le potage, quoiqu'il eût déclaré qu'il n'en voulait point. Il commençait à geindre comme une femme en couches, et faisait de petits sons de voix enfantins. La famille royale se réunissait dans une seule chambre pour y dormir. La reine s'écria que ce serait manquer à la décence. On se consulta longuement. Enfin, les scrupules étant levés, on s'étendit pêle-mêle, comme de véritables guerriers dans un bivouac réel. C'était un spectacle à fendre l'âme. Jamais les siècles à venir ne reverront un exemple plus beau des maux que peut endurer la résignation humaine.

Voyez ce que c'est, major, que d'être commandant en chef! on venait à peine de se coucher, lorsque des aides de camp arrivèrent de tous côtés, demandant M. de Lauzun; et comme il fallait traverser la grange pour parvenir jusqu'au général, la reine craignant de montrer le bas de ses jambes, se mettait debout à chaque instant.

— Quelle cruelle nuit nous allons passer! dit le roi. — Qu'est cela? s'écria Lauzun, je n'entends pas qu'on éveille ainsi Leurs Majestés... Vite une compagnie d'ouvriers sapeurs. Qu'on me jette ce mur à bas... Ne craignez rien, mesdames, je fais pratiquer une issue afin qu'on vous laisse dormir en repos.

Voyez encore la malice du sort. Le dégât était justement achevé, quand on vint m'annoncer que les chemins étaient nettoyés, le vent apaisé, le ciel clair, et qu'avant minuit nous pouvions entrer à Landrecies. La confiance revint aussitôt dans tous les cœurs, et nous gagnâmes de bons gîtes, en louant Dieu des traverses qu'il avait bien voulu nous imposer. Ainsi finit cette journée de douleurs, dont les historiens sauront bien immortaliser les moindres détails, car Sa Majesté emmènera Pélisson avec lui pour le prier d'écrire les hauts faits du roi de France dans l'épouvantable campagne de Hollande. M. Boileau sera prié de gratter le coude aux Muses, et Lebrun trempera ses pinceaux dans la cochenille pour étaler sur la toile l'exacte peinture des plus sanglantes batailles.

Rien n'était brillant comme Lauzun en grand uniforme, faisant défiler les troupes sur la place de Landrecies à l'aurore de dix heures du matin. Le roi vint et me fit compliment de mon zèle et de mon activité. Sa Majesté ne cessa de répéter tout le jour qu'il n'y avait pas au monde un homme si soigneux que moi.

— Oserai-je causer avec monsieur le général d'armée? dit Mademoiselle vêtue de blanc comme un ange des cieux. — Hélas! mademoiselle, je ne puis vous tenir compagnie dans cet instant; mais le comte d'Ayen que voici s'en acquittera mieux que moi. — Oh! comment! s'écria d'Ayen: songez-vous à qui vous parlez? — Parfaitement, répondis-je en m'éloignant... Jamais œil étonné ne fut plus ouvert que celui du comte. — Eh quoi! Votre Altesse peut souffrir?... — M. de Lauzun est un homme trop sensé, trop bien instruit de ses devoirs, pour rien faire sans de bons motifs.

Et la princesse s'en alla aussi.

— Mademoiselle est ensorcelée ou malade, pensa M. d'Ayen.

Sur le chemin d'Avesnes, Son Altesse me souriait à la distance de cent pas; puis elle soupira tristement quand je fus près de sa voiture. Nous causâmes longtemps, et tous les discours de la belle se réduisaient à ces mots :

— Je veux me marier, je veux me marier! Mon choix est si bien arrêté, que je parlerai au roi dès le premier séjour que nous ferons, et, s'il y consent, le mariage aura lieu sur-le-champ, fussions-nous en Flandre. — Mademoiselle, dis-je d'un ton excessivement sérieux, si vous tenez à gâter de gaieté de cœur vos affaires, je ne veux pas que

ce soit de mon consentement. Croyez-vous que je n'étudie pas l'esprit du roi? croyez-vous que je ne sache pas bien à quel instant il convient de faire une demande, ou de risquer une hardiesse? Si vous voulez me laisser la présidence de votre conseil, je vous conduirai tout doucement par la main jusqu'au moment précis où vous devrez adresser la demande; je me joindrai à vous et je mettrai aussi en jeu mes batteries; car pour vous servir, vous et l'heureux personnage que vous aimez, je ne ménagerai pas mon crédit. Vos projets réussiront. Il y va de mon honneur; mais soyez prudente et n'allez rien brusquer. — Il est plaisant que vous me reteniez parce que vous avez de l'aversion pour le mariage. — Il est vrai que je le crains un peu; mais un astrologue m'a prédit qu'un mariage me donnerait la meilleure femme et la plus grande fortune du monde. — Alors, si vous m'en croyez, il faut vous mettre en tête de trouver cette femme et cette fortune, et, sans être habile en astrologie, je vous assure que vous réussirez. — Nous parlerons de mes affaires quand les vôtres seront terminées.

Madame venait de nous quitter pour aller à Dunkerque. Cette pauvre petite femme a une si chétive santé, que nous étions inquiets de la voir partir ainsi pour traverser la mer. Le sensible Monsieur disait devant elle avec beaucoup de bonhomie :

— Adieu, Madame. Vous me rapporterez, s'il vous plaît, de belles étoffes anglaises, si vous revenez de Douvres, ce qui est douteux, car vous n'êtes pas bien, et depuis longtemps on m'a prédit que j'aurais plusieurs femmes.

Un soir, le roi était en famille et nous nous trouvions, nous deux Guîtres, les seuls étrangers. Sa Majesté adressa tout à coup à Mademoiselle une parole qui la fit pâlir.

— Savez-vous, ma cousine, que le roi d'Angleterre veut rompre son mariage? Si cela arrive, il demandera sans doute votre main. — Ce serait bien affreux, dit la reine, qu'un prince eût deux femmes à la fois. Si j'étais Mademoiselle, je ne voudrais point risquer ainsi mon salut. — J'en serais ravi pour ma cousine, dit Monsieur. L'Angleterre est le plus beau royaume après la France.

La princesse pleura comme un enfant. On eut toutes les peines du monde à la consoler.

— Comment! disait Lauzun, Votre Altesse n'est point tentée d'être une grande reine, et dans un pays où elle pourrait rendre à Sa Majesté tant de services! L'intérêt du roi n'est-il pas au-dessus de toute autre considération? — Mon Dieu! Si, certainement; mais, mais...

Et la pauvre princesse pleurait toujours. Elle m'entraîna dans un coin.

— Avez-vous juré de me perdre au lieu de me prêter secours? me dit-elle les yeux encore humides. Vous connaissez l'état de mon cœur, et vous feignez l'étonnement quand je refuse un mariage qui me mettrait au désespoir! Allez! homme cruel et ingrat, vous ne méritez pas la confiance que je vous montre.

La tendresse et la mélancolie s'étalèrent délicieusement sur ma face et passèrent dans mes regards :

— Et si j'avais été tremblant d'effroi en vous excitant à accepter le trône d'Angleterre? Si je n'avais eu d'autre dessein que de m'assurer à quel point votre amour secret vous tient au cœur; que diriez-vous? — S'il en est ainsi, je vais vous dire à l'instant le nom de celui que j'aime, et nous irons nous jeter ensemble aux pieds du roi. — O grand Dieu! vous me faites frémir. Ne voyez-vous pas que le roi vous sait gré de ne point vouloir quitter sa cour? que s'il découvrait à présent la cause de votre répugnance pour une couronne, il vous accablerait de sa colère? et moi, pauvre conseiller! il sera heureux que je me trouve tout botté, pour sauter sur le premier cheval venu, et fuir au delà des frontières.

Cette conversation se tenait à Boulogne, et la bonne Altesse avait encore les yeux rouges à Hesdin, quoiqu'on ne lui parlât plus de mariage; elle m'attira dans un coin le soir au jeu de la reine.

— Je crois, me dit-elle d'une voix émue, que vous pourriez me donner de meilleurs conseils, si vous saviez quelle est la personne que j'aime. — Il n'est point encore nécessaire que Votre Altesse m'en instruisse. — Ce serait un soulagement pour moi; j'ai le cœur si plein que je ne puis y résister.

Le tremblement des mains et de la voix redoublait. Je voyais la langue et les lèvres de la princesse prendre leur essor pour me dire : C'est vous; je me laissais aller à la pitié. Nous étions devant une glace.

— Tenez, me dit la belle, je vais souffler sur ce miroir et écrire le nom du bout de mon doigt.

Le verre était déjà terni et la princesse étendait son bras au-dessus de la cheminée, lorsque la pendule sonna minuit.

— Arrêtez, m'écriai-je! nous sommes à vendredi! Remettons la confiance à demain.

Pendant toute la journée du vendredi je ne craignais plus d'approcher la chère Altesse. Je tournais autour de son carrosse et je la réjouissais par d'aimables quolibets.

— Il m'est venu encore un mari, me dit-elle en riant. Madame de Thianges s'est mis en tête de me faire épouser le jeune duc de Longueville. — Madame de Thianges vous aime donc beaucoup, puisqu'elle veut partager avec vous ce qu'elle chérit le plus au monde? — Oh! celui-là ne me fera point pleurer comme le roi d'Angleterre.

Mais savez-vous un bruit qui court ce matin? On prétend que vous épouserez la duchesse de Lavallière. — Ah! ne rions pas des malheurs de cette femme. Je suis son confident aussi bien que le vôtre. Il est vrai qu'elle se mariera bientôt; mais ce sera avec un personnage plus généralement estimé que moi. — Eh! qui donc? — Jésus-Christ.

La princesse fit le signe de la croix. Dans une rue d'Abbeville son carrosse s'arrêta à quatre pas de moi; je me présentai pour offrir ma main. Tout à coup il me vint à l'esprit que c'était samedi et que je ne pourrais plus éviter la conversation confidentielle : je me retournai donc brusquement, et je partis, laissant la petite-fille de Henri IV un pied en l'air, et dans le danger de choir sur le marchepied. J'avais résolu de tenir l'affaire en suspens jusqu'au retour du roi. Nous voici arrivés à Paris, je vais me démettre de mon commandement. Sa Majesté vient de m'accorder pour mon ami Baraille une lieutenance dans ma compagnie des gardes. C'est aujourd'hui que je commence à livrer l'assaut au duché de Montpensier. Vous savez que je l'ai de tous côtés entouré de tranchées et de mines profondes. Avant huit jours il faut que je sois maître de la citadelle; dans une heure je vais expédier ce paquet par un courrier. Vous devez être impatient de connaître les détails du voyage. Vous pouvez rester encore un mois à Bourges avant de venir prendre possession de votre lieutenance; vos belles épaules et vos joues rondes manquaient au milieu des trois cents gentilshommes de la compagnie Lauzun. Adieu, mon cher ami, nous touchons au port, mais je vois la mer couverte d'écume; les risques les plus terribles sont à l'arrivée. Vous savez si je suis bon pilote : eh bien! le cœur est prêt à me manquer; un nuage se répand sur mes yeux, car la mer est perfide; des rochers pointus, blottis entre deux eaux, attendent ma barque; la vue des trésors de la terre m'éblouit; une faute légère me précipiterait au fond des abîmes. Que les moyens d'un homme sont peu de chose! il me faudrait à présent les cent yeux d'Argus et les cent mains de Briarée. Dormez bien, Baraille, car je vais passer plus d'une nuit blanche.

Au moment où le courrier va monter à cheval, je brise le cachet pour vous conter ce qui vient de se passer en moins de quatre heures.

A midi j'arrive chez la reine, qui n'était pas encore sortie de son oratoire. Mademoiselle s'approche aussitôt de moi.

— Voici le moment, lui dis-je, de me confier tous vos secrets, parlez vite : qui est celui que vous aimez? — Je n'ose vous le dire; mais je vois là-bas une écriture, je vais poser le nom sur un morceau de papier.

Pendant cette cérémonie, la reine et ses femmes entrèrent; j'étais debout contre la cheminée. La princesse s'approcha, tenant à la main le papier, qu'elle mettait tantôt dans sa poche, tantôt dans son manchon : ses mains tremblaient si fort qu'elle faillit laisser tomber le poulet dans le feu. Je le saisis presque au vol et je me retirai contre une fenêtre. Je trouvai ces deux mots :

— C'est vous.

Je me retournai ayant subitement vêtu à neuf toute ma personne d'une apparence de confusion mêlée d'une grave défiance. L'Altesse, accroupie devant le feu, s'écria :

— Je suis transi! N'approchez-vous pas, monsieur de Lauzun? — Le moyen, dis-je tout bas, d'approcher une grande princesse qui se moque d'un pauvre gentilhomme? Si votre altesse a jugé à propos d'employer ce moyen pour se débarrasser de son conseiller, il était plus simple de le congédier. Savez-vous, mademoiselle, que c'est une méchanceté car ce jeu pourrait faire perdre la raison au cadet de la maison de Caumont, s'il ne se tenait en garde? — Il n'y a rien au monde de si vrai que les mots tracés sur ce papier, monsieur; jamais dans ma tête il n'y eut de résolution si arrêtée que celle de conclure cette affaire.

Dans cet instant on vint annoncer au roi que Madame, arrivant d'Angleterre, était à Saint-Denis. On parla d'aller au-devant d'elle; Monsieur fit une fort mauvaise grimace, et partit scandaleusement pour Saint-Cloud. On se dispersa de tous côtés. Je conduisais la princesse chez elle. Nous gardions tous deux un silence obstiné, car il fallait bien que je fusse confus.

— Qu'avez-vous encore à m'objecter, monsieur? demanda Mademoiselle au moment de me quitter. — Voici tout ce que je puis répondre.

Et je me précipitai à genoux en embrassant une de ses mains.

— Ah! que je suis heureuse! relevez-vous, vous n'êtes pas fait pour rester longtemps à genoux devant une femme.

Une larme d'Altesse se fit jour entre des cils blonds, et me tomba sur la main. Je me relevai.

— Ne perdons pas de temps, dis-je, et ne faisons pas de fausses démarches. Votre altesse doit demander au roi la permission de disposer de son cœur. Après cela, je ferai parler à Sa Majesté par mes amis, et sitôt que nous aurons reçu l'autorisation, nous irons à l'église. — C'est cela; je puis mettre Madame dès ce soir dans nos intérêts. — Je vais m'en charger; ne songez qu'au roi. — Je vais lui écrire.

Madame arriva au bout d'une heure, un peu lasse du voyage, et se mit au lit. Nous trouvâmes qu'elle avait fait acquisition en Angleterre d'une santé britannique; jamais elle n'avait eu tant de fraîcheur et d'embonpoint. Je me fis introduire dans sa chambre par un moyen que j'ai souvent employé, et j'étais assis sur le pied de son lit à lui

conter d'un air très-affairé tous mes projets, lorsque Mademoiselle, en qualité d'amie et de princesse du sang, entra brusquement sans se faire annoncer.

— Ah ! dit-elle avec surprise, je vois que je n'ai plus rien à apprendre à Madame, et que mon crédit sur elle n'est rien près du vôtre.

Nous continuâmes à causer tous trois et à dresser nos plans. La tendresse excessive, je dirais presque inquiétante, du roi pour sa belle-sœur, nous rendait indispensable l'appui de cette douce petite Anglaise. Elle a tant de plaisir à obliger ses amis et s'en acquitte si bien que le succès me paraît certain. Tout est prêt; demain commence l'attaque. Mademoiselle enverra sa lettre au roi; Madame ira trouver Sa Majesté une heure après. Je prierai ensuite Rochefort, Créquy, Montausier, d'Ayen, Guitry, d'Albret et Turenne de paraître comme le bataillon sacré, pour décider la victoire. Je cherche vainement dans ma tête depuis une heure quel accident, autre que le caprice ou la jalousie du roi, pourrait empêcher mon bonheur; je n'en trouve aucun. L'impensable bissac du sort fournira pourtant à coup sûr de misérables cailloux pour nous heurter les pieds et apporter un retard de quelques semaines; car vous savez que jamais la destinée maussade ne laisse terminer une si belle affaire au premier essai. Il faut qu'elle se donne le plaisir de vous égratigner de ses ongles; creusez donc votre cervelle, Baraille, et tâchez de deviner les obstacles niais dont ma première lettre vous informera. Je les sens tourner autour de moi comme des insectes, et je ne puis encore les voir. Adieu.]

XII. — Cinquième courrier. — Mort violente. — Que le sort n'est jamais embarrassé pour contrarier les gens. — Grandes négociations. — Pluie de filles à marier. — Toutes les bouches sont béantes. — Triomphe complet. — Echec et mat.

Le sort s'est piqué d'honneur, mon cher major. Je me suis permis de plaisanter avec vous des puériles entraves qu'il ne cesse d'opposer aux plus grands projets des hommes, et pour me punir de mon irrévérence, il m'a jeté dans les jambes le cadavre d'une belle et jeune fille de roi. Moi, qui respecte fort la mort, cette hideuse solution de toutes choses, je me suis arrêté tout court, comme au bord d'un fossé, puis j'ai ôté civilement mon chapeau.

— Seigneur, mon Dieu, ai-je dit après une heure de rêverie, pour me convaincre de votre puissance, il n'était point nécessaire de vous donner tant de peine, ni d'écraser sous votre semelle une faible et douce créature. Vos moyens sont assurément plus sûrs que les miens. Il est clair que si la mort emporte tous ceux dont j'ai besoin, je me démènerai bien inutilement pour les faire agir, et pour peu qu'elle me mange moi-même, le succès de mes entreprises deviendra fort douteux.

Voici quelle est cette plaisanterie féroce que le sort a jugé à propos de nous faire.

Le courrier qui vous porta ma dernière lettre n'était pas encore au Bourg-la-Reine, lorsque Madame, rétablie par quelques heures de repos, voulut aller à Saint-Cloud pour voir son hargneux époux. Le roi lui fit promettre de venir le soir à l'heure du jeu, et je venais de m'asseoir devant une table de brelan, lorsqu'il se fit un bruit inaccoutumé dans les antichambres. On vint appeler Mademoiselle avec empressement, la reine demanda son carrosse, le roi quitta la partie d'homme. Un chuchotement croissant traversa les salons; jet c'était un ouragan effroyable lorsqu'il m'apporta ces mots, qui me glacèrent :

— Madame se meurt à Saint-Cloud.

Plus de cinquante voitures roulaient déjà sur la route. Celle du roi partit emportant le médecin Vallot. Je montai à cheval suivi seulement de quatre laquais, et je dépassai cette cour entourée de flambeaux, qui ressemblait à une procession funèbre. Des têtes livides et désolées sortaient des portières. J'arrivai des premiers à Saint-Cloud. Madame, échevelée, était sur un lit de camp dressé à la hâte. Elle se tordait les bras, et râlait, les yeux hors de la tête. Jamais je ne vis l'expression de la douleur répandue à ce point sur un masque humain. La malheureuse femme pouvait à peine parler; des sons inouïs sortaient de sa poitrine haletante. Il y eut bientôt autour d'elle un cercle de gens consternés. Vallot assurait que ce ne serait rien, que cela passerait tout seul, que ces coliques ne dureraient pas plus de deux heures encore. Madame saisit la tête du roi entre ses mains en criant d'une voix de morte :

— Sauvez-moi, mon frère, ils m'ont empoisonnée.

Monsieur, appuyé sur le bord du lit, donnait des conseils de bonne femme d'un ton indifférent.

— Mais on ne laisse pas ainsi mourir les gens sans essayer aucun remède, s'écria Sa Majesté.

Vallot regardait le plafond. Des femmes pleuraient. La duchesse de La Vallière était dans une horreur profonde. Beaucoup de gens allaient et venaient dans la chambre, comme si ce n'eût pas été celle d'une moribonde. On riait dans un coin. Tessé racontait près d'une fenêtre une histoire de chasse, tandis que Madame se débattait comme si quelque serpent invisible l'eût dévorée au milieu de nous.

— Mon pauvre ami, me dit-elle, je meurs sans avoir pu vous être utile; mais je vous servirai là-haut,

La comtesse de Soissons regardait tout ébahie. Une épouvantable grimace vint contracter les muscles du visage, habituellement si doux, de la pauvre Henriette. Vallot se dressa alors sur la pointe des pieds, et courba son corps en cercle en écartant ses bras dans une pose bizarre; ses vêtements, ordinairement drapés par le pédantisme et l'importance, tressaillirent, agités par la surprise et l'effroi.

— Oh ! te voilà encore, s'écria le docteur; te voilà, mystérieux froncement du nez ! te voilà, mal insaisissable ! cette fois je te tiens, tu ne seras pas caché dans les recoins du cerveau; tu es là, dans l'estomac, et je t'y trouverai, poison, ou quoi que tu sois, tu ne m'échapperas pas.

Le roi lança un regard soupçonneux sur la figure bouffie de son frère, et sortit en disant que si Madame était empoisonnée, ses meurtriers périraient, fussent-ils de la famille royale. Deux heures après, les prévisions du médecin étaient réalisées. Madame ne souffrait plus; elle était froide comme une pierre. L'évêque de Condom avait été choisi pour donner les sacrements, de préférence aux autres prêtres qui se trouvaient là, parce que Monsieur pensa que ce nom aurait meilleur air que tout autre dans les gazettes du lendemain. Ce fut donc Bossuet qui donna la bénédiction à cet ange ouvrant ses ailes pour le grand voyage.

Sans être sorcier, je gagerais bien que cette mort est un coup du chevalier de Lorraine. Les médecins assurent que la maladie est une espèce de choléra-morbus. L'ambassadeur d'Angleterre a voulu lire leur procès-verbal. L'affaire est déjà étouffée. La colère de Sa Majesté n'a point eu de suites.

Personne ne possède comme le roi la philosophie qui console de la perte d'un parent. Il régla devant moi les cérémonies du convoi avec le compassé Sainctot, puis il se tourna en souriant vers Mademoiselle :

— Eh ! ma cousine, voici une place vacante, la voulez-vous remplir ? Monsieur mon frère vous a toujours aimée. Quoi ! vous pâlissez ? auriez-vous quelque répugnance ? — Sire, sire, balbutia la princesse, je suis à vos ordres.

N'admirez-vous pas, mon cher lieutenant, l'esclavage stupide des altesses, qui, sur l'ordre du maître, se donneraient sans oser dire mot ?

Je m'approchai de Mademoiselle quand le roi fut sorti, et je fis le salut le plus gracieux du monde.

— Réjouissons-nous du bonheur de votre altesse, qui va devenir belle-sœur du roi. J'espère qu'elle continuera de me traiter avec amitié, afin que je puisse dire avoir gagné les bonnes grâces de Mesdames. — Cette affaire ne se fera jamais, dit la belle d'un ton décidé; je vous en donne ma parole.

Le lieutenant n'a pas besoin de connaître tous les discours qui furent échangés à ce sujet; on sait bien d'avance que je jurai de mettre de côté tous projets de fortune, puis qu'il s'agissait de la gloire de la princesse. Mon sublime désintéressement me fit adorer plus encore, et il est à croire que le mariage souhaité du roi n'aura pas lieu; mais le mien n'en est pas moins renvoyé au calendes grecques.

— Vous souvenez-vous, Baraille, que je vous annonçais dans une de mes lettres mon intention de forcer le maître à répondre à mes importunités par une feinte amitié ? J'y ai parfaitement réussi : je reçois plus de caresses et de marques de distinction qu'au temps où le roi m'aimait réellement. Il veut se purger à mes yeux de cette honteuse jalousie dont il m'a su instruit, et se donne bien de la peine pour me faire croire qu'il a vertueusement nettoyé le fond de son cœur. Je connais assez les humains limons pour rester persuadé qu'une rouille de cette sorte ne peut jamais s'extirper. Un jour viendra où le monarque, cessant de se contraindre, voudra me donner en pâture à ses vipères affamées; il faut que je sois alors perché en lieu si haut et si sûr que nulle morsure ne puisse m'atteindre. Ce plan est le plus raisonnable, car la position brillante où je suis à présent, et que tout le monde croit si certaine, ne serait pas tenable six mois encore. Vous allez juger des dispositions secrètes du cœur du roi.

Ce fut avec l'air le plus affectueux qu'il passa sa main toute-puissante sur ma manche en daignant me nommer son ami, et me prier d'employer mon crédit sur Mademoiselle pour la décider à épouser Monsieur. Or le monarque a de trop bonnes narines pour n'avoir pas flairé mes relations avec sa cousine. Vous devinez qu'il prenait un malin plaisir à ravager d'un petit air enjoué tout le terrain où je dois récolter. Marier la princesse avec Monsieur serait un coup triomphant; cela ferait le malheur de Mademoiselle et le mien, et comme j'ai pour habitude de cheminer avec les femmes par d'autres voies que celles qui passent au pied de l'autel, le roi espère peut-être encore que je brouillerais plus tard le ménage de son frère, qu'il n'aime point. De cette façon, tout ce qu'il y a de vermine dans le cœur royal serait en grand régal. Ce n'est pas à Lauzun qu'on peut jouer de pareils tours sans qu'il les devine. Je choisis l'instant où Mademoiselle chauffait ses petits pieds à la cheminée près de laquelle était assis le roi, pour lui conseiller, avec tout le sérieux et toute l'éloquence dont je suis capable, de céder aux désirs de Sa Majesté.

— Pensez à ce que c'est que Monsieur ! disais-je avec l'emphase d'un homme émerveillé. Monsieur, qui n'a au-dessus de lui que le roi et le Dauphin ! Vous serez la première femme après la reine ! Vous recevrez toute la cour. Les plaisirs, les hommages, les respects pleu-

vront. Vous nous donnerez la musique, le bal et la comédie. Avec quelle joie ne vous verrai-je point de mes fenêtres du château neuf passer au milieu de vos gardes !

La princesse était outrée de douleur. Si Sa Majesté ne nous avait écoutés avec une distraction affectée, il y aurait eu larmes et trépi-gnements. Le roi ne doit savoir que penser du chaleureux empressement que je mets à négocier cette affaire, dont il ne prend tant de soin que pour le dommage qu'elle peut me causer. La pauvre altesse désolée m'entraîna dans une galerie, où je fus accablé de tendres reproches. La conversation ne dura pas moins de trois heures. On me jura de plus belle qu'on mourrait plutôt que de manquer à la foi promise.

— Eh quoi ! disais-je confondu, vous refuseriez Monsieur pour épouser un domestique de votre cousin ; car je ne suis rien de plus ! Et sachez que j'aime trop le roi pour consentir, en aucun lieu que je monte, à quitter mes charges. — Ne voyez-vous pas que ce cousin est mon maître aussi bien que le vôtre ? — Mais je ne suis pas prince. — Vous le deviendrez en m'épousant. — Mais vous ne connaissez pas mes défauts ou mes vices. Peut-être suis-je un homme méchant, avide et dangereux. — Eh bien ! dites-moi quels sont vos défauts, je vous croirai sur parole. — Je dois vous avertir que je suis parfois taciturne comme un mort. Quand les accès de mélancolie me prennent, je m'enferme dans ma chambre, et si quelque valet vient me troubler, je le bats. Je mets tant de passion dans le service du roi que je ne pourrais guère trouver de temps à donner à ma femme pendant que je serais en quartier. Vous aimez la conversation, et je ne suis pas toujours disposé à la faire. Mon humeur est souvent fantasque. Il pourrait m'arriver de manquer en quelque point au respect que je devrais à une épouse d'un rang si supérieur au mien, et je ne me pardonnerais jamais une pareille faute. — Je me chargerai de vous la pardonner. — Il faut vous informer encore d'un affreux défaut qui va me perdre dans votre esprit. Moi, qui suis si bien instruit des obligations de l'étiquette, et si empressé à m'y soumettre quand je suis à la cour, je ne veux point m'en embarrasser chez moi, ni perdre mon temps en formalités. Je sens combien il est juste que M. de Guise, qui a épousé votre sœur, n'ait qu'un pliant devant elle ; qu'il se tienne debout quand elle se met à table, et qu'il lui offre la serviette ; qu'il se contente ensuite de se faire servir un couvert au bas bout lorsque sa femme l'a invité à s'asseoir, je sais qu'il est convenable que cette cérémonie recommence tous les jours ; mais s'il me fallait accomplir ces devoirs sacrés, il se trouverait quelque instant où, dans un égarement d'orgueil, je me fâcherais, et renverserais la table à grands coups de pied, ce qui serait un cas à me faire exiler pour la vie. J'en frémis quand j'y songe. — J'espère que vous ne refuserez pas de conserver l'étiquette établie chez moi, si on vous y traite comme moi-même, et si vous portez le titre de duc de Montpensier. — Puisque Votre altesse persiste après les aveux que je viens de lui faire, il ne me reste plus qu'à la supplier de prendre encore trois jours de réflexion. — Je ne veux pas prendre trois minutes seulement, et je vais écrire au roi sur-le-champ.

Nous serions bien restés toute la journée en conférence, si le froid n'eût été excessif dans cette galerie. Les filles de la princesse s'y morfondaient. La petite Châtillon, l'une d'elles, en avait le nez fort rouge, et soufflait dans ses doigts.

— Il me semble qu'on étouffe ici, lui dis-je en sortant.

Depuis trois jours que madame de Nogent, ma sœur, est arrivée à Paris, elle n'a presque point bougé du Luxembourg. La princesse chuchote amoureusement avec elle du matin au soir. Mademoiselle m'envoya sa lettre au roi. Vous en trouverez une copie dans ce paquet. Vous approuverez l'habileté de la solliciteuse, nommant les femmes de qualité qui ont épousé des gens en place, et qui se glorifiaient d'être domestiques de Sa Majesté. Mais ce qu'il y a de vraiment sublime, c'est l'obligation où croit être la princesse de dire à son cousin que l'amour qu'elle a pour moi vient uniquement de mon attachement pour la personne du roi.

La ponctuation étant suffisamment revue, les mains tremblantes de la princesse envoyèrent la lettre aux Tuileries. J'étais le soir chez la reine, et le monarque, muni de toute sa dignité, n'avait pas encore donné sa réponse. Mademoiselle étouffait de crainte ; Lauzun, gai comme de coutume, jouait gros jeu, et la princesse, assise près de lui, prenait le plus vif intérêt aux cartes. Ce manège dura longtemps, le roi commençait à en rire ; puis en passant près de nous il nous dit tout bas :

— Ma cousine paraît s'entendre si bien avec M. de Lauzun, qu'il serait dommage de l'en séparer. Jamais elle ne retrouverait dans les capitaines des gardes un garçon plus à son goût.

Le lendemain la réponse de Sa Majesté arriva au Luxembourg tandis que j'y faisais le beau devant le petit Longueville, qui crevait de dépit. Mademoiselle m'entraîna bien vite dans son cabinet : l'épître était aimable et honnête. Le prince disait que l'énorme distance qui séparait sa cousine d'un simple gentilhomme était effrayante ; mais qu'après la première surprise passée l'affaire ne semblait pas impossible. Sa Majesté disait encore qu'elle ne voulait pas contraindre une princesse si sage, et qu'elle se bornait à lui donner le conseil de réfléchir sérieusement et longtemps avant de rien terminer.

— Encore réfléchir et attendre ! s'écria la belle avec douleur. Ils nous feront attendre si longtemps que j'en mourrai. Cela ne peut durer ; je cours chez le roi ; je lui parlerai comme il faut, et nous serons mariés avant une semaine.

L'agitation de la pauvre altesse était si grande, qu'il me parut bon de ne pas la retenir, afin que le monarque pût voir de ses yeux à quel point on aime le Lauzun. Quelques tendresses respectueuses imprimèrent aux joues qui tournaient déjà dans la cervelle de la princesse un mouvement si rapide, que la belle s'élança dans sa voiture sans mettre seulement du rouge. Cette flèche une fois décochée sur les Tuileries, Lauzun circula dans les vastes salons du Luxembourg pour faire l'inspection de son futur domaine. Les ambassadeurs de Hollande, vêtus de laine noire, attendaient le retour de la princesse pour la complimenter.

— Eh bien ! messieurs, leur dis-je, quelle réponse avez-vous reçue du roi ?

Un vénérable bourgmestre secoua la tête avec tristesse.

— Une dure et cruelle réponse, monsieur de Lauzun ; il nous a dit en fronçant les sourcils, qu'il ferait de ses armées l'usage qui lui plairait. Parler ainsi à des alliés fidèles comme nous, qui l'avons soutenu contre l'Espagne, l'empereur ou l'Angleterre, n'est-ce pas avouer que ses effroyables préparatifs sont faits pour nous écraser ? — J'avoue que votre traduction est assez plausible. — Monsieur de Lauzun, si en revenant chez vous par une nuit sombre, avec d'anciens amis, vous al-liez les voir tirer leurs épées et vous assaillir perfidement tous à la fois, jetteriez-vous, comme César, votre manteau sur vos yeux pour vous laisser égorger sans défense ? — Non pas, messieurs, je résisterais jusqu'à la mort, quand je n'aurais que mes dents et mes ongles pour armes. — Eh bien donc ! que devons-nous faire ? — Messieurs, vous êtes d'honnêtes gens, d'humeur calme ; il n'y a pas d'hommes plus dangereux que ces êtres flegmatiques, une fois poussés à bout : tâchez donc de tomber dans le désespoir. — Nous n'en sommes pas éloignés. — C'est votre seule ressource. S'il vous manque des soldats, vous avez de l'argent autant que nous ; mais je veux bien vous dire encore une chose que nous n'aurons pas, et qui serait nécessaire dans cette campagne. — Quoi ? quoi donc ? — De l'activité, de l'activité, messieurs. — Oh ! nous serons forcés d'en montrer. — Sans doute, les minutes vaudront des siècles, et nous en laisserons à revendre, car nous voulons vous tuer d'une façon méthodique et ponctuellement réglée comme une entrée de ballet. Vous voyez, messieurs, que je suis un ennemi généreux. Aussi je vous promets que si le roi me donne un commandement, ce que j'ai tout lieu d'espérer, mes soldats ne se chaufferont pas le ventre au soleil sur la route d'Amsterdam. — Nous vous recevrons comme il faut sous nos remparts. — C'est cela, creu-sez-moi de bons fossés ; bâtissez de bonnes murailles, car j'aime à prendre de l'exercice.

Pendant que je discourais avec ces dignes marchands, Mademoiselle avait fait d'admirable besogne. Elle avait trouvé son royal cousin dans la ruelle de la reine, et l'avait prié de lui accorder un moment d'au-dience. Le roi, dont l'humeur se trouvait bonne sans doute, et la di-gestion facile, passa aussitôt avec sa cousine dans une antichambre dés-erte. La princesse, surmontant son émotion, commença un beau et touchant discours pour obtenir la permission d'aimer Lauzun. Le roi écoutait à peine, puis il faisait de petites grimaces d'impatience, et regardait en l'air avec embarras, puis enfin il risqua des objections sur la différence des rangs et de la naissance. Alors la belle s'écria qu'elle avait commandé un travail à ses secrétaires sur les titres de noblesse des Lauzun ; qu'il se trouvait de grands traités d'alliance entre des sei-gneurs de ce nom et les rois de France du neuvième siècle. Ensuite elle débita une curieuse énumération des princesses mariées à des gen-tilshommes. Les filles de Dagobert, Adèle et Rotelde, avaient épousé des comtes fort peu considérables. La jeune Landrade, fille de Charles Martel, que nous connaissons tous, avait épousé Sidrome de Has-bannin. C'est un exemple remarquable. Mais voici bien autre chose : Berthe, fille de Charlemagne, fut donnée à un simple gouverneur de place, nommé Angilbert. Louis le Jeune prend deux gendres de peu ; la fille de Charles VII est mariée à Guillaume de Ponthieu ; Isabelle, fille de Philippe le Long, à Gui d'Albon, qui n'était qu'un honnête et brave homme fort mal approvisionné en matière d'armoiries. Le roi, séduit par tant d'érudition, répondit qu'il savait bien tout cela, et qu'il n'y avait point songé.

— Eh bien ! ajouta Sa Majesté, je ne vous conseille ni ne vous dé-fends d'épouser Lauzun. Vous êtes en état de savoir ce qu'il vous faut. Faites à votre idée ; mais je vous donne un avis important, tenez votre dessein secret. Les ministres m'en ont déjà parlé, bien des gens s'en doutent ; Lauzun a beaucoup d'ennemis, prenez là-dessus vos mesures.

— Ah ! sire, puisque Votre Majesté est pour nous, qu'aurions-nous encore à craindre ?

La belle voulut baiser les mains de son cousin, qui l'embrassa sur les deux joues avec tendresse.

Que dites-vous de cela, Beraille ? N'est-ce pas un consentement en-lèvé par assaut ? — Ne vous réjouissez point d'avance. Mille entraves s'élèveront encore sans aucun doute.

J'étais ravi de l'habileté de Louise d'Orléans, et j'allais remonter en carrosse dans la cour du Luxembourg, lorsque je vis de loin, à la por-

tière d'une voiture arrêtée dans la rue, une tête de femme masquée. Je fis signe à mes valets de ne pas me suivre, et je sortis à pied, d'un pas fort lent, de peur d'effaroucher mon petit ange gardien, car c'était lui. Sa tête s'appuyait sur sa main droite, et sa pose révélait la tristesse de son cœur.

— C'est vous, ma jolie Cécile ? lui dis-je tout doucement. Voulez-vous me prendre dans votre carrosse ? — Perdez-vous la raison, monsieur de Lauzun ? Mademoiselle saurait bientôt que vous avez été vu dans Paris avec une femme. — J'en veux courir le risque : je vous aime, Cécile. — Quelle horreur ! quelle repoussante chose que cette aisance des hommes à mentir ! Ils s'en vont partout, disant : Je vous aime... dans les bals, les boudoirs, les jardins ; allez, monsieur, c'est une honte et une indignité. — Ce sont trois mots si jolis qu'on ne saurait trop les répéter, mon enfant. Et que puis-je vous dire de mieux si cela est vrai ? Je vous aime, Cécile. — Monsieur, monsieur, comment croire cela ? Est-ce que vous vous marieriez ?...

La petite fondit en larmes.

— Moi ! me marier ! Qui vous a fait ce conte ? — Je sais tout, monsieur ; le roi vient d'accorder la permission. Vous mourez d'envie d'épouser Mademoiselle. — Que vous importe mon mariage, puisque vous ne voulez pas être à moi, puisque vous me fuyez comme la mort ? — Ah ! tant que vous étiez libre, je gardais je ne sais quel fol espoir qui n'avait pas le sens commun, mais qui me rendait heureuse. — Ne vaudrait-il pas bien mieux nous voir et nous aimer dans un petit coin, après comme avant mon mariage ? — Le jour de vos noces, je me ferai fille du Calvaire.

La chère enfant ayant ses yeux noyés de pleurs, je crus pouvoir tenter d'ouvrir la portière pour monter près d'elle ; mais le damné carrosse était fermé au dedans par un verrou.

— Monsieur de Lauzun, reprit la petite d'un air résigné, une ligue se forme contre vous. Le frère du roi, la reine, le prince de Condé et M. de Louvois ont juré votre ruine. Il y a de bien méchantes gens à cette cour. Vos projets échoueront si vous ne mettez à l'exécution une grande promptitude. Surtout ne sortez pas la nuit sans une bonne escorte, car ils seraient capables de vous faire tuer. Je crois aussi qu'il faudrait peu de chose pour décider le roi à vous retirer sa parole. Adieu ! Je suis bien sotte de vous donner ces avis.

Sur un signe de la bizarre jeune fille, le cocher fouetta les chevaux, et fit disparaître le carrosse si rapidement que je me frottai les yeux au milieu de la rue, comme si une vision m'eût ébloui.

En arrivant aux Tuileries, je passais sous le vestibule en même temps que madame de Tamboigneau. La bonne dame tenait le bras de sa jolie nièce.

— Lauzun, me dit-elle, voilà une petite fille qui possède cinq cent mille écus de biens, et je lui cherche un parti. Ne pensez-vous pas qu'un cadet de Gascogne pourrait s'en accommoder ? — Sans doute, madame ; mais hélas ! qui voudrait d'un cadet de Gascogne ? — Si le cœur vous en dit quelque chose, adressez-vous à moi. — Jamais, jamais. Un pauvre hère ne doit point avoir tant de hardiesse.

Baraille, le jour que la ridicule fantaisie de vous marier vous entrera dans la tête, voilà ce que vous aurez à faire. Vous répandrez par toute la cour la nouvelle que vous épousez la première grande dame venue. Quand on en aura bien chuchoté, vous verrez venir chez vous une file compassée de négociateurs, qui vous offriront toutes les petites mains et toutes les dots de la terre. Le commun des hommes n'a jamais le désir d'une chose que quand un autre la poursuit. Combien de fois n'avons-nous pas vu de sots cavaliers adresser leurs hommages aux femmes dont les amants sont connus, de préférence à celles dont le cœur est libre ?

Roquelaure, l'homme le plus laid de la terre après Péliçon, a une fille assez agréable. La duchesse du Lude, le sourire sur les lèvres, me tire par la manche dans l'embrasure d'une fenêtre, et me parle avec une volubilité insupportable.

— Monsieur de Lauzun, je veux vous donner une femme riche et jolie. — Oh ! ne prenez pas cette peine, madame, je vous en supplie. — C'est une fille charmante, c'est ma nièce. Roquelaure, son père, a du bien, et beaucoup. M. le grand maître aime fort la petite. Nous n'avons pas d'enfants, et certainement elle sera notre héritière. — Tant mieux ! madame ; vos intentions sont généreuses : je vous présente mes respects. — Ecoutez-moi. Peut-être n'avez-vous pas compris... Je donne à ma nièce quarante mille livres de rente en sus de la dot que Roquelaure lui fournira. — Il faut que je vous quitte, madame. Mille pardons ! — Quarante mille livres de rente, en belles terres, en belles terres. Ecoutez-moi bien, mon cher Lauzun : l'archevêque d'Alby, grand-oncle de la petite, a de son côté trente mille écus de rente au moins en patrimoine et en bénéfices... oh ! oui, au moins cela, parce que le bonhomme, qui vit en province, a amassé de l'argent comptant ; et comme il est très-jeune, vous sentez que pour des jeunes gens c'est une perspective assez heureuse, assez heureuse. — Je n'en puis plus, madame ! — Vous êtes pressé ; mais je ne vous retiendrai pas longtemps. Voilà que j'ai fini. Voyez-vous, ce bon Roquelaure... — J'étouffe, madame. — Ce bon Roquelaure ne sait point s'expliquer, avec tout son esprit, car on dit qu'il en a beaucoup... Non-seulement il n'ose point parler de ces sortes d'affaires ; mais il est embarrassé de faire les honneurs de sa maison. Hier il avait à dîner M. de Dax,

eh bien ! il n'avait pas seulement songé à prévenir ses cuisiniers. De façon qu'au moment de se mettre à table, il m'envoie demander la moitié de mon ordinaire pour ajouter un service à son dîner. Sa fille est une bonne petite personne. C'est moi qui l'ai élevée. Réfléchissez à mes offres, mon cher Lauzun. Je crois que cela peut vous convenir. Roquelaure est un original, mais qu'importe ? Il a des manières singulières, c'est vrai ; car je vous demande ce qu'aurait pensé M. de Dax, si on n'avait heureusement trouvé chez moi du poisson et plusieurs faisans superbes, deux surtout, deux beaux faisans. Pensez à ce que je vous ai dit. Vous connaissez ma nièce ; son humeur vous plaira, parce que... — Certainement, madame, les faisans de Roquelaure seront de mon goût ; et, comme vous le dites fort bien, les bizarreries du père ne sont pas de nature à empêcher le mariage, M. de Dax étant de vos amis. La fortune de M. d'Alby doit être prise en considération, c'est pourquoi les quarante mille livres que vous donnerez à votre nièce ne sont pas en numéraire, mais en bonnes terres, en bonnes terres, et je félicite Roquelaure de ce que le poisson s'est trouvé frais. A présent, je ne vois plus rien qui me retienne ici. Je suis votre serviteur.

Pardieu ! Baraille, il faut bien que vous entendiez quelques-uns des propos insipides qui me bourdonnent sans cesse aux oreilles. Quand j'ai de grands projets en tête, je voudrais, pour un temps, supprimer de la surface du globe la moitié seulement de l'espèce humaine, afin de n'être pas arrêté à chaque pas par la nécessité d'écouter poliment ces bruits inutiles que font les sots avec leurs bouches. Voilà une plaisante duchesse qui sait le compte de ses faisans !

M. de Créqui me fut député pour négocier un troisième mariage. Il s'agissait simplement de la plus riche héritière du royaume, la nièce du cardinal de Reiz. Cette petite fille n'a pas moins de cent mille écus de rente, sans compter ce que laissera le cardinal, qui a payé depuis dix ans sur ses bénéfices pour trois millions de dettes, et qui maintenant amasse des sommes énormes. Vous ne verrez de votre vie une mine plus stopéfaite que celle du bon Créqui, lorsque je lui répondis que je ne me marierais pas ou que je trouverais mieux que cela. Il me crut fou, et recula de trois pas comme s'il craignait d'être mordu par un enragé, puis il me quitta fort scandalisé de mon obstination à plaisanter dans une circonstance si sérieuse. Je le priai de se trouver à trois heures chez Mademoiselle pour y entendre mon dernier mot. Guitry, Rochefort et le vertueux Montausier, à qui j'avais donné le même rendez-vous, se regardèrent avec étonnement en ne trouvant au Luxembourg d'autre compagnie que la mienne auprès de la princesse. La porte était fermée aux visiteurs. Je me mis à parler avec Guitry d'une maison de campagne que nous faisons bâtir en commun. Je demandais l'avis de la cousine du roi ; je traçais des lignes avec mes ongles sur la table. Montausier me faisait des signes ; Créqui, tout à fait persuadé de ma folie, s'apprêtait à gagner le large. Je parlais familièrement à la princesse, qui ne pouvait dissimuler sa joie. Rochefort voyait bien qu'on lui cachait un mystère ; mais il cherchait vainement à le comprendre. Enfin Mademoiselle éclata de rire, et nous la suivîmes les uns après les autres. L'explication fut aussitôt donnée.

Mademoiselle eut une plaisante conversation avec la reine.

— Qu'avez-vous besoin de changer votre état, ma cousine ? n'êtes-vous pas heureuse ? disait l'infante d'Espagne d'un ton fort maussade. — C'est que je pense l'être davantage en me mariant, madame. — De quoi vous avisez-vous ? Je désapprouve cela tout à fait, ma cousine, et le roi n'y consentira jamais. — J'ai son consentement, madame, et je ne tarderai point à en profiter, je vous assure. — En vérité, vous feriez bien mieux de rester fille, et de laisser votre bien à mon fils d'Anjou. — Votre fils d'Anjou sera bien assez riche, Madame, et je demanderai à Votre Majesté la permission d'être honteuse pour elle de ce qu'elle vient de me dire.

La nouvelle vola de bouche en bouche ; elle monta comme une fusée jusqu'aux mansardes ; elle s'échappa en tournant comme une trombe, et s'en alla mugissant dans la ville et la campagne. Le vent emporta les murmures au delà des frontières, toute l'Europe doit à cette heure avoir entendu ces mots : Mademoiselle épouse Lauzun ! Ce fut là le seul écho répété par les pierres des Tuileries pendant tout un jour. Vous auriez vainement cherché à la cour une grimace, un geste ou une exclamation produits par une autre cause que cette merveilleuse nouvelle. Jamais il n'y eut tant de belles éplorées ; jamais la colère, la surprise et le dépit ne firent remuer tant de petits pieds, bruire tant de robes ou voltiger tant de grains de poudre.

La Feuillade et le duc de Richelieu coururent se jeter aux pieds du roi, et le remercier au nom de toute la noblesse française, qui se trouvait honorée de l'élévation d'un gentilhomme. Ce sont là deux braves gens. Le maréchal de Bellefonds, avec qui j'étais en froid, me sauta au cou, et baisa les genoux de Mademoiselle. Les scènes les plus divertissantes se succédaient. Louvois était sombre comme un sanglier ; Monsieur soupirait et secouait les épaules. Colbert me poursuivait partout pour me supplier de me presser.

— Vos ennemis sont si exaspérés, me disait-il, qu'ils parlent de vous envoyer des cartels ou de vous faire assassiner.

De tous côtés on me criait : Mariez-vous, mariez-vous donc !

Je dinai au Luxembourg, et maître Boucherat, suivi de tous les

avocats de la princesse, s'en vint discuter les clauses du contrat. Mademoiselle voulait qu'il n'y eût qu'un article :

— Je donne à M. de Lauzun *tout mon bien*.

Colbert pensait que c'était le meilleur et le plus court ; mais cet infernal scribe de Boucherat et la bande des hommes trempés dans l'encre élevèrent mille difficultés. Je reçus seulement pour le premier jour le duché de Montpensier et la principauté de Dombes. Seulement cela, Baraille ! Je me fais annoncer sous le titre de duc de Montpensier. Je suis duc de Montpensier ! mon ami. Oh ! je le suis, je le suis. Jette en l'air ton chapeau ; perds la raison, Baraille ; cours à travers champs ; ta cervelle ne peut supporter une pareille surprise : deviens fou, te dis-je ; déchire tes habits ; précipite-toi dans la rivière, et meurs misérablement, car Lauzun est duc de Montpensier !



C'était un certain Gilbert, ancien serviteur du prince de Condé, pour qui madame la princesse a eu des bontés toutes particulières.

Quelle soirée magnifique, mon cher lieutenant ! les salons du Luxembourg se remplirent de monde. Les hommes m'embrassaient, les femmes s'agenouillaient devant la princesse. Tous les cœurs étaient émus. Pas un bruit qui ne fût une félicitation ou une flatterie. O mon ami ! jamais la dissimulation ne m'avait été plus nécessaire et plus difficile que dans cet heureux moment. Il me fallut tout le courage et l'empire sur moi-même que vous me connaissez pour ne pas donner à cette immense foule de spectateurs la honteuse comédie d'un homme ivre-mort par les rasades versées des mains de la destinée. Au milieu du tumulte, il me sembla que je rêvais, que je voyais ces courtisans ballottés horriblement dans de frêles coquilles par une mer houleuse, tandis que moi, monté sur un large navire, mes voiles enflées, je fendais les vagues, et cinglais rapidement vers un rivage enchanté, où tous les regards étaient fixés et toutes les mains tendues. Cette ivresse passa bien vite, et ne reviendra plus. Vous ne savez point, mon ami, avec quelle désolante promptitude l'esprit de l'homme s'accoutume au bonheur. C'est une machine singulièrement construite ; quand le désir la met en branle, rien n'est beau comme l'activité de ses mouvements compliqués, et puis sitôt qu'arrive l'instant de la possession, il s'opère dans les rouages je ne sais quelle fâcheuse dislocation. Il semble qu'après une réussite il se forme quelque part au dedans, comme sur la barre d'un cric, une espèce de dent qui ne permet plus aux ressorts de tourner en arrière ; la machine gémit et se rouille, et si vous ne donnez à la meule d'autres matières à broyer, tout s'use et tombe en ruines.

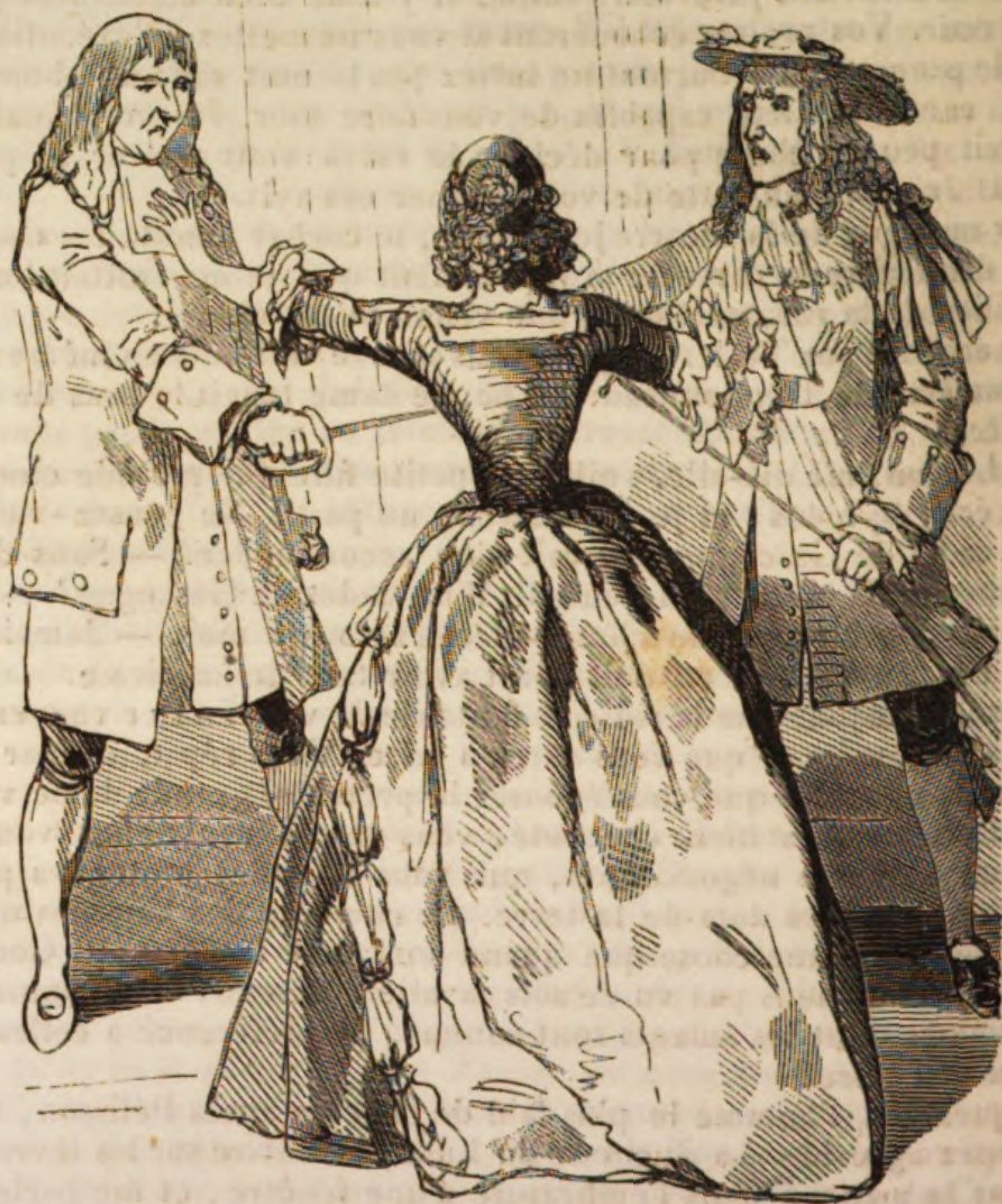
Le premier transport de joie étant passé, nous remarquâmes, Guity et moi, que mes anciennes maîtresses entouraient Mademoiselle comme une volée de colombes. Les unes l'accablaient de caresses, les autres penchaient tristement le nez vers la terre en tirant de leurs yeux quelques larmes imperceptibles. Les propos les plus réjouissants me venaient aux oreilles.

— Que vous êtes heureuse de faire la fortune d'un si aimable homme !

— Vous seule pouvez lui donner tout le bien que je désirais lui voir.

— Combien je vous suis reconnaissante ! — Oui, disait la princesse avec émotion : je connais votre tendresse pour lui ; continuez à l'aimer, ce sera maintenant faire preuve d'amitié pour moi-même.

Enfin, Baraille, la tête leur tourne à toutes à la fois. Colbert nous conseilla de ne point nous marier dans la chapelle de la reine, comme nous le voulions d'abord. M. de Richelieu m'offrit de nous emmener dans sa terre de Conflans. Boucherat me promit que le contrat serait terminé demain. Colbert le fera aussitôt signer au roi. Nous irons donc à l'église dans deux jours. Mon cher lieutenant, sachez que le duché de Montpensier et la principauté de Dombes m'ayant été donnés d'avance par une vente simulée, ils ne peuvent plus m'échapper. J'en porte les titres dans la publication des bans. La duchesse de Lavallière ne m'a point parlé. Je ne puis concevoir d'où vient cette froideur. Elle a complimenté ma sœur avec cérémonie. La Montespan m'a serré affectueusement les mains, nous avons échangé de tendres protestations ; mais je m'y connais, et puis vous assurer que le dépit et la rage brûlaient au fond de ce traître petit cœur. Les yeux trahissaient le feu intérieur comme les trous d'une lanterne. Baraille, où êtes-vous ? votre accolade me manque. Celle-là serait sincère au moins ; et puis je vous verrais ému, ivre de joie et balbutiant, spectacle rare et curieux qui doublerait mon bonheur. Avouez que cette première moitié de mon existence est brillante et superbe. La seconde promet de n'être pas moins belle. La gloire nous sera d'une acquisition facile. Nous serons grands à notre aise à présent. Je n'ai plus qu'un regret, c'est de n'avoir point commencé de plus bas. Au lieu d'être un Caumont, je voudrais être né dans quelque grenier afin que les historiens à venir, parlant de ce règne, fissent un chapitre ainsi intitulé : Un homme sortit de la dernière classe du peuple, et s'éleva par son habileté seule au point d'entrer dans la famille royale.



Voilà la princesse éplorée qui se jette entre les combattants comme une Sabine.

Dormons, mon ami. Ma première lettre vous portera les détails de mon mariage. Le premier soin du duc de Montpensier sera de faire préparer au Luxembourg un logement pour son ami Baraille, et c'est aussi pour lui seul désormais que j'importunerai mon cousin le roi. La partie étant gagnée, je dis *Echec et mat* et tire mon bonnet sur mes yeux.

XIII. — Dernier courrier. — Déception. — Malheur supporté avec noblesse. — Trouble accusateur d'une belle innocente. — Tout ce qui devait se faire au grand soleil s'exécute au clair de la lune.

Mon ami, lorsque le grand prévôt prononça la condamnation de Biron, le traître se leva et se découvrit ; ses jambes et son regard restèrent fermes tandis que les juges se sentirent défaillir : faites comme Biron ; levez-vous, et prenez une contenance assurée, car je vais vous porter le coup de la mort.

— Mon mariage est manqué. Je ne suis plus duc de Montpensier. Ma fortune est écrasée sous le talon de la botte royale.

Le ciel m'est témoin que j'ai supporté ce désastre avec une dignité

surhumaine. Après le premier instant de fureur, je n'ai plus songé qu'au chagrin dont mon ami Baraille allait être accablé à cette nouvelle terrible. Je suis renversé dans la poussière ; mais je tiens encore avec mes ongles les vêtements de mes ennemis. Je rampe sous leurs pieds comme un serpent, mais je trouverai bien une jambe nue pour la cribler de morsures.

Il y a ici des visages joyeux qui disent que je suis puni de mon orgueil, et que j'ai manqué ma fortune pour avoir montré une lenteur ridicule, pour avoir voulu traiter avec une princesse de puissance à puissance. Vous qui allez connaître le fond des choses, vous jugerez si cela est vrai.

Pendant la nuit qui suivit la glorieuse journée dont je vous donnais les détails dans ma dernière lettre, tous les vents changèrent, et dès mon réveil je trouvais les girouettes retournées. D'abord je courus chez Boucherat. Comme le contrat de mariage n'était pas plus avancé que la veille, et que ce drôle de scribe ne s'effraya point de mes menaces, il me vint le soupçon que le misérable avait reçu des ordres d'en haut pour temporiser si audacieusement. Je réussis pourtant à lui faire dresser la donation des duchés d'Eu et d'Aumale, et vous conviendrez que j'ai agi prudemment en faisant couvrir ces papiers des signatures nécessaires, car à cette heure ces deux domaines m'appartiennent encore, et je suis ainsi maître des biens de Mademoiselle.

Un vague pressentiment m'avertissait qu'un malheur était là, près de moi. Je le sentais déjà peser sur mes épaules. Au moindre bruit je dressais l'oreille, et je m'en allais cherchant de tous côtés des renseignements pour sortir d'incertitude. Un merveilleux instinct me conduisit chez la Montespan. Cette femme parla de son amitié pour moi, s'étonna des obstacles déplorables qu'on opposait à mon bonheur, et me promit chaudement d'employer en ma faveur son crédit sur le roi. Je n'aurais pas encore eu l'intime conviction de la perfidie de cette créature, que j'aurais conçu d'étranges soupçons, lorsqu'en la quittant j'entendis clairement le bruit d'un rire féminin se mêler à celui que fit la porte en retombant derrière moi. Je mis un instant en question si je ne rentrerais pas pour injurier grossièrement cette pécore, et lui prouver que je n'étais point sa dupe. La camériste Louison, qui m'a rendu déjà de bons services, se trouva bien à propos sur mon passage. Un cadeau et quelques caresses lui délièrent la langue.

La veille au soir, le roi était venu chez la Montespan. Vous savez que la belle a fait présent cette année à son amant d'un enfant deux fois adultérin, qu'on a baptisé duc du Maine. Or, la taille de la mère étant encore un peu avachie, et le prince médiocrement disposé à l'amour, on causa près du feu conjugalement.

— Que ferez-vous pour assurer la fortune de notre enfant, sire ? dit la femme. — Je n'en sais rien encore. — Au lieu de se marier à trente-six ans, cette folle de Mademoiselle ferait mieux de rester fille, et de choisir M. du Maine pour héritier de ses grands biens. Il n'est pas convenable que des terres immenses sortent de la famille royale pour appartenir à un simple gentilhomme. — Vous avez raison ; mais j'ai donné mon consentement au mariage. — Puisqu'on ne s'est point pressé d'en profiter, vous devriez vous rétracter. — Oh ! que de cris et de larmes cela causerait ! — Je voudrais n'avoir qu'à fermer mes oreilles pour acquérir la magnifique principauté de Dombes. Les prétextes pour empêcher le mariage ne seraient pas difficiles à imaginer. — Trouvez m'en donc un raisonnable, et je mets obstacle à l'affaire sur l'heure.

La damnée concubine n'avait rien inventé de satisfaisant, puisqu'un

jour entier s'était écoulé sans que le consentement du roi fût retiré. Louvois, M. le prince et Monsieur furent plus ingénieux ; car leurs représentations ébranlèrent tout à fait le monarque. Souvenez-vous de ces trois noms, Baraille : ce sont là de puissants personnages.

Les avis de Louison m'avaient singulièrement troublé. Je me présentai triste et somptueusement ajusté au Luxembourg, où la princesse, rêveuse et dolente comme Psyché, m'attendait avec impatience.

— Tout est perdu, si nous ne sommes mariés avant une heure ! lui dis-je précipitamment. Prenez vos coiffes comme une bourgeoise, et partons bras dessus, bras dessous, avec des témoins, nous épouser dans la première église que nous trouverons.

Nous l'allions faire, comme je le disais, lorsqu'arriva un ordinaire du roi. Sa Majesté priait sa cousine de venir sur-le-champ aux Tuileries et d'entrer dans le cabinet de travail du rez-de-chaussée par les petits escaliers et la garde-robe. Mademoiselle tomba en pâmoison. Ses femmes arrachaient à grande peine les agrafes et les fourrures

d'hermine ; j'eus le loisir de remarquer que la princesse a la gorge fort belle encore et la peau d'une admirable blancheur, ce qui me touchait peu dans l'instant.

— Du courage ! lui disais-je en la secourant ; employez toute votre éloquence, votre cause est bonne, et vous devez la gagner.

Elle me regarda fixement, et se releva pleine de force et de résolution.

— Vous avez raison, monsieur de Lauzun. Si Louise d'Orléans peut plaider elle-même et gagner son procès, c'est aujourd'hui qu'elle doit le faire.

Louise d'Orléans essuya ses larmes et partit pour les Tuileries dans un état parfait d'exaltation, décidée à mourir aux pieds du maître plutôt que de se laisser ravir son Lauzun. Savez-vous, mon ami, que si cette princesse était plus jeune de quinze ans seulement, elle serait aussitôt la plus sublime des héroïnes ? Il n'est pas besoin de vous dire tout ce que j'ai souffert pendant les deux heures que Mademoiselle passa chez le roi. J'attendais au Luxembourg dans la chambre à coucher. Je promenais de sombres regards sur ce palais où j'avais été reçu la veille comme Jupiter rentrant dans l'Olympe, et où j'étais aujourd'hui caché comme un fugitif. Je marchais à grands pas et je parlais seul, le nez appliqué

machinalement sur les émaux suspendus dans la ruelle. En vérité, je ne sais dans quel coin de ma personne étaient enfouis mon orgueil et mon sang-froid.

Vous me connaissez trop, mon cher lieutenant, pour penser que je regrette autre chose que les biens et les honneurs attachés au duché de Montpensier, et pourtant j'aime cette chère Altesse. Il est vrai que je la posséderai quand cela me plaira, toute petite-fille de Henri IV qu'elle est. Ceci est un point dont nous mettrons plus tard l'utilité en discussion.

Ce fut une vraie scène de tragédie que le retour de la princesse. Elle jeta les hauts cris en me voyant, se renversa sur le lit en arrachant ses beaux cheveux et disant qu'elle voulait mourir. Voici ce qui était arrivé :

En entrant au cabinet du roi, elle vit le monarque seul. Il se leva et s'approcha de sa cousine d'un air embarrassé ; puis avant de la mettre au désespoir, il fallut bien que ce grand prince se donnât des airs de petite-maîtresse. Il s'appuya donc contre le mur en passant la main sur ses yeux, et s'écria douloureusement qu'il souffrait de ses vapeurs.

— Asseyez-vous, sire, dit la princesse, qui pouvait à peine se soutenir. — Non, ce n'est rien, me voici mieux, répondit le roi.

Et après avoir soupiré, geint et toussé, il reprit d'une voix flûtée :

— Ma cousine, je suis désolé d'avoir une mauvaise nouvelle à vous



Les pleurs de la jeune fille redoublèrent lorsqu'elle songea que pour entrer au couvent elle devait faire le sacrifice de sa chevelure.

apprendre. Je sens mes torts envers vous, et je conviens que vous allez avoir à vous plaindre de moi. De méchantes gens ont dit que je vous sacrifiais pour faire la fortune de Lauzun, et des princes étrangers m'en ont fait déjà le reproche. Je ne puis permettre que cette affaire s'achève. — Ah! sire, vous ne voudriez pas me tuer, moi qui vous aime si tendrement; et ce serait m'arracher la vie que de me priver d'une personne sans laquelle il n'y a pour moi ni repos, ni bonheur, ni salut. Comment avez-vous pu écouter les discours des envieux qui en veulent à mon bien? En m'accablant aussi cruellement, vous manquez à votre parole. Au nom de notre aïeul commun, le grand Henri, ne me réduisez pas au désespoir, mon cousin! On ne vous a dit du mal de Lauzun que parce qu'il vous est plus attaché, plus dévoué que les autres. Ils ne seront pas contents qu'ils ne l'aient ruiné, perdu dans votre esprit. — Oh! ne craignez rien, ma cousine, je vous dédommagerai tous deux des peines que je vous cause. — Il n'est pas de compensation possible à un pareil malheur. Sire, sire, tuez-moi plutôt. Je vous pardonnerai ma mort.

Et la pauvre Louise se laissa de nouveau choir sur ses genoux. Alors le roi se mit à genoux aussi, comme Orgon auprès de Tartufe. Il serra sa cousine dans ses bras, et tous deux restèrent ainsi joue contre joue à pleurer sans rien dire. Cela fait, le roi ayant donné des preuves certaines d'une sensibilité exagérée se releva l'œil sec, la voix brève et le visage muni d'une couche d'impassibilité.

— Il est tard, ma cousine, dit-il en regardant une pendule. Vous n'avez plus rien à me dire, et je ne changerai pas de sentiment. Adieu, comptez sur mon amitié.

La princesse voulut faire une dernière tentative; mais le monarque prit son air glacé pour s'écrier en élevant la voix :

— J'ai des affaires, ma cousine; je suis fâché de ne pouvoir vous écouter plus longtemps. Les rois doivent se sacrifier eux et les leurs aux exigences de l'opinion publique.

Louvois, caché dans un cabinet, entendit ces mémorables paroles.

— Sire, répliqua Mademoiselle, ceux qui vous ont dicté cela se moqueront de vous en voyant que vous croyez travailler à votre gloire, tandis que vous servez leur haine et leur envie. — Ma chère cousine, reprit le roi en s'adoucissant, ne vous fâchez pas contre moi. Je ne blâme point votre tendresse pour Lauzun. Je vous aime tous deux. Demandez-moi quelque faveur pour lui, quelque nouvelle distinction pour vous; il faut que je vous console. — Jamais, jamais je ne me consolerais. Je mourrai de chagrin, et puissiez-vous être dévoré de remords toute votre vie!

Alors le monarque essaya de tirer encore une goutte d'eau de ses sacs lacrymaux; mais comme rien ne voulut sortir, il congédia sa cousine éplorée. Louise d'Orléans resta vingt-quatre heures au lit à gémir et à pleurer sans vouloir manger ni dormir. Elle reçut le second jour la visite du roi, qui promit monts et merveilles pour Lauzun. Monsieur vint aussi. Il ne parla que de parfums et d'ajustements de femmes. Créqui, Rochefort et Guîtres ne quittaient plus la princesse. Du plus loin que la pauvre altesse me voyait, elle fondait en larmes. La reine arriva, puis les dames, les maîtresses du roi. C'était une procession de consolateurs. La duchesse de Lavallière se montra plus froide que les autres; je ne sais pourquoi. Sans doute elle s'est déjà donnée à Dieu de cœur, et ne prend plus aucune part aux affaires mondaines.

Mademoiselle ne retourna qu'au bout de trois jours aux Tuileries. Elle faisait pitié à tout le monde. Quelquefois au milieu des salons, ses chagrins lui passant tout à coup par l'esprit, elle est obligée de s'asseoir et devient comme morte pendant un instant. Le roi lui-même montre un peu d'émotion quand il la voit dans cet état. Je forçai la princesse à paraître au bal de la reine, et je m'en repens plus tard, car en dansant avec M. de Villeroi, elle se mit à pleurer, et resta court au milieu d'un quadrille. Sa Majesté fut horriblement contrariée de cet accident, qui gâtait la symétrie du bal.

Le monarque craignait de me voir faire grand bruit de son manque de parole. Il m'envoya Saint-Aignan pour me dire de me fier à la générosité royale. Lauzun répondit fièrement qu'il ne voulait pas se permettre d'entrer en marché avec un prince qui l'avait déjà comblé de trop de bienfaits; qu'il ne désirait rien de plus que ses fonctions de capitaine des gardes et l'amitié de Sa Majesté.

La cour ne parlait que de mon malheur; tous étaient diversement émus; mon immense fortune frappée de la foudre avait rempli le monde de ses décombres; moi seul je marchais fièrement au milieu des chuchotements et de l'agitation générale, la tête élevée, le regard calme, et mes habits couverts de pierreries: on me sut beaucoup de gré de cette conduite en haut lieu. Les phrases les plus amicales vinrent me rafraîchir le visage le jour que je reparus au petit coucher. Il semblait qu'aucun nuage ne m'eût jamais caché le soleil: on fit mon éloge à l'envoyé d'Angleterre; Buckingham, qui est de mes amis, osa reprocher au roi de s'être montré fort dur.

— Eh bien! répondit Sa Majesté, proposez à Lauzun le bâton de maréchal.

Aussitôt Buckingham crève ses chevaux à me chercher dans Paris, et me trouve recevant dans mon sein les larmes de Mademoiselle. C'est en présence de cette infortunée qu'il m'annonce les intentions généreuses du prince.

— Acceptez, acceptez! répétait l'altesse en pleurant.

Lauzun prit le bras de l'ambassadeur, et courut chez le roi. Sa Majesté sortait justement du conseil.

— Sire, dis-je avec une contenance modeste, je suis heureux de voir que l'amitié de Votre Majesté veut me dédommager du mal que m'a fait sa politique; mais je croirais indigne de moi d'accepter un grade militaire que je n'aurais point gagné par mes services. Je supplie donc Votre Majesté d'ajourner cette nouvelle faveur jusqu'après la campagne de Hollande.

Le roi me tendit la main; je me jetai à genoux, et la cour attendrie répétait en se dispersant dans les galeries, que Lauzun seul au monde avait refusé le bâton de maréchal avec une magnanime noblesse, tandis qu'une larme britannique roulait dans l'œil de Buckingham.

Vous voyez qu'il me restera de beaux débris de mes édifices renversés, et qu'avec les matériaux tirés de ces ruines nous allons bâtir des monuments assez solides. La guerre va détourner le maître de cette mesquine jalousie de cour qui lui rend ma vue importune.

Ce n'est pas tout. Les gens qui ont mis le levier sous mes pierres et qui ont battu mes murailles en brèche se sont grossièrement trompés s'ils pensent me tenir sous leurs genoux. Des actes secrets, dûment revêtus des sceaux de la maison d'Orléans-Montpensier, me rendent propriétaire de tous les biens de la princesse. A Dieu ne plaise qu'elle périsse! Mais les volontés de Dieu sont impénétrables. Le chagrin peut nous l'enlever, la chère femme. J'en serais désolé; cependant il faut tout prévoir. La Montespan est folle à lier si elle s'imaginerait avoir fini avec moi. Il serait plaisant que je fusse dépouillé pour enrichir son enfant baveux, encore engourdi dans la stupide végétation de l'enfance. Avez-vous besoin d'argent, Baraille? les coffres de Mademoiselle sont ouverts. Les revenus se montent à plus de deux millions de livres! Je n'y ai rien pris encore! je garde cette immense ressource pour une circonstance décisive; seulement nous ne devons plus craindre de dissiper nos biens. Je suis en marché pour acheter un hôtel nouveau dans le Marais. S'il arrivait malheur à la princesse, vous n'auriez pas de peine à deviner qui serait bien sot en prenant lecture du testament. La bonne altesse a chassé son intendant Guilloire. Je lui ai donné notre ami Rollinde, honnête gentilhomme qui est à moi, de sorte qu'à présent je n'ai plus à craindre les indiscretions. Ne vous laissez donc pas aller à la douleur, mon cher ami; prenez confiance dans les conceptions de ma cervelle. Dans cet instant, elle est enceinte d'un beau projet que je vous confierai plus tard. Dormez.

Je vous écrivais ce qui précède par une nuit pluvieuse et froide, au coin d'un bon feu, dans ma petite maison de l'Île-Saint-Louis. Une heure venait de sonner; le souper était servi. Une voiture de louage entra bientôt dans la cour, et je vis se dessiner sur les tentures la taille mince de madame de Guiche. La comtesse est toujours d'une parfaite exactitude à nos rendez-vous. Elle sortait de chez la reine, et m'apprit que Mademoiselle ne s'y étant pas trouvée, par malheur, on n'avait parlé que d'elle et de moi. La Montespan avait pris un air mystérieux pour dire qu'elle savait bien où étaient Lauzun et la princesse. La reine fit là-dessus mille questions, et la marquise, après bien des difficultés, assura que nous étions occupés à nous faire marier secrètement par le curé de Charenton. Voici la reine en émoi qui dépêche un gentilhomme au Luxembourg. On y fait réponse que Mademoiselle est allée coucher à la campagne pour visiter un château qu'elle veut acheter. Plus de doutes, s'écrient les dames; et l'absurde conte de la Montespan circule de tous côtés, tant et si bien qu'il descend dans l'oreille du roi. Ce récit de madame de Guiche m'avait donné une humeur de dogue. Il eût été mal de déshonorer la comtesse pour prouver mon *alibi*; mais le lendemain je courus à onze heures chez la Montespan, résolu à écraser cette mouche incommode, puisqu'elle voulait me livrer une guerre à mort. Je savais que le roi était chez elle, et je feignis de ne pas comprendre les discours du valet de chambre lorsqu'il me répétait :

— Je vous assure, monsieur le comte, que madame ne peut recevoir personne dans cet instant. — Va toujours annoncer que je suis là, maraud, criai-je sans rien écouter, et dis à la marquise que sa fortune dépend de ce qu'elle va entendre.

Après deux minutes d'hésitation, on me fit entrer. Un signe expressif de Louison m'apprit que le roi était caché quelque part. Je m'avançai d'un pas léger en prenant mes façons familières.

— Savez-vous, chère marquise, que je serais en droit de vous faire de grands reproches? — Pourquoi, mon cher comte? — Ne sommes-nous pas de bons et anciens amis? — Assurément. — Eh bien! vous ne songez donc pas à notre bonne amitié depuis plusieurs semaines, puisque vous travaillez sans cesse des ongles et du bec à me nuire mortellement? Où aviez-vous la tête, je vous prie, lorsque vous avez employé tout votre crédit pour exciter le roi à retirer son consentement à mon mariage? Car je sais que vous ne vous y êtes pas ménagée et vous avez réussi. Je me consolais de ce malheur en pensant que l'affection du roi me restait encore; mais ce que je ne puis souffrir, c'est qu'on cherche à me ravir cette affection, à laquelle je tiens plus qu'à ma vie. Je ne plaisante plus, marquise, quand il s'agit de cet article. Vous avez répandu partout hier une fable ridi-

cule dont la fausseté se découvrira dès aujourd'hui, mais qui aura donné à Sa Majesté vingt-quatre heures de colère contre moi. Prenez-y garde. Nous sommes de bons et anciens amis; cependant ne vous y fiez pas; je puis vous faire aussi quelque tort, voyez-vous, précisément parce que nous avons été fort amis ensemble autrefois. — Que voulez-vous dire? demanda la marquise en changeant de couleur. — Eh! comment dites-vous cela, marquise? Vous feignez de ne pas me comprendre. Voilà qui est plaisant. A quoi sert de dissimuler ici? Nous voici seuls. Autre part, vous pourriez essayer de nier; mais à cette heure, il faut convenir avec moi que j'ai contre vous de terribles armes. Mettez-vous bien dans l'esprit qu'une femme qui a posé ses petits bras à l'entour de mon cou n'a rien de mieux à faire que d'avouer que je suis son maître; et vous savez que vos petits bras se sont posés... — C'est une atroce calomnie! interrompit la belle dans une détresse effroyable. — Ah! voilà ce que vous direz: C'est une atroce calomnie! Eh bien! cela ne vaut rien, marquise. On ne vous croira pas. — Vous êtes un imposteur abominable. — Cela ne vaut rien non plus, parce que je répliquerai à ces dénégations vagues par des détails précis que vous n'aurez pas, j'espère, l'effronterie de nier. — Mais vous êtes un fourbe infernal, monsieur de Lauzun. Il ne s'est rien passé entre nous... — Tout beau, marquise, ne vous engagez pas sur ce terrain. Je puis raconter des circonstances accablantes pour vous. Après tout, le roi est juste; il saura bien apprécier la délicatesse et la réserve de ma conduite. Que lui importe que le marquis de Montespan ait eu ou non votre premier amour? Moi, je serai absous; mais vous aurez perdu la confiance du prince. — Quelle noirceur! — Calmez-vous, marquise, et soyez prudente désormais. Vivons en paix. — Mais c'est infâme, monsieur de Lauzun. Vous me perdez avec cette assurance et ces impostures. Ne partez pas encore, pour l'amour de Dieu. — Me voici, qu'avez-vous à me dire? — Qu'il faut rétracter sur-le-champ tous ces mensonges. — Quels mensonges? — Oh! quelle patience! mon Dieu! tout ce que vous venez d'avancer est faux. — Prenez garde. Ceci ressemble à une déclaration de guerre; et je serais en droit de commencer les hostilités. — Traître! infâme! vil imposteur! Tu mériterais d'être brûlé vif. — Ah! vous êtes en colère. Eh bien, corbleu! nous allons voir qui de nous deux fera taire l'autre. Athénaïs de Mortemart, lève-toi. Etends une main vers ce crucifix. Bien. Jure par le Sauveur des hommes et par ton salut que jamais, chez la comtesse de Soissons, tu n'as donné à Lauzun, derrière les portes et les tapisseries, de tendres baisers et des caresses que ton prétendu, le marquis de Montespan, n'eût pas trouvés à son goût.

Athénaïs retomba sur son siège, anéantie et incapable de proférer une parole. Une grande table qui se trouvait au milieu de la chambre était recouverte d'un immense tapis de Perse que j'avais donné à la marquise. Il me venait de l'envoyé de la république de Venise. Ce tapis tombait jusqu'à terre, et un léger pli qui se forma sur l'une de ses faces me fit penser que le roi était blotti sous la table. Je m'avançai vers ce meuble, et j'y appliquai, de ma canne de bec-de-corbin, un coup terrible qui dut faire cruellement tressaillir le monarque accroupi.

— Athénaïs, poursuivis-je d'un ton de fureur et de menace, c'est toi qui es une perfide et une infâme; car jamais je n'ai cherché à te nuire près du roi, bien au contraire, et tu vois si je l'aurais pu, tandis que, toi, tu m'as couvert de ta bave malfaisante, vipère maudite, tu as épuisé tous les moyens en ton pouvoir de m'enlever l'amitié d'un prince que j'aime passionnément. Si tu avais réussi, créature dangereuse, je serais mort de chagrin. N'ai-je pas raison de me fâcher et de t'injurier?

Je changeai de ton subitement.

— Voilà qui est fini, marquise. Il ne tiendra qu'à vous de me faire garder un silence scrupuleux sur nos relations d'autrefois. Je vous pardonne le tort que vous m'avez fait jusqu'à ce jour. Nous pourrions être encore, comme vous disiez tout à l'heure, de bons et anciens amis; car vous êtes aimée d'une personne pour qui je donnerais ma vie. Vous êtes devenue une tout autre femme à mes yeux par votre amour pour cette personne. Ne craignez pas que je vous rappelle jamais le temps où j'ai chassé sur des terres qui n'étaient pas alors un domaine royal. Adieu, marquise.

Baraille, qui a bonne mémoire, n'a pas oublié la scène pittoresque dont je fus témoin, caché sous le lit de la Montespan. Avouez donc, mon ami, que ceci en est une heureuse contre-partie. Dans la première scène, j'avais étrangement mystifié les acteurs; mais cette fois, le royal spectateur, incommodément placé, fut joué sous jambe par l'acteur, et ne sut pas comprendre au juste le sens détourné du rôle principal.

J'étais sorti plus fier que Baron représentant le Cid; mais pourquoi faut-il que personne au monde n'ait pu assister à la scène qui suivit mon départ! Vous figurez-vous le plus puissant prince du monde quittant son recoin étroit, comme un écolier qui a échappé à la verge, et allongeant ses membres engourdis? Le voyez-vous questionner de cent façons sa maîtresse, et ne sachant que penser des protestations qu'elle lui fait? Voilà cet homme glorieux, avec sa couronne resplendissante, qui ne sait pas seulement si la femme qui a l'honneur de l'aimer n'a pas couru tous les lits de la cour comme une bassinoire;

car Lauzun est un audacieux et inévitable reptile qui se glisse partout, cela est vrai, mais n'y a-t-il pas, parmi nos gentilshommes, bon nombre de jeunes gens connaissant aussi les sentiers qui mènent aux boudoirs de nos belles? Vardes, par exemple, s'est trouvé plus d'une fois sur mon chemin; et quand je passais par le trou d'une serrure, il s'envolait par la cheminée. Pourquoi donc, je vous prie, Vardes n'aurait-il pas caressé, un matin, sur l'herbe d'un parc, cette Athénaïs que j'ai doucement pressée dans mes bras un soir sur un sofa?

Une autre pensée bien cruelle doit faire ravage à cette heure dans la toute-puissante cervelle du monarque. Quelles sont donc ces anciennes relations entre Lauzun et la Montespan? que de questions embarrassantes a dû adresser le prince! Voyons, Athénaïs, contez-moi franchement ces amourettes que vous m'aviez cachées. Alors la pauvre femme toute honteuse, est forcée de dire qu'elle m'aurait désiré pour mari; qu'elle m'avait même accordé d'avance un à-compte sur les plaisirs conjugaux. Où s'est arrêté Lauzun, je vous le demande, lui qui n'a pas coutume de baguenauder au milieu de la route, ni de s'amuser à la petite oie? Avouez, Baraille, que j'ai fait là un coup de maître en matière de vengeance.

En quittant la Montespan, je me fis conduire au Palais-Royal. Il y avait grand jeu. Le hasard, qui me servait à souhaits ce jour-là, me fit gagner cinq cents pistoles à un certain Gilbert, ancien serviteur du prince de Condé, pour qui madame la princesse a eu des bontés toutes particulières. Ce Gilbert, ne possédant pas un sou, me prit à part, et m'avoua qu'il ne pouvait me payer l'argent qu'il venait de perdre.

— Ne parlons plus de cette misère, monsieur Gilbert, lui dis-je, mais comment se fait-il qu'un joli homme comme vous, qui a pour maîtresse la femme du premier prince du sang, ne soit pas en état de perdre une si chétive somme? — C'est que cette princesse est une créature qui change d'amants comme de linge, et qui dans l'instant vient de me congédier pour le petit Lainé, page du duc d'Enghien, son fils. — Corbleu! monsieur Gilbert, c'est une honte. Si vous voulez le permettre, je vous prêterai ce dont vous aurez besoin; ma bourse vous est ouverte, monsieur Gilbert; mais si j'étais M. Gilbert, je parlerais comme il faut à cette princesse, et je la dés honorerai bel et bien, à moins qu'elle ne sût galamment me fermer la bouche. — Pardieu! monsieur le comte, je serais homme à faire ce que vous dites là. — Non, non, vous êtes trop bon, d'une humeur trop douce, monsieur Gilbert; un aimable caractère est un don du ciel. — Au diable! moi, je vous dis qu'il n'en est rien, monsieur le comte, et je vais à l'hôtel Condé de ce pas. Mais que dirai-je à la princesse? — Ce que vous lui direz, Gilbert, mon ami? Vous lui direz que, quand une princesse a soulevé les couvertures de son lit pour donner asile à un valet de son mari, c'est bien le moins qu'elle paye les dettes de cet homme, si elle tient quelque peu à sa réputation. Or, Gilbert, mon ami, je vous prête mille écus, que mon intendant vous comptera sur votre première demande; ce qui, avec cinq cents pistoles que vous avez perdues, fait une somme de huit mille livres qu'il faut aller sur-le-champ demander à l'hôtel Condé. Voici justement un page qui porte du vin de Chypre; buvez un peu de cette liqueur fortifiante, honnête Gilbert, et marchez.

Le drôle but une rasade en s'en alla chez madame la princesse. Le petit Lainé, fier de sa facile conquête et le nez au vent, parut bientôt si couvert de rubans, qu'on ne lui voyait plus que les chausses.

— Oh! comme vous avez une grande épée relevée d'un air martial, monsieur Lainé! lui dis-je. — Monsieur le lieutenant général, c'est que j'ai de ce matin mon brevet d'enseigne du régiment d'Enghien, et que je prends mon service dès demain. — Eh bien! mon petit ami, je vous conseille d'aller à l'hôtel Condé mettre à l'air cette belle rapière pour la défense de madame la princesse, chez qui un certain Gilbert vient de courir, déterminé à injurier une si grande dame comme la dernière des filles de joie.

Le petit sot fit merveille. Il entra chez la princesse au plus fort de la querelle avec Gilbert. Ces deux coqs se frappent et se roulent par terre comme des crocheteurs, puis ils tirent l'épée, et font un champ-clos de la chambre à coucher. Voilà la princesse éplorée qui se jette entre les combattants comme une Sabine. Elle reçoit une botte dans la main. Tous les domestiques accourus aux cris assistent à la fin de la bataille, et la nouvelle de cet esclandre parvient sur l'heure au Palais-Royal, où Condé perdait contre moi vingt mille livres. Le scandale fut prodigieux. On envoya madame la princesse à Châteauroux, sous bonne escorte, comme une voleuse ou une bohémienne, et le soir même de cette aventure quatre chansons griyolises sur M. le prince égayaient tous les petits soupers de la cour et de la ville. Quant à l'honnête Gilbert, il se gratte la nuque au fond de la Bastille, et réfléchit à loisir sur l'imprudence humaine!

Je n'appelle point cette petite facétie contre les Condé du beau nom de vengeance; nous ferons mieux plus tard. Le duc d'Enghien vient de se marier, mon cher lieutenant, et je vous demande quelle forêt de haute futaie ne peut-on pas faire de son gros crâne de Goliath? Il ne faut pas être ennemi à demi, entendez-vous, Baraille!

Louvois, qui me déteste, est un ignorant. Il perd son temps à médire de moi près du roi, et ne s'aperçoit pas que c'est me servir;

tandis qu'il lui suffirait de vanter à Sa Majesté mes avantages naturels pour changer la jalousie du maître en fureur. Moi, je prendrai un chemin plus sûr, et désormais dans les conversations du petit coucher, je ferai de Louvois le plus habile ministre qui ait jamais éclipsé la gloire d'un monarque.

— Je serai bien flatté, me disait-il hier d'un ton bourru, d'entrer en correspondance avec M. de Lauzun, quand il aura reçu son bâton de maréchal. — Mon cher Letellier, lui répondis-je en prenant mes airs les plus orgueilleux, je demanderai là-dessus conseil à mon cousin Turenne.

Vous savez que Turenne, seul entre les maréchaux, n'a jusqu'à présent rendu compte de ses opérations qu'au roi.

Monsieur va se marier, on parle de lui donner une princesse de Bavière plus riche en vertu qu'en beauté; mais à quels sacrifices la soif de vengeance ne m'entraînerait-elle pas? Monsieur sera deux fois porté sur ma liste. Une seule de ses maîtresses n'aura point à se garder d'infidélité, c'est le chevalier de Lorraine.

Sage Baraille, je vous vois d'ici cherchant des yeux par toute cette lettre le projet important que je vous ai annoncé; vous vous écriez avec impatience; Mais où ce Lauzun a-t-il la tête? Calmez-vous, lieutenant; le secret est si grave que j'ai longtemps hésité à le confier au papier. Depuis huit jours je dis chaque matin: Il faut écrire cela au fidèle Baraille; et je n'en fais rien. Le temps s'écoule ainsi, et cette sérieuse affaire va être terminée dans vingt-quatre heures. Demain sera pour moi un grand jour. Bonsoir, lieutenant.

Mon cher ami, d'ordinaire après ce qui vient de m'arriver, la destinée d'un homme est réglée comme celle d'un bourgeois tenant boutique; et le premier diseur de bonne aventure vous prédit que vous serez heureux et entouré de petits enfants qui vous couronneront de fleurs dans vos vieux jours. Je suis marié! Tu frémis, lieutenant; je suis duc de Montpensier devant Dieu. Un curé a uni ma main à celle de Mademoiselle en prononçant de si belles paroles, que le Tout-Puissant a gravé nos noms côte à côte sur ses registres. Ce mariage clandestin m'assure une fortune de trente millions dont je puis disposer à mon gré.

La princesse étant encore fraîche et bien conformée, j'aurai, s'il plaît au ciel, un ou plusieurs enfants dont j'administrerai les biens. Voyez si j'avais raison de dire que mes projets étaient sérieux. Les conséquences de cette résolution peuvent être infinies; suivant ce qui en arrivera, j'aurai commis une impardonnable sottise, ou j'aurai mis sagement à exécution le plan le plus magnifique. Vous sentez que je serais perdu si un pareil secret venait à se découvrir à présent. Il ne s'agit donc que de le garder soigneusement jusqu'à des temps plus heureux. Nous soufflerons quand l'heure en sera venue sur les nuages qui voilent l'éclat de ma gloire, et toutes les paupières se baisseront à une telle lumière.

En attendant je tiendrai mes yeux fixés sur le roi. Je l'entourerai d'espions à mon tour, et si j'apprends que mes secrets lui sont connus, je disparaîtrai, suivi de Baraille. Nous irons parcourir le monde avec les deniers de la petite-fille de Henri IV. Que pensez-vous de tout ceci, mon ami? Revenez à Paris, vous allez m'être nécessaire, et puis voici trop de soleils qui se sont couchés sans nous voir étendus dans l'herbe de mon jardin à causer de nos affaires, ou bien assis près du feu à vider des bouteilles, en bouleversant l'univers dans nos rêveries.

Hesselin vous portera lui-même ce paquet de lettres; en le mettant en selle, je lui dirai: Hesselin, mon enfant, ne jure pas de mourir plutôt que de te laisser ravir ces papiers; ne meurs pas et ne te les laisse point ravir. Et puis j'ajouterai ce que disait Gondi à ses gens en pareille occasion: Va, et ne regarde ni aux dangers, ni à la fatigue, ni à l'argent.

Baraille, je me frotte les mains en pensant que je vais vous embrasser.

XIV. — Joie peu obligeante du roi. — La destinée de Lauzun entre les mains d'une fillette. — Catastrophe.

La dépêche expédiée à Baraille avait à peine eu le temps de parvenir à Bourges, lorsque M. de Guîtres, en préparant un matin les habits de chasse du roi, se vit interrompu dans ses fonctions par l'apparition du cauteleux la Reynie, qui fut introduit sur-le-champ dans le cabinet de travail. M. de Guîtres ne se fit point scrupule d'appliquer son oreille contre la serrure; mais la Reynie, qui était la circonspection même, parlait trop bas pour qu'il fût possible d'entendre ses rapports. La nouvelle qu'il apportait parut faire un grand plaisir au roi; car Sa Majesté, sans penser qu'on pouvait écouter des pièces voisines, interrompit souvent le récit verbeux de l'espion par des exclamations de joie.

— Quel bonheur! monsieur de la Reynie, jamais vous n'avez fait une découverte si précieuse pour moi... Oh! je serai donc débarrassé de cet homme incommode! Mais comment avez-vous appris cela?

Le maître de la garde-robe eut beau retenir sa respiration et redoubler d'attention, ses oreilles ne purent distinguer qu'un bourdonnement monotone sortant des lèvres prudentes de la Reynie.

— Admirable! s'écriait le roi, il n'y a que vous pour tout savoir. A

présent on ne dira point que je me fâche sans motif, que j'obéis à la jalousie ni à d'autres passions indignes d'un prince; on ne dira pas que je suis un tyran qui ne sait point mettre de bornes à sa vengeance. Je serai dans mon droit... dans mon droit, mon cher monsieur. Je puis punir... Je puis être sévère, inflexible... une bonne prison... une prison solide et bien fermée... Laquelle, monsieur de la Reynie? — La Bastille, sire. — Je ne veux pas le savoir si près de moi. Qu'il soit loin, fort loin d'ici; à la frontière, en enfer, s'il est possible, et qu'il n'en revienne jamais, et que nous ne pensions pas plus à lui qu'à un mort. Ah! il s'est joué de nous, l'imprudent, il a méprisé nos ordres!... C'est là que nous l'attendons depuis longtemps. Non, je ne voudrais pas pour un royaume qu'il n'eût pas commis cette faute. Il fallait en venir là, voyez-vous. Son insolence devenait intolérable. Madame de Montespan se plaint journellement de son manque de respect, et moi-même... l'autre jour... sous une table... enfin vous n'avez pas besoin de savoir cela... Dieu soit loué! nous voici au terme. Ah! je me sens le cœur tout soulagé. Monsieur de la Reynie, je vous donnerai la police du royaume, je vous le promets, vous l'aurez avant six mois...

Le comte de Guîtres, tout haletant, resta longtemps penché contre la serrure sans pouvoir entendre le nom du malheureux qui allait être frappé d'une affreuse disgrâce. Vainement la physionomie royale fut étudiée pendant la journée par le maître de la garde-robe. Tous les courtisans étaient accueillis du roi avec la bienveillance accoutumée. Rien ne transpara pendant vingt-quatre heures.

Il nous faut conduire le lecteur chez une simple bourgeoise, modestement logée dans la rue de Rohan. La pauvre Cécile avait bien pleuré depuis qu'elle avait appris le mariage secret de Lauzun. Une vieille dame, qui demeurait avec elle, avait été réveillée plus d'une fois la nuit par les sanglots de la petite; et pendant que le carrosse de la Reynie s'en revenait sur la route de Saint-Germain, Cécile restait à son balcon, les yeux fixés sur la cour déserte des Tuileries, où passait autrefois le colonel des dragons. Le froid étant assez vif, elle rentra dans la chambre et ouvrit un livre d'heures posé sur la cheminée; elle rencontra dans les gravures la belle et calme figure de la Madeleine du Corrège, méditant profondément les paroles du Christ mort.

— Vous aussi, Marie-Madeleine, vous avez perdu celui que vous aimiez. — Que dites-vous, Cécile? demanda la vieille dame.

Cécile ne répondit pas, et laissa tomber une larme sur la belle gravure. Elle s'alla mettre ensuite devant une glace pour peigner ses cheveux. Les pleurs de la jeune fille redoublèrent lorsqu'elle songea que pour entrer au couvent, il faudrait faire le sacrifice de sa chevelure. La visite de M. de la Reynie vint la tirer de ses songes enfantins.

— Ne pleurez point, ma chère, dit cet homme posé, tout ira bien. Je pourrai bientôt être utile à votre père. Sachez que le roi m'a promis la police du royaume, tant il a été ravi de la nouvelle que j'ai portée à Saint-Germain. Le comte de Lauzun sera arrêté demain. — Arrêté! — Oui, ma chère, et cette fois ce sera pour tout de bon.

Cécile ouvrit précipitamment un secrétaire et se mit à écrire à la hâte une lettre, pendant que la Reynie faisait le récit de son ambassade. Au moment où elle achevait l'adresse, *A monsieur le comte de Lauzun à Saint-Germain*, le paisible la Reynie terminait son discours par ces mots:

— Et le comte de Lauzun sera enfermé au château de Pignerol. — A Pignerol! Dieu du ciel! s'écria la petite. — Sans doute; qu'y a-t-il de si merveilleux? — Etes-vous sûr que ce sera à Pignerol et non ailleurs? — Parfaitement sûr. — Allons! je me fie à vous, mon Dieu, puisque vous ne voulez point que je meure. — Que parlez-vous de mort?

Cécile jeta sa lettre dans le feu.

Le lendemain, 25 novembre 1671 et jour de la fête de Sainte-Catherine, Lauzun, qui arrivait toujours le premier au lever du roi, fut étonné de trouver Sa Majesté en consultation dans sa ruelle avec Rochefort, capitaine des gardes de service. Sa Majesté montrait une gaieté forcée qui ne pouvait échapper à l'œil sagace de Lauzun. Rochefort, saisissant l'instant où le roi changeait de cheveux derrière un rideau, fronça les sourcils en regardant Lauzun d'un air expressif. Le comte aurait voulu être à cent lieues de Saint-Germain; il devint pâle, et n'eut qu'à peine le temps de se remettre de son trouble. Dès que messieurs des grandes entrées furent congédiés, il courut à son logement; il sonna ses gens et leur commanda de lui seller un cheval à la hâte; puis il ouvrit ses tiroirs et versa dans le feu plusieurs centaines de lettres. Cette opération terminée, il allait partir, lorsque Rochefort entra suivi de quatre gardes du corps.

— Mon cher Lauzun, votre épée. Je viens vous arrêter au nom du roi. — Mon cher Rochefort, il paraît que vous êtes comme M. de Villequier, qui se plaignait à la reine mère de ce qu'elle avait fait arrêter son ami M. de Longueville par un autre que lui. — Vous êtes injuste, Lauzun. Je vous assure que j'aurais préféré que le roi daignât me dispenser de cette vilaine mission.

Eh bien! vous ne me refuserez pas un dernier service. Je vous donne ma parole de rester ici entre les mains de ces messieurs, pendant que vous irez supplier le roi de me recevoir. Il faut que je lui parle à tout

prix. Ma vie dépend de cette seule ressource. Si je puis le voir, il n'aura pas la force de supporter mes reproches. Marchez, Rochefort, et soyez éloquent.

Le duc de Rochefort sortit, emportant l'épée du prisonnier. Le visage du roi se colora d'une belle teinture rouge à la requête du malheureux Lauzun.

— Le voir ! s'écria le roi, oh ! non, jamais ; cela est fini. Grâce à Dieu, je ne verrai plus cet homme ; jamais je ne le reverrai, vous dis-je, voilà qui est décidé. Ne me parlez plus de lui de votre vie. Allez, allez.

Le roi était bouleversé, et il perdait contenance ; son agitation ne se calma point de la journée ; même en jouant le soir chez la reine, les cartes lui tombèrent des mains quand il vit apparaître le visage désespéré de la pauvre Mademoiselle ; il baissa les yeux, devint honteux et triste ; il s'essuya le front comme un homme accablé ; le jeu, qui le favorisait singulièrement, le mettait au supplice en le forçant de crier *Brelan* d'une voix éteinte, et de porter une main tremblante et fiévreuse sur l'argent des dames. La cour se retira glacée et silencieuse.

Pendant ce temps-là, Lauzun, enfermé dans une voiture en compagnie de Dartagnan et de Maupertuis, officiers des mousquetaires, cheminait sur la route du Piémont. Il passa les quatre premières journées du voyage à regarder par les portières, dans l'espoir que Baraille et ses amis tenteraient quelque coup de main pour le délivrer ; mais, quand il eut passé Lyon, il perdit toute espérance et tomba dans un profond abattement. Les chemins étaient affreux. Le carrosse ayant failli verser dans un précipice, les deux officiers sautèrent lestement à terre, en invitant Lauzun à les suivre ; mais il refusa de descendre :

— Les petits malheurs ne sont pas faits pour moi, s'écria-t-il avec amertume.

Après quinze jours de voyage, Lauzun arriva à Pignerol, et malgré sa répugnance il lui fallut bien entrer dans les cours de la forteresse. Après quelques pourparlers avec le commandant, on conduisit poliment le prisonnier dans une chambre fort sombre. En voyant les murs nus et le misérable mobilier de sa nouvelle demeure, Lauzun découragé leva les bras vers le ciel et s'écria :

— *In sæcula sæculorum !*

XV. — Long mémoire adressé à un ami. — Rage impuissante. — Belle tentative et mauvais succès. — Découragement.

Malheur ! malheur ! mon pauvre Baraille ; dans quel abîme nous sommes tombés ! Je ne sais quel est le plus terrible de ma honte ou de ma rage ; après avoir si habilement et si longtemps navigué, me réveiller ici, au fond d'une affreuse prison ! Mais je suis un sot d'en sentir de la honte, puisque je n'ai pas un reproche à me faire. Si j'avais devant les yeux le souvenir d'une faute, je me briserais à l'instant le crâne contre ces murs inébranlables.

A présent que j'ai le temps de réfléchir sur mes années passées, je les vois se diviser en deux belles parties comme les deux premiers actes d'une pièce.

La première partie m'apparaît comme un rêve délicieux ; j'y vois une armée de visages féminins qui sourient, des amours ardents, des formes voluptueuses, des boudoirs obscurs, des soupers éclatants. Oh ! mille fois heureux ce temps où je ne songeais qu'à trouver le vin exquis et les femmes belles ! C'était mon sang qui me gouvernait à sa fantaisie ; le héros de ces visions est un homme que je reconnais comme un ami, mais ce n'est plus moi. Celui de la seconde partie, c'est le moi d'aujourd'hui ; celui-là invente de belles manœuvres et travaille à de grandes choses. C'est alors le règne de la tête. Pensez-vous donc que mon existence doive se réduire à ces deux phases seulement, le plaisir et l'ambition ? Oh ! non, Baraille, tout n'est pas fini, et mon histoire doit se composer de cinq parties comme une tragédie de Corneille. Il reste donc l'époque du malheur, celle où je viens d'entrer ; puis il y aura le temps de la vengeance, qui me fournira d'impérissables jouissances ; puis nous verrons arriver, j'espère, le triomphe, après quoi la mort sera la bienvenue.

La vengeance, la vengeance, mon ami ! je veux qu'elle soit de longue durée. Je veux la savourer avec délices, la préparer par mille moyens savants ; je la voue perpétuelle ou du moins viagère, contre Louis et ses descendants, contre les Louvois, les Condé, les d'Orléans et leurs enfants. Si je sors vivant du fond de ces pierres, je serai le mauvais génie de ces quatre familles ; je rongerai l'arbre du grand Henri comme un ver invisible. On m'a renversé d'un seul coup ; moi, je mettrai, s'il plaît à Dieu, un demi-siècle à dévorer les feuilles de cet arbre, à mutiler les rameaux, les branches, les racines. Oh ! que les royaux enfants grandissent donc promptement, et que je puisse les pousser par les épaules dans la corruption, l'insubordination et l'ingratitude. Alors, Baraille, comme les Arabes, vous direz : Dieu est grand !

Dieu puissant et éternel ! vous pour qui le temps n'est rien, donnez-moi une longue vie, car je n'aurai jamais assez de jours pour faire tant de choses, et vous voyez qu'on me dérobe injustement mes plus belles années.

Ce que je crains par-dessus tout, c'est de rester entre ces murs assez longtemps pour que ma haine se refroidisse avec mon sang. Quel bonheur qu'on m'ait donné ce qu'il faut pour écrire ! quand je sentirai ma rage se calmer, je relirai ces pages dictées par toutes les furies de l'enfer. Il faut que je fasse un petit livre d'imprécations contre mes oppresseurs, pour mon usage particulier ; il me servira de bréviaire quand je rentrerai à la cour. Je respirerai alors à grands traits les parfums de la prison, les souvenirs de mes angoisses et de ma misère ; ma colère au moins n'aura pas été vaine. Si pourtant les souffrances physiques usaient mon esprit et mes forces, et si je perdais toute énergie, vous me vengeriez, mon ami. Je vous communiquerai mes plans, car il est impossible que je ne vous revoie pas avant de mourir. Je vous laisserai aussi mon immense fortune, dont on n'aura pas l'audace de me dépouiller. Vous avez juré autrefois de tout mettre en œuvre pour me délivrer si jamais j'étais emprisonné, j'attends l'effet de ces promesses ; vous pouvez croire que je travaillerai de mon côté à une évasion. Si le génie de l'homme est habile à inventer d'atroces précautions quand il opprime, combien le génie de la victime n'est-il pas plus fécond et plus indomptable quand il se concentre pendant des années en un trou de quelques pieds. O rage ! n'avoir plus d'autre sujet de réflexions que celui-là : comment sortir de ces murailles, comment remuer cette pierre ? Mais si vous alliez m'oublier, si tous les moyens me manquaient ! Ah ! carnage ! fureur ! que deviendrai-je, s'il faut que ce besoin d'activité qui m'a toujours tourmenté soit pressé contre moi dans cette boîte et m'y dévore lentement ! Pardonnez-moi ces plaintes, ô mon ami ; non, je ne veux pas douter un instant de votre fidélité ; vous et Mademoiselle, vous ne me laisserez point pourrir dans cette fosse ; je n'ai pas encore de plan arrêté pour ma délivrance, mais je vais y songer bientôt. Je n'ai rien de précis non plus dans l'esprit sur les moyens à employer pour travailler à la vengeance : mais je vais enfanter et mûrir cela pendant que je suis persécuté ; c'est la bonne saison pour de telles conceptions. Dans cet instant toute la chevelure de Tisiphone s'est fait un nid de mon cœur, et les morsures de tant de bêtes venimeuses me rendent encore incapable d'application.

Si vous pouviez me voir lorsque je me livre à mon désespoir, ce spectacle vous fendrait l'âme. Hélas ! voici déjà deux mois que je suis ici, et mon soupirail élevé, qu'on n'ose honorer du nom de fenêtre, est tourné vers le nord. Ah ! je n'ai pas assez joui du bonheur de voir le soleil, de courir au galop dans les bois, de marcher contre le vent et de voyager au hasard. C'est à présent que j'aime la nature. Si je retourne un jour dans ces cloaques dorés que vous nommez des cours, je ne m'y laisserai point enchaîner par les sots devoirs de misérables emplois. Faut-il que j'aie si longtemps vécu dans la stupide religion de l'étiquette, comme un prêtre confiné dans son temple ! Croyez-moi, autant j'ai montré de respect pour ces pitoyables obligations, autant je serai appliqué à leur livrer une guerre acharnée.

L'horrible chose que la prison, mon ami ! Ces hommes qui vivent tout nus au milieu des forêts de l'Amérique, et que nous osons mépriser, ne devraient-ils pas pousser un rire éclatant quand on leur parle des bienfaits de la civilisation ? Nous les appelons barbares, parce qu'ils tuent leur ennemi et le mangent, et chez nous on creuse des tombeaux où le fort enterre le faible tout vivant. On invente des moyens de changer la vie d'un malheureux en une agonie perpétuelle ; on prive une créature de Dieu du premier des droits, celui de marcher et d'agir. La prison ! la prison ! Qui donc a pu imaginer cette atrocité ? qui donc a le premier mis à exécution cette pensée d'enfer, née comme Alecto de l'accouplement de l'Achéron avec la Nuit ? Nous saurons cela au jour du jugement dernier ; et que de spectres furieux lèveront leurs bras décharnés pour désigner cet homme-là au glaive de Dieu ! Le mien se lèvera comme les autres, et je frapperai ce misérable à la face ; car je veux me venger moi-même, dussé-je être blâmé du père céleste.

N'admirez-vous pas l'énormité de la sottise des hommes qui ont pris l'un d'entre eux et lui ont dit : Tu nous gouverneras, tu nous conduiras à ta guise comme des bestiaux ; tu tondras notre laine et tu te gorgeras de notre lait ; tu prendras tout et ne nous laisseras que ce dont tu ne te soucies point ; tu t'appelleras roi, et tes enfants te succéderont ; ils nous mangeront comme toi ; ta personne sera sacrée, mais tu n'auras point de respect pour les nôtres. Tu nous tueras si cela te plaît ; nous irons à la boucherie comme des moutons, sur ton ordre. O la vile matière que l'humanité qui a pu se créer de si lâches devoirs ; courber son front dans la poussière devant un être fait de boue comme elle et que ses vertus n'ont point élevé ! Fi ! qui me donnera une autre patrie ? qui m'emportera dans quelque autre globe habité par des créatures moins fangeuses ?

A quoi pensais-je lorsque je voulais m'asseoir sur le trône à côté de l'un de ces oppresseurs ? Il fallait bien plutôt appliquer la scie, le marteau et le levier à cet échafaudage ridicule, et le renverser à grand fracas. Si ces instruments trop bruyants me manquent, je rongerai le bois de mes dents comme un rat malfaisant, et j'y laisserai des trous si profonds que nos enfants le verront tomber en poudre.

Après ces deux mois passés dans la frénésie ou le découragement, mon esprit est enfin entré en convalescence. Je veux vivre ; je compte sur mes doigts mes petites chances de salut. Mon plus solide espoir est dans la tendresse que me porte Mademoiselle ; elle fera certainement

pour moi une grande dépense de larmes ; peut-être obtiendra-t-elle qu'on me transporte dans quelque prison moins dure que celle-ci. Alors avec de l'argent, un ami sûr et actif comme vous, mon cher Baraille, une résolution et une audace dont nous avons donné des preuves, et le doigt secourable de la Providence, qui aime à favoriser l'homme courageux et opprimé, nous effectuerons quelque brillante évasion. Pourvu qu'on ne m'oublie pas absolument à Saint-Germain ; pourvu que Mademoiselle ne s'accoutume pas tout doucement aux refus du roi ; que vous-même, vous n'alliez pas désespérer de me sauver avant d'en avoir épuisé tous les moyens ! Ah ! quand ces craintes viennent m'assaillir, mon sang mugit dans mes veines comme la mer, et j'enfonce mes ongles dans mon front pour en arracher ces pensées qui le brûlent. Malheureusement ce ne sont pas des chimères. Mille exemples funestes passent devant mes yeux comme des orfraies réfugiées dans l'ombre de ce cachot. Le marquis de Vardes a-t-il été secouru par ses amis ? Sa maîtresse, l'habile et peu scrupuleuse Olympe Mancini, a-t-elle travaillé à le relever ? Hélas ! le nom de cet homme était oublié depuis longtemps quand je fus accablé du même malheur que lui. Cependant il avait comme moi des parents à la cour, des créatures, des flatteurs, des confidents et des complices parmi les princes eux-mêmes. Qui donc a élevé la voix pour demander sa grâce ? comment espérer que mes amis réussiront à apaiser l'implacable rancune de Louis ?

Je pousse par moments des rires diaboliques en songeant que l'exemple effroyable que je donne à cette foule hébétée des courtisans ne leur sera jamais d'aucun profit. Cela me console et m'égaie un peu. Tandis que je ronger mes doigts dans cette tombe, ils continuent de voltiger comme des mouches autour de la lumière. Ils sollicitent l'honneur du bougeoir, se disputent le justaucorps à brevet, tandis que leurs femmes perdent le sommeil, dévorées par le désir du tabouret. O mon ami ! nous avons fait preuve d'une odieuse imbécillité en ne préférant pas à ces misères le métier de voleurs de grands chemins. Je serais en prison pour quelque chose au moins si j'avais tué des gendarmes, dévalisé nombre de percepteurs, pillé, incendié les biens du roi. Eh bien ! à peine suis-je descendu dans la fosse que les débiteurs de fadaises s'élancent, le jarret tendu et le sourire sur les lèvres, pour danser légèrement au bord du gouffre qui m'a englouti. Le temps seulement d'accorder les violons et tout est oublié.

Une cour est l'image d'un lac où des nageurs de toutes sortes jouent sans fin à qui devancera le mieux les autres. De temps en temps une tête disparaît, un homme coule et se noie ; et vite on lui passe sur le corps en redoublant les tours d'adresse, sans songer à l'horrible scène qui se joue là-dessous à quelques pieds dans l'eau. Le lac reprend son impassible poli, à peine troublé par de légers plis, et si des globules d'air montent à la surface, on les hume gaiement sans s'informer si ce ne sont pas les derniers soupirs du moribond qui se débat au fond de l'abîme.

Les historiens racontent que certains prisonniers se sont accoutumés à leur misère, et affaiblis dans leurs cages au point de ne plus savoir supporter la liberté ni la lumière, et de demander comme une faveur à retourner se plonger dans l'humidité des cachots. Si je reste ici vingt ans, et que je tombe à ce dernier abaissement du malheur, il vous faudra, mon cher ami, me promener par toute la terre, me montrer aux hommes comme une bête curieuse et dégradée. Vous leur direz : Cet être avili, qui pleure et se plaint que la liberté est un poids trop pesant pour ses épaules courbées, c'est l'actif et orgueilleux Lauzun. Regardez-le, ce sont les persécutions qui ont ainsi éteint en lui le feu de la vie, qui l'ont flétri et ravalé au-dessous de la brute. Vous verrez ce que feront les spectateurs. Ils s'en iront et n'y penseront plus. Quand un oiseau sans force gémit entre les serres d'un milan, tous les autres oiseaux s'assemblent autour du ravisseur et lui arrachent sa victime. L'homme seul s'enfuit aux cris de l'homme.

Mais je vous déclare que je lutterai de toutes mes forces contre la main de fer du malheur. Je prends soin de ma personne. Je me garde également de la crasse du désespoir. Dans mon chétif mobilier se trouve un vieux fragment de miroir. Je m'en sers tous les jours avec persévérance, et quand je regarde mon visage, sur lequel la débauche n'a point tracé de sillons, je prends la résolution de ne pas souffrir que le chagrin y promène la charrue.

Une fois par semaine je reçois la visite du commandant de la prison, le chevalier de Saint-Mars. Il a la complaisance de rester à causer une heure entière avec moi lorsqu'il vient faire l'inspection de mon réduit ; opération dont il s'acquitte sans trop de sévérité, afin de ne point me désobliger. Il ne compte pas les feuilles de mon papier, et je lui montre des dessins à la plume qui suffisent pour en justifier l'emploi. Je cache mes écritures sous un carreau que j'ai détaché du sol. Comme je ne me lasse point de lui demander un autre logement, il a fini par m'apprendre que Sa Majesté a daigné donner l'ordre que ma prison fût sombre, étroite et incommode. Vous sentez, mon ami, que le roi dort mieux et trouve le jour plus beau, me sachant dans un trou noir et malsain. O patience ! ne m'abandonne point encore !

Il faut avoir ici un parti bien pris de ne pas se laisser mourir pour n'être pas tué par l'ennui. Il vous entre par tous les pores, vous pèse sur la tête, et passe dans votre sang avec vos aliments. L'air en est imprégné ; chaque bouffée que je respire me l'enfonce à grands traits

dans la gorge. Je le trouve étalé quelque part que je tourne les yeux. Quant à mes pauvres oreilles, elles sont privées de toute jouissance et presque de tout exercice. Elles n'ont autre chose à faire que d'entendre deux fois par jour ouvrir les verrous, puis d'écouter de fort loin les sons presque imperceptibles de l'horloge. Il y a encore mes imprécations et le bruit de mes pas. Hors cela rien. Il est fâcheux pour moi que je ne sois point un savant laborieux. J'aurais le loisir de m'abîmer dans les mines de la science. Ma prison ne serait plus qu'un paisible laboratoire, où rien ne pourrait me déranger de mes travaux. Il ne faudrait pas cependant que mes découvertes vinssent à s'élever trop haut, car je courrais les mêmes dangers que Galilée. L'humanité a toujours payé singulièrement ses dettes envers les grands hommes qui l'ont éclairée. La stupidité pontificale d'Urbain VIII est une des plus éclatantes merveilles de notre siècle. Notez, je vous prie, que ce personnage qui a dicté à Galilée, au milieu des tortures de l'estrapade, la rétractation de l'hérésie du mouvement de la terre, était un chef portant une triple couronne par élection, et non par droit de naissance. Ce devait donc être un choix trois fois sage, réfléchi avec la triple maturité des cardinaux. Dans les États de ce vieillard ainsi élu, se trouve un homme qui, du fond de son cabinet, devine tous les mystères de la création ; on s'empresse de saisir cet être dangereux, de jeter au vent la cendre de ses sublimes manuscrits, et de lui appliquer la question. Mais rendons justice aux princes de la terre, en disant qu'ils finirent par laisser sortir de leurs prisons l'homme de génie, la tête remplie de nouvelles découvertes, et le corps muni d'une hernie intestinale dont il souffrit cruellement jusqu'à sa mort. Ces choses se passaient il n'y a pas encore trente ans ! O lâche troupeau des hommes ! je me console de mes chagrins en pensant que toujours, après moi comme aujourd'hui, vous serez misérables, serviles et sottement émerveillés devant des idoles dorées et ridicules. Oh ! je voudrais être pour quelques jours maître du monde, afin de le décimer. Ma colère passerait sur la terre comme la peste noire. Je voudrais d'abord purger l'Europe de cette engeance détestable, chez qui la sottise est alliée à l'envie et à la méchanceté. Je les ferais hacher et jeter dans l'Océan. Quant aux sots purs et simples, je me contenterais de leur faire trancher la tête. Peut-être, après ces opérations, l'espèce deviendrait-elle de qualité moins mauvaise. Arrêtons-nous, mon cher ami, car la fureur m'étouffe.

A la suite de ce que vous venez de lire, honnête Baraille, je vous avais écrit bien d'autres choses pendant l'espace de trois mois ; mais comme ce n'étaient que d'éternelles répétitions de mes ennuis, ce verbiage volumineux a été livré au feu. Aujourd'hui je vais vous faire une relation simple de quelques événements d'importance pour moi qui viennent de se passer au fond de mon trou. Dans une de ses visites, Saint-Mars m'annonça que Sa Majesté vous avait enfin permis de me faire des envois d'argent, et que je pourrais avec quelques sacrifices, me procurer un grand adoucissement au régime sévère de la prison. A ce mot de sacrifices prononcé d'un ton significatif, la physionomie de Saint-Mars me parut exprimer la rapacité et l'avarice. C'était d'un bon augure. Le commandant m'apprit encore qu'il tenait à ma disposition une somme de vingt mille livres, expédiée par mon ami Baraille. Comme j'ai la certitude que l'argent ne me manquera pas, j'ai cru pouvoir faire le généreux. J'ai donc pris un air négligent pour dire à Saint-Mars qu'il pouvait garder la moitié de cette somme, afin de se couvrir des dépenses que mes demandes allaient occasionner. Depuis cet instant, vous ne sauriez plus deviner, à voir ses révérences, lequel de nous deux est le prisonnier de l'autre. On m'a donné, au poids de l'or, quelques meubles grossiers, mais commodes, et ma nourriture est devenue plus saine, moyennant une pension fort chère. Par un hasard heureux et singulier, ce même Saint-Mars commandait à la Bastille dans le temps où j'y fus enfermé pour quelques jours seulement. Comme il se souvient de m'avoir vu sortir une fois de ses griffes, et rentrer à la cour avec les honneurs du triomphe, il s'imagina que je reprendrai quelque matin mon vol, pour retourner près du roi, plus riche et plus puissant que jamais. Je rirai bien si je réussis à faire commettre à ce cuistre quelque faute qui me procure ma liberté et qui lui vaille la potence.

Dans une des longues conversations que nous avons habituellement ensemble le jour de l'inspection, j'ai pris mes plus grands airs pour lui dire :

— A quoi me servira l'argent que vous m'avez remis, si je ne puis en jouer quelques centaines de pistoles par jour ? Veuillez, je vous prie, mon cher monsieur, demander au roi la permission de réunir les prisonniers de distinction dans votre appartement, et de leur donner un jeu. — Adressez-moi une demande par écrit, monsieur le comte ; je la ferai signer par d'autres prisonniers, et je l'enverrai à Sa Majesté.

Le lendemain la pétition était en route pour Saint-Germain.

Un jour que l'ennui m'avait déchiré le foie comme le vautour de Prométhée, je jurai de faire, sur l'heure même, une tentative d'évasion, dussé-je périr dans la vase des fossés, ou sous le feu des sentinelles. J'avais dérobé un couteau, dont je m'armai ; et bien que j'eusse visité mille fois les moindres coins de ma prison, j'en recommençai l'examen avec la patience infatigable d'un ours, qui ne se lasse jamais d'user ses dents contre les grilles de sa cage. J'achevais ma courte promenade, et je soupirais tristement en reconnaissant la prévoyance

de mes gardiens, lorsque je pensai que l'usage constant de ma cheminée, pendant l'hiver, m'avait empêché de songer à cette issue. Je m'élançai aussitôt, tout palpitant d'espoir, au milieu d'une suite infecte. J'étais à peine parvenu à la hauteur d'une toise, quand je rencontrai des barres de fer, si solidement scellées dans les pierres, qu'il m'aurait fallu plusieurs mois de travail pour les arracher, n'ayant pas les ustensiles nécessaires. Je restai haletant et découragé, pendant une heure, assis au milieu des cendres, dans un état de saleté qui vous aurait fait frémir. Un mouvement de fureur me fit donner un coup de poing violent contre la plaque de la cheminée : elle rendit un son de cloche, et je pensai qu'elle n'était point appuyée contre un mur, mais que peut-être cette plaque était commune à deux cheminées. Si cela était, la cheminée voisine devait appartenir à une chambre inhabitée, puisque je n'avais jamais entendu aucun bruit de ce côté. Il pouvait m'être plus facile de trouver à sortir de la forteresse, une fois parvenu dans l'autre pièce. Cette idée me rendit le courage. Je commençai à gratter avec mon couteau le ciment qui entourait la fonte. Après deux heures d'un travail opiniâtre, la plaque fut enlevée. Il faut avoir souffert les angoisses de la prison pour comprendre la joie qui s'empara de moi quand j'eus devant les yeux cette ouverture, plus large qu'il n'était nécessaire pour laisser passer mon corps.

Une fois entré dans la pièce voisine, mon premier soin fut d'examiner la porte; elle était solide et munie de deux serrures bien fermées. Mon chétif et unique instrument se serait brisé mille fois avant que j'en eusse arraché seulement une vis. La chambre était plus étroite que la mienne, plus sombre encore, et le soupirail, plus élevé, était fermé par de plus fortes grilles; des araignées, en grand nombre, avaient établi leurs toiles sur la porte, pour attester qu'on ne l'avait point ouverte peut-être depuis des années. Je me promis bien de venir prendre un exercice salutaire en luttant contre ces serrures; et pendant six semaines, il ne s'est pas écoulé un jour sans que je me sois évertué, avec une persévérance inouïe, à remuer un écrou, une pointe ou un gond.

Comme on vient à heure fixe nettoyer mon domicile et m'apporter mes repas, j'avais soin que la cheminée fût en bon état pour cet instant. J'arrangeais minutieusement la précieuse plaque avec de petites fiches de bois.

Quand je demande quelque livre, ou l'objet de toilette le plus simple, maître Saint-Mars a soin de s'écrier qu'on ne saurait trouver cela dans la petite ville de Pignerol, et qu'on sera obligé d'envoyer à Turin ou à Saluces; ce qui augmentera fort la dépense. C'est là son éternel refrain. Pour en venir à me procurer un tourne-vis, voici le détour que j'ai pris. Je demandai plusieurs ouvrages de géométrie et de physique, comme Euclide, Archimède, etc., puis je dessinaï imparfaitement des figures de toutes sortes en cherchant des problèmes. Saint-Mars ne manqua pas de regarder tout cela, ni surtout de saisir l'occasion de montrer un petit bout de science, comme font toujours les sots, lorsqu'ils se trouvent sur le terrain de leur spécialité. C'est là que j'attendais mon homme.

— Ces dessins ne valent rien, dis-je, parce que je n'ai point d'instruments. — Comment, en effet, monsieur le comte, tracer des cercles sans compas, des lignes droites sans une règle? on sait bien que le tire-ligne est nécessaire, et l'encre de Chine indispensable. — Mon cher chevalier, vous me paraissez fort habile en géométrie; mais vous oubliez l'équerre, sans laquelle il ne faut pas espérer de tracer les parallèles ni les perpendiculaires. — Mille fois j'ai utilisé l'équerre. C'est une simple omission. — Ah! que je serais heureux d'avoir tous ces instruments! — On les trouve réunis dans ce qu'on nomme un étui de mathématiques. — C'est cela; je le cherchais. Qui pourrait donc me procurer ce que vous venez de dire? Ce doit être une chose fort chère. — Horriblement chère, et introuvable parmi les habitants grossiers et ignorants de ce pays. — Les Italiens ne sont-ils pas de bons mécaniciens, et Turin n'est-elle pas une ville riche et peuplée? — Sans doute; mais il faudrait y envoyer exprès, ce qui augmenterait fort la dépense. — N'importe, mon cher chevalier, je ne regarderai point à l'argent pour me procurer une douce distraction.

Trois jours après cette conversation, j'avais un vieil étui de mathématiques, sorti sans aucun doute du cabinet de maître Saint-Mars, et qu'il me fit payer vingt pistoles. Je sautai par-dessus les meubles de ma chambre avec une joie d'écolier, en voyant que l'équerre et la règle étaient en cuivre. J'aiguistai sur une pierre l'un des bouts de la règle, ce qui en fit un ciseau formidable. L'équerre démontée me fournit trois tourne-vis excellents, et je me promis de transformer les branches du compas en deux poignards parfaits, le jour de mon évaison.

Mon travail a été long et pénible. Les serrures de mon laboratoire étaient fixées chacune par quatre pointes de fer dont les têtes se trouvaient à l'intérieur et les écrous au dehors. Je fus obligé de percer le bois de la porte à l'entour des serrures, ce que je ne pouvais faire sans bruit, à moins de me condamner à une désespérante lenteur.

Je choisis pour mon expédition le jour de Pâques, et longtemps à l'avance, je le marquai sur mon almanach d'une grosse croix noire. Vous, Baraille, qui avez quelque pitié, vous applaudirez à mon choix. Vous direz que le Seigneur ne pouvait manquer de me tendre sa main puissante pour m'aider à secouer les pierres de ma prison comme

il a écarté celles de son tombeau, il y a quelque seize cents ans. Moi, qui ne sais trop que croire, comme feu Rabelais, ou du moins qui ne suis pas certain que la Providence n'abandonne pas le gouvernement de nos destins à quelque noir et ironique démon, je vous dirai que je choisis le jour de fête, parce qu'il y a toujours dans ces journées du relâchement à la discipline des militaires, des geôliers et des concierges; parce que les sentinelles sont avinées vers le soir; les chefs portés à l'indulgence, et livrés à la bonne chère ou à l'âpreté du jeu; parce qu'il se trouve moins de valets et d'employés dans les cours de la prison, et plus de foule au dehors dans la ville. Ces raisons en valent d'autres, bien qu'elles n'aient rien de religieux.

Vous serez persuadé de la bienveillance du ciel pour votre ami, lorsque vous saurez que, vers le jeudi de la semaine sainte, le bataillon d'infanterie qui faisait le service de la prison fut remplacé par les dragons, et que j'avais dans mes hardes mon ancien uniforme de colonel général de cette arme. Je m'empressai d'arracher de mon justaucorps les ornements et les insignes de mon grade, de façon qu'à moins d'un examen très-sévère, il était difficile de me distinguer des autres soldats si je venais à me mêler parmi eux.

La chambre voisine et la mienne étaient situées dans un corridor souterrain. Les extrémités de ce corridor étaient fermées la nuit; mais le jour elles restaient ouvertes, et gardées seulement par des sentinelles relevées d'heure en heure. Vous devinez dans quelle agitation je passai la journée de Pâques. Vers cinq heures, le soleil étant près de se coucher, je me vêtis de mon uniforme; je remplis mes poches de pièces d'or; je m'armai de mes deux poignards; je brûlai une partie de mes écrits, et je pris le reste sur moi; puis après avoir bu quelques verres de liqueur, je levai les yeux vers le seul petit coin du ciel qui me fût visible du fond de ce caveau.

— Maître du monde, m'écriai-je, vous n'avez rien créé d'inutile, et le dernier des reptiles qui sort de vos mains a une destination à remplir; la mienne ne peut être de végéter dans une fosse. Vous qui d'un signe savez remettre chacun à sa place, secourez-moi. Vous ne pouvez voir avec colère mes efforts pour échapper à l'oppression et à l'injustice humaines.

Cela dit, je me mis en chemin plein de confiance et de résolution. Vous allez voir, mon ami, comment la Providence a daigné disposer les choses de sa propre main, en prenant un soin inouï pour traverser la plus légitime entreprise par des accidents qu'aucun homme ne pouvait prévoir ni éviter.

Après une demi-heure de travail, la porte fut ouverte sans bruit; en hasardant un regard dans le corridor obscur, je vis les deux factionnaires se promener lentement aux extrémités; j'attendis que l'horloge eût sonné six heures, et qu'on vint relever les sentinelles. Bientôt j'entendis les pas réguliers des dragons; on releva le factionnaire de gauche, et le peloton passa devant ma porte pour aller à l'autre issue. Alors je sortis doucement et je pris la direction contraire à celle que suivaient les dragons; je feignis d'être ivre en montant l'escalier au sommet duquel était le soldat qu'on venait de placer. Il parut étonné de voir un de ses camarades sortir sans armes de ce souterrain; mais il me laissa passer sans m'adresser la parole.

Je gagnai la première cour; quelques dragons s'y promenaient, ce qui me permit de faire beaucoup de chemin sans être remarqué. Cependant l'un de ces manants faillit me perdre en se dirigeant obstinément vers moi quelque direction que je prisse. La porte de la seconde cour était ouverte; mais je reconnus de loin qu'il n'y passait personne sans échanger quelques mots avec le concierge, assis sur une borne. Je tirai de ma poche un morceau de papier de la grandeur nécessaire pour représenter rigoureusement une lettre. Je me mis à courir d'un air empressé en agitant ce papier dans ma main. Le concierge étendit le bras vers moi, sans doute pour regarder l'adresse de la lettre: mais au lieu de m'arrêter, je lui criai en passant:

— Pour M. le gouverneur.

Et je courus plus vite; j'avais déjà traversé la seconde cour, et j'approchais de la dernière porte, lorsque j'y vis paraître la plate figure de Saint-Mars, qui rentrait à cheval, et se prélassait devant son escorte de quatre hommes. Jamais face bouffonne ne me sembla plus odieuse: vouloir passer en présence de cet important eût été la dernière des folies; je me rangeai respectueusement comme pour admirer son cheval; il tourna court contre le mur où je me tenais appuyé, et s'arrêta devant un petit escalier si près de moi, que je ne pus me dispenser de m'avancer pour lui tenir la bride tandis qu'il descendait.

Ce personnage était trop certain de l'admiration générale pour s'abaisser à jeter un coup d'œil sur un inférieur: il ouvrit donc avec dignité des papiers que lui présenta un laquais, et ne daigna pas faire attention à moi. Saint-Mars est encore un de ces hommes qui ne reçoivent point une lettre sans la relire deux fois, et qui se plaignent que tout le monde s'exprime d'une façon obscure, parce qu'ils ne se doutent point de la pesanteur de leur esprit; c'est enfin le modèle parfait des hommes créés pour servir de passe-temps aux gens d'esprit. Vous savez, honnête Baraille, combien de fois ces êtres-là ont eu l'honneur de nous divertir à leur insu; eh bien! voyez dans quel abaissement le sort m'a plongé: j'étais tremblant et je faisais la plus pauvre figure en face d'un pareil Allobroge. Ce fut bien autre chose quand je l'entendis prononcer mon nom; pour le coup, peu s'en fal-

lut que je ne tombasse à la renverse; j'allais tirer les deux branches de mon compas et me jeter sur l'imbécile, lorsque je m'aperçus qu'il continuait sa lecture. Il était question de moi dans l'une des dépêches.

— Qu'on appelle le premier porte-clefs, s'écria l'important, d'un ton de dictateur romain, j'ai des communications à faire au comte de Lauzun.

Ce vil cornac aime à répéter le nom du plus fier animal enfermé dans sa ménagerie. Le temps devenait précieux. Il fallait trouver un moyen de mettre obstacle à cette visite, qui eût tout découvert avant que j'eusse gagné le large. Le sort me servait mal. J'eus un moment l'idée de sauter sur le cheval dont je tenais la bride et de le lancer au galop par la porte; mais j'aurais eu peu de chances d'échapper aux piques et aux coups de feu des sentinelles postées au milieu des fortifications que je devais encore traverser. Un autre parti plus sage me vint à l'esprit tout à coup.



Le chevalier de Saint-Mars, gardien du château de Pignerol.

N'avez-vous pas remarqué qu'il y a souvent de ces instants, où, au milieu d'une réunion nombreuse, on pourrait tenter quelque action extravagante sans être vu de personne? L'attention des assistants n'est cependant fixée sur aucun point; vous ne sauriez dire par où elle va; mais il est certain que vous lui échappez et que vous pouvez alors risquer un geste ou un mot décisifs qui vous perdraient une minute plus tard. C'est dans ces précieux moments que les yeux des amants se rencontrent, que leurs mains se cherchent, que les billets et les mots entrecoupés sont échangés rapidement. Je sais maintenant que les prisonniers ont, comme les amants, un instinct merveilleux pour deviner ces fantaisies du hasard et les mettre à profit. Si l'un des palefreniers qui sortaient de l'écurie, l'un des valets du chevalier, l'un des dragons de son escorte ou le ridicule Saint-Mars lui-même m'avaient regardé attentivement, j'aurais été vu tirant de ma poche un compas bien affilé, et l'enfonçant dans le ventre du cheval. L'animal se cabre, secoue horriblement la tête; je lâche la bride et le voilà courant, éperdu et furieux dans la cour, entraînant tout le monde à sa suite. Pendant ce temps-là je passe doucement la porte et mets le pied sur le pont-levis.

— Halte là! camarade, me crie un soldat; on ne sort pas. Eh! Dieu me pardonne! c'est vous, monsieur le comte! — C'est moi-même, Henriot.

Henriot est un ancien valet de la Mancini que j'avais fait entrer dans les dragons.

— Ne croise point ta pique, honnête Henriot; il faut nous arranger ensemble. Vois; j'ai deux poignards excellents; je puis réussir à te tuer, et ton cadavre ira dans la vase de ce fossé. Aimes-tu mieux fuir avec moi? ta fortune est faite. — Comment cela, monsieur de Lauzun? — La frontière n'est qu'à dix lieues; je possède plus de vingt millions; il y aura cent mille livres pour toi. — Mais si on nous prend, je serai pendu. — Point d'indécision, Henriot. Cent mille livres ou rien. Fuyons ou battons-nous. Es-tu prêt? — Je le suis, fuyons.

Henriot jeta sa pique dans l'eau et courut devant. Je le suivis à

toutes jambes; j'étais si heureux de mon succès que je riais en bondissant comme un chevreuil. Ma joie ne fut pas de longue durée. Nous descendions par le chemin de ronde pour gagner la porte souterraine du dernier rempart. Un arquebusier nous voit du haut d'un bastion et nous crie d'arrêter. Nous courons plus fort. Il m'ajuste, tire et me manque. Je redouble de vitesse. Nous arrivons à la dernière porte. Hélas! elle était fermée et gardée par un poste entier de dragons, sortis du corps de garde au bruit du coup de feu. Henriot est saisi et terrassé. Moi, je suis entouré, forcé de rendre mes pauvres armes.

— Vous m'avez perdu! criait Henriot désespéré.

J'écumais de fureur. On me conduisit chez le commandant. Si je n'étais pas triste comme un mort, je pourrais vous conter plaisamment la scène des interrogatoires et du procès-verbal. Vous verriez le stupide Saint-Mars, adressant aux fugitifs les questions les plus oiseuses, s'embarrassant dans une foule de phrases qu'il croise en mille sens et laisse à moitié chemin; vous le verriez se gratter la tête longtemps pour accoucher d'une sottise; mêlant les reproches, les menaces et les paroles civiles; s'efforçant inutilement de comprendre mes réponses et les couchant de travers sur son procès-verbal; mais je n'ai pas le cœur à la joie, je vous assure, et ne trouverais pas le mot pour rire.

La fin de cela fut une invitation de me rendre dans un autre appartement, où Saint-Mars daigna m'installer. Celui-là ne laisse rien à désirer; il est plus profond, plus sombre et plus humide que l'autre; la porte en est plus solide et la cheminée plus étroite.

— Ingrat que vous êtes! me dit Saint-Mars, voici une lettre du roi qui m'autorise à vous laisser communiquer avec d'autres prisonniers; mais à présent je suis forcé d'attendre de nouvelles instructions. — Mon cher chevalier, l'ingratitude fut toujours mon défaut. Dès mon enfance, je montrai la noirceur de mon âme en fuyant le bras paternel sitôt qu'il paraissait armé de verges.

Le bruit de mon expédition malheureuse est assurément parvenu aujourd'hui à la cour. On aura bien l'esprit de conclure de là que je ne me tiens pas pour dompté, et surtout que je ne m'abaisserai pas à la prière. Non, dussé-je crever ici comme un chien, ma bouche ne sera jamais suppliante; ma main ne tracera jamais une humble supplique. Un acte d'odieuse tyrannie m'a précipité dans ces cachots. Devant les lois, je n'ai aucun crime sur la tête, et cependant on a lâchement employé, pour me frapper, une arme qui ne doit jamais sortir des mains de la justice. Vous, mon cher ami, dites au roi ce que vous croirez le plus utile à mes intérêts. Pleurez à ses genoux, si vous voulez, en compagnie de Mademoiselle; mais si un mot de ma bouche parvient à ses oreilles, il y trouvera l'accent orgueilleux de Lucifer, qui raille et défie encore le Créateur en tombant foudroyé dans les abîmes de l'enfer... Si je sors d'ici par grâce, oh! seulement alors, nous pourrions être humble et respectueux, pour mieux nous venger, mon ami, jamais pour autre chose.

J'ai appris hier que l'infortuné Henriot s'est coupé la gorge dans sa prison. Cet événement n'est pas fait pour me rendre la tranquillité que j'ai perdue. Votre générosité m'est connue; je suis sûr qu'à cette nouvelle vous n'attendrez pas mon autorisation pour faire du bien à la famille de ce malheureux. Mais comment se fait-il que je n'entende point parler de vous? comment n'avez-vous pas encore obtenu la permission de me faire une visite? Ah! vous m'abandonnez comme les autres. Vous aussi, vous dites en badinant comme les oisifs de cour: Ce Lauzun est un intrigant et un maladroît qui mérite son sort. — Tenez, Baraille, je vais m'arrêter tout à l'heure, car je sens mon fiel qui verse de l'aigreur dans mes paroles.

Depuis un mois que mon entreprise a échoué, je ne cesse de crier que l'humidité m'accable de rhumatismes. Je soutiens avec impudence que j'ai un bras paralysé. Le médecin de la prison en examinant ce bras tout semblable à l'autre, dit que cela n'est pas impossible. Il ordonne des remèdes qui ne me font aucun bien, comme vous pouvez croire... Je demande un médecin de Paris. Mais ne vous imaginez pas que je supplie. Je les accuse de barbarie et les appelle bourreaux. Cependant on me laisse dans ce trou noir d'où une évasion est impossible.

A vous qui êtes mon ami, à vous seul et dans le silence du cachot, je vais avouer que je suis à présent malheureux et accablé. Quand vous obtiendriez, à force de prières, quelque léger adoucissement à mon sort, il n'est plus de plaisir ni de bien-être possible pour moi sans la liberté. J'ai besoin d'agir, de rouler dans ma tête des projets ambitieux, et de les mettre à exécution; j'ai besoin de faire du bruit, de me battre, de railler les sots et de séduire les femmes. J'ai besoin de vivre enfin, car je ne vis point ici, je languis et meurs, lentement étouffé par mes propres forces. Vous croirez avoir fait beaucoup pour moi peut-être en obtenant que je ne sois plus privé de toute société et qu'on me fasse voir les pâles visages qui gémissent dans les caveaux voisins du mien. Je ne veux pas de ces abominables faveurs; que le roi se décide à me faire assassiner ou qu'il me rende à la lumière. Qu'il ne me tue pas à demi. Entendez-vous, Baraille? je veux mourir ou aller où il me plaira.

Ingrat ami! encore un mois passé dans le néant! où donc ont abouti ces belles promesses que vous me faisiez? Ma fortune est assez grande pour que la vôtre ne coure aucun risque, et vous ne faites pas une démarche pour moi! Lâche Baraille! soyez maudit, je ne vous écrirai

plus; ce mémoire deviendrait bientôt aussi volumineux que les commentaires de Montluc. Malgré tous mes efforts pour engourdir mon esprit, j'ai des accès de fureur, suivis d'une profonde léthargie; mes nerfs sont parfois si malades que je brise mes meubles comme du verre. La haine de mes ennemis ne m'a jamais fait de peine; mais la perte de votre trompeuse amitié me porte un coup accablant.

Baraille, pour celui qui vaut quelques deniers de plus que les autres, le maître d'en haut ne fait rien d'inutile. Sans le viol de Lucrece, Brutus aurait pu rester toute sa vie dans son rôle d'idiot, et l'étonnante invention de la république romaine s'en allait en terre avec lui; mais la Providence ne se donne pas la peine de créer un Brutus pour qu'il soit mangé des vers sans avoir agi. Ce ne fut pas un vain hasard qui fit entendre à Robert Bruce les plaintes patriotiques du célèbre Wallace, et qui fit naître dans son jeune cœur le violent désir de délivrer l'Ecosse. Pourquoi Duguesclin n'est-il pas mort écrasé sous les ruines



Après deux heures d'un travail opiniâtre, la plaque fut enlevée.

des remparts de Fougerai? C'est qu'une main invisible a écarté les pierres. Cet homme devait plus tard sauver la France. Nos pères ont vu l'abbé de Gondy presque enfant terrassé dans vingt duels, et cet enfant a fait trembler des rois et reçu des avances de Cromwell.

Mon ami, vous m'avez dit cent fois que les destinées du commun des hommes n'étaient point faites pour moi, je l'ai cru. Dans cet instant, je ne puis rien, et je suis réduit à attendre qu'il plaise au Très-Haut de changer mon pitoyable état. Cherchez donc à deviner quel a été son but en me renversant. Que sortira-t-il de tout ceci? est-ce que ma vengeance et ma haine sont nécessaires à des plans qu'il forme en secret et dans lesquels je ne serai peut-être pas initié moi-même?... Assurément je ne mourrai pas après avoir si peu remué; mais que me reste-t-il encore à faire?... Ma mauvaise étoile brille dans le milieu du ciel d'un prodigieux éclat; je puis mettre au pied du mur la Providence en la défiant de trouver dans sa plus belle situation, car je ne tit bonheur qui me fasse oublier un instant ma situation, car je ne suis pas de force à me consoler comme Péliisson dans l'intimité d'une araignée.

XVI. — Nouvelles espérances. — Rencontre inattendue. — On peut trouver du bonheur au fond d'un puits. — Philosophie d'un homme d'intrigues.

Tout est changé, tout est changé, mon ami. Mettons le genou en terre, et courbons nos fronts devant Dieu. Je suis honteux de mes ridicules accès de colère. Mais combien ne dois-je pas être pénétré de reconnaissance en voyant que le Tout-Puissant a pris la peine de me faire comprendre ma sottise! Un soir que mes blasphèmes et mes cris sont arrivés en sons imperceptibles jusqu'à ses oreilles, il aura dit: — Eh! qui donc s'avise de m'injurier ainsi? n'est-ce point ce drôle de Lauzun? Qu'on jette à cet insecte un grain de mil et qu'il se taise!

Savez-vous, mon cher Baraille, que je n'oserai plus tenter un calcul? Sans doute, un homme se fait à lui-même une partie de sa des-

tinée; mais combien de fois arrive-t-il qu'un souffle du sort enlève son ouvrage par-dessus les monts, et le jette lui-même tout à coup dans un monde qu'il ne connaissait pas? Que de sagesse dans la morale des Orientaux, qui conseille à l'homme de se laisser conduire par le fil que la Providence tourne entre ses doigts! Avec quel plaisir je réfléchis à ces combinaisons immenses dans lesquelles il est évident que mon nom a été écrit! Le bonheur que le ciel m'envoie au fond de mon cachot était préparé depuis quatorze ans. C'est un brin de paille tombé à cent lieues d'ici sur un petit ruisseau, et qui, après avoir roulé du haut des montagnes, échappé aux cataractes et traversé les plaines sur les rivières, est arrivé, surnageant toujours, se présenter à point nommé sous la patte d'une mouche qui s'allait noyer.

Oh! le pauvre esprit que celui de l'homme! Hélas! n'être qu'un homme, n'avoir pour penser qu'une cervelle plus étroite que les deux mains, et voir l'infini devant soi dans quelque sens qu'on tourne ses yeux!

Un mot va vous remplir d'étonnement, mon ami, et peut-être vous donner à croire que j'ai perdu la raison: si vous veniez à cette heure ouvrir les portes de ma prison, tenant à votre main l'ordre de mon élargissement, je ne sais pas si je n'en aurais pas du regret.

Mon secrétaire Hesselin est le frère d'une bourgeoise assez aimable, dont le mari se nomme la Sablière. Cette dame réunit chez elle tous les poètes et écrivains du jour; Hesselin ne pria, l'an dernier, d'honorer ces réunions de ma visite. C'était pendant que vous étiez à Bourges. Je rencontrais dans cette maison, le spirituel et méchant Racine, le bavard Despréaux et le sombre Molière; il y avait encore un autre poète, inconnu à la cour et qui se nomme la Fontaine: c'est un homme indépendant et courageux, qui a osé pleurer la disgrâce de Fouquet, ce qui l'eût infailliblement mené à la Bastille, si pour son malheur il avait eu le talent de Péliisson. Ce fut lui, je crois, qui nous fit un soir la lecture d'une fable dans laquelle on voit un aventurier courir par toute la terre après la fortune, et la trouver, à son



La jeune fille tint son visage baissé sur une tapisserie pendant le temps de ma visite.

retour, endormie devant sa porte. Je me souviens que je discutai longuement avec la Fontaine à ce sujet; le poète ne me parut pas persuadé de la félicité de l'homme d'intrigues et du courtisan. Aujourd'hui je vois que sa fable est mon histoire. J'ai poursuivi le bonheur comme un chasseur infatigable suit le cerf. Je l'ai relancé mille fois, et poussé dans mille directions; je l'ai acculé contre les murs, il m'a toujours échappé. Puis, la nuit m'a surpris au milieu des bois; j'ai roulé dans les fondrières, et lorsqu'enfin je suis resté sans bois, sur la terre, je me suis trouvé couché de mon long à côté de ma proie.

Faites provision de patience et serrez la bride à votre curiosité, car je vous avertis que je ne me refuserai pas le plaisir de pousser les détails jusqu'à la minutie, et que je ne presserai pas plus l'allure de mon grison que Sancho, lorsqu'il cherchait, en mangeant des noix, sa principauté de Barataria.

Sachez donc, mon ami, qu'après plusieurs semaines d'ennui, de découragement ou de fureur, il se trouva un jour où je me réveillai de bonne humeur, sans savoir la cause de cette agréable disposition. Une fenêtre de la prison, qui sans doute recevait les rayons du soleil, partageait avec moi cette faveur, en m'envoyant par mon soupirail une pâle réverbération. Quelques mouches, excédées comme moi de l'obscurité, voltigeaient gaiement en bourdonnant dans la lumière; des oiseaux se battaient sur les cheminées; le ciel clair et ardent promettait une de ces chaudes journées de l'été si ordinaires en Piémont. C'était un dimanche, et des prisonniers chantaient contre les grilles, parce qu'ils avaient coutume d'être joyeux autrefois ce jour-là. Je reçus donc, au fond de mon réduit, ma petite part de bien-être et de contentement, comme les mouches et les oiseaux. Depuis mon inutile algarade, maître Saint-Mars jugeait à propos de me montrer beaucoup de froideur, et ses visites étaient plus rares. Cet animal pensait que cela était d'un effet majestueux et héroïque. Comme il avait eu le temps d'envoyer à Paris quatre fois, et qu'on ne parlait plus de me laisser communiquer avec les autres prisonniers de qualité, je ne comptais plus obtenir de longtemps cette faveur. Je conçus un espoir subit en voyant entrer Saint-Mars la figure ridiculement épanouie par la présomption et la condescendance, les yeux à demi fermés et la main gauche passée dans sa ceinture. Mon cœur battit horriblement, je me crus libre. Le commandant m'annonça qu'il venait de recevoir une réponse à sa lettre, adressée au roi sur mes effractions et ma fuite; car, si les maréchaux de France ne correspondent qu'avec Louvois, Sa Majesté daigne ouvrir elle-même les épîtres des espions et des geôliers. La cause du retard avait été la présence du roi aux opérations de la guerre de Hollande. M'informer de cela était presque une imprudence de la part du chevalier, car l'un des articles du régime des prisons est de cacher aux détenus toutes les nouvelles du dehors.

Saint-Mars me donna lecture de la lettre royale, datée de Cambrai. Voici une phrase digne d'être notée :

« Vous pouvez permettre à M. de Lauzun de voir quelques prisonniers que vous choisirez parmi les gens nobles et ceux d'humeur tranquille; mais il suffira que cette faveur lui soit accordée deux fois par semaine, pendant la première année. Si, d'ici à un an, le comte de Lauzun ne donne aucun nouveau sujet de mécontentement, on pourra le laisser sortir tous les jours, pendant la seconde année et les suivantes. »

Quel atroce langage! quelles odieuses faveurs! régler d'avance mes journées de la seconde année et des suivantes! quelle haine et quelle rancune! ah! pourquoi cet homme n'a-t-il à me reprocher que des intrigues chétives? pourquoi n'ai-je pas commis quelque trahison comme d'Essex ou Biron? pourquoi ne l'ai-je pas offensé mortellement comme le frondeur Lafargue, dont l'exemple ne m'a point servi? J'aurais laissé une page dans l'histoire, j'aurais parlé fièrement à mes juges, et la mort m'eût trouvé plein d'orgueil et de fermeté... Mais où vais-je m'emporter? je me trompe follement et tout est pour le mieux.

Ce sot de gouverneur ne comprit rien à la tristesse avec laquelle j'accueillis les nouvelles qu'il m'apportait; cependant lorsqu'il me demanda quel jour je choisisais pour ma première sortie, je lui répondis que je voulais quitter ce cachot à l'instant même.

— Suivez-moi donc, me dit-il avec un sourire d'importance, je vais vous causer une grande surprise.

Il me conduisit par de longs détours jusqu'à un appartement élevé dont il fit ouvrir la porte, et je me trouvai tout à coup devant le surintendant Fouquet. Quoique je fusse à la cour depuis quatre mois seulement lors de l'arrestation de cet infortuné, victime comme moi de la jalousie du roi, cependant il me reconnut. J'appris avec étonnement qu'on l'avait tenu dans l'ignorance de tous les événements arrivés depuis huit ans qu'il habite Pignerol. Il n'avait aucune idée des guerres de Flandre et de Franche-Comté. Quant aux affaires de cour, comme la mort de Madame, la liaison du roi et de la Montespan, etc., à plus forte raison n'en connaissait-il rien. Il m'accablait de questions et se récriait à chaque mot que je lui disais. Cela me divertissait beaucoup. Ce fut bien autre chose lorsqu'il me demanda la cause de mon emprisonnement. Je commençai un récit abrégé de ma rapide fortune et des faveurs dont le roi m'a honoré. Les exclamations redoublaient. Bientôt je vis sur la figure du surintendant quelques signes d'incrédulité lorsque je parlai de ma compagnie des gardes et de mon grade de lieutenant général; mais dès que je vins à raconter mes prétentions à la main de Mademoiselle, Fouquet me regarda d'un air d'effroi, il s'éloigna doucement de moi, pour passer de l'autre côté de la table, et saisit une sonnette qu'il agita de toutes ses forces, en s'écriant qu'on l'avait enfermé avec un fou.

Il ne fallut pas moins que le retour et le témoignage de Saint-Mars pour que le surintendant prit confiance en moi. Ce premier moment de frayer passé, il se trouva que nous sympathisions parfaitement ensemble. Cet homme a un esprit élevé, une admirable philosophie, dont j'étais bien éloigné, à l'heure où nous parlions de nos malheurs. La dévotion, comme une digne et charitable matrone, est venue s'asseoir à côté de lui pour essuyer ses larmes et le distraire de ses sombres chagrins par des entretiens pleins de douceur. Il s'occupe même,

je crois, d'un ouvrage de piété sur la mort. Cependant quand je remis ce bonhomme sur le chapitre de son ancienne grandeur, de son faste incroyable et de son ambition, son regard s'anima, son dos, plutôt courbé par la tristesse que par l'âge, se releva fièrement, et je fus étonné d'entendre parler ce personnage si calomnié en homme de génie et de courage, et, ce qui est plus étrange, en sujet dévoué au roi, amoureux par-dessus tout de la gloire de son pays. Pas un mot d'humeur ne lui a échappé contre l'auguste auteur de ses maux, ni contre ses ennemis, dont l'acharnement fut atroce. Il n'a fait qu'un soupir douloureux la première fois que je lui parlai de mon ami Colbert. M. Fouquet m'expliqua longuement ses anciens projets d'agrandir et de fortifier Belle-Isle au point d'en faire un port en état de rivaliser quelque jour avec Londres et Amsterdam. Ses vues étaient larges et fort sensées; rien n'était impossible à une fortune comme la sienne, placée dans les mains d'un homme généreux et hardi. Vous jugez du plaisir que je goûtai dans cette singulière entrevue. La conversation me parut d'autant plus intéressante que, depuis six mois, j'avais été privé du plaisir d'échanger une pensée avec un être doué d'esprit et de raison.

Le surintendant a une fille âgée de quinze ans, qui, après avoir épuisé à Paris tous les moyens de mettre un terme à la rancune royale, devait, m'a dit ce digne homme, venir adoucir le pain de misère du prisonnier en le mouillant de larmes enfantines. Madame Fouquet est à Belle-Isle, occupée à sauver les restes de sa fortune.

A la seconde visite qu'on me permit de faire à M. Fouquet, je trouvai chez lui sa fille, arrivée depuis deux jours; la jeune personne se leva sitôt que je parus; elle m'adressa une révérence très-froide et voulut sortir.

— Ne t'éloigne pas, s'écria le père. Je veux repaître mes pauvres yeux du plaisir de te voir sans cesse. Viens ici, viens que je t'embrasse encore.

Ce fut seulement lorsque la jeune fille s'approcha que je m'aperçus de son extrême confusion. Je ne pus venir à bout de rencontrer ses regards, et les caresses du bonhomme lui permirent de cacher la rougeur de son visage en s'appuyant contre la poitrine paternelle. Ce qui va sans doute vous étonner, c'est que je fus moi-même fort troublé, à la vue de cette enfant. Peut-être la solitude du cachot avait-elle rendu mon imagination et mes sens plus inflammables; peut-être, parmi mes souvenirs amoureux, que leur grand nombre rend passablement confus, se trouvait-il quelque visage de femme offrant une légère ressemblance avec la figure charmante que j'avais devant les yeux; peut-être, dans les rêves fiévreux que le ciel envoie aux prisonniers un ange de la nuit avait-il pris les formes de cette fille pour venir se pencher sur moi en souriant au milieu d'une lumière céleste. Il est certain que je restai interdit, agité par mille sensations contraires; que des mots sans suite vinrent expirer sur mes lèvres, et que mon cœur se souleva impétueusement comme aux plus beaux jours de mon adolescence.

La jeune fille resta près d'une fenêtre, à manier l'aiguille, et tint son visage baissé sur une tapisserie pendant le temps de ma visite. Je la contemplais avec délices, et tout en répondant brièvement aux discours du père, j'analysais à mon aise les charmes de cette admirable créature. A chaque regard je découvrais en elle de nouveaux trésors et de nouvelles grâces. C'était une vierge fraîche, sortie d'un tableau de Mignard. Je fus sur le point de sauter de joie quand je sentis que j'allais me mettre à l'aimer éperdument, et surtout en pensant qu'elle devait rester longtemps dans cette noire forteresse.

Tout à coup il me sembla que cet amour, que je croyais naissant, avait d'anciennes racines dans mon cœur, et ce fut sans doute la conformité d'âge et de taille qui me remit subitement à l'esprit la romanesque Cécile, dont un masque m'a toujours dérobé les traits. J'aurais voulu me jeter aux pieds de cette jeune fille, en la suppliant de me laisser croire qu'elle était ma chère Cécile. Le surintendant dut éprouver quelque surprise quand je l'interrompis brusquement au milieu d'une phrase pour lui donner le nom de sa fille.

— Elle se nomme Marie, dit le bonhomme en souriant. — Pas d'autre nom que celui-là? — Marie-Madeleine. — Fort bien. Continuez, je vous prie, et ne vous étonnez pas de mes manières d'étourdi.

J'étais horriblement contrarié. La petite, intimidée par mes questions, avait redoublé de vitesse dans l'exercice de l'aiguille. Je regagnai ma demeure, agité par des sentiments étranges; ma cervelle était un chaos où la journée entière, passée dans les réflexions, suffit à peine à jeter quelque lumière. Je tremblais que ce germe d'amour ne vint à s'envoler pendant le sommeil, c'est pourquoi je veillai une partie de la nuit. Puis lorsque j'eus acquis la certitude que mon imagination fermentait suffisamment, la crainte me prit que cette jeune fille ne fût sottie ou même stupide. Si mes oreilles avaient recueilli un mot échappé de sa bouche, j'aurais pu du moins le retourner mille fois dans ma tête en lui prêtant la plus sublime expression. Pourquoi ce silence obstiné? Si c'était l'indifférence ou l'ineptie, pourquoi ce trouble et cette rougeur en voyant mon attention? Ces mouvements subits ne sont-ils pas incompatibles avec la sottise, et ne prouvent-ils pas au contraire une organisation délicate et sensible? Comment une âme grossière habiterait-elle cette enveloppe angélique? Il s'est passé

quelque chose entre nous. Est-ce par une prédestination que nous avons tressailli tous deux ? La nature et la destinée se sont-elles entendues ensemble depuis longtemps pour nous unir ? je ne sais ; mais assurément il s'est passé quelque chose entre nous.

Les ordres du roi ne permettant pas au gouverneur de me tirer du cachot plus de deux fois par semaine, je me bornai à demander qu'on me laissât faire au surintendant de longues visites. J'offris de donner ma parole que je n'abuserais jamais de cette faveur pour essayer de m'enfuir. L'appartement de M. Fouquet est vaste et commode. On y est à l'aise et on y jouit d'une belle vue. Saint-Mars nous ayant accordé la permission de dîner ensemble, la fâcheuse timidité de mademoiselle Fouquet se trouva dissipée subitement. Une douce intimité s'établit entre nous dès la troisième entrevue. Nous passâmes la soirée presque gaiement. La jeune personne paraissait ravie de la bonne humeur que ma présence inspirait à son père ; elle saisissait les occasions de me servir ; elle m'accablait de soins, et paraissait craindre que je n'eusse un moment d'ennui. Après le dîner nous prîmes des cartes. Le surintendant me gagna cent pistoles. L'heure de la séparation approchait. Le soleil se couchait à l'horizon, derrière les montagnes d'Embrun. Je me plaçai à la fenêtre pour contempler ce spectacle, dont j'avais été privé depuis si longtemps. J'élevai les bras avec enthousiasme.

— Beau soleil ! m'écriai-je, divin époux de la terre, je te prends à témoin qu'on m'a ravi injustement ma part de ta lumière. C'est un de ces vains personnalités qui croient avoir sur leurs blêmes figures l'éclat de ton front magnifique, parce qu'ils portent des couronnes. Père des hommes, quand donc viendras-tu châtier tes insolents enfants, et brûler ces murailles où ils enferment leurs frères comme des bêtes enlevées aux forêts !

— Vous regrettez bien vivement votre liberté, dit une voix douce tout auprès de moi.

Je m'emparai d'une petite main charmante.

— Et vous, jeune fille, poursuivis-je tout bas, vous êtes plus puissante que mes oppresseurs, car un mot de votre bouche pourrait me rendre plus heureux au fond de mon cachot que je ne l'aurais été dans les grandeurs. Dites que le sort vous a envoyée pour adoucir mes maux, pour m'apprendre que l'amour trouve partout une patrie, une liberté au-dessus des violences humaines ; dites que vous êtes venue pour m'empêcher de maudire le ciel, et avant que ce dernier rayon disparaisse, je vais commander au soleil de porter au Tout-Puissant mes actions de grâces.

La petite main resta dans les miennes, et deux yeux noirs pleins de tristesse furent levés lentement sur les miens.

— Hélas ! monsieur de Lauzun, il y a entre vous et moi une muraille qui ne peut être renversée. — Qui donc pourrait empêcher deux cœurs de s'unir quand ils le veulent ? Celui-là ne serait pas un roi, ce serait Dieu lui-même, ou quelque démon envoyé exprès pour cet office.

Une larme fine comme une perle coula sur la joue de la jeune fille ; la main douce m'échappa ; j'entendis confusément ces mots :

— C'est vous seul, c'est votre ambition, votre mariage...

Et je ne vis plus devant moi que la figure bienveillante du surintendant.

— La triste chose que d'être marié ! disais-je en retournant dans mon caveau.

Mais qui donc a pu révéler ainsi mes secrets ? J'ai beau examiner mes traits dans une glace, je ne puis trouver à quel endroit de ma figure sont gravés ces mots : Voici un homme marié. A l'heure où vos paisibles yeux, mon cher Baraille, seront posés sur cet écrit, vous vous étonnerez, dans votre sage cervelle, de voir que Lauzun, c'est-à-dire le plus méfiant des hommes à l'égard du beau sexe, s'avise de montrer une confiance romanesque pour une jeune fille qui peut-être n'est au fond qu'une artificieuse créature, comme la plupart de ses semblables. Qui vous dit qu'après le court dialogue de la fenêtre je ne suis pas rentré chez moi la tête farcie de soupçons ? En conscience, il n'en pouvait pas être autrement. Il me semblait fort plaisant que la fille de M. Fouquet se fût occupée à Paris de mes affaires. J'en risais tout seul dans ma caverne. Je risais aussi de la simplicité et de l'empressement que j'avais mis à donner à cette fillette un brevet d'ange du ciel. Assurément à la vue de ce brevet, tous les guichetiers du paradis lui auraient ouvert les portes, car un maître expert comme moi doit, je l'espère, s'y connaître mieux que personne, à juger de l'innocence d'une vierge.

— Eh bien ! disais-je gaiement, si la chère petite n'a de céleste que la beauté de son enveloppe, le pauvre prisonnier aura du moins une jolie maîtresse pour passer le temps. La possession d'une belle femme vaut bien le plaisir de s'agenouiller devant une habitante des régions lumineuses.

Cependant j'étais contrarié comme un plongeur qui a cru voir une escarboucle au fond de l'eau, et qui rapporte un petit brin de corail. Je ne voulais pas non plus mettre de précipitation dans mes jugements, car depuis dix mois que je suis enfermé, peut-être mes affaires et l'histoire de mon mariage sont-elles devenues publiques. J'hésitais entre deux plans à suivre : le premier de nier impudemment mon mariage, l'autre d'en faire l'aveu, de mettre en œuvre le don de persua-

sion que vous me connaissez pour détruire les préjugés de la petite, et lui faire entrer dans l'esprit cette vérité : qu'un homme n'est pas possédé du diable ni changé en cyclope pour s'être agenouillé devant un autre homme murmurant des mots latins sur deux mains unies. C'est en effet une pitoyable chose que la persévérance des jeunes filles à croire qu'on les épousera quelque jour. Point d'espoir pour l'amant qui ne leur promet point de les conduire chez l'homme tonsuré qui parle latin.

Le dernier parti que je viens de vous soumettre était un peu plus honnête que le premier. Les faux serments et les mensonges y étaient moins nécessaires. Du reste, mon ami, dites-moi combien il se fait de serments amoureux dans une année, et je vous dirai justement combien il y en a de faux. Le monde en est plein ; si l'orage grondait pour si peu de chose, de mémoire d'homme on n'aurait pas souvenir que la face du ciel eût été paisible pendant une heure, et le tonnerre, excédé de fatigue, ne saurait plus faire qu'un petit bruit imperceptible qui exposerait le Tout-Puissant à voir sa colère tournée en ridicule. Voyez pourtant combien les femmes sont crédules au milieu de leurs astuces ! il n'y en a pas une qui ne vous demande quelques-unes de ces assurances emphatiques ; qui ne pense même avoir dans sa poche le bout d'un fil qui lie tous vos membres, sitôt que vous avez prononcé de ces phrases vieilles comme le monde, en vous promenant au clair de la lune sous de grands arbres, ou bien en causant au coin du feu, dans un boudoir, en face d'un souper fin. Jamais fausse monnaie n'aura un plus long cours.

Après trois jours d'attente, je retournai chez M. Fouquet. Je feignis d'être accablé par l'ennui, et je donnai à mes traits une teinte de mélancolie pour faire penser que l'air de la prison me serait mortel. La jeune fille fut étonnée du changement opéré dans ma physionomie ; ma tristesse parut gagner subitement son petit cœur, et je vis clairement qu'elle était fort contrariée. Peut-être la chère enfant avait déjà pris la jolie résolution de me servir d'ange consolateur. D'avance j'avais prévu tout cela ; vous ne serez donc pas surpris du tour sérieux que je donnai à la conversation.

— Comment pouvez-vous supporter aussi patiemment votre captivité ? disais-je au surintendant. Moi, je sens que le chagrin me dévore ; bientôt il faudra qu'on me creuse une fosse dans cette citadelle, où mon ombre sera fort mal à son aise. — Mon cher Lauzun, songez à votre salut. Oubliez ce monde trompeur qui vous aurait conduit tout droit à l'empire de Satan. Pour moi, quel usage ferais-je de ma liberté ? La vieillesse commence à roidir mes membres, et les infirmités s'emparent de mon corps. Où irais-je exercer mes jambes débiles ? dans les salons de la cour, les chasses du roi, les allées de Trianon et de Marly ? Je ne suis plus propre à jouer un rôle dans les intermèdes mondains. Je ne regrette point les digestions pénibles du grand couvert, les transpirations du ballet, les rhumes qu'on gagne au *media-noche*, ni même les serrements de main des faux amis. Par cette fenêtre je vois le soleil dorer la cime des montagnes, ou les nuages courir sur les étoiles ; c'est plus qu'il n'en faut pour émerveiller mes yeux et ma pensée. — Moi, je n'aurai jamais cette résignation : si le ciel écoute un instant la prière de l'opprimé, mes ennemis tomberont à leur tour. Que les canons de la Hollande fassent pleuvoir une grêle de boulets jusque sur la tête royale, s'il faut pour cela que je sorte de ces murs ! — Dieu préserve la France d'un tel malheur ! vos souhaits ne sont pas d'un bon chrétien. — Les maximes chrétiennes sont faites pour le pauvre et le faible, non pour l'homme de courage qui ne veut point laisser à un dieu indolent et sourd le soin de venger ses injures. Que la mort prenne en paiement tous les princes de la terre plutôt que de venir s'attabler dans ma prison et faire son repas de mon cadavre ! Que son hideux squelette apparaisse assis sur tous les trônes, et que je ne la sente plus décrivant autour de moi des cercles chaque jour plus étroits ! Mais, vous, généreux Fouquet, ne seriez-vous pas heureux qu'on vînt un matin ouvrir ces portes, et vous dire : La jalousie honteuse du tyran est enfermée dans une boîte de plomb. Le successeur vous rend votre liberté, vos amis, votre fortune, dont vous faisiez un si bel usage. Il vous sera permis encore de soulager les malheureux, de donner des pensions aux grands artistes, aux hommes de génie ; de bâtir des villes et d'exécuter des projets qui feront répéter votre nom par des populations entières ? — Lauzun, Lauzun, le démon parle par votre bouche. Laissez-moi repousser les pensées dangereuses, et qu'au moins je ne risque pas le salut de mon âme par de vaines suppositions. Ne songeons point au bonheur que pourrait nous valoir la mort d'un jeune prince auquel nous devons amour et respect. — O nature ! toi qui as fabriqué de tes mains cet être pensant qui porte le nom de Lauzun, toi qui as renfermé dans son cœur des passions et des sentiments que tu as choisis avec soin, dis s'il est possible que cet homme ait de l'amour pour celui qui l'a plongé dans le malheur ; s'il est possible qu'il parle de cet implacable ennemi avec respect, par la seule raison que celui-là s'appelle roi ? Qui donc pourrait me faire un devoir d'une pareille lâcheté ? — Jeune homme, les malheurs nous viennent de Dieu. — Moi, je vous dis que l'oppression, l'envie et la cruauté viennent de l'enfer. — La résignation est la vertu dont le juge suprême nous saura le plus de gré. — Ah ! puisse le ciel me retirer bientôt l'occasion de la mettre en pratique, dussent mes comptes en être plus difficiles à

régler ! Au diable cette vertu des mendiants, des paralytiques et des femmes abandonnées !

La jeune fille était effrayée comme si la foudre allait frapper le blasphémateur ; cependant la terreur parut bientôt faire place à la pitié sur son charmant visage.

Le surintendant levait les mains en l'air, et paraissait suffoqué comme si chacune de ses paroles eût été une exhalaison de l'enfer.

— Dieu clément ! murmura-t-il, ayez pitié de ce jeune homme, la douleur le rend insensé ! Mon pauvre Lauzun, reprit-il avec douceur, pour chasser de votre cœur ces horribles pensées, je vais vous faire une lecture de quelque livre saint.

J'aurais répondu par une grimace de possédé, comme s'il se fût agi d'avaler une médecine, si je n'avais vu les jambes amaigries de Fouquet se diriger vers la porte de la chambre à coucher. La pose du digne homme respirait une majestueuse piété ; la dévotion épanouissait son calme visage, et son ombre elle-même se mouvait par terre onctueusement. Cette ombre n'était pas encore tout à fait disparue, que déjà je m'étais jeté précipitamment aux genoux de la jeune fille. Un petit cri de surprise et d'effroi sortit de sa bouche ; sa poitrine s'agita violemment. Je m'attendais aux paroles d'usage : Imprudent ! ah ! que faites-vous ! Relevéz-vous, au nom du ciel ! Il ne fut rien dit de tout cela. Les lèvres virginales tremblèrent convulsivement ; la pauvre enfant pencha sa tête vers moi et fondit en larmes.

— Vous êtes donc bien malheureux ? dit-elle en sanglotant. — Malheureux à en mourir ; mais... — Je me reprocherai toute ma vie de ne vous avoir pas sauvé, car je l'ai pu.

Au lieu de perdre mon temps en questions pour éclaircir ce mystère, j'entourai sa frêle taille avec mes deux bras, et j'appliquai un profond baiser sur une bouche palpitante. La petite était appuyée d'une main sur mon épaule ; j'avais un genou en terre, et sans vanité, mon cher ami, nous formions un si charmant tableau que Lesueur ou Mignard l'auraient voulu peindre sur l'heure. M. Fouquet lui-même et Mademoiselle en personne, ma femme ! cher Baraille, s'ils nous avaient aperçus, chacun par une porte, n'auraient pas eu le courage de se fâcher contre nous. Je crois même qu'ils nous auraient suppliés de rester ainsi embrassés quelques minutes encore, afin de jouir plus longtemps d'un si gracieux spectacle. Vous savez pourtant si la comtesse de Lauzun a l'âme fière ; si elle est entichée de sa royale parenté, que Dieu damne, et surtout si elle est jalouse de ses droits, la chère dame ! La nature a fait les jolies filles de seize ans pour que les beaux garçons de trente ans se jettent à leurs pieds.

Dès que M. Fouquet fit entendre à son retour les craquements de sa paternelle chaussure, la jeune personne s'enfuit comme un oiseau effarouché. Je me vis forcé de rester tête-à-tête, pendant une heure, avec le bonhomme, à écouter son édifiante lecture. Après avoir agité péniblement mes membres sur mon siège, je tombai dans l'assoupissement au bourdonnement des divins préceptes. Saint-Mars vint heureusement nous interrompre, sans quoi la fin de cette journée eût été inutile pour moi. Je demandai aussitôt les cartes ; et comme je perdis huit cents livres contre le gouverneur, je feignis d'avoir de l'humeur et je cessai de jouer, laissant M. Fouquet aux prises avec Saint-Mars.

Quand la jeune fille parut, je lui jetai de loin un regard suppliant, et je m'approchai d'une fenêtre. Elle ne tarda pas à me suivre.

— Vous ne refuserez pas, lui dis-je à voix basse, de m'expliquer le sens de vos paroles. Comment se fait-il que vous ayez pu me sauver ?

Ici la chère enfant parut faire un grand effort pour vaincre sa timidité. Ses beaux yeux se fixaient alternativement sur la pointe de mes bottes et sur les boucles de ma coiffure ; ils s'arrêtèrent enfin sur un des boutons de mon justaucorps, ce qui semblait annoncer une résolution courageuse. Un sourire d'une charmante tristesse releva légèrement les coins de ses lèvres.

— Monsieur de Lauzun, répondit-elle en tremblant, vous regrettez amèrement la vie agitée des cours ; vous vous plaignez de ce qu'on vous ôte les moyens de satisfaire votre passion pour l'intrigue, eh bien ! que diriez-vous si, au milieu de cette prison et à cette heure même, il vous arrivait une aventure des plus bizarres ?

Je gardai le silence. Nouvelle hésitation. Elle reprit avec un trouble croissant :

— Cherchez dans vos souvenirs ; n'y retrouvez-vous pas, n'y retrouvez-vous pas ?... J'avais tout retrouvé subitement, honnête Baraille, mais je me gardai bien de l'interrompre. — Rappelez-vous la nuit, la nuit qui précéda votre première arrestation.

Silence toujours plus obstiné. La crainte de l'indifférence ou de l'oubli commençait à tourmenter son tendre cœur.

— Rappelez-vous les avis qu'une personne inconnue vous donna. Une lettre ! un carrosse qui se présenta devant votre porte, et que vous avez poursuivi sur la route de Versailles ! N'avez-vous jamais souhaité... — Cécile, Cécile ! m'écriai-je en prenant sa main. — C'était le nom que je portais à Paris pour y vivre ignorée. — Ah ! combien de fois l'ai-je répété dans mes plus beaux jours comme dans le malheur ! — Cependant vous faisiez la cour à la fille du prisonnier Fouquet, et vous alliez oublier Cécile. — Jamais je ne l'aurais oubliée. J'ai prononcé ce nom la première fois que j'ai vu la fille du surintendant. Rappelez-vous les questions que j'adressai à votre père. — J'avais

décidé que je vous cacherais ce mystère pour jouir en secret du plaisir de vous voir ici, comme je faisais autrefois par ma fenêtre. Ah ! dans ce temps-là, vous étiez libre, et je n'étais pas coupable ; mais aujourd'hui je vous ai vu malheureux, et mes résolutions n'ont pu tenir contre vos souffrances. — Chère Cécile, je ne me plaindrai plus de la cruauté du sort ; je n'ai plus de colère contre mes ennemis ; je me ris de leur méchanceté, puisqu'ils m'ont rendu le plus heureux des hommes. Vous resterez ici, auprès de moi, n'est-ce pas, vous ne me fuirez plus ? — Jamais, jamais. — Baraille, j'étais fou de joie. Pendant cette soirée, j'appris à savourer convenablement le bonheur de chuchoter amoureusement près d'une fenêtre aux dernières lueurs d'un beau soleil couchant et par une chaude soirée d'août.

Je découvris dans cette conversation que c'était par un certain la Reynie, allié de madame Fouquet, que Cécile était informée de tous mes secrets. Je me souviens d'avoir rencontré cet infernal espion dans les petits escaliers, et d'avoir senti quelque envie de le faire sauter par-dessus la rampe. Il faut vous avouer que, depuis plusieurs jours, un pressentiment vague m'avait averti que mademoiselle Fouquet n'était autre que ma Cécile ; mais je me suis gardé de vous en parler, pour ne pas détruire tout l'intérêt de mon récit.

Souvent il m'est arrivé d'apercevoir, à la première inspection, ce qui doit me déplaire un jour dans la femme que je recherche. Vous pouvez donc me croire, mon ami, ce n'est pas un homme qui a laissé dans sa chambre à coucher plus de trois cents portraits de femmes et des caisses entières pleines de lettres, ce n'est pas cet homme-là qui pourrait voyager sur le cheval ailé de l'Arioste en compagnie d'une créature indigne et souverainement terrestre. Il faut que cette jeune fille touche par un côté à la nature de l'ange pour avoir ainsi échappé à mon coup d'œil mathématique, et surtout pour m'avoir garrotté comme me voilà ; car sachez que je l'aime ardemment, et que, si je n'avais la cruelle expérience de l'instabilité des choses humaines, je serais prêt à jurer devant le ciel que je l'aimerai jusqu'à la mort.

Si tout autre que moi vous contait de pareilles folies, on vous verrait chercher des yeux votre chapeau, vos gants et votre épée, pour fuir à tous les diables en murmurant tout bas contre l'insupportable manie de faire des confidences. Vous n'avez jamais eu assez d'égards pour les amoureux. A qui donc porterez-vous respect, si ce n'est à l'amour ? Quel dieu a mis au cœur de l'homme cette étincelle qui peut éclairer un affreux cachot d'une lumière bienheureuse, et faire que le prisonnier bondisse de joie dans sa cage ? Ah ! mon ami, ne vous pressez pas trop de me plaindre, car une vie nouvelle a commencé pour moi. Je disais que cette troisième partie de mon existence serait celle de la misère et des souffrances, et il se trouve que ce sera une époque de repos, d'amour et de bonheur. Si j'avais eu à ma disposition cette jeune fille dans le temps où les intrigues absorbaient toutes mes réflexions, je l'aurais subjuguée en peu de jours, j'aurais profané cette faible fleur ; et comme un insensé, j'aurais fait un rire diabolique en défiant le Créateur de m'envoyer une femme supérieure à son sexe. Je ne voyais pas alors que c'était mon souffle impur, et le contact des matières pernicieuses dont tout mon être est composé, qui rendaient ces créatures débiles semblables entre elles en les flétrissant dès le premier jour. Le cœur d'une femme peut, au contraire, avoir mille aspects variés ; mais il est comme une cire légère qui reçoit l'empreinte de ce qui le touche. Le libertinage est une lèpre qui se gagne en quelques heures, et quand nous osons décréter que toutes les femmes en naissant portent les germes de ce mal, le ciel devrait nous écraser comme des reptiles échappés de l'enfer. Les femmes sont ce qu'on les fait : qu'il naisse un nouvel Abélard, et cet homme rencontrera une autre Héloïse. Il ne fallait pas moins qu'une catastrophe comme celle qui m'a renversé pour que ces réflexions me vinssent à l'esprit. Dieu veuille que mes idées en restent au point où les voici ! Cependant un doute cruel me travaille par moments ; une voix sinistre et sardonique me crie : Lauzun, souvent déjà tu as cru follement aimer pour la vie ; souvent tu as cru rencontrer des anges de lumière, envoyés exprès pour t'enlever dans des régions inconnues. Dès que tu as étendu les bras, tu as senti l'écaille rude et grossière d'un monstre informe ; rappelle-toi la fable des sirènes.

Ce n'est pas pour les femmes comme celle que j'aime aujourd'hui que les poètes ont imaginé ce sublime symbole. En un mot, j'aime ; je crois être fixé pour longtemps, sinon pour toujours, et je me sens plus de confiance dans les bontés de la Providence pour l'homme que je n'en eus jamais aux plus beaux temps de mes triomphes.

Me voici muni d'une belle dose de patience, pour supporter les ennuis de la prison ; et voyez jusqu'où je pousse cette vertu : lorsque je me retrouvai seul, j'adressai un regard de reconnaissance et de tendresse aux pierres insensibles, qui s'arrondissent en voûte grossière au-dessus de ma tête.

— Mon Dieu ! dis-je avec passion, insensé est celui qui voudrait vous pénétrer ! Si je n'avais pas échoué dans mon ambition, si je n'avais pas été me briser contre l'implacable haine du roi, je ne serais point ici où le bonheur m'attendait. Gloire à vous ! ce que vous faites est bien fait. Il est certain que tout est pour le mieux. Voilà, direz-vous, un langage d'amoureux, et Dieu sait combien cet amour durera. Baraille, mon ami, Dieu sait aussi ce qui m'est réservé dans l'avenir, et les trésors de sa bonté sont inépuisables. Bonsoir donc, lieutenant !

je m'endors extrêmement satisfait de me savoir capable de sentir un amour pur. Tout est pour le mieux, vous dis-je.

XVII. — Le mauvais naturel revient au galop. — Plus d'amours platoniques. — Grandes machinations dans un cercle étroit. — Préparatifs de guerre contre un faible ennemi. — Petit hasard qui cause un violent désespoir.

Mon cher Baraille, vous seriez bien étonné, si vous appreniez quels doux sentiments ont pris leurs ébats dans mon cœur, pendant ces trois derniers mois. J'ai craint vraiment de vous inspirer une méprisante pitié, c'est pourquoi j'ai cessé de vous écrire; et puis j'étais dans un calme si parfait, que je préférais garder les distractions épistolaires pour des temps plus mauvais. Que vous aurais-je dit? que mon âme était semblable à une verte prairie où les pensées les plus fraîches venaient se reposer en folâtrant comme de petits enfants? ou bien je vous aurais fait le récit de scènes de famille aussi patriarcales qu'édifiantes, comme les lectures pieuses, poétiques et autres, les petits badinages innocents avec approbation d'un père indulgent plein de convenances? Parfois il se serait trouvé quelques détails de dialogues, regards et mouvements amoureux, mais d'une céleste pureté.

N'auriez-vous pas été saisi aux cheveux par l'intérêt le plus vif, si je vous avais conté comment un soir, après les extases silencieuses et la contemplation de l'objet aimé, j'avais osé prendre une main sacrée pour y déposer un baiser ardent et respectueux? Oh! oui, votre cœur militaire, mon cher lieutenant, aurait battu de plaisir; vos yeux, dont le regard annonce la force, se seraient remplis de larmes... arrachées par un bâillement, et pour peu que j'eusse ajouté, avec le style des amours de Caliste et Lysandre, une description abrégée, en quatre pages, de cette main mignonne, on n'aurait pas pu vous réveiller d'un mois.

— Assurément, auriez-vous dit, les pensées les plus pures croissent pêle-mêle dans l'âme de Lauzun comme des fleurs dans un parterre; que dis-je, pêle-mêle? elles y viennent en ordre avec la symétrie la plus exquise, et les voici devant moi, classées savamment et revêtues de leurs étiquettes.

Brave Baraille, comme il est vrai qu'au milieu d'une troupe d'enfants prenant la récréation sur l'herbe de la prairie, il se trouve toujours quelques garnements d'un mauvais naturel qui corrompent les autres, si on ne les surveille; de même, parmi les sentiments superflus qui badinaient dans le jardin de mon cœur, avec la grâce du président Tambonneau faisant lui-même ses vendanges; parmi eux, dis-je, il s'est trouvé de mauvais drôles qui ont gâté toute la bande naïve. Au lieu d'aimables petits garçons bien sages et qui ne raisonnaient jamais, ce sont aujourd'hui des vauriens, voleurs, avides, menteurs et insolents comme des démons.

N'allez pas vous imaginer au moins que mes amours avec la divine Cécile soient plus coupables qu'au premier jour: la chère petite ne sait encore rien des changements survenus dans mon cœur, et je prévois qu'il ne me sera pas facile de vaincre ses préjugés.

Comment n'ai-je pas deviné ce qui m'arrive? Les liaisons commencent de mille façons diverses, aurais-je dû me dire, mais elles finissent toutes de même.

Si nous étions assis ensemble, le lieutenant et moi, dans mon hôtel du Marais, et qu'après avoir gorgé nos estomacs d'excellentes boissons, nous nous fussions perdus à travers un bois épais de spéculations, je vous proposerais de résoudre ce problème: Il y a une semaine au plus, je trouvais un plaisir inouï à passer de longues soirées dans la seule contemplation d'une jeune fille; si j'avais reçu du ciel un tempérament calme comme le poète Pétrarque, j'aurais été emporté pour la vie sur la monture ailée des anciens, et vous n'auriez plus tiré de moi autre chose que des sonnets. Il suffisait de quelques regards tendres et de serremments de mains timides pour satisfaire mon amour. Je restais modestement assis à débiter des hyperboles en regardant le ciel, ou bien en jouant avec mes bagues, comme feront les bâtards adultérins du roi, quand ils seront archevêques à vingt ans, et qu'ils voudront confesser les dames. A présent ces plaisirs sont devenus pour moi des supplices intolérables. Je ne puis plus regarder la figure de la petite sans être brûlé de désirs terribles; je ne puis voir sa taille légère à la portée de mes bras, sans être tenté de la saisir. Ajoutez à cela que, dans mes rêves, je n'ai plus le même respect pour son angélique image, et que déjà mon noir cerveau a osé machiner des plans de séduction... Si donc le lieutenant était près de moi dans la situation que je disais tout à l'heure, voici le problème que je soumettrais à ses lumières: Dans laquelle de ces deux phases si différentes l'amour de Lauzun pour Cécile est-il à son haut point?

— Dans la dernière, dirait Baraille, qui n'aime pas les fadaïses. L'amour platonique n'est que le germe de l'amour véritable, et les puérilités qui l'accompagnent ne sont que les symptômes de la conception. — Point du tout, s'écrierait Lauzun, de peur que la discussion ne vint à tomber. Le vrai amour brille avec éclat pendant la première phase, et les ardeurs funestes qui commencent à la seconde sont le signe certain qu'il va mourir prochainement avec le délire de la fièvre.

Ceci nous conduit par une pente agréable à définir l'amour. Nous l'expliquons chacun à notre manière, et la conversation dure ainsi

jusqu'à minuit, ou plutôt jusqu'à ce qu'on apporte la septième bouteille, qui nous met d'accord en nous privant de toute raison; puis nous nous endormons comme le Seigneur, qui a daigné prendre du repos après avoir créé l'homme à son image.

Le lieutenant sait qu'il serait facile à un homme de ma trempe de verser ses poisons sur ce petit être fragile; mais qu'y gagnerais-je? Il ne me resterait bientôt plus entre les mains qu'une créature semblable à nos sirènes. Il faut cependant avancer en dépit de tous mes scrupules. Je marche le plus lentement que je puis; mais enfin chaque jour je fais un pas nouveau vers un but connu. Le dénouement ordinaire est inévitable: tôt ou tard il arriverait un jour où cette jeune fille sentirait le besoin d'être une femme, où la nature ferait entendre impérieusement sa volonté. Nous verrions alors l'enfant timide chercher l'ombre et la solitude, pleurer et soupirer sans fin, passer de l'exaltation à une apathie profonde, et promener autour d'elle des regards sombres et inquiets, comme pour chercher la cause de ses souffrances. Les amours ingénues s'envoleraient loin de ce jeune cœur avec la rapidité des oiseaux rendus à la liberté.

Maître Saint-Mars me laisse chez le surintendant jusqu'à neuf heures du soir. Or, vers sept heures, le bon M. Fouquet va s'agenouiller sur un prie-Dieu, tout au fond de sa chambre à coucher. La porte reste encore ouverte; mais la confiance et l'intimité qui s'établissent toujours plus solidement entre nous, permettront avant peu au sage vieillard de s'enfermer pour éviter toute distraction dans son saint recueillement. A chacune de mes visites, j'ai ainsi une grande demi-heure de tête-à-tête avec Cécile. Quelquefois il arrive que nous continuons la conversation commencée, comme si nous n'avions rien de confidentiel à nous dire. Souvent nous parlons à voix basse des événements passés, de mes intrigues ambitieuses, et surtout de l'ancienne passion enfantine de Cécile pour le courtisan Lauzun. C'est là une petite histoire que je ne puis me lasser d'entendre. Nous admirons ensemble l'enchaînement des événements bizarres qui nous ont réunis.

Un soir que ma Cécile m'avait forcé de lui raconter toutes les circonstances de mon mariage, la pauvre fille, quoiqu'elle sût d'avance quelle serait la fin de mon discours, ne put s'empêcher de pleurer outre mesure quand j'en vins à parler d'une certaine chapelle où un prêtre avait officié devant Lauzun agenouillé près de la cousine du roi. Je fus désolé d'avoir fait saigner aussi inutilement ce cœur sensible, et me voilà aux genoux de Cécile, prodiguant les serments, les caresses et les consolations de toutes sortes. Les pleurs s'arrêtèrent; j'implorai un pardon qui m'a cent fois été accordé: quelques tendres baisers furent échangés. Mon sang s'échauffant, je saisis fortement la faible fille, et je tins mes lèvres si longtemps appliquées sur sa charmante bouche qu'elle ne put s'arracher de mes bras avant l'arrivée du surintendant.

A la visite suivante, je trouvais la chère petite excessivement sérieuse. La sévérité redressait son dos gracieux; un air de froideur et de réserve paraissait dans ses moindres mouvements.

— Je ne veux plus que vous m'embrassiez, m'a-t-elle dit sitôt que nous avons été seuls. Il faut que je vive en paix avec ma conscience, et depuis trois jours elle m'a bien tourmentée. Aimons-nous; mais qu'il n'y ait rien de coupable dans notre liaison, sans quoi vous feriez de moi la plus malheureuse des femmes. La sagesse et la tranquillité d'esprit vont ensemble, la sagesse est donc le plus précieux des trésors.

Comme les idées éclosent promptement dans la cervelle d'une fille qui aime! Qui donc lui a enseigné, je vous le demande, ce que c'est qu'une liaison coupable, et à quel moment l'amour cesse d'être innocent? a-t-elle deviné cela toute seule?

— Ma bien-aimée, répondis-je en l'entourant de mes bras, c'est prouver que vous m'aimez bien peu que de montrer cette susceptibilité pour des misères. Tout est permis quand la passion vous pousse, et si la conscience se mêle de ces détails, c'est que l'amour est bien maigre et bien chétif.

Elle fit un pas en arrière avec une fierté charmante.

— Vous n'oserez cependant assurer que vous ne croyez pas à mon amour, monsieur de Lauzun! — Je l'oserais parfaitement, mademoiselle. — Ah! mon ami, dit-elle en se rapprochant un peu, voilà que vous mentez, et c'est une chose affreuse. Parlez-moi donc avec raison et sincérité; montrons-nous l'un à l'autre le fond de nos cœurs. Je vous dirai sans détour que je crains par-dessus tout de perdre votre tendresse, et pourrai-je la conserver longtemps si vous cessez de m'estimer? Vous êtes ici pour bien des années sans doute, ménagez-vous le mince bonheur de m'aimer le plus longtemps possible.

Cette fille est pleine de sens; trop de précipitation m'enlèverait plusieurs mois de plaisir. L'ingénieuse créature posera ses petits pieds sur tous les degrés, dans la marche de sa résistance, et moi, dans les progrès de la séduction, je ne pourrai enjamber par-dessus un seul échelon. Combien de fois ne me suis-je pas plaint de ne trouver dans la possession qu'un faible plaisir auprès de celui que semblait promettre la personne aimée par ses débats et ses scrupules? Les femmes qui s'estiment valoir un trop haut prix s'exposent à faire naître d'étranges réflexions chez leur amant quand vient l'heure où l'on fait ses comptes. Leurs trésors sont si connus qu'il faut toute notre masculine sottise pour que nous nous allions brûler mille fois à la même chan-

delle, croyant toujours découvrir de nouvelles merveilles dans chaque objet nouveau. C'est par une adorable permission du ciel qu'il en est ainsi, car il ne resterait plus à l'homme sans illusions qu'à se donner en pâture aux corbeaux.

Qui a plus que moi le droit de prétendre à la connaissance des femmes? Qui a su plus habilement que moi extraire de ce fruit tout ce qu'il contient de délicieux en laissant aux autres l'amertume? Que de fois aussi j'ai senti la tentation de briser la coupe dorée qui m'avait paru renfermer une céleste liqueur, et qui ne m'avait offert qu'une fade potion! Cependant me voici poursuivant une nouvelle chimère avec plus d'ardeur, plus de confiance que jamais! Oh! non, Cécile ne me trompera pas, et le Créateur lui a fait de plus riches dons qu'aux autres; il ne m'aurait pas amené près d'elle par de si tortueux sentiers, ni au prix de ma fortune, s'il n'avait su me jeter dans un puits où se cache la plus précieuse des perles.

Vous comprendrez à quel point je suis amoureux, en voyant que ces belles réflexions, faites à loisir dans ma prison, ne me servent plus à rien quand je suis près de ma bien-aimée; qu'une funeste ardeur me pousse alors par les épaules, et m'excite à me voler à moi-même la moitié de mon bonheur en précipitant les choses. La brutale engeance que les hommes!

Mais revenons à Cécile. Elle eut à peine achevé ses sages remontrances, avec un petit air de douceur et de dignité, que l'incorrigible Lauzun sentit jusque dans le bout de ses doigts l'envie de commencer un furieux assaut. Vite il étala sur son traitre visage une couche de tristesse amoureuse, et prit ses manières tendres et familières en s'asseyant sur le bras d'un grand fauteuil où se tenait la jeune fille.

— Ame de ma vie! dit-il avec l'accent le plus passionné, vous ne savez pas que mon amour devient une source de chagrins pour mon pauvre cœur; et vous ne voudriez pas me voir plus malheureux que si vous n'étiez jamais venue dans cette prison. N'est-ce pas, ma Cécile, tu ne voudrais pas ajouter à ma misère et à mes souffrances; et pourtant, depuis quelques jours, je souffre mille morts. — Mon Dieu! répondit-elle avec effroi, quel nouveau malheur est donc arrivé? qu'avez-vous encore? — L'ennui me tue; les désirs les plus terribles enflamment mon sang. Je n'ai plus un instant de repos; je maudis le ciel et l'existence. — Hélas! que faire, que faire? Ce n'est pas là ce que j'espérais. — Toi seule, tu peux me sauver, en apaisant cet amour qui me dévore comme un affreux poison.

Baraille, je balbutiais, et la passion qui faisait trembler mon corps, causait à la pauvre Cécile une naïve frayeur; mais ce corps agité se penchait de plus en plus sur la tendre fille. Mes mains tremblantes empiétaient audacieusement sur les trésors de sa beauté; ma bouche plaintive ferma la sienne. La terreur qu'inspire toujours un premier combat put seule lui donner assez de force pour m'échapper.

— Quelle odieuse trahison! s'écria-t-elle en s'éloignant de moi. Apprenez que je saurai arracher de mon cœur cet amour dont vous vous croyez certain et dont vous abusez perfidement. Oui, je le saurai. Ne vous imaginez pas, monsieur le comte, que je sois ici pour vous rendre vos passe-temps de cour; oh! ne vous imaginez pas cela!

Cette colère adorable me rendit tout d'abord perclus des pieds à la tête; et puis la céleste fillette me parut si belle que l'usage de mes membres me revenant, je fut sur le point de battre des mains. Puis tout à coup, en la voyant élever en l'air un doigt menaçant et se redresser sur la pointe de ses pieds, je crus avoir devant moi un ange offensé, prêt à déployer ses grandes ailes blanches pour retourner haut se blottir tout ému dans le giron paternel du Tout-Puissant.

Si j'avais eu affaire à l'une de ces rieuses beautés de Saint-Germain, qui pratiquent en secret le vice avec élégance et raffinement, elle n'aurait pas manqué l'occasion de humer un plaisir relevé par une circonstance d'aussi bon assaisonnement que la présence du pieux Fouquet, disant ses paternôtres au fond d'une salle dont la porte était entrouverte.

Le retour du surintendant mit fin aux débats amoureux. Cécile me témoigna pendant tout le reste de la soirée une froideur pleine de fierté. La sévérité de ses regards me pénétra d'une crainte réelle; en vérité, mon ami, j'étais humble et je dus lui paraître repentant. Quand je pense à ce victorieux et souverain ascendant que l'innocence peut prendre sur un être inflexible comme moi, je me dis que dans mes nombreuses victoires il ne me restait que peu de chose à faire, après le travail de quelque diable qui m'avait sans doute préparé les voies; et je soutiens que la plupart de celles qui prennent le beau nom de victimes se réjouissent de pouvoir rejeter sur nous l'apparence des torts, tandis que leur vertu est prête à choir comme un fruit mûr, et que leur propre corruption fait plus de chemin que la nôtre.

Il est fort heureux que je n'aie pas réussi dans mes entreprises contre Cécile, car tout le plaisir d'une pareille conquête est dans la persuasion, nullement dans la surprise ou la violence. J'employai le plus triste et le plus touchant des accents pour dire à ma bien-aimée en la quittant:

— Que le ciel vous pardonne les chagrins que vous ajoutez aux maux dont je suis accablé!

Les femmes, ces créatures délicates, se persuadent trop aisément qu'on ne pourra jamais s'arracher de leurs filets. Elles ne croient pas s'enchaîner elles-mêmes par le plaisir qu'elles trouvent à regarder

celui qui s'agite sous leurs yeux, comme une mouche dans une toile d'araignée; mais l'habitude les enlance de mille plis, et fait bientôt une impérieuse nécessité d'un délassement sans importance. S'il arrive qu'un beau jour, l'amant qu'on croyait avoir garrotté solidement, feigne d'avoir brisé ses liens et s'éloigne d'un air dégagé; si cet amant a le courage, quoi qu'il lui en coûte, de ne plus revenir sans être appelé formellement, alors la pauvre abandonnée voit clair dans son cœur: elle dépose son orgueil, comme les clefs de la ville assiégée qu'on présente à l'ennemi dans un beau plat d'argent, et vous voyez dicter les conditions de paix par l'amant, qui, deux heures plus tard, serait peut-être venu se déclarer prisonnier à discrétion en s'humiliant auprès de sa belle. Ainsi l'amour ne vit que de ruses.

Pour moi, vous savez que lorsqu'une femme prenait trop de goût à me faire languir, je courais aussitôt près d'une autre en feignant de me consoler amplement des rigueurs de la première. Les parlementaires et les lettres arrivaient bientôt, et la fière citadelle ne tardait pas à capituler. Ce moyen ne m'a jamais manqué. Vous ne comprenez pas, sans doute, comment j'aurais pu utiliser cet article des tables de l'amour au milieu de la solitude de Pignerol. Trouver une rivale pour l'opposer à Cécile, n'était pas, en effet, chose aisée. Je déclarai donc que j'étais uniquement livré au désespoir, et je ne témoignai plus d'autre envie que de prendre pour unique maîtresse le squelette de la mort.

Quand on se présenta pour me conduire chez Fouquet, je fis réponse que j'étais indisposé, que je préférerais rester dans ma chambre. A la seconde proposition de sortir, je déclarai être accablé d'ennui au point de ne pouvoir souffrir aucune société. La troisième fois j'assurai que j'étais malade. Je priai Saint-Mars de porter mes compliments au surintendant, et de dire à Cécile que mon mal venait d'un grand froid qui m'avait frappé en causant avec elle. Pendant huit jours encore après cela je restai enfermé.

Je me reprochais cet indigne manège, lorsque enfin je reparus devant ma chère Cécile, et que je vis la pâleur et la tristesse sur son visage. J'aurais voulu me jeter à ses genoux et avouer mes coupables artifices. Elle m'aurait tout pardonné, j'en suis sûr, et j'aurais sur la conscience une fausseté de moins. Quelques mots échangés contre une fenêtre, m'apprirent que la pauvre fille était vaincue, domptée, livrée à ma merci. Mais applaudissez à ma délicatesse, honnête Baraille: au lieu de profiter de mon ascendant, je passai l'instant du tête-à-tête modestement assis près d'elle à tenir ses petites mains dans les miennes et à lui promettre de ne plus la quitter. Elle sera à moi quand je voudrai. La persuasion aura tout fait. Je me ris de vos duchesses à franges et de vos princesses jouant de l'éventail sur les chaises. Je dédaignerais même les royaux appas d'une belle ayant le siège à dos: oui, lieutenant. Je ne voudrais pas d'un royaume au prix de ma Cécile. Oubliez-moi, ingrat; oubliez-moi dans mon malheur. Je chante gloire à Dieu! au fond d'une cave. Je bénis la main osseuse de l'envie et les ongles aigus du despote. Que le ciel vous tienne en joie, comme moi. C'est demain que je retourne chez Fouquet!...

O rage! fureur! tempête! je suis joué, batoué par le hasard! Mon bonheur m'échappe; après tant de soins pour le bien conserver, et le cueillir au point de sa parfaite maturité, il m'échappe! Le sort m'a suspendu devant les yeux un fruit d'une exquise saveur dans l'instant où la soif brûlait mon gosier, pour le retirer malicieusement lorsque je croyais le saisir. Le ciel me conspue, vous dis-je; c'est moi, moi qu'il ose choisir pour but de ses railleries! O belitre que je suis, d'avoir pris pour de sages combinaisons ce qui n'était que le caprice d'un destin aveugle! Je bénissais la main invisible qui me poussait à travers champs, et j'étais le jouet d'une facétie ridicule. Oh! l'horrible chose que le métier de dupe! plutôt mille fois être un scélérat!

A peine étais-je entré ce matin chez le surintendant, à peine avais-je eu le temps de lire dans les yeux inquiets de la tendre Cécile l'agitation que lui causait la pensée des sacrifices promis, que nous entendîmes au dehors un bruit de pas précipités dans les escaliers. Les portes s'ouvrent: Saint-Mars annonce au surintendant l'arrivée de sa femme, munie d'une autorisation d'habiter Pignerol. Madame Fouquet se présente presque aussitôt. Voilà une scène de famille attendrissante dans laquelle je joue le sot rôle de spectateur. Cécile pleure de joie, tandis que je suis prêt à trépigner de colère; Fouquet remercie le ciel, et moi je blasphème sous mes moustaches. On me présente: c'est M. de Lauzun, dit-on, prisonnier, malheureux comme nous et qui nous tient compagnie. Je salue courtoisement, et déjà les regards soupçonneux de la vieille dame se promènent sur la jeune fille et sur moi.

— Mais quel démon a donc jeté cette femme dans mon chemin? dis-je avec rage tout bas, tandis que Cécile s'écrie: Quel bonheur!

Jamais, non, jamais je n'ai passé une si mortelle journée. La prudente mère, pour commencer, ne nous a pas quittés d'une minute. Le plaisir de revoir sa famille l'empêchait de sentir la fatigue du voyage.

Quand le surintendant se retira dans son oratoire, mon cœur fut prêt à éclater comme une bombe. Cécile, voyant mon dépit, se mit en frais pour dissiper mes ennuis par une charmante gaieté, ce qui ne me consola pas le moins du monde. Baraille, si j'apprends un jour que vous avez ri de mon malheur, je vous étranglerai. Vous ne savez pas avec quelle amertume un prisonnier sent la moindre contrariété. Vous, qui avez mille moyens de vous distraire d'un pareil chagrin, vous ne

pouvez comprendre ce qu'il y a d'affreux à se voir enlever un bien si longtemps et si ardemment désiré. Que me reste-t-il à présent ? Les noires murailles de ma prison et la permission de damner mon âme par les blasphèmes.

Etre heureux dans ce cloaque en dépit de toute la terre, c'eût été le plus beau des miracles. La fortune a vu cela du haut des nuages, et la prostituée a tout remué pour me frapper encore une fois à travers les grilles et les pierres. On ne me prendra plus à la remercier légèrement : quand elle me servirait tout ce que peut désirer un homme insatiable, quand elle se déclarerait mon esclave, quand elle rassemblerait autour de moi toutes les jouissances de la terre et qu'elle en inventerait de nouvelles à mon usage ; quand elle jetterait à mes pieds les couronnes des sept royaumes et qu'elle me donnerait la puissance de Mahomet, le brèche-dent, elle n'obtiendrait plus de moi un simple signe de satisfaction.

Satan et ses flammes sont dans mon cœur ; je souffre à la fois tous les maux humains, ma cervelle est la boîte scellée de Pandore. Une seule fois en ma vie j'ai montré des scrupules, du respect pour l'innocence, une molle hésitation, une confiance bénigne dans le sourire trompeur du destin, et voilà comme il m'encourage ! Oh ! la leçon me profitera, je vous le jure.

Je fus un triple sot de vous parler de mes amours avec une pitoyable légèreté. Cette affaire était sérieuse ; j'aime Cécile à la fureur. Je le sens à présent que je la perds, je l'aime horriblement, vous dis-je, et votre ami est au désespoir.

XVIII. — Entrevue de deux amis. — Lettre du fidèle Baraille. — Désordre parmi les dames. — Campagne brillante. — Gloire acquise à bon marché. — Danger comme on en peut courir.

Certains philosophes qui ne s'embarrassent guère de passer pour des rêveurs, et qui n'aiment point à tourner en ridicule ce qui peut élever et ennoblir l'homme, croient à un sens intime qui se manifeste rarement, et qu'on rencontre seulement dans les organisations supérieures ou délicates. Quand on leur parle de rapports mystérieux qui se sont établis entre certaines personnes, malgré les obstacles du temps et de la distance, ils ne mettent pas légèrement sur le compte d'un hasard capricieux ce qui sort d'une mine profonde et inconnue. Ils n'oseraient pousser le rire homérique, dont les sots et les êtres grossièrement confectionnés sont trop prodigues. Ils disent que le mot de pressentiment, qui se trouve dans toutes les langues, n'est pas un vain assemblage de sons, et que celui qui l'a prononcé pour la première fois avait en lui des facultés que la foule ignore. Il n'appartient pas à un narrateur honnête de vouloir professer devant son lecteur ; aussi, nous nous bornerons à conter les faits tout simplement, et nous laisserons les opinions libres.

Lauzun, assis au fond de sa prison, était plongé un matin dans cet état mixte, entre veille et sommeil, que donnent l'ennui, le découragement et la lassitude d'esprit, le menton sur sa poitrine, les paupières à demi fermées, le corps affaissé, les jambes étendues ; ses sens avaient suspendu toute communication avec les objets extérieurs. La forteresse s'évanouit dans les airs, et fut remplacée par la maisonnette de l'île Saint-Louis. Les murs noirs et couverts de salpêtre étaient disparus ; Lauzun se croyait entouré des meubles élégants, des coussins moelleux où tant de fois il s'était reposé des fatigues de cour : il croyait que Baraille allait venir. Dans ce moment, trois personnes qui marchaient dans les corridors de la prison à une heure qui n'était pas celle ordinaire des visites, s'arrêtèrent devant la porte du prisonnier : une clef entra dans la serrure.

— Baraille, est-ce toi ? s'écria Lauzun en s'éveillant. — Lauzun, te voilà donc ? répondit le lieutenant des gardes en s'élançant dans la chambre ; et Baraille pressait réellement son ami dans ses bras à l'étouffer, pendant que le gouverneur débitait les phrases d'introduction préparées d'avance, et qu'il ne fallait point laisser perdre. — Voyons, balbutia le lieutenant, voyons ta figure. Oh ! cela me fait du bien. Vive Dieu ! il a l'œil vif, les joues pleines comme autrefois ; un beau cavalier, s'il y en eut jamais ; le chagrin ne l'a pas trop maigri. Nous aurons encore d'heureux jours ! entends-tu, Lauzun ? Ah ! je vais donc savoir ce que renferme ton pauvre cœur ! que j'embrasse cette tête frappée de la foudre. — Allons, asseyez-vous, Baraille. — C'est cela, parlez-moi, parlez-moi, mon cher Lauzun. — Que signifie votre présence ici, mon ami ? seriez-vous en prison ? — J'ai eu l'honneur de vous dire à l'instant, interrompit le ponctuel Saint-Mars, que le chevalier Baraille avait obtenu la permission de conférer avec vous pendant deux heures. — Deux heures seulement ! ô ciel, rien que deux heures ! — Deux heures entières, monsieur le comte. — Eh bien ! laissez-nous, monsieur. — Impossible, monsieur le comte : l'ordre du roi porte que je resterai présent à l'entrevue. — C'est différent ; reprenons nos esprits, mon ami, et parlons un peu notre langage intime. Vous savez que deux des sœurs infernales sont en guerre dans la personne du maître et la mienne. — Oui, l'envie dans le cœur du maître, et la vengeance dans le vôtre. — Prenez garde, Baraille ! pourquoi traduire mes paroles, et les mettre à la portée des oreilles béotiennes ? — Que disent-ils, murmura Saint-Mars ? à quoi vont-ils passer leur temps ? — Vous apprendrez avec plaisir, reprit Lauzun,

que Tisiphone m'a choisi pour domicile. — Sans doute, elle vous préservera de l'abattement ; mais qu'il vous faudra la cacher longtemps ! — Mon ami, je la tiens au fond de la cave. Je l'en sortirai quelque jour pour lui sauter sur les épaules. Je courrai le monde avec cette monture terrible, et mes éperons se rouilleront dans ses flancs. — Fort bien ! j'aime à vous voir plein de courage. — En attendant, Baraille, la vieille avec ses serpents me cause une soif cruelle, et je n'ai rien à boire. — Patience, patience.

Saint-Mars regarda aussitôt une bouteille et un verre placés sur la cheminée, et murmura :

— Que lui faut-il donc ? je n'ai pas de meilleur vin à ma table. — Dites-moi, reprit Lauzun, s'il y a quelque amendement dans les honteuses passions du soleil ; si bientôt sa rancune se dissipera ? — Je crains fort qu'elle ne dure longtemps encore ; mais vous trouverez des détails à ce sujet dans un certain papier... — Silence ! j'en ai sur moi copie, comme dit l'Intimé, ou plutôt j'ai le pareil à votre adresse. En attendant l'occasion de faire cet échange, dites-moi s'il n'est pas survenu quelque chose de nouveau dans ma famille ; non point celle que tout le monde me connaît, mais bien ma famille secrète. J'avais l'espérance, en partant, de laisser un gage précieux d'amour à une illustre personne ; vous m'entendez ? — Votre espoir s'est réalisé : elle est mère. — Oh ! que m'apprenez-vous là, Baraille ? savez-vous que c'est une chose décisive ? Un rejeton ! vive Dieu ! c'est très-bien cela, c'est magnifique, mon ami. La grande personne mérite mes éloges et mes tendresses ; vous l'embrasserez, et lui ferez compliment pour moi, Baraille. Un rejeton ! récitez, récitez le second vers de l'Andromaque de Jean Racine.

Lauzun courut dans la chambre en bondissant, et le gouverneur fit signe à Baraille que c'était un triste spectacle de voir ce pauvre prisonnier perdre la raison par excès de joie.

— Une seule question, Baraille, poursuivit Lauzun en s'arrêtant. Le rejeton sera-t-il le vengeur de son père, ou seulement l'héritière des maternelles faiblesses ? — Hélas ! mon ami, on en fera quelque jour une abbesse. — J'aurais préféré que ce fût un raffiné duelliste ; mais enfin la petite sera longtemps mineure, et ses biens ne peuvent pas encore lui être ravis. J'espère que le mot de confiscation n'a pas été prononcé contre le père ? — Nullement ; sa fortune est encore intacte. — C'est une belle fortune, ô Baraille ! cet homme-là pourra tout entreprendre avec ces ressources prodigieuses. Avouez qu'il a su élever un édifice colossal malgré les tempêtes et les ouragans continuels qui l'assiégeaient. — Hélas ! mon ami, n'en doutez pas, cet homme payera cher sa délivrance. L'éclat de sa fortune blesse les yeux du maître ; on convoite ses biens de tous côtés. On flatte sa femme, on promet à la pauvre éplorée de lui rendre un homme qu'elle aime passionnément, mais on imposera de dures conditions. Il faudra déchirer des contrats, annuler des donations. — Une rançon, Dieu juste ! sommes-nous en Barbarie ? Le soleil s'est-il fait corsaire ? Et l'homme dont il s'agit garderait quelques scrupules, quelques mesures dans sa vengeance !... Oh ! qu'il retrouve donc un jour l'usage de ses membres, le grand air, le loisir de se promener la nuit dans les bois... Qu'on le voie passer, la tête penchée vers la terre, l'esprit plein de sombres projets... Alors le fidèle Pylade préparera ses larges mains pour l'œuvre des œuvres. — Elles sont prêtes, Lauzun ; mais il faut avant cela qu'elles se joignent dans une posture suppliante, qu'elles présentent des requêtes, qu'elles grattent les portes des salles d'audience ; puis elles briseront des liens. Elles tireront l'épée pour la vengeance ; et plus tard, elles n'auront plus qu'à vider les flacons, semer de l'or, faire des signes impérieux et applaudir l'homme dont nous parlons. — Quel peut-être, pensa Saint-Mars, ce troisième personnage dont ils s'occupent ainsi ? — A présent, poursuivit Baraille, convenons des démarches à faire pour votre délivrance. — Ne parlez que de ma santé. Dites que depuis un an qu'on me laisse dans ces cachots humides, je suis accablé de douleurs par tous les membres, et que j'ai surtout un bras absolument perdu. Le chevalier de Saint-Mars est heureusement ici pour affirmer que c'est une chose exacte. Il vous dira même que les mauvais médecins de ce pays n'ont rien compris à mes maux. Suppliez donc le roi d'envoyer un des savants praticiens de Paris. Ayez soin de causer avec le docteur, très-longuement, de toutes mes souffrances. Parlez-lui de ma libéralité d'une façon qui l'étonne ; il faut qu'il soit satisfait de son voyage, et moi aussi. Le médecin sera si habile qu'après une heure seulement de conversation avec vous, il devinera d'avance le régime qui me convient, et en arrivant à Pignerol, d'un coup d'œil il verra que je suis un homme mort si on ne me donne un appartement plus grand, plus sain, plus éclairé ; il ajoutera que je ne puis me guérir entièrement qu'en prenant des bains d'eaux minérales à Plombières ou à Bourbon... Vous m'entendez ? — Parfaitement ; il dira tout cela, sans aucun doute... Si pour fléchir la colère du maître il faut abandonner une partie de vos belles terres, dites-moi jusqu'où pourront aller vos sacrifices. — Oh ! là-dessus, Baraille, ne prenez aucun engagement ; ayez un air d'insouciance lorsqu'on avancera la sonde sur ce point. Dites que je ne tiens pas plus à l'une de mes principautés qu'à l'autre, et vous ne mentirez pas, car je les chéris toutes également. Dites surtout qu'on doit s'adresser à moi-même pour de telles négociations ; que le désir de la liberté me fera sacrifier peu de chose, tandis que pour regagner l'amitié de Sa Ma-

jesté je jetterais au vent toutes les richesses de la terre. — Fiez-vous à moi.

— Messieurs, interrompit le gouverneur, le temps fixé pour la durée de votre conférence est écoulé; il serait à propos de vous séparer. — Le chevalier de Saint-Mars ne parlerait pas ainsi, répondit Lauzun, si vraiment les deux heures étaient passées. Je connais son exactitude, et plutôt que de nous permettre d'achever une phrase trop longue, il nous ferait tuer sur la place au coup de l'horloge. — Le roi ne m'ordonne pas d'user d'une si grande rigueur, monsieur de Lauzun; mais si telles étaient ses instructions, croyez que j'y obéirais scrupuleusement. — Vous l'entendez, Baraille. Rendez hommage au dévouement sans bornes du chevalier pour le soleil, et séparons-nous, de peur d'accident. — Que parle-t-il de soleil? pensa Saint-Mars. —



L'ombre de Fouquet n'était pas encore tout à fait disparue, que je m'étais jeté précipitamment aux genoux de la jeune fille.

Embrassons-nous, Baraille. Laissez-moi quelque objet qui me serve de souvenir, comme une maîtresse à son amant; vos gants, votre ceinture de buffle ou l'une de vos bottes. — Je vous laisse mon chapeau : puisse-t-il, par la permission d'un enchanteur, vous transmettre mes pensées à venir! Quant à celles qui sont écloses pendant cette année sous son ombre, votre amitié saura les y trouver avec un peu d'attention et de bonne volonté. Mais vous, qu'allez vous me donner? — Je ne sais; voyons : je voudrais trouver un meuble qui m'eût longtemps servi. Prenez cet écran. Il est d'un travail grossier; mais il a préservé ma tête malade de l'action du feu; je l'ai tenu à la main des journées et des nuits entières. Mes folles espérances, mes douleurs, mes chimériques visions, ont voltigé autour de lui devant ce foyer désolé; mes larmes y ont laissé quelques taches, mes accès de rage l'ont meurtri; prenez cela mon ami et quand vous serez seul, au coin de votre cheminée, vous évoquerez, avec cet écran, les plus secrètes pensées du prisonnier. Elles passeront devant vos yeux à la lueur des flammes, dans un ordre parfait. Adieu, adieu! — Ouais! dit Saint-Mars, seraient-ils fous tous deux?

Comme s'il eût pressenti l'arrivée de Baraille, Lauzun avait depuis peu enfermé ses épîtres dans un écran qu'il avait démonté et reconstruit avec un soin minutieux. Après le premier instant de tristesse causé par le départ de son ami, Lauzun dépeça soigneusement le gage symbolique laissé par le lieutenant des gardes. Le chapeau contenait un double fond dans lequel était la lettre suivante :

Cher et malheureux ami,

Je viens enfin d'obtenir du roi la permission de faire quatre cents lieues pour vous voir. Il faut que ce voyage nous soit utile. Vous sortirez de cette crise; gardez-vous d'en douter. Utilisez votre solitude en formant pour l'avenir quelque grand projet. Celui-là, s'il échoue, n'aura pas du moins le défaut de manquer de maturité. Pour ne point vous rouiller, il est important que vous soyez tenu au courant des

événements de la cour. Je vais donc vous conter ce qui s'est passé depuis un an.

Lorsque vous m'avez annoncé votre mariage secret, je n'en ressentis aucune joie, car je n'aimais pas à voir votre fortune dépendre de la discrétion d'un curé ou d'un subalterne. Vous ne m'aviez pas consulté, ce qui excitait aussi mon orgueil à blâmer une mesure où je n'étais point de moitié. En revenant de Bourges à Paris, je ne fis donc autre chose que prévoir dans ma tête les chances mauvaises qui vous menaçaient, et je me plaisais sottement à les regarder comme probables. Cependant je courus tout d'abord à Saint-Germain, où était la cour, et je montai précipitamment le petit escalier de l'Ouest qui conduisait à votre chambre des bâtiments neufs. Quel fut mon étonnement de trouver les portes fermées, et votre appartement dans un silence profond!

— Lauzun serait-il maréchal de France, et Sa Majesté, lui rendant le titre de prince de Montpensier, l'aurait-elle logé avec la royale cousine?

Voilà ce que je pensai sur-le-champ, oubliant mes noires prévisions, et je ne fis qu'un bond jusqu'à l'appartement de Mademoiselle. C'est de la bouche de la princesse que j'ai appris la fatale nouvelle de votre arrestation.

Si j'avais écouté madame de Lauzun, j'aurais passé les nuits et les jours chez elle, tant elle aime à parler de vous. Depuis votre malheur, sa figure a pris beaucoup de tristesse, et son maintien si fier est aujourd'hui plein de langueur; elle représente admirablement la désolation personnifiée. Quand ce méchant singe de Roquelaure la voit de loin se promener avec moi sous les arbres du jardin, il fait des signes de croix et dit aux passants :

— Depuis que Lauzun a disparu, il y a des fantômes à la cour.

Vous étiez sorti de Paris depuis un mois environ, lorsque Dartagnan, qui vous avait conduit à Pignerol, s'en revint à Saint-Germain. Un soir, pendant le souper, Mademoiselle ne cessa de le regarder; puis, en sortant de table, elle fit tant que Dartagnan s'approcha d'elle. Le roi, qui jouait, vit bien ce qui se passait; il tourna souvent la tête vers sa cousine.



La marquise, appuyée sur le bras du comte de Lauzun, se promenait sous les ombrages de Bourbon-l'Archambault.

— Lauzun est un galant homme, disait Dartagnan; nous étions fort mal ensemble depuis longtemps, et pendant le voyage nous sommes devenus bons amis. — Vous étiez mal avec lui! s'écria le roi en interrompant le jeu. Voilà qui m'étonne beaucoup : jamais il ne m'a dit que du bien de vous. — Ah! sire, dit la princesse, puisque ses ennemis rendent justice à son caractère, qu'en doivent donc penser ceux qu'il aimait? — M. Baraille sait cela, répondit obligeamment le roi. Tous les yeux se tournèrent de mon côté; je pris un ton de prédicateur.

— On ne retrouvera jamais le pareil de Lauzun; il donnerait sa vie pour regagner l'amitié de Votre Majesté, et moi, je sacrifierais la

mienne sur l'heure pour que cela fût fait. — Il était l'âme de tous les plaisirs, murmura madame de Noailles. — Jamais je ne vis un garçon si brave, dit le comte de Lorges; il était au feu comme dans sa chambre. — Un cavalier convenable et poli, assura Coilin. — C'est une grande pitié, s'écria Mademoiselle d'une voix altérée, de voir un gentilhomme de ce mérite traité comme un brigand ou un empoisonneur. — N'avais-je pas *codille*, mesdames? dit le roi reprenant sa partie d'homme?

Mais les deux dames qui tenaient les cartes se trouvaient au nombre de vos meilleures amies, de sorte qu'elles restèrent silencieuses, et le roi ne trouva que des regards mornes en dépit de ses efforts pour ranimer le jeu. La scène aurait pu mieux tourner, si elle avait eu lieu quelques mois plus tard.

Je ne sais si le roi voulut punir les dames de leurs jérémiades; mais le lendemain de cette affaire fut un triste jour pour quelques-unes de vos maîtresses. Guitry, qui vous aime et vous a toujours bien servi, vint me chercher de grand matin. Il me dit avec un air d'effroi que votre fortune touchait à une crise terrible. Le scellé posé sur vos papiers venait d'être levé, on avait apporté dans le cabinet du roi deux caisses pleines de lettres, de portraits de femmes et de bagues. Heureusement Guitry peut, à l'aide de ses fonctions dans la garde-robe, rôder partout comme un chat; il me conduisit donc par les petits degrés jusqu'au cabinet de travail: il me fit mettre les pieds dans les pantoufles du roi, et me plaça près d'une cloison vitrée d'où je pouvais voir et entendre.

Le roi était seul; les caisses gisaient par terre ouvertes devant lui. Il en tirait les lettres une à une avec soin; il posait sur une table celles qu'il voulait conserver, et jetait les autres dans le feu. Malgré toute la prudence que je vous connais, je sentis la mort se promener sur ma tête, quand je songai à certaines lettres de ma main qui pouvaient se trouver dans la fatale boîte. Ma mémoire me retraça subitement tout ce que je vous ai écrit en ma vie, et je vis courir sur les murs le mot de Bastille! Un brouillon de lettre, une note égarée pouvaient nous plonger au fond des abîmes pour n'en jamais sortir. J'ignorais que vous aviez donné tous vos papiers secrets à Hesselin, pour les cacher dans les greniers de madame de la Sablière. Jugez de mes transes! l'avenir me montrait deux Baraille fort à plaindre, l'un gardé dans une cage, l'autre fuyant vers la frontière, penché sur la selle de son cheval.

Tout à coup je vis le roi tressaillir à son tour; il tenait un émail fort petit qu'il avait trouvé dans une lettre.

— Quoi! s'écria-t-il tout haut, pas une femme n'a donc pu lui résister! Elle aussi, elle aussi! malheur à ce traître qui m'a trompé! malheur à ce vil séducteur!

Le roi prit lecture du billet; sa figure s'adoucit à mesure qu'il lisait. L'émail se trouva tourné vers moi, et comme j'ai la vue excellente, je reconnus le portrait de la belle Lavallière. Il est fort mal à vous, Lauzun, d'avoir confondu ainsi le présent d'une vertueuse amie avec les souvenirs de vos colombes libertines. Le roi baisa tendrement le portrait et le mit dans sa poche; puis, il continua son inspection, comme le curé dans la bibliothèque de don Quichotte. La plupart de vos maîtresses passèrent dans cette revue. Le roi riait à certaines découvertes; mais il faisait une sombre grimace à certaines autres. Les lettres et le portrait de madame Henriette, par exemple, ne lui causèrent qu'un mince plaisir. Sa Majesté daigna sans doute se souvenir qu'elle courtisait la jeune princesse, lorsque la mort vint couper cette fleur: il est fâcheux pour un grand roi de se voir supplanté par un de ses sujets. Quand vint le tour de la comtesse de

Guiche, le maître, qui a eu de la faiblesse pour cette belle, jeta de colère le portrait sur les chenets. La vanité royale était fort aplatie, car le monarque s'est toujours imaginé que la comtesse était trop heureuse quand il voulait bien lui envoyer par caprice la clef de son cabinet.

L'inventaire terminé, il se trouva sur la table plus de soixante portraits enveloppés soigneusement, de la main du roi, dans soixante lettres autographes pouvant servir de pièces de conviction. Le reste fut anéanti; Sa Majesté se contentait de déshonorer lâchement soixante femmes! le sang me montait aux oreilles. Je ne savais qui m'empêchait d'enfoncer le vitrage d'un coup de poing, et de faire sauter par la fenêtre ce petit homme monté sur de hauts talons, qui se croit maître du monde. Il mettait complaisamment en ordre son arsenal, lorsqu'une dernière lettre échappée au carnage, et qui avait roulé sous un meuble, attira son attention. Il suspendit en hésitant le papier au-dessus des flammes; puis il le retira pour jeter un coup d'œil sur

l'adresse. La majesté fit un bond par excès de surprise. On vit le roi courir par les escaliers, un papier à la main, et se montrer pâle de colère devant la Montespan. Nous suivions à pas de loup, Guitry et moi, comme des chasseurs; nous entendîmes les éclats de la voix du maître et les murmures aigres-doux de la tourterelle accusée. La querelle fut violente, car la marquise parut au grand couvert avec les yeux fort rouges et la face décomposée. Ne m'avez-vous pas assuré qu'il n'y avait eu jamais entre cette belle et vous que des escarmouches amoureuses? La pauvre a donc eu l'imprudence de vous écrire? Qu'elle était loin alors de sa finesse actuelle, et quel coup de maître vous avez fait en gardant ce précieux billet qui a donné tant de soucis à notre ennemi femelle! Que n'avez-vous pu voir comme moi la figure du monarque pendant cette journée! Je triomphais dans mon coin. Ce fut ce jour-là même que je sollicitai la permission de vous envoyer quelque argent; on me l'accorda sans difficulté. La Montespan perdit contenance, quand je prononçai votre nom.

Le roi est trop jaloux de tout mérite et de tout éclat dans autrui pour qu'il fût possible alors de demander votre grâce; l'envie ne quitte plus ce cœur de pierre. Vers

le soir, les gens aux aguets avaient déjà vent des découvertes de Sa Majesté, de façon que celles de vos maîtresses qui avaient su échapper aux regards du public, menacées d'un effroyable danger, prenaient peu de plaisir à la musique du souper. On monta chez la reine, qui se mit à causer avec des dames devant le miroir.

— Savez-vous la nouvelle, ma sœur? dit-elle à Madame; il va être fait justice de soixante hypocrites personnes qui ont passé pour vertueuses jusqu'à présent et qui avaient des liaisons clandestines avec M. de Lauzun.

Les voix ne manquent jamais pour répéter les moindres mots d'une reine. Je vous demande si celui-ci fut longtemps à faire le tour des salons. Le désordre se mit dans le troupeau des pauvres femmes; on ne voyait plus que des yeux inquiets, des joues pâles, des mines rêveuses, des petits pieds qui marchaient en tous sens, des robes qui se chiffonnaient, des plumes qui se balançaient; vingt dames au moins demandèrent aussitôt leurs carrosses et s'en furent à Paris. Le lendemain la fatale liste fut mise en circulation. Les vingt femmes qui avaient disparu, plus compromises ou moins corrompues que les autres, entrèrent au couvent; le reste s'en fut passer quelques mois à la campagne et revint ensuite. La comtesse de Guiche resta fière et imperturbable, sans que personne osât lui rien dire. La duchesse de Valentinois, certaine de la paisible humeur de son mari, M. de Monaco, riait au nez de ceux qui débitaient la nouvelle. Cependant elle partit pour la Provence.



— Corbleu! hôte de malheur, tu as donné mon salon à des étrangers.
— Ne faites point de bruit, monsieur, ce sont des gens de cour en habit de ville.

Ce n'est pas vous, Lauzun, qui pourriez vous tromper sur les motifs qui ont fait tenir au roi cette lâche et indigne conduite. Le roi se vengeait de votre supériorité. Sa rage punissait les femmes de leur amour pour vous, car le cœur d'un envieux est façonné de sorte que tout bonheur qui tombe sur une tête étrangère lui semble un bien qu'on lui vole. Quelle honte ! Lauzun ! quel autre homme tu serais que celui-là, si le hasard t'avait donné son trône !

Les querelles du roi et de la Montespan n'eurent point de suites. Sa Majesté s'ennuya d'être maussade ; la marquise est une rusée comère d'humeur agréable. Tout fut oublié ; leurs liens furent plus serrés que jamais par l'arrivée d'un enfant nouveau : c'est une vraie poule d'Inde que cette Montespan. Les absents ne font pas d'ordinaire grand bruit à la cour quand ils sont bannis ou emprisonnés ; votre nom ne revint plus que rarement dans les conversations générales. On s'aperçut que le roi, comme s'il avait des remords de ses fureurs et de sa vengeance, n'osait plus assembler ces deux syllabes : Lauzun. Votre attelage de six chevaux normands a été acheté par la reine. Notre ami, M. le grand maître, profond en petites matières, justement comme le prince, faisait compliment de l'excellence de ces animaux, et en admirait la bonne mine.

— D'où viennent-ils ? demanda M. du Lude. — Je crois, dit le roi, qu'ils ont appartenu à...

La reine ajouta : Lauzun, ce qui fit rougir les pommettes royales. Votre danseur italien, le pauvre Bambolo, ne sachant plus pour qui voltiger depuis que Mademoiselle pleure, est entré dans la maison du roi.

— Quel est ce garçon-là ? demandait Madame un jour de fête, tandis que Bambolo risquait sa vie sur une corde tendue.

Jamais le roi ne voulut répondre ; et comme un autre s'en chargea, Sa Majesté tourna la tête sur son épaule pour ne pas entendre ce bruit qui l'irrite : Lauzun. Depuis ce temps, une ligue secrète, formée entre Guity, Rollinde, Montausier, Créqui et moi, ne cesse de dire Lauzun à tout propos. Dans son lit, le monarque tire vainement le bonnet sur ses oreilles ; le maître de la garde-robe, en mettant en ordre les habits, trouve le moyen de lancer le nom de Lauzun à travers les rideaux de l'alcôve. Mademoiselle ne parle que de vous, et si par hasard elle reste un jour sans prononcer ce nom fâcheux, le roi lui dit le lendemain :

— Ma cousine, vous en avez usé bien obligeamment avec moi hier.

Cependant de plus graves affaires vinrent distraire le roi de ces soucis. Le 25 avril, la guerre étant déclarée à la Hollande, la reine reçut le titre de régente, et nous entrâmes en campagne. Comme vous l'aviez parfaitement prévu, la marche de la maison royale fut d'une lenteur incroyable. On s'arrêtait dans chaque ville pour manger, se rafraîchir, écouter les violons et donner des cadeaux. On avançait de six lieues ; puis on s'empressait de secouer la poussière de ses habits, de se peigner et de mettre des rubans neufs. Les provinces furent inondées de boîtes. Pas un bailli de village qui n'ait à cette heure le plaisir, en prenant son tabac, de frotter l'effigie du roi avec la serge rapée de sa manche. Aussi la Hollande est-elle encore debout, et ses jambes, un moment ébranlées, seront encore fortifiées par le violent exercice de la lutte.

Si je vous avais eu près de moi, mon cher ami, nous aurions employé nos heures perdues à rire de ces parades. Vos sarcasmes m'auraient valu de bonnes digestions en me désopilant la rate. Je sentais cette privation, et vainement j'essayai d'imaginer quelques-unes de ces plaisanteries mordantes qui ne vous coûtent rien et qui m'ont fait passer tant de moments délicieux. Je ne trouvais que des grossièretés, je ne savais que soupirer, jurer ou hausser les épaules.

La campagne était fort rude, et le temps du petit jeu trop restreint ; à peine si on pouvait écouter à son aise la musique. Peu s'en fallut que l'argenterie, un beau soir, ne se trouvât malpropre, et le vin troublé par la vitesse de la course ; et que serait devenue la dignité du royaume ? Le marquis de Chamilli et M. de Luxembourg, avec un corps de trente mille soldats, s'amuserent, pendant trois semaines, à pêcher dans la Meuse, à huit jours de marche d'Amsterdam. M. le prince et son armée regardaient voler les mouches sur le Rhin, près de Cologne, tandis que la maison du roi faisait ripaille en deçà de la Moselle. Péliçon, vêtu de noir et monté dans un carrosse préparé exprès pour l'historiographe, tailla ses plumes, se gratta le front, et regarda de tous ses yeux par les portières pour trouver un semblant de fait d'armes à célébrer.

Nous étions vingt mille braves pour accompagner le roi, et je vous assure que votre ami Baraille, lieutenant des gardes, mangeait et buvait comme un prince du sang. Un matin donc, l'armée avait dormi jusqu'à neuf heures pour avoir le teint frais ; le déjeuner s'était trouvé cuit à point. Les toilettes étant finies, et chaque soldat ayant l'estomac plein, on se prépara vers midi à se remettre en route ; le roi reçut alors la lettre du gouverneur de Pignerol, où il était parlé de votre évasion. Afin de ne point retarder ses grandes opérations, Sa Majesté prit lecture des dépêches tout en voyageant. J'étais à cheval près du carrosse avec Charost, d'Ayen, etc. Mon cœur battit quand j'entendis prononcer à plusieurs reprises votre nom dans l'intérieur. Enfin le roi ayant fait mettre les chevaux au pas nous conta lui-même la nouvelle.

— Où serait allé cet homme, dit-il en me regardant, s'il eût réussi

à s'enfuir ? — En Piémont peut-être, dit Charost, qui ne vous aime point. — Je gagerais sur ma tête, répondis-je, que Lauzun serait venu se faire tuer dans cette campagne sous les yeux de Votre Majesté. — Il faut être juste, poursuivit le roi ; son plus grand chagrin sera certainement de n'avoir point sa part dans la gloire qui nous attend et dans les dangers qui nous menacent.

Le prince, heureux de pouvoir s'imaginer qu'il y eût des risques pour lui dans cette guerre, croyait déjà effacer du fond de son carrosse votre réputation de bravoure, et cette flatteuse pensée le disposant à l'indulgence, les ordres expédiés à Saint-Mars ne furent pas trop sévères.

On fut ravi de trouver un sujet de conversation pour oublier les longs ennuis du voyage. Il n'est sorte de conte ou d'amplification ridicule qu'on n'ait inventé sur vos effractions, vos dépenses à Pignerol, et jusque sur votre maladie. Louvois, d'un ton bourru, me fit compliment du souvenir galant que nos dames avaient donné à Lauzun, pour songer à elles dans sa prison.

— Si cela est, répondis-je, il y a une atroce barbarie à laisser un malade périr dans un cachot faute de soins.

Pourquoi n'aurais-je pas utilisé une petite calomnie, puisqu'elle pouvait nous être bonne à quelque chose ? Du reste la princesse de Montpensier m'avait depuis longtemps annoncé sa grossesse. La fausseté de ces bruits méprisables était donc connue en bon lieu. Mon ami, ne vous faites pas illusion, soyez assuré qu'il n'y a pour vous de chance de salut qu'en feignant d'être abruti, honteux, écrasé par la gloire du monarque, accablé de maux incurables et de rhumatismes. Une fois paralytique, idiot et défiguré, vous serez le bien revenu à la cour. Aussi ai-je été ravi d'apprendre que vous faisiez le malade, car je ne puis croire qu'avec votre corps robuste, vous le soyez réellement. Commencez par sortir de prison, n'importe à quel prix. La fortune alors changera de figure et vous fera douce mine. Quand le roi saura que vous êtes père, il ne voudra pas qu'un petit-enfant d'Henri IV passe pour bâtard, et il vous appellera mon cousin.

Ne croyez pas, mon cher ami, que je vais vous ennuyer du récit de la campagne de Hollande. Sachez seulement qu'on en a célébré la gloire avec cette exagération française qui met tout au superlatif. Il est certain que les forces du roi, l'habileté de ses capitaines et la terreur dont l'ennemi fut d'abord frappé, auraient permis à nos armes de soumettre non-seulement la Hollande, mais l'Europe entière, si le prince eût été un autre homme. Au lieu de cela, nous avons échoué en prenant les plus fières contenance du monde. Enfin, mon ami, toutes vos prévisions se sont réalisées. Si la renommée apporte jusque dans votre prison les bruits magnifiques de nos triomphes, ne vous y fiez pas. Voici le revers de la carte et le fin mot sur certaines opérations qui passent ici pour des chefs-d'œuvre.

Louvois conseilla un soir au roi de se montrer en personne dans un endroit où il fût figuré quelque chose approchant d'une bataille. Sa Majesté en parut d'avis, et lorsqu'on somma la ville d'Orsoy d'ouvrir ses portes, le monarque était à moins d'une lieue de là sur une hauteur. On se préparait à commencer la tranchée sous la direction de Vauban ; mais la ville demanda aussitôt à capituler. Le roi et sa maison s'approchèrent alors au galop, l'épée au poing, les armes chargées. Deux canons tirèrent contre des murs pleins de soumission. Sans doute on oublia de mettre des boulets dans les pièces ; puis on entra dans la place en triomphe. On avait eu soin de faire désarmer les habitants, de peur qu'un imprudent ou une mauvaise tête ne s'avisât de faire feu sur le vainqueur par une fenêtre.

Le roi, non content d'avoir ainsi exposé ses jours, voulut encore se présenter lui-même devant les murailles de Rhinberg. Aucune remontrance ne put l'empêcher de commettre cette folie ; comme il fallut lui céder sur ce point, on fit prudemment sonder le commandant de la place assiégée, pour connaître ses intentions. Il se trouva que c'était un Irlandais, bon vivant, qui se laissa corrompre et reçut une grosse somme la veille de la bataille. Le roi donc étant arrivé plein de courage et de résolution à la portée du canon, la cour frémît d'horreur à la vue d'un si affreux danger ; mais l'ennemi ouvrit ses portes au premier bruit de trompette qu'il entendit. On s'aperçut alors qu'il n'y avait plus un soldat dans la ville ; cette précipitation contraria Sa Majesté, qui espérait pouvoir brûler un peu de poudre. La comédie avait été mal jouée ; Louvois regrettait son argent. Cependant il n'en faut pas moins admirer la bravoure du prince. Pour qu'il pût être victime de sa témérité, il aurait pu suffire qu'on tirât un seul coup de feu du haut des remparts, et que le hasard conduisit le projectile justement sur le nez royal. Grâce à Dieu, le péril fut moindre, puisqu'on ne se battit point. Le commandant de la ville s'était retiré dans la nuit à Maestricht, où le prince d'Orange le fit pendre bien et beau un mois plus tard.

— Le roi ne serait-il pas un peu poltron ? me demanda tout bas Guity.

Et nous ne pouvions plus nous regarder sans rire. Où étais-tu donc, Lauzun ?

Après les exploits que vous venez de lire, l'armée passa le Rhin en présence du roi. On a vanté l'intrépidité des Français, et avec raison, puisqu'il y aurait eu du danger à tenter ce passage, si quelqu'un s'y était opposé.

Votre beau-frère Nogent s'y est noyé; le petit Longueville s'est fait tuer par sa sottise, et M. le prince eut le poignet brisé. Voilà tout ce que nous avons eu à regretter. Pour la pompe et la solennité de l'affaire, elles n'ont rien laissé à désirer. Je ne vous fais point de phrase sur la mort de Nogent. Vous avez dit cent fois devant moi que cet Angevin avaricieux vous briserait les os, s'il croyait y trouver de l'or au lieu de moelle; cependant mettez-vous en noir pour l'amour de votre sœur, qui pleure amèrement son mari.

Turenne et Luxembourg, ayant la bride sur le cou, s'emparèrent en peu de jours d'Arnheim, de Wick, Amersfort, etc. Le roi entra victorieux dans Utrecht. Le pays était soumis presque entièrement, nous étions à six lieues d'Amsterdam. Tout allait être fini, lorsqu'un espion vint rapporter que les habitants de la capitale, réduits au désespoir, avaient juré de défendre pas à pas leurs maisons et de mourir sous les ruines de leur ville. On apprit aussi que l'Allemagne envoyait à la Hollande un secours tardif de vingt mille soldats. Le roi hésita pendant quatre jours précieux; puis enfin, quand on le vit monter à cheval, l'enthousiasme des officiers de sa maison devint extrême. Sa Majesté, donnant le signal de la marche... partit brusquement pour Saint-Germain, abandonnant une conquête certaine. On se regarda longtemps sans pouvoir reprendre ses esprits. Luxembourg vint à bout de remonter un peu le moral de l'armée; mais il était trop tard. Les secours arrivèrent aux ennemis, le prince d'Orange organisa une défense admirable, et la Hollande fut sauvée.

— Le roi ne serait-il pas un peu poltron? disais-je à mon tour.

Pendant que nos troupes reculaient incessamment, le roi se donnait à lui-même les honneurs d'un triomphe à la façon de Trajan, et tandis qu'il recevait l'encens à Paris, et prêtait l'oreille aux vers des rimeurs de cour chantant la ruine d'Amsterdam, nous étions refoulés en désordre jusque dans Charleroi, et assiégés par le prince d'Orange. L'Espagne, l'empereur et le Brandebourg viennent de former avec la Hollande une ligue redoutable. Mais le roi fait frapper des médailles, commande des statues, danse des ballets et caresse la Montespan. Or, Sa Majesté ayant dit: *l'Etat, c'est moi*, l'Etat donc a une jolie maîtresse, mange bien, dort sur les deux oreilles et fait le beau dans les carrousel. Il n'y a pas beaucoup d'Etats aussi heureux que la France en Europe. Je me trompe: l'Etat fut triste et morose un soir, et voici comment. Le petit duc de Longueville était chéri de madame de Thiangès; sa mort plongea la famille de la Montespan dans une douleur profonde. Par contre-coup, la marquise fut affligée jusqu'à ne plus savoir comment s'y prendre pour divertir le roi; c'est ainsi que l'Etat fut dans l'affliction. Rochefort me dit quelquefois en confidence que le prince, au milieu de ses triomphes, paraît éprouver de la honte et comprendre ses ridicules; sa fuite devant Amsterdam aux abois attache à son nom une flétrissure dont il sent l'importance, et des soupirs plaintifs soulèvent le soir la poitrine de l'Etat. L'histoire se bornera-t-elle à appeler prudence ce soin d'arriver toujours au champ de bataille quand tout est fini? c'est là une grave question.

Laissons les affaires publiques et parlons des vôtres. Pendant l'absence du roi, madame de Lauzun, retiré dans sa terre de Saint-Fargeau, donna le jour, il y a quatre mois, à une petite princesse fort blanche, qui se nomme Antoinette. Depuis deux mois que nous sommes revenus de Hollande, Mademoiselle n'a plus quitté la cour; elle ne laisse point passer un jour sans livrer un assaut au roi pour exciter sa pitié en votre faveur. Buckingham, qui est fort considéré de Sa Majesté, se joignit un soir à la princesse pour demander vivement votre grâce.

— Je vous le rendrai certainement, ma cousine, dit le roi; mais il n'est pas encore temps de mettre fin à mes rigueurs. — Ah! sire, attendrez-vous donc que je sois morte? — Votre Majesté, ajouta Buckingham, ne craint-elle pas que M. de Lauzun lui-même ne meure d'ennui ou de chagrin? ce serait peut-être une source de regrets pour Votre Majesté. — Il n'est pas si malheureux que vous le pensez; on lui permet de visiter d'autres prisonniers de distinction; il passe doucement son temps, et n'a pas les soucis de notre vie tumultueuse. — Et ses amis, ses amis, sire! m'écriai-je. — Ses amis ont des inimitiés enracinées dans le cœur plus profondément que la mienne, monsieur; et, sans chercher bien loin, voici ma cousine qui est aux couteaux tirés avec sa sœur madame de Guise, et qui n'écouterait point mes remontrances, si je la priais de se réconcilier avec une personne de son sang.

Le roi fit un demi-salut à Buckingham et nous tourna le dos.

— Il faut absolument vous laisser accommoder avec votre sœur, disais-je à Mademoiselle.

Je courus en effet chez madame de Guise, et je la suppliai de faire les premières avances comme étant la plus jeune. Le courroux du roi, dont je la menaçais, ne l'effrayait guère, attendu qu'elle va fort peu à Saint-Germain. Cependant, elle envoya un de ses gens saluer Mademoiselle, et la prier de lui rendre son amitié. La princesse répondit qu'elle irait voir sa sœur, non pas aujourd'hui, parce que son carrosse était au convoi de M. de Longueville, ni demain, à cause du *media nocte*, mais assurément mercredi ou jeudi au plus tard. Elle y alla en effet; on fit semblant de s'embrasser, on parla d'oiseaux et de chats, et on se quitta froidement.

Hier soir, le roi prit la main de sa cousine d'un air amical, et la complimenta de sa docilité, sans penser à Lauzun le moins du monde.

— Eh bien! sire, répondit la princesse, ne ferez-vous rien à votre tour pour mon pauvre prisonnier? — Si fait, ma cousine, je vous accorderai certainement quelque petite faveur; demandez, demandez, faites-moi dire ce que vous désirez par Louvois. — Oh! ne me quittez pas là-dessus; donnez à M. Baraille la permission d'aller voir son ami, et promettez-moi que si la santé de Lauzun est en danger, vous le laisserez sortir de Pignerol au moins pour un temps, pour un temps, sire. — Que M. Baraille parte s'il veut, qu'il voie son ami, je ne m'y oppose point; mais je ne m'engage à rien de plus. — Ah! sire, m'écriai-je, Votre Majesté est bonne et généreuse: que le ciel lui rende le plaisir dont je vais jouir auprès de mon ami!

Lauzun, je vais donc te revoir! Ma voiture est prête; j'attends la lettre du roi pour le gouverneur. J'ai employé la nuit entière à t'écrire. Voici un page qui se fait annoncer.

Oh! ventrebleu, mon ami, on ne me donne que deux heures pour te voir, et le gouverneur restera présent! N'importe, je te verrai, je te verrai! Que j'ai fait sagement de t'écrire cette lettre! je vais chercher en chemin quelque moyen de te la donner; j'aurai bien du malheur si je ne réussis pas, et si de ton côté tu n'as pas préparé depuis longtemps un volume entier d'écritures pour moi. Ma voiture s'avance; je ne m'arrêterai qu'à Pignerol. Jamais je ne fus si content; je ris malgré moi, partons, partons!

XIX. — La fortune de Lauzun paraît fort malade. — Deux belles dames se caressent et se haïssent. — Conversation décisive entre un prisonnier et une femme abandonnée. — Liberté. — Nuit tumultueuse.

Pour épargner au lecteur les répétitions, nous sommes forcés d'abandonner Lauzun à son mauvais destin. Nous rappellerons en peu de mots, quelques événements nécessaires à l'intelligence de cette histoire, et qui suivirent le voyage de Baraille à Pignerol. La rancune était si tenace au cœur de Louis XIV, qu'on ne doit pas s'étonner de trouver ici une lacune de plusieurs années. Les malheurs du célèbre Lauzun n'auraient eu de fin qu'à sa mort, sans la persévérance de mademoiselle de Montpensier; heureusement aussi les biens que cette princesse avait donnés à son mari étaient tellement grands, qu'ils éveillèrent la cupidité de la Montespan et celle même du roi.

La fortune, après avoir fait tant de chemin en compagnie de Lauzun, s'était arrêtée subitement, fatiguée par une course si rapide; puis elle avait fui bien loin, oubliant un ancien amant si longtemps préféré à tous les autres. Mais elle fit preuve, par la suite, d'un assez bon caractère pour une créature déhontée, en se laissant de nouveau subjuguée par le génie de ce courtisan, dont elle devint encore la servante humble et empressée.

Baraille ne trouva qu'une médiocre satisfaction dans la lecture du long mémoire que lui avait donné son ami. Ce garçon avait une ambition trop réfléchie, pour n'être pas effrayé de l'engourdissement agréable où Lauzun paraissait plongé, livrant toutes ses facultés à des amours romanesques. Le lieutenant ne négligea pas, à son retour, de faire au roi une touchante peinture des chagrins et des maux du prisonnier; mais Sa Majesté s'y montra peu sensible, et les larmes de Mademoiselle ne furent qu'un faible secours prêté à l'orateur, parce que cette princesse passionnée avait tant de fois saisi les occasions de pleurer devant son cousin, que le roi commençait à s'y accoutumer. Baraille n'était pas homme à se rebuter facilement. Il parut partout où venait Sa Majesté; sa pâle figure et ses regards tristes semblaient dire: Lauzun va mourir, et vous l'aurez tué. Les gens de cour se détournaient, flairant de loin l'odeur de disgrâce; mais le vertueux Montausier, qui ne savait pas flatter, disait: Voici là-bas un remords du roi qui se tient droit et ferme; il gagnera son procès.

Un jour qu'on apprit l'acquittement par le parlement de Bretagne d'un gentilhomme qui avait fabriqué de la fausse monnaie et payé les dépens en pièces de mauvais aloi, Montausier s'écria:

— Les voleurs sont respectés en ce pays-ci; mais pour un mot, une malice ou un bout-rimé, on vous jette un Lauzun dans les cachots.

Le roi voulait bien passer pour sévère, mais non mériter le reproche d'inhumanité; il fit écrire à Pignerol pour accorder au comte un appartement commode et la promenade dans le jardin du gouverneur. Les guerres interminables qu'entraîna l'inutile campagne de Hollande vinrent arracher Louis XIV aux délices de Saint-Germain. Le monarque, tourmenté sans relâche par la vue d'une large tache qui ternissait le poli de son nom redouté; instruit aussi par ses espions des sarcasmes du prince d'Orange et des chansons qui couraient le monde, sortit de son sommeil, bien résolu à payer de sa personne dans quelque brillante action. On vit les plumes du chapeau royal dans le voisinage du danger; même Sa Majesté coucha sans crainte à Rethel, tandis qu'on se battait à Courtrai; de sorte qu'il aurait suffi d'un boulet égaré, faisant quatre-vingts lieues seulement, pour qu'il arrivât un grand malheur.

Les dames, saisies d'une ardeur martiale, accompagnaient le roi; le jeu, l'étiquette, les intrigues galantes, couraient à travers champs. Ce fut alors que l'astre de Lauzun, qui jadis avait étonné tous les yeux, fut à son moindre degré de force et de clarté. Baraille trouva peu d'occasions de servir son ami pendant la campagne, et le temps dévorait les mois et les années.

La guerre, quoique peu meurtrière, enleva pourtant quelques jeunes gens aux familles puissantes, ce qui multiplia les habits de deuil et attrista fort la cour. Les amis de Lauzun ne furent pas heureux : Guity, les comtes de Guiche, de Soissons, et bientôt après, le grand Turenne, restèrent sur divers champs de bataille. M. de Guiche, qui avait été la fleur des hommes à la mode, ne laissa pas un souvenir ni un regret dans la foule oublieuse. Comment Lauzun n'aurait-il pas eu le même sort ? on n'entendait plus son nom que par longs intervalles, comme celui d'un trépassé.

Un matin pourtant, que le vieux bailli de Chatenai servait de guide au roi, le bon vieillard, pour faire preuve d'érudition, parla des gens qu'il avait vus à Paris vers l'an 1661.

— Que sont devenus MM. de Bouillon ? demandait-il au roi qui riait de ses questions. — L'un d'eux est cardinal, répondit Sa Majesté. — Voyez ce que c'est que la province, on n'y apprend les choses qu'après dix ans. Et les enfants du président Tambonneau sont-ils dans la robe ? — Deux dans la robe et un dans l'armée. — Et qu'est devenu le petit Lauzun qui dansait si joliment ?

Le roi, distrait par la vue d'un capucin, tourna la conversation sur les sujets religieux, tandis que Mademoiselle, qui se trouvait dans la voiture, pleura jusqu'à embarrasser son cousin.

Cette princesse, en passant à Brisach, demandait, d'une voix émue, si on la menait aussi en prison dans cette ville noire ; mais Sa Majesté, qui avait résolu de ne plus songer à Lauzun, n'aimait pas ces allusions d'un sens trop clair.

Quand on s'en revint de la guerre, on s'installa dans les grands appartements de Versailles. La cour ayant de franches coudées, de larges portes et d'immenses galeries, se mit en frais de toilette. On porta des robes si superbes que les dames ruinaient leurs maris : il est vrai que, pour balancer cette dépense, les maris jouaient si gros jeu qu'ils ruinaient leurs femmes. On tenait les cartes depuis midi jusqu'à près de six heures. La veuve Scarron, qui élevait les enfants adultérins de la Montespan, parut à ces belles réunions, et se trouva tout à coup marquise de Maintenon. Les égards extrêmes que lui témoigna le roi firent naître quelques nuages dans le ciel amoureux de la Montespan ; mais bientôt on vit cette belle, couverte de diamants, poser langoureusement sa tête sur l'épaule du monarque au milieu d'une grande assemblée, et promener sans honte ses regards sur les discoureurs qui avaient osé douter de sa puissance.

Le chevalier Baraille sut conserver une belle contenance et quelque crédit, par de grandes dépenses, du luxe, une table excellente, où la santé de Lauzun était encore hardiment portée, mais bue avec timidité.

La compagnie de Lauzun, qui était restée jusqu'alors privée de son capitaine, fut enfin donnée au duc de Luxembourg. Le gouvernement de Berry fut vendu malgré les prières de Colbert, et Mademoiselle, perdant tout espoir, se retira dans une maison qu'elle venait d'acheter à Choisi. Baraille, ennuyé de son inaction, partit pour la Sicile avec le maréchal de Vivonne, qu'il suivit pendant trois ans en qualité d'aide de camp.

Malgré la brièveté tant de fois déplorée de la vie humaine, et les plaintes éternelles contre les obstacles que le temps oppose au génie de l'homme, il n'est pas un être, fût-ce le démon lui-même, dont l'existence soit assez remplie pour qu'il puisse se vanter de n'avoir jamais été oublié par le sort. Ainsi le veulent les puissances qui nous gouvernent : nous restons au même point, malgré nos efforts et nos cris, comme un meuble inutile jeté dans un coin ; puis, un matin, nous sommes lancés tout hors d'haleine, par les chemins, à coups de fouet, et la mort, qui nous attend au passage, nous saisit aux cheveux, et nous chargeant sur son dos, rit de nous trouver la cervelle farcie de projets. Certes, jamais homme d'intrigues n'avait mené une vie plus agitée que celle de Lauzun ; jamais ambitieux ne s'était frayé de plus tortueux sentiers ; jamais libertin n'avait tant moissonné de plaisirs dans la plus brillante cour du monde. Eh bien ! la Providence, brisant tout à coup l'instrument de ses volontés, semblait avoir précipité cette comète dans les abîmes inconnus de l'univers, loin de toute lumière et de toute chaleur. Le dernier gentilhomme de la plus pauvre des provinces aurait refusé de changer sa position contre celle du cousin du roi. Mais ce qui doit paraître plus étrange encore que cet exemple des vicissitudes humaines, c'est de voir le cœur insatiable d'un égoïste trouver une douce nourriture dans la tendresse d'une jeune fille qu'il aurait brisée, si le hasard la lui eût présentée au temps de sa puissance. Quelle eût été la surprise des imitateurs de Lauzun, quel bouleversement se serait opéré dans leurs idées, s'ils avaient su que le modèle des débauchés apprenait enfin à goûter le bonheur des âmes tendres et généreuses !

Il faut avouer cependant qu'en regardant au loin, dans les vapeurs des montagnes, Lauzun croyait sentir un parfum de liberté, apporté jusqu'à lui par les vents qui couraient au loin rasant la cime des forêts, et qu'alors des regrets terribles venaient agiter son esprit naturellement inquiet. Il ne fallait pas moins que toute la tendresse de Cécile pour dissiper la noire tristesse qui accablait le prisonnier dans ces moments de rêverie ; s'il n'avait pas trouvé ce soutien contre le désespoir, neuf ans de captivité l'auraient infailliblement tué.

La race des sots et des oisifs ne s'est refusé, dans aucun temps, le

plaisir d'inventer mille contes absurdes sur les personnes que leur fortune ou leur talent mettent en évidence. Malgré l'indifférence qu'on a pour les malheureux, Lauzun servit quelquefois de sujet aux plus ridicules propos. Le bruit courut que le fameux masque de fer, détenu à Pignerol, était M. de Montpensier, dont le roi, son cousin, voulait cacher pour toujours le beau visage. On assura aussi que dans l'armée des Turcs, vaincue par Sobieski, Lauzun avait été reconnu vêtu d'un costume de pacha. L'absence de Baraille était une preuve de cette nouvelle dont on ne pouvait nier l'évidence. Ces misérables sornettes étaient une dernière et pâle réverbération de l'éclat dont le nom de Lauzun avait jadis été entouré. Il est aisé de reconnaître à ces signes combien la fortune du célèbre comte était devenue mauvaise, le nombre de ses amis petit, ses chances de salut incertaines, et l'état de ses affaires désespéré. Les choses restèrent ainsi jusqu'au mois de mai 1679, où le doigt de Dieu, qui seul pouvait les faire changer, s'abaissa tout à coup du haut des nuages.

Mademoiselle habitait alors son château de Choisi. Par une belle matinée de printemps, on vit les valets s'agiter d'un air empressé, autour d'un carrosse de voyage, dans la cour de ce château. La princesse sortait de table, et chargeait de friandises les poches d'une petite-fille qu'elle avait fait asseoir à sa droite, et à laquelle le chevalier Rollinde avait respectueusement offert la serviette. Dix heures sonnèrent : Mademoiselle fit signe à son secrétaire qu'il fallait partir ; on descendit lentement les escaliers :

— Où donc allons-nous ? demanda l'enfant. — Vous allez faire une promenade dans le carrosse de son altesse, répondit Rollinde. — Cette promenade sera donc bien longue, puisque nous emportons des malles et des provisions ?

On ne fit pas de réponse, et Mademoiselle se tourna pour cacher son émotion.

— Monsieur Rollinde, dit-elle, je vous confie ce que j'ai de plus cher ; c'est tout ce qui me reste de lui. Le lendemain de votre arrivée à Caen, vous m'écrirez. N'oubliez pas mes instructions pour la supérieure du couvent. Vous aurez soin de baisser les stores jusqu'à Paris, car vous allez rencontrer la marquise.

La cousine du roi tendit avait dignité sa main à l'enfant, qui l'embrassa d'un air grave et assuré ; puis le carrosse partit, emportant le dernier rejeton des Lauzun. La Montespan, qu'on attendait à Choisi, reconnut de loin sur la route l'équipage aux armes de Montpensier ; elle donna l'ordre à ses gens d'arrêter. Sa charmante figure, rafraîchie par un sourire caressant, parut à la portière ; son bras, chargé de bijoux, fit au courrier, puis aux postillons, des signes inutiles. Le courrier passa, les postillons fouettèrent leurs chevaux sans tourner seulement la tête ; mais, malgré la vitesse de leur course et les précautions prises par Rollinde, la marquise aperçut une main d'enfant, posée au-dessous du store, et cette découverte rendit la maîtresse évaporée du roi soucieuse et inquiète pendant le reste du chemin.

Qui n'a pas remarqué cent fois l'étonnante facilité des femmes à jouer de petites comédies ? les caresses trompeuses dont elles s'accablent, les mensonges gracieux de leurs manières, leur habileté naturelle à tromper le plus naïvement du monde ? On se déteste, on dit pis que pendre les unes des autres ; mais, lorsqu'on se rencontre, on se fait mille tendresses, on regrette de se voir si rarement, on se parle dans l'oreille, on médit ensemble des absentes, on ne saurait se quitter sans se baiser tendrement à deux reprises sur les joues ; et qu'un pauvre sot de mari, après avoir vu cela, s'étonne d'être trahi par sa moitié !

La Montespan avait d'assez beaux talents en affaires de perfidie. La fierté de Mademoiselle, sa froideur, ses façons d'altesse royale, et son aversion légitime pour la marquise, ne purent déconcerter cette femme déterminée. Elle vint à bout de briser la triple couche de glace qu'on lui opposait. Après une heure seulement de conversation, elle avait amené doucement la princesse à lui parler d'un air obligeant, et toutes deux se payaient de belles monnaies dont elles connaissaient parfaitement la fausseté.

La marquise ne pouvait manquer d'admirer la situation délicieuse du château, ni de s'extasier sur le bonheur de la vie champêtre ; mais elle était désolée que la cour fût si longtemps privée de la plus aimable des princesses. Tout était ravissant et sublime à Choisi. On voulait causer longtemps, et sans interruption ; on avait des secrets à confier, de bonnes nouvelles à apprendre.

Pour garder les lis de leurs visages des rayons du soleil d'été, les deux belles dames s'enfoncèrent sous les vieux arbres que Mademoiselle avait conservés, malgré la condamnation prononcée contre eux par le méthodique Lenôtre. Les filles d'honneur reçurent l'ordre de se tenir à l'écart, et la Montespan, après avoir toussé deux fois pour rassembler ses idées, entama ses négociations.

— Ne trouvez-vous pas, dit-elle d'un air distrait, que les peccadilles de M. de Lauzun sont punies avec trop de sévérité ? je voudrais pouvoir faire cesser la captivité de ce pauvre comte. — Il est bien fâcheux, Madame, que ces généreuses intentions ne vous soient pas venues quelques années plus tôt. — Mon Dieu, je n'en ai jamais eu d'autres. Lauzun n'a-t-il pas cent fois mis à l'épreuve mon amitié ? Depuis huit ans qu'il est en prison, j'attends une occasion de le servir, et c'est aujourd'hui seulement qu'elle s'est présentée. Voici ce dont il s'agit ;

Sa Majesté s'inquiète de ne point voir mon petit duc du Maine pourvu d'une fortune proportionnée à sa naissance. Si le roi venait à mourir, rien ne prouve que le dauphin voulût faire du bien à son frère. Le parcimonieux Colbert... — Colbert est un ministre généreux, madame. — Généreux pour des histrions, des peintres ou des barbons de l'académie; mais avec les princes, c'est un véritable harpagon. Colbert fait mille difficultés pour accorder une dotation à mon fils sur l'argent du trésor qu'il dit épuisé par la guerre. — C'est à ma fortune qu'on en veut, pensa Mademoiselle. — Si vous assuriez à M. du Maine une belle part sur votre testament, le roi, qui n'y songe pas le moins du monde, se trouverait surpris agréablement, et n'aurait plus rien à vous refuser. — Il paraît que tout est convenu d'avance, et qu'au prix de mes dépouilles, on me donnera la liberté de Lauzun. — Il suffirait, poursuivit la marquise, que votre altesse donnât l'une de ses principautés, celle d'Eu, par exemple. — Je le crois bien, Madame, c'est la première pairie du royaume. — Ou celle de Dombes, si vous l'aimez mieux; mais seulement après votre mort. Je vous conseille même en confidence de payer de votre vivant, sur vos immenses revenus, une pension à notre petit duc; de cette façon, le roi ne saura plus que faire pour vous rendre un si grand bienfait. — Ce projet me semble fort ingénieux, Madame; mais il existe une grande difficulté. — Une difficulté! répéta la marquise avec anxiété. — Sans doute. J'ai donné tous mes biens à M. de Lauzun par des contrats de vente, pendant les trois jours où le roi lui permit de se déclarer mon amant. Ces contrats existent; Baraille les a gardés, et la volonté seule de Lauzun peut les rendre nuls: c'est donc à lui qu'il faut faire votre cour, madame.

Athénaïs se mordit les lèvres, en voyant s'élever une multitude d'obstacles au-devant du but qu'elle s'appropriait à saisir; elle réfléchit longtemps:

— Il n'est point probable, dit-elle enfin, que M. de Lauzun soit assez fou pour rester en prison, plutôt que de renoncer à des biens dont il ne jouirait jamais. Le roi est aussi jeune que lui. — Quoi! s'écria Mademoiselle, si ce malheureux n'avait pas assez de fortune pour contenter votre M. du Maine, on le laisserait donc périr dans sa prison? Savez-vous que c'est affreux, et que mon cousin ne se fait point d'honneur par cette barbarie et cette cupidité?

Les cajoleries de la Montespan apaisèrent la princesse indignée. Le reste de la journée se passa dans la douce occupation des médisances et des grands discours sur de petits sujets. On se quitta les meilleures amies du monde, en se jetant à la tête les protestations d'attachement dont on savait l'inutilité de part et d'autre.

Malgré la diligence que firent les gens de la marquise pour la ramener aux Tuileries, le roi s'était endormi sur un sofa dans la chambre de sa maîtresse, et daigna être de mauvaise humeur en s'éveillant. L'incertitude du succès et le retard apporté à la spoliation de Mademoiselle augmentèrent cette disposition à l'hypocondrie, qu'une digestion sans doute laborieuse avait déjà préparée.

— Qu'allons-nous faire à présent, marquise? dit Sa Majesté en soupirant. — Je pense, sire, qu'il serait à propos d'envoyer Lauzun aux eaux de Bourbon, où je vais me rendre pendant que vous serez à l'armée. — Quel besoin avez-vous de voir cet homme, Athénaïs? Je ne veux pas de cela. Ne pouvez-vous traiter de l'affaire par écrit? — Le secret n'est plus possible avec des écrits, et la dignité de Votre Majesté serait compromise. — Eh bien! allez donc à Bourbon, si vous voulez; mais, je vous en avertis, vous y serez surveillée, et je me ferai rendre compte de vos moindres gestes.

Une petite scène de jalousie et de reproches, avec larmes et raccommodement, termina la soirée. Le lendemain Sa Majesté fit appeler le chevalier Maupertuis, pour lui donner une mission de confiance et des instructions étendues. Il fut décidé que Lauzun serait gardé à vue pendant toute la durée de son séjour aux eaux de Bourbon. Une compagnie entière de mousquetaires fut chargée du service auprès du prisonnier, et la Montespan elle-même fut recommandée à la vigilante attention de Maupertuis.

Baraille, à son retour de Pignerol, avait inutilement supplié le roi d'envoyer un médecin à son ami. Ce fut au bout de sept ans environ, et lorsque personne ne songeait plus à renouveler cette demande, qu'elle fut accordée. Le traitement que le docteur devait prescrire pour la feinte maladie du comte fut réglé d'avance dans le cabinet de Sa Majesté.

Deux mois seulement s'étaient écoulés depuis le voyage de la marquise à Choisi, et déjà cette belle, appuyée sur le bras du comte de Lauzun, se promenait sous les ombrages de Bourbon-l'Archambault. Maupertuis, à cheval avec quatre mousquetaires, suivait de loin l'arme au poing.

Afin de réussir avec plus de certitude dans ses négociations d'intérêts, Athénaïs s'était mise en grands frais de toilette; et puis son orgueil n'était pas d'humeur à souffrir qu'un homme dont elle avait été dédaignée ne la retrouvât pas éclatante de richesse et de beauté; aussi avait-elle enfermé sa taille, quelque peu gâtée par ses nombreuses couches, dans une robe si étroite qu'elle y pouvait à peine respirer. Ses jolis pieds étaient mal à l'aise dans des chaussures trop petites, et ses pendants d'oreilles, surchargés de pierreries, gênaient par leur pesanteur la liberté de ses mouvements.

Au contraire, Lauzun, vêtu simplement, avait quitté ses manières de favori pour adopter une tenue et un langage graves et romanesques qui convenaient à sa situation et à ses malheurs. Neuf ans de captivité avaient causé moins de ravages sur sa personne que neuf ans de plaisirs sur le corps un peu fatigué de la Montespan. Sa physionomie, devenue sérieuse, révélait la hardiesse, l'énergie de son caractère et ses habitudes de réflexion. On se serait dit en le voyant: Cet homme n'en a pas fini avec le monde, et dans cette tête il y a certainement de vastes projets. La pauvre marquise aurait été écrasée par la supériorité de Lauzun, si elle n'avait senti derrière elle la pensée rassurante qu'elle tenait dans ses mains la destinée d'un personnage si fier. Cependant les conditions peu généreuses qu'elle se préparait à imposer et l'air d'avidité qu'elle allait avoir en exigeant une rançon énorme lui donnaient quelque embarras.

Le soleil de juillet s'était couché au milieu des collines qui forment les derniers degrés de la chaîne du Puy-de-Dôme. Le vent du midi, en courant sur les arbres et la neige des montagnes, avait pris de la fraîcheur.

On n'entendait plus les bruits de la petite ville, dont les clochers, rougis par les dernières lueurs du crépuscule, se dessinaient sur le ciel foncé de l'orient. La nature, aussi coquette que la marquise, se parait de ses atours pour recevoir la visite du célèbre Lauzun, qu'elle n'avait pas vu depuis si longtemps; mais elle semblait encourager généreusement sa rivale à se laisser prendre aux charmes du tête-à-tête; elle lui offrait une de ces belles et silencieuses soirées qui portent doucement les femmes à la rêverie, et les disposent à recevoir les paroles d'amour, comme la terre à goûter la rosée. Athénaïs, préoccupée par ses calculs, et cédant à la gêne que lui causaient ses chaussures, restait insensible aux tendres conseils de la mère des hommes, elle voulut s'asseoir sur un banc de pierre.

Après mille sujets de conversation, elle allait enfin en venir à celui qui l'intéressait, lorsqu'elle fut arrêtée par une phrase que commença Lauzun d'un ton qui ne permettait pas d'interruption, et qui d'ailleurs excita vivement la curiosité de la marquise.

— La fortune va, je crois, se laisser fléchir, puisqu'elle m'offre aujourd'hui une occasion inespérée d'avoir une explication franche et entière avec vous, madame. Veuillez m'écouter avec patience. J'ignore si c'est à la volonté seule du hasard que je dois cette rencontre entre nous, et je ne sais pas s'il est de bonne politique de vous parler avec la sincérité que vous allez reconnaître; mais je cède à un désir nourri dans le fond de mon cœur pendant plusieurs années, et qui est devenu mon maître. Athénaïs, nous ne sommes plus des enfants; de petites jalousies ne doivent plus entrer dans la balance où nous pèserons désormais nos résolutions. Ne vous effrayez pas de la liberté que vous allez trouver dans mon langage. Je ne suis pas à cette heure le courtisan Lauzun chargé de broderies, débitant les fadaïses de rigueur entre le ballet et l'intermède; je suis un prisonnier enfermé pendant neuf ans, sans qu'on ait daigné lui apprendre les motifs de sa détention. Souffrez que je vous dise quelle personne a été cause de tous mes malheurs: c'est vous, Athénaïs.

La marquise fit un geste d'étonnement que vit bien Maupertuis, arrêté à la distance de trente pas.

— Laissez-moi achever, de grâce, poursuivit Lauzun. Je ne vous fais pas de vains reproches. Ne craignez pas mes anciennes habitudes d'emportement. La solitude, l'ennui, les tourments qu'on apprend à sentir au fond des cachots, et dont vous n'aurez jamais aucune idée, peuvent changer un homme plus encore qu'ils ne m'ont changé. Vous êtes cause de mes malheurs, vous dis-je: la feinte amitié que nous avons longtemps affectée l'un pour l'autre ne m'a pas trompé un instant. Vous ne m'avez jamais pardonné le peu d'empressement que j'ai mis à rechercher votre main. Votre amour-propre a été blessé: je ne dois pas m'en étonner ni vous blâmer, car, s'il en était autrement, vous ne seriez pas une femme. Cependant, à présent que me voici vieilli et bien loin des folies de la jeunesse, je puis vous apprendre que je vous aimais plus que vous ne l'avez pensé.

Athénaïs rougit en jetant un regard furtif sur Lauzun, dont la figure était belle et toute la personne encore pleine de sévérité.

— Je vous aimais, et si vous n'avez aucune raison pour me tenir compte d'hésitations et d'anxiétés que vous n'avez pas connues, du moins je ne mérite pas absolument la haine que vous m'avez portée et dont j'ai reçu de cruelles preuves. Vous avez été poursuivie par le désir de me voir misérable ou suppliant: vous avez réussi. Peut-être à l'instant même trouvez-vous dans la tristesse et l'abattement où vous me voyez une jouissance dont l'espoir vous amène ici. Je vous aurais envié ce triomphe autrefois; mais aujourd'hui je n'éprouve ni honte, ni douleur, à vous demander la paix et à vous prier de mettre fin à mes maux: votre vengeance doit être rassasiée. Oubliez que vous avez eu nom Athénaïs de Mortemart. Voyez un homme qui a souffert une longue détention pour des crimes si petits que vous ne sauriez les dire, et soyez assez généreuse pour me rendre la liberté d'aller mourir tranquille où je voudrai. Si vous me haïssez encore, je vous épargnerai l'ennui de me voir en ne réparant plus dans une cour où je n'ai trouvé que des fatigues dont je serai aise de me reposer ailleurs. Je vous pardonne sincèrement les maux irréparables que vous m'avez causés.

Athénaïs fut surprise de voir ses sentiments les plus secrets mis à nu par un homme qu'elle croyait pouvoir tromper. Sa haine s'envola ; le souvenir de ses méchancetés et de ses artifices l'accabla de confusion. Son orgueil prit la fuite si rapidement qu'elle ne savait plus où le retrouver. La noblesse touchante et le malheur du comte réveillèrent en elle l'instinct de bienfaisance et de consolation de la femme ; elle voulut parler, et sa poitrine oppressée lui refusa tout service ; elle essaya de lever les yeux sur son ancien ennemi, et des larmes importunes troublèrent sa vue. Cependant l'habitude du mensonge, se mêlant à tant de généreux mouvements, vint lui suggérer l'idée d'employer son attendrissement à la justification de ses vieux crimes envers Lauzun.

— Ingrat que vous êtes ! dit-elle avec tendresse, qu'il m'est cruel de vous voir méconnaître ainsi les sentiments que j'ai toujours eus pour vous, et dont les pleurs que vous voyez devraient vous servir de preuve !

Le comte se mit à sourire.

— Je ne saurais m'y tromper, marquise ; vos pleurs ne peuvent venir que d'un regret dont je vous remercie, ou de l'intérêt que mes malheurs ont excité en vous. Je ne m'étonne point que votre haine vous échappe ; sincèrement, la cause en était puérile. Je pourrais vous prouver même que vous étiez injuste, et que vos coups ont été donnés gratuitement à un homme qui vous aimait. Quand il serait vrai que votre orgueil eût des griefs contre moi, la position où vous êtes n'aurait-elle pas dû vous empêcher de m'en garder rancune ? Si je vous avais épousée, vous seriez à cette heure couchée dans la terre, et depuis dix ans livrée aux vers, car je vous aurais tuée de ma main plutôt que de vous abandonner au roi. — Lauzun ! Lauzun ! murmura la marquise suffoquée, c'est vous qui avez causé la honte et le malheur de ma vie, car, si vous l'aviez voulu, jamais je ne serais tombée dans le vice, je le jure. — Oh ! vous me faites frémir, madame. Ne parlons plus de ces anciens griefs ; ils sentent trop fort la prison. Je veux croire à l'intérêt que vous me témoignez ; je mets ma fierté à vos genoux ; je vous demande la fin de mes maux et votre amitié. — Je vous promets l'une et vous donne l'autre de tout mon cœur. Je me sens heureuse de cette franche réconciliation, et pour faire preuve comme vous de sincérité, je vais vous dire tout simplement quelles conditions le roi veut mettre à son pardon : il faut que vous donniez au duc du Maine la principauté d'Eu. — J'en ferai la concession, marquise, pourvu que vous me soyez garant de l'exécution fidèle du traité. — Fiez-vous à mon amitié et à mon crédit, Lauzun. — Vous aurez dès ce soir une autorisation de ma main de déchirer le contrat de vente déposé chez Boucherat. — Fort bien ; le reste se fera promptement ; vous pouvez m'en croire.

Le lendemain, Maupertuis, rédigeant avec soin son rapport, écrivit que dans cette longue conversation, des gestes étranges avaient échappé à la marquise, comme si des passions de tragédie eussent agité son cœur, et que le calme du prisonnier avait seul rassuré le témoin plusieurs fois effrayé de l'émotion de la maîtresse du roi. Au moment où le fidèle Maupertuis apposait le cachet à ses dépêches, un valet de madame de Montespan entra et pria le chevalier de venir parler à la marquise, qui attendait dans son carrosse.

— Que désirez-vous de moi, madame ? s'écria le capitaine après avoir incliné vers la terre son juste de buffle. — Chevalier, il faut que je parle au comte de Lauzun sur-le-champ. — Mais il me semble, madame la marquise, que les ordres du roi... — Monsieur, j'en sais plus que vous sur les intentions du roi. Je vous prie donc de ne pas vous opposer à ce que je désire. Amenez ici M. de Lauzun, et mettez vos mousquetaires autour de mon carrosse : cela doit suffire.

Maupertuis, déconcerté, après s'être longtemps gratté le front, vaincu par l'accent impérieux d'Athénaïs, alla chercher lui-même Lauzun et le fit monter près de la Montespan. Il demanda ensuite un cheval, et suivit le carrosse avec six cavaliers armés jusqu'aux dents.

— Eh ! bon Dieu ! que vous arrive-t-il, marquise ? dit Lauzun étonné ; vous voici dans un affreux désordre. — Je suis perdue, le roi m'abandonne. Voyez ce qu'on m'écrit de Versailles. Depuis que je suis à Bourbon, le perfide ne m'a pas envoyé une lettre ; il me trahit, il me laisse pour mademoiselle de Fontanges. O désespoir ! il faut que j'en meure. — Eh quoi ! ma chère marquise, n'avez-vous donc jamais pensé que cette crise était inévitable, et vos préparatifs ne sont-ils pas faits depuis longtemps ? — Hélas ! non ; je ne m'accoutumerai jamais à l'abandon, mon ami ! Oh ! je ne prendrai pas un lâche parti comme La Vallière ; on ne dira pas *sœur Athénaïs de la Miséricorde*, je vous en donne ma parole de femme. Mais que devenir ? mon Dieu ! — Répondez-moi, marquise, l'aimiez-vous beaucoup ? — Que sais-je ? non, je le hais, le traître. Plus d'une fois sa personne me sembla insupportable, et souvent je me sentis prête à le fuir, malgré le prestige de sa puissance. — Eh bien ! à votre place, je me vengerais. — Je le voudrais ; mais comment ? — Remettez-vous à moi du soin de trouver une bonne et ample vengeance. Avant tout, êtes-vous sûre que l'abandon du roi soit complet ? — Voyez la lettre qu'on m'écrit : La Fontanges a pris un appartement à Versailles. Il ne la quitte plus ; il porte en public ses rubans, et veut lui donner les franges, les franges de duchesse, que je demande en vain depuis dix ans !...

La maîtresse délaissée fondit en larmes.

— L'affront est sanglant, ma chère marquise ; voici la marche que vous devez suivre : retournez à Versailles, prenez un air fier et assuré, choisissez parmi les hommes à la mode un galant qui vous courtise assidûment en public, feignez de l'écouter avec plaisir ; s'il y a du remède à votre malheur, vous le saurez bientôt. — Mais si le roi me dédaigne et ne m'accorde aucune attention... — Ne connaissez-vous pas son naturel jaloux et son orgueil ? — Et qui choisirai-je, mon ami ! Vous seul sauriez faire réussir un pareil projet. — Ah ! marquise, il pourrait m'arriver de jouer l'amant avec trop de vérité ; quelque retour de jeunesse me prendrait. Songez que votre cœur est libre et que j'aurais le droit de vous aimer. — Eh bien ! aimez-moi, Lauzun. — Me le permettez-vous ? — Je le veux, je le désire. — Voilà qui est fait, je vous aime à la folie, et je vous avertis qu'une fois revenu à la cour, je vous poursuivrai avec acharnement. — Je vous y autorise, et je vais travailler de toutes mes forces à votre retour. — A la grâce de Dieu, chère Athénaïs ! je vous devrai plus de bonheur que vous ne m'avez causé de maux. Quand partez-vous ? — A l'heure même. — Bien dit ; une minute vaut de l'or.

Maupertuis, à cheval près de la portière, vit le prisonnier prendre la main de la marquise et la porter à ses lèvres, ce qui fut consigné sur le journal.

Les dames baigneuses de Bourbon, assemblées sur la place de la ville, se disaient à l'oreille avec mystère la nouvelle de l'infidélité du roi et le nom de la favorite, lorsqu'elles virent passer la marquise avec son équipage de voyage ; le carrosse prit la route de Paris, et les propos qui se débitaient tout bas furent aussitôt proclamés à grand bruit avec accompagnement d'éclats de rire.

La Montespan, éperonnée par le dépit et la colère, fit force de chevaux jusqu'à Versailles, où elle n'était pas attendue. Elle sut feindre de tout ignorer ; et le roi, embarrassé, prit le parti de ne plus se montrer en public avec mademoiselle de Fontanges. Les affaires de famille des nombreux enfants de la marquise attiraient encore Sa Majesté chez la maîtresse abandonnée ; le notaire de Mademoiselle consentit à annuler le contrat de vente de la pairie d'Eu, sur l'autorisation de Lauzun. La princesse avait reçu à Choisi des visites de M. du Maine, conduit par la prudente Maintenon, et l'esprit et la gentillesse de ce petit boiteux plaisaient assez à la cousine du roi. Le testament en faveur du prince bâtard fut dressé régulièrement et soumis à Sa Majesté. Mademoiselle se vit donc caressée, invitée, régaler par le roi ; mais ce fut tout, et on apprit que Lauzun venait d'être conduit en prison au château d'Amboise. A ce coup, la princesse pleura, trépigna partout avec tant d'impétuosité que la cour était pleine de ses plaintes. Elle jura que son testament serait suivi d'un autre où l'enfant royal n'aurait pas une maille. Colbert vint au Luxembourg la supplier de mettre fin à ses clameurs.

— Si vous fâchez le roi, lui dit-il, Lauzun sera jeté à la Bastille dans un cachot malsain et noir où il mourra. — Eh ! monsieur Colbert, répondit-elle au désespoir, on m'a pris mon bien, on me manque de parole, et on ose encore me menacer ! Mon cousin n'a-t-il pas de pudeur ? lui faut-il le reste de mes dépouilles ? — Vous l'avez dit. Sa Majesté veut encore la principauté de Dombes. — Eh bien ! qu'on envoie donc demander à Lauzun s'il consent à la donner.

Un courrier fut expédié à Amboise. Lauzun fit de grandes difficultés, et commença par répondre qu'il mourrait volontiers en prison ; puis il revint à un parti plus sage et déclara qu'il signerait la donation à Paris, lorsque sa liberté lui serait rendue. Ces négociations, dont Mademoiselle écrivit tous les détails dans ses mémoires, durèrent plusieurs semaines. Au bout de ce temps, Lauzun arriva enfin à Paris après une absence de dix ans.

Un matin, on entendit un grand fracas de carrosses dans le quartier du Luxembourg. Les bourgeois de la rue Dauphine donnaient au diable la Montespan, qui roulait fièrement et faisait voler la boue sur les piétons. La livrée de Larochehoucault brillait au loin sur le pont ; celle de Duras courait sur les quais. Les gens de Lafenillade criaient *gare*, et s'efforçaient d'arriver avant ceux de Montausier. Les vestibules et les cours du château pouvaient à peine contenir les valets et les chevaux. Trois portes cochères ne suffisaient plus à la circulation. Mademoiselle, épanouie, palpitait d'aise au milieu des compliments. Elle était prête à défaillir à chaque nouvelle visite. On attendait le comte de Lauzun.

Une heure, deux heures, quatre heures se passèrent ainsi. Les murmures flatteurs, joyeux et autres s'éteignirent doucement sous les galeries. La foule s'écoula, et la princesse, entourée seulement de ses amis, tint son visage appuyé contre les vitres jusqu'au moment où la nuit vint.

— Dieu soit loué ! quelqu'un entre dans la cour. Ce doit être lui. Ah ! je suis ravie que nous soyons seules, ma chère marquise. — J'en suis charmé aussi, dit la Montespan. Nous souperons ensemble, si Votre Altesse veut bien m'inviter et nous jouirons à notre aise du plaisir de revoir cet aimable comte. — C'est cela, voici la première soirée heureuse que le ciel m'ait donnée depuis dix ans.

Le rideau s'ouvrit et on annonça Colbert.

— Ah ! je suis morte, tout est perdu. — Qu'a-t-on fait de Lauzun, monsieur Colbert ? Le roi veut-il me tuer ? parlez vite. — J'espérais trouver ici Lauzun, dit le ministre. Il doit être à Paris à cette heure,

à moins qu'il n'ait éprouvé trop de fatigue et qu'il ne soit demeuré au Bourg-la-Reine pour dormir. — Vous me rendez la vie. Eh! quel-qu'un monte.

Le rideau s'ouvrit encore.

— Monsieur le chevalier Baraille!

La princesse donna ses joues à baiser au chevalier.

— Mon cher Baraille, vous arrivez toujours à propos. Nous attendons votre malheureux ami... — Quoi! il n'est point ici? j'accours de Brest pour le voir. — Mais où est-il? où donc est-il? cherchons-le. Il faut le trouver. Holà! Rollinde! faites dépêcher un courrier au Bourg-la-Reine. Envoyez un valet à l'hôtel de Lauzun au Marais, un autre chez le maréchal de Gramont. — Je vais le chercher moi-même, dit Baraille, et je vous l'amènerai par les oreilles. — Peut-être, dit M. Colbert, vaut-il mieux l'attendre patiemment; vous connaissez son exactitude, son habileté à satisfaire à toutes les exigences; s'il ne vient pas, c'est qu'il a de bonnes raisons. — Oui, de bonnes raisons, Mademoiselle; personne ne sait mieux son monde que lui.

Les courriers et Baraille partirent cependant et firent diligence. Colbert s'en alla, madame de Montespan resta jusqu'à neuf heures et demanda enfin ses gens. Mademoiselle, épuisée, sommeillait dans son fauteuil; ses filles d'honneur bâillaient et souffraient de la faim. Les courriers s'en revinrent sans nouvelles, et Baraille ne reparut point.

Un grand garçon, portant rapière, les cheveux en désordre et la démarche avinée, faisait vacarme dans un cabaret de la rue Montorgueil.

— Corbleu! hôte de malheur, tu as donné mon salon à des étrangers. — Ne faites point de bruit, monsieur, ce sont des gens de cour en habit de ville. — Quand ce seraient des gens de ville en habit de cour, que m'importe? je veux mon salon. J'attends de la compagnie cette nuit, et tu sais bien que je ne puis boire ailleurs; va donc mettre ces gens dehors. — Impossible, monsieur Charles; ce sont de grands personnages, vous dis-je. — Et moi donc, suis-je un pied-plat? sais-tu que le roi va tous les jours à confesse chez ma sœur? que Dieu me damne s'il n'est pas mon beau-frère un de ces soirs! Ne veux-tu plus me faire crédit, vieux renard? me chasses-tu de ton bouge? corbleu! nous allons parler à tes seigneurs déguisés. Messieurs, ouvrez, s'il vous plaît, afin que je n'enfonçe point la porte.

Deux hommes parurent.

— Eh! c'est Charles Daubigné! Bonjour, mon cher; vous êtes gris à rouler. — C'est vrai, Baraille; et vous aussi, je crois. — Dieu me pardonne! ne vois-je point M. de Lauzun, ou si j'ai la berlue? — Vous le voyez, en vérité, monsieur Daubigné; vous le voyez si aise d'être hors de prison, qu'il ne peut faire autre chose que sauter, rire et courir les rues. — Remettons-nous pourtant à table. — Cela va. — Pardieu! monsieur de Lauzun, je vous félicite de votre conversion à la saine doctrine. Vous comprenez enfin la vie: on a voulu faire de moi un pilier de cour, me charger d'habits dorés, me dicter des salutations, des paroles privées de sens et des démarches si sottes que j'en pouffais de rire. J'ai vendu mon emploi pour cent huit mille francs. J'en ai mangé les trois quarts, et me voici buvant le reste: à votre santé, Lauzun. Si vous m'en croyez, vous enverrez au diable la cour. Vous tirerez à votre vieille une grosse somme, comme j'ai fait à la Maintenon, ma sœur, et vous vous griserez tous les soirs. — Baraille, dit Lauzun, allons-nous-en d'ici: Daubigné m'ennuie, c'est un butor. — Ah! je suis heureux de pouvoir enfin vous appeler en face un freluquet. — Oh! que je vais être aise à mon tour de me battre avec un mal-appris comme vous. — Bien répondu; tirons l'épée pour voir. — Holà! hé! messieurs, point de querelles. — En plein air, dit Lauzun; venez dans la rue avec moi. — Non pas, s'il vous plaît; il fait meilleur ici: deux bons chevaux peuvent bien se battre à l'écurie. — J'ai besoin d'air, j'ai besoin de voir les étoiles et de gesticuler un peu; ce trou ressemble à une prison. — Messieurs, voici le guet. — Fort bien! la partie sera complète; nous battons le guet d'abord, et nous nous battons ensuite. — C'est dit.

Vers quatre heures du matin, Baraille et son ami rentrèrent à l'hôtel Lauzun, les jambes brisées par la fatigue, leurs habits tachés, leurs épées réduites à des tronçons, la voix enrouée par les cris nocturnes, l'estomac plein et les poches vidées; il ne leur fallait pas moins pour bien dormir.

XX. — Présentation d'un homme comme la cour n'en avait jamais vu. — Le souper d'un paralytique. — Terrible vengeance contre un ennemi femelle. — Mademoiselle pleure dans le sein d'un ami. — Événements singuliers. — Mauvaise conduite.

— Mon cher Colbert, il faut que vous demandiez au roi s'il veut bien recevoir mes remerciements aujourd'hui; car midi va sonner, les appartements vont être ouverts; vous conduirez par la main un vieux courtisan comme une fiancée timide, si Sa Majesté le permet. — Sa Majesté le permettra certainement; mais vous quitterez cette toilette gothique, vous couperez cette barbe sauvage. — Point du tout, mon bon ami; le roi verra qu'une tête accablée d'une disgrâce est comme un saule frappé de la foudre, et cette pensée le flattera; ne vous souvenez-vous plus du motif de mes malheurs? défiguré, mal mis, vieux

et malade, je serai bien reçu. — Vous savez mieux que moi ce qui vous convient: je vous conduirai comme vous êtes. Hélas! Lauzun, entre nous, quel besoin aviez-vous d'épouser secrètement une femme plus âgée que vous de huit ans? — Oh! ne parlons point de mes péchés; d'ailleurs ceci fut le prétexte de mon arrestation, et non le véritable motif. Allez, Colbert; j'entends ouvrir les portes du temple.

Le bruit se répandit tout d'abord du retour et de la présentation de Lauzun. Les anciens amis du comte ne sachant quel accueil ils devaient faire à ce banni, se promettaient de régler leurs manières sur celles du roi. Quelques dames sentaient leur cœur s'agiter au nom de cet homme, depuis si longtemps oublié; les plus jeunes brûlaient du désir de voir une célébrité; madame de Guiche, encore belle et à la mode, tenait ses yeux fixés sur la porte; ceux du roi se portaient souvent du même côté. Le jeu languissait, et Dangeau lui-même commentait de graves erreurs sur des coups de *bassette*. La Montespan et Mademoiselle, qui avaient pris le matin la collation avec Lauzun, causaient ensemble tout bas, et se fiaient à l'habileté, au savoir-vivre et à l'esprit de leur ami, persuadées qu'il saurait tourner quelque phrase d'éclat dont Sa Majesté serait satisfaite. Il parut enfin.

L'homme de pierre, excité par les liqueurs du festin de Don Juan, s'il avait eu la fantaisie de paraître au milieu de cette cour chamarrée, n'aurait pas produit une sensation plus profonde. Le justaucorps usé, la longue barbe, la coiffure en désordre du comte, lui donnaient un air si étrange, qu'on crut d'abord voir un fou; la stupéfaction fut générale. De Rhodes, grand maître des cérémonies, recula de quatre pas; M. le Grand sentit ses cheveux se dresser d'horreur, et M. le Premier faillit tomber à la renverse. Dangeau, qui tenait quarante louis suspendus au-dessus d'une carte, laissa rouler son or sur le plancher. Mademoiselle et la Montespan seule espéraient encore; Lauzun s'avança d'un air noble et triste et s'agenouilla devant le roi, qui fit bonne contenance.

— Mon Dieu! monsieur de Lauzun, d'où vient cette toilette singulière? — Sire, c'est le costume qui convient à un malheureux au désespoir d'avoir déplu à Votre Majesté. La bouche royale n'a point laissé tomber sur moi le mot de pardon, je me regarde encore comme prisonnier. — Eh bien! relevez-vous, monsieur, et recevez votre pardon. — Ah! sire, le coup qui m'a renversé fut si terrible que, pour me relever, il ne faut pas une main moins puissante que la vôtre.

Le roi tendit sa main droite, que Lauzun couvrit de respectueux baisers.

— Allons, mon cher comte, je vois avec plaisir que vous n'avez point perdu ces façons d'être qui n'appartiennent qu'à vous; nous oublierons vos anciennes fautes, et nous serons indulgent pour les nouvelles. — J'ai encore mes quatre membres, sire, et quelques gouttes de sang; je supplie Votre Majesté de les utiliser à son service. — Assurément, monsieur. Nous désirons beaucoup... Il n'est pas un gentilhomme dont les services ne puissent être bons à l'Etat... Vous avez des talents, du courage... Nous vous ferons dire notre volonté par Colbert. — Tout ceci n'est point maladroit, murmura Dangeau reprenant ses esprits. — Il va rentrer en grâce, dit M. le Grand. — Je respire enfin! s'écria M. le Premier. — Bien joué! dit M. Colbert; on ne peut vraiment pas vous donner de conseils; le plus fin est un enfant auprès de vous.

La nouvelle Madame, qui ne connaissait pas Lauzun, s'étonnait que ce personnage, ridiculement affublé, fût un homme à bonnes fortunes.

— Il faut vous faire compliment, disait-elle à Mademoiselle; l'objet est digne de vos affections. On ne saurait rien voir de plus galant que sa tournure, et je ne suis plus surprise des sacrifices que vous avez faits pour lui. — On vous raille là-bas, dit madame de Guiche à son cousin. — Où cela, je vous prie? — Au nez de votre femme.

Lauzun s'approcha doucement.

— Il a parlé comme le paysan du Danube, criait Madame. — C'est bien l'ours le plus séduisant que j'aie jamais vu, disait en riant mademoiselle de Grancei. — Prenez-y garde, répondit la Montespan, il a enlevé plus d'une conquête au chevalier de Lorraine, et ne serait pas embarrassé pour lui arracher la dernière. — Oh! sans connaître les amies de M. de Lorraine, j'oserais défier ce séducteur râpé de lui faire tort. — J'accepte le défi, pensa Lauzun en sortant, et si je ne souffle pas cette petite fille à son chevalier de Lorraine, je veux être rompu vif.

Il s'en alla chez M. Colbert.

— Eh bien! Colbert, quels sont les ordres du roi? — Vos affaires vont mal, mon ami; Sa Majesté ne veut pas vous rendre les entrées grandes ni petites. Vous ne paraîtrez à la cour que par invitation; vos charges vendues resteront aux acquéreurs et le prix vous en sera compté. — A combien se montera la somme? — A près d'un million de livres. — Hélas! il faudra bien l'accepter! — Plus tard, a dit le roi, on lui rendra son grade dans l'armée. — Je me reposerai volontiers de mes fatigues, monsieur Colbert. — J'aime à vous voir sage et résigné.

Lauzun courut dîner chez Baraille.

— Il serait à propos, mon cher Lauzun, d'aller voir M. de Louvois,

puis vous paraîtrez au Palais-Royal, et nous irons faire une visite à Chantilly. — Grâces à Dieu, Baraille, je vois que vous perdez la raïron. — Que voulez-vous dire? — Eh quoi! ne devinez-vous pas que je ne veux plus m'embarasser d'aucun devoir ni d'aucune servitude de cour, de ville ou de famille? Tout cela était fort bien quand nous avions de la puissance, du crédit, des emplois et l'amitié du prince. Autant on m'a vu scrupuleux et dévot dans la sotte religion de l'étiquette, implacable contre les impies, joyeux et docile sous le harnais, autant je veux être aujourd'hui rétif et indomptable. Assez longtemps les caprices d'autrui m'ont enchaîné; les miens seront désormais les maîtres, et plus ils seront fantasques, moins je leur opposerai de résistance. — Fort bien! mais la vengeance, Lauzun. — Baraille, ne prononcez pas encore ce mot. Si quelqu'un s'avisait de vous offrir après le rôti les vins du dessert, ne verriez-vous pas avec peine le désordre mis dans vos jouissances? Attendez donc patiemment. Le temps viendra où nous goûterons le mets que vous avez nommé tout à l'heure; nous le goûterons délicieusement après l'avoir préparé de nos mains, sans omettre une seule des épices qui doivent le rendre digne de la table des dieux. Mais ne négligeons point le premier service, et prenons une pose plus commode pour nous régaler de cet autre ragoût exquis: la liberté, la douce liberté, Baraille! — Au moins vous ne refuserez pas de visiter assidûment madame de Lauzun. — Voilà qui est bientôt dit, monsieur; savez-vous qu'elle a cinquante ans? — Son âge la rendra moins exigeante. — Qui répondra de cela? Plût au ciel qu'elle eût encore dix ans de plus! je frissonne quand je songe à l'impétuosité qu'a toujours montrée cette altesse dans ses desirs, à la fierté de son caractère et à l'hypothèque donnée par les sacrements sur ma personne.

Malgré sa répugnance, Lauzun était trop sage pour ne pas s'appliquer à conserver la tendresse de Mademoiselle. Il se fit bien attendre au Luxembourg, et laissa bien refroidir le souper, tandis que la princesse et la Montespan s'entretenaient de lui au coin du feu; mais enfin il arriva.

— Bon Dieu! s'écria-t-il en entrant, le pénible métier que celui de courtisan lorsqu'on n'a plus de faveur! Le matin à Versailles, puis à Saint-Cloud, puis à Meudon, et le soir à Paris. Tout cela pour obtenir à grande peine que le prix de mes dépouilles me soit payé! — Cela est cruel en effet pour vous et pour vos amis, dit Mademoiselle en soupirant. — Je gage, assura la Montespan, qu'il saura reprendre son ancienne position. Ah! que ne suis-je aussi habile que vous, Lauzun! je n'ai point votre présence d'esprit, je me laisse emporter par ma douleur, et j'achève ainsi de perdre tout crédit. — Au moins, reprit la princesse, une fois qu'il n'aura plus rien à espérer du côté de la cour, il pourra se reposer chez moi de toutes ses souffrances. Ma fortune, mes soins et le séjour d'Eu ou de Saint-Fargeau, lui donneront encore des plaisirs que lui envieraient les privilégiés de Versailles. — Ah! je ne suis pas digne de tant de bonheur, et votre affection est bien mal placée! Je ne puis vivre dans l'inaction; un affreux besoin de mouvement ne laisse pas de relâche à ma pauvre cervelle. Il faudra que je meure si je ne trouve plus l'occasion d'être utile au roi. — Qu'allons-nous devenir? murmura la princesse prête à pleurer. — Ne vous effrayez pas, dit la marquise, et fiez-vous à son étoile. Après le souper, les convives étaient moins tristes; Mademoiselle tombait dans une agréable langueur, et regardait avec plaisir la porte de la chambre à coucher où son mari avait désormais ses entrées. La Montespan, comme si elle eût été jalouse, faisait manœuvrer délicieusement ses beaux yeux, et posait un pied charmant sur les chenets tout à côté de celui de Lauzun. Elle prodiguait les agaceries mêlées de quelque ironie, et cherchait à rappeler à la mémoire du comte les doux entretiens de Bourbon. La princesse s'appuya d'un air timide sur l'épaule de son mari. — J'espère, lui dit-elle, que vous allez oublier jusqu'à demain vos affaires, et rester ici ce soir. — O ciel! est-il un homme plus malheureux que moi? Marquise, cessons une feinte inutile puisque vous connaissez tous mes secrets. Vous voyez que le repos m'est offert près d'une épouse que j'aime, et dans le plus agréable palais du monde. Eh bien! je ne puis pas seulement jouir des biens que possède le plus misérable bourgeois. Louvois me donne audience à minuit, et sans doute je vais rester avec lui une partie de la nuit. — Oh! que cela me contrarie! je vous battrais de bon cœur. — Vraiment, je le plains de toute mon âme, dit Athénais avec un demi-sourire de malice et de satisfaction. — Mais qu'a-t-il à espérer d'un ennemi aussi implacable que Louvois? dit la princesse. — Votre altesse se trompe si elle croit que je n'ai pas su ramener à moi des ennemis plus dangereux que lui. — Il a raison, dit la marquise, j'en connais un qui lui a nui, et qui l'aime aujourd'hui bien tendrement. — Faut-il que je sois ainsi partagé entre mille sentiments qui se combattent! Permettez que je vous supplie d'aller m'attendre demain dans votre petit château de Choisy. Là, du moins, je serai loin de la cour, et j'aurai le loisir d'assurer votre altesse de mes respects. — Eh bien! vous m'y trouverez, mon ami, uniquement occupée du soin de vous préparer tout ce qui peut rendre la vie douce et agréable. Je vous ménageais pour ce soir une surprise; mais je ne puis me refuser plus longtemps le plaisir de vous obliger. Voici une donation de mon duché de Châtellerault. Ce sera un petit dédommagement à la privation des principautés d'Eu et de Dombes, et demain nous chercherons encore quel-

que chose. — Ah! c'est trop de bienfaits! s'écria Lauzun à genoux. — Partez, mon ami, voici minuit qui sonne, et puissiez-vous réussir à gagner le cœur du farouche Louvois! Je vais vous faire donner un de mes carrosses. — Cela est inutile; je conduirai M. de Lauzun dans le mien. — Adieu donc.

Lauzun monta près de la Montespan.

— Il me semble, marquise, que je ne reconnais pas votre livrée ni vos gens. — C'est un carrosse de louage. Il n'est pas nécessaire que mes valets connaissent toutes mes démarches. — Vous aimez la liberté, madame; je suis de votre goût. — C'est la consolation des malheureux et des abandonnés.

L'obscurité était profonde, et les chevaux marchaient lentement. Athénais posa un doigt sur le bras du comte :

— J'ai besoin de vos conseils, mon cher Lauzun; mes affaires sont ruinées. Le roi est fou d'amour pour la Fontanges. — L'amour est une passion difficile à combattre, madame. — Sans doute; mais vous êtes si habile, que je mets en vous tout mon espoir. Que dois-je faire, mon ami? Parlez. — Je ne sais, madame, je suis fort embarrassé. — Il m'aime, pensa la Montespan. — D'abord, poursuivit Lauzun, commencez toujours par les petits moyens d'usage; ayez recours aux larmes, aux attitudes désespérées et séduisantes. — Oh! mon ami, tout cela est épuisé. L'ingrat est insensible à ma douleur. — Essayez un peu de l'attaque de nerfs. — Peine inutile; je mourrais devant lui qu'il n'y prendrait pas garde. — Avez-vous tâté de la querelle et des injures? — Assurément; ce matin encore je l'ai accablé de reproches. Eh bien! savez-vous ce qu'il m'a dit, l'infidèle: Finissez ce bruit, madame, voici trop longtemps que je supporte votre humeur! Alors le dépit et la colère m'ont égarée au point que j'ai répondu: Et moi, sire, depuis douze ans je supporte bien votre mauvaise odeur. — Heureux couple! heureux amants! Cela est parfait, marquise, vous êtes abandonnée à jamais. — Ah! je ne désespère pas de trouver encore du bonheur en ce monde avec vos conseils et votre amitié. Ma confiance en vous est si entière que je suis disposée à vous obéir à l'instant, quels que soient vos ordres, mon cher comte. — A l'instant, Athénais? — A l'instant même. — Eh bien donc! veuillez faire arrêter votre carrosse. — J'y consens: mais à quoi bon? — Vous allez le voir.

La marquise fit arrêter son équipage.

— Je comprends, Lauzun; vous n'avez pas de rendez-vous avec M. de Louvois, et vous avez imaginé ce prétexte pour vous soustraire à vos devoirs conjugaux; mais pourquoi descendre? serait-ce que vous allez me quitter, ou bien si vous voulez me proposer une promenade au milieu des rues? — Adieu, chère Athénais! Nous poursuivrons bientôt cette conversation interrompue. Il est vrai que je ne voulais point coucher au Luxembourg; j'en fais l'aveu, j'ai trompé la princesse, je ne vais pas chez le ministre Louvois. — Et où donc allez-vous? — Chez le ministre Colbert.

Lauzun sauta légèrement dans la rue, et gagna son logis, où l'attendait Baraille.

— Que ces hommes sont aveugles et grossiers! pensa la marquise. Le plus habile ne devine pas les ménagements auxquels est obligée la pudeur de celle qu'il aime. — Ce que c'est que l'orgueil d'une femme, disait Lauzun! celle-ci adoptera sans hésiter les plus sottes suppositions avant de mettre en doute le pouvoir de ses charmes.

Malgré son esprit d'indépendance et le juste effroi que lui inspirait l'excessive tendresse de la princesse, Lauzun se rendit à Choisy avec la ferme résolution d'y passer vingt-quatre heures sans en rabattre d'une minute, et cela le plus maritalement du monde. Il ne perdit pas courage, tant que dura le jour. Il soutint de bonne grâce les longueurs d'un tête-à-tête non interrompu, et fit si bien les frais de la conversation, que la cousine du roi, tour à tour divertie ou intéressée, oublia ses malheurs et se crut rajeunie de dix ans. Elle remit à son mari les titres de la baronnie de Thiers en Auvergne, valant trente mille livres de revenu, plus une donation de quarante mille francs de rente. Quoique ce fût bien loin de réparer le dommage fait à la fortune du comte, Lauzun se trouvait encore l'un des plus riches de la cour. La reconnaissance lui donna toute la facilité possible à prendre le ton et le langage d'un homme amoureux. Cependant quand vint le soir, ses forces l'abandonnèrent; il eut beau rappeler sa raison, réfléchir à la nécessité de vivre en bonne intelligence avec une femme généreuse dont l'appui lui était indispensable, rien ne put l'empêcher de songer aux formidables caresses, aux appas quelque peu flétris, et aux cinquante années amassées sur la tête de l'altesse royale; des ordres donnés à voix basse par la princesse à ses femmes sur des détails d'intérieur achevèrent de jeter le comte dans une véritable épouvante. Il commença tout doucement à geindre en se frottant les bras, et à parler d'infirmités laissées par la prison; une peinture affreuse de son cachot humide, et le récit de ses souffrances donnèrent à ses plaintes toute la vraisemblance désirable. On pense bien que les douleurs allèrent croissant à mesure que la nuit avançait. Deux heures avant que le souper fût servi, les gémissements du malade étaient devenus si alarmants que la princesse trembla pour la vie de son amant. Elle fut rassurée cependant lorsque Lauzun lui apprit qu'il y avait à Paris un médecin dont les secours le guérissaient promptement de ces violents accès. Mademoiselle voulait faire atteler ses meilleurs chevaux, mais ceux du comte n'étaient pas moins bons, puisque après de

tendres adieux, et quoique la route fût mauvaise, Lauzun entra chez madame de Guiche, comme elle allait quitter la table.

La jolie veuve n'avait pour toute compagnie que madame de Langlée, qui était aussi sur l'ancienne liste des bonnes fortunes.

— Oh ! secourez-moi, ma cousine, s'écria Lauzun en se jetant dans un fauteuil. Secourez un pauvre prisonnier, battu par l'orage. — Volontiers, mon cousin ; mais quels secours faut-il à un homme en belle humeur et en bonne santé ? — En bonne santé, madame ! Savez-vous que si j'étais en bonne santé, vous ne me verriez point ici ! Je serais enfermé dans une alcôve profonde, à trois lieues de Paris, et couché dans un lit royal. Bénis soient mes maux incurables, qui m'ont permis de courir par la nuit de novembre ! Apprenez que je suis perclus, couvert de rhumatismes, dévoré par la sciatique ; c'est pourquoi me voici demandant à boire. — Nous expliquerez-vous d'où vient cette mystérieuse maladie ? — Volontiers, si vous me promettez d'être discrète.

Lauzun fit un récit comique des dangers qu'il venait de courir, et des tendres préparatifs interrompus par ses douleurs subites. Madame de Langlée riait aux éclats. — Vous avouerez, disait-elle, qu'on ne doit plus nous accuser d'avoir toujours de feintes maladies à notre disposition, puisqu'un homme robuste emploie ces moyens de petites maîtresses. — Qui a parlé de feintes ? s'écria Lauzun. Sachez, madame, que ces douleurs étaient bien réelles. Je ne puis permettre qu'on ose en douter. Afin de vous mieux convaincre, je renonce pour aujourd'hui à l'usage de mes bras. Servez-moi donc toutes deux, je vous prie, et faites-moi manger.

L'une prit la fourchette, et l'autre porta le verre. Lauzun, étendu dans un fauteuil, et les bras croisés, avalait les morceaux que lui présentait sa cousine ; madame de Langlée versait à boire, et soutenait d'une main la tête du malade en lui offrant de l'autre main des rasades copieuses. Les deux jeunes femmes s'amuserent beaucoup de cette folie ; le souper était devenu fort bruyant, lorsque Dangeau entra. Or, ce que savait Dangeau était plus connu, plus enjolivé, plus répandu que si c'eût été publié par le Mercure de France.

Le lendemain, la Montespan, à peine sortie du lit, avait à sa toilette deux officiers des gardes, un justaucorps à brevet et plusieurs abbés, qui lui contèrent l'histoire du souper pour l'égayer un peu, tandis qu'elle se chargeait tristement de rouge et de rubans. Ses soupçons la conduisirent au Luxembourg dans la journée. Mademoiselle, qui venait d'arriver, fut aise de trouver une amie pour parler des contrariétés de la veille, et des inquiétudes que lui donnait la maladie de son amant.

— Plus de doutes, pensa la marquise ; il se moque de la princesse. Et son esprit s'arrêta fort heureusement à cette réflexion, sans aborder celle qui la suivait de bien près : Il se moque aussi de moi. Dans les irrévocables écritures du destin, il était pourtant arrêté qu'Athénaïs recevrait bientôt une lumière certaine sur cet article.

Monseigneur le dauphin donnait un bal pour distraire sa jeune femme des ennuis de la vie retirée qu'elle menait, n'ayant d'autre société que la Maintenon. Le vertueux Montausier et le dauphin son élève avaient tous deux beaucoup d'amitié pour Lauzun. Le roi eut pour agréable que le comte parût au bal. Les soins extrêmes que la Montespan avait donnés à sa toilette, le prodigieux étalage de ses pierreries, et sa beauté encore remarquable, ne purent la préserver du malheur d'être effacée par une foule de jeunes personnes, moins riches qu'elle, mais plus jolies et plus recherchées. Mademoiselle de Grancei et surtout la Fontanges figuraient au premier rang.

Le roi honora l'assemblée d'une sarabande. Athénaïs, voyant qu'elle ne pouvait obtenir un regard de son infidèle, songea tout à coup aux ingénieux conseils qu'elle avait reçus à Bourbon. Le dépit la talonnait, et sa vanité lui disait clairement qu'un mot amènerait à ses pieds le séduisant Lauzun, au grand regret des plus belles. Lauzun avait cette fois un habit magnifique, une coiffure admirable, des diamants d'un choix exquis, le menton frais, et de charmantes moustaches. Malgré la froideur que lui témoignait le roi, sa fortune et son mariage connu avec la cousine de Sa Majesté lui donnaient une considération qu'aucune puissance ne pouvait plus détruire. Il sut montrer qu'il était encore le plus brillant danseur de la cour, et de nouveaux succès rétablirent en peu d'heures son ancienne réputation. Le monarque vit ces triomphes d'un œil jaloux et mécontent ; il quitta le bal à minuit, après avoir lancé quelques épigrammes perdues, dont un homme en disgrâce ne devait pas s'étonner et qui n'effrayèrent pas Lauzun le moins du monde.

Attirer à elle les hommages d'un personnage à la mode, dans l'instant où ses plus fidèles amis la quittaient, c'eût été pour la Montespan une habile manœuvre : elle n'eut point de repos jusqu'à ce que Lauzun se fût placé près d'elle :

— Voici le moment, lui dit-elle tout bas, de mettre à exécution nos projets et de donner l'éveil à la curiosité de cette foule ingrate. — De quels projets parlez-vous, marquise ? — Quoi ! ne vous souvenez-vous plus des conseils que vous me donniez à Bourbon, ni des secours que vous me promettiez pour me venger du roi ? — Vous vous êtes bercée d'un fol espoir, Athénaïs ; cependant puisque vous avez pris mes paroles au sérieux, faisons un essai, cela suffira pour vous convaincre de votre impuissance et faire tomber vos dernières

illusions. Je danserai avec vous la première courante ; tâchez de retrouver la grâce et les forces de votre jeunesse.

Athénaïs crut reconnaître une obligeante malice dans les paroles de Lauzun ; elle se persuada qu'il en fallait prendre le sens au rebours. Les petits violons jouèrent bientôt la courante, et la marquise, appuyée sur Lauzun, s'avança dans le milieu du salon avec une démarche de théâtre. Dès les premières mesures, elle s'aperçut que tous les yeux étaient fixés sur elle. Déjà elle pliait légèrement le genou gauche et penchait la tête en arrière dans une pose pleine de fierté pour danser le pas grave et moderne, comme il convenait à une femme d'une réputation universelle ; mais Lauzun s'écria :

— Eh ! qu'est cela, marquise ? voulez-vous danser comme une vieille ? faites voir la souplesse de vos membres et votre bonne humeur, en exécutant le pas rapide et sauté.

La marquise, entraînée par son danseur, partit avec la légèreté d'un oiseau ; les violons précipitèrent la mesure, et les spectateurs voyant sourire et voltiger la maîtresse abandonnée du roi, se regardèrent entre eux avec étonnement ; mais bientôt une moue de mépris et d'ironie vint s'établir sur toutes les figures. La marquise avait entrepris un exercice au-dessus de ses forces. Sa poitrine était haletante et son sourire faisait place à l'expression de la fatigue, poussée jusqu'à la détresse. Elle s'efforça pourtant de supporter cette rude épreuve, et la crainte d'un horrible affront soutint quelque temps son courage ; mais le damné Lauzun redoublant de vitesse, emporta la danseuse épuisée, par un tourbillon de pas si hardis qu'une jeune fille seule aurait pu lui tenir tête. Enfin la nature refusant de faire le prodige qui pouvait sauver Athénaïs, la pauvre femme s'arrêta au milieu de la courante malencontreuse. Elle voulut parler, et ses poumons refusèrent tout service ; elle voulut sourire, et la grimace de la mort crispait ses lèvres tremblantes ; elle voulut jeter sur la foule un regard dominateur, et ses yeux éteints se couvrirent d'un nuage épais. En rassemblant le peu de force qui restait encore dans ses muscles roidis, elle put à peine réussir à gagner, en chancelant, un siège où elle tomba lourdement.

— Que vous disais-je, Athénaïs ? lui murmura dans l'oreille l'implacable Lauzun. Votre vanité ne vous a-t-elle pas ruinée de fond en comble ? Où aviez-vous mis votre raison lorsque l'envie vous prit de jouer encore la folle jeune fille avec un corps usé, des jambes sans vigueur, un visage où les plaisirs et votre fécondité ont laissé des traces profondes ? N'est-ce pas assez d'avoir mis au jour huit bâtards et un fils légitime ? Ne pouviez-vous prendre là-dessus un honnête repos ? Quant à l'assistance que vous avez cru trouver en moi pour vos projets d'ambition, c'est une si risible sottise que l'esprit des Mortemart en paraît incommodé. Vous êtes-vous imaginé que la vengeance ridicule d'une femme galante pouvait s'allier avec celle d'un homme persécuté, dépouillé, livré pendant dix ans à l'enfer des cachots ? Vos perfidies, votre application à me mordre comme une couleuvre cachée dans l'herbe, avez-vous cru vraiment que tout cela serait oublié par une minauderie amoureuse, un brin de miel répandu sur vos lèvres, une façon d'amitié de si mauvaise qualité qu'on ne pouvait s'y laisser prendre ? Oh ! ce n'est pas ainsi qu'on me gouverne, Athénaïs. Je vous ai dédaignée vierge, et ne puis en vérité vous désirer corrompue et fanée. — O monstre infernal ! s'écria tout haut la marquise. — Adieu, Athénaïs ! nos affaires ensemble sont à présent terminées. J'en ai si bien fini avec vous, que je ne vous dirai plus un mot de ma vie. Vous êtes morte, ma chère, morte à jamais. D'autres soins vont m'occuper. Adieu ! Je n'aurai plus même le temps de vous montrer mon mépris ; mais vous le retrouverez quand vous voudrez le mettre à l'épreuve.

La Montespan serait encore à cette heure affaissée dans un fauteuil, le menton incliné sur sa poitrine, si les chuchotements railleurs des femmes ne l'avaient arrachée à sa douloureuse rêverie. Elle se leva, et s'efforça de se mêler à la foule. Ses yeux restaient involontairement attachés sur Lauzun, qui ne lui accorda plus un seul regard. Elle l'entendit causer avec mademoiselle de Grancei :

— Il n'était pas généreux à vous, disait le comte, de tourner vos plaisanteries contre un pauvre prisonnier...

La fureur et le désespoir emportèrent Athénaïs bien loin du bal. Un affreux cauchemar la tourmenta pendant la nuit. L'image de Lauzun passant au milieu d'une lumière éclatante avec mademoiselle de Grancei obséda son cerveau malade. La pauvre marquise souffrait le plus horrible tourment que puisse endurer une femme, la conscience de sa faiblesse, et de l'impuissance de ses charmes. C'était à partir de ce jour seulement qu'elle sentait le déclin de sa beauté, la perte de ses forces, de sa fraîcheur et de sa jeunesse... O illusions ! dans quel épouvantable dénûment votre fuite laisse le cœur d'une créature qui fermait encore les yeux sur les ravages du temps ! Ah ! ne partez pas toutes à la fois. Ouvrez vos ailes doucement, et disparaîsses l'une après l'autre. — Abandon ! vieillesse ! laideur ! terribles courriers, vous précédez le chariot de la mort ! Quoi ! suffit-il vraiment de quelques années pour que cet être si beau, si adoré, si plein de vie, soit déjà flétri et oublié ? Déjà la terre altérée redemande cette plante précieuse ! Quoi ! plus d'amants, plus d'esclaves, plus de triomphes ! O nature impitoyable ! malédiction sur ta fécondité, qui

t'empêche de chérir tes plus beaux ouvrages et de veiller à leur conservation!

On attendait Lauzun au Luxembourg, et Lauzun ne paraissait point.

— Votre altesse ne le verra pas aujourd'hui, dit la Montespan; et si elle le voit demain ou les jours suivants, ce sera bien s'il ne peut faire autrement que de venir. — Pourquoi cela? que voulez-vous dire? demanda la princesse. — Je veux dire qu'il se moque de votre altesse.

Mademoiselle se mit à pâlir et à trembler. La marquise prit un cruel plaisir à lui fournir des preuves évidentes de l'indifférence et du dégoût de Lauzun. L'aventure du souper chez madame de Guiche ne fut pas oubliée. Une énumération vraie ou fausse des bonnes fortunes attribuées au comte depuis son retour à Paris fut ajoutée à l'appui. Les illusions s'envolaient à tire-d'aile comme avaient fait celles d'Athénaïs.



Rollinde partit... emmenant le dernier rejeton des Lauzun.

— Je sais bien que je ne suis plus belle, disait la princesse en versant des larmes amères; mais qu'il y prenne garde, le traître; je suis fière, et cela sied bien à une princesse comme moi. S'il me pousse à bout, je lui ferai voir que je suis petite-fille de Henri IV et cousine de Louis le Grand... Mais vous vous trompez... Il n'oserait se jouer d'une femme de mon rang!... Il m'a toujours témoigné le respect qu'il me doit; je ne croirai à son ingratitude que s'il m'en fait l'aveu de sa bouche et en face.

Alors commençaient les récits et les commentaires de la Montespan, puis les larmes de l'épouse délaissée.

Si le lecteur désire savoir ce que faisait Lauzun pendant ce temps-là, nous lui en dirons volontiers quelques mots. L'horloge du Palais-Royal marquait minuit, lorsqu'un valet de Monsieur, frère du roi, fit appeler les gens du chevalier de Lorraine. Le prince, depuis longtemps enfermé avec son mignon, venait enfin de lui rendre la liberté. Le beau chevalier se fit conduire à la rue de Sèvres, et descendit de son carrosse près des murs de l'Abbaye-aux-Bois. Il s'arrêta devant la porte dérobée d'un jardin, et tira de sa poche une clef qu'il voulut introduire dans la serrure; mais la rouille ou quelque ordures glissée dans la clef l'empêchait d'entrer. Le galant soufflait, trépignait, maudissait le hasard et l'obscurité, et se démenait en vain, lorsqu'une chaise à porteurs, soutenue par quatre laquais vêtus de gris, arriva devant la même porte dérobée. Un homme masqué descendit, et s'approcha du chevalier:

— Que diable faites-vous ici, monsieur? demanda l'homme. — Que vous importe? passez votre chemin. — Ah! monsieur de Lorraine, vous prenez une peine inutile. La porte de mademoiselle de Grancei ne s'ouvrira point pour vous ce soir, et vos semelles ne fouleront pas le sable de ce jardin. Croyez-moi; il fait froid et humide, rentrez chez vous, ou demandez le coucher à Monsieur, qui ne saurait vous rien refuser. — Corbleu! chien de masque, je n'ai que faire de tes avis. — Ils sont bons pourtant, chevalier. Je vous assure que la porte

ne s'ouvrira pas; et la raison, c'est que la serrure en a été changée. Si vous en voulez une preuve, je vous la donnerai: voici la clef de la nouvelle serrure, et vous allez me voir entrer à votre place.

Le masque ouvrit en effet et passa dans le jardin, M. de Lorraine, se voyant trahi et persillé, se mit en colère:

— Tire l'épée si tu es gentilhomme! s'écria-t-il, et montre ton visage, ou je te battrai comme un manant. — Bien dit, chevalier. Des coups de bâton, voilà ce qui convient à un misérable comme vous, au mignon d'un prince dégradé.

Et Lauzun, car c'était lui, saisissant à la gorge le favori de Monsieur, lui appliqua sur les épaules trois grands coups de canne, et le repoussa vigoureusement au milieu de la rue. Il ferma ensuite la porte en riant aux éclats.

Le lendemain, Monsieur arriva aux Tuileries comme le roi prenait la collation, seul dans sa chambre.

— Asseyez-vous, monsieur, dit le roi.

Monsieur fit un salut profond, et resta debout suivant l'usage.

— Asseyez-vous, monsieur, répéta le roi.

Le gentilhomme de service approcha un siège, et Monsieur resta encore sur ses jambes jusqu'à ce que le roi eût dit, toujours suivant l'usage:

— Monsieur, vous pouvez vous asseoir.

Alors Monsieur s'assit. Il resta d'abord silencieux; puis il poussa de petits gémissements enfantins, des soupirs et des murmures douloureux. Sa Majesté lui ayant demandé obligeamment s'il n'était pas incommodé, le prince éclata en plaintes bruyantes contre Lauzun, et demanda vengeance des coups de bâton donnés au chevalier de Lorraine. Le roi écouta complaisamment le récit de l'aventure, et promit à son frère de le satisfaire; mais comme les goûts honteux de Monsieur plaisaient médiocrement au monarque, il ne fit que rire des malheurs du chevalier. Peu de jours après, le jeune prince de Conti faisait bruit de cette histoire avec ses amis dans une allée des jardins de Versailles; il poussa la légèreté jusqu'à montrer au doigt M. de Lorraine, et comme celui-ci eut l'imprudence de se fâcher, de nouveaux coups de canne tombèrent sur le malencontreux mignon. Cette algarade publique fit encore plus de bruit que la scène nocturne où Lauzun avait joué un rôle.

Mademoiselle avait envoyé chercher Baraille, afin de pleurer dans le sein d'un ami. La grave figure, la fermeté, les manières posées du lieutenant et son habitude d'envisager les choses avec calme, exercèrent un effet salutaire sur l'esprit agité de la princesse. Le lieutenant lui conseilla de ne point attacher tant d'importance à des misères dont l'affection solide de Lauzun pour son illustre épouse ne pouvait recevoir aucune atteinte. Non-seulement la princesse s'apaisa, mais il s'en fallait de peu de chose qu'elle ne fût honteuse et repentante de ses soupçons et de sa colère. Baraille prit l'engagement d'amener son ami souper au Luxembourg, et de le décider à loger dans l'appartement préparé pour lui dans ce château.

La raison du lieutenant et ses conseils produisirent, sur la folle humeur de Lauzun, le même effet que sur l'impétueuse douleur de Mademoiselle. Le comte se préparait à se rendre au Luxembourg, lorsqu'un billet lui fut apporté par un valet à cheval. Il poussa un cri de joie en reconnaissant l'écriture de Cécile. On lui donnait un rendez-vous dans une maison écartée à l'extrémité d'un faubourg. Il partit précipitamment sans vouloir écouter les remontrances de son ami, qui s'en alla seul et désolé chez Mademoiselle. Pendant huit jours on ne trouva aucune trace de Lauzun. Baraille, au désespoir, parcourait en vain les rues et les lieux publics. La princesse était dévorée par l'inquiétude, et voulait faire mettre en campagne La Reynie et ses agents. La Montespan espérait qu'on apporterait quelque jour le cadavre de son ennemi percé de coups et retiré d'un égout. Cependant, un jour qu'on jouait la *Phèdre* de Racine, Athénaïs reconnut de loin Lauzun, caché au fond d'une loge obscure, en compagnie d'une fort belle personne vêtue de noir. A la fin du spectacle, un carrosse de louage emporta le comte et sa mystérieuse maîtresse.

Colbert arriva au Luxembourg avec une somme de neuf cent mille livres, pour le prix des charges de Lauzun. Il trouva la princesse enfermée avec la Montespan, et baignée dans ses larmes. Il apprit avec la plus grande surprise les dérèglements et la disparition du comte. Athénaïs répétait devant le ministre le récit qu'elle venait de faire à Mademoiselle, lorsque Lauzun parut et se précipita aux pieds de la princesse.

— Sauvez un malheureux égaré! s'écria-t-il d'un ton de tragédie; sauvez-moi de mes remords déchirants par votre pardon. Je suis un insensé, un ingrat, un monstre: le premier délire causé par la joie d'être libre m'a perdu. Cette ivresse passée, il ne me reste plus que mon respectueux amour pour Votre Altesse, et je n'aurai pas assez des années que le ciel m'accordera encore pour réparer mes fautes. Je vous en supplie, quittons ensemble les tumultes de la ville et retirons-nous au fond d'une province, pour y vivre dans une délicieuse solitude. Colbert, joignez-vous à moi pour obtenir ma grâce.

Mademoiselle oublia ses griefs pour ne songer qu'au plaisir de revoir son infidèle. Le pardon fut accordé. La marquise sortit brusquement, et le soir elle apprit que les époux en parfaite intelligence étaient partis pour aller habiter le beau château d'Eu.

Pour ne point nous exposer à mériter le reproche de légèreté ou d'inexactitude, nous sommes forcés de laisser le lecteur incertain sur l'étrange conduite que tint le comte de Lauzun pendant son séjour à Eu. Bien que nous ayons une opinion arrêtée sur ces événements, diversement racontés dans tous les mémoires, nous ne voulons rien avancer sans avoir des preuves sur table, comme celles qui justifient tout ce que nous avons dit jusqu'à présent de ce célèbre personnage. Le moindre doute sur un seul point de cette biographie pourrait élever de trop graves préventions contre le reste, et d'ailleurs nous regarderions comme un sacrilège d'ajouter le moindre incident de notre invention à la belle destinée que la Providence a soigneusement façonnée de ses mains pour le dernier des Lauzun.



Mademoiselle.

Nous pouvons assurer que le comte vécut en mari respectueux avec la cousine du roi pendant plusieurs mois. Des bruits de toutes sortes coururent les ruelles et les toilettes sur les premières discordes entre les époux. Les uns prétendent que le comte, emporté par l'ardeur de son tempérament, fit de nombreuses infidélités à sa femme; que des actrices et des filles de Paris étaient logées dans les environs du château, et qu'il passait les nuits en débauches. D'autres ont écrit qu'il osa oublier le rang et la naissance de sa moitié, et faire le maître chez lui. Cette princesse parle, dans ses mémoires, de chasses interminables où Lauzun passait sa vie, partant avec le jour et ne rentrant qu'à la nuit. Saint-Simon dit que, dans ses accès de jalousie, la petite-fille d'Henri IV s'emporta jusqu'à injurier et égratigner le comte, qui, à son tour, manqua de patience et de respect au point de battre vertement la princesse. Des écrivains suspects, comme Bussy-Rabutin et d'autres, convaincus de mensonge en mille occasions, ont osé assurer qu'au retour de la chasse Lauzun s'étendit dans un fauteuil en s'écriant :

— Louise d'Orléans, ôte-moi mes bottes.

Enfin, il existe heureusement une dernière version que les mémoires de Montpensier laissent soupçonner, et que nous donnerons comme la plus raisonnable et la plus digne de foi. Les prétendues parties de chasse du comte étaient dirigées toujours vers le même but, et des valets apprirent en confidence à Mademoiselle que Lauzun faisait de longs séjours dans une maisonnette perdue au milieu des bois, où demeurait une jeune dame fort belle. Sans doute la princesse, jalouse et impétueuse, se fit conduire chez cette rivale, qui n'était autre que l'orpheline de Fouquet, morte à Pignerol. Il n'est pas surprenant qu'une pareille découverte ait causé de fâcheux débats, et les égratignures mentionnées par Saint-Simon doivent tenir de bien près à cette affaire.

Il est certain qu'une querelle très-vive eut lieu dans la chambre à coucher de Mademoiselle. Le peu de mots qu'entendirent les filles d'honneur donne à penser qu'il y eut une explication très-singulière entre les époux. Lauzun répondit d'abord aux reproches par des railleries; ensuite il s'emporta, et les paroles qui suivirent furent recueillies par les indiscrets :

— Croyez-vous, disait le comte, que je vous ai épousée par amour? N'est-ce pas vous qui m'avez poursuivi en manquant au rôle que la nature et l'éducation assignent aux femmes? N'avez-vous pas eu l'esprit de comprendre que l'ambition seule pouvait me faire consentir à un mariage avec une personne plus âgée que moi de dix ans? Or, comment mon ambition a-t-elle été satisfaite, je vous prie? Est-ce par une horrible captivité, la perte de tous mes emplois et une disgrâce irréparable? Comment osez-vous vous plaindre de moi, vous qui m'avez coupé la gorge, qui m'avez assassiné, qui êtes cause que ma vie est manquée et misérable? — Et mes biens, dont je me suis dépouillée pour vous? s'écria Mademoiselle. — Que me font vos biens, qui sont passés dans les mains de mes ennemis? Je voudrais être réduit à la mendicité, vivre de la sueur de mes bras, et pouvoir, à cette condition, arracher ces richesses des mains du bâtard royal. Quant aux présents que vous m'avez faits, je vous les rendrai volontiers, car, franchement, ils étaient si chétifs que j'avais honte de les recevoir. Croyez-vous donc que je sois homme à me contenter d'un honnête revenu et des bonnes grâces d'une princesse que le roi déteste de tout son cœur?... Vous ne me connaissez point. Je veux bien dérouler à vos yeux quelques-unes de mes secrètes pensées, et, si vous avez le sens commun, vous vous tiendrez désormais en silence devant moi.

Il paraît qu'ici le comte parla de projets de vengeance si affreux, que la princesse en poussa des cris d'horreur. Lauzun ne continua point ses aveux monstrueux, et ne répondit plus que par ses sarcasmes et son mépris aux menaces de Mademoiselle.

Dangeau raconte, dans son insipide journal, que la cour fit de grands discours du retour de Lauzun, que l'on disait chassé par la princesse. On s'ébahit trois jours durant de voir finir ainsi cette passion si extrême à laquelle aucun sacrifice n'avait coûté. Malgré ses dédains pour les présents de noce, Lauzun garda sans scrupule Châtellerauld, Thiers et Saint-Fargeau, ce qui lui faisait bien, avec ce qu'il possédait d'ailleurs, deux cent mille livres de revenu.



— Comment! le grand roi serait mort! et on n'a pas fait arrêter la mort par le capitaine des gardes!

Nous sommes heureux de pouvoir nous engager, vis-à-vis du lecteur, à ne plus laisser aucun point douteux dans tout le reste de cette histoire, et cela sans nous écarter des sévères devoirs d'un biographe honnête.

XXI. — La perte la plus cruelle que puisse faire une femme — On peut passer par Londres en allant de Paris à Versailles. — Comment Baraille donne les coups de poing. — Une reine au cabaret. — Le titre de duc. — Position brillante.

Par sa rupture avec mademoiselle, Lauzun avait brisé le dernier câble qui l'attachait encore à la cour; aussi dès qu'il revint à Paris, il trouva les visages plus ironiques et plus glacés que jamais. Dans sa puissance il n'avait eu pour ennemis que de grands personnages;

mais la race humaine étant lâche au fond, Lauzun disgracié eut mille ennemis de toutes tailles. C'était une armée. On ne savait d'où cela sortait. Il est vrai que le comte les méprisait comme la poussière, et qu'il ne faisait rien pour gagner la bienveillance de ce qu'il appelait la foule hébétée. Sa fierté ne pouvait varier avec sa fortune. Colbert seul ne l'abandonna pas et ne négligea aucune occasion de le servir. Malheureusement ce grand ministre mourut bientôt, et tout espoir de réconciliation avec le roi se trouva perdu pour Lauzun. Cependant la maison de Monsieur, celles du Dauphin et de M. le prince lui étaient encore ouvertes. Il y paraissait rarement, mais il y écrasait les plus riches par son luxe : il y jouait gros jeu, ce qui lui donnait de la considération, et son bonheur formidable le rendait l'effroi des pères de famille.

Il faisait en public bonne contenance et semblait supporter patiemment sa disgrâce. Mademoiselle, aussi extrême dans ses aversions que dans sa tendresse, ne pouvait parler de son ancien amant sans colère; et comme elle s'aperçut que le roi se moquait d'elle et de son ressentiment, ses visites à Versailles devinrent moins fréquentes.

La gloire de Louis XIV était alors à son plus haut point. Depuis elle ne fit que décroître. Le surnom de grand venait d'être unanimement décerné au roi, et cette pompeuse épithète était gravée partout, sur les médailles, les monuments et les statues. S'il eût été donné à l'homme de connaître quelque chose de plus admirable que le soleil, on aurait certainement choisi cette autre merveille pour emblème de la royauté; mais comme on ne put rien trouver de mieux que cet astre, on s'en contenta et on lui fit l'honneur de le comparer au monarque, dont la tête n'était plus représentée qu'environnée de rayons. Lauzun riait de voir une génération entière saisie d'un vertige de flatterie.

Le luxe, la bonne mine et les riches habits du comte furent cause qu'on le pria d'assister à la cérémonie de la réception des envoyés de Siam. Ces bons Orientaux imaginèrent les plus étranges singeries pour faire honneur à leur allié. Celui qui portait la parole commença par cacher ses yeux dans ses mains, comme s'il eût été ébloui par l'éclat de la gloire royale, et Louis XIV laissait dans le plus grand sérieux son visage s'épanouir avec une fierté légèrement tempérée par l'indulgence. Il fut si sensible à la galanterie exagérée de l'ambassadeur, que, pendant cette journée, la cour remarqua sa bonne humeur, ses airs pleins de coquetterie et d'affabilité. Depuis ce jour, Lauzun ne passait plus devant un portrait ou une statue du roi sans se couvrir les yeux.

— Ne pensez-vous pas, disait-il à Baraille, qu'avant de décider que ce roi est un grand homme, il serait à propos de s'assurer si ce n'est point une femme ou du moins un androgyne? Ouvrons les yeux : que voyons-nous de grand? les talons, les perruques, les bâtiments de Versailles. Corbleu! s'il suffit pour être un génie de jeter l'argent de l'Etat par les fenêtres, de faire des guerres d'apparat, et de regarder l'ennemi dans son cabinet, sur une carte; s'il suffit de faire bâtir des palais et de se prélasser avec les manières d'une antilope au milieu d'un troupeau d'êtres serviles, ne serons-nous pas grands, si nous voulons, quelque jour? N'avons-nous pas mis en usage, pour acquérir les richesses que nous possédons aujourd'hui, des calculs mille fois plus profonds que ceux par lesquels on gouverne un royaume? Que penseront les archivistes, s'ils se hasardent à déguster les traces de nos pas dans ces sentiers pleins de ronces et de pierres que nous frayons; s'ils suivent l'itinéraire de notre frêle navire, et s'ils le comparent au chemin large et battu où le prince était déjà voituré pendant que ses nourrices lui prêtaient encore leurs seins? Ah! mon ami, qu'un roi peut paraître grand à bon marché! et que de fois un homme qui l'est réellement joue sa tête avant qu'on le dise! Calmons-nous, Baraille, et tenons toujours nos rames enveloppées de toiles, comme font les contrebandiers.

— Je ne vois point devant nous le rivage, répondit Baraille tristement; je crois que nous sommes noyés. Le roi se porte bien, il n'a point envie de céder la place à son fils. Sa rancune ira toujours grossissant; vous ne faites aucun effort pour regagner son amitié. L'oisiveté, la bonne chère et votre amour pour votre Cécile, voilà tout ce qui vous occupe. — Qui vous a dit cela, monsieur? Connaissez-vous les exercices cachés de ma cervelle? Savez-vous combien de temps mes yeux restent ouverts chaque nuit? Ah! Baraille, pourquoi faut-il que se tourmenter et s'agiter dans l'insomnie ne suffise pas à porter remède au mal? Cependant je trouverai le spécifique qu'il me faut, je le trouverai. Nous ne devons pas compter sur l'amitié de Monseigneur, le cher prince n'a aucune influence sur son père. Quand je vais lui faire ma cour, il m'accueille le mieux du monde; mais il m'adresse constamment les quatre mêmes questions, et j'ai soin de lui faire chaque fois les mêmes réponses. Je rentrerai à Versailles par une manœuvre de mon invention. Il suffit qu'une occasion se présente. La guerre peut me la fournir. Je puis sauver les jours du roi. — Oh! je vous en défie, car il faudrait qu'il s'exposât. — Je le sauverai d'un danger imaginaire, je lui rendrai quelque service important sans qu'il m'en prie. Et mon étoile donc, n'est-elle plus là-haut? Ne saura-t-elle pas me luire à propos et m'ouvrir une route nouvelle? Fiez-vous à elle, mon ami. N'est-ce pas le moins que j'aie mon petit astre dans le ciel, moi qu'on a vu si longtemps servir de satellite au soleil?

Baraille soupirait et secouait la tête.

— Hélas! Lauzun, je ne sais plus goûter à vos plaisanteries le plaisir que j'y prenais autrefois. Elles sentent l'homme banni et dédaigné, n'ayant d'autre vengeance que les quolibets. Je m'ennuie de rester dans l'oisiveté. Vos richesses sont grandes, il est vrai; mais vous ne pouvez les étaler sur le théâtre qui vous convient. Le sort nous tourne le dos, et l'avenir ne me montre rien qu'une désolante uniformité. — Que dites-vous là, Baraille? Vous ne trouveriez dans aucune histoire une époque plus fertile en événements, ni surtout en changements de toutes sortes. Notre génération, émerveillée par les ballets, les intermèdes et les empoisonnements, ne peut plus suffire à ses émotions; et pendant qu'elle ouvre les yeux, l'avenir se charge de nuages. En révoquant l'édit de Nantes, le roi vient de proscrire deux millions d'habitants riches et industrieux. Il ne sait point la portée de cette décision. Des rassemblements se forment dans les Cévennes; avant six mois nous aurons une guerre civile. On a sottement refusé d'employer Eugène de Soissons, comme s'il était responsable des crimes de sa mère Olympe, et voilà qu'aujourd'hui ce petit abbé est devenu un grand général au service de nos ennemis. La mort de Colbert livre les affaires au brutal Louvois. Quelque matin nous aurons des Allemands à nos portes. Alors je paraîtrai subitement par une marche hardie et surprenante, brillant du même éclat que la grande comète. Un peu de patience, et tout ira bien.

Par tous ces discours, Lauzun ne parvint pas à rassurer son ami. C'est que Baraille n'avait plus autant de confiance dans une bonne étoile qui avait failli une fois; et puis il remarquait des changements dans le caractère du comte. Il enrageait de le voir supporter la disgrâce et l'inaction avec une tranquillité dont Lauzun eût été incapable avant son emprisonnement. Le mot de patience lui semblait indigne d'un homme organisé pour tout remuer sur son passage. Le plaisir que prenait encore Lauzun à des bonnes fortunes dans la bourgeoisie était qualifié de puérilité pitoyable; sa passion pour la tendre et douce Cécile était surtout un motif d'effroi pour Baraille, qui voyait dans cette femme une Armide. Il est vrai qu'il ne se passait guère de jour sans que Cécile reçût une visite de son amant, et que jamais Lauzun n'avait montré une pareille constance.

La cour finit par connaître cette liaison et fit mille discours sur ce sujet; mais le plus inutilement du monde. Uniquement occupée de son amour, indifférente à tout le reste, Cécile ne sut jamais ce qu'on daignait penser de sa conduite. Mademoiselle, qui, dans ce temps-là, écrivait ses gros mémoires, ne pouvait s'empêcher d'y nommer souvent la fille du surintendant.

Une seule fois Baraille vint à bout de faire oublier Cécile à son ami pendant vingt-quatre heures. Lauzun reçut le soir une lettre qui le mit au désespoir :

« Vous avez bien fait de ne point venir chez moi aujourd'hui, car la fièvre m'est venue à votre place, et le médecin m'assure que je suis atteinte de la petite vérole. Je ne veux plus vous voir, et je vous défends d'approcher de ma maison jusqu'à ce que je sois guérie. Si je meurs, je vous laisserai mes biens, à la condition que vous me ferez enterrer dans le jardin de l'un de vos châteaux. »

La crainte de gagner une affreuse maladie, ni les supplications de Baraille, ne purent empêcher Lauzun de courir chez Cécile. Depuis quelques heures, le mal avait pris un caractère alarmant; les symptômes de la petite vérole n'étaient plus douteux. Cependant la première crise une fois passée, la maladie prit son cours ordinaire et ne se montra pas trop maligne. Les soins assidus que le comte donna jour et nuit à sa maîtresse furent pour moitié dans les causes de guérison. La vie de Cécile fut sauvée, mais sa beauté paraissait fortement endommagée. Un jour que Lauzun était absent, la pauvre fille, assise au milieu de son miroir, regardait avec terreur les ravages du mal. Elle ne retrouvait plus les belles proportions, les lignes régulières, le contour gracieux de son visage; l'éclat de son teint était perdu sans retour : c'était un bouleversement, une ruine complète. Perdre sa beauté, grand Dieu! Qui pourrait donner l'idée d'un pareil malheur? Quel désastre peut se comparer à celui-là? La beauté d'une femme, n'est-ce pas la plus précieuse moitié d'elle-même? N'est-ce pas celle dont l'autre moitié n'est que la servante dévouée? C'est une compagne si aimable et si fidèle, qui rend de si grands services, à laquelle on a recours si souvent! On sait bien qu'on doit finir par la perdre; mais on n'ose penser à un tel malheur. Cependant, s'il arrive qu'un jour, au sortir du lit et de l'accablement de la fièvre, vous cherchiez en vain cette amie si chère, et qu'elle soit partie pour ne jamais revenir, alors n'êtes-vous pas en proie à toute l'horreur du néant? Ne sentez-vous pas entrer dans votre chair les dents de la hideuse mort? O Providence implacable! Peut-on croire encore que la justice ait voix au conseil où tu règles nos destins, lorsqu'on te voit soumettre d'innocentes et plaintives créatures à des supplices que tous les crimes connus ne pourraient mériter? Et qu'est-ce qu'un crime? La nature ne prend pas de souci de ce mot effrayant, lorsqu'on le donne à certains actes qu'elle commande parfois impérieusement. Elle ne pose pas son pouce réprobateur, comme Dieu au front de Cain, sur la face d'une femme qui vient de commettre un crime suivant les lois humaines; souvent elle lui colore, au contraire, les joues d'un éclat plus vif, et rend la créature criminelle plus belle qu'avant sa faute. Mais revenons à Cécile.

Jamais larmes ne furent plus chaudes ni plus amères que celles versées par cette malheureuse fille. Après quelques heures consacrées à son désespoir, elle prit sans hésiter une résolution extrême et courageuse, qu'elle mit aussitôt à exécution. Lauzun, de retour chez sa maîtresse, ne trouva qu'une lettre dont voici le contenu :

« C'en est fait, mon ami, ma beauté est détruite irrémédiablement; votre amour ne pouvait plus me rester; je n'avais qu'à attendre l'instant du dégoût et de l'abandon. J'ai préféré vous fuir; oubliez la laide créature que vous avez vue accablée d'un mal horrible. Vous ne la reverrez jamais, c'est une chose arrêtée; mais je saurai dans ma retraite conserver assez de relations avec le monde pour vous suivre des yeux; je me réjouirai secrètement de vos triomphes, et peut-être mes prières écarteront de vous plus d'un danger. J'étais un obstacle à votre fortune; mon amour vous devenait nuisible; tout ceci est donc un arrangement de choses où le ciel se prononce évidemment. Il me punit de vous avoir plongé dans l'oisiveté. Reprenez votre vie active, car vous êtes né pour briller et agir. Il faut obéir aux ordres d'en haut, mais il ne vous sera pas défendu de songer quelquefois à la Cécile qui vous consolait à Pignerol. Adieu ! »

La douleur de Lauzun fut profonde. Le comte resta d'abord enfermé sans vouloir recevoir de consolations. Il sortit de chez lui pour courir les bois et les champs, et ne reparut pas de quatre jours à son hôtel; puis, comme cela est arrivé quelquefois aux grands hommes, ce fut au milieu de la fièvre causée par son chagrin qu'il enfanta le plus beau projet qui soit jamais sorti de son étonnante cervelle.

Les physionomistes anglais savent tirer de grandes conséquences sur le caractère d'un homme à la seule inspection des poses habituelles de la tête. Une face penchée sans cesse vers le sol est à leurs yeux l'indice d'un esprit farouche, méfiant et traître. Au contraire une tête rejetée en arrière est un signe de franchise et de courage. Lauzun, en travail d'un plan compliqué, aurait passé pour un fourbe dangereux, tant son menton s'abaissait sur sa poitrine; mais quand venait le jour de l'exécution, sa tête se relevait fièrement, et les airs machinateurs faisaient place à la mine la plus intrépide.

Au sortir de son accablement, le comte fit appeler Hesselin, et après une conférence fort longue, Baraille vit avec étonnement le secrétaire partir en courrier, les poches chargées de lettres.

— Où donc l'avez-vous envoyé ? demanda le lieutenant à son ami. — En Hollande. — En Hollande, bon Dieu ! Et pourquoi ? — Je vous le dirai, s'il me rapporte de bonnes nouvelles. A quoi bon, sans cela, vous donner d'inutiles espérances ? — Mais encore, à qui avez-vous adressé de si grosses lettres ? — A l'ambassadeur, M. d'Avaux, qui est de mes amis.

Le discret Baraille cessa les questions. Quinze jours s'étaient écoulés lorsque Hesselin reparut. Lauzun ne fit qu'un bond de ses appartements jusqu'au cheval poudreux du courrier. Il ouvrit précipitamment une lettre, et poussa un cri de joie.

— Baraille ! je l'avais deviné, qu'il y avait encore pour nous de beaux coups de dés dans les cornets du sort. J'ai trouvé le sentier qui nous ramènera triomphants à la cour. — Oh ! que le ciel vous entende, Lauzun ! Mais par où passe ce chemin, que j'y entre sur-le-champ ? — Le voilà devant nous ; suivez-moi. A cheval, à cheval ! nous partons pour l'Angleterre. — L'Angleterre ! auriez-vous perdu la raison ? — Lieutenant, suis-moi, te dis-je. Nous sommes nés pour gravir et nous suspendre au flanc des rochers. Le sentier qui nous mènera bientôt à Versailles passe par Londres. Une révolution se couve comme une mine terrible ; le feu va être mis aux poudres, et Jacques II se réveillera bientôt à bas de son trône. Courons, courons, avant que tout éclate. — Mais quand ce que vous dites-là serait vrai, qu'a de commun notre fortune avec la chute de Jacques II ? — C'est là le beau, mon ami. Si Jacques II ne perd pas son trône, s'il n'est pas chassé d'Angleterre, nous sommes ruinés. Partons, lieutenant, je vous dirai mon projet pendant le chemin.

Toutes les figures étaient consternées dans le royal séjour de Whitehall ; on entendait au dehors les cris des séditieux, et les fidèles Ecossais, qui gardaient les portes secouaient leurs oreilles avec impatience en voyant les cailloux qui venaient rouler à leurs pieds. Le roi, enfermé avec ses ministres, tenait conseil à voix basse. Il se promenait d'un air agité, sans quitter le tapis étroit où son fauteuil était placé, comme s'il avait craint d'attirer sur lui, par le moindre bruit, la rage de son peuple rebelle. La manie des princes faibles est de rejeter sur leurs conseillers les fautes que la faiblesse leur a fait commettre : Jacques II chercha querelle à lord Sunderland sur les derniers actes qu'ils avaient résolus ensemble.

— Eh bien ! milord, voilà de belle besogne ! vous m'avez fait révoquer toutes mes mesures en faveur des catholiques, et vous voyez que l'insolence des mutins en est doublée. Je suis menacé jusque dans mon palais. Qui saura me dire maintenant ce qu'ils veulent. — Moi, sire, s'écria lord Feversham. Ils veulent renverser Votre Majesté et mettre à sa place Guillaume d'Orange. — Jamais je ne croirai une pareille horreur, milord. Quoi ! mon gendre et ma fille Marie ! N'ont-ils pas assez de leur trône de Hollande, et pour s'asseoir plus haut de quelques pieds, voudraient-ils commettre un parricide ? — Je reconnais là l'esprit ombrageux de lord Feversham, dit le premier ministre,

qui trahissait honteusement le roi. — Et moi, je commence à deviner ce qu'est lord Sunderland. — Dites-le, je vous prie, milord. — Pourquoi non ? un vieux militaire peut dire hardiment sa façon de penser : vous êtes un traître. — Milord ! cette insulte... — Silence ! s'écria le roi. Je vous défends de prononcer un mot de plus.

Dans ce moment on annonça l'ambassadeur de France. M. de Barillon apportait la nouvelle du débarquement de Guillaume et de la trahison de Marlborough. Il demanda ses passeports pour la France. Peu d'instants après, comme si tous les malheurs eussent voulu accabler à la fois l'infortuné Jacques II, un courrier envoyé de Copenhague, vint annoncer que des troupes danoises étaient envoyées aux insurgés, et que la seconde fille du roi prenait part à la conspiration hollandaise. A ce dernier coup, Jacques II cacha son front dans ses mains, et se mit à pleurer.

— Avouez-le, milords, de telles monstruosités passent toute imagination, et ma répugnance à les croire était plus qu'excusable. Mon cher Sunderland, ta confiance m'a perdu, mais elle te fait honneur. Un seul homme avait tout prévu, tout deviné, tout annoncé depuis plusieurs mois, et si je l'avais écouté, mon trône serait inébranlable. — Qui donc ? demandèrent les ministres. — Le comte de Lauzun.

Un carrosse dont l'attelage était couvert d'écume et de sueur entra dans les cours du château. Un homme, qui en sortit, courut précipitamment par les escaliers et les galeries. Partout où il se nommait, les huissiers ouvraient les portes. Il parvint ainsi jusque dans la chambre à coucher de la reine, qui était à sa toilette. Marie de Modène avait cette beauté grave, cette dignité presque théâtrale des femmes italiennes, cet air noble qu'on admire dans les statues antiques. Elle cacha ses épaules et ses bras nus sous une mante pour recevoir la visite de Lauzun. Car c'était lui qu'on venait d'annoncer. Sur un geste de la reine, les femmes s'éloignèrent en pensant que les temps étaient bien malheureux et la royauté bien près de sa perte puisque l'étiquette était ainsi méconnue. Dès que Lauzun parut, Marie lui tendit une main que le comte baisa en s'agenouillant; mais la reine le fit lever aussitôt par un mouvement rapide qui révélait une impétueuse passion, et sortant ses bras d'albâtre, elle en entourait le cou de son amant.

— Lauzun, qu'avez-vous fait ? j'aime mieux perdre mon royaume que d'être encore trois jours sans vous voir. — Je ne quitterai plus Votre Majesté; mais son royaume est perdu si elle ne me seconde pas de toute sa puissance dans un dernier effort. — Que m'ordonnez-vous ? parlez, je suis prête à vous obéir. — Il faut aller trouver le roi, votre époux, le déterminer à monter à cheval et à parcourir les rues de Londres à la tête de sa garde et de sa noblesse. Jamais l'usurpateur Guillaume n'entrera dans la ville si Jacques a le courage de ne pas s'enfuir. Le seul droit héréditaire du roi est une puissance qui gardera sa capitale mieux que de hautes murailles; mais qu'il s'y montre; qu'il prenne une contenance ferme et résolue. Allez, madame, au nom de votre fils, qui va perdre ses Etats dès le berceau, et ne négligez aucun moyen de persuasion.

La ville était dans une effroyable confusion. L'approche du prince d'Orange avait bouleversé toutes les cervelles. Les soldats désertant les casernes buvaient avec le peuple. La tour de Londres seule, confiée à un homme dévoué, gardait un soucieux silence au milieu du délire général. Lauzun et Baraille se promenaient dans les carrefours, pour examiner les symptômes de la fièvre d'insurrection.

— Est-il un homme plus à plaindre que moi, Baraille ? J'avais enfin trouvé la sphère où toutes mes facultés peuvent se développer à l'aise : un grand et riche royaume, un roi faible, une reine charmante, qui m'aime ardemment ; c'est ici que je devais être heureux. Je n'avais plus qu'à me comporter comme un convive de bonne humeur au beau festin de la vie, certain de l'indulgence du ciel, puisqu'il me sait plus d'appétit qu'aux autres. Eh bien ! tout m'échappe à la fois. Je perds l'Angleterre, mon ami ! Je perds mon royaume. Ah ! pourquoi ne sommes-nous pas venus ici un an plus tôt !

— Nous en ferons une seconde fois la conquête, et par l'épée. Du même coup nous rentrerons en triomphe à Versailles. — Que m'importe Versailles à présent ? ô démons ! Que je voudrais causer pendant une heure avec le sot esprit qui se charge de régler les événements sur ce globe !

Jacques II ayant refusé de faire une démonstration courageuse, son trône fut perdu dès cet instant. L'insurrection était devenue si menaçante, qu'il fallait quitter la ville sans hésiter. Vers dix heures du soir la famille royale, assemblée dans une salle basse du palais, prenait les déguisements nécessaires pour la fuite. La reine enfermait ses beaux cheveux noirs dans un petit castor, comme une puritaine.

Le roi faisait à la nourrice qui portait le prince de Galles mille recommandations paternelles, comme un simple bourgeois. Quand tout fut prêt, Jacques II envoya chercher deux hommes qui attendaient à l'une des portes.

Lauzun et Baraille parurent.

— Monsieur de Lauzun, dit le roi avec émotion, je n'ai rien de plus précieux au monde que ce qui vous est confié : la vie de la reine et celle de mon fils, du seul héritier de mon trône renversé. Puissiez-vous réussir à les conduire sans accident jusqu'aux genoux de Louis XIV, à qui vous demanderez l'hospitalité pour eux et pour moi !

Le malheureux roi avant de quitter sa femme et son fils, les em-

brassa en pleurant. Le cœur de fer de Baraille tressaillit, et quelque chose de semblable à une larme glissa sous ses paupières !

— Hélas ! monsieur de Lauzun, murmurait Jacques II, vous voyez la vieille histoire du roi Lear. Je suis dépouillé par mes enfants ; mais cette affaire-ci est plus laide et plus triste encore, puisque le pauvre Lear avait donné ses biens, au lieu qu'on m'arrache les miens de vive force. Allons ! fuyez, et que le Seigneur vous accompagne !

On traversa les cours en silence. Baraille prit les devants en éclaireur, après lui venait la nourrice ; Lauzun, donnant le bras à la reine, fermait la marche.

Un yacht mince et léger sortait de Londres en serpentant sur la Tamise. Le vent d'ouest enflait ses voiles grises, que l'œil d'un lynx n'aurait pu voir du rivage à travers la nuit de décembre ; par un ciel sans lune. Trois hommes seulement composaient l'équipage ; mais c'étaient trois vieux marins fidèles, prêts à mourir pour la bonne cause. Ils savaient bien que dans les planches de leur cabine étaient cachés la reine et le prince de Galles ; aussi, jamais les commandements du maître n'avaient été si brefs, jamais l'oreille du pilote si attentive, les mouvements du matelot si précis. A voir la sûreté parfaite du gouvernail, les promptes évolutions des voiles, à voir la marche rapide et prudente de cette coquille, vous l'auriez crue douée d'intelligence et de vie jusque dans ses moindres cordages.

De temps à autre on entendait des sanglots étouffés, et deux hommes assis sur un banc se regardaient tristement. L'humidité était grande ; l'équipage se sentait morfondu. Enfin la reine appela, et l'un des hommes descendit en se courbant par un petit escalier. Quand il revint, personne n'osa lui adresser une question.

— Monsieur, dit Lauzun au maître, la reine est transie de froid ; et, malgré tout son courage, il est à craindre qu'elle ne puisse pas aller bien loin encore. Sommes-nous bientôt à Gravesend ? — Nous en sommes à trois milles. Nous trouverons un bon gîte à l'auberge du *Homard*. L'hôtesse est de nos amies.

L'hôtesse du *Homard* était encore debout, quoique la nuit fût bien avancée ; il y avait eu un gala parmi les pêcheurs de la ville ce soir-là ; et, tandis que les servantes balayaient les pots cassés, quelques buveurs trainards achevaient de noyer leurs raisons dans les liqueurs fortes.

— Mistress Lop, dit le maître du yacht, je vous amène des Français, d'honnêtes gens, qui me payent bien, et vous traiteront de même ; ainsi, prenez soin d'eux, mistress Lop. C'est une jeune dame qui craint le vacarme et la révolution, et qui s'en retourne en France avec son mari, ce cavalier à mine fière que vous voyez. — Monsieur Thomas quel dommage que vous tombiez ici un jour de désordre ; ma maison est si bien tenue d'habitude ! Hélas ! milady, je n'ai plus qu'une chambre et un seul lit ; mais un lit excellent. — Elle ne vous comprend pas, mistress Lop. — Ah ! fort bien. Elle est étrangère. Nelly, mettez encore du bois dans le feu, la pauvre lady tremble de froid. Mon Dieu, oui, monsieur Tom ; un seul lit, rien qu'un ; mais assez grand pour milady et son mari. Je céderai ma chambre à la nourrice et à ce bel enfant. Sans doute ce seigneur n'a point voulu permettre que sa femme nourrit elle-même. Cela n'est pas étonnant ; une si belle personne ! Tenez, j'ai failli mourir deux fois avant de sevrer mon gros Jacques, que vous voyez là-bas.

Jacques, attablé avec trois ivrognes, bégayait un refrain bachique.

— Ce n'est pas là ce que doit chanter un bon Anglais, s'écria un grand homme roux à figure de buffle. Entonnons le *Lilli Ballero*¹. — On ne chante pas ici, dit l'hôtesse. On ne chante pas à cette heure. On ne chante pas de ces ordures devant une lady. — Moi, je chante partout, et à toute heure. Votre lady n'entend pas l'anglais ; et d'ailleurs il me plaît de chanter le *Lilli Ballero*, que vous êtes bien osée d'appeler une ordure. — N'effrayez pas cette jeune dame avec vos cris, dit le maître du yacht. — C'est toi, capitaine Tom, capitaine de coquille de noix ? reprit l'ivrogne. Tu as un accent irlandais, vieux jacobite, et tu seras pendu un de ces matins à la place de l'enseigne du *Homard*. Laisse-moi chanter, Philistin que tu es.

Le manant commença d'une voix de stentor son infâme ronde, et les autres buveurs firent chorus en frappant sur la table avec les pots, tandis que Baraille et Lauzun se mordaient les lèvres d'impatience.

— Pourquoi ne fais-tu pas ta partie, vieux Tom ? dit le chanteur. Parce qu'on se moque de Jacques II, n'est-ce pas ? Et ta lady française, pourquoi tremble-t-elle ainsi et cache-t-elle son visage, si elle ne comprend pas ce que nous disons ? Cela n'est pas clair. Je gage que vous êtes tous des papistes. Il faut boire à Guillaume d'Orange. — Messieurs, dit Lauzun, nous vous laissons libres de boire et chanter ; mais nous vous prions de ne point songer à nous. Il faut être poli avec les dames, monsieur le musicien. — Poli avec les dames ? Je le suis ; et vous, mon gentilhomme, ne soyez pas fier avec les honnêtes gens. Faisons la paix, et touchez là ; voici ma main. Ne vous reculez pas, milord, ce n'est que du goudron.

Baraille s'alla mettre devant le buveur menaçant.

— En voilà bien assez, monsieur, lui dit-il fort posément. Je vous conseille de vous taire et de sortir sur-le-champ. — Et s'il ne nous plaît pas de sortir ! s'écrièrent les manants en relevant les manches de leurs chemises.

¹ Carmagnole anglaise faite contre Jacques II remplie d'atroces obscénités.

Baraille ouvrit la porte, et saisissant l'un après l'autre les trois buveurs, il les jeta dehors avec tant de force qu'ils se tinrent pour battus. Le dernier seulement, plus robuste et plus méchant que les autres, revint à la charge, mais il reçut un coup de poing qui le fit rouler à dix pas, et la porte se ferma.

Le lendemain, un navire de guerre, en station à la pointe de Margate, se balançait lourdement sur ses ancres. Les sentinelles hollandaises se firent de leurs mains des visières en regardant de tous leurs yeux dans la nuit profonde ; mais la voile grise du yacht s'évanouit comme un fantôme dans le brouillard. Les soldats se penchèrent en prêtant l'oreille ; mais ils n'entendirent que les battements précipités de la vague sous le large ventre du navire.

L'agitation la plus singulière se mit un matin dans toutes les robes et les dentelles de Versailles. La reine d'Angleterre venait d'arriver à Paris, et où était-elle descendue ? Chez M. de Lauzun ! Le récit de l'évasion de Londres et des événements du voyage se faisait déjà de cent façons diverses. Jamais héros de roman n'avait mis à fin plus glorieusement la plus brillante des aventures. On crevait ses chevaux pour courir les uns chez les autres se conter la nouvelle.

— Connaissiez-vous l'histoire de Lauzun ? demandait Lafeuillade à tous ceux qu'il rencontrait. Je vais vous la dire en quatre mots, car il faut que j'aille chez d'Avray pour la lui apprendre, et madame de Noailles ne la sait pas encore.

Si quelqu'un s'avisait d'ouvrir la bouche sur autre chose :

— De quoi, diable, venez-vous nous parler, lui disait-on ? il s'agit bien de cela ! laissez-nous causer de l'histoire de Lauzun.

Cette nouvelle valait celle du mariage avec la cousine du roi. Madame de Sévigné écrivait : Voilà Lauzun qui ajoute à sa vie romanesque un tome second digne du premier. Louis XIV, s'en revenant à la hâte de Marly, reçut une lettre respectueuse du comte :

« Sire,

» Le roi d'Angleterre, en me confiant la reine sa femme, et le prince de Galles son fils, m'a commandé de ne les abandonner qu'à la protection de Votre Majesté. Mon embarras est grand, la disgrâce m'interdit l'entrée de la cour. »

Une réponse aimable et gracieuse, comme le roi savait les faire, autorisa Lauzun à conduire la reine d'Angleterre à Versailles, et rendit au comte les grandes entrées. Ce retour fut un triomphe complet. Madame de Maintenon fit appeler le héros du jour, et voulut entendre l'histoire de la fuite de Londres dans tous ses détails. Le roi resta plus de deux heures enfermé dans son cabinet avec Lauzun, pour causer de la révolution anglaise. Les nuages qui voilaient depuis si longtemps l'heureuse étoile des Caumont se dissipèrent enfin, et le bel astre brilla de nouveau dans le voisinage du soleil.

— Baraille, mon ami, disait Lauzun, nous sommes enfin revenus à notre place. Le roi ne m'aime pas, mais il sera forcé de me voir et de me bien accueillir. Je marcherai près de lui, devant et derrière. Je veux comme lui adopter une démarche plus digne et plus précieuse que celle d'un faon de biche. Je veux comme lui vaquer aux plus chétives occupations, céder aux plus simples importunités de la nature sous des formes allégoriques. Je veux qu'on rime mes hauts faits. Donnez ordre, je vous prie, que le dernier de mes marmitons remue ma vaisselle avec des poses théâtrales, et qu'il soit couvert d'une veste mythologique. — Fort bien, disait le lieutenant ; c'est à présent que la plaisanterie vous sied à merveille, et non pas quand vous étiez banni et malheureux. Mais quel usage ferez-vous de ce retour de faveur ? Allez-vous encore briguer quelque sot emploi ? — J'en briguerai mille si je suis certain de ne pas les obtenir, car avec ma fortune je n'ai pas envie d'écorcher mes jambes à courir au galop près des carrosses. Je feindrai un regret poussé jusqu'à la rage, un amour extravagant pour l'une de mes anciennes charges ; on me la refusera ; et, sous le masque de la douleur, j'aurai le droit de tout dire et de tout oser.

Jacques II arriva en France peu de jours après la reine d'Angleterre. Il fut installé au château de Saint-Germain, avec une pension de cinquante mille livres par mois. L'affection que ce prince portait à Lauzun fut encore d'un grand secours au comte pour reprendre son ancienne position. Le conseiller intime des Stuarts ne pouvait manquer de regagner la confiance de Louis, leur protecteur et leur allié. Lauzun avait ses entrées au conseil dès qu'on y traitait des affaires d'Angleterre. La profondeur de ses vues et la hardiesse de ses propositions rendirent bientôt indispensable cet homme si longtemps dédaigné. Le roi sentit que ses lumières et son courage étaient nécessaires, et Lauzun, en peu de jours, s'était ancré si solidement à la cour, que jamais on ne songea plus à l'en éloigner. Dès qu'il s'agissait de choisir un homme sûr et habile pour commander les troupes ou s'acquitter d'une mission difficile, Jacques II demandait que ce fût Lauzun. Le carrosse du comte volait sans cesse de Versailles à Saint-Germain. L'ineptie de M. de Barillon, qui n'avait rien su voir des conspirations orangistes, faisait dire souvent au roi banni que lorsqu'il aurait relevé son trône, il ne voulait admettre à Londres d'autre ambassadeur que Lauzun, et que si le roi de France ne consentait pas à lui accorder ce point il en serait ravi, parce que le comte serait premier ministre en Angleterre.

De tels discours étaient de nature à enflammer l'imagination d'un ambitieux. Aussi le dévouement à la cause des Stuart, et l'intrépidité dont Lauzun donna mille preuves dans la campagne d'Irlande, les ressources de son esprit dans toutes ses périlleuses entreprises au service de Jacques II, mériteraient d'occuper la vie entière d'un romancier. Il fit d'inutiles prodiges à la déroute de la Boyne. Vingt fois la mort s'élança sur lui en allongeant les griffes jusque dans les plis de ses vêtements ; mais toujours elle se retira saisie de respect au moment d'entamer la chair de ses membres, comme Madeleine qui referma ses bras et garda ses tendres baisers, quand le Seigneur lui dit : *Noli me tangere*. Il était écrit que cet homme épuiserait toutes les phases possibles d'une destinée humaine, qu'il mourrait vieux comme Saturne, et riche comme Penfer.

Au retour de la malheureuse expédition où il avait un commandement, Lauzun reçut des mains de Jacques II, et dans une grande solennité, l'ordre de la Jarretière. Louis XIV daigna l'en féliciter avec bonté ; puis Sa Majesté parla vaguement de récompenses, de services méconnus, et comme l'effet ordinaire de ces retours d'amitié était le don de quelque faveur, Lauzun devina qu'il allait moissonner. En effet, le roi le fit inviter pour Marly, causa d'un air enjoué en donnant du pain aux poissons des bassins, ce qui était un bon signe, comme disaient les sots. Lauzun porta un moment la canne et le chapeau, et le roi, tout en discourant, ôta de sa propre main une feuille que le vent avait fait tomber dans les cheveux du comte, ce qui valut à l'heureux mortel autant d'envieux que de complimenteurs ; puis, en poussant un petit caillou avec son pied, le prince l'envoya dans les jambes de Lauzun, et lui demanda aussitôt s'il ne lui avait point fait de mal. Les honneurs pleuvaient.

— Monsieur de Lauzun, dit enfin Sa Majesté, l'ordre de la Jarretière n'exclut pas celui du Saint-Esprit.

La vanité royale ne pouvait laisser un monarque sans Etats se montrer plus généreux et plus empressé que Louis le Grand à récompenser des services réels dans une affaire importante pour les deux princes.

Souvent Jacques II et sa famille allaient dîner chez Lauzun, à qui sa grande fortune permettait de traiter convenablement de tels hôtes. Dans l'une de ces visites, il fut convenu qu'on irait à Versailles demander le titre de duc pour le conseiller intime. Les secrètes faiblesses de la reine d'Angleterre pour son chevalier étaient déjà connues. Les discours malins des dames à ce sujet ne furent aucunement nuisibles à l'élévation de Lauzun, car Louis XIV, afin de ne diminuer en rien la considération due à la royauté, jugea que l'amant d'une grande reine ne pouvait être moins qu'un duc. Ce titre glorieux fut donc accordé, et les lettres qu'en donna le roi ayant été vérifiées au parlement, tous les ducs non vérifiés pensèrent crever de jalousie.

Les innombrables petits ennemis que ce surcroît de bonheur attira au duc de Lauzun ne purent obtenir de lui un seul regard ; il se sentait au-dessus d'eux. Les impatiences, le dépit, les agitations brusques d'éventails et les exclamations scandalisées de mademoiselle de Montpensier ne lui arrachèrent que des sourires et des airs où le respect ne pouvait se distinguer de l'ironie.

On voit que, par sa persévérance et son habileté seulement, Lauzun était arrivé à l'une des positions les plus brillantes et les plus enviées. Egalement considéré aux deux châteaux de Saint-Germain et de Versailles ; maître d'une fortune prodigieuse ; aimant le luxe, le jeu, la représentation, ses rêves les plus ambitieux semblaient réalisés. Il tenait table ouverte où venait tout ce qu'il y avait de plus haut à la cour. On voyait dans ses salons les princes du sang, les ducs de Chartres, du Maine, d'Enghien et de Conti. Il jouissait de tous les avantages que peuvent donner les premières dignités sans en avoir les fatigues. Pour éviter que la haine du roi ne vînt briser une seconde fois ses échafaudages, il sut feindre habilement un regret perpétuel pour ses anciennes charges, dont les soins l'eussent bientôt accablé et dégoûté s'il les avait obtenues de nouveau. Il poussa cette feinte douleur jusqu'à porter un habit de chasse d'une forme approchant de celle des justaucorps de capitaines des gardes, comme s'il ne pouvait se consoler de la perte de cet emploi ; ce qui l'aurait rendu ridicule, a dit Saint-Simon, si le ridicule était possible chez un tel homme. Tous ceux qui écrivirent des mémoires furent trompés par cette adroite tactique de Lauzun. Saint-Simon a laissé les détails de quelques scènes bizarres où le faux chagrin du duc prend un caractère d'exagération tel que l'invraisemblance en devient évidente et qu'il n'est plus possible de s'y tromper. Les malins tours que jouait Lauzun aux courtisans, son insouciance pour les malheurs de la famille royale, ses saillies si redoutées et mille autres preuves ne permettent pas de doute à un biographe consciencieux et attentif.

Malgré l'aversion du roi, Lauzun sut conserver des relations journalières avec Sa Majesté. Peut-être son appui n'eût-il pas été fort utile à un solliciteur, mais dans son opposition, se fussent trouvés mille obstacles insurmontables. Il prit plaisir à faire tomber les disgrâces sur la tête des sots, dont il avait horreur, et lorsqu'il voulait faire du bien à ses amis, il sut se passer de l'aide du roi. Aux yeux des gens méthodiques, esclaves de l'étiquette, ennemis des plaisanteries, et mortellement sensibles au plus mince sarcasme, Lauzun devint bientôt un affreux démon. Aux yeux de tous, il devint une puissance

qu'il fallait ménager, courtiser assidûment. On allait à l'hôtel de Lauzun comme chez un prince ou un ministre, et les plus grands seigneurs se seraient crus en danger s'ils avaient manqué à lui rendre leurs devoirs.

XXII. — Perfides éloges qui causent une mort violente. — Sacriléges. — Le mauvais génie de la cour. — Empoisonnements.

— O jour malheureux ! s'écriait le premier gentilhomme, M. de Gesvres. O persécution du destin ! Ce matin, le roi craignant la chaleur, demande ses petits cheveux, et cinq minutes s'écoulent avant que la perruque soit prête ! A Marly, dès que Sa Majesté entre dans les jardins, elle dit comme à l'ordinaire : « Messieurs, le chapeau. » Et trois ducs ont l'impertinence de rester la tête découverte. A trois heures on fait une chasse, et voici M. de Théobon, connu pour ne point aimer cet exercice, qui s'avise d'y prendre part et d'embarrasser les piqueurs, croyant faire sa cour, ce qui donne de l'humeur au roi ; enfin, pour comble de malheur, M. le cardinal de Bouillon arrive pendant la collation et se place derrière le fauteuil, où il tousse à perdre respiration, comme s'il ne savait pas que Sa Majesté déteste les gens enrhumés ! aussi je défie qu'on s'approche du roi sans être épouvanté de son ton brusque et chagrin. — Il y a, dit Lauzun, une bagatelle à ajouter à ces graves motifs. C'est une querelle fort animée qui eut lieu ce matin entre Louvois et Sa Majesté chez madame de Maintenon. Le ministre a osé envoyer un courrier à Boufflers sans prendre l'avis du roi sur les ordres qu'il donne au maréchal. — Ce n'est pas la première fois que M. de Louvois agit ainsi. — Sans doute ; mais le roi s'en fâche pour la première fois, parce qu'au petit lever, un ami de Louvois a dit que le ministère était assez habile pour gouverner tout seul, et que la moitié de la gloire de Sa Majesté était son ouvrage. — Oh ! quel est cet imprudent ami ? — C'est moi.

Louis XIV était obsédé des éloges accordés aux talents de Louvois, comme il l'avait été jadis des louanges qui pleuvaient sur Lauzun. Jacques II ayant dîné à Versailles, le favori du roi banni reçut au coucher la distinction du bougeoir. Lauzun portant avec la dignité de rigueur cette petite lumière, se trouva face à face avec Louvois. — Est-ce parce qu'il est mon ennemi qu'on le choisit ? disait tout bas le ministre d'un ton bourru. — N'en doutez pas, répondit Lauzun en passant dans la chambre à coucher.

Les ducs, troublés par la contraction de la face royale, ne soufflaient mot.

— Monsieur de Lauzun, dit le roi, ne pensez-vous pas que Guillaume pour avoir voulu deux royaumes au lieu d'un, pourrait bien se trouver un jour couché par terre entre ses deux trônes ? — Assurément, sire, et Louvois m'a prédit cet heureux jour depuis longtemps. — Je n'ai pourtant pas annoncé tous mes projets à M. de Louvois. Le parti des Stuart devient redoutable en Angleterre ; Guillaume n'a pas oublié, je crois, ma campagne de Hollande. — Un petit Etat comme la Hollande sera toujours à la merci de Votre Majesté ; Louvois assure qu'il se chargerait de la conquérir en moins d'un mois, comme il l'a déjà fait. — Ne vous en déplaise, je l'ai bien conquise moi-même, et les conquêtes de Louvois ne seront pas grandes désormais.

Les ducs interdits et effrayés se regardèrent entre eux.

— Louvois, poursuivit Sa Majesté, abuse du droit de tout oser qu'on accorde aux anciens serviteurs ; mais il s'en repentira. Je le trouve plaisant de se croire plus savant que moi en affaires de guerre !

— C'est un grand ministre, dit Lauzun hardiment. — Fort bien, monsieur ; mais nous en trouverions d'aussi habiles, je vous le dis ; et au besoin nous saurions former de nouveaux élèves. M. de Louvois semble avoir oublié que le charbonnier est maître en sa maison... — Mais comme le roi de France n'est point un charbonnier, n'est-il pas juste qu'il ne soit pas maître dans la sienne ? — Que voulez-vous dire ? Quel ministre a jamais rien entrepris sans mon ordre ? — M. de Louvois, sire. — Quand cela, monsieur, je vous prie ? dit le roi en rougissant. — Votre Majesté ne peut ni tout faire ni tout savoir ; sa santé ne résisterait pas à tant de travaux ; et puis les pouvoirs d'un ministre sont immenses. La moindre décision, l'ordre secret le plus simple en apparence peuvent entraîner les princes plus loin qu'ils ne voudraient, et souvent des événements qu'on croit l'œuvre du hasard sont de la façon des ministres. Il est certain pourtant qu'un roi fait ce qu'il veut, puisqu'il donne et retire les portefeuilles. Il y avait de l'exagération dans les lettres qu'on m'écrivait, quand j'étais en Angleterre, sur la guerre de 1680... — Et que vous a-t-on écrit ? — Que M. de Louvois avait ordonné une rupture aux négociations avec la Hollande, à la suite d'une discussion avec Votre Majesté sur une fenêtre de Trianon. C'était, disait-on, pour donner de l'occupation au roi de France... — Quoi ! murmura le roi baissant le menton sur sa poitrine, je serais à ce point le jouet d'un ministre !

Les grandes entrées étaient fermées depuis quelques minutes, lorsque Sa Majesté fit appeler M. de Chamillart pour concerter avec lui la perte de Louvois.

En sortant par une longue galerie où les valets éteignaient les chandelles, Lauzun retrouva le ministre disgracié, qui se promenait à grands pas, perdu dans ses rêveries, et se parlait à lui-même : — Après trente ans de services, l'oserait-il vraiment... — N'en doutez plus,

marquis, répéta Lauzun d'une voix prophétique. — Un mot, de grâce, monsieur le duc; suis-je perdu sans ressource? — Perdu! marquis; vous n'êtes pas perdu pour cesser d'être employé; vous serez comme moi un fantôme riche, bien portant et de joyeuse humeur. — Monsieur de Lauzun, quels sentiments habitent donc aujourd'hui son cœur, pour qu'il veuille chasser un aussi vieux conseiller? — Des sentiments singulièrement compliqués, monsieur. Il y entre d'abord une forte dose de jalousie, mêlée d'une teinte légère de... jalousie, le tout horriblement chargé de jalousie. Voilà, marquis, ce que vous auriez dû devenir depuis longtemps.

Le lendemain Louvois mourut subitement et empoisonné. La cour ne parla point de cette étrange mort. On supprima les condoléances; mais tout le monde causa d'une promenade que fit le roi sur la terrasse de l'Orangerie, pendant laquelle il ne cessa de regarder la maison où était encore le cadavre du ministre. Sa Majesté paraissait animée d'une joie semblable à celle d'un écolier délivré de son pédagogue.

— Est-ce que ce petit homme de roi serait un empoisonneur? disait Baraille en soupant avec Lauzun. — Que nous importe, mon cher ami? l'implacable Louvois est mort. Effacez son nom de mes tables de proscription, et que Barbésieux, son fils, nous caresse et nous traite comme il faut, sans quoi il figurera sur le registre à la place du père.

Barbésieux avait hérité en effet de la haine de Louvois pour Lauzun. Il ne ménagea point les airs de hauteur. Dès son entrée au ministère, il prit à tâche de s'opposer aux avis que le duc soumettait au roi dans les séances du conseil où se réglaient les affaires d'Angleterre, aussi fut-il bientôt couché sur la liste noire. Barbésieux était jeune, emporté, extrême en tout. Ministre à vingt-deux ans, il crut sa fortune au-dessus des coups du sort et des attaques de ses ennemis. Ses querelles avec Lauzun furent suspendues par la campagne de Namur, où le ministre suivit le roi, tandis que l'ami de Jacques II assistait au massacre de la Hogue, dernière et mortelle blessure portée à la cause des Stuart et du droit divin.

Malgré l'infériorité des forces navales de Tourville, la cour s'attendait à une victoire. Lauzun, voyageant nuit et jour, était arrivé près de Namur; et pour ne point donner lui-même la nouvelle de la déroute, il envoya devant lui son secrétaire. Hesselin, courant au galop sur la route, rencontra Barbésieux, que son impatience amenait au-devant du courrier.

— Ne venez-vous point de Cherbourg? demanda le ministre sans se nommer. — Oui, répondit Hesselin reconnaissant Barbésieux. — A la vitesse dont vous allez, je vois que vous annoncez une victoire. — Une victoire complète.

Barbésieux, muni d'un cheval frais, partit comme une flèche, au risque de tuer sa monture. On se réjouissait déjà dans la tente du roi quand le courrier vint présenter la lettre du malheureux Jacques II, et les détails du désastre. Le jeune ministre fut tancé comme un enfant. — Je vois, disait-il à Lauzun, que c'est entre nous à la vie et à la mort, mon cher duc. — Vous l'avez dit, marquis: à la mort surtout. Je serais un mal-appris s'il en était autrement. — Je vous servirai donc de mon mieux, monsieur le duc, à la première occasion. — C'est cela. Ce sera un doux échange de procédés honnêtes, monsieur le marquis.

Les habitudes satiriques de Lauzun l'avaient rendu la terreur des sots, qui jamais ne savaient que penser de ses discours. Les hommes d'esprit, en petit nombre à Versailles, comme partout, se défiaient de la plus simple parole sortie de la bouche de ce personnage mystérieux, et y cherchaient un sens profond et caché. Les gens placés trop haut pour le craindre haussaient les épaules en disant que le duc perdait la raison, et que sa vie était une suite de contradictions pitoyables. Bien des faiseurs de mémoires ont donné son portrait, et ce sont eux qui se trouvent en contradiction les uns avec les autres. Pour les jeunes gens, Lauzun était un aimable convive, l'âme des soupers, le plus respectable buveur de la cour, le maître de maison le plus gracieux, celui qui avait la table la plus magnifique, les manières les plus nobles et les plus polies. Au dire des formalistes uniquement occupés du cérémonial, c'était un être intraitable et dangereux, capable de bouleverser le monde, ne sachant pas vivre, indigne surtout du brevet, du tabouret et des franges; le diable enfin, le diable lui-même.

Lauzun, qui tournait ses railleries contre les gens sérieux, gardait une imperturbable gravité près des courtisans d'humeur folle. Dangeau vint à lui un matin en sautillant dans les allées de Versailles, et l'attira sous une charmillle symétriquement taillée:

— Il faut que je vous fasse une confidence, mon cher duc: j'écris depuis plus de six ans un journal des événements de la cour. — Un journal, marquis! reprit Lauzun avec la dignité d'un recteur: voilà de quoi voler à l'immortalité. Mais n'omettez-vous rien dans ce journal? avez-vous parlé de l'honneur que fit l'autre jour Coëlin au page du roi en le priant de s'asseoir tandis qu'il prenait lecture des ordres de Sa Majesté? — Assurément. J'ai mentionné bien autre chose encore. — Fort bien; je vois que le beau vous touche. Assez d'historiens sans naissance écriront les faits d'armes et chercheront les causes des révolutions. C'est à vous de transmettre à nos enfants les vicissitudes de la cour. Avez-vous consigné le bon mot que je fis en 1686?

— Mon journal sera rempli de vos spirituelles saillies, mon cher duc,

mais j'ai recours à vous pour me tirer d'un grand embarras. J'étais au lit avec la fièvre le jour où le roi reçut la reine d'Angleterre; il faut que vous, qui teniez la main de cette princesse, vous me donniez les détails de la réception. — O mémoire! viens à mon aide, s'écria Lauzun en se frappant le front. — Le roi n'est-il pas allé jusqu'au carrosse de la reine? — Point du tout, Dangeau; malheureux! n'allez pas écrire une pareille chose. Le roi vint seulement jusqu'en haut des degrés. — Madame la dauphine n'est-elle pas arrivée après une demi-heure au plus, et n'a-t-elle pas causé longtemps avec la reine d'Angleterre en présence de Sa Majesté? — Quelle erreur, mon ami! comment voulez-vous qu'il en soit ainsi? La dauphine ne peut avoir de fauteuil devant le roi; Sa Majesté est donc sortie pour que sa bru pût s'asseoir. — La reine a-t-elle eu la droite de la dauphine et la porte? — Parfaitement, comme cela devait être. — Pour le coup, en sortant Sa Majesté remit la reine à son carrosse. — O ciel! Dangeau, je ne m'en souviens plus. Malheur! malheur! ce point restera douteux jusqu'à la fin des siècles.

Lauzun éperdu s'enfuit à toutes jambes. Dangeau, à sa poursuite, le rejoignit au milieu d'une galerie. Le duc riait aux éclats avec Baraille.

— Mon cher Lauzun, gardez-moi le secret, au nom du ciel! — Ne craignez rien, marquis. C'est après votre mort seulement que vous serez placé au Parnasse entre Homère et Péliçon. — Je vois avec plaisir que vous êtes disposé à rire. — Moi, un homme heureux, Dangeau! ne vous y trompez pas. Dussiez-vous remplir vos écrits de l'histoire de mes faiblesses, je ne puis souffrir que vous me preniez pour un homme heureux. Sachez donc la vérité. Ma vie est pleine d'amertume et de regrets dévorants. La cruauté du roi, qui me laisse sans fonction, me tuera. A la seule rencontre d'un capitaine des gardes, le désespoir me serre le cœur. Ah! Dangeau, vous qui m'avez vu commander l'armée en 1671, vous qui partagiez avec moi l'amitié, la confiance du roi, vous qui remplissiez comme moi, avec plus ou moins de succès, les bouts-rimés de la duchesse de La Vallière, comment pouvez-vous croire que j'aie perdu le souvenir d'un passé si beau! Je donnerais un de mes membres, un bras, mon ami, pour le plus chétif emploi dans les logis, la garde-robe ou les offices, car l'inaction est la mort. Sachez cela, mon cher marquis, et plaignez un insensé que rien ne pourra consoler. — Les hommes sont insatiables, murmura Dangeau en s'éloignant d'un air de pitié. — Vous voulez donc, demanda Baraille à Lauzun, que toute la terre croie à ces ridicules regrets, puisque vous les confiez au colporteur de toutes les nouvelles? — Précisément, Baraille. Il faut qu'on croie à la folie de Lauzun, et que ce soit un être sans cervelle qui publie cette absurdité, pour que nous puissions la démentir plus tard. — Lauzun, vous ne serez jamais connu.

Le jour où la cour apprit que Mademoiselle était morte dans son château d'Eu, on vit paraître le duc de Lauzun en grand manteau de deuil, comme si son mariage eût été avoué. Personne n'osa blâmer cette hardiesse, dont le roi feignit de ne pas s'apercevoir; mais comme il était écrit que cet homme ne laisserait jamais les oisifs sortir d'une stupéfaction que pour les jeter aussitôt dans une autre, on se conta le soir à l'oreille que Lauzun allait se marier avec la fille du maréchal de Lorges.

— Quand je vous dis que sa raison s'envole, disait Dangeau en agitant ses doigts en l'air. — Je sais bien quel malheur le menace, dit M. de Luxembourg, dont la femme était une dévergondée. — Se remariant à son âge avec une fille de seize ans! Assurément Dangeau dit vrai, Lauzun est fou. — Quel âge a-t-il donc? demanda une dame en rougissant. — Quarante ans. — Point du tout, cinquante. — Soixante pour le moins. — Lauzun n'a pas d'âge; on l'a toujours vu à la cour, et toujours robuste, frais et galant. — Je ne sais pas s'il est jeune ou vieux, dit M. de Brancas; mais Noailles et moi, qui sommes faits à tous les combats, et qui portons mieux le vin que personne, nous ne saurions lui tenir tête. — C'est un homme admirable! s'écrièrent les jeunes gens. — Nous pourrions demander à la duchesse du Lude l'âge de son cousin¹. — Gardez-vous-en bien, dit Roquelaure; elle est éternelle comme lui. La Juive errante ne s'aviserait pas de dire l'âge d'Ahasvérus. — Mais quel est le motif de ce mariage, car Lauzun ne fait rien sans de bonnes raisons? — Le motif?... c'est que la petite de Lorges est charmante, et qu'il est amoureux. — C'est qu'elle est petite-fille de Frémont, qui donnera une dot énorme. — Rien de tout cela, dit Dangeau. Moi seul je sais le véritable motif: c'est que le duc de Lorges est bien en cour, qu'il commande à l'armée, et que par son entremise M. de Lauzun espère reprendre du service et obtenir le bâton avec un bel emploi dans la maison. — Sa femme sera bien heureuse, murmura une fille à marier: elle aura le tabouret! — Et moi donc, demanda Baraille à Lauzun, ne saurai-je pas vos raisons? — Les voici: malgré mon titre, le respect qu'on me porte et la protection du vieux roi Jacques, je m'aperçois à chaque heure du jour que l'aversion est encore vivace dans le cœur du roi, la jalousie mal cachée sous les cendres, et la colère toujours prête à éclater comme une poudrière à la première étincelle que le hasard y jettera. Savez-vous qu'il suffirait d'un chiffon de papier où fût la signature de

¹ La veuve du comte de Guiche, remariée au duc du Lude.

cet homme, pour que les mâchoires de la Bastille s'ouvrissent une seconde fois? Je ne tiens à rien; aucun parent ne pleurerait ma perte. Il ne nous tomberait pas du ciel une autre cousine du prince pour donner ses biens en rançon. Il me faut donc une famille riche, puissante, nombreuse, et surtout aimée de ce petit être qu'on admire tant parce qu'il porte une coiffure faite d'une matière jaune qu'on appelle de l'or. Vous devinez le reste. Les Durfort de Lorges sont d'anciens et dévoués serviteurs; ils comptent deux capitaines des gardes et un maréchal; de sorte qu'on ne pourrait plus me faire arrêter que par mon beau-père ou mes alliés les plus proches. Ma femme sera belle-sœur du duc de Saint-Simon, dont on craint les grands discours et les représentations respectueuses, et qui parle des plus sots préjugés comme un Spartiate des vertus antiques. Avec de tels renforts, et soigneusement couvert d'une palissade de feints regrets pour mes emplois d'autrefois, j'échappe à tous les orages. Le poison seul pourrait mettre fin à ma course, comme à celle de Louvois; mais la mort se trouble à mon approche, car elle est femme, toute vieille, tout avare qu'elle est; elle fuit timidement, et sa faux vacille entre ses doigts noueux. Baraille, nous mettrons en terre le dernier de nos ennemis. — Les désirs de Lauzun, disait Dangeau, sont de vrais serpents. Il veut de l'emploi; aucun effort ne lui coûtera pour en obtenir. Il en trouvera.

Le roi parut entendre ces paroles avec plaisir. Il regarda Dangeau d'un air attentif, et fit un demi-tour sur ses talons en relevant les coins de ses lèvres par un petit sourire dédaigneux.

La fille du maréchal de Lorges était une de ces créatures délicates et pâles comme on en trouve plus en Angleterre qu'en France. Son caractère doux et sérieux en faisait une compagne précieuse pour un homme irascible, inquiet, violent comme Lauzun. Le son de sa voix, le regard réfléchi de ses yeux, étaient un calmant parfait pour la colère ou les agitations nerveuses. Elle se trouva heureuse d'avoir un mari qui lui donnait de fréquentes occasions d'utiliser les qualités dont la nature l'avait douée. La jeune duchesse aima Lauzun plus que le tabouret, qui lui valait tant d'envieuses. Sa conduite resta irréprochable, et jusqu'au dernier jour elle conserva un grand empire sur l'esprit peu maniable du duc.

Le maréchal de Lorges fit de vains efforts pour rétablir son gendre dans les bonnes grâces de Sa Majesté. Tout le monde louait Lauzun de son désir de rentrer au service. Le monarque lui-même trouvait fort convenable que le roi fût l'unique pensée d'un homme si mal en cour.

— Voyez-vous, Baraille, disait Lauzun en riant, le roi est le principe de toutes choses, le souffle divin qui donne la vie. Voulez-vous un emploi? C'est pour l'amour du roi. Avez-vous la fièvre? parbleu! vous languissez loin du roi. Vous faites-vous moine ou ermite? C'est pour penser au roi. Adressez-vous des vers mythologiques à une belle pour lui dire qu'elle est ce que vous adorez le plus au monde? Malheur à vous si vous omettez cette parenthèse : après le roi!

Depuis longtemps la Montespan macérait son corps en compagnie des sœurs de Saint-Joseph. C'était son fils le duc du Maine, pour qui elle ne s'était pas épargné les soucis, qui lui avait porté l'ordre de quitter la cour, et la Maintenon avait pris en grande affection ce prince sournois, boiteux et dénaturé.

On voulut faire à ce fils préféré une réputation de courage à un prix modéré, comme celle que le roi croyait avoir gagnée en prenant ses collations à quelques lieues des champs de bataille. Boufflers était alors assiégé dans Namur par le prince d'Orange, et s'y défendait avec une incroyable obstination. Une grosse armée fut envoyée pour faire lever le siège. Le maréchal de Villeroi en eut le commandement, et prit sous son aile le jeune prince. L'armée française, belle, nombreuse, disposée à se bien battre, arriva en présence de l'ennemi, et s'arrêta devant lui. Les courriers se succédaient de Namur à Versailles. On était en grand émoi dans la chambre à coucher de la Maintenon par l'attente des faits d'armes et des dangers de M. du Maine. Toutes les nouvelles possibles arrivèrent à la cour, excepté celle d'une bataille. Le présomptueux et inepte Villeroi passait incessamment les troupes en revue, tandis que Boufflers, aux abois dans Namur, mangeait la chair de son cheval en attendant qu'il plût à l'armée de le délivrer. Les choses restèrent un mois entier dans cet état. Le roi devint rouge de colère en lisant dans la gazette de Hollande les sarcasmes les plus offensants contre le duc du Maine.

— Pourquoi donc Villeroi n'attaque-t-il point l'ennemi? s'écria Sa Majesté avec dépit. — Il faut vraiment que je m'en informe, dit M. de Lauzun.

Il partit en effet pour Namur. L'armée était toujours fraîche, bien nourrie et immobile. Après un beau repas que les officiers donnèrent à Lauzun, il leur proposa de monter à cheval et de jeter un coup d'œil sur les lignes des Hollandais : la partie fut acceptée. On s'approcha d'abord jusqu'à portée de fusil, puis Lauzun feignant de ne pas voir le danger, s'avança jusqu'à portée du pistolet : les balles ennemies sifflaient aux oreilles de cette bande joyeuse; quelques hommes furent tués. Le duc ne s'éloigna que lorsqu'on l'en supplia instamment. De retour au camp, il remonta aussitôt en carrosse et ne s'arrêta qu'à Versailles.

— Eh bien! demanda toute la cour, qu'avez-vous vu? — Deux

armées toutes proches l'une de l'autre. — Et pourquoi ne se bat-on point? — Il suffirait que le général français donnât ses ordres, mais s'il ne le fait pas, cela tient sans doute aux difficultés que présente le terrain, car vous ne savez pas ce qui se trouve entre les deux armées. — Non; qu'y a-t-il, qu'y a-t-il donc? — Il n'y a pas de rivière; je n'ai pas vu de forêt, ni de montagne, ni de lac; mais j'ai aperçu distinctement une bruyère dont je ne saurais dire la hauteur.

Lauzun chercha des yeux autour de lui, et toutes les prunelles des auditeurs attentifs cherchaient aussi l'objet qui allait servir de comparaison. Enfin le duc tira sa boîte d'or de sa poche, et frappant dessus avec la main droite, s'écria :

— Une bruyère haute comme cette boîte!

Personne n'osa rire. On se dispersa brusquement comme si on eût craint d'être surpris écoutant de si dangereux propos; mais on en causa dans tous les coins. L'oreille paternelle les recueillit, et la tristesse du roi fut extrême. La ville chanssonna sur la prudence du bâtard bien-aimé et l'incapacité de Villeroi, le seul homme que Louis XIV ait jamais avoué hautement pour son favori.

Le roi, les princes, les dames, l'armée, tout partait pour Compiègne. La maussade Maintenon traînait à sa suite les plus fières duchesses qui l'avaient longtemps ignorée, puis méprisée, puis crainte, et qui en étaient venues à une humble soumission. Les sénéchaux tombaient de lassitude dans les escaliers de Compiègne, ils sentaient leur raison prête à les abandonner; des difficultés sans nombre s'élevaient sur les plus simples détails. Ces princes, ces ducs étaient si exigeants, si jaloux, si ambitieux! Malheur au maréchal des logis qui se fût avisé en marquant les logements à la craie, d'écrire simplement sur la porte du premier prince du sang : Monsieur le prince de Condé; et non pas, *Pour monsieur le prince de Condé!* car le *pour* appartenait de droit aux membres de la famille et aux cardinaux. Or, Lauzun arrivé des premiers et se promenant dans les galeries du château de Compiègne, s'arrêta devant une porte où étaient écrits ces mots : Pour Son Excellence le cardinal de Coëlin. La bizarre et satanique fantaisie lui vint à l'esprit d'effacer avec son doigt le *pour* que personne n'eût osé contester au cardinal. Le vénérable prélat n'attachait aucune importance à ces misères terrestres; mais le duc de Coëlin, l'homme le plus cérémonieux et le plus poli du monde, était un lion furieux contre tout audacieux qui lui retranchait un *iota* dans les honneurs dus à son rang. Il prit donc pour sienne l'offense faite à son frère. Le maréchal des logis Cavois, célèbre duelliste, reçut fort mal les vertes réclamations de Coëlin. Une rumeur terrible fit mugir les salles du château, et sans égard pour la santé du roi, qui venait de prendre médecine, il fallut que le débat fût soumis sur l'heure à Sa Majesté. Cavois fut réprimandé, comme cela était inévitable. Pendant une soirée entière on parla de cette grave affaire. Lauzun se montra si profond dans la question du *pour* que personne n'aurait soupçonné son espièglerie, s'il ne l'avait avouée lui-même.

— Cet homme, disait Dangeau en le regardant de travers, est le mauvais génie de la cour; le démon de la destruction le pousse. — Il faut lui pardonner ses manies, pensait le roi. Il est inconsolable, dévoré d'ennui, de dépit et de regrets d'avoir perdu nos bonnes grâces.

Tout le monde connaît l'histoire du ridicule chapeau gris que Lauzun fit mettre à M. de Tessé, nommé colonel général des dragons. Saint-Simon et bien d'autres l'ont racontée. Elle prouve encore que l'audace de Lauzun allait croissant; qu'il s'était mis presque ouvertement en guerre avec les saints devoirs de l'étiquette, et qu'il osait commettre ses sacrilèges sous les yeux même de Sa Majesté.

Sa grande fortune, sa table excellente, sa magnificence en toutes choses lui avaient permis de se former une cour composée de tout ce qui était jeune et spirituel. La Maintenon et le roi, tombés dans une extrême dévotion, ne donnaient plus de fêtes; l'ennui était devenu un devoir, et si Sa Majesté n'avait pas daigné établir une inquisition très-sévère sur la conduite de chacun, on aurait négligé Versailles. Malheur aux dames qui se seraient dispensées de paraître au salut chaque soir!... Pour s'y faire mieux remarquer elles imaginèrent de poser sur leurs chaises de petits bougeoirs qui éclairaient leurs visages, et la Maintenon prenait note des absentes; mais une fois hors de la chapelle, on courait se plonger jusqu'au cou dans la galanterie et la débauche de bon ton. Cependant la marche ordinaire des modes étant d'arriver à l'exagération, Lauzun poussa celle des orgies jusqu'à la fureur. Comme il les conduisait en maître consommé, il traitait journellement la moitié de la cour. Des princes du sang tombaient gorgés de ses vins et sous sa table. Le jeu, qui était aussi une rage, rendit Lauzun l'ami du jeune duc de Chartres, parce que lui seul pouvait mettre sur le tapis des sommes dignes de ce prince, qui causa souvent de l'embarras au roi son oncle par ses dettes.

Les armes du prince Eugène avaient pénétré jusqu'au milieu du royaume. Les finances étaient épuisées, l'armée découragée par les revers et l'incapacité des généraux. Le roi, par une incroyable manie de jalousie, ne voulait plus confier ses portefeuilles et ses commandements qu'à des hommes sans talent. La détresse de la cour devint telle que tout le monde vendit son argenterie et en fit porter le montant au trésor. Sur les tables des ducs on ne servait plus que de la

faïence et de l'étain ! Lauzun seul donna de splendides repas avec des plats d'argent et des couverts de vermeil.

— Messieurs, dit-il aux convives, tant de vaisselle n'aurait pu tenir sous les jupons de la Maintenon ni sous la calotte d'un confesseur, c'est pourquoi je me suis décidé à la garder.

L'audace de ces propos ne fit point désertier le souper. Le duc de Chartres, qui était présent, soulevant son verre, répondit par la proposition d'une santé qu'on but avec acclamation, et dont les termes étaient si injurieux pour madame de Maintenon, que la décence ne nous permet pas de les répéter.

Un jour, il y avait débauche au Palais-Royal. Monsieur était mort depuis six mois, et son fils, devenu duc d'Orléans, reprenait sa vie dissipée. Le soleil d'hiver, à son lever, retrouva les fenêtres éclairées ; de pâles figures, bouleversées par la fatigue, essayaient de sourire devant les cartes qui venaient de ruiner la moitié des assistants. Les amis du prince, Brancas, Noailles, Nocé, l'abbé Dubois, étaient encore attablés, et vociféraient les plus hideuses ordures. Toutes les cervelles étaient troublées ; toutes les bouches bégayaient ; les verres étaient brisés. Au milieu de leur ivresse, quelques buveurs à demi noyés, retrouvant un éclair de raison, virent avec étonnement Lauzun qui se promenait fièrement et poussait des rires sataniques. Barbésieux, son ennemi, se sentant capable encore de contenir quelques bouteilles, osa lui porter un défi. Les plus malades furent saisis d'horreur en voyant les rasades que se versaient les deux jouteurs ; mais bientôt Barbésieux, ayant roulé à terre, ils s'imaginèrent que c'était un rêve, et s'endormirent.

En retournant chez lui, Lauzun rencontra l'un de ses petits-neveux, Armand de Biron, qui, pour suivre la mode, s'était enivré avec d'autres enfants de son âge, et chancelait le long des murailles. Il le prit par la main et le conduisit dans la salle où gisaient encore les convives qu'il venait de quitter.

— Regarde cela, petit misérable, dit-il à l'enfant ; regarde ces êtres plongés dans un état voisin de la mort ; écoute les sons affreux qui sortent de leurs poitrines oppressées ; vois leurs traits décomposés comme ceux des damnés, ces rides profondes sur leurs jeunes visages ; la débauche est dans les cavités de leurs yeux ; la corruption, poussée jusqu'à l'abrutissement, est étalée sur toutes ces faces. Cet homme qui pousse des gémissements étouffés, c'est le marquis de Barbésieux.

En parlant ainsi, Lauzun souleva la tête du ministre.

— Eh ! Dieu du ciel ! ceci n'est pas un hoquet, c'est bien le râle de la mort. Voici son dernier soupir. Regarde cela, Biron, et souviens-toi de cette scène.

Le lendemain, le Mercure apprit aux gens de la ville que le ministre de la guerre avait rendu l'âme à la suite d'une orgie. Malgré la leçon donnée à son neveu et la menace de le déshériter, Lauzun ne put empêcher le petit Biron d'être un libertin.

Le duc d'Orléans et ses amis n'étaient pas gens à s'effrayer pour peu de chose, et les débauches reprirent avec plus de force après la mort du jeune ministre. Un soir, M. de Nocé, tout à fait ivre, frappa sur l'épaule de Son Altesse avec familiarité. Quand la débauche touchait à son paroxysme, on ne connaissait plus ni le rang ni l'étiquette.

— Holà ! Philippe, mon garçon, s'écria le roué, réponds un peu à ceci : Veux-tu être roi de France ? — Non, par Dieu ! répondit le prince. Que diable ferais-je d'un trône ? — Tu en ferais la place d'honneur d'une belle table bien servie, et nous serions tous au plus haut bout. Moi je mangerais les sceaux, Brancas boirait les finances, Lauzun jouerait la guerre, et le royaume ferait une immense ripaille, depuis la Manche jusqu'aux Pyrénées. — Tu es un sot, mon petit Nocé : à peine si j'ai le temps de vivre tant nos occupations se multiplient. Mes maîtresses se plaignent que je les néglige ; la collation n'est pas digérée quand arrive l'heure de se remettre à table ; et tu voudrais encore m'assommer des ennuis et des travaux d'un gouvernement ! J'aimerais mieux être un porte-balle, te dis-je. Le dauphin, mon cousin, est en bonne santé ; le duc de Bourgogne, son fils, a des enfants ; et, grâce à Dieu, je ne suis point menacé de monter jamais sur cet escabeau incommode où on ne saurait dormir. — Moi, je te dis que tu seras roi, et je bois au sacre de Philippe d'Orléans. — Bu-vons, tous. — Que le diable m'en préserve ! — Mes amis, écoutez ce qu'a prédit le sorcier Pietro, disciple d'Exili, inventeur des meilleurs poisons, et connaissant l'avenir comme ses poches ; écoutez cela, messieurs, avec respect... Dubois, ôte ta calotte... Pietro a lu clairement dans un verre d'eau cet oracle superbe : « La France perdra tous ses fils et deviendra la maîtresse de son neveu. » — Vivat ! messieurs ; allons voir le sorcier ; que Philippe prenne un déguisement, et nous jugerons de l'habileté de ce saint ermite. — C'est cela, partons.

Le duc de Saint-Simon causait le lendemain avec Philippe d'Orléans, dans l'embrasement d'une fenêtre à Versailles ; le prince racontait en riant qu'un sorcier lui avait prédit que le sceptre de Louis le Grand passerait par ses mains, et Saint-Simon consignait dans ses mémoires cet oracle dénué de toute apparence de raison. Cependant Lauzun et Baraille, enfermés ensemble, en parlaient comme d'une chose fort sérieuse.

— Que faut-il faire ? disait Lauzun, qui paraissait vivement agité. — Ne vous mêlez pas de tout cela, répondit Baraille. Vous avez re-

fusé d'entrer dans le complot, la responsabilité ne peut plus peser sur vous. D'ailleurs ces roués sont des faufarons de crime. Ils ne songent peut-être déjà plus à l'exécution. — Ce sont des hommes sans cœur et sans frein, Baraille. — Mais êtes-vous bien sûr que ces jeunes gens soient capables d'autre chose que d'étourderie et d'imprudence ? — C'est avec étourderie qu'ils ont d'abord parlé d'empoisonner les enfants du roi ; c'est par imprudence qu'ils m'ont confié leur projet le verre à la main ; c'est par légèreté qu'ils ont conduit le prince chez leur prétendu sorcier ; mais ils exécuteront le crime aussi bien que si c'était une folie, une étourderie ou une imprudence. Nous devenons vieux, Baraille. La mort viendra bientôt nous chercher, et s'il faut qu'elle nous berce éternellement dans ses bras en nous reprochant une monstrueuse action, s'il faut que le souvenir d'un meurtre soit enfoncé avec nous sous le couvercle de plomb d'un cercueil, que deviendrons-nous dans le monde inconnu dont nous approchons ? Non, ces crimes ne se feront pas. Je ne veux pas qu'ils s'exécutent. O Louis ! oppresseur que j'ai maudit pendant dix ans au fond d'un cachot ! Je triomphe donc enfin ! Mais mon triomphe sera complet lorsque je t'aurai sauvé la vie. Je n'entends pas que des hommes qui ne sont que mes instruments s'avisent d'aller au delà de mes volontés. Je te pardonnerai, je te permettrai de vivre : c'est la plus cruelle des vengeances qu'un pardon dédaigneux, et je puis enfin te l'accorder à mon tour. Tu ne seras pas à mes pieds pour l'obtenir, mais que m'importe ? je n'en suis pas moins le roi et toi l'esclave.

Lauzun vint à bout d'empêcher pour un temps l'exécution des attentats abominables projetés par les roués du Palais-Royal. Ces hommes vicieux lui portaient trop de respect pour mépriser ses ordres et ses conseils ; mais, comme cela arrive toujours entre gens dépravés, sitôt que le maître se fut montré plus faible que ses disciples, il perdit son empire sur leur esprit. On le traita comme un être craintif et sans énergie ; on se félicita de l'avoir surpassé, et les complots furent tramés de nouveau sans sa participation. Le procès de la Brinvilliers, les crimes d'Olympe Mancini, les noirceurs que la chambre ardente avait mises au jour, avaient causé d'abord un scandale et une épouvante universels ; mais bientôt on s'était habitué aux idées de meurtre et d'empoisonnement ; plus d'une dame suivant assidûment les offices divins, cachait dans ses tiroirs de la poudre de succession. Il y avait des poisons qu'on administrait par les odeurs, d'autres dans les boissons. On ne tuait pas toujours les gens pour recueillir leur héritage ou épouser leurs femmes ; on en tuait sans aucune raison, quelquefois même par un motif de générosité, pour rendre service à un ami. La fièvre d'imitation, dont les philosophes ne se sont jamais assez occupés, faisait alors d'effrayants ravages.

La mort vint au-devant des désirs des roués en emportant le dauphin ; mais quoique cette mort fût naturelle, le mot de poison circula dans les rumeurs populaires, et le duc d'Orléans fut aussi soupçonné. Deux dames de la cour qui se partageaient l'amour de ce prince, ou plutôt qui prenaient part à ses débauches, furent reconnues enveloppées de larges mantles et sortant de la maison d'un chimiste.

Le lecteur aurait frissonné d'horreur, s'il avait vu l'abbé Dubois et ces deux femmes, enfermés ensemble, préparer avec soin et précaution certaines poudres qui devaient être mêlées au tabac, aux parfums ou aux aliments des enfants du roi. Parmi les intimes du Palais-Royal, on faisait parade de la dissolution et de l'impiété ; on parlait de tous les crimes avec une insouciance affectée ; mais le moment de l'exécution venu, quel être pourrait ne pas tomber dans la crainte et l'hésitation ?

— Prenez garde en ouvrant cette boîte, disait madame de Parabère. Versez quelques grains de cette poudre sur ces fleurs. — Doucement... Point de précipitation. — Oh ! comme vos mains tremblent, ma chère ! — Quel enfantillage ! dit l'abbé Dubois. — Vous êtes pâle comme la mort, l'abbé ! — Comme un mort ! la vilaine comparaison, madame ! — En vérité, j'étouffe. Je ne puis respirer.

Jamais, jamais au milieu des bacchanales, le cœur de la Parabère n'avait fait de ces soubresauts violents, comme un navire qui va échouer ; jamais, dans l'ivresse et le désordre des orgies, sa poitrine n'avait été oppressée ni ses nerfs agités comme ils l'étaient dans cet instant où elle tripotait sa pharmacie.

Monseigneur n'avait trouvé jamais dans le roi qu'un monarque, et non un père ; mais après la mort du dauphin, le duc de Bourgogne son fils, et surtout l'aimable petite duchesse, étaient devenus les enfants gâtés du roi et de la Maintenon. On a prétendu même que cette tendresse avait été poussée à un tel excès que plus d'une fois la jeune princesse avait eu l'honneur de s'asseoir sur les genoux de Sa Majesté pour recevoir des caresses paternelles. Dangeau n'a pas assez approfondi ce point important dans son journal. Ce qui justifie le doute, c'est l'histoire bien connue de la fausse couche que le roi fit faire à sa petite-fille en la forçant d'aller à Marly lorsqu'elle était malade et fort avancée dans sa grossesse. On sait que l'étiquette ne permettait point que le roi s'en fût à Marly sans la famille ; on ne peut donc pas s'étonner que personne n'ait eu l'idée de laisser la princesse faire ses couches en repos ; aussi Sa Majesté avait-elle eu un moment d'humeur terrible lorsqu'on vint tout en émoi lui annoncer que la petite duchesse était blessée et en danger de mort.

— Eh ! que m'importe qui me succédera ? avait dit le roi. Qu'elle

meure si elle veut ; je serai libre au moins, après cela, d'aller à Marly sans qu'on m'oppose mille difficultés.

Il est vrai que cette aventure était déjà ancienne, et que l'âge avait pu amollir le caractère un peu dur de Louis XIV. Il paraît même certain que ce prince donna des preuves de sensibilité non équivoques pendant les malheurs qui frappèrent ses enfants à la fin de son règne.

— Baraille, mon ami, disait Lauzun un soir, voyez-vous cette famille royale qui joue paisiblement à la *bassette* au fond de ce salon ? Voyez-vous ce vieillard couronné qui croit tenir entre ses mains la destinée du plus fier comme du plus humble de ses gentilshommes ? Ces gens-là me doivent la vie, mon cher lieutenant. Cette vie qu'ils emploient si futillement, et qu'ils croient si précieuse, je n'avais qu'à laisser aux choses leur cours pour qu'elle leur fût arrachée à tous et par violence. Voyez-vous ce jeune prince qui sourit obligeamment au comte de Nocé ? Il ne se doute pas que celui qui le salue avec tant d'humilité l'aurait dépêché pour l'autre monde, si je ne m'y étais opposé !

C'était dans l'instant même où Lauzun faisait ces réflexions que M. de Noailles offrait à la duchesse de Bourgogne cette fameuse boîte d'or dont parle Saint-Simon, et qu'on ne put jamais retrouver lorsque la princesse se fut retirée en se plaignant de subites et cruelles douleurs de tête ; le lendemain, la petite-fille du roi était morte. En annonçant cette nouvelle à Sa Majesté, le duc de Bourgogne portait sur son visage des signes certains d'une mort prochaine : il suivit sa femme dans la nuit. Il restait trois rejetons royaux ; deux moururent, et on ne sait quel miracle sauva le troisième. Une seule procession funèbre conduisit à Saint-Denis quatre enfants de France. La populace assemblée devant le Palais-Royal brisait à coups de pierres les vitres de Philippe d'Orléans ; les malédictions arrivaient aux oreilles de ce prince, qui pleurait amèrement, et faisait des vœux pour la conservation des jours du petit Louis XV. Les trois médecins du roi déclarèrent que les cadavres offraient des traces évidentes de poison.

Depuis ce jour, le duc de Lauzun abandonna tout à fait la cour. Il se retira dans un de ses hôtels, situé près du couvent des Petits-Augustins. Une révolution parut s'opérer dans son caractère : il devint aussi calme, aussi grave qu'il avait été impétueux et inquiet ; il aimait la solitude plus qu'il n'avait recherché le bruit et l'agitation ; il ne voyait plus que Baraille et madame de Lauzun.

Seulement lorsqu'on lui annonça la mort de Louis XIV, il tira son épée, et courant sur le page qui lui apportait cette nouvelle :

— Tu mériterais d'être tué sur la place, s'écria-t-il, petit misérable ! Comment oses-tu avancer une pareille chose ? Le grand roi ! le soleil des soleils ! le maître du monde serait mort, et le monde resterait debout ! Tu es un imposteur, et je vais te punir pour tes blasphèmes. — Rien n'est plus vrai pourtant, monsieur le duc. — Et qui donc a pu trancher des jours si précieux ? — C'est Notre-Seigneur, monsieur le duc. — Et on n'a pas fait arrêter la mort par M. le capitaine des gardes ! Ah ! on voit bien que je n'ai plus ma compagnie, et que je n'étais point de service.

Cependant, quand Lauzun connut les détails des scènes étranges et scandaleuses du service du feu roi, les rires indécents dans les carrosses, le cercueil heurté, la partie de chasse des mousquetaires dans la plaine de Saint-Denis, il fit de tristes réflexions sur les vanités humaines. Souvent on l'entendit assurer que si les hommes connaissaient le revers de la médaille, ils ne se donneraient pas tant de peine pour réussir dans leurs vains projets, pour se faire une fortune dont la vieillesse et l'impuissance les empêchent de jouir ; pour enterrer des amis et des ennemis dont la mort laisse le cœur du survivant dans une oisiveté et un vide absolus.

XXIII. — Dernière visite à la cour. — Rupture avec le monde, suivie d'une mort à demi chrétienne. — Le nom de Lauzun.

« J'ai, de ce matin, quatre-vingts ans, mon cher Lauzun. Nous avons tous deux trop usé de la vie pour sentir du regret en la quittant ; je n'éprouve d'autre désir, d'autre besoin que le repos. Je ne vous suis plus nécessaire, puisque le temps des projets ambitieux est passé ! Vous ne trouverez pas mauvais que je songe à prendre mes passe-ports pour l'autre monde. Ce soir même je me retire parmi les bons chartreux du Luxembourg. On m'y a préparé une cellule dont les lambris sont couverts des belles peintures de Lesueur. J'y mourrai heureux et tranquille. Adieu.

» BARAILLE. »

— Holà ! vite, mes chevaux au carrosse. Nous allons au Palais-Royal. — Que demande monsieur ? — Je veux parler à son altesse royale le régent. — Son altesse ne reçoit point ce soir. — J'ai les grandes entrées. — Monsieur n'en profite pas souvent, car je ne l'ai jamais vu. — Pas de réflexions, drôle ! et annonce le duc de Lauzun.

Les huissiers, ouvrant toutes les portes avec une gravité respectueuse, conduisirent le duc jusqu'à une petite salle d'où sortaient des clameurs bachiques, et dont l'air était échauffé par les lumières et la fumée des mets.

— Eh ! qui donc vois-je là-bas, mes amis ? s'écria le prince ; suis-je à mon heure suprême, ou le vin me donne-t-il la fièvre ? Je crois

en vérité que voici Lauzun. Est-ce bien vous, mon cher, ou si votre âme échappée du purgatoire revient faire la débauche entre deux brûlures ? — C'est moi-même, monseigneur. — C'est Lauzun ! c'est Lauzun ! vive Lauzun ! avancez un siège. Servez, servez les vins les plus capiteux. Voici la meilleure tête du royaume. — Lauzun, mon ami, prenez place ; soyez le bienvenu. Vous êtes chez vous ici ; inconstant, infidèle ! Ouf ! je n'en puis plus. — Je venais supplier votre altesse royale de m'accorder une grâce. — Oui, je vous fais grâce, je fais grâce à tout le monde... Corbleu ! je ne suis pas régent du royaume pour rien, j'espère. Je veux que le peuple soit heureux... A demain les affaires. Appelle-moi Philippe, Lauzun. — Il faut que vous me donniez de suite une lettre de cachet. — Oh ! comment cela ? traître ! tu veux m'arracher une signature par surprise et dans mon ivresse ! Dubois, informe-toi de ce qu'il désire. — Ecoutez-moi, Philippe : je n'ai qu'un ami dont la compagnie m'est nécessaire, et l'ingrat veut me fuir en se retirant au couvent des chartreux. Or vous êtes trop bien avec le diable pour permettre que le ciel triomphe d'une manière aussi éclatante que par la conversion du chevalier Baraille. — Quoi ! Baraille se fait moine ? — Il ne faut pas souffrir cela ; Lauzun a raison. Nous demandons tous la lettre de cachet pour arracher Baraille du couvent. — Eh bien ! donnez-moi du papier. J'avais juré pourtant de ne jamais écrire à cette heure. Lauzun, voici la lettre ; mais je ne te l'accorde qu'à une condition : c'est que tu viendras nous voir comme autrefois. Nous avons perdu la gaieté depuis que tu nous abandonnes. Viens, je te céderai l'une de mes deux bergères. Regarde-les... également adorables toutes deux, n'est-ce pas ? choisis, te dis-je, entre la Parabère et la Sabran. Ah ! grand connaisseur ! ton cœur balance entre l'aloyau et le gigot¹ ; eh bien ! tu les mangeras tous deux, s'il faut cela pour te ramener dans le sein du Seigneur. Va, brebis égarée.

Lauzun était déjà loin. Le soir même les agents de la police conduisirent chez lui le chevalier Baraille sous bonne escorte.

Le chevalier était un de ces hommes calmes dont l'obstination est inébranlable, quoiqu'ils semblent n'opposer qu'une faible résistance. Après huit jours passés près de Lauzun, le désir de la retraite et du couvent lui entra plus profondément que jamais dans l'esprit, et sans doute il aurait pris de nouveau la fuite si le duc n'avait imaginé un expédient pour le conserver près de lui. Le couvent des Petits-Augustins était contigu à l'hôtel de Lauzun ; on fit percer une porte dans les murs de ce couvent, de sorte que Baraille, devenu moine, pouvait recevoir à toute heure son ami dans sa cellule.

Pendant longtemps encore Lauzun résista aux prières de Baraille, qui l'engageait à rompre avec le monde.

— L'exercice m'est trop nécessaire, répondait-il, pour que je puisse jamais mener la vie du couvent.

Souvent les gens de cour et les dames, en se promenant dans la forêt de Boulogne, se montrèrent un habile cavalier qui domptait les chevaux les plus sauvages et faisait mille tours d'adresse.

— Savez-vous qui est cet homme ? se disait-on : c'est le célèbre Lauzun, il a quatre-vingt-dix ans. — Eh ! mon cher duc, s'écria un jour M. de Nocé, que je suis aise de vous rencontrer : pourquoi ne venez-vous plus au château ? — On s'y couche trop tard pour moi ; je deviens vieux, mon cher Nocé ; mais qu'avez-vous ? seriez-vous malade ? — Je suis perclus, mon cher, usé, comme dit mon médecin. — Je suis réellement plus vieux que vous, et cependant je ne fuis pas le monde pour cela ; vous nous reviendrez, vous nous reviendrez. — Jamais, monsieur de Nocé. Je ne suis pas un homme de cette époque. On ne porte plus de respect aux vieilles choses aujourd'hui. L'étiquette est méprisée. Les princes ont de petites perruques indignes de la majesté royale. Je gage qu'on ne donne plus le *pour* à MM. les cardinaux et que des parvenus présentent la serviette ; mais sans nous fatiguer l'esprit par des considérations si élevées, jetez seulement un coup d'œil sur votre personne. Est-il possible que le haut-de-chausses gracieux et riche soit remplacé par cette harde informe que vous appelez une culotte ! Quelle révolution s'est donc opérée dans les mœurs des nations, pour que le justaucorps fermé par une ceinture et des agrafes ait pu céder la place à ce simple habit ouvert et dégagé ? Quelques faibles boutons de soie, toujours prêts à se rompre, s'opposent à peine au débordement des passions humaines. Ah ! la culotte est l'expression de la corruption de ce siècle sans frein. Un bouleversement universel nous menace. Adieu ! Nocé. Je crois que je vais me reposer dans quelque couvent, comme un vieux cheval dans une étable.

Les paroles de Baraille firent chaque jour plus d'impression sur l'esprit de Lauzun. Un moine éloquent, animé d'une vive ardeur de prosélytisme, venait souvent se mêler à leurs pieuses conversations.

Le duc se décida enfin à prendre une cellule voisine de celle de son ami. Ce fut une grande affaire que sa première confession ; car depuis plusieurs années il ne s'était pas approché du saint tribunal. Le prêtre écouta de curieuses révélations. Il pâlit plusieurs fois pendant le récit du pénitent. Un moine courbé devant l'autel l'entendit s'écrier :

— O malheureux ! qui pourra vous absoudre ? les crimes d'une génération entière retomberont sur votre tête !

¹ Sobriquets que le régent donnait à ses deux maîtresses.

Plusieurs mois s'écoulèrent avant que Lauzun pût obtenir l'absolution. Trop souvent dans les dialogues avec son guide, il se laissait aller à des souvenirs mondains, à des réflexions de politique, qui causaient au saint homme un grand effroi, et lui faisaient secouer la tête en disant :

— Jamais la grâce ne descendra au fond de ce cœur.

Souvent, lorsque des parents avides cherchaient à voir le vieux duc pour obtenir une belle part sur son testament, il les recevait dans son lit, et feignant plus de contrition qu'il n'en avait, il s'écriait d'une voix lamentable en se frappant la poitrine :

— O mon Dieu ! je ne saurais racheter tous les péchés qu'il m'a fallu commettre pour acquérir mes richesses, qu'en laissant à vos prêtres ces biens méprisables, pour qu'ils en fassent un bon usage.



Baraille, devenu moine, pouvait recevoir à toute heure son ami Lauzun dans sa cellule.

Et ces plaisanteries sur de graves sujets faisaient encore douter le directeur de Lauzun que cet homme pût jamais réussir à faire son salut. Cependant, avant de mourir il parut avoir mis de côté toutes les faiblesses terrestres.

La duchesse de Lauzun, qui seule avait la permission de le visiter à toute heure, lui présenta un jour un de ses neveux, en lui disant que c'était le sujet le plus sage et le plus modeste de sa famille.

— Comment vous nommez-vous ? demanda Lauzun au jeune homme.

— Henri de Castelmoron. — Fort bien. Vous êtes le fils de ma plus jeune sœur. Mais vos parents n'ont-ils pas de fortune ? — Presque rien, répondit madame de Lauzun ; ils lui laisseront à peine quinze cents livres de revenu. — Et vous dites que c'est un garçon sage, dévot et sans ambition ? — Un jeune homme parfait. — Ah ! je vous félicite, mon ami. Gardez votre modestie comme le plus précieux de tous les trésors. L'ambition et la soif des richesses mènent tout droit à l'enfer. Si j'échappe à la perdition éternelle, c'est par une miraculeuse grâce du Seigneur. Je ne veux point que vous couriez les dangers où sont exposés les riches de la terre. Le royaume des cieux sera pour vous. Recevez ma bénédiction, mon ami ; j'ajouterai à votre modique revenu une somme annuelle de deux mille livres. Biron, mon autre neveu, est un libertin, un prodigue, un joueur, un homme actif et violent ; s'il manque d'argent, il fera des dettes, se jettera dans la crapule et déshonorera son beau nom : c'est à lui que je laisserai ma fortune.

Quand il sentit l'approche de la mort, Lauzun fit venir Armand de Gontaut-Biron, et le fit asseoir près de son lit :

— Biron, lui dit-il, l'aïeul de ton père a vendu ses biens pour guerroyer côte à côte avec Henri IV ; il fut un modèle de courage, de patience, de dévouement et de générosité tant qu'il mena cette rude vie. L'ambition lui vint en tête lorsqu'il était déjà riche, puissant, ami du roi ; le dégoût et l'ennui le tourmentèrent au sein de la grandeur. Il a vilainement trahi le meilleur des princes : il est mort sur l'échafaud. Ne fais pas comme lui, Biron. Moi, je fus longtemps un petit gentilhomme provincial. Je me suis élevé gaiement au milieu des danses de la cour, jusqu'à devenir aussi l'ami d'un roi, et l'ambition m'a dévoré à belles dents, lorsque j'étais gorgé d'or et d'honneurs que j'aurais à peine osé rêver à ton âge. Jamais je ne fus si heureux qu'au temps où je n'étais qu'un hobereau ne possédant pas un sou. Ne fais donc pas comme ton oncle Lauzun ; regarde au-dessous de toi et non au-dessus. Mon neveu, je te laisse une fortune de quatre millions ; jouis-en de ton mieux, et ne va pas t'embarrasser la tête d'inutiles projets que la mort viendrait renverser. Adieu, Biron. — M. le duc n'a plus qu'un instant, murmura un médecin. — Mon frère, dit le confesseur, c'est à présent qu'il faut élever vos pensées vers Notre-Seigneur. — Monseigneur, répondit le moribond qui perdait le fil de ses idées, monseigneur ! le roi votre père a méconnu mon amitié... sa jalousie est la seule cause... la droite de Sa Majesté m'appartient... je suis capitaine des gardes... Cécile... Quoi qu'on en puisse dire, j'étais né pour être l'amant d'une reine toute-puissante... — Ah ! que faites-vous, malheureux ! s'écria le moine saisi d'horreur. — Pardieu ! je meurs ; voilà tout.

Le duc de Lauzun était mort. Baraille lui survécut de quelques jours seulement.



Les deux neveux de Lauzun.

Les deux amis furent enterrés dans le jardin des Petits-Augustins, et sur leur tombe commune on vit souvent deux femmes agenouillées : l'une était la fille du surintendant Fouquet, et l'autre Antoinette de Caumont-Montpensier, abbesse de Saint-Valery, dernier rejeton des Montpensier et des Lauzun.

La grande fortune du duc passa des mains d'Armand de Biron dans celles d'un neveu de ce dernier, qui se fit appeler, pendant quelques années, duc de Lauzun. Comme si le sort s'était souvenu alors de ce nom célèbre, celui qui le portait parvint à la position qu'avait tant désirée son arrière-cousin : il fut l'amant d'une charmante reine de France..., ce qui le conduisit sur l'échafaud révolutionnaire de 1793.

FIN DE LAUZUN.

Musset, Paul de

Lauzun [Kopftitel]

(Paris) (c. 1850)

4 Zool. 44 i#Beibd.5

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10231166-7